SOCIETATEA DE STUDII
CLASICE DIN R.P.R.

STUDII CLASICE

VI

EDITURA
ACADEMIEI
REPUBLICII
POPULARE
ROMÎNE

Revista apare o dată pe an. Prețul unui abonament este de 40 lei. În țară abonamentele se fac la oficiile poștale, agențiile poștale, factorii și difuzorii voluntari din întreprinderi și instituții. Orice comandă din străinătate (numere izolate sau abonamentel se face prin : CARTIMEX
Căsuța poștală 134 - 135
București, R. P. Română
sau prin reprezentanții săi din străinătate.

SOCIETATEA DE STUDII CLASICE DIN R.P.R.

STUDII CLASICE VI

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII POPULARE ROMÎNE
1964

COMITETUL DE REDACȚIE

Acad. AL. GRAUR, *redactor responsabil*;
Acad. EM. CONDURACHI; Acad. C. DAICOVICIU;
Prof. GH. GUȚU; Prof. D. M. PIPPIDI, membru
corespondent al Academiei R.P.R., *redactor responsabil adjunct*; C. POGHIRC, *secretar științific de redacție.*

SOCIETATEA DE STUDII CLASICE
DIN REPUBLICA POPULARĂ ROMÎNĂ

STUDII CLASICE

VI 1964

SUMAR

COMUNICĂRI ŞI STUDII

Pag.

A. M. FRENKIAN, Les doxographies et les fragments des Milésiens 7
GIACOMO DEVOTO, La crisi del latino nel V secolo a. C. 17
M. NASTA, Aspects de la trilogie chez Eschyle 25
A. DASCALAKIS, Les raisons réelles du sacrifice de Léonidas et l'importance historique de la bataille des Thermopyles 57
ВЛ. В. КАРАКУЛАКОВ, К вопросу о соотнесенности частей речи Стоиков с их логическими категориями 83
L. LUPAŞ, Le système vocalique du dialecte attique 87
D. M. PIPPIDI, Sur la diffusion des cultes égyptiens en Scythie Mineure 103
W. PEEK, Griechische Epigramme aus Rumänien 119
N. I. BARBU, Cicéron, philosophe et homme d'action 137
C. POGHIRC, Sur la répartition des livres de Tacite entre Annales et Histoires . 149
G. BORDENACHE, Contributi per una storia dei culti e dell'arte nella Tomi d'età romana 155
M. GRAMATOPOL, Imperial cameos from second century 179
EM. POPESCU, Epigraphische Beiträge zur Geschichte der Stadt Tropaeum Traiani 185
R. VULPE, Dion Cassius et la campagne de Trajan en Mésie Inférieure . . 205
AL. VULPE, Ptolemy and the ancient geography of Moldavia 233
EM. DORUŢIU, Zur Frage der Zerstörung Histrias im 3. Jh.u.Z. 247

NOTE ŞI DISCUŢII

GH. GUŢU, Traducerea din limba latină 261
AL. GRAUR, ἄχθος, ὀχθέω, ἐχθρός 273
C. SĂNDULESCU, Remarques sur la terminologie du bronze et du fer chez Homère 277
D. MARMELIUC, Interpretări homerice 289
M. MARINESCU-HIMU, În jurul celei dintîi traduceri romîneşti a lui Herodot 309

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII POPULARE ROMÎNE

Pag.

I. FISCHER, Un exemple de style indirect libre en latin 325
ВЛ. В. КАРАКУЛАКОВ, К вопросу о принципах выделения частей речи у Дионисия Фракийца 327
D. M. PIPPIDI, Un fragment inedit al Hotărniciei lui Laberius Maximus (SEG I 329) 331

STUDIILE CLASICE ÎN LUME

A. PIATKOWSKI, Hesiod şi poemele hesiodice în lumina unor cercetări recente . 343
P. ALEXANDRESCU, Al VIII-lea congres internaţional de arheologie clasică . 357
D. M. PIPPIDI, Epigrafia latină în 1963 361
VAL. AL. GEORGESCU, Cronica de drept roman 365

STUDIILE CLASICE ÎN R.P.R.

R. VULPE, Centenarul Muzeului Naţional de Antichităţi 369
A. BÎRSAN, Comemorarea lui Matei Nicolau la Facultatea de limbi romanice şi clasice din Bucureşti 373
I. FISCHER, Bibliografia clasică romînească (1963) 375

RECENZII

L'Année philologique. Bibliographie critique et analytique de l'antiquité gréco-latine publiée, sous la direction de J. Marouzeau, par Juliette Ernst. Tome XXXII (*D. M. Pippidi*) 387
PAUL PETIT, Guide de l'étudiant en histoire ancienne (*D. M. Pippidi*). . . 387
The Mycenae Tablets III (*A. M. Frenkian*) 389
Inscriptiones Latinae liberae rei publicae. Fasciculus alter. Curauit Attilius Degrassi (*D. M. Pippidi*) 389
Inscriptiones Graecae in Bulgaria repertae. Edidit Georgius Mihailov, vol. III (*D. M. Pippidi*) 390
SEX. PROPERTII Elegiarum liber secundus. Edidit Petrus Johannes Enk (*Al. Graur*) 392
APULÉE, Métamorphoses, IV 28—VI 24. Le conte d'Amour et de Psyché (*D. M. Pippidi*) 393
EUGIPPIUS, Das Leben des heiligen Severin. Lateinisch und deutsch. Einführung von Rudolf Noll (*H. Mihăescu*) 394
P. BOSCH-GIMPERA, El problema indoeuropeo (*C. Poghirc*) 395
A. DE FRANCISCIS, O. PARLANGÈLI, Gli Italici del Bruzio nei documenti epigrafici (*I. Fischer*). 396
OTTO HAAS, Messapische Studien (*C. Poghirc*) 399
GERHARD REITER, Die griechischen Bezeichnungen der Farben Weiss, Grau und Braun. Eine Bedeutungsuntersuchung (*C. Poghirc*) 400
ION BANU, Heraclit din Efes (*A. M. Frenkian*) 401
HUBERT HINTENLANG, Untersuchungen zu den Homer-Aporien des Aristoteles (*M. Guţu*) 402
ETTORE PARATORE, Storia della letteratura latina (*E. Cizek*) 404

Pag.

M. I. FINLEY, The Ancient Greeks (*D. M. Pippidi*) 405
L. ROBERT, Villes d'Asie Mineure. Études de géographie ancienne (*D. M. Pippidi*) 406
VEIKKO VÄÄNÄNEN, Graffiti di Pompei e di Roma (*I. Fischer*) 409
ROBERT ETIENNE, Bordeaux antique (*D. M. Pippidi*) 410
PAUL-MARIE DUVAL, Paris antique des origines au troisième siècle (*G. Bordenache*) 412
I. D. AMUSIN, Manuscrisele de la Marea Moartă (*D. M. Pippidi*) 415
E. J. BICKERMAN, La cronologia nel mondo antico (*D. M. Pippidi*). . . . 417
Kerameikos. Ergebnisse der Ausgrabungen. VI. Bd. 1. Teil : Karl Kübler, Die Nekropole des späten 8. bis frühen 6. Jahrhunderts (*P. Alexandrescu*) . . 418
JEAN DELORME, Gymnasion. Étude sur les monuments consacrés à l'éducation en Grèce (*Em. Popescu*) 421
Exploration archéologique de Délos faite par l'École française d'Athènes, fasc. XXV, Les Palestres par J. Delorme (*Em. Popescu*) 424
EKREM AKURGAL, Die Kunst Antoliens von Homer bis Alexander (*S. Dimitriu* şi *P. Alexandrescu*) 425
MAX KASER, Das römische Privatrecht, II. Die nachklassischen Entwicklungen (*Val. Al. Georgescu*) 429
PAUL OURLIAC şi JEAN DE MALAFOSSE, Droit romain et ancien droit, II, Les biens (*Val. Al. Georgescu*) 431
JEAN GAUDEMET, La transmission des constitutions relatives au droit successoral au Bas-Empire et dans les Royaumes barbares (*Val. Al. Georgescu*) 433
KADMOS, Zeitschrift für vor- und frühgriechische Epigraphik (*A. M. Frenkian*) . 436
A. A. DERIUGHIN, I. I. STEPANOV, Классическая филология (*Lucia Wald*). 437
Acta Antiqua Philippopolitana. Studia Historica et Philologica (*D. M. Pippidi*). 439
Renaissance und Humanismus in Mittel- und Osteuropa. Eine Sammlung von Materialen (*Gh. Ceauşescu*) 441

CRONICĂ

Societatea de studii clasice din R.P.R. 445

IN MEMORIAM

VLAD BĂNĂŢEANU 459

ARAM FRENKIAN 463

LES DOXOGRAPHIES ET LES FRAGMENTS DES MILÉSIENS

par

ARAM M. FRENKIAN

Dans le cadre du problème général des sources anciennes d'information sur la philosophie grecque, la question des Milésiens présente un aspect particulier, qui mérite d'être étudié pour lui-même. C'est ce que nous nous proposons de faire dans les pages qui suivent. Nos recherches porteront séparément sur chacun des trois penseurs qui marquent le commencement de la philosophie et des sciences grecques.

THALÈS DE MILET

Diogène Laërce dans ses *Vies et doctrines des philosophes* rapporte que, d'après certains auteurs, Thalès n'aurait rien laissé d'écrit [1]. Aux dires des uns, l'*Astrologie nautique*, attribuée à Thalès, appartenait à Phocos de Samos. Mais selon d'autres, il n'avait écrit que deux ouvrages : *Du solstice* et *De l'équinoxe* [2]. Galien, dans son *Commentaire sur Hippocrate, De humoribus* [3] cite un texte d'un prétendu traité Περὶ ἀρχῶν, en deux livres au moins, qui est un faux patent. En effet, il y est question des quatre éléments — le feu, l'air, l'eau, la terre — dont la mise en relation systématique date d'Empédocle. Et le terme στοιχεῖον, qui figure dans ce prétendu fragment, n'est connu dans cette acception que depuis Aristote. Tout laisse à supposer que ceux qui affirmaient que Thalès n'avait laissé aucun ouvrage écrit, avaient raison.

Le plus ancien auteur parvenu jusqu'à nous qui cite Thalès et encore par trois fois, est Hérodote [4]. Dans un passage célèbre, l'historien parle

[1] D.L. I, 23 : κατά τινας μὲν σύγγραμμα κατέλιπεν οὐδέν.

[2] D.L., suite du texte précédent. Les titres sont : Ναυτικὴ ἀστρολογία, Περὶ τροπῆς et Περὶ ἰσημερίας.

[3] Galeni *in Hippocr. de hum.* I, 1 (XVI, 37 Kühn).

[4] 2e moitié du Ve siècle avant notre ère. Nous négligeons Héraclite, qui ne le cite qu'en passant. Voir frgm. 38 Diels-Kranz$^{5-6}$.

de l'éclipse de soleil qui eut lieu pendant la bataille entre Alyatte, roi de Lydie, et Cyaxare, roi des Mèdes, prédite pour l'année en cours par Thalès [5]. Cette prédiction assez vague doit provenir de l'incompréhension d'Hérodote ou de sa source. Nous avons des informations que les Babyloniens savaient prédire les éclipses avec une grande précision, et ils étaient contents lorsque l'éclipse n'avait pas lieu le jour prévu [6], car elle présageait d'habitude des malheurs pour le roi et le pays. Un texte, que l'on peut lire chez Ernst Weidner [7], contient un rapport du prêtre-astrologue Mâr-Ištar à son roi sur une éclipse de soleil attendue, par conséquent calculée, et qui ne se produisit pas. Le texte dit en toute précision : le 27e jour du mois, la lune disparaît (nouvelle lune) ; le 28e, 29e et 30e jour on attend l'éclipse qui n'a pas lieu. On sait que dans une période de 223 lunaisons (= 18 années et demi environ) toutes les éclipses de soleil et de lune se répètent aux mêmes intervalles de temps. Plus tard les astronomes grecs prenaient, pour leurs calculs, le triple de cette période, qu'ils appelaient ἐξελιγμός. Le lexique de Suidas (Suda) [8] appelle la période de 223 lunaisons du nom de *Saros* et attribue sa connaissance aux Babyloniens. Or ceux-ci devaient connaître, par suite de leurs observations millénaires, cette période qui était l'unique moyen dont ils pouvaient disposer pour prévoir les éclipses, bien qu'il n'en soit question nulle part dans les textes parvenus jusqu'à nous. Ils appelaient du nom de š a r (gr. σάρος) l'unité du deuxième ordre (60^2) de leur système de numération sexagésimal et c'est le seul sens attesté par les textes. Thalès devait connaître cette période, car c'était pour lui le seul moyen de faire une prévision. Nous ne voyons pas de raison de douter de la réalité historique de cette prévision [9]. Bien au contraire, elle dut faire une profonde impression sur les Grecs et c'est la raison pour laquelle son souvenir s'est conservé. Seulement l'imprécision de la prévision, fixée pour la durée d'une année, doit être le fait de l'auteur, ignorant de l'astronomie, chez qui Hérodote trouva son information.

Hérodote (I, 75) cite une seconde fois Thalès, qui détourna temporairement le cours habituel des eaux du fleuve Halys, pour qu'elles ne fissent plus obstacle aux armées du roi lydien Crésus, qui traversèrent l'ancien lit du fleuve, sans avoir besoin de ponts. Enfin, le père de l'histoire (I, 170) parle encore d'un conseil donné par Thalès, — qu'il déclare être d'origine phénicienne, — celui de faire une fédération des cités ioniennes avec Teos pour capitale, au centre de l'Ionie d'Asie Mineure. Par ailleurs, Hérodote (II, 20) donne une explication des crues du Nil, sans parler de

[5] Hérodote, I, 74.

[6] La parallaxe de la lune fait que l'éclipse de soleil n'est pas vue de tous les points de la terre.

[7] Ernst Weidner, *Beiträge zur babylonischen Astronomie*, Leipzig, 1911, p. 2 sqq. Le texte porte le sigle III R 51, 9 (K 480).

[8] Lexicon Suda, s.v. σάροι. Sur ἐξελιγμός voir Gemini, *Elementa Astronomiae*, p. 200 sqq., ed. Manitius.

[9] Sur toute la question, voir le clair exposé de Paul Tannery, *Pour l'histoire de la science hellène*[2], Paris, 1930, p. 57—63. B.L. van der Waerden, *Erwachende Wissenschaft*, 1956, p. 142 sq., dont nous ne partageons pas l'opinion, qualifie toute l'explication de la prévision des éclipses par la période de 18 années de « ein modernes Märchen ».

Thalès ; mais celui-ci est mentionné nominalement par Aëtius (IV, 1, 1) pour la même explication.

Où Hérodote a-t-il pris toutes ces informations sur Thalès, qui semble n'avoir rien écrit sur ces choses ? Nous songeons aux logographes du VI^e^ siècle, qui devaient être avides de rapporter les réalisations sensationnelles de Thalès dans le domaine des sciences, mais ne les comprenaient qu'à demi. Nous pensons d'abord et avant tout autre à Hécatée de Milet [10] qu'Hérodote cite plusieurs fois à d'autres occasions et avec lequel il entre quelquefois en controverse. Sans exclure les nombreux autres logographes, il est moins probable que l'un d'eux soit la source d'Hérodote en ce qui concerne ses informations sur Thalès.

Diogène Laërce (I, 24) dit que Thalès avait fixé la longueur du diamètre apparent du soleil et de la lune (environ un demi-degré vu de la terre) à la 720^e^ partie de la circonférence céleste qu'ils parcourent journellement. Cela aussi était connu des Babyloniens, qui faisaient le calcul à l'aide de la durée du temps mis par ces astres à parcourir leur largeur et de la durée de la révolution quotidienne du ciel.

Dans le domaine de la géométrie, Thalès aurait, d'abord, calculé la hauteur des pyramides d'Égypte, en mesurant leur ombre. Deux auteurs donnent une méthode simple [11]. Thalès aurait attendu le moment où la longueur de l'ombre d'un homme était égale à sa hauteur et en aurait alors déduit l'égalité de la hauteur de la pyramide avec la longueur de son ombre. L'autre méthode, rapportée par Plutarque [12], suppose la connaissance de la part du Milésien du rapport des côtés des triangles semblables, qui est égal [13].

Mais passons maintenant à un sujet plus important pour la recherche des sources. Eudème de Rhodes, le grand historien des sciences grecques et disciple d'Aristote, dont l'œuvre, malheureusement perdue, ne nous est guère connue que fragmentairement par Proclus, attribue à Thalès une série de théorèmes géométriques importants : 1) L'égalité des demi-cercles déterminés dans un cercle par un diamètre. 2) L'égalité des deux angles adjacents à la base dans un triangle isoscèle. 3) L'égalité des angles opposés par le sommet formés par deux droites qui se coupent. 4) L'égalité des triangles ayant un côté et deux angles adjacents égaux [14]. Cette fois, il ne s'agit plus d'affirmations approximatives, mais de faits très précis. Eudème déclare que Thalès a présenté certaines de ses découvertes géométriques accompagnées d'explications les unes d'ordre plutôt général (καθολικώτερον), les autres d'une manière plus concrète (αἰσθητικώτερον) [15]. Pour l'égalité de deux angles du triangle

[10] Hécatée pouvait bien parler de Thalès qui était un homme célèbre ; ils étaient du reste tous les deux originaires de la même ville de Milet.

[11] Hieronymus apud Diog. Laert. I, 27 et Pline, *Nat. hist.* XXXVI, 82.

[12] Plut., *Convivium VII sapientum* 2 p. 147 A.

[13] Ce qui est moins probable, puisque Eudème n'en dit rien.

[14] Procli *in primum Euclidis Elementorum librum Commentarii*, ed. Friedlein, p. 157, 10 ; p. 250, 20 ; p. 229, 1 ; p. 352, 14.

[15] Procli *in Eucl. comm.* p. 65, 7.

isoscèle, Eudème déclare que Thalès s'exprimait plus archaïquement et appelait les « angles égaux » (ἴσας), « angles semblables » (ὁμοίας) [16].

Où Eudème a-t-il pu obtenir ses informations sur un géomètre qui avait vécu quelque deux siècles et demi avant lui et n'avait rien laissé d'écrit ? Le caractère technique et précis de ses affirmations sur les découvertes géométriques de Thalès exclut les logographes comme source. Nous devons penser à une tradition conservée dans les écoles de géométrie et qui parvint jusqu'à Eudème. Comme les ouvrages écrits par Anaximandre et par Anaximène avaient un sujet différent, on ne peut pas penser que ce soient eux qui aient transmis la géométrie de Thalès. Nous devons plutôt avoir en vue les astronomes-géomètres qui vinrent après Thalès, affiliés ou non au pythagorisme, et qui devaient la connaître par tradition orale, tout comme aujourd'hui, après 2 500 ans, on parle encore des théorèmes de Thalès ou de Pythagore, sans se donner la peine de prendre une connaissance précise de la façon dont la tradition de ces attributions est parvenue jusqu'à nous. Cela était d'autant plus possible au temps d'Eudème, 250 ans environ après Thalès.

Nous en venons maintenant à la philosophie de Thalès. Comment celle-ci nous a-t-elle été transmise, si le premier philosophe d'après la tradition grecque n'a rien écrit ? Nous devons d'abord remarquer que les philosophèmes les plus importants du premier des Milésiens se trouvent déjà tous cités par Aristote. En voici une courte énumération : 1) L'eau est la matière primordiale dont proviennent toutes les choses [17]. 2) La terre flotte sur l'eau [18]. 3) L'univers est plein de dieux [19]. 4) La pierre magnétique a une âme, puisqu'elle attire le fer [20].

Le meilleur de la philosophie de Thalès est donc connu d'Aristote et nous est connu aussi grâce au grand philosophe, dont on ne peut pas mettre en doute le sérieux, lorsqu'il attribue une doctrine à un penseur des temps passés. Il n'avait pas l'habitude en effet de faire des affirmations à la légère, même s'il lui arrivait de se méprendre sur la vraie signification des opinions attribuées aux philosophes qui l'avaient précédé dans le temps.

En ce qui concerne la philosophie de Thalès, on ne peut penser cette fois ni aux logographes ni aux cercles scientifiques des VI^e^ et V^e^ siècles comme sources d'Aristote. On doit envisager la tradition philosophique ancienne, qui dut être assez abondante aux temps du Stagirite. Anaxi-

[16] Ib. p. 251, 1. Sur la géométrie archaïque des Grecs, voir la belle étude d'Árpád Szabó, Δείκνυμι *als mathematischer Terminus für „beweisen"*, dans *„Maia"*, n. s. X, 1958. p. 1–26.

[17] Aristote, *Metaph.* A 3 p. 983 b 17 sqq., où la justification donnée par Aristote de ce choix du « principe » par Thalès est introduite prudemment par ἴσως, « probablement ». Les commentateurs, dont Simplicius (*in Phys.* p. 23, 21, Diels), ont tout simplement omis ἴσως.

[18] Arist. *de caelo* B 13 p. 294 a 28.

[19] Arist. *de anima* A 5 p. 411 a 7, Cf. Diog. Laert. I, 27 : « l'univers est animé et en même temps plein de divinités » et Aëtius I, 7, 11. Ces divinités de Thalès sont les forces de la nature et sont le principe du mouvement dans le monde.

[20] Arist. *de anima* A 2 p. 405 a 19. Ici encore, il ne s'agit pas d'un animisme vulgaire. Comme dans toute la philosophie ultérieure, pour Thalès aussi, l'âme (ψυχή) est principe de mouvement, et tout ce qui a la faculté de se mouvoir ou de mouvoir les autres choses a une âme.

mandre et Anaximène, les deux successeurs de Thalès, ont bien écrit au moins un ouvrage chacun, comme on le verra sous peu. Ont-ils cité le nom et quelques philosophèmes de Thalès ? On ne peut répondre ni oui ni non à cette question, puisque leurs ouvrages sont perdus, au point qu'il ne s'est conservé qu'un seul fragment de l'œuvre de chacun d'eux. Anaximandre semble avoir écrit dans une langue poétique, comme le dit Théophraste, et Anaximène dans une prose ionienne claire. Les anciens philosophes ne citent pas très souvent leurs prédécesseurs, mais, chez eux, l'habitude des citations n'est pas entièrement absente. Xénophane fait une allusion assez claire à Pythagore, sans citer son nom[21], et d'après Diogène Laërce, Xénophane aurait admiré Thalès pour sa prévision de l'éclipse de soleil [22]. Héraclite qui invoque souvent ses prédécesseurs pour les invectiver avec violence, semble avoir mentionné Thalès, non sans quelque admiration, pour s'être livré le premier à l'astronomie [23].

En conclusion, nous croyons pouvoir affirmer avec toute la réserve qui s'impose en pareille matière, que les informations d'Hérodote sur Thalès proviennent des logographes du VI^e^ siècle, probablement d'Hécatée de Milet ; que les découvertes attribuées par Eudème de Rhodes à Thalès, concernant la géométrie, appartiennent à la tradition des écoles de géométrie indépendantes et de celles affiliées au pythagorisme ; que les philosophèmes de Thalès dont parle Aristote viennent, peut-être, des successeurs immédiats de Thalès, Anaximandre et Anaximène, ainsi que des philosophes du VI^e^ et du V^e^ siècle, comme Xénophane, les anciens pythagoriciens, Héraclite, peut-être aussi Empédocle, Anaxagore et Démocrite [24].

ANAXIMANDRE DE MILET

Anaximandre est le premier auteur grec qui ait écrit en prose. Ce fait impressionna les Grecs et la tradition en a gardé le souvenir [25]. Comme son ouvrage, bien que très rare, était connu des anciens, la question des sources d'information portant sur sa philosophie est moins sujette à caution que dans le cas de Thalès, malgré les problèmes qui se posent aussi pour Anaximandre. Les écrits d'Anaximandre et d'Anaximène ont reçu beaucoup plus tard le titre convenu de Περὶ φύσεως. En fait, ils ne portaient pas de titre. L'auteur écrivait au commencement son nom et celui de sa patrie et il disait quelques mots sur le but qu'il poursuivait. Nous

[21] Fragm. 7 Diels-Kranz[5-6] [Xénophane].
[22] Diogène Laërce I, 23 = fragm. 19 Diels-Kranz [Xénophane].
[23] Ibid. = fragm. 38 Diels-Kranz [Héraclite].
[24] Pour ce dernier, voir Diog. Laërce I, 23 = fr. 115 a Diels-Kranz [Démocrite].
[25] Agathemeros I, 1 (tiré d'Ératosthène selon l'avis de Diels) : Anaximandre le premier a osé dessiner la terre habitée sur une carte. La même chose est dite par Strabon I, p. 7 qui cite Ératosthène. Thémistius, *orat.* 36 p. 317 : « Parmi les Hellènes que nous connaissons, (Anaximandre) le premier eut l'audace de publier un traité écrit intitulé *De la nature* ». Le premier auteur dit ἐτόλμησε (pour la carte géographique), le dernier, ἐτάρρησε (pour l'ouvrage écrit). Si grands furent l'étonnement et l'admiration des Grecs pour le premier prosateur ! Son exemple fut suivi sous peu par Hécatée de Milet. Nous croyons qu'en dernière analyse ces informations proviennent de Théophraste, Φυσικῶν δόξαι.

possédons un certain nombre de tels débuts d'ouvrages anciens (pour Alcméon de Crotone, Hécatée de Milet, Hérodote, Thucydide, etc.).

Anaximandre passe pour avoir fait en tête de son livre une remarque chronologique relative à sa personne, laquelle a fourni la possibilité de fixer d'une façon sûre la date de sa naissance. Il semble qu'il ait dit avoir écrit son unique ouvrage à l'âge de 64 ans et qu'il ait établi cette date d'une manière quelconque, par rapport aux événements contemporains où d'après le système chronologique en usage de son temps à Milet (par archontes éponymes?). La fixation par les années des Olympiades nous semble moins probable, puisqu'à Athènes, beaucoup plus tard on déterminait encore le temps d'après le nom de l'archonte éponyme. Mais les informations d'Anaximandre ont permis au chronographe Apollodore d'Athènes de fixer la 64e année de l'âge d'Anaximandre dans la 2e année de la 58e olympiade (547/546 avant notre ère).

Anaximandre a donc exposé par écrit ses conceptions philosophiques et scientifiques. Seulement, nous n'avons pour toute citation empruntée à cet ouvrage qu'un unique fragment de quatre lignes environ. Une autre curiosité, c'est que ce fragment est cité par un auteur de la fin du Ve et du commencement du VIe siècle de n. è., donc de la fin de la littérature grecque ancienne. Il est vrai que cette citation proviendrait, d'après Diels, des Φυσικῶν δόξαι de Théophraste [26], que nous ne possédons plus. Cette unique mention faite avant le début de l'époque byzantine n'en est pas moins curieuse et constitue un problème. Nous reconnaissons que les ouvrages des premiers philosophes de la Grèce étaient très rares. Simplicius, avec une sagacité extraordinaire, nous a conservé, surtout dans son *Commentaire sur la Physique d'Aristote*, des fragments importants de la philosophie des anciens penseurs grecs. Pour certains d'entre eux, il a donné de véritables e x t r a i t s de leurs ouvrages, en citant textuellement, au fur et à mesure de leur succession, les textes les plus importants. C'est le cas de Mélissos et d'Anaxagore.

Pour Parménide, il le dit textuellement : Vu l'extrême rareté de l'ouvrage de Parménide, il a tenu à mettre à la disposition du lecteur tout au long et dans leur teneur originale les 52 vers qui constituent la première partie du fragment 8 (Diels-Kranz) [27], et il en a cité beaucoup d'autres.

Pour Anaximandre serait-ce le caractère poétique de son style — comme le dit Théophraste [28] — qui a rebuté les philosophes tardifs? Hypothèse peu plausible, puisque l'ouvrage d'Anaximène qui était écrit dans une langue simple et claire n'a pas été non plus cité plus souvent.

---

[26] Chez Hermann Diels (*Doxographi Graeci*, p. 476) le fragment 2 des Φυσικῶν δόξαι de Théophraste.

[27] Simplicius, *in phys.*, p. 144, 25 Diels : καὶ εἰ τῳ μὴ δοκῶ γλίσχρος, ἡδέως ἂν τὰ περὶ τοῦ ἑνὸς ὄντος ἔπη τοῦ Παρμενίδου μηδὲ πολλὰ ὄντα τοῖσδε τοῖς ὑπομνήμασι παραγράψαιμι διά τε τὴν πίστιν τῶν ὑπ' ἐμοῦ λεγομένων καὶ διὰ τὴν σπάνιν τοῦ Παρμενιδείου συγγράμματος. Voir aussi les fragments de Zénon d'Elée et d'Empédocle dont Simplicius cite de nombreux vers, et d'autres encore. Remarquons, à titre de curiosité, le fait qu'il n'y a pas de fragments d'Héraclite cités par Simplicius.

[28] Ποιητικωτέροις οὕτως ὀνόμασιν αὐτὰ λέγων dit le texte, si ces mots sont de Théophraste.

Nous n'avons qu'un seul fragment, qui paraphrase le texte d'Anaximène, comme on le verra sous peu. En tout cas, l'unique fragment d'Anaximandre revêt un caractère mystérieux et son interprétation restera conjecturale aussi longtemps qu'on ne pourra connaître le contexte complet où il se trouvait. Mais les nombreuses doxographies sont là ; elles doivent provenir, par des intermédiaires plus ou moins nombreux, de l'unique ouvrage du Milésien et c'est sur elles que doit s'exercer la sagacité des interprètes de sa doctrine.

ANAXIMÈNE DE MILET

Le troisième philosophe de Milet a laissé lui aussi un seul écrit, qui reçut plus tard le titre de Περὶ φύσεως. L'ouvrage, assez rare, fut sûrement entre les mains d'Aristote et de son disciple Théophraste, l'ancêtre des doxographes. Les autres exposés doxographiques que nous possédons sur la doctrine d'Anaximène (Ps. Plutarque, Hippolyte, Hermias, Cicéron, Aëtius, etc.) doivent remonter par un ou plusieurs intermédiaires, à Théophraste. Peut-être Simplicius consulta-t-il directement les Φυσικῶν δόξαι du philosophe d'Erésos.

Nous nous occuperons ici de deux soi-disant fragments d'Anaximène, qui figurent dans la collection de Diels-Kranz.

Pour Anaximène, l'air est la matière primordiale dont proviennent toutes les autres choses, avec leur infinie diversité qualitative. Mais Anaximène ajoute une détermination nouvelle, pour expliquer la formation des choses à partir de l'air. C'est ainsi qu'il affirmait que les choses de notre univers se sont formées par la compression (πύκνωσις, πίλησις) et la raréfaction (ἀραίωσις, μάνωσις) de l'air. Les textes doxographiques qui attribuent cette théorie à Anaximène sont nombreux [29].

Notre philosophe milésien expliquait par conséquent les transformations qualitatives des choses par un changement quantitatif de l'air, comprimé ou raréfié.

Une théorie semblable est attribuée, en dehors d'Anaximène, à Héraclite seulement [30]. Mais pour ce dernier, l'élément primordial c'est le feu, et l'on ne voit pas comment il pourrait se raréfier. Les autres éléments peuvent en se raréfiant se transformer en feu, la terre par l'intermédiaire de l'eau, et celle-ci par l'intermédiaire des ἀναθυμιάσεις, des exhalaisons, qui sont lumineuses et obscures, les premières produisant le jour, les secondes étant la cause de la nuit [31]. Tout cela démontre que la théorie de la création des choses par la compression et la raréfaction de la matière

---

[29] [Plutarque], *Stromata*, 3 ; Hippolyte, *Refutationes* I, 7, 3, 7 et 8 ; Hermias, *Irisio* 7 ; Aëtius III, 4,1 ; III, 5,10. Simplicii *in Arist. Phys. Comm.* pp. 24, 26 ; 22, 9 ; 149, 32 (d'après Théophraste).

[30] Aristote, *Métaph.* A 3 p. 984 a 7 ; Simplicius, *Phys.* p. 23, 33 Aëtius I, 3, 11 ; Galien, *de elem. sec. Hippocr.* I, 4 (I, 443 Kühn, p. 23,1 Helmreich. Diog. Laërce IX, 8—9.

[31] Diogène Laërce IX, 9 (d'après Théophraste, peut-être par intermédiaire).

primordiale qui est l'air, est mieux fondée chez Anaximène, et par conséquent authentique [32].

Passons maintenant au fragment 1 (Diels-Kranz), qui se trouve chez Plutarque, *de primo frigido* 7, p. 947 F. L'exposé de Plutarque représente une paraphrase du texte d'Anaximène et ne reproduit pas les paroles mêmes du Milésien. Dans tout ce texte, il n'y a qu'un seul mot authentique, remontant à Anaximène. Celui-ci entendait par froid le comprimé et par chaud le raréfié que notre philosophe appelait χαλαρόν [33], mot d'emploi assez rare, qui ne dépasse pas le IV[e] siècle avant notre ère.

Voici maintenant le contenu du dit fragment : D'après Anaximène, le froid et le chaud ne sont pas des substances, mais des qualités communes à la matière, produites par les changements. Notre philosophe déclare que la partie condensée et comprimée de la matière est froide, tout comme le raréfié et détendu est chaud. Tout cela est illustré par Anaximène à l'aide d'une naïve expérience qui, par son caractère archaïque, semble authentique, bien que l'exposé de Plutarque ne reproduise pas les mots mêmes d'Anaximène. Si l'on souffle, les lèvres serrées, l'air qui sort est froid, parce que comprimé. Mais si l'on souffle avec la bouche largement ouverte, l'air qui sort est chaud, parce que relâché (χαλαρόν) [34]. Voilà bien une illustration de la théorie anaximénienne exposée par les doxographes, selon laquelle la raréfaction de l'air produit la substance chaude du feu, tandis que l'air condensé, comprimé, produit des substances de plus en plus froides et solides : les vents, les nuages, l'eau, la terre, les pierres [35].

Dans ces conditions, la théorie reproduite par les doxographes et le texte du fragment 1 garantissent réciproquement leur authenticité.

Le fragment 1 est authentique dans son contenu mais non à la lettre : nous n'avons pas là une citation tirée du livre d'Anaximène, mais un exposé libre, bien que fidèle [36].

Quant au fragment 2 (Diels-Kranz), cité par Aëtius I, 3,4, nous doutons de son authenticité. Voici sa traduction : « comme notre âme qui est de l'air assure notre cohésion, de même le souffle (πνεῦμα) et l'air embras-

[32] Chez Héraclite, la matière primordiale, qui est le feu, ne peut produire les choses que dans une seule direction : en se comprimant.

[33] Τὸ χαλαρόν (οὕτω πως ὀνομάσας (*sc.* Ἀναξιμένης) καὶ τῷ ῥήματι) θερμόν dit le texte de Plutarque.

[34] Dans ce qui suit, Plutarque donne, d'après Aristote (Diels indique *Probl.* 34, 7, p. 964 a 10? avec point d'interrogation) une explication du phénomène, qui semble plus scientifique. Mais l'est-elle? La voici : En soufflant avec les lèvres écartées sur la main c'est l'air des poumons, qui est chaud, qui frappe la main. Si l'on souffle avec les lèvres serrées, c'est l'air froid, qui est devant le souffle de la bouche, qui frappe la main. Aujourd'hui, nous savons que ce sont des nerfs différents, qui transmettent par la peau les sensations de chaud et de froid. Il suffit de promener la pointe d'un crayon sur le visage pour constater qu'il n'y a que certains points de la peau qui transmettent la sensation du froid. Mais cela aussi ne peut donner que partiellement l'explication du phénomène.

[35] Hippolyte, *Refutationes*, I, 7, 3.

[36] Diogène Laërce II, 3 sur le style d'Anaximène : κέχρηται τε λέξει Ἰάδι ἁπλῇ καὶ ἀπερίττῳ. Il « écrit donc en dialecte ionien, simplement et sans recherche ». Peut-être cette appréciation provient-elle aussi de Théophraste.

sent tout l'univers ». L'idée exprimée par ce texte nous semble purement stoïcienne et anachronique, si elle est rapportée aux temps d'Anaximène. Ensuite le mot πνεῦμα n'est employé, que nous sachions, par aucun auteur du VI^e^ siècle ou des siècles précédents. Il l'est par Eschyle, Hérodote, Sophocle, Thucydide au V^e^ siècle, pour devenir d'un emploi courant à partir du IV^e^ siècle avant notre ère. C'est pourquoi nous pensons qu'il faut rayer ce texte de la liste déjà si pauvre des fragments d'Anaximène. Au fond, nous ne disposons d'aucune citation textuelle provenant du livre même du troisième philosophe de Milet. Tout au plus quelques mots isolés semblent-ils provenir d'Anaximène : χαλαρόν, πέταλον, πιλίον, ἴλοι. C'est tout ce qui nous reste du grand penseur et homme de science que fut Anaximène. La situation n'est pas plus avantageuse pour les autres Milésiens : Thalès et Anaximandre. Mais, leurs géniales idées ont trouvé par bonheur un chemin pour arriver jusqu'à nous, à travers les doxographies et elles laissent deviner ce que furent les conceptions et les théories qui posèrent les bases d'une nouvelle manière d'envisager les choses, ce qui a mené à la création de la science européenne.

Nous tenons à préciser que la majorité des textes grecs dont nous usons se trouve dans *Die Fragmente der Vorsokratiker* [9], l'admirable collection faite par Hermann Diels et continuée par Walther Kranz, 3 volumes, 1959—60 (les éditions 5—9 sont anastatiques). Pour ne pas trop alourdir nos notes nous ne faisons que rarement des renvois à cette édition fondamentale et indispensable à la connaissance de la philosophie présocratique.

LA CRISI DEL LATINO NEL V SECOLO A. C.

DI

GIACOMO DEVOTO

1. Se si indaga su quanto pensavano i Romani dell'età aurea intorno all'età arcaica, ci si imbatte da prima in giudizi letterari o storico-culturali, limitati per forza di cose al III sec. a. C.: non ho bisogno di riprodurre i detti di Orazio su Plauto (*Ars poet.* 270 sgg.), su Nevio (*Epist.* II.I.53), su Livio Andronico (*Epist.* II.I.63), o di Ovidio su Ennio, „grandissimo per testa, rozzo per arte" [1]. Al di fuori delle preoccupazioni letterarie, era presente tuttavia il ricordo di testi più antichi, malamente tramandati o non tramandati affatto, e giudicati non più secondo il criterio della eleganza ma secondo quello della comprensibilità. Tale il caso del primo trattato fra Roma e Cartagine al tempo dell'ultimo Tarquinio, che Polibio (III.22) dice di essere arrivato a capire solo con l'aiuto di alcuni dotti romani. Tale era il caso di altri trattati come quelli citati da Dionisio di Alicarnasso (p. es. IV. 26, IV. 48) o da Plinio (*Nat. hist.* 34.14). A questi, appartenenti ancora al VI sec. si associano, nel V, quelli ricordati da Cicerone fra Romani e Latini nel 493 (*pro Cn. Balbo* 23.53) e quello con Ardea del 444, ricordato da Livio (IV.7).

Accanto a questi testi, dei quali più che una valutazione si sottolineava l'incomprensibilità come cosa acquisita, altri, anche più antichi, dalle leggi regie a quelle delle XII Tavole, sono arrivati sino a noi, più comprensibili, ma non fedeli, come documenti delle strutture linguistiche del tempo.

Ci si avvicina alla documentazione diretta col *Carmen saliare*[2], di cui restano frammenti deformati di età classica, irriconoscibili, ma dai quali si riesce a estrarre qualche forma arcaica genuina: tali *tonas Leucesie* 'tu tuoni o Leucesio' con il dittongo *eu* non ancora passato a *ou*; tali *prai ted tremonti* 'davanti a te tremano' con la vocale finale *-i* che nel classico *tremunt* è invece ormai caduta; tali *duonos oeros* 'il buon crea-

[1] *Tristia* II. 424.

[2] V. Grienberger, Indogermanische Forschungen, 27, 1910, p. 228 sgg.

tore', col passaggio già avvenuto di *due* in *duo*, ma non con quello successivo di *duo* in *bo*, che si vede in *bonus*. Finalmente il *Carmen arvale* ha il vantaggio della genuinità epigrafica, anche se tarda. Il grosso delle sue forme, anche quelle poco comprensibili, ci dà altri elementi caratteristici per definire il latino arcaico: ma conferma la regola che tutto quanto era tramandato, se non era deformato, non era capito.

2. Tuttavia, per definire una crisi del latino, non basta avere davanti agli occhi delle forme antiche e oscure, da confrontare e valutare con quelle a noi consuete. Se ci si limitasse a questo, dovremmo parlare di „protostoria" e non di „crisi" del latino. Per parlare di crisi, occorre poter confrontare periodi di equilibrio e stasi, e periodi di „rapida" trasformazione; e soprattutto di aver delle idee, non soltanto sul nuovo equilibrio in cui la „crisi" è sfociata, ma anche su quello precedente da cui ha preso le mosse.

A questo fine, noi moderni, se anche non disponiamo di molti dei documenti ricordati sopra, e quindi ci troviamo in condizioni di inferiorità rispetto a Polibio o Cicerone, ci avvantaggiamo della scoperta in aggiunta al *Carmen Arvale*, di testi epigrafici che appartengono al confine fra i secoli VI e V, e quindi, nei limiti delle difficoltà di interpretazione, ci danno un'idea del latino anteriormente alla crisi: due monumenti fondamentali sono, come è noto, il „Cippo" del Foro romano e il „vaso triplice" di Dueno. Risaltano nel primo le seguenti forme anteriori alla „crisi": *qoi* 'qui', *sakros* 'sacer', *esed* 'erit', *recei* 'regi', *kalatorem hap(iad)* 'calatorem habeat', *iouxmenta kapia(d)* 'iumenta capiat', *iovestod* 'iusto'. Risaltano nell'iscrizione di Dueno *iovesat deivos qoi med mitat* 'iurat deos qui me mittit', *cosmis* 'comis (amorevole)', *virco* 'virgo', *Duenos med feced* 'Bonus me fecit', *Duenoi ne me malo statod* 'Bono ne me malom sistito'.

Poiché gli elementi rimanenti sono sostanzialmente incomprensibili anche per noi, siamo in condizione: a) di confermare la sostanziale incomprensibilità del latino non appena si varchi la frontiera del IV secolo verso il V; b) di interpretare però parzialmente questi testi con l'ausilio della grammatica storica; c) di distinguere, nel periodo anteriore, tra una fase più lontana, documentata da testi, e una fase intermedia priva di testi, corrispondente a una specie di medio evo arcaico; d) di sostituire, alla bruta contrapposizione di un'età arcaica e di una classica, la triplice contrapposizione di un latino arcaico stabilizzato e scritto, di un latino in rapido svolgimento, infine di un latino classico.

3. Limiterò l'analisi ai fatti fonetici che sono i più accessibili. Ma poiché essi si ripercuotono sulla morfologia, e si associano a unità lessicali spesso oscure, il quadro risultante dai fatti fonetici è più „blando" della realtà. Se la tesi di una crisi del latino appare sostenibile in base ai documenti più blandi, essa è destinata a consolidarsi ulteriormente quando si prendano in considerazione gli altri caratteri, più vistosi.

Procedendo sperimentalmente, possiamo costruire una frase qualsiasi, sia pure priva di un senso concreto, e priva ancora delle novità che, in base alla testimonianza dei documenti epigrafici citati sopra, si sono realizzate solo nel periodo successivo della crisi :

LOUKSNAM AUSOSAM DUENOS IOVESTOS PERKAPIMOS

La forma classica corrispondente sarebbe 'lunam auroram, bonos iustos percipimus'.

Appaiono così cinque innovazioni vistose, e cioè cinque barriere, fra il latino regio e quello diciamo plautino :

1) la apofonia delle vocali interne per cui, in sillaba interna aperta, si ha *i* al posto di *a* ;

2) la fusione del trittongo per cui si passa dallo *iovestod* del Foro romano allo *iusto(d)* classico ;

3) la semplificazione dei gruppi consonantici con *s* davanti a consonante continua (sia la *s* preceduta o no da un'altra consonante), per cui la forma *iouxmenta* del Foro romano diventa *iumenta* ;

4) il passaggio del gruppo *due-* a *duo-*, *bo-*, per cui *duenos* del vaso omonimo e *duonos* del Carmen Saliare diventano il classico *bonus* ;

5) il rotacismo, per cui *esed* del Foro romano diventa *erit*.

Se si pensa che, nella trasformazione in italiano delle forme latine classiche, la stessa frase arbitraria apparirebbe nelle due forme parallele

a) lunam auroram, bonos iustos percipimus

b) la luna l'aurora, i buoni i giusti percepiamo,

si può affermare, non del tutto paradossalmente, che il latino si è svolto più rapidamente, ed è mutato più profondamente, fra il 500 e il 350 a.C. che dal 350 a.C. al 1950 d.C.

4. Una siffatta constatazione sarebbe una banalità se non si insistesse su questa nozione di „crisi", in confronto di quella tradizionale di una preistoria del latino, tenebrosa e disordinata. La fase arcaica, regia, anteriore alla crisi, non si presenta a noi solo per quella stabilità che i testi scritti le possono assicurare ai nostri occhi. Anche il latino regio ha dei suoi antefatti : e l'interesse e la concretezza della ricerca si accrescono, se si riesce a provare che le innovazioni, che hanno condotto alla fissazione del latino regio, hanno caratteri diversi da quelle che hanno determinato la „crisi" del latino.

Delle cinque innovazioni messe sopra in relazione con la „crisi", quattro sono esclusivamente romane. L'apofonia non esiste neanche nel dialetto vicino di Falerii [3], dove si dice *cuncaptum* (CIE 8340) quando a Roma si dice *conceptum* ; il trittongo viene semplificato ma non reso monottongo nell'osco *nuvlanuis*, che in latino classico è invece *Nolanis* ; il gruppo *dui* – che appare nel latino *bi(fidus)* – è rappresentato nell'umbro soltanto da *di-* in *difue* (Tav. Ig. VI b), la serie *rsn* che appare conservata così nell'umbro (*ćersna-*) come nell'osco (*kerssna-*), mentre in latino è sempli-

[3] Giacomelli, *La lingua falisca*, Firenze, 1962, p. 127 sg.

ficata in *cena*. Ma anche il rotacismo, per quanto attestato anche nella lingua umbra e anzi di là sia irradiato verso Roma, si sviluppa in condizioni diverse: in Umbria lo abbiamo anche in posizione finale, a Roma solo all'interno: al dat.-abl. plur. umbro *plener* corrisponde in Roma *plenis*.

Se ora si prendono in considerazione due delle più vistose caratteristiche del latino „regio", la sincope delle vocali interne e il trattamento delle consonanti aspirate, ecco che ci si presenta un quadro assai diverso. La sincope[4], a differenza delle innovazioni proprie della crisi del V secolo, corrisponde a una soluzione a) violenta b) parziale nella sua estensione all'interno del sistema c) comune ad altre aree dell'Italia antica. Certo, PO-SINO diventa **pozno* poi *pono*; SUBS-EMO diventa **suzmo* poi *sumo*; SUBS-REGO diventa **surego* poi *surgo*. Ma si sono sottratti alla sincope *de-sinere*, DIS-EMERE poi *dirimere*, DIS-REGERE poi *dirigere*. *Hospes* è un antico HOSTI-POTIS, devastato dalla caduta di vocali interne; ma Paolo-Festo (102) conserva una parola arcaica *hosticapas* che le ha conservate. *Quindecim*, da QUIN QUE-DECEM, l'ha subita, ma *quinquiplus* no [5].

Che la sincope non solo sia stata ma DEBBA essere stata parziale è provato dal fatto che qualora fosse stata generale, sarebbe mancata a Roma la materia per la apofonia. E perché sia stata parziale, occorre che si sia trattato di una moda che veniva di fuori, nel quadro di quella koiné culturale della quale dovrò dire qualcosa più sotto.

Il contrasto risulta evidente attraverso i confronti classici dell'osco *embratur* e del lat. *impErator*, dell'osco *akkatus* e del lat. *advOcati*, dell'osco *Niumsis* e del lat. *NumErius*, dell'osco *upsannam* e del lat. *opErandam*, dell'osco *pruffed* e del lat. *prodIdit*. Soprattutto il contrasto appare nel confronto dei verbi tematici, che il latino ha conservato in tutte le età con perfetta chiarezza e che nell'umbro, attraverso la sincope della vocale tematica, sono praticamente resi di nuovo atematici: tale l'umbro *kumaltu* 'commolito', *revestu* 'revisito'.

Per quanto riguarda le consonanti aspirate, in posizione iniziale il trattamento latino è identico a quello osco-umbro: lat. *fuit* come umbro *fust* da iniziale BH; lat. *faciat* come umbro *façia* da iniziale DH; lat. *hortus* come osco *hurz* da iniziale GH. In posizione interna, il latino si distacca dall'osco-umbro, ma mostra un processo di sonorizzazione (o, secondo un altro punto di vista, conserva la sonorità originaria) in comune col venetico: nel quale i segni „chi", „phi", „zeta" all'interno di parola equivalgono come è noto ai valori latini rispettivi G B D [6] quali si trovano in *ego*, *nebula*, *medius*. Se si considera poi che una parola come *rutilus*, mostra il trattamento protolatino meridionale che si ritrova in *Aetna* (rispetto a *aedes* [7]), ci si rende conto come il latino dell'età regia fosse aperto a correnti provenienti dalle regioni più diverse, e come da questa pluralità avesse tratto una organicità nuova.

[4] Sommer, *Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre*, 2–3 ed., Heidelberg, 1914, p. 100.

[5] Sommer, *o.c.*, p. 475.

[6] G. B. Pellegrini, *Le iscrizioni venetiche*, Pisa, 1954, p. 256 sg.

[7] V. le mie *Origini indoeuropee*, Firenze, 1962, p. 386 sg.

Alla chiusura nei limiti di Roma propria delle novità della prima età repubblicana, corrisponde nella età regia una „apertura" così verso il nord come verso il sud fino a limiti assai lontani.

5. Si tratta ora di domandarsi se il passaggio da una vicenda fonetica aperta a una chiusa si situa in un determinato contesto storico, che riveli il perché di una svolta così vistosa. Gli elementi che ci sorreggono in questa indagine sono quattro. Il primo, essenziale, è dato dalla importanza della monarchia etrusca a Roma: ad essa si deve la „grande Roma dei Tarquini" così ben delineata da Giorgio Pasquali [8]. La sua apertura, la sua capacità ad accogliere non si limita alla facilità con cui oggetti culti mode greche vi si affermavano nel VI secolo; ma si inquadra nel tempo stesso nel grande movimento politico-culturale che ha condotto a quella koiné culturale etrusco-italica sotto guida etrusca [9], durante la quale, là dove non si sono confuse, le lingue sono state rese in certo qual modo traducibili. Rimando per questo alla mia tesi sull'avvicinamento fra le tradizioni linguistiche latina, norditalica e osco-umbra che si è realizzato precisamente in questo quadro [10].

Le parole greche risalenti a questo periodo si distinguono facilmente perché hanno fatto in tempo a essere toccate dalla apofonia: *camera* da gr. *kamára*, *oliva* da gr. *élaiFon*, *machina* da gr. *makhaná* [11]. Ancora qualche anni dopo la fine della monarchia, l'accettazione di culti greci è documentata: nel 496 Apollo, nel 495 Hermes, nel 493 Demetra, Dioniso e Core, ultimi infine, nel 484, i Dioscuri [12]. Dopo di essi, la serie si interrompe e bisogna scendere al 293 perché sia accolta un' altra divinità greca, Asclepio.

Il secondo elemento è dato dal fatto che fino al 486 si hanno nella lista dei consoli ben sette nomi di genti plebee: nel 509 Giunio (Bruto), nel 502, 493, 486 (Spurio) Cassio, nel 501 e 493 (Postumo) Cominio, nel 500 (M.) Tullio, nel 497 e 491 Marco Minucio e nel 492 P. Minucio, nel 487 T. Sicinio, di nuovo nel 487 C. Aquillio: e cioè per ben dodici volte un console è stato plebeo in un periodo di ventiquattro anni. Questo stato di cose non inficia la autenticità dei Fasti come il Beloch vorrebbe [13], ma, come bene ha visto il Bernardi [14], mostra che col 487 qualche cosa „finisce" nel campo costituzionale e politico come nel 487 qualche cosa „finisce" nel campo dei culti.

La parola *plebs* ha, nella storiografia romana posteriore, un significato ambiguo. Essa ha ricevuto un'impronta dalle lotte e dalle rivendicazioni che, a partire del V secolo, si sono succedute per limitare o eliminare il prepotere della classe patrizia. Non potevano rendersi conto, che, in questa lotta contro i patrizi, se c'erano effettivamente dei brac-

[8] Pasquali, *Preistoria della poesia romana*, Firenze, 1936, p. 59 sgg.
[9] Mazzarino, *Dalla monarchia allo stato repubblicano*, Catania, 1945, p. 5 sgg.
[10] V. i miei *Antichi Italici*, 2 ed., Firenze, 1951, p. 164 sgg.
[11] *Mélanges Boisacq*, Bruxelles, 1937, I, p. 327 sgg.
[12] Wissowa, *Religion und Kultur der Römer*, 2 ed., Monaco Bav. 1912, rispettivam. p. 293, 304, 297, 268.
[13] *Römische Geschichte*, Berlino e Lipsia, 1926, p. 10–12.
[14] *Patrizi e plebei nella costituzione della prima repubblica*, Rendiconti dell'Istituto Lombardo, 78 (1945–1946).

cianti diseredati e dei debitori disperati che domandavano addolcimento alla loro dura condizione, c'erano però anche quelli, almeno nel periodo più antico, che volevano non prendere ma RIprendere privilegi perduti. La plebe in questo senso arcaico non rappresentava che la borghesia dedita ai traffici, la plutocrazia che aveva prosperato nel quadro dei grandi orizzonti aperti dalla politica dei Tarquini e dalla koinè culturale cui ho accennato sopra.

Se poi, a una critica più esigente, la figura dei primi consoli non dovesse apparire nella stessa luce di quelli dell'età propriamente storica, il significato dei nomi delle genti plebee non cambierebbe : qualunque fosse la effettiva natura della somma magistratura, a questa, per ventiquattro anni, hanno partecipato dei plebei [15].

Il terzo elemento è dato dal declino della potenza etrusca, declino del quale la fine della monarchia etrusca in Roma è un episodio [16]. Gli altri, sul terreno militare, sono, per terra, la sconfitta di Aricia in cui Arunte, figlio di Porsenna, viene sconfitto ancora nel VI sec., e quella di Cuma, sul mare, in cui di nuovo gli Etruschi vengono sconfitti dai Greci nel 474.

Il quarto elemento acuisce l'isolamento in cui Roma viene a trovarsi in seguito all'esaurimento dell'azione coordinatrice politica e culturale fino ad allora esercitata dagli Etruschi : è la discesa dei Volsci nella pianúra pontina, e la conseguente interruzione dei due grandi itinerari della Campania a Roma. Per oltre un secolo la storia di Roma risente delle lotte con i Volsci [17], sia per difendersene sia alla fine per dominarli. Quando, con lo scioglimento della lega latina, l'egemonia di Roma nel Lazio viene assicurata, siamo già nel 338 e cioè già nella seconda metà del IV secolo.

Questi fattori esterni si uniscono, a spiegare il passaggio da uno svolgimento aperto ad uno chiuso della lingua latina, con i dati interni che si identificano col potere monopolizzato da una ottusa classe di latifondisti, privi di qualsiasi interesse per un armonico sviluppo dei processi di comunicazione e per i fatti storico-culturali che vi si connettono.

6. Quando si esce dall'isolamento, i problemi che si pongono non sono soltanto quelli di una nuova accettazione di parole straniere, e particolarmente greche. Alla lingua che diventava lingua di uno stato sempre più solidamente organizzato, si pone anche un problema di stabilizzazione.

La novità più importante è stata quella dell'accento automatico sulla terzultima o sulla penultima, risultato non già da una riforma consapevole, ma dalla sostituzione inconsapevole di una necessaria distinzione all'interno della parola, distinzione di cui la tradizione storica si era esaurita.

---

[15] Cf. la diversa posizione di F. de Martino, *Storia della costituzione romana*, Napoli, 1958, p. 183 sgg.

[16] Cf. De Martino, *o.c.*, p. 175 sgg.

[17] Cf. i miei *Antichi Italici* cit., p. 129 sgg., 281 sg.

All'infuori di essa, i problemi della fissazione della lingua letteraria, quali si manifestano in questo tempo, sono quelli della fusione dei dittonghi, che a poco a poco si afferma, salvo che per AE e AU, anche se le pronunce rustiche E e rispettivamente O riescono a penetrare con qualche parola, p. es. del tipo latino volgare di *coda*, di fronte al normale *cauda*. Affermazioni di conservatività urbana di fronte a innovatività rustica si hanno nella relativa cura con cui la -M finale e soprattutto la -S riprendono a essere scritte. La minore pressione dell'accento urbano in confronto a quello rustico appare attraverso le forme anaptittiche del tipo *poculum* di fronte all'originario POKLOM. Finalmente la normalizzazione grafica appare nel perfezionamento del segno C che, provvisto di un apice, viene a distinguere la nostra G, in età arcaica, secondo l'uso etrusco non ancora distinta, come mostrano i citati esempi di *recei* e di *virco*. Con lo stesso criterio si rivaluta l'impiego del B, e quindi si introduce l'uso corretto di *habeat* là dove nel Cippo del Foro romano si era scritto, alla etrusca, *haP(iad)* [18].

Queste sono le cicatrici, pochissimo vistose, lasciate dalla grande frattura o ferita del secolo V, giunta a guarigione con la stessa rapidità imprevedibile con cui la Roma dei primi del V secolo, ridotta a un territorio di poche centinaia di chilometri quadrati, si è ripresa, e, alla fine del IV secolo, è già solida e aggressiva, impegnata contro i Sanniti.

7. Una domanda finale consiste nelle somiglianze e differenze fra la crisi del latino nel V secolo e quella che segna il passaggio dal latino alle lingue romanze. La differenza essenziale sta in questo. Nell'età imperiale, i germi di una alterazione fonetica preesistono all'impero. La concessione della cittadinanza, fra la guerra sociale e l'editto di Caracalla, ha fatto sì che il latino fosse presto parlato con infiniti germi di alterazione, che, per lungo tempo, l'unità politica e culturale ha neutralizzato [19]. Il disfacimento politico del V secolo dopo Cristo ha dato via libera a forze latenti di disgregazione. Diverso il V secolo a.C. in cui è la politica ad avere agito per prima, creando quelle condizioni di differenziazione e di isolamento quali la storia precedente del latino regio non avrebbe mai lasciato supporre.

[18] V. la mia *Storia della lingua di Roma*, 2 ed., Bologna, 1944, p. 92.

[19] V. la *Storia della lingua di Roma*, cit., p. 281 sgg. e il mio *Profilo di storia linguistica italiana*, 3 ed., Firenze, 1960, p. 3–17.

ASPECTS DE LA TRILOGIE CHEZ ESCHYLE

PAR

M. NASTA

I. CARACTÈRES D'ENSEMBLE. SENS DE LA PROGRESSION. — LE PROBLÈME DU DÉNOUEMENT.

La transmission des œuvres classiques pour de nombreux auteurs s'est effectuée par l'entremise des anthologies. Préjugés esthétiques et routine de l'enseignement s'étayèrent réciproquement pour faire tomber dans l'oubli des chefs-d'œuvre entiers. Il faut donc se résigner avec l'état actuel de notre héritage, sans pour autant sous-estimer les inconvénients créés par ces lacunes très sérieuses. Si l'on considère l'œuvre des tragiques grecs, le nombre restreint des pièces conservées nous empêche souvent d'obtenir une perspective d'ensemble du monde fabuleux animé par l'invention de ces poètes. Or, quand un archéologue se trouve dans l'impossibilité de restaurer le pourtour d'un édifice, il examine avec soin les débris de mur, les colonnes et les entablements, s'acheminant ainsi vers une restitution théorique des proportions réelles. Ce sera par la même démarche que l'auteur de ces analyses s'efforcera de retrouver parmi les débris de la trilogie une dimension profonde de la pensée mythologique.

Soucieux de remédier aux lacunes d'un héritage, signalons une première particularité intéressante des recueils qui nous ont fait connaître Eschyle et Sophocle. Les anthologistes n'ont pas manqué d'inclure dans leurs *Choix* deux œuvres représentatives pour la dernière manière : l'*Orestie* et l'*Œdipe à Colone*[1]. A cela ajoutons une autre facilité accordée au périégète du monument en ruines. Les pièces conservées d'Eschyle sont des œuvres qui marquent l'apogée. Elles se placent dans une époque de maturité, à commencer par l'année 472, date des *Perses*, pour finir avec 458, date de l'*Orestie* (le poète meurt en 456). A l'intérieur de cet intervalle s'échelonnent : *Prométhée enchaîné* (qu'on ne pourrait placer avant 470), les *Sept contre Thèbes* (468), les *Suppliantes* (selon toute

[1] A ces exemples on pourrait ajouter les *Bacchantes* d'Euripide.

probabilité de 463). Un jugement périmé de l'histoire littéraire situait cette tragédie — avec ses traces d'archaïsme — dans un passé plus reculé. Or le témoignage d'un papyrus publié en 1952 (didascalie où l'on restitue par conjecture le nom de l'archonte de 463) nous donne la certitude que la tétralogie comprenant les *Danaïdes* (trilogie) et *Amymônè* a été représentée *après* 470 avant notre ère [2]. Le nom de Sophocle est mentionné dans la didascalie, le tragique s'étant classé second. L'année des Danaïdes ne pourra donc être fixée avant 470 ou 468, date à laquelle Sophocle, selon d'autres sources, faisait ses débuts. De telles inférences nous font accepter les vues de Lesky [3] et de Nestle [4]. Ce dernier surtout avait tenté d'établir des rapprochements entre les *Suppliantes* et l'*Orestie*; il attirait l'attention sur le vers 559 qui tient compte de l'hypothèse d'Anaxagore sur les crues du Nil. Or il faut toujours compter avec une certaine durée nécessaire pour la diffusion de pareilles théories; on évitera donc de reculer la date des *Suppliantes* vers 485. Par ailleurs la fiction dramatique des *Suppliantes* se teinte d'actualité; le conflit touche le problème des institutions délibératives (l'assemblée du peuple décidant dans une situation dangereuse); selon toute vraisemblance la trilogie se termine sur un jugement dans l'agora [5]. Le droit d'asile, implicitement le sort des exilés, captivaient les esprits *surtout à l'époque* des ostracismes fréquents et des extraditions, lorsque les Grecs se souvenaient avec émotion de Pausanias mis à mort dans un temple (env. 470) ou de Thémistocle, traqué dans le Péloponnèse (et qui s'était réfugié dans la cité d'Argos dont Eschyle célébrait, vers 463, les vertus hospitalières !).

La période qui va de 470 à 458 semble décisive, non seulement pour la carrière d'Eschyle mais encore pour l'évolution de la *trilogie*. Trop peu de témoignages attestent l'existence de compositions similaires dues à d'autres poètes qui auraient produit le même écho que les trilogies d'Eschyle. Sans doute, vers la fin de la seconde guerre médique un spectacle à trilogies conservait à peine quelques vestiges des origines sacrales. Dans un grand nombre de cas, la *tétralogie* faisait l'office d'un cadre formel; ce n'était plus la série de mythes étiologiques qu'on pourrait imaginer dans une succession à trois temps, espacés avec soin pour faire ressortir les péripéties d'un δρώμενον (par exemple : I. rapt de Perséphone; II. er-

[2] Cf. Oxyrrhynchus Papyrus 2256, fr. 3 dans le vol. XX (1952), p. 30 et suiv. (planche V); respectivement H. J. Mette, *Die Fragmente der Tragödien des Aischylos*, Berlin, 1959, fr. 122 (pp. 42–43; avec une bibliographie qui pourra être complétée par les indications de H. Lloyd-Jones, Appendix ed. H. W. Smyth II[2], 1957, p. 595 sqq).

[3] *Die Datierung der Hiketiden und der Tragiker Mesatos*, Hermes, LXXXII (1954), pp. 1–12.

[4] Voir son compte rendu du livre de Kranz, *Stasimon*, dans le Gnomon, 10 (1934), p. 413–415 et sa magistrale étude *Die Struktur des Eingangs in der attischen Tragödie*, Stuttgart, 1930.

[5] Contre Pohlenz — *Die griechische Tragödie*, Erläuterungen, 1954[2], p. 21 — nous sommes d'avis que l'insistance avec laquelle les traditions d'Argos rappelaient le jugement public d'Hypermestre et l'intervention (« l'épiphanie ») d'Aphrodite dans ce procès justifie l'hypothèse d'une scène similaire représentée par Eschyle dans les *Danaïdes*. V. à cet effet les témoignages de Pausanias, Liv. III, chap. XIX, 6 et chap. XX, 5 qui suggère qu'on imaginait une assemblée du peuple convoquée dans l'agora par Danaos; chap. XXI, 1 — sanctuaire d'Artémis qui devait rappeler le même procès — ; v. encore nos considérations, *infra*, p. 34 sq.

rances de Déméter; III. retour de Koré, institution du labour, présentation de l'épi à l'enfant élu) [6].

Devra-t-on conclure que la trilogie s'était avérée effectivement une «apparition secondaire» (jugement de Wiesmann, rapporté par G. Méautis)[7] ? Actuellement cette présomption sceptique devient de plus en plus rare [8]. Du temps d'Eschyle, les trois phases de l'action n'étaient sans doute pas conçues comme la suite des événements dans une trilogie de romans; la virtuosité du *crescendo* dramatique était le corollaire d'une progression morale et fatidique. L'intérêt pour le drame des générations s'est maintenu de tout temps. Pourtant, quand il s'agit de la trilogie, les rapports multiples entre péripéties, se révélant d'une tragédie à l'autre, définissent un état spécifique de la pensée religieuse : le développement dialectique d'un vaste raisonnement, l'allégorie des transformations subies par l'individu social (le ζῶον πολιτικόν, citoyen d'Athènes) à travers les épreuves de son passé. Cette allégorie n'a pas trouvé une transposition cohérente dans toutes les trilogies. Un enseignement historique pareil à celui de l'*Orestie* (on sait que Bachofen déchiffrait dans cet ensemble un drame du matriarcat) représente un aboutissement, une dernière synthèse sur les plans du contenu et de l'expression—(n'oublions pas que la transposition des mythes à la scène revêt, à la veille des changements décisifs entrepris par la démocratie agissante, une signification spéciale). Après avoir livré son message de 458, Eschyle s'éloigne d'Athènes; il y a eu probablement isolement et rupture. Serait-ce un simple effet des modes littéraires si la trilogie depuis cette date commencera son déclin? Cela paraît indiquer par contre un changement de mentalité, un radicalisme incompatible avec l'équilibre des contraires. Car, il ne faut plus le démontrer, la série des péripéties dans une trilogie faisait alterner les antagonismes les plus violents pour tenter, finalement, de les reconcilier au bout d'une épreuve qui apportait le triomphe des principes supérieurs. Spécifions immédiatement que nous avons défini de cette façon un schéma idéal, tel qu'on le retrouve par exemple dans l'*Orestie* [9].

---

[6] Il est parfaitement clair que de nombreuses légendes qui justifient les mystères sont articulées *en trois temps* (v. par. ex. l'*Hymne homérique à Déméter*). Un excellent parallélisme entre la tragédie et les mystères (rites d'initiation) chez G. Thomson, *Aischylos und Athen*, Berlin, 1957 (traduction de l'ouvrage anglais *Aeschylus and Athens*, 1946[2]), chap. XI, p. 185 sq ; v. spécialement la théorie présentée aux pages 198 sqq.

[7] Il s'agit de la thèse *Das Problem der tragischen Tetralogie*, Zürich, 1929, ouvrage qui contient d'ailleurs des vues intéressantes sur la terminologie, les règlements du concours et le drame satyrique. Toutefois, sur le problème de la fonction dramatique, le bien-fondé de la réfutation de Georges Méautis remporte notre adhésion (cf. *Eschyle et la trilogie*, Paris, 1936, p. 44 sq.).

[8] Cf. p. ex. F. Stoessl, *Die Trilogie des Aischylos*, Vienne, 1937, et tout récemment la thèse de T. Krischner, *Das Problem der trilogischen Komposition und die dramatische Entwicklung der attischen Tragödie*, Francfort, 1960. V. encore W. Schmid, *Griech. Lit.-Geschichte*, II, pp. 52 et 74.

[9] N'oublions pas que l'*Orestie* représente une dernière tentative de concilier certains antagonismes idéologiques. Dans ce sens on pourrait accepter le parallélisme établi par R. Schaerer — *La composante dialectique de l'Orestie*, Rev. de Méthaph. et de Morale, LVIII, (1953), p. 47 et suiv. — entre la ligne dialectique de cette trilogie et la «courbe fondamentale des dialogues de Platon». V. encore *infra*, p. 52, nos considérations sur la dimension du temps.

Laissant de côté le problème des tétralogies, qui n'étaient qu'un simple groupement, institué par le règlement des concours dramatiques, nous envisagerons dans ce qui suit quelques difficultés soulevées par le dénouement des *trilogies* (tel qu'on pourrait le reconstruire d'après l'interprétation des vestiges).

★

Dans une monographie nourrie de faits, George Thomson proposait une perspective sociologique de la tragédie, reculant la génèse des thèmes abordés par Eschyle au temps de la barbarie et du totémisme [10]. Refaire le trajet de ces déductions serait une entreprise téméraire. Une enquête plus prudente dans le domaine de la dialectique mise en œuvre par la trilogie pourrait obtenir des conclusions tout aussi instructives.

La principale découverte qui fait la grandeur des trilogies, c'est la dimension du temps. Il nous semble que toutes sortes d'expériences, politiques, religieuses et morales, ont fait profiter le perfectionnement de la conception dramatique pour dégager à claire-voie une mythologie de la durée historique. Au terme de cette progression on voit surgir le citoyen d'Athènes, transfiguré par les épreuves. Il a conquis le *libre choix*, la volonté de fonder un gouvernement hostile à la contrainte, soumis à la raison, profitable aux humbles.

N'oublions pas toutefois que ces réalisations de la démocratie sont intégrées par Eschyle dans une vision personnelle. dominée par la justice de Zeus et d'Apollon [11]. Sur ce dernier point gardons-nous d'attribuer au poète les rêveries qui s'épanouirent au siècle des Lumières. Selon Eschyle l'homme n'est pas bon ou mauvais dès sa naissance ; mais il s'est montré souvent enclin à la violence, aux cupidités ; abandonné à lui seul il choisit plutôt le mal. Zeus aurait pu avoir ses raisons quand il voulait anéantir une première race de mortels (un premier mouvement auquel s'opposait Prométhée — cf. *Prom. enchaîné*, 228—233). La plupart du temps la volonté du maître suprême est insondable. D'ailleurs elle ne s'est pas manifestée en faveur des humains pour leur salut, mais elle a commencé par garantir sur terre l'ordre cosmique instauré dans le monde [12] : un régime de légalité, une contrainte qui assure entre autres la finalité

[10] Cf. *Aischylos und Athen*, les chapitres I—XI. C'est surtout la section sur le totémisme qui est la plus vulnérable, du fait que de nos jours le problème totémique a été remis en question. Les autres chapitres ont gardé tout leur intérêt ; c'est la meilleure introduction marxiste aux problèmes de la tragédie grecque.

[11] On trouvera une interprétation très nuancée du problème dans l'article de H. Lloyd-Jones, *Zeus in Aeschylus*. JHS, LXXVI (1956), p. 55 sq. L'auteur soutient un point de vue qui tient le juste milieu entre les arguments présentés par les partisans du « monothéisme » d'Eschyle (« Zeusreligion ») et ceux qui voudraient plaider pour une justification des changements subis par l'attitude des dieux d'une tragédie à l'autre.

[12] C'est surtout Martin P. Nilsson qui donne une image très sobre du Zeus homérique, pour nous présenter ensuite les différents degrés qui mènent vers la notion du principe tout-puissant, incarné par le Ζεὺς παγκρατής dans le théâtre d'Eschyle — Cf. *Gricch. Religionsgesch.* I, (1955 [2]), pp. 42, 612, 715. Le même auteur a défini le souci de confier aux dieux un arbitrage moral (*struggle for legality*) ; pour les tendances normatives de la religion d'Apollon au VII[e] et VI[e] siècle v. son ouvrage *Greek piety*, Oxford, 1948, chap. II et III p. 32 sq., et notre article sur les *Moralités de certains mythes delphiques* (en roumain), Analele Univ. Bucureşti, Sect. Şt. Sociale, 10 (1957), p. 185—198.

des entreprises politiques. Voilà pourquoi Zeus, chez Eschyle, sait provoquer les avatars et les plus cruelles persécutions à la seule fin de diriger les fondateurs et ceux qui doivent « réformer » les monarchies providentielles. Ce *cheminement* étrange est figuré par le destin d'Io et de sa race, par les méfaits des Labdacides, par le sort réservé à la maison des Atrides [13].

Dans cette conception dynamique du devenir universel, Zeus ne garde pas toujours l'initiative et nous devons admettre qu'il existe des erreurs salutaires, comme ce délit de Prométhée, le titan qui avait pris les mortels en pitié (θνητοὺς δ' ἐν οἴκτῳ προθέμενος, *Prom. ench.*, v. 239). Commettre une telle faute s'appelle en grec « ἁμαρτάνειν », c'est-à-dire, en premier lieu, « dévier, manquer le but ». L'action de la trilogie (non seulement dans la *Prométhéide* mais aussi dans la plupart des ensembles conçus par Eschyle d'après le même plan) se propose de nous révéler quelle est la gravité du délit — du manquement — et par quels détours s'amorcera de nouveau la convergence, la réduction des antagonismes. La *Prométhéide* développait un raisonnement exemplaire à ce point de vue. Mais il ne faut pas croire que tous les délits tragiques sont mis sur le même plan : il y a par exemple les souillures, les sacrilèges qui répandent le miasme, tels ces crimes perpétrés dans la famille des Labdacides. En s'efforçant de faire justice, les mortels s'adonnent souvent aux vengeances ; ils préparent un héritage de désastres : le malheur que récoltent les générations futures. Pour extraire une leçon de ces vicissitudes, l'action de la trilogie développait une *progression démonstrative*. En principe, dans les deux premiers drames les protagonistes agissent sous l'empire des passions accaparantes ; ils sont irrémédiablement aveuglés. Pour la dernière tragédie, un sens de la compensation réclame le verdict de la justice sans appel. C'est le secret de ce dénouement que nous devrons étudier dans tous ses aspects. Indiquons auparavant une symétrie remarquable de la *Prométhéide* : à l'erreur volontaire correspond une expiation volontaire, le héros délivré reconnaît virtuellement, après coup, le sens de ses terribles épreuves, en acceptant comme une rançon volontaire (τίσις ἑκούσιος) la couronne octroyée par Zeus, symbôle des chaînes qu'il avait portées. Un renseignement si précieux fourni par les *Deipnosophistes* n'a pas encore été apprécié à sa juste valeur (nous nous proposons de le montrer dans une autre section de notre étude) [14].

La structure de la trilogie n'est pas déterminée par un schéma unique, strictement obligatoire ; le dénouement sera différent, suivant les

[13] L'attitude de Zeus envers les « puissants » propose aux spectateurs une allégorie du passé de l'humanité. Relevons un exemple typique de métaphore à double sens. Quand les Suppliantes invoquent le « créateur de leur race » (vv. 590—599 : γένους παλαιόφρων τέκτων) l'expression est susceptible d'un sens figuré et de généralisation (comme la plupart des idées et des sentiments exprimés par ce stasimon). Pour la valeur symbolique du mythe de Prométhée, v. Kérenyi, *Prometheus, der griechische Mythologem von der menschlichen Existenz*, Zürich, 1949. Pour différentes notions sur Zeus, cf. le célèbre fragment P. Oxy. 2256, fr. 9 A, vol. XX (fr. 530 Mette) : Zeus et Dikè. Pour d'autres aspects dans le texte de nos tragédies, cf. *Agam.* 681—809 ; *Suppl.* 42—179 ; *Prom.* 127—283.

[14] V. *infra* p. 43 sq.

particularités de la fable. Dès 1938, dans son édition de l'*Orestie*, George Thomson qualifiait le contenu des trois tragédies. Sa formule (en anglais) rend sans équivoque la valeur de ces appellatifs : « I. *offence* ; II. *counter-offence* ; III. *reconciliation* ». La monographie intitulée *Eschyle et Athènes* [15] expliquait en outre que le dénouement de la trilogie représente l'inverse de la *péripéteia* aristotélicienne ; elle provoque le rétablissement d'un état de félicité, alors que l'évolution d'une tragédie classique amenait le brusque effondrement des situations prospères. L'évolution de la trilogie serait une réminiscence de l'ancienne *Passion*, mystère du culte qui déplorait la mort d'un dieu (en général une divinité du cycle végétatif — δαίμων ἐνιαυτός), et célébrait ensuite sa résurrection.

Le drame de l'écartèlement (σπαραγμός) a laissé effectivement des vestiges dans quelques-unes des légendes adaptées à la scène par Eschyle ; il n'est pas exclu qu'on ait assisté à cette catastrophe dans les *Bassarai*, second acte de la *Lycurgie*. Le premier drame de la série — *Les Édoniens* — racontait l'aveuglement de Lycurgue, antagoniste des cortèges orgiastiques. (Chez Homère, il poursuit les nourrices de l'enfant Dionysos. Son incompréhension dans les *Édoniens* sera châtiée par un prodige : un tremblement de terre fait crouler le palais, écrasant le roi sacrilège.)

Le premier état des rites d'initiation dans un grand nombre de clans consistait en un festin par lequel les participants « communiaient » avec le sang de la victime et mangeaient de sa chair. Quand il s'agit de rituels pour assurer la fécondité, en déchirant la victime, en s'abreuvant de son sang, c'est la divinité elle-même (personnifiée par un animal symbolique — taureau, bouc, bélier) qu'on « incorporait » pour s'en approprier les vertus magiques — la force, la jeunesse, la fécondité.

Dans une phase plus avancée du rituel, qui aurait pu comporter des éléments « scéniques », un chœur (celui des officiants ?) figurait le cortège du dieu (θίασος dionysiaque, « nourrices » de Dionysos, chœur frénétique des jeunes initiés, etc.). Cette collectivité se heurtait à la résistance d'un roi, l'antagoniste : Lycurgue, Penthée, Boutès [16]. Dans de pareils mythes étiologiques, le thème de la poursuite avec flagellations indique la persistance des rituels très répandus du culte dionysiaque.

Sans insister sur une autre phase — les sacrifices humains — rappelons toutefois que les *poursuites rituelles* figuraient souvent un antagonisme, une épreuve violente par l'entremise de laquelle le chœur des femmes ou le prêtre se rendaient maîtres de la victime. Les mythes édifiants qui avaient conservé le souvenir d'une résistance, opposée par les

---

[15] Cf. Aeschylus, *The Oresteia*, Cambridge, 1938, p. 11 et *Aischylos u. Athen*, chap XVIII, p. 366 sqq.

[16] Nous insistons pour qu'on distingue trois « états » ou trois situations-type des pratiques dionysiaques. Le premier se retrouve dans un sacrifice du type de la « communion » ; le second suppose un antagonisme qui est lié aux nombreux rites d'exorcismes et de transfert (flagellations, la chasse aux esprits impurs ; cf. Frazer, *The Golden Bough* VI : *The Scapegoat*, Londres, 1933, les notions « expulsion of evils » et « public scapegoats », chap. III, pp. 109—169 et IV, pp. 170—223). Un troisième type s'est développé en exploitant les antagonismes de l'époque historique signalés ci-dessus.

anciennes monarchies au culte dionysiaque, présentaient le conflit comme un antagonisme entre l'autorité temporelle, l'audace de certains mortels sacrilèges, d'une part, et la force mystérieuse du dieu avec son cortège, de l'autre. Si l'on développait ce conflit dans une trilogie, un premier drame aurait montré *la persécution* du dieu (qui est introduit avec son cortège : les choreutes). Figurait-on aussi le moment où les mortels essayaient de le mettre à mort ? Les chercheurs devront se borner aux suppositions. Un second drame faisait sévir *la vengeance* du dieu ; l'ancien agresseur devenait une victime. D'habitude il est saisi par un délire sanguinaire ; Lycurgue, dans une variante de la légende, égorgera ses propres enfants. Penthée, le protagoniste des *Bacchantes* d'Euripide, sera déchiré par les femmes de sa famille (d'Eschyle nous avons conservé les titres de deux tétralogies dionysiaques : I. Σεμέλη ἢ Ὑδροφόροι ; II. Πενθεύς ; III. Ξάντριαι ; Διονύσου τροφοί serait le drame satyrique. Le catalogue mentionne aussi la tragédie des *Bacchantes*). On peut présumer que le troisième drame n'amenait pas une véritable *résurrection*. C'était plutôt le *temps du pardon*. L'ancienne victime était délivrée (Prométhée, Lycurgue, peut-être aussi Ixion) ou ressuscitée (Orphée dans les *Bassarai* ?) ou bien encore métamorphosée (Niobé). Comme une réminiscence des rites d'initiation ou des mystères, presque toutes les trilogies qui enchaînaient leurs drames (progression démonstrative du thème) révélaient au dernier acte les effets d'une compensation: dévouement du protagoniste pour une noble cause, conversion de l'ancien adversaire — triomphe d'un nouvel ordre. On retrouve parfois des vestiges plus concrets : le thème de la purification (*Euménides*), les efforts en vue d'instituer un culte salutaire (*Euménides* et *Prométhée porteur du feu*, v. encore *infra*, pp. 36—37, 40—45, 55 [17]).

Le schéma dérivé des péripéties d'un drame sacré (δρώμενον) doit servir comme une hypothèse de travail. Une délivrance se produit parfois au second acte (Προμηθεὺς λυόμενος). Souvent, la série enchaîne des actions autonomes (mythes divers) : ainsi dans les tétralogies : Sémélé-Penthée, etc. ; Ἠδωνοί-Βασσάραι-Νεανίσκοι-Λυκοῦργος σατυρικός [18]. Enfin, deux péripéties — la persécution du dieu et le châtiment de l'antagoniste, — étaient parfois condensées dans le même drame. De toute façon, dans une trilogie d'Eschyle la première tragédie faisait ressortir l'offense, la seconde insistait sur le châtiment (plus exactement, ce qui s'appelle chez Thomson counteroffence) ; au troisième acte on assistait le plus souvent à la «restauration» dont nous avons précédemment examiné le contenu.

[17] Pour certains aspects religieux (chthoniens) du dénouement v. les considérations profondes de P. Winnington Ingram, *A religious function of tragedy*, JHS, LXXIV (1954), p. 16—24 — concernant les *Euménides* et *Œdipe à Colone*. Le dénouement des drames dionysiaques pose encore des problèmes. Cependant, même quand il y a des vues divergentes — cf. p. ex. les différentes interprétations de la *Lycurgie* — un examen des hypothèses prouve qu'au fond on essaye de reconstituer le même schéma. Après K. Deichgräber, *Die Lykurgie des Aischylos*, Nachr. von der Gesellschaft der Wiss. zu Göttingen, Philol.-hist. Klasse, vol. III (1938—39), n° 8, v. encore W. Steffen, *Studia Aeschylea*, Wroclaw, 1958, pp. 41—52.

[18] V. un groupement par thèmes et tétralogies des titres du Mediceus chez H. J. Mette, *Die Fragmente*, p. 259—260 (la rubrique *Dionysos-Dramen* et *Artemis-Dramen*).

La confrontation directe entre l'homme et la divinité est de beaucoup plus fréquente chez Eschyle par rapport aux deux autres tragiques ; les prodiges n'y sont pas des interventions artificielles — « *deus ex machina* » — puisque la volonté du dieu est le principal antagoniste ; dans les drames divins elle est personnifiée directement (nous reprendrons ci-dessous le problème des pièces à personnages surnaturels).

★

Les tragédies d'Eschyle conservées par nos manuscrits se prêtent mieux à « l'intégration »[19]. A partir de ces documents, il est possible de vérifier plusieurs caractères spécifiques des ensembles. L'*Orestie* mise à part, nous possédons les éléments de trois autres trilogies : le *Prométhée enchaîné*, premier acte de la Prométhéide, les *Suppliantes*, qui occupaient la même place dans la tétralogie des Danaïdes, les *Sept contre Thèbes*, dernier acte de l'Œdipodie.

Le rapport entre l'offense dans le *premier acte* et sa contrepartie dans le *second* est absolument clair.

Dans l'*Œdipodie*, la série des péripéties commençait avec le drame de *Laïos*. Pour avoir enfreint jadis une interdiction de l'oracle, le père menacé trouvait la mort d'une façon mystérieuse sur la route de Delphes (v. les fragments 173, 174 Mette et, notamment, le passage cité par le scholiaste d'*Œdipe-roi* au vers 733, citation qui proviendrait du récit d'un messager — cf. Mette fr. 172). L'*Œdipe* montrait l'expérience douloureuse du fils, une péripétie qui nous est connue d'après la pièce de Sophocle. La seconde partie de cette tragédie comprend aussi l'humiliation d'Œdipe, enfermé par ses fils au fond du palais royal, « déclaré déchu, dépossédé de son vivant » (v. Paul Mazon, *Notice* dans l'édition Budé, Paris, 1958, tome I, p. 104). Il est assez malaisé de reconstituer le dénouement de cette tragédie.

Selon la tradition que suit Eschyle, une relégation au fond du palais remplace le bannissement d'Œdipe. Ses fils le priveront un jour, après le sacrifice, de la part d'honneur qui revenait au roi. Outragé, il lançera des imprécations amères : « c'est le fer au poing » qu'ils se partageront ses biens (v. les *Sept*, v. 785–790). On ne saurait préciser de quelle façon s'enchaînaient ensuite la mort du père et les premiers épisodes de la discorde qui éclatait entre ses fils. Dans l'épilogue les spectateurs apprenaient, semble-t-il, la fuite de Polynice et la nouvelle du projet d'invasion conçu à Argos.

D'après Georges Méautis „on pourrait nommer *Laïos* « la faute », *Œdipe*, « la malédiction », et les *Sept contre Thèbes*, « l'anéantissement »". Le grand dessein de cette trilogie c'est de prouver que la désobéissance à l'oracle fera le malheur de trois générations. Laïos avait d'ailleurs reçu

[19] Nous empruntons ce terme à B. van Groningen, *La composition littéraire archaïque grecque*, Amsterdam, 1958. La règle qui exigeait la représentation de quatre pièces pouvait amener les auteurs à juxtaposer des actions ; mais dans les véritables tétralogies, on verra s'imposer la nécessité de réaliser une *intégration* des thèmes et des péripéties dans l'architecture d'un ensemble, dominée par un thème-clef. *Dans notre travail nous discuterons seulement les trilogies dont nous possédons une pièce entière.*

par trois fois un avertissement d'Apollon afin qu'il renonçât à l'espoir d'une dynastie, « car sa descendance devait perdre Thèbes ». On ne voit pas les fils qui relient les effets à la cause première. Pareillement « pourquoi, si Zeus épousait Thétis, devait-il mettre au monde un fils plus puissant que lui ? » s'interroge avec raison Georges Méautis. « Au-dessus des hommes et des dieux il y a la loi même du Destin devant laquelle il faut savoir s'incliner . . . » [20].

Pendant le premier acte s'amoncelaient des nuages menaçants. Après la catastrophe, un messager apportait la nouvelle du crime perpétré au carrefour fatidique (frappante allégorie de la rencontre du père et du fils : les chemins de leurs vies se croisent pour que la prophétie s'accomplisse). Tout était encore obscur dans cette histoire de signes avant-coureurs. Le criminel était châtié dans l'*Œdipe* (« counteroffence ») : une tragédie en pleine lumière. La signification des *Sept contre Thèbes* ne pourrait plus s'intégrer dans le même schéma : le terme « réconciliation » serait employé pour qualifier improprement un épilogue qui ne fait que rendre justice à l'oracle. Certes, il y a là une réduction des antinomies, mais l'idée d'une nouvelle synthèse que réalise le mariage des contraires ne se laisse pas déduire aisément. Un aspect pessimiste de la trilogie, et, en même temps, un type particulier de dénouement se laisse ainsi identifier, On verra que la péripétie rétablit cette fois une situation *au détriment* du protagoniste, du héros sauveur.

Un autre type d'enchaînement est celui de la *Prométhéide*. Dans ce théâtre d'idées, la cause de tous les tourments est un délit d'ordre intellectuel : la faute de Prométhée, ravisseur du feu. Dans le *Prométhée enchaîné*, le supplice du titan et son acharnement à ne pas dévoiler la solution d'une énigme aboutissaient à la catastrophe de l'épilogue. A ce tournant, nous sommes d'avis qu'il faut accepter l'hypothèse du schéma traditionnel selon lequel au Δεσμώτης font suite le Λυόμενος et le Πυρφόρος. De toute évidence, la reconstitution soulève cette fois des difficultés sérieuses ; mais à partir d'une *tendance* fondamentale qu'il est indispensable de déchiffrer, l'aspect général de la trilogie nous imposera l'ordonnance d'une progression parfaite. Le dieu redoutable met son adversaire à la raison dans le *Prométhée délivré*. Cette tragédie aurait le dénouement qui est assigné d'habitude dans la trilogie au troisième drame : une réconciliation au bout des épreuves (plus exactement, c'est l'avènement du pardon des trilogies divines). Citons aussi la définition du troisième terme selon Thomson : « one wrong provokes another *until rival claims* meet and merge in a new understanding » [21].

D'aucuns ont exploité l'argument de la réconciliation pour conclure que la *Prométhéide* était une *dilogie*. Nous tenterons de démontrer le contraire. Après avoir perdu la liberté, le titan risquait encore sa vie. Cette nouvelle « erreur » impliquait des suites tragiques ; un autre héros devra « compenser » le poids de cette démesure. Prométhée a racheté sa faute ; il faut interpréter dans ce sens « l'exaltation du feu purifié » qui pouvait fournir le sujet d'une troisième pièce : *Prométhée porte-feu*, un

[20] *Eschyle et la trilogie*, p. 100–101.
[21] *The Oresteia*, p. 6.

drame moins intense mais tout ausi digne d'intérêt pour le public athénien (cf. *infra* l'interprétation des pages 40—45). Une véritable synthèse réalisée par la manière de traiter le dénouement nous permet de ranger dans une même catégorie les *Danaïdes* et l'*Orestie*. La première de ces trilogies contient une progression qui se laisse définir en quelques mots : les *Suppliantes* accueillies généreusement par la cité d'*Argos* ont échappé à la poursuite de leurs prétendants ; après les péripéties d'une première tentative de rapt (drame de la *poursuite*) les émissaires d'Égypte ont lâché prise. Les agresseurs sont de retour dans les *Égyptiens*. Ils emporteront leur revanche ; Pelasgos, défenseur des jeunes filles, succombera dans le combat ; une contrainte victorieuse obligera les Danaïdes d'accepter le mariage (« counteroffence »).

Pareillement, il est presque superflu de s'attarder sur l'enchaînement des péripéties dans les deux premiers actes de l'*Orestie*. Mettons seulement en évidence la justification du comportement d'Oreste dans les *Choéphores*. Auparavant, dans l'*Agamemnon*, la vengeance de Clytemnestre avait transgressé les préceptes de la loi du talion ; l'outrage fait à la dignité d'une épouse et d'une mère n'était qu'un prétexte. Le véritable motif de son acte « c'est la volupté affreuse de la haine qui s'assouvit par un meurtre, le piment abominable qu'apporte l'assassinat de la jeune rivale à côté de la mort du mari » (Méautis).

Dans les *Choéphores*, la notion de vengeance est réhabilitée du fait que le châtiment à été dicté par le dieu Apollon, véritable personnification du droit nouveau. Après la scène terrible du crime, le chœur « ne peut s'empêcher de plaindre la destinée de la mère et de l'enfant, mais, ajoute-t-il, puisqu'il fallait de toute façon choisir, mieux vaut que ce soit Oreste qui l'emporte ; avec lui l'espoir de la race est sauvé, le palais ne s'écroulera pas dans la honte et dans le sang » (Méautis, *op. cit.* p. 243). Raisonnement essentiel pour comprendre le sens du dernier acte, le dénouement de la trilogie dans les *Euménides*. Sur ce point justement le parallélisme avec les *Danaïdes* s'impose avec force. A la seule différence que la jeune fille Hypermestre était parfaitement innocente, on retrouve dans les deux tragédies— dernières pièces de la trilogie [22] — le thème d'une conciliation des principes antagonistes supérieurs qui doit épargner la vie d'un coupable et faire triompher un ordre plus humain, sanctifié par une loi de la nature (rétablissement d'une « *harmonie* » cosmique) [23].

On sait qu'Hypermestre avait épargné la vie à son mari, vaincue par le désir d'avoir des enfants. Elle désobéissait par là aux ordres de

---

[22] Pour différentes reconstitutions de l'ordre des péripéties dans cet ensemble, v. K. von Fritz, *Die Danaidentrilogie des Aischylos*, Philologus XCI (1936), p. 121 sq. et surtout p. 249 sq ; Pohlenz, *op. cit.* I, p. 49—52 et II (Erläuterungen), p. 20—24 ; A. Wolff, *The date of Aeschylus Danaid tetralogy*, Franos, LCI (1958), p. 119 sq.

[23] Cf. F. P. Winnington-Ingram, *The Danaid trilogy of Aeschylus* JHS, LXXXI (1961), p. 152, à propos du final de l'*Orestie*, de la *Prométhéide* et des *Suppliantes* : « in each case there is a revelation that the divine works also as a persuasive agency ». Pour la signification héraclitéenne du concept Διὸς ἁρμονία, « ordre établi par Zeus », voir le *Prom. enchaîné*, v. 550 et le commentaire de Walther Kraus dans la *RE* s.v. *Prometheus*, vol. XLV (1957), col. 675.

Danaos, qui avait prescrit aux jeunes filles d'égorger leurs maris la nuit même de leurs noces. Le dénouement suppose une scène de jugement, parallèle à l'*Orestie*. L'assistance pouvait être composée par le peuple d'Argos. Car la cause soutenue par Danaos s'appuie aussi sur l'antagonisme qui opposait aux Argiens les envahisseurs d'Égypte. En outre la jeune fille coupable avait trahi la cause de ses sœurs humiliées par la contrainte d'épouser leurs cousins. Or, les Danaïdes « sont entrées dans la voie de la démesure le jour où elles ont souhaité de ne jamais connaître l'épreuve du mariage » (P. Mazon, Notice au *Suppliantes*, commentant l'exodos vv. 1018—1074). Pour décider le jugement qui devait établir la culpabilité d'Hypermestre, la déesse de l'amour, Aphrodite, venait elle-même plaider en faveur de sa protégée.

Le splendide fragment cité par Athénée (*Deipnosophistes* XIII 73 —, 600 b — cf. fr. 125 Mette avec des bribes suppléées par un papyrus, comme introductions à ces vers), une tirade glorifiant le règne de la fécondité, prouverait à lui seul que c'est la réconciliation des principes éternels qui avait la priorité sur l'accommodement des intérêts temporels. Par conséquent, dans ce dialogue, seule Artémis, patronne des vierges, celle qui protégeait en l'occurrence le libre arbitre des Danaïdes, pouvait contrecarrer le plaidoyer. A part les arguments « cosmiques » déployés par Aphrodite, la raison d'État faisait aussi, paraît-il, pencher la balance. Le thème du couple qui allait assurer la postérité de la dynastie s'amorce déjà dans le *Prométhée enchaîné* (vv. 853 —869— voir encore *infra* p. 54—55). Comme l'a très bien relevé Paul Mazon, un point de contact avec la plaidoirie de l'*Orestie* est offert par l'idée de la sainteté du mariage, « la couche nuptiale où le Destin unit l'homme et la femme est sous la sauvegarde d'un droit plus puissant qu'un serment » (*Eum.* vv. 217 sg.). Nous voudrions toutefois préciser qu'il existe dans les deux pièces des références très précises à la propitiation des forces cosmiques. Dans le discours d'Aphrodite, prononcé au jugement d'Hypermestre, c'est le mariage, du Ciel et de la Terre :

Ἔραΐ μὲν ἁγνὸς Οὐρανὸς τρῶσαι Χθόνα
ἔρως δὲ Γαῖαν λαμβάνει γάμου τυχεῖν
ὕμβρος δ' ἀπ' εὐνάεντος Οὐρανοῦ πεσὼν
ἔκυσε Γαῖαν, ἡ δὲ τίκτεται βροτοῖς
μήλων τε βοσκὰς καὶ βίον Δημήτριον,
δενδρῶτις ὥρα δ' ἐκ νοτίζοντος γάμου
τέλειός ἐστι· τῶν δ' ἐγὼ παραίτιος.

(fr. 125 Mette, v. 20—26)

Dans les *Euménides*, la protectrice de la cité, Athéna, persuade les Érinnyes de s'établir à côté de la demeure d'Érechtée où elles recevront les honneurs d'un culte spécial. Le coryphée s'enquiert des incantations qu'elles devront chanter pour attirer la prospérité sur le pays (902). Athéna spécifie qu'il s'agit de la concorde, « des brises qui s'élèvent de l'onde marine ou du ciel », de la fécondité du sol, des troupeaux et de la semence humaine (903—915).

Le thème de ces bénédictions sera amplifié dans le chœur des Érinnyes. C'est l'invocation rituelle des principes de vie — encore un vestige de l'hymnologie dans la structure de la tragédie. De même les Danaïdes, au commencement de la trilogie, après avoir reçu l'hospitalité, rendaient ces mêmes actions de grâce invoquant la nature en faveur des Argiens — *Suppliantes*, 625—709. « Les bénédictions des Érinnyes — comme celles des Danaïdes dans les *Suppliantes* — sont ordonnées suivant un type connu : les trois thèmes traditionnels, *moissons*, *troupeaux*, *enfants*, nettement posés dans les vers 907—909, vont être développés, chacun à leur tour, dans l'ensemble lyrique qui suit : 937—942, 944—946 ; 956—967 » (Paul Mazon, *Notice sur les Euménides*, Eschyle, II, p. 166—167). Cependant, les Danaïdes, dans le premier drame de la trilogie, invoquaient aveuglément les divinités. Si elles avaient été repoussées, « elles eussent demandé à Zeus, suppliant de déchaîner Arès sur les Argiens (cf. *Suppl.* v. 434—437), et Arès les eût frappés à la fois dans leurs enfants, leurs moissons, leurs troupeaux» (P. Mazon, *op. cit.*, I, p.36, n. 1). Les jeunes filles ne se doutaient pas au commencement des dispositions qui sont nécessaires pour mettre d'accord le ciel et la terre. Dans les *Danaïdes*, c'est Aphrodite qui explique aux humains quelle est la loi suprême, le principe de toutes les faveurs accordées par le ciel. Son discours final dans l'épilogue de la trilogie s'élève au-dessus des exorcismes ; il est en tout point comparable à la brève recommandation d'Athéna dans l'*Orestie*. Après le thème de la concorde, la protectrice d'Oreste abordera le thème des vents humides et de la fécondité, ensuite celui des troupeaux et des moissons ; cette tournure est parallèle dans les deux tragédies :

.... ἥδε τίκτεται βροτοῖς
μήλων τε βοσκὰς καὶ βίον Δημήτριον
(*Danaïdes*, fr. 125 Mette, vv. 23—24)

καρπόν τε γαίας καὶ βοτῶν ἐπίρρυτον
ἀστοῖσιν εὐθενοῦντα μὴ κάμνειν χρόνῳ
(*Euménides*, vv. 907—8)

Sur le plan de la justice, des idées morales, les principes ont été mis d'accord après la défaite des héros antagonistes qui abusaient de certaines prérogatives (justifiables en soi). Dans les *Danaïdes*, l'autorité paternelle, la pureté des vierges, leur droit de disposer d'elles-mêmes, ont dû céder devant les impératifs du mariage et de la dynastie[24]. Dans l'*Orestie* pareillement, la vengeance de Clytemnestre est couverte d'ignominie ; l'épouse adultère avait détruit par deux fois les liens sacrés du mariage. Enfin « de toutes ces sombres histoires de la race des Atrides, Zeus sut faire sortir la vertu d'un ordre nouveau ; le destin d'Agamemnon, celui d'Oreste et de Clytemnestre n'ont pas été inutiles puisque, grâce à eux, un tribunal

[24] Si l'expression εὐνάζει βοτά se trouve effectivement dans le fragment sur papyrus P. Oxy. 2255 fr. 14 (respectivement 125 de Mette, éditeur qui restitue d'une façon très plausible ces deux mots), il s'agirait de l'instinct qui rassemble les bêtes et les « fait chercher un gîte ». De même, une nouvelle vocation doit amener à de meilleurs sentiments les farouches jeunes filles — le début d'une nouvelle concorde qui met une fin à la complicité criminelle.

de justice se trouve institué qui enlève à la famille la sanglante nécessité d'avoir à venger les meurtres » (Méautis, *op. cit.*, p. 287).

Si les instruments de la cause adverse encourent un châtiment sévère (les filles de Danaos sont données à qui s'offre à les conquérir à la course), il est impossible par contre d'anéantir le principe antagoniste lui-même. Artémis veillera probablement aux couches d'Hypermestre ; Aphrodite l'aura gagnée pour servir ses desseins. De même les Érinnyes seront domptées ; leur conversion s'accomplit sous les auspices d'un culte local. C'est un autre thème fondamental des anciennes trilogies : les forces nocives *purifiées* se transforment en principes de vie qui pourront œuvrer en accord avec les forces de la nature. Une évolution pareille semble provenir d'un schéma traditionnel de la trilogie. Nous essaierons de le montrer avec des preuves supplémentaires en examinant les nouveaux fragments du Πυρφόρος où le thème du feu purifié est mis en rapport avec la purification de Prométhée par l'épreuve. Un passage de l'*Orestie* insiste tout particulièrement sur la purification rituelle qui se complète par l'épreuve de la souffrance. C'est la consécration du célèbre « apprendre par l'épreuve » (πάθειν μάθος). Écoutons plutôt le langage d'Oreste :

Ἐγὼ διδαχθεὶς ἐν κακοῖς ἐπίσταμαι
πολλοὺς καθαρμούς, καὶ λέγειν ὅπου δίκη
σιγᾶν θ' ὁμοίως· ἐν δὲ τῷδε πράγματι
φωνεῖν ἐτάχθην πρὸς σοφοῦ διδασκάλου·
βρίζει γὰρ αἷμα καὶ μαραίνεται χερός
. . . . . .
Φοίβου καθαρμοῖς ἡλάθη χοιροκτόνοις
. . . . . .
χρόνος καθαρεῖ πάντα γηράσκων[25] ὁμοῦ.

(*Eum.* 276—286, passim)

Les intentions du poète sont parfaitement interprétées dans une note de Mazon (*op. cit.* II, p. 142 n. 2). Le vers 286 (dernier de notre citation) joue sur l'homonymie : καθαιρεῖ, *efface*, (litt. *détruit*) est assimilé à καθαίρει, *purifie*. Après la purification rituelle il y en a une autre, qui est l'œuvre du temps ; et c'est celle que reconnaît la sagesse populaire, quand elle dit que « le temps efface tout ». Dans la *Prométhéide* le rapport entre l'acte rituel (un aveu de l'expiation cf. *infra* pp. 43—44) et les épreuves réelles était inverse — cela ne change pas beaucoup au problème.

Un examen de la trilogie doit suivre le trajet ascendant de la pensée d'Eschyle. Les chercheurs s'attardèrent trop souvent dans la « pénombre mystique » sans évaluer chaque fois, en toute honnêteté d'esprit, l'importance du dénouement, ce dernier acte où l'on prend conscience du progrès

[25] Au vers 286 la leçon du Mediceus χρόνος... γηράσκων ὁμοῦ (les autres mss. donnent διδάσκων) est étayée par le parallélisme avec l'Agamemnon, v. 894 : ὁρῶσα πλείω (πάθη) τοῦ ξυνεύδοντος χρόνου. Cf. H. J. Rose, *A comment on the surviving plays of Aeschylus*, Amsterdam, 1958, II, p. 249. Dans les deux cas on a une *hypallage*. Clytemnestre voit l'assaillir « des maux qui durent plus longtemps que la durée de son sommeil ». A mesure qu'il vieillit lui-même, Oreste constate que le temps, qui « vieillit » simultanément (γηράσκων ὁμοῦ), efface tout vestige du mal.

moral. Certes, l'exégèse n'a pas manqué de mettre en évidence l'originalité de la « transposition » du mythe dans les *Euménides*. Sur le plan politique, l'*Orestie* défend un point de vue traditionnaliste : le poète demande à son peuple de conserver l'Aréopage. Par contre, sur le plan des notions juridiques et morales il fait confiance à la démocratie. Le droit familial (« châtier en premier lieu ceux qui répandent leur propre sang ») se heurte au droit de la cité : sous l'effet de la sentence « les Érinnyes abdiquent aux mains de l'État ». On pourrait élargir la sphère de ces évaluations. Considérant l'intérêt que le poète a montré pour les tragédies dans lesquelles le dénouement faisait surgir le problème d'un sacrifice humain (à part les *Sept* — cf. *infra*, « la mort d'Etéocle » —, le même thème du dévouement ou de l'immolation semble attesté par les mythes suivants, traités dans les tragédies perdues : *Athamas*, *Orphée*, *Iphigénie*, *Memnon*, Patrocle — — dans les *Myrmidons* —, *Télèphe* ; pour ne citer que les plus marquants) ou de la punition d'un mortel (à part les *Euménides* et les *Danaïdes*, citons *Penthée*, *Lycurgue*, *Ajax*, *Ixion*, *Sisyphe*, etc.), il est permis de croire qu'il cherchait une solution nouvelle, peut-être même un démenti aux conceptions traditionnelles. Dans les cas d'Hypermestre et d'Oreste, une réhabilitation hardie fait chanceler d'anciennes prérogatives (notamment la « compétence » du droit familial)[28]. Au dernier moment une péripétie révélatrice a sauvé les « victimes désignées ». Elles ont pour elles de nouvelles lois et de nouveaux dieux ; leurs œuvres seront sanctifiées par la nature. Or, la trilogie dans ses grands linéaments était encore redevable à la mentalité primitive. Et le dénouement de certaines pratiques propitiatoires maintenait que le sacrifice d'une vie doit faire triompher *la Vie*. C'est tout le contraire qui nous était « démontré » dans l'épilogue de l'*Orestie* et des *Danaïdes*. Pour mieux connaître les données du problème nous allons analyser dans ce qui suit deux autres dénouements : les *Sept contre Thèbes*, où la mort d'Etéocle revêt la signification d'un sacrifice fatidique mais salutaire, et le *Prométhée porteur de feu*, où l'on reconnaît dans la conception dramatique du poète des éléments spécifiques aux *Euménides*.

II. DEUX ASPECTS DE LA COMPENSATION : LA MORT D'ÉTÉOCLE ; LES BIENFAITS DU FEU PURIFIÉ.

Examinons d'abord les *Sept contre Thèbes*, un des plus sombres dénouements que nous offre le recueil des tragédies conservées. Max Pohlenz a dépeint avec finesse l'arrière-plan de cette œuvre dans la carrière du poète : « Après être revenu des pays d'Occident (Sicile et Grande Grèce) Eschyle s'est détourné (pour une année ou deux) du tragique incarné par

[28] Cf. A. Diamantopoulos, *The Danaid-tetralogy of Aeschylus* JHS, LXXVII (1957), p. 225, où l'auteur est aussi d'avis que dans la dernière tragédie « *les intérêts du clan* » se heurtent au droit naturel (plus exactement : « the natural law »). Par ailleurs Diamantopoulos s'efforce de prouver que la pièce, composée dans les années 90, fut interdite pour des raisons politiques (en 492). Des vues similaires sont développées par I. M. Tronski, *Une didascalie d'Oxyrrhynchus pour la tétralogie eschyléenne des Danaïdes* (en russe) dans le Вестник древней истории, nr. 2 (1957), p. 146—159.

des personnages divins (Tragik der Götter) pour s'occuper encore du „tragique humain" — non pas le destin de l'individu isolé (car de son temps ce cas n'était pas concevable) mais plutôt celui d'un homme intégré selon sa nature dans une collectivité, dans un tout, et fortement attaché à cet organisme »[27].

Fait essentiel, dans cette tragédie où les divinités ne descendent plus pour « trancher le fond du problème », les protagonistes sont voués à la destruction totale, aux crimes parricides. L'isolement cruel que s'est imposé Œdipe, la mortification et la déchéance n'arrêtent pas ce fléau. Une nouvelle génération de coupables renie son père et attire la malédiction. Véritable instinct parricide, l'animosité s'éveille dans la conscience d'Étéocle comme une force de la nature qui le fait souffrir et lui donne en même temps cette résolution surhumaine des damnés. En montrant un sens de la mesure spécifiquement hellénique, le poète n'a pas appuyé en traçant le côté sombre du caractère. Le patriotisme fervent, la prévoyance du stratège, le calme des bonnes pensées sont les qualités maîtresses de son protagoniste. Pour personnifier le défenseur d'une cité injustement assaillie — l'âme de sa résistance —, il n'était pas question d'accorder le premier rôle au penchant démoniaque — un égarement fatidique[28]. Tout d'abord Étéocle voudrait obtenir que l'Érinnye du père épargne la cité, qu'elle lui soit même secourable. Étrange invocation, motivée par le désir de recommander Thèbes à toutes les forces qui ne pourraient pas travailler pour sa destruction (Zeus, la Terre, l'Érinnye d'Œdipe, cf. v. 69—77). Jusqu'au vers 653 le protagoniste ne se rend coupable d'aucune démesure ; c'est un des plus purs guerriers de la tragédie grecque. Très audacieux dans sa conception dramatique, Eschyle lui oppose une tribu de jeunes filles en panique. La piété, la peur du sacrilège sont présentées comme autant de faiblesses — sentiments diffus du chœur qui sèment le désarroi dans la cité. Élément de l'atmosphère dionysiaque passionnelle, de l'exaltation douloureuse, les Thébaines auront raison de plaindre Étéocle avant de s'ébranler en cortège funèbre dans l'exode. Le protagoniste devient sacrilège au moment ou il apprend que son frère l'attend à la septième porte (vers 630 et suiv.). Comment auraient pu exister dans le même être un acharnement primitif et un sentiment très pur du devoir ? La pensée « héraclitéenne » d'Eschyle sait modeler l'ambivalence des caractères. Chez un jeune homme voué au malheur, la résolution de commettre le fratricide traduit un élan désespéré, un dévouement surhumain à la cause commune. « Le crime est placé sur la route de son devoir : il bondit au combat. Il doit y périr : tant mieux ! Son honneur de soldat sera sauf ; et, surtout, avec lui disparaîtra la race maudite

---

[27] *Die griechische. Tragödie*, I (1954 ²), p. 84. Nous nous sommes efforcés de rendre les idées principales du texte allemand (les explications entre parenthèses ont été ajoutées dans la traduction).

[28] Dans son excellente étude *Menschliche Existenz und politische Erziehung in der Tragödie des Aischylos* (Stuttgart, 1934), Walter Nestle exagérait le démonisme d'Étéocle, personnage qu'il présente comme un possédé, aveuglé par la haine dès les premières scènes. La religiosité du chœur et le ton outré de ses constatations ne pourront jamais annuler les efforts lucides de la victime.

d'Apollon. Pour éloigner les Érinnyes, il faut offrir au Ciel des victimes qui lui agréent : si sa vie est la seule offrande que prisent les dieux, qu'ils soient donc satisfaits »[29]. Les forces antagonistes ne sont pas réconciliées ; mais Thèbes a été sauvée : la justice « trop humaine » a pris corps dans le personnage d'Étéocle, auquel nous prêterions volontiers l'aspect d'un guerrier frêle et ardent. « Le dénouement de la trilogie n'est cependant pas tout à fait celui qui se laissait prévoir : l'oracle d'Apollon ne se réalise pas entièrement. Il avait prédit à Laïos que sa désobéissance perdrait Thèbes : or, Thèbes est sauvée et, ses deux rois mourant sans postérité (cf. *Les Sept*, v. 828), on ne peut songer à sa conquête par les Épigones : il n'est pas de fils de Polynice pour les amener sous les murs »[30]. Ces changements dans la structure du mythe, Eschyle les a introduits pour achever la trilogie selon les préceptes qu'il entendait respecter.

Le dénouement montrait aux spectateurs quels bienfaits sont venus à la collectivité après que le dernier héros ait choisi volontairement de compenser ; cette leçon est plus importante encore que celle de la réconciliation dont parlait Thomson (ce dernier concept n'est que le cas particulier du premier)[31].

Nous avons interprété antérieurement un type de dénouement qui a fini par prévaloir : celui de l'*Orestie* et des *Danaïdes*. On peut apprécier maintenant, par comparaison avec les *Sept*, le progrès réalisé par Eschyle dans le problème du sacrifice nécessaire.

★

Des fragments cités dans le texte d'autres auteurs, certains témoignages et, surtout, un fragment sur papyrus publié en 1952, éclairent les suites de la compensation dans la *Prométhéide*. Après avoir supporté son lot de souffrances, il semble que le héros ait retrouvé le désir de secourir les mortels. Mais les dons qu'il a dispensés n'éveillent plus les soupçons de Zeus. L'apaisement des divinités antagonistes rétablit une nouvelle concorde entre les principes de vie ; de nouveaux bienfaits de la nature sont assurés à l'humanité.

Comme on va voir, plusieurs indices prouvent que ce dénouement typique pour la plupart des trilogies (une contrepartie des *Sept contre Thèbes*) se retrouvait dans la *Prométhéide*. L'action suivie des deux dernières tragédies se laisse à peine reconstituer. L'esquisse qu'on donne d'habitude de la fable du Λυόμενος devra fournir les prémisses afin de pouvoir examiner ensuite certains aspects du Πυρφόρος (dans ce dernier cas une image d'ensemble n'est plus « récupérable »). Seulement après

[29] P. Mazon, *Notice* de l'édition Budé, t. I, p. 106–7.

[30] Mazon, *op. cit.*, p. 105.

[31] Par quatre fois dans le final on annonce et on exalte la victoire qui a préservé la cité : le messager, v. 792–8 ; 804 ; 813–814 (les vers 820–21 sont suspects) ; le chœur 822–826. Tout le dialogue concernant les sept portes est construit à partir d'un centre qui établit l'équilibre des contrastes. La détermination des vaillants défenseurs, le Droit du sang (415 : ὁμαίμων Δίκη), leur équilibre moral doivent *compenser* la démesure des ennemis. Étéocle est incité au combat par « une alternative qui simplifie les choses, selon les conceptions archaïques » (Nestle). Car il a choisi les chefs pour les six portes songeant à se réserver la dernière ; or c'est là justement que son frère l'attend (d'après le messager, c'est Apollon lui-même qui veille à la septième porte — cf. 800–802).

avoir cerné les thèmes tragiques de la *Prométhéide*, dans un stade plus avancé de nos analyses, nous obtiendrons, d'une façon rétrospective, quelques précisions concernant le sujet du Λυόμενος où l'on voyait, semble-t-il, comment prenait forme la « résultante » du conflit.

Signalons dès maintenant que le schéma mis en circulation par les philologues pour donner une idée du *Prométhée délivré* ne contient *aucun dilemme tragique* ; à cela nous essayerons d'apporter remède ultérieurement. Qu'il nous suffise, pour le moment, de citer une reconstruction traditionnelle, celle qui nous est donnée dans la *Notice* de Mazon : « Les siècles ont passé, quand commence le *Prométhée délivré*. Prométhée souffre le nouveau supplice que lui a annoncé Hermès. Il est enchaîné maintenant au sommet du Caucase, et l'aigle de Zeus vient tous les deux jours lui ronger le foie. Et cependant l'apaisement commence à se faire dans le cœur de Zeus : il a pardonné aux Titans ; ce sont eux qui forment le chœur ; ils viennent visiter leur frère enchaîné. Sans son orgueil, qui continue à lancer des défis vers Zeus, Prométhée eût déjà, sans doute, obtenu son pardon. Il ne nous reste pas assez de témoignages pour reconstituer la pièce dans tous ses détails ; nous savons seulement qu'Héraclès, passant par le Caucase, abattait d'une flèche l'aigle de son père (p. ex. *Prom.*, 774, 871—872 ; Hésiode, *Théog.*, 527—531). C'était lui peut-être qui amenait aussi Chiron à Prométhée et préparait la substitution déjà annoncée à mots couverts dans le *Prométhée enchaîné* (1027). Prométhée livrait à Zeus son secret et, délivré de ses liens, acceptait de mettre sur sa tête une couronne d'osier, en souvenir des chaînes plus dures qu'il quittait (cf. Athénée, un passage que nous citerons ci-dessous). Un geste de ce genre semble indiquer, de la part de Prométhée, une sorte d'aveu de sa faute, ou du moins, une acceptation du sort qui lui était fait désormais »[32].

Que reste-t-il encore pour l'action du Πυρφόρος ? Le titan était révéré à Athènes comme protecteur des artisans — en premier lieu « pour son activité bienfaisante dans tous les fours du Céramique ». Les circonstances d'où est issu ce culte évoqueraient « une idée nécessaire à l'économie générale du drame. Le rôle de bienfaiteur des hommes ne se termine pas pour Prométhée avec le règne de Zeus : il est seulement limité. Dans le nouvel ordre du monde il y a place même pour les Prométhées, pourvu qu'ils se soumettent à la loi de Zeus » (Mazon, *ibidem*).

Certes, un tel épilogue trouve sa justification morale et dramatique. Mais, apparemment, la dernière partie de la trilogie n'en reste pas moins écourtée, privée d'incidents plus spectaculaires. L'intérêt de cette fable se justifie toutefois à un degré supérieur lorsqu'on examine les fragments révélés dans le XX[ème] volume (publié en 1952) des *Oxyrrhynchus Papyri* (fr. 2245 et 2252 chez Mette, nos. 343, 342). Les passages plus étendus (*P. Oxy.* 2245, fr. 1 et 12) nous laissent entrevoir l'accueil émouvant réservé au titan dans une contrée où s'élevaient ses autels[33]. Cela permettrait de

[32] Eschyle, t. I, p. 156—167.

[33] De nombreux commentateurs attribuent les deux fragments discutés ci-dessus au Πυρκαιεύς (cf. p. ex. les opinions de Bruno Snell dans le compte rendu au XX[ème] volume de *Oxyr. Papyri*, *Gnomon*, XXV (1953) pp. 435 sq ; A. Lesky, *Tragische Dichtung der Hellenen*, Göttingen, 1956, p. 211 ; A. D. Fitton-Brown, *Prometheia*, JHS LXXIX (1959), p. 52). H. J. Mette dans son édition et Nicola Terzaghi (*Riv. di Filologia e di Istr. Classica*, N.S. XXXII

supposer éventuellement que des événements antérieurs réclamaient l'arrivée du protagoniste. Dans les fragments introductifs d'une partie chorale, les vers doivent être attribués au choryphée, une divinité locale de la nature ; elle pourrait être la nymphe qui préside aux chœurs dont il est question aux vers 40 et 49 (fr. 343 Mette). Selon certains auteurs, les choreutes seraient cette fois encore des Océanides. Nous pencherions en faveur de l'hypothèse que c'est un chœur mixte ; les pâtres (cf. fr. 343, v. 52. Mette) ou les faunes (cf. *l.c.*, vv. 63—65) donneraient l'impression d'y participer. Le ton des fragments se maintient lyrique et sincèrement ému ; même s'ils provenaient du Προμηθεὺς πυρκαιεύς (drame satyrique d'une autre tétralogie)[34], la réussite serait à la hauteur des scènes inspirées d'Eschyle. Nous pensons d'ailleurs qu'il existe de très sérieux arguments en faveur de l'intégration de ces fragments dans l'ensemble polyphonique d'une trilogie. La signification des images et les métaphores correspondent aux résonances d'un apaisement. La flamme « qui se met en fureur » (ou bien « qui se dévore elle-même », αὐτόμαργον φλέγος) et des réverbérations fascinantes (ἀντίφαντος αὐγά) rappelleraient, selon le fragment 342 Mette, le prix des épreuves que le titan a subies pour avoir dérobé la semence du feu (on ne pourrait préciser à quoi se rapporte le τόδε πάθος ou τοδ' ἔπαθον du v. 3).

Plus nette est l'image du chœur (*P. Oxy.* 2252, fr. 1, Mette fr. 343) auquel son coryphée enjoint de former un cercle pour entourer l'éclat de la flamme sur l'autel. Les vers 31 — 33, respectivement 14—16, sont rétablis par Mette d'une scholie à l'*Odyssée*, 98 :

[ὑμεῖς δὲ βωμὸν τόνδε καὶ πυρὸς σέλας
κύκλωι περίστητ' ἐν λόχωι τ' ἀπείρονι
εὔξασθ]...[35]

La gratitude met le chœur en mouvement ; il se rapproche du feu et la tunique du coryphée resplendit sous l'éclat de la flamme infatigable :

[χ..... ἐχου-]
σία δέ μ' εὐμενὴς χορεύει χάρις·
φαεννὸν [δ' ἄγω
χιτῶνα πὰρ πυρὸς ἀκάματον αὐγάν.

(1954) p. 337-35) sont en faveur de l'attribution au Πυρφόρος. Sur un seul point il est permis de s'écarter de Terzaghi : Eschyle ne pouvait conclure avec une véritable tragédie la série d'événements qui trouvaient leur solution déjà dans le Αυόμενος. Différents indices montrent clairement que le poète a voulu réaliser dans le Πυρφόρος une « halbheitere Tragödie », formule qui tentera aussi Euripide. Comme l'*Alceste*, le dernier drame de la *Prométhéide* doit être mis en relation avec des légendes concernant les effets d'un échange (v. encore *infra* p. 45 sq).

[34] N'oublions pas que l'hypothèse d'un remaniement ou d'une rédaction tardive qui a donné sa forme définitive à la *Prométhéide* est des plus vraisemblables (de nombreux indices dateraient le Δεσμώτης des années 460—458 ; cf. Pohlenz, *op. cit.* II, p.35, 41—42). A cette époque Eschyle n'est plus obligé de présenter une tétralogie ; il aurait teinté de tonalités plus gaies le dernier drame de la *Prométhéide*, d'autant plus qu'il aurait pu parfaire ce qu'il avait ébauché dans le Πυρκαιεύς (l'existence de cette dernière pièce est moins bien attestée que celle du Πυρφόρος). V. encore Fitton Brown, JHS 1959, p. 58—59 et D.S. Robertson, *Proceedings of the Cambridge Philol. Society*, 1938, p. 9 sq.

[35] Les crochets indiquent, sporadiquement, les restitutions des éditeurs que nous avons considérées plus importantes (notamment celles de Mette dont nous empruntons le texte). Pour le détail, à part Mette, *Die Fragmente*, p. 126—131, on pourra consulter l'édition Lobel des *Oxyrrynchus Papyri*, vol. XX (1952).

Une Naïade arrivera bientôt pour se laisser poursuivre dans la ronde joyeuse inondée de clarté :

κλυοῦσ' ἐμοῦ δὲ Ναΐδων τις παρ' ἑσ-
τιοῦχον σέλας πολλὰ διώξεται [36].

Le refrain reprend par trois fois une louange solennelle ; on applique au dieu les épithètes sacrées qui conviennent à Déméter et, en général, aux divinités des mystères (cf. fr. 343, v. 46) [37]. Les plus pures espérances doivent être entretenues par ces actions de grâce. La divinité de l'âtre où brille une flamme inassouvie protégera l'homme durant la mauvaise saison ; que les pâtres s'approchent :

« ο]ἶ[ομ]αι ποιμένας πρέπειν
χοροῖσι καὶ τὸ νυκτίπλαγ-
κτον ὄρχημ' [ἀμε]μφ[έσ]σιν ἐπιστεφεῖς
φύλλοις ἱ[στάναι]».

Dans une des lacunes, une parfaite restitution du texte due à Bruno Snell, nous a valu la forme ἀμεμφέσσιν (v. encore l'article de Terzaghi qui met en valeur cette conjecture [38]) se rapportant à φύλλοις, qualification très importante qui n'est pas exactement un *epitheton ornans*. Tressées dans un « feuillage irréprochable », les couronnes des pâtres devront témoigner pour les souffrances purificatrices supportées par le héros fraternel. Le sens de ce couronnement rituel nous était expliqué déjà par un passage d'Athénée (*Deipnosophistes*, XV, 13, 16). C'était le *type de la pratique expiatoire inoffensive* — ainsi que cela ressortit des conseils d'Apollon adressés aux Cariens : « ἱστορεῖται . . .θεσπίσαι τὸν Ἀπόλλωνα ποινὴν αὐτοὺς ἀποδοῦναι τῇ θεῷ δι' ἑαυτῶν καὶ χωρὶς δυσχεροῦς συμφορᾶς, ἣν ἐν τοῖς ἔμπροσθεν χρόνοις ἀφώρισεν ὁ Ζεὺς τῶι Προμηθεῖ χάριν τῆς κλοπῆς τοῦ πυρός, λύσας αὐτὸν ἐκ τῶν χαλεπωτάτων δεσμῶν· καὶ τίσιν ἑκούσιον ἐν ἀλυπίαι κειμένην δοῦναι θελήσαντος (sc. Προμηθέως) ταύτην ἔχειν ἐπιτάξαι τὸν καθηγούμενον τῶν θεῶν ».

Revenons à notre fragment. D'autres éléments du texte (fr. 343 Mette, 72 et suiv.) se rapportent à la splendeur du feu purifié : « ἱερὰ δ' ἀκτὶς σέλας ἐκπέμπει . . . τηλέγνωτον . . . ἀντισέληνον ». Inutile d'insister encore sur l'absence de toute contingence avec les badineries du

[36] L'irruption d'une naïade donne le ton de cette fête où l'allégresse et l'atmosphère pastorale devaient faire renaître l'espoir après l'apaisement (pour la structure liée des strophes et l'interprétation différente de διώκομαι, pris dans une valeur absolue par Terzaghi, cf. *Riv. di Filol.*, N.S., 1953, p. 337–8). Σέλας ἑστιοῦχον signifie la clarté des foyers. Ce n'est pas la première fois que le feu est introduit sur la terre — c'est plutôt l'exaltation de la flamme sur les autels, l'accueil réservé à Prométhée par les divinités locales et les premiers mortels qui saluent son culte.

[37] Cf. v. 43–46 : καλὸν δ' ὕμνον ἀμφὶ τὸν δόντα μολ | πάσειν ἔολπ' ἐγὼ λεγούσας τ' δ' ὡς | Προμηθεὺς βροτοῖς | φερέσβιός τε καὶ σπευσίδωρος. La première épithète se retrouve dans le fr. 193 M (300 Nauck), qualifiant l'épi de Déméter (v. aussi *Hymn. hom. à Dém.* 450 ; à *Apoll.* 341) ; σπευσίδωρος est un ἅπαξ.

[38] Cf. l'article cité (*Riv. di Filol.*, 1954) p. 347. L'expression ἀμεμφέσσιν φύλλοις pourrait se rapporter aux couronnes tressées avec des feuilles d'olivier. Pour la valeur de l'épithète, v. aussi *Choéph.* 510 λόγον ἀμεμφῆ, « une parole qui satisfait au rite ».

Πυρκαιεύς. On discerne plutôt les tonalités d'une exaltation de la flamme, rayonnement sacré qui se fait connaître de loin, « pareil à la lune ». Nous voyons naître ainsi l'institution du culte. Cette hypothèse, confirmée par l'évidence du papyrus, rentre désormais dans le domaine des intuitions fécondes. Selon Martin Nilsson, la course des flambeaux à l'occasion des *Prométhéides* (unique manifestation de ce genre jusqu'en 420 av. notre ère) avait pour but de purifier le feu qui avait servi toute une année [39]. Nous pourrions conclure que des rapprochements sont possibles entre le mythe étiologique (tel qu'on le retrouve aussi dans le Πυρφόρος) et les pratiques du culte. Relevons d'autres détails encore, livrés par le fragment. Comme on l'a vu, dans leur élan de gratitude nymphe et naïade se réjouissent librement. Pendant ce temps, étourdis par le vin, les faunes gambadent à l'abri dans leurs antres (v. 63—70). Quant aux pâtres, porteurs des couronnes symboliques, persuadés par le coryphée, ils mèneront une danse errante de nuit (ὄρχημα νυκτίπλαγκτον ; l'adjectif est attesté surtout chez Eschyle ; cf. *Agam.*12 et 330). Ces habitudes étaient caractéristiques pour la célébration des orgies ou des cultes initiateurs. Des allusions plus précises aux lampadéphories auraient pu figurer ailleurs dans le Πυρφόρος. De toute façon, les fragments rappellent dans un langage figuré l'origine d'un cérémonial. Les pâtres sont les seuls personnages apparentés aux adorateurs du dieu de l'ère historique, car les humains, pour lesquels Prométhée avait souffert, devaient porter la couronne quand ils officiaient son culte.

La reconstitution de la tragédie à partir des rares fragments et des témoignages constitue un travail conjectural. Il n'est pas moins vrai que la vraisemblance de notre hypothèse trouve un appui très ferme dans des preuves fournies par la logique interne des trilogies. Au moment où l'on jugeait les *Danaïdes*, Aphrodite venait révéler quelles sont les vraies lois du mariage dans le monde ; dans l'épilogue de l'*Orestie* les Érinnyes se laissaient persuader. « Une partie de leur force redoutable sera polarisée vers le bien, deviendra une source de bénédiction pour tous ceux qui le méritent ». Désormais elles seront invoquées sous le nom de Bienveillantes (Εὐμενίδες), de *Semnai*, les Vénérables. Ainsi, comparant les vestiges du Πυρφόρος analysés ci-dessus aux épilogues dont nous avons précédemment discuté la signification il est certain que la même intention a été signifiée par le dénouement. L'idée des divinités qui se laissent persuader se retrouve sous la forme d'un écho traditionnel dans les fragments mentionnés : le coryphée nous dit par trois fois qu'il a « persuadé » (πέποιθα) les nymphes et les faunes de célébrer le don du feu. Enfin, parallèlement aux pro-

[39] Cf. *Griechische Feste*, p. 88, 497. Une synthèse du problème de ces *lampadéphories*, chez L. Séchan, *Le mythe de Prométhée*, Paris, 1953, p. 2 sq. ; Lesky — *Tragische Dichtung der Hellenen*, p. 221—observait qu'il serait difficile de faire une tragédie d'une procession (il attribue le fragment que nous citons au Πυρκαιεύς avec une référence au cratère décrit par J. R. Beazley, *Am. Journ. Arch.*, XLIII (1939), p. 618, où l'on voit les satyres admirant *en extase* la splendeur d'une flamme). G. Thomson, *Aischylos und Athen*, p. 355—8, reconstitue l'action du *Purphoros* avec des épisodes de la légende d'Héraclès — purification après le meurtre des centaures, réconciliation avec Zeus, fiançailles avec Hébé. Certaines péripéties seraient inspirées d'une légende qui rappelait l'institution des petits mystères d'Agra. Prométhée aurait figuré dans ce drame comme un suppliant qui réclamait son admission dans l'Olympe.

moisses de riches moissons (bénédictions des Euménides dans l'*Orestie*), nous pouvons relever cette fois les attributs de Prométhée : σπευσίδωρος, « celui qui s'est empressé avec ses dons » et φερέσβιος, « source de vie ». Après la réconciliation, les œuvres du titan sont identifiées aux bienfaisances de la nature [40]. Plusieurs expressions renforcent le sentiment d'harmonie, signifient cette concordance avec le rythme des saisons (ἐλπὶς ὡρίου χείματος . . . ; Πᾶνας . . . πέποιθα πέλας πυρὸς . . . εὐπορήσειν ὅταν Ζεὺς μὲν ἐκ τῶν νεφελῶν ὕῃι etc.). Quelle était la série des événements dans le *Purphoros* ? Les indices sont encore trop rares ; le problème doit rester en suspens. Mais, comme le montre Nestle [41] — en retraçant des éléments fournis par le *Protagoras* — l'idée centrale c'est la *création des nouveaux liens* après la réconciliation. Les fragments examinés précisent l'ambiance du thème : *le titan trouvait une demeure*, un lieu auprès des murs d'Athènes : χῶρος μὲν ἱερὸς πᾶς ὅδ' ἔστ· ἔχει νιν | σεμνὸς Ποσειδῶν. ἐν δ' ὁ πυρφόρος θεὸς | Τιτὰν Προμηθεύς (Soph, *Œd. Col.*, 54—56). C'est là que veillera désormais le titan qui possède la flamme infatigable.

III. PROBLÈMES DE LA COMPENSATION. RECONSTITUTION DU Λυόμενος. L'ÉCHANGE ET LES THÉORIES PYTHAGORIQUES.

Nous devons encore retourner sur toutes ses faces l'idée de compensation et nous rappeler chaque fois ce qu'il y a dans la trilogie derrière ce *leit-motiv* du dénouement : l'alternative tragique d'un sacrifice, le problème de la victime. Étéocle se hâtait vers une mort inévitable ; d'après les impératifs de sa conscience, le fratricide était une rançon nécessaire. Le salut de Thèbes valait bien ce dévouement inhumain. Une grande honte aurait accablé le chef s'il n'était pas décidé d'affronter Polynice. Or, n'oublions pas que le dénouement plus humain de l'*Orestie* et des *Danaïdes* fait intervenir des forces supérieures, justement pour épargner une victime. Les principes antagonistes reçoivent chaque fois leur dédommagement (rançon inoffensive !) : les Euménides sont hébergées dans la cité d'Athènes où elle seront l'objet d'une vénération spéciale. Oreste a compensé en rachetant son crime par les souffrances et la purification. Mais pour qu'il soit épargné, pour qu'il ne tombe pas aux mains des Érinnyes (ce qui était advenu aux fils d'Œdipe) les dieux ont offert

[40] Dans le refrain, le premier vers est toujours identique ; πέποιθα est le mot clé. Voici un exemple : νύμφας δέ τοι πέποιθ' ἐγὼ | στήσειν χορούς | Προμηθέως δῶρον ὡς σεβούτας. Pour le concept de la πειθώ chez Eschyle, voir encore W. Nestle, *Menschliche Existenz*, p. 72 (la force de persuasion d'Athéna dans les *Euménides*, v. 885 sq., 970 sq., et la séduction persuasive de Pâris, *Ag.* 385). C'est le même sentiment — plus impérieux et plus pur — qui a fléchi Hypermestre. Cf. R. P. Winnington-Ingram : *The Danaid-trilogy of Aeschylus*, JHS, LXXXI (1961), p. 151.

[41] Cf. *Menschliche Existenz*, p. 33. Selon le mythe du *Protagoras*, Hermès était envoyé sur terre avec δίκη et αἰδώς — la Justice et le Respect — pour instituer une nouvelle harmonie entre les cités. « Die beiden Wendungen πόλεων κόσμοι und δεσμοὶ φιλίας συναγωγοί konnten sehr wohl einer anapestischen Rede des Gottes entnommen sein ». Pour le couronnement allégorique de Prométhée, qui est « le meilleur des liens », cf. *infra* p. 54. Tous ces actes doivent compenser le désordre provoqué sur terre par les τέχναι — les arts que Prométhée avait enseignés aux mortels *sans leur inculquer en même temps les vertus politiques dont Zeus détient le secret*.

en échange aux démons de la vengeance un dédommagement. Ce rapport ne définit pas la compensation dans son ensemble. Le dernier protagoniste de la trilogie se comporte en „victime désignée" — soit qu'il se hâte vers le sacrifice (Étéocle, Penthée) ou qu'il obtienne son absolution (Oreste, Prométhée, Hypermestre). Mais par son entremise, la *théodicée* garantit l'essor d'une génération meilleure, d'un ordre à venir.

Le chœur manifeste son allégresse dans le dernier drame de la *Prométhéide*; il y a lieu de se demander si la tragédie n'aurait pas représenté un prélude à cet apaisement: la «consommation d'un échange». On sait que la fable faisait intervenir le centaure Chiron «blessé d'une blessure incurable par les flèches d'Héraclès, las de son éternité douloureuse, il acceptait de descendre dans l'Hadès pour que Prométhée fût délivré; un dieu s'offrait en échange d'un dieu» (Mazon, *o.c.* tome I, p. 154). Une pareille «transaction» est typique, nous l'avons vu, pour le dénouement de la trilogie. D'après les reconstitutions traditionnelles, elle devrait figurer dans l'épilogue du Λυόμενος. Cependant plusieurs chercheurs évitent d'accumuler les péripéties; la délivrance du titan et sa réconciliation finale avec Zeus seraient deux événements qu'il faut distinguer soigneusement[42]. En tout cas l'offre de Chiron achève la série des tribulations; l'analyse de ce problème permettrait de saisir quel était le sens de la progression dans la *Prométhéide*.

La succession des événements depuis la fin du Δεσμώτης n'a pas été reconstituée d'une façon cohérente — le sentiment du tragique fait souvent défaut aux philologues! Au début du Λυόμενος il serait exagéré de soutenir que l'écoulement des années a modifié de fond en comble le tableau moral des personnages. Zeus n'est pas encore justifié: il s'est comporté comme un tyran envers Prométhée. Mais en fin de compte il a eu raison; le cours de l'histoire, le verdict du temps n'ont fait qu'affermir son règne. Des jours meilleurs de clémence ont apporté le pardon aux divinités rebelles: les titans ont été délivrés. Chez les humains aussi la vie a fait son chemin. Nous avons la certitude que les titans au début du Λυόμενος venaient consoler leur frère en lui racontant probablement l'histoire de leur délivrance (*parodos* ou *prologue*). Jusqu'à ce jour ils avaient enduré leur peine au fond du Tartare. Dans le final du Δεσμώτης nous assistions au tremblement de terre qui avait englouti Prométhée lui-même, précipité dans le Tartare par la foudre de Zeus. Or, le geste de clémence qui a fait sortir les autres héros de leur prison ne s'étend pas au sort du grand persécuté. Il a surgi du Tartare seulement pour continuer sa captivité, enchaîné au roc du Caucase, où le rapace dont Hermès avait prédit l'arrivée se précipite chaque jour du ciel pour se rassasier de son foie lacéré. Paul Mazon établit avec raison les doctrines qui ont inspiré l'épisode de cette première réconciliation: «L'or-

[42] V. par exemple F. Stoessl, *Die Trilogie des Aischylos*, 1937, p. 128 sq. L'hypothèse de Welcker selon laquelle le *Purphoros* était la première pièce est à rejeter. Les conséquences de la délivrance exigent l'introduction d'un véritable épilogue.

phisme avait corrigé de bonne heure des récits traditionnels. Au commencement du Ve siècle, il enseignait que Zeus avait fait grâce à Cronos et pardonné aux Titans » (*op. cit.*, p. 152 avec des références à Pindare, *Olympique* II, vv, 77, sq. ; *Pyth*, IV, v. 291). Quant à l'épisode de l'aigle, il aurait été introduit dans les légendes d'Héraclès pour faire « de cet héros dorien un libérateur de Prométhée ». Explication très vraisemblable à condition de ne pas omettre la dernière refonte du mythe dans une version orphico-pythagoricienne.

Cicéron, discutant dans les *Tusculanes* (II, 23—26) un passage du Λυόμενος (du *prologue* ou du *premier épisode*) désignait le poète par le qualificatif de pythagoricien : « ueniat Aeschylus non poëta solum, sed etiam Pythagoreus ». La situation introduite par cette formule faisait suite au *parodos*, identifié d'après les fragments d'une section lyrique (*anapestes*, *choriambes*, frgs. 322-323 à Mette) « où les titans décrivaient le chemin qu'ils avaient parcouru pour arriver à celui dont le châtiment durait encore, afin de lui témoigner leur sympathie... et de prodiguer à leur frère de sages conseils » [43]. La réponse de Prométhée, dont Cicéron nous rapporte un passage traduit en latin, met en évidence la situation tragique fondamentale du Λυόμενος. Thomson et Séchan qualifient parfaitement le changement d'attitude : « il y a ici une notable absorption du sujet par la souffrance corporelle » [44]. Pourtant aucun critique n'est allé jusqu'au bout des inférences pour montrer quelle est la portée des vers cités par Cicéron (quelles conséquences auront les aveux de Prométhée ?). En quoi consiste premièrement le désarroi provoqué par un si long tourment ? Le supplicié abandonne son acharnement ; « lui qui, auparavant, demandait fièrement "que peut craindre celui qui ne saurait mourir", alors qu'il avait lancé, en ultime bravade, que Zeus ne pouvait lui infliger la mort, cette mort il la souhaite maintenant, il l'appelle comme un bienfait, et il se désole qu'elle lui soit refusée par Zeus :

« amore mortis terminum anquirens mali,
sed longe a leto numine aspellor Iouis ».

Tout porte à croire que cette déclaration très grave ne restait pas sans écho. Zeus envoyait bientôt son messager (*premier épisode* après le *parodos* et le *prologue*) ; c'était le pendant de la scène que nous connaissons du Δεσμώτης, un nouveau dialogue avec Hermès. Le titan annonçait au maître du ciel son intention de renoncer à l'immortalité afin d'obtenir le soulagement convoité : un repos éternel. Offrait-il aussi de révéler le dernier mot de l'énigme concernant le mariage avec Thétis ? Si l'on répond par l'affirmative, la tension du drame disparaît dès le commencement. En réalité, Prométhée abandonnait le combat sans pour autant réclamer le pardon. Zeus a dû s'emparer sur le champ de la nouvelle arme : il acceptait cette première abdication. Le jour où il aurait délivré le prisonnier, celui-ci aurait mis sa vie entre ses mains : c'est dire qu'il devenait

[43] L. Séchan, *Le mythe de Prométhée*, p. 71.

[44] Cf. Séchan, *op. cit.*, p. 70 ; G Thomson, *The Prometheus Bound*, Cambridge, 1938, p. 18. Le fragment des *Tusculanes* contient 28 vers (Mette, fr. 324) ; le même drame d'Eschyle avait inspiré Accius. Pour la reconstitution, v. aussi F. Stoessl, *Die Trilogie des Aischylos*, 1937, p. 171.

une divinité déchue qui avait perdu son immortalité. Cependant, même dans ces conditions, l'ordre n'était pas encore donné d'enlever les chaînes ; une telle décision survenait après l'épisode avec Héraclès, comme le résultat d'un développement parallèle dans l'Olympe (la rivalité avec Poseidon pour obtenir la main de Thétis). Examinons auparavant la progression probable des événements. Après le départ du messager des dieux, on voyait arriver au pied du roc Héraclès (*deuxième épisode*?). Les fragments conservés [45] indiquent un parallélisme avec la scène d'Io du Δεσμώτης. Ce jour-là, Prométhée avait prophétisé sa délivrance prochaine par l'entremise du rejeton d'Io. Mais entre temps la force de Zeus s'est accrue et maintenant, dans le Λυόμενος, la résolution du titan fléchit. Pourtant il se montre encore secourable et prédit au nouveau venu la route qu'il devait emprunter à travers les pays d'Occident (frgs. 326—330 Mette). Durant leur dialogue, l'aigle revient à la charge et nous savons qu'il était abattu par une flèche d'Héraclès. Dans un élan de générosité, le héros s'apprêtait ensuite à enlever les chaînes ; à ce moment, Prométhée a pu déplorer sa première décision (le pacte conclu avec Zeus). Pour le sortir de cette impasse, Héraclès lui proposait d'envoyer Chiron dont le désir de mourir était inébranlable et qui aurait pris sur lui le sort du titan (en essence « un transfert » de l'expiation, un thème spécifiquement pythagorique). Un autre épisode (le *troisième*?) apportait l'intervention de Gé — Thémis (la Terre, personnage mentionné dans une liste du manuscrit) [46]. On suppose qu'elle annonçait le grand revirement : Zeus, menacé par un hymen dangereux, était impatient de connaître l'énigme ; il était temps que Prométhée la révèle à Hermès. Une dernière scène présentait la réconciliation (révélation du secret, octroi de la couronne et de l'anneau). A quel moment enlevait-on les chaînes ? Encore une question qui doit rester en suspens ; en tout cas, pour changer les clauses de la délivrance, Héraclès proposait à Zeus l'échange. Chiron descendra dans l'Hadès ; Prométhée revêtira l'immortalité du centaure en acceptant de porter les attributs symboliques de l'expiation.

★

A part une prédiction d'Hermès dans le Δεσμώτης (1025 sq.), deux passages du Pseudo-Apollodore (*Bibliothèque*) sont la principale source pour le thème de Chiron. Chaque fois le mythographe (probablement une « seconde main ») paraît embarrassé par le fait qu'une divinité ait perdu son immortalité et que Chiron s'offrit à sa place. Afin de corriger un de ces textes (le plus important), les philologues proposèrent une substitution téméraire des noms dans une section parfaitement conservée de la phrase, alors qu'il était plutôt nécessaire de cerner les mots superflus. Sans rien ajouter au texte, on se rend compte du paradoxe que le mythographe avait essayé d'exprimer. Zeus n'exigeait pas la rançon d'une mort : tout simplement *un immortel allait devenir mortel* (ἀθάνατος θνητός).

---

[45] Cf. Mette, *Die Fragmente*, nos. 326 sqq. (citations de Strabon, Denys d'Halicarnasse etc.)

[46] Cf. l'argument du Δεσμώτης, p. 22 de *l'editio maior* Wilamowitz ; fr. 325 Mette.

Voici le texte primitif d'Apollodore, sans remaniements (*Bibliothèque* II, chap. 5,4 — seconde moitié) :... τελευτῆσαι βουλόμενος (sc. Χείρων), καὶ μὴ δυνάμενος ἐπείπερ ἀθάνατος ἦν, ἀντιδόντος Διὶ Προμηθέως [τὸν ἀντ' αὐτοῦ γενησόμενον ἀθάνατον] οὕτως ἀπέθανεν.

Nous avons mis entre crochets le segment qui donne un contresens. Certes, Prométhée n'a pas offert en échange « celui qui allait devenir immortel à sa place ». Quoiqu'il en soit, rien n'autorisait les éditeurs modernes de corriger cet énoncé par l'introduction du nom d'Héraclès qui n'a laissé aucune trace dans la tradition manuscrite [47]. D'après les données de la fable, la plupart des éditions « restituent » toutefois la phrase suivante : καὶ μὴ δυνάμενος ἐπείπερ ἀθάνατος ἦν, Ἡρακλέους ἀντιδόντος τῷ Διὶ Προμηθέα ἀντ' αὐτοῦ γενησόμενον ἀθάνατον, οὕτως ἀπέθανεν. En réalité, Héraclès n'est qu'un intermédiaire ; il faut conserver le nom de Prométhée dans sa fonction de sujet (dans la construction participiale). Il n'est pas licite d'ajouter un second nom propre sans posséder aucune indication de la part du manuscrit. Ainsi donc seulement deux conjectures sont possibles. Dans une première hypothèse les mots qui donnent un contresens sont à retrancher (τόν ... ἀθάνατον) ; on tenterait d'accommoder le sens à la formule ἀντιδόντος Διὶ Προμηθέως, employée dans un sens absolu. On ne peut rien dire de précis sur la paternité de la *Bibliothèque*. En tout cas celui qui a rédigé ce texte maniait avec prédilection les tournures de la prose attique. Or, particulièrement à Athènes on employait ἀντιδίδωμι absolument, avec un sens précis : « offrir d'échanger sa fortune (οὐσίαν est sous-entendu) avec celle d'un autre » — surtout pour se décharger de la triérarchie (Bailly). Cette tournure pourrait exprimer, au sens figuré, l'idée de notre texte : « échanger son lot, sa destinée » (pour se décharger d'une obligation).

L'autre conjecture paraît préférable. L'énoncé primitif aurait reproduit une célèbre tournure paradoxale de type héraclitéen [48] qui pouvait très bien figurer dans le texte du Λυόμενος. On obtient le texte suivant : ἀντιδόντος Διὶ Προμηθέως τὸν ἀντ' αὐτοῦ γενησόμενον <θνητὸν> ἀθάνατον οὕτως ἀπέθανεν qui est corroboré par un autre passage d'Apollodore où l'on trouve exactement la même formule (ch. V § 12) : καὶ παρέσχε τῷ Διὶ Χείρωνα ἀθάνατον θνήσκειν ἀντ' αὐτοῦ θέλοντα. Certes, la première citation rend d'une façon maladroite la notion du θνητὸς ἀθάνατος, « l'immortel-mortel » — surtout la répétition de l'idée exprimée par le sujet de la proposition principale (Chiron) alourdit la construction d'ensemble. Le mythographe voulait exprimer à tout prix le paradoxe : « Prométhée ayant donné à Zeus celui qui allait devenir à sa place un *immortel-mortel*, il (Chiron) a trouvé la mort ».

★

[47] L'édition de Heyne (1803) était plus conservatrice ; Hercher (1874) proposait la lection que nous reproduisons dans le texte. Wagner et Frazer (1921) restituaient : ἀντιδόντος Διὶ <αὐτὸν ἀντ' αὐτοῦ ... οὕτως ἀπέθανε.

[48] Cf. Héraclite, fr. 62 : ἀθάνατοι θνητοί, θνητοὶ ἀθάνατοι, ζῶντες τὸν ἐκείνων θάνατον, τὸν δὲ ἐκείνων βίον τεθνεῶτες.

Reprenons maintenant l'analyse de cet échange. Si l'on n'accepte pas l'hypothèse d'une seconde erreur, irrémédiable, le thème de Chiron ne se justifie plus. Sur les traces de Zielinski [49], nous devons admettre que la fable d'Eschyle a combiné deux légendes différentes. Selon la première version du mythe (que Zieliniski fait remonter jusqu'à la Minyade cyclique), Prométhée n'était pas sorti du monde souterrain où l'avait relégué le châtiment de Zeus. « Le Tartare, en effet, c'est bien connu, ne lâche guère sa proie que contre une autre... Prométhée ne pouvait être libéré que par la substitution volontaire d'un autre dieu ». Chiron acceptait un jour de disparaître afin de rendre possible la délivrance du titan.

Une seconde version du mythe racontait le supplice éternel de Prométhée, « crucifié » quelque part dans le monde (la plus ancienne variante hésiodique). Elle aurait été contaminée par le mythe de l'expiation souterraine. D'une pareille synthèse est issue la fable développée dans les milieux doriens avec des éléments offerts par la légende d'Héraclès. En poursuivant les centaures, ce héros avait blessé par mégarde Chiron dans son antre. Par ailleurs, on lui attribuait déjà le beau rôle dans la légende de Prométhée (v. p. ex. Hésiode, *Théog.* 527—531). Il y avait seulement un pas à franchir pour faire de celui qui avait tué l'aigle un médiateur auprès de Zeus. Dans son premier élan, il transgressait la volonté de son père en soulageant le supplice du titan; ensuite il poussait la sollicitude jusqu'à proposer l'échange avec Chiron pour obtenir la délivrance effective de Prométhée.

Dans son adaptation dramatique, Eschyle introduit plusieurs mobiles qui justifient le comportement de ses personnages et relient dans une même trame les éléments de la trilogie. Parmi les innovations, le thème du secret justifie l'intérêt que portera Zeus à la délivrance; la seconde erreur dans le Λυόμενος exigera l'intervention du centaure.

★

La toile tissée avec des hypothèses doit couvrir les brèches afin de faciliter « l'intégration » des fragments. Parfois, malgré tous ces efforts, il est impossible de reconstituer l'image d'une progression dramatique; c'est notamment le cas du *Purphoros* pour lequel des indices « palpables » concernant le conflit nous font totalement défaut.

Néanmoins, pour comprendre l'œuvre d'Eschyle on fera l'examen attentif des grands thèmes, la confrontation préalable des idéologies qui les ont mis en valeur; on arrive ainsi à saisir la portée des symboles, on aperçoit les infrastructures de la trilogie. Guidés par ces considérations, nous tâcherons de circonscrire la portée idéologique de la *Prométhéide* en vue d'éclairer la philosophie morale et religieuse qui a inspiré le thème de l'échange. L'erreur du grand révolté était présentée favorablement dans le premier drame. Prométhée a eu l'audace de commettre un acte salutaire; les intentions malveillantes à l'égard des dieux, le plaisir qu'éprouve un intrigant à machiner une ruse, ces traits de caractère dépeints par Hésiode,

[49] Cf. Zielinski, *Tragodoumenon libri tres*, p. 34—48; Séchan, *Le mythe de Prométhée*, p. 37 sq.

la trilogie les ignore. La nouvelle transposition du mythe s'est accomplie à partir du progrès de la société hellénique [50]. L'expansion des structures sociales, le niveau élevé de la vie économique et l'épanouissement des industries artisanales faisaient s'accroître le raffinement et l'envergure des activités intellectuelles. Ce processus de croissance proportionnelle, activé depuis le commencement du VI[e] siècle, devient encore plus impétueux après les guerres médiques. Pendant tout ce temps, le nouveau contenu de l'histoire fait son chemin à travers les éléments d'un passé très vivace : le progrès spirituel doit s'accommoder chaque fois aux représentations traditionnelles.

Dans ce contexte, le poète a recréé la figure de Prométhée — un transfuge du ciel, un initiateur génial de l'humanité qui a ravi la semence du feu. Il est venu enseigner aux mortels le secret des arts et des industries, la philosophie d'une activité sociale consciente. « Les fils du limon » apprennent ainsi à s'aider eux-mêmes — il est sous-entendu que cette émancipation aurait pu les amener à se dispenser des dieux. De toute façon, malgré toutes les singularités du Δεσμώτης, il reste certain que le poète a voulu exalter la hardiesse du Titan et sa philanthropie éclairée (qui n'a rien d'une vocation surnaturelle ou mystique). « Par contre, Zeus personnifie le règne de la tyrannie ». Ses subalternes le proclament sans équivoque, ils en sont fiers (v. 10) ; Prométhée nous le dit aussi en se plaignant de l'injustice (vv. 238, 311, 762, 988—90, 1028) ; Océan et les Océanides nous font les mêmes aveux (vv. 201 et 326). En même temps, la conception de cette trilogie implique « un devenir » édifiant, une métamorphose progressive des caractères. « Le règne de Zeus est encore récent ; tel était le monde au commencement ». Nous assistons à la génèse d'une monarchie de l'univers. Dans trente mille ans, les antagonistes mûris par l'expérience changeront leurs sentiments ; on les verra réconciliés. A l'époque du conflit, la démesure du Titan persécuté se traduit par l'acharnement de sa résistance. L'insoumission risque d'ébranler un ordre cosmique à peine établi — menaces et dissonances éclatent dans un dialogue final avec Hermès ; « les mots se heurtent et se froissent », ensuite un dernier cri de protestation s'élève, avant que la foudre ne jaillisse de toutes parts pour ensevelir le titan sous les rocs déchiquetés. Le second temps de ce développement polyphonique, nous l'avons analysé en examinant les nouveaux rapports créés au début du Λυόμενος : « l'accession de Zeus devenu moins vindicatif à des sentiments plus dignes d'un maître du monde — sentiments dont avait témoigné déjà sa résipiscence avec Kronos et le pardon accordé aux Titans ». Le protagoniste éprouvait une lassitude profonde, un découragement qui est la cause première des péripéties morales dans la tragédie du Λυόμενος. Il nous a semblé qu'il était nécessaire de signaler l'intérêt de cette situation, d'envisager toutes les virtualités qu'elle contient.

Sur le plan idéologique, l'intention de prêter aux dieux une certaine aptitude pour le progrès moral « remonte aux enseignements

[50] G. Thomson, *Aischylos und Athen*, p. 339 sq. Nous empruntons à son exposé, ainsi qu'à celui de Séchan, la plupart des arguments reproduits en citation.

des orphiques ou d'autres doctrines qui ont spiritualisé les anciennes conceptions religieuses »[51]. De pareilles tendances sont interprétées dans un sens progressiste par le poète qui a su créer une dimension du temps spécifique pour la trilogie (un phénomène très rare dans les annales du théâtre universel) : l'intervalle de temps nécessaire aux événements directement représentés sur la scène s'accroît par la durée historique indispensable pour l'aboutissement des épreuves. Bâtie d'après les données de cette conception, la scène du jugement dans l'*Orestie* nous fait découvrir une véritable « transmutation » du mythe. Car si l'on était encore à l'époque des légendes héroïques dans l'*Agamemnon* et dans les *Choéphores*, après de longues années qui se sont écoulées pour Oreste comme une période de « courses vagabondes » à travers tout un continent, « avec des séjours en différentes cités », après tous ces délais [52], quand la scène change et nous voyons en avant du temple la statue d'Athéna, l'action de la trilogie aboutit aux événements historiques : les aréopagites vont s'assembler comme au temps d'Eschyle pour juger un délit pénal. Avant d'obtenir cette fusion prodigieuse du mythe et de la réalité, Eschyle a longuement médité le problème du « temps guérisseur». Dans la *Prométhéide*, les proportions de la trilogie sont adaptées aux indications du symbolisme orphique. « Les tourments de Prométhée durant les péripéties dans le premier drame sont dominés par le concept de la *Nécessité* (ἀνάγκη). A la fin de cette pièce, le protagoniste sera enseveli sous les rocs, précipité dans le Tartare — au plus profond des Enfers — d'où Zeus le fera sortir au début du Λυόμενος pour le soumettre à d'autres supplices ; l'expiation a duré trente mille ans » [53] (ce chiffre se trouve dans une scolie qui le cite d'après le texte du *Purphoros*). « C'est la roue de la Nécessité, un symbole orphique, le cycle que la divinité faisait parcourir aux âmes pour les conduire de l'état initial — l'immortalité divine — vers la naissance, ensuite vers la mort et, après de longs tourments expiatoires, de nouveau vers le stade initial où l'homme est pareil aux dieux ». Une définition plus explicite du même cycle nous est donnée par Empédocle [54] dans un fragment que Thomson introduit dans son exposé avant de caractériser le mélange de matérialisme et de mysticisme spécifique pour les théories des premiers pythagoriciens. Ceux-ci admiraient les bienfaits de l'expérience et considéraient que les différents aspects du nombre sont le fondement de tous les phénomènes. En même temps, ils s'adonnaient aux rêveries orphiques sur l'au-delà et sur la migration des âmes. Sans doute, comme l'indique Thomson,

[51] L. Séchan, *Le mythe de Prométhée*, p. 44.

[52] Le problème du décalage de temps entre le Δεσμώτης et le Λυόμενος est presque insoluble. Selon la prophétie que le titan avait faite à Io, sa délivrance devait se produire après cinq générations par l'entremise d'Héraclès. La scolie au Δεσμώτης, v. 94., parle de l'intervalle de 30.000 ans. On pourrait s'imaginer une attente très longue après l'exploit d'Héraclès (un intervalle entre la seconde pièce et le *Purphoros*). Un décalage, qui n'est pas seulement une métaphore, se produit dans les *Euménides* entre la scène qui se déroule dans le temple d'Apollon (1—234) et le reste de l'action qui se passe à Athènes. V. aussi la note de H. J. Rose au vers 28 (*A comment* ..., II, p. 249).

[53] Thomson, *op. cit.* p. 336.

[54] Diels Fr. 315 „ ...δαίμονες οἵτε ... λελάχασι βίοιο|τρὶς μυρίας ὥρας ἀλάλησθαι V. aussi les frags. 124, 146, 147.

dans une première phase le pythagorisme était redevable envers la révolution démocratique des aspects positifs, matérialistes, de sa doctrine. En homme de son temps, Eschyle s'est montré d'autant plus indépendant vis-à-vis des superstitions ; l'agencement de la trilogie, ses thèmes et symboles, rencontrent certaines idées du pythagorisme et des orphiques sans pour autant coïncider pleinement avec les coordonnées d'une religion ésotérique. Même un chercheur marxiste de la taille de Thomson n'est pas assez souple quand il s'agit de faire une part aux conceptions dramatiques. Gardons-nous de mettre un signe d'égalité entre la durée de l'expiation et son résultat effectif. Si le temps prescrit par la religion d'Orphée aurait suffi pour ramener Prométhée à l'état d'innocence, les thèmes du secret et de l'échange n'étaient plus nécessaires. En réalité, la mise en branle des situations tragiques passera toujours chez Eschyle devant les autres considérations. L'hypothèse de la seconde erreur, nous l'avons fondée principalement sur des considérations de nécessité dramatique ou psychologique. Bien sûr, la façon dont se réalisait le dénouement était certainement influencée par le pythagorisme. Car, si le centaure devait s'offrir pour que Prométhée recouvre son immortalité, tout porte à croire que ce dernier était devenu une divinité déchue (selon le pythagorisme, « . . . les hommes qui ont appris à se libérer des maux sont peu nombreux »). Dans la version orphique, du fait qu'il était jeté dans le Tartare, Prométhée entrait dans la famille des grands suppliciés : Geryon, Sisiphe, les Danaïdes, Tantale. Nous comprenons pourquoi Hermès désignera Chiron dans le Δεσμώτης comme un διάδοχος πόνων (v. 1027) « celui qui doit succéder aux tourments ». Rien n'autorise les critiques de supposer que l'action ultérieure de la trilogie laissait tomber cette idée. En acceptant de mourir à la place du titan, Chiron assumait aussi le châtiment de son prédécesseur : c'est ainsi que présente le mythe sa descente aux Enfers. Un dernier aspect, implicite, du dénouement mérite encore d'être discuté. Tout d'abord : dans cette légende, deux personnages avaient désiré la mort pour mettre fin à leur tourment. S'il fallait prendre διάδοχος πόνων au pied de la lettre, comment Chiron pouvait-il s'offrir de succéder à Prométhée dans l'enfer ? Il y avait là, nous pensons, encore un exemple de cette prédilection d'Eschyle pour les prodiges qui délivrent, d'une façon paradoxale, les sujets tourmentés par des souffrances physiques ou morales (Zeus touchant le front d'Io pour faire cesser son avatar et, à l'antipode, Niobé pétrifiée dans son attitude de pleureuse).

La légende faisait à Chiron la réputation d'un héros guérisseur. Il n'était pas un modèle d'endurance ; en échange, le pythagorisme pouvait admirer chez lui ses vertus de thaumaturge (son nom, Χείρ-ων évoque une méthode infaillible de la thaumaturgie médicale : la guérison par attouchement, par l'imposition des mains).

Moins connu est l'épisode d'un *transfert de vie* opéré avec Actéon ; tandis que le *corps physique* de cet héros infortuné était déchiré par ses

chiens, son double (son simulacre, εἴδωλον) était préservé par Chiron dans son antre [55]. Cet épisode figurait-il dans un récit de la *Prométhéide* d'où s'est inspiré Pseudo-Apollodore ? (Eschyle avait représenté par deux fois, sur la scène, des histoires de spectre : Clytemnestre dans les Euménides, Darius dans les Perses).

Dans une autre vie, Chiron aurait pu trouver le moyen d'éviter la souffrance. Quant à Prométhée, le témoignage dans les *Deipnosophistes* est absolument clair : il acceptait la couronne comme le symbole « d'une rançon dépourvue de souffrances » (τίσις ἐν ἀλυπίᾳ κειμένη). Pour qu'ils puissent profiter désormais du feu, les mortels s'engageaient à purifier chaque année la flamme de leurs foyers en portant la couronne qui était, selon Prométhée, « le meilleur des liens » [56] : celui de l'expiation qui le reliait désormais à Zeus.

IV. CONSIDÉRATIONS FINALES.

Une progression dialectique de péripéties qui tend à résoudre des antinomies est le trait distinctif le plus important de la trilogie. George Thomson postulait l'enchaînement des trois termes (qui définissent le contenu des trois tragédies) : I. offense ; II. contreoffense ; III. réconciliation. Sans pouvoir identifier chaque fois le thème de la réconciliation, une progression *vers le dénouement salutaire* définit la caractéristique la plus remarquable d'une trilogie eschyléenne (considérant, bien sûr, le cas d'une tétralogie qui développait la même fable). Sur trois points, nous avons essayé d'apporter des précisions afin de prouver que la trilogie gardait les traces d'un drame rituel, sans pour autant préserver tous les éléments d'une conception archaïque.

1°. Le dénouement salutaire se produit parfois au détriment du protagoniste (cas d'Étéocle). Néanmoins, les chants du chœur et l'atmosphère générale nous font ressentir les effets d'un apaisement général des forces antagonistes. Car ce sont toujours des principes, des forces supérieures — personifications divines — qui s'affrontent ou se manifestent plus directement dans la dernière tragédie. Deux variantes typiques de l'apaisement : les Érinnyes assouvies par le sang de la dernière victime dans les *Sept contre Thèbes* et les Érinnyes « qui cèdent aux mains de l'État », vaincues par la persuasion, dans l'*Orestie* [57].

2°. Autre conséquence de la réconciliation : un accord (parfois un « décret ») doit consacrer le statut des principes qui ont triomphé, l'abou-

---

[55] Apollodore, *Bibliothèque*, III, 4,4.

[56] Cf. la citation du *Sphinx* fr. 181 Mette (respectivement *Deipnosophistes*, XV, 16) : « ἀρχαῖον στέφος δεσμῶν ἄριστος ἐκ Προμηθέως λόγου ».

[57] V. encore W. Nestle, *Menschliche Existenz*, pp. 42 et 73.

tissement d'une nouvelle harmonie. Des vœux rituels (dans les *Euménides* ou dans le *Purphoros*), des actions de grâce ou des édits (les *Danaïdes*, les *Sept contre Thèbes*) sont prononcés à cette occasion. Entre autres, comme il ressort des *Euménides* ou des fragments du *Purphoros*, les divinités apaisées vont seconder désormais le régime des saisons, les fonctions cosmiques de Zeus — ou bien elles assurent d'une façon plus générale le bien-être de la cité.

Plusieurs fois, les situations dramatiques imaginées pour le dénouement sont inspirées par des légendes étiologiques. La dernière scène doit expliquer l'origine de certains cultes, de quelque fête solennelle d'Athènes. Ainsi, dans les *Danaïdes*, le dénouement aurait fait allusion aux *Thesmophories* où l'on célébrait la pureté des liens du mariage [58].

Dans les *Euménides*, on assiste à la procession nocturne d'une fête consacrée aux déesses vénérables. Enfin, tout semble indiquer qu'il y avait dans le *Purphoros* une figuration des *Prométhies*.

3°. Très significatif pour le dénouement est le *thème de la compensation* dont nous avons esquissé les différents aspects : le sacrifice d'une vie (Étéocle), l'épreuve du temps (Prométhée) qui s'accompagne parfois de purifications rituelles (Oreste), la rançon expiatoire (couronne de Prométhée, mariage au concours des Danaïdes), l'échange (Chiron et Prométhée) — les trois derniers « moyens » ont pour fin d'épargner la vie d'une victime (Prométhée, Oreste, Hypsipyle, Lyncée). Dans une société fondée principalement sur l'exploitation des esclaves, on doit apprécier le progrès moral en fonction des obstacles qui ont été surmontés. Chez les Athéniens, au V^e^ siècle, la confrontation entre le *nouveau* et *l'ancien* sur le plan de l'idéologie tend à humaniser les croyances religieuses et les mythes, en exaltant le dévouement civique et les vertus qui touchent directement au cœur le public populaire des spectacles représentés dans le théâtre de Dionysos. Afin d'atteindre le public, les mythes ne sont plus l'illustration d'une morale sévère, des idées acceptées, des préjugés. Rappelons à cet effet que le dénouement de la trilogie nous révèle un personnage d'exception qui accomplit sa vocation. De temps à autre, dans la série des vengeances parricides, des persécutions ou des contestations épuisantes, ce héros transgresse la conduite imposée par le droit familial, par la solidarité de caste ou de groupe, par les préceptes religieux de « pureté », spécifiques pour leur temps (Étéocle et Oreste n'ont pas peur des souillures). Leurs actes sont dictés par un dernier soubresaut des malédictions, ou bien par le patriotisme, par un décret d'Apollon ou par la voix de la nature. Le poète lui-même a donné une définition de cette attitude lorsqu'il a fait prédire à Prométhée le destin d'Hypermestre : « Une seule, enivrée du désir d'être mère, se refusera à tuer le compagnon de son lit et laissera s'émousser son vouloir. Entre deux maux, elle choisira d'être appelée lâche plutôt que meurtrière. Et c'est elle qui, dans Argos, enfantera une lignée royale » (*Prom. ench.* 865—869, trad. Mazon).

---

[58] Sur le problème de ces dénouements, v. D. S. Robertson, *The end of the Supplices trilogy of Aeschylus*, Class. Review XXXVIII (1924), p. 51—53.

Les détails des hypothèses et des rapprochements proposés dans la seconde partie de notre travail se prêteront toujours à la controverse. Cependant les tentatives de situer certains thèmes et symboles communs à la plupart des trilogies nous sont indispensables pour réaliser une connaissance approfondie d'Eschyle. Si l'on préserve chaque fois l'intérêt inaltéré pour le *contenu implicite* de la poésie, on sera toujours certain d'avoir fait son possible afin que les œuvres demeurent. Guidés par ces considérations, dans ces pages nous avons essayé de témoigner en faveur des analyses de contenu qui se proposent d'appréhender directement la grandeur et les significations multiples des mythes tragiques.

LES RAISONS RÉELLES DU SACRIFICE DE LÉONIDAS ET L'IMPORTANCE HISTORIQUE DE LA BATAILLE DES THERMOPYLES *

PAR

APOSTOLOS DASCALAKIS

(Athènes)

L'importance qu'a prise, pour l'histoire de l'humanité et pour la civilisation, la bataille des Thermopyles, comme symbole de tout sacrifice consenti pour la liberté, dès le lendemain de la bataille et jusqu'à aujourd'hui, explique aussi que cet épisode des Guerres Médiques ait attiré l'attention des plus éminents parmi les historiens et les archéologues de notre temps. A l'aide des textes anciens ainsi que des études sur le terrain, ils se sont efforcés de résoudre tous les problèmes posés par la topographie, la littérature et l'histoire. Pourtant, on peut dire qu'aucun de ces problèmes n'a été définitivement résolu. Les avis des chercheurs diffèrent souvent radicalement sur les problèmes fondamentaux de la bataille des Thermopyles, et les points de vue opposés fournissent un terrain fécond pour discuter plutôt qu'ils ne donnent des solutions définitives et totalement satisfaisantes. La raison principale en est qu'aucun témoin oculaire, comme par exemple Eschyle pour la bataille navale de Salamine, ni même aucun contemporain, n'a écrit au sujet de la bataille des Thermopyles. Hérodote, qui a vécu plus près des événements des Guerres Médiques, a recueilli ses renseignements sur place ou chez les hommes de la génération suivante, et il expose les faits dans un style très expressif et plein d'émotion dramatique; mais, dans l'investigation historique des événements, il suit, sans contrôle critique, les idées et les sentiments de son temps.

En réalité, le retentissement du sacrifice des « Thermopylomaques », et l'importance qu'a prise immédiatement cette bataille comme illustration glorieuse de la race et comme symbole de la liberté, ont donné prétexte à la création, au lendemain même de l'événement, d'anecdotes, de

* Conférence donnée à la Faculté d'Histoire de l'Université de Bucarest.

traditions et de légendes populaires sous forme de récits historiques. Sparte, en particulier, fière du sacrifice de ses fils et prompte à s'en glorifier, ayant aussi en vue, peut-être, la consolidation de son influence politique à une époque où commençait à se dessiner la division du monde grec, contribua grandement à la formation et à la diffusion en Grèce de ces récits.

C'est sur ces traditions lacédémoniennes que les historiens anciens, et Hérodote le premier, se sont surtout appuyés pour la description de la bataille des Thermopyles. Et l'historien moderne, cherchant à résoudre de nombreux problèmes topographiques ou historiques soulevés par les textes des sources anciennes concernant cette question, éprouve beaucoup de mal à s'assurer des faits réels, et plus encore à tirer des conclusions certaines et à émettre des jugements sur l'ensemble des événements politiques et militaires qui se rattachent à la bataille des Thermopyles.

Dans un de nos ouvrages, qui va paraître bientôt, nous nous occuperons des problèmes historiques qui découlent des textes anciens, et en particulier du récit d'Hérodote, et qui se rapportent à la bataille des Thermopyles.

J'ai choisi pour cette conférence un des plus importants de ces problèmes historiques, à savoir les raisons réelles du sacrifice de Léonidas.

★

Les deux premiers jours de la lutte des Grecs aux passes des Thermopyles se sont écoulés victorieusement. Les attaques furieuses de Xerxès ont été repoussées [1]. Mais à l'aube du troisième jour, selon Hérodote, Léonidas apprend par les guetteurs des sentiers de la montagne qu'une armée perse, ayant déjà dispersé les gardiens des passes montagneuses, descendait pour menacer leurs arrières [2].

Abandonné par la plus grande partie des troupes grecques, Léonidas savait très bien qu'une fois réalisé l'encerclement qui le menaçait, il n'existerait plus aucun espoir de salut : pourquoi resta-t-il alors sur le champ de bataille ? La tradition antique est unanime et catégorique : Léonidas resta au champ d'honneur afin de mourir avec ses compagnons en combattant pour la liberté des Grecs et pour observer fidèlement les lois de Sparte, qui considéraient comme la pire infamie le fait de reculer au moment du combat, et imposaient de vaincre ou de mourir. Sparte a abondamment nourri cette tradition à travers le monde grec dès le lendemain de la bataille des Thermopyles, et à mesure que le temps passait, elle embellit le fait historique des ornements de la légende nationale, ce qui flattait le sentiment de la race, tout en servant le prestige politique de Sparte.

Tandis que les Athéniens, par l'épigramme de Marathon, s'étaient présentés comme les champions des Grecs dans la lutte contre les barbares, les Spartiates, dans l'épigramme des Thermopyles, mirent en avant les

[1] Hérod. VII, 213.
[2] Hérod. VII, 213–218 ; Diod. XI, 8.

lois de leur cité : c'est pour obéir à ces lois que les Lacédémoniens et leur roi tombèrent en combattant lors de la lutte pour la liberté des Grecs.

Hérodote, qui suit presque partout la tradition spartiate dans le récit de la bataille des Thermopyles, propose deux explications à propos de l'attitude de Léonidas restant aux Thermopyles après l'annonce de l'encerclement et le départ des alliés. Selon la première, Léonidas resta sur le champ de bataille parce qu'il n'était pas permis aux Spartiates d'abandonner le poste à la défense duquel ils avaient été placés. Hérodote dit qu'il se range à cette version, mais il essaye aussi de rattacher à la seconde ses réflexions générales [3]. Selon la seconde version, il existait un oracle delphique disant que la volonté des Dieux exigeait qu'un Héraclide roi de Sparte (c'était le cas de Léonidas) mourût en combattant comme un lion, sinon Sparte serait détruite par les Perses. Voici le texte de cet oracle tel qu'il nous est transmis par Hérodote :

Ὑμῖν δ', ὦ Σπάρτης οἰκήτορες εὐρυχόροιο,
ἢ μέγα ἄστυ ἐρικυδὲς ὑπ' ἀνδράσι Περσείδῃσι
πέρθεται, ἢ τὸ μὲν οὐχί. ἀφ' Ἡρακλέους δὲ γενέθλης
πενθήσει βασιλῆ φθίμενον Λακεδαίμονος οὖρος·
οὐ γὰρ τὸν ταύρων σχήσει μένος οὐδὲ λεόντων
ἀντιβίην· Ζηνὸς γὰρ ἔχει μένος· οὐδέ ἑ φημι
σχήσεσθαι, πρὶν τῶνδ' ἕτερον διὰ πάντα δάσηται [4].

Ainsi, en essayant de rapprocher ces deux versions qui se contredisent sur plusieurs points, Hérodote laisse croire que Léonidas resta sur le champ de bataille pour le salut de sa cité, et renvoya les alliés afin que la gloire de ce sacrifice héroïque pour le salut de la patrie revînt seulement aux Spartiates.

Nous examinerons maintenant séparément chacune de ces versions, en commençant par la seconde, celle qui découle de l'oracle. La critique moderne rejette cet oracle, qu'elle qualifie de *vaticinium post euentum*, fabriqué après coup par la tradition spartiate [5]. Dans l'histoire de la Grèce ancienne il n'est pas du tout rare que des événements importants aient été attribués à une volonté divine, qui s'est manifestée sous la forme d'oracles répandus, postérieurement toutefois aux événements, à travers le monde grec ; Hérodote nous en fournit de nombreux exemples. Delphes contribuait volontiers et habilement à la diffusion de tels oracles *post euentum*, car l'autorité de l'oracle panhellénique en était ainsi renforcée. Après les Guerres Médiques notamment, à cause de son attitude hésitante et fort suspecte durant ces journées dramatiques de l'avance perse et de l'angoisse des Grecs, attitude qu'on pourrait qualifier d' « habilement persophile », la Pythie avait besoin de rétablir son prestige panhellénique. Elle y parvint en fabriquant un oracle postérieur aux événements, ce qui lui donnait le double mérite de prophétiser la gloire de l'hellénisme et d'y contribuer pour sa part. D'autre part Delphes subissait presque

[3] Hérod. VII, 220.
[4] Hérod., *loc. cit.*
[5] Legrand, éd. d'Hérodote, VII, notice, p. 189 — Munro, J. H. S., II, p. 306.

servilement l'influence des Doriens, c'est-à-dire, pratiquement, celle de Sparte [6]. Si Sparte, pour une raison ou pour une autre, a souhaité après les Guerres Médiques un oracle de ce genre, il ne peut faire aucun doute que Delphes lui ait donné satisfaction.

Il faut noter qu'Hérodote lui-même s'est rendu compte que ses dires, au sujet de l'existence d'un oracle imposant à Léonidas de rester aux Thermopyles afin de se sacrifier pour le salut de Sparte, n'étaient pas convaincants et permettaient en particulier de se poser raisonnablement la question : quand et sous quel prétexte les Spartiates eurent-ils recours à Delphes pour recevoir cet oracle ? C'est pour cette raison aussi que, sous forme de supplément, à la fin du septième livre, il ajoute l'histoire tout à fait incroyable et assez pittoresque d'un avertissement mystérieux donné aux Lacédémoniens au sujet d'une invasion imminente des Perses, avertissement provenant de l'ex-roi Démarate exilé à Suse. C'est après avoir reçu cet avertissement, dit Hérodote, que les Lacédémoniens allèrent interroger l'oracle de Delphes et reçurent la prophétie [7]. Cet effort insistant, en *post scriptum*, d'Hérodote, au lieu de renforcer l'authenticité de sa prophétie, établit encore plus visiblement qu'elle a été forgée après coup, ajoutant à un oracle *post euentum* une explication anecdotique, *post euentum* aussi et parfaitement invraisemblable.

Quelles furent les raisons qui poussèrent Sparte à forger cet oracle ? On a soutenu que l'oracle avait été forgé par le gouvernement de Sparte, qui désirait trouver une justification à la catastrophe des Thermopyles et à la perte sans utilité pratique de l'armée spartiate envoyée là-bas [8]. Mais on a fait observer avec raison que ceci suppose une distinction de pouvoir, inexistante dans la réalité, d'une part entre les Éphores et Léonidas, de l'autre entre les décisions de Sparte et celle du Conseil Général des Alliés [9]. On a écrit également que les Spartiates sauvaient ainsi leur réputation militaire en invoquant un sacrifice désintéressé. En même temps étaient réhabilités leurs alliés péloponnésiens, qui avaient lâchement abandonné Léonidas. La destruction de Sparte était imminente. Léonidas se sacrifia « afin que s'accomplît la prophétie », et Sparte fut sauvée [10].

Mais ceci suppose un certain mécontentement à Sparte à propos de la mort de Léonidas et des Spartiates aux Thermopyles, alors qu'en réalité les Spartiates étaient fiers de ce sacrifice et le présentaient dans tout le monde grec comme la plus glorieuse illustration de leur cité. On peut également observer que cette opinion sur une « fabrication » officielle de l'oracle par Sparte pour des raisons d'opportunité politique, afin d'effacer les mauvaises impressions causées par le désastre et pour éviter qu'il n'ait une influence néfaste sur le moral des Grecs en guerre contre les Perses, suppose que cet oracle ait été immédiatement diffusé, avant

[6] Th. de Schäffer, *Mystères et oracles helléniques*, Paris, 1945, p. 155.
[7] Hérod. VII, 239.
[8] Busolt, *Die Lakedämonier*, p. 419.
[9] Munro, *op. cit.*, p. 316, n. 36.
[10] Munro, *op. cit.*, p. 316.

la bataille de Platée, et peut-être même avant la bataille navale de Salamine, qui suivit les Thermopyles, et cela nous semble impossible.

La fabrication de cet oracle ne doit pas être attribuée à une pensée politique de Sparte, car cela viendrait en contradiction avec la version spartiate officielle de l'événement, si largement diffusée à travers le monde grec, et consacrée par l'épigramme des Thermopyles, version selon laquelle Léonidas et les Spartiates sont tombés pour obéir aux lois de Sparte. Car, quels que soient les efforts d'Hérodote pour concilier ces deux versions ou même pour prouver leur identité, elles sont inconciliables. Si Léonidas est resté aux Thermopyles et y est tombé « pour que s'accomplisse la prophétie » de la Pythie et pour que soit évitée la destruction de Sparte, l'obéissance aveugle aux lois spartiates n'a plus de raison d'être comme cause de son maintien et de son sacrifice. Et s'il est resté par obéissance aux lois de Sparte, l'oracle est superflu.

Nous pensons qu'indépendamment de la version officielle, selon laquelle Léonidas serait tombé en combattant pour obéir aux lois de sa cité, cet oracle est une création de Delphes qui, comme nous l'avons dit, voulait avoir l'air, d'une part, d'avoir contribué au salut de la grande cité qui était à la tête des villes doriennes, et d'autre part d'avoir participé au combat des Grecs contre les barbares. Quant à la tradition populaire spartiate, elle a accepté avec grand plaisir et largement diffusé un oracle qui flattait grandement le sentiment religieux et patriotique du peuple spartiate, puisqu'il montrait l'intérêt actif manifesté par les dieux de la Grèce et l'oracle panhellénique pour l'existence et la grandeur de Sparte.

Les faits eux-mêmes ont montré le peu de bien-fondé de l'explication selon laquelle Léonidas avait voulu, à cause de l'oracle, que seuls ses compatriotes et lui-même recueillissent la gloire du sacrifice (βουλόμενος κλέος καταθέσθαι μούνων Σπαρτιητέων) : en effet Léonidas a accepté que restassent sur le champ de l'ultime combat désespéré les Thespiens et les Thébains ; or ces derniers n'étaient liés par aucune obligation du genre de celle qui a pu exister pour les Spartiates.

A cette tradition populaire grecque au sujet d'un oracle de Delphes se rattache aussi l'opinion qui a été soutenue de nos jours au sujet d'une « mort rituelle » de Léonidas, dictée par des raisons religieuses [11]. Cette opinion n'est pas solide. Hérodote expose bien ce que l'on disait au sujet d'un oracle et d'une prévision de la mort de Léonidas par le devin Mégistias, et ce en puisant ses renseignements dans la tradition spartiate, développée et forgée postérieurement, mais en aucun cas nous ne pouvons dire qu'il admet des raisons religieuses et mystiques à l'origine du maintien en place et de la mort de Léonidas. Le rappel d'une légende populaire attribuant les causes d'un grand événement national à la volonté divine, ainsi que l'effort fait pour l'étayer rationnellement en citant par la suite l'anecdote de Démarate avertissant les Spartiates de s'adresser à Delphes, etc., tout cela est assez courant dans l'histoire d'Hérodote. Mais il ne fait aucun doute qu'Hérodote n'exprime sa propre opinion que lorsqu'il

[11] J. G. Frazer, *Les origines magiques de la royauté*, Paris, 1920, p. 28 suiv.

parle de la nécessité pour les Spartiates d'obéir aux lois de leur cité, en accord d'ailleurs avec l'épigramme des Thermopyles, et il écrit : ταύτη καὶ μᾶλλον τῇ γνώμῃ πλεῖστός εἰμι [12]. D'autre part, si nous acceptons pour certain que l'oracle ait été fabriqué après coup, nous excluons aussi les motifs religieux concernant la « mort rituelle d'un roi spartiate », qui dans les circonstances de la bataille des Thermopyles ne peuvent en aucun cas trouver raisonnablement crédit.

La seconde version, celle de l'obéissance aux lois de Sparte, est la version qui dans l'antiquité aussi bien que de nos jours a nourri la gloire de Sparte, et qui a reçu, du fait surtout de l'épigramme de Sparte aux Thermopyles, comme un sceau de garantie historique. Mais une question se pose immédiatement : les lois de Sparte imposaient-elles rigoureusement de demeurer jusqu'à la mort sur le champ de bataille, et qualifiaient-elles d'infamie l'abandon par les Lacédémoniens du poste à la défense duquel ils avaient été placés ? Rien de tel ne découle clairement et indiscutablement de tout ce que nous savons des lois et des coutumes de Sparte.

Au contraire, nous savons par l'histoire de l'antiquité grecque que souvent des armées spartiates se sont trouvées dans l'obligation d'abandonner le champ de bataille, soit pour exécuter un repli stratégique sur d'autres positions, soit pour éviter un combat qui, en raison des forces trop supérieures de l'adversaire, aurait pu avoir des conséquences catastrophiques : or cela n'a pas été qualifié par les autorités spartiates d'acte infamant, et il n'a pas été question d'appliquer des peines.

Une telle interdiction de retraite ou de repli, venant des lois spartiates, aurait été absurde et contraire à toutes les règles de stratégie qui devaient prévaloir dans un état militaire par excellence, lequel faisait dépendre sa puissance, son hégémonie et sa défense nationale, de ses forces militaires. Et quand bien même — sans que nous cherchions à savoir si cela était formellement imposé par les lois — quand bien même l'ordre aurait été donné par les éphores d'affronter l'adversaire à un endroit précis, il est inconcevable, si l'on considère les moyens de communication rudimentaires de l'époque et l'éloignement de l'expédition, sans contact direct avec le gouvernement, qu'une certaine liberté de manœuvre n'ait pas été laissée au chef de l'armée en fonction des nécessités du moment. Si le maintien de Léonidas sur des positions de combat, déterminées à l'avance, avait été inflexiblement ordonné par les lois ou par des décisions du gouvernement de Sparte, sans possibilité de repli, cela aurait pu conduire l'armée spartiate à la catastrophe et avoir pour conséquence l'écrasement de Sparte.

Nous pourrions rappeler bien d'autres événements militaires de l'histoire de l'antiquité, en particulier de la guerre du Péloponnèse et des luttes intestines qui suivirent, pour démontrer que jamais ce principe n'a prévalu chez les Spartiates. Nous nous bornerons à citer leurs opérations militaires durant les Guerres Médiques. Le corps de Spartiates envoyé au Tempé avec les alliés sous les ordres d'Évenète, pour freiner

[12] Hérod. VII, 220.

l'avance des Perses, se retira en toute hâte dès qu'il apprit des envoyés secrets du roi de Macédoine Alexandre qu'il existait une autre voie de passage de Macédoine en Thessalie, et qu'il risquait d'être encerclé et écrasé par les Perses. Le récit d'Hérodote ne laisse pas de doute sur le fait que le chef spartiate donna l'ordre d'embarquer sur les navires et d'appareiller immédiatement pour éviter la catastrophe, sans recevoir des directives nouvelles de Sparte, ni du Congrès de l'Isthme, puisqu'il n'en avait pas le temps [13]. Il n'a jamais été question, à propos de ce repli, de violation des lois spartiates ou de désobéissance aux ordres reçus par le chef spartiate lors du départ de l'expédition.

A l'Artémision, le chef de la flotte, le Spartiate Eurybiadès, ordonna le départ à la faveur de la nuit dès qu'il apprit la fin du combat des Thermopyles et la prise des Défilés par Xerxès. Et du récit que fait Hérodote il ressort qu'Eurybiadès, qui d'ailleurs s'était déjà montré à plusieurs reprises disposé à abandonner le combat à l'Artémision, ordonna, dès l'annonce de la catastrophe des Thermopyles, le départ immédiat et ce sans même adopter une formation autre que celle dans laquelle la bataille laissait les navires, car le temps manquait manifestement pour adopter l'ordre de marche accoutumé [14].

Peu avant la bataille de Salamine, alors que la décision avait été déjà prise d'engager là le combat, et que la flotte grecque avait pris position dans le golfe, Eurybiadès prêta une oreille favorable aux objections des alliés péloponnésiens qui proposaient de quitter les lieux. Et, durant la bataille de Platée, les troupes alliées, sur une décision du chef spartiate Pausanias, abandonnèrent pendant la nuit les positions qu'ils occupaient, où déjà s'étaient déroulés des combats, et, pour des raisons de nécessité stratégique, se replièrent sur d'autres positions [15].

Tout cela prouve qu'il n'existait pas à Sparte de loi interdisant aux armées spartiates l'abandon des positions militaires, le repli ou la retraite, si le stratège responsable le jugeait nécessaire pour prévenir une catastrophe inutile et pour appliquer un nouveau plan d'état-major mieux adapté aux circonstances. Il n'y avait pas de tradition qui prévalût, et, dans la pratique, souvent des rois, des stratèges ou des navarques, etc. — replièrent leurs troupes et abandonnèrent les positions qu'ils avaient prises en vue du combat, sans que cela eût pour eux aucune conséquence, ni même que leur acte fût qualifié par leurs concitoyens de honteux, digne de châtiment ou de mépris [16]. Sans doute, pour les opérations militaires de tout temps, depuis l'antiquité jusqu'à aujourd'hui, la responsabilité du chef, quant à l'exécution fidèle d'un plan stratégique ou à sa modification, est une question d'appréciation critique que les résultats de l'expédition influencent nécessairement.

Ainsi, si Léonidas s'était enfui à temps dès l'annonce de l'encerclement imminent, lui qui avait sans aucun doute reçu l'ordre de défendre

[13] Hérod. VII, 173.
[14] Hérod. VIII, 21 (οὐκέτι ἐς ἀναβολὰς ἐποιεῦντο τὴν ἀποχώρησιν).
[15] Hérod. IX, 50–58.
[16] Munro, *op. cit.*, p. 317.

à tout prix les défilés mais non de périr avec les Spartiates dans un combat sans espoir, et s'il avait conduit toutes ses troupes en ordre hors de la terrible bataille ennemie, personne n'eût pu l'accuser de lâcheté. La réputation de Sparte n'en aurait pas été ternie et Léonidas aurait certainement eu l'occasion de se rendre utile dans la lutte pour la liberté, et de faire honneur aux armes spartiates dans la suite du combat contre les barbares.

Certains auteurs modernes, qui n'acceptent pas les versions de l'obéissance aux lois spartiates et de la gloire de Sparte, ont attribué la décision de Léonidas à une nécessité tactique supérieure, lui imposant de couvrir la retraite de la flotte grecque de l'Artémision [17]. Pour permettre, disent-ils, à la flotte grecque de traverser librement le golfe d'Eubée et d'atteindre les côtes de l'Attique pour organiser la défense ultérieure, il fallait tenir les défilés ne fût-ce que quelques heures de plus. Sinon, l'avance impétueuse des armées perses et l'occupation de l'Euripe en auraient empêché la traversée par la flotte grecque, et auraient eu pour conséquence son enveloppement et sa destruction par la flotte perse, ou bien la nécessité de contourner l'Eubée, ce qui eût retardé considérablement son arrivée dans les ports de l'Attique et des îles voisines. Selon cette version, le roi de Sparte, en demeurant dans les défilés des Thermopyles avec les Spartiates et quelques-uns de ses alliés, bien qu'il sût qu'une fois encerclé il n'existerait plus pour lui d'espoir de salut, a pris la décision de cet ultime sacrifice afin de sauver la flotte, afin qu'elle pût ainsi arriver à temps en Attique. Léonidas est présenté de la sorte comme s'étant sacrifié pour donner aux Grecs la possibilité d'opposer encore une défense qui leur permît de triompher à Salamine.

Cependant, parmi les sources antiques sur la bataille des Thermopyles, aucune ne nous oriente vers une telle hypothèse. Il est vrai que la liaison était assurée entre les armées grecques sur terre et sur mer. Un navire rapide se tenait à l'Artémision prêt à courir aux Thermopyles pour y porter quelque message important, et un autre navire de trente rames restait en réserve près du camp de Léonidas, prêt à partir pour l'Artémision [18]. Cependant, le récit même d'Hérodote, si on le considère tel qu'il est, nous inspire de nombreuses réserves quant à la réalité de la coordination entre les entreprises terrestre et maritime, bien qu'il ne fasse pas de doute qu'il fût impossible de mener isolément le combat, que ce fût aux Thermopyles ou à l'Artémision. A deux reprises Hérodote présente la flotte grecque prête à abandonner les opérations, ou quitter provisoirement l'Artémision. Dans un cas, toujours selon Hérodote, Thémistocle évita le départ à force de ruses et de cadeaux et dans l'autre la décision de poursuivre le combat ne fut prise qu'après la destruction par la tempête de 200 navires perses et l'arrivée de 53 navires athéniens. Au moment où les Péloponnésiens de l'Artémision manifestaient leur intention de s'en aller, auraient-ils pu se soucier du combat qui continuait

[17] Fr. Miltner, *Pro Leonida*, dans Klio, XXVIII, 1935, p. 228–231.

[18] Hérod. VIII, 21, cf. aussi Bury, *Camp. of Art. and Therm.*, dans Annual of the Br. School at Athens, 1895, p. 97.

aux Thermopyles et qui, eux partis, aurait tourné court? Et peut-on penser que les Péloponnésiens qui, dès le début, avaient demandé le repli sur l'Isthme — et qui en définitive s'en allèrent en toute hâte le troisième jour — se soucièrent du combat qui continuait à l'Artémision et qui, eux partis, aurait tourné court aussi du fait de la prise des Thermopyles par les Perses? Quoi qu'il en fût, et bien que le Congrès de l'Isthme eût posé comme condition préalable et indispensable la solidarité des deux entreprises pour la réussite du combat, pourtant l'harmonisation ou tout au moins la connexion étroite des entreprises terrestre et maritime apparaît comme très douteuse.

Ainsi la nécessité, pour des raisons de stratégie élémentaire, d'un contact étroit des troupes combattant sur terre et sur mer, ne peut nous fournir aucun témoignage quant aux motifs qui poussèrent Léonidas au sacrifice suprême. Si Léonidas avait pris la décision de quitter le Défilé avec le reste des alliés, il aurait pu en informer immédiatement la flotte grecque par l'intermédiaire du navire dont il disposait à cet effet. Et si le temps manquait à la flotte grecque pour un départ en bon ordre, après l'évacuation éventuelle des Thermopyles par toutes les troupes de Léonidas, il n'a pas dû moins manquer aux Spartiates et aux Thespiens restant sur place, car le combat désespéré, après l'annonce de l'encerclement imminent, ne pouvait durer plus de quelques heures. D'ailleurs, la dernière bataille au corps à corps de Léonidas s'est déroulée dans la matinée, tandis que le dernier combat de l'Artémision a eu lieu dans l'après-midi, selon le témoignage d'Hérodote, alors que la catastrophe avait été déjà consommée aux Thermopyles.

Ainsi, on ne peut constater aucune synchronisation des opérations, aucune considération des décisions et des efforts durant la dernière phase du combat aux Thermopyles et à l'Artémision. Puisque le combat était désespéré, puisque l'occupation du Défilé par les Perses était certaine une fois achevé l'encerclement prévu et tombés tous les défenseurs, Léonidas devait en tout cas informer sur-le-champ la flotte grecque. S'il a manqué à ce devoir, comme il semble ressortir des faits, il faut en rechercher les causes dans la confusion qui régnait à ce moment-là et dans le fait qu'il était totalement absorbé par l'idée du combat terrible qui allait s'engager.

En fait un vaisseau léger, mû par ses voiles et par trente rames, et parti à l'aube, au moment où était parvenue l'annonce de la menace d'encerclement, aurait pu apporter la nouvelle à la flotte grecque, soit en navigant directement jusqu'à l'Artémision, soit en touchant les côtes de l'Eubée et en se faisant relayer par un coureur ou au moyen des signaux des guetteurs de jour, en quatre ou cinq heures, c'est-à-dire avant 10 ou 11 heures du matin. Au lieu de cela, nous voyons se dérouler durant l'après-midi un dur combat près de l'Artémision, alors que les Grecs ne savent encore rien de la catastrophe des Thermopyles [19]. La nouvelle en fut apportée à l'Artémision bien après la fin de la bataille navale, très probablement après la tombée de la nuit, par l'Athénien Abronikos, qui

[19] Hérod. VIII, 15 (κατὰ μέσον ἡμέρης).

avait été désigné comme « guetteur » et qui, pour être arrivé si tard, avait dû sans doute partir après l'encerclement par les troupes d'Hydarnès et rendre compte du massacre des derniers Thermopylomaques et de l'occupation complète des Défilés par les Perses [20].

Nous tirons de ce qui précède la conclusion que Léonidas, en restant aux Thermopyles, n'avait pas pour but de retarder l'avance des barbares afin de permettre à la flotte grecque de traverser à temps l'Euripe. Il n'est pas possible non plus de soutenir sérieusement que le sacrifice des derniers défenseurs du Défilé ait facilité en quoi que ce soit le départ de la flotte grecque. La bataille des Thermopyles s'est certainement terminée par le massacre des derniers guerriers grecs vers midi. Car elle avait commencé le matin et la dernière poignée de combattants, harcelée de toutes parts, surtout après la mort de Léonidas et le combat au corps à corps, ne pouvait résister plus de quelques heures. Quant à la lutte des derniers survivants sur la butte de Kolonos, après que l'assaut eût été sonné jusque dans leur dos par les troupes d'Hydarnès, elle n'avait pu durer que quelques minutes. Même si la flotte grecque avait reçu le matin ou vers midi la nouvelle du départ des alliés et de l'extermination des troupes terrestres, elle n'aurait pas pu appareiller avant la nuit, car elle aurait été prise en chasse par les Perses.

Hérodote témoigne clairement qu'avant même de recevoir la nouvelle de la catastrophe des Thermopyles, les Grecs, durement éprouvés et épuisés par la bataille navale, discutaient l'éventualité de l'appareillage vers le centre de la Grèce [21]. En tout cas, que leur décision eût été déjà prise ou qu'ils l'aient prise irrévocablement après l'annonce de la chute des Défilés, le départ eut lieu régulièrement durant la nuit et sans empêchement de la part des Perses qui étaient déjà maîtres des Thermopyles depuis un bon moment. Même le lendemain, lorsqu'elle apprit avec étonnement le départ des Grecs de l'Artémision, la flotte perse ne se hâta pas de les pourchasser ou de se montrer dans les eaux de l'Attique; elle resta quelques jours pour piller les côtes de l'Eubée, tandis que les troupes perses de terre ne se mirent en marche qu'après vingt-quatre heures [22].

Ainsi rejetées les versions selon lesquelles Léonidas resta par obéissance aveugle aux lois de Sparte, ou pour faciliter le départ de la flotte grecque, nous arrivons à une explication plus logique, fondée sur les faits. Léonidas fut informé seulement de l'encerclement imminent vers « le jour naissant » (διαφαινούσης ἡμέρης), c'est-à-dire peu après l'aube [23]. Le devin Mégistias avait déjà annoncé la mort imminente des défenseurs, et des transfuges du camp perse apportèrent avant l'aube la nouvelle du départ des troupes perses par le sentier. Mais Léonidas ne pouvait agir pour prendre les décisions ultimes qu'après avoir reçu des informations sûres des « guetteurs » qui avaient vu les Perses ou qui avaient appris leur avance après la débandade du corps des Phocidiens préposé à la

[20] Hérod. VIII, 21 : ἐσήμαινε τὰ γεγονότα περὶ Λεωνίδην καὶ τὸν στρατὸν αὐτοῦ.
[21] Hérod. VIII, 18.
[22] Hérod. VIII, 23.
[23] Hérod. VII, 219.

garde du sentier. Dans ce dernier tiers du mois d'août, époque où s'engagea le combat, nous devons considérer que le « jour naissant » se situe peu avant six heures.

A ce moment-là une grande partie de l'armée grecque se trouvait loin de la première ligne, au mur des Phocidiens. Un bon nombre de guerriers se trouvait probablement immobilisé après la dure épreuve des combats de la veille, et prenait le repos nécessaire en prévision d'une nouvelle bataille. Informer tous les chefs dispersés à travers le camp ou à l'arrière de la menace d'encerclement et les rassembler à l'appel de Léonidas au conseil de guerre, cela demandait un bon moment. Les discussions sur ce qu'il fallait faire demandaient aussi du temps. Ainsi la décision prise par les alliés de s'en aller, et surtout la préparation d'une retraite en ordre et par fractions successives, enfin le départ ne pouvaient avoir été effectués avant sept heures du matin, si ce n'est plus tard. A cette heure-là, Léonidas avait dû prendre la décision suprême, puisqu'il eut des alliés (Thespiens et Thébains) qui ne l'abandonnèrent pas, et il fallait, pour des raisons stratégiques et psychologiques, discuter cette décision avec les principaux chefs spartiates.

Mais déjà les troupes des Perses étaient prêtes à l'assaut. Ephialte avait recommandé à Xerxès de ne point tarder à lancer son attaque, de façon que le combat de front eût commencé au moment où les troupes d'Hydarnès descendraient par le sentier et attaqueraient les arrières. « Au lever du soleil » (ἡλίου ἀνατείλαντος), c'est-à-dire pour le mois d'août, peu après six heures du matin, Xerxès avait ses troupes sur pied et avait fait des sacrifices aux dieux. La formation en ligne de bataille n'avait pas dû demander beaucoup de temps, et les mouvements des troupes perses en attendant le signal de l'assaut avaient dû commencer bien avant neuf heures du matin, comme il avait dû être convenu avec Éphialte [24]. Déjà, depuis le lever du soleil, c'est-à-dire lorsque les chefs grecs rassemblés discutaient sur ce qu'il fallait faire, les avant-gardes des troupes perses pouvaient distinguer les mouvements des Grecs rangés près du Défilé.

Ainsi, si Léonidas avait pris la décision d'abandonner avec le reste des alliés le champ de bataille, ses mouvements n'auraient pu échapper à l'attention des Perses qui avaient pris leurs positions de combat. Lors de la bataille de Platée, les Grecs abandonnèrent le champ de bataille à la faveur de la nuit pour occuper d'autres positions, et lorsque Mardonios s'en rendit compte, le matin, il ordonna de les faire prendre en chasse immédiatement par la cavalerie, qui réussit à tailler en pièces l'arrière-garde spartiate [25]. Aux Thermopyles, les mouvements de retraite des Grecs auraient été aperçus immédiatement et par conséquent la cavalerie et l'infanterie perses n'auraient pas tardé à les prendre en chasse. La cavalerie des Perses, en particulier, très nombreuse et parfaitement entraînée, n'aurait pas tardé à atteindre les fuyards et à les mettre en pièces en fonçant dans leurs rangs. D'ailleurs la seule voie qui restait

[24] Hérod. VII, 223.
[25] Hérod. IX, 57–58.

aux Grecs était la route côtière vers Atalante, car déjà les troupes d'Hydarnès descendaient de la montagne. Or, dans cette direction, la cavalerie aurait pu opérer facilement, suivie par les autres troupes d'élite perses, déjà prêtes à donner l'assaut, tandis que le corps des Immortels d'Hydarnès, en apprenant le départ des Grecs, se serait lancé lui aussi à la poursuite des fuyards et les aurait pris de flanc et anéantis.

Dans ces conditions, nous pouvons considérer comme certain que, si l'armée grecque de Léonidas avait abandonné dans sa totalité le champ de bataille des Thermopyles, elle aurait été attaquée par la cavalerie et, harcelée de toutes parts par les troupes perses, elle aurait été tout à fait dispersée en quelques heures et aurait été complètement détruite ou emmenée en captivité. Pour que quelques Grecs pussent s'échapper, il leur aurait fallu rompre les rangs et jeter leur armement encombrant, pour chercher le salut dans la fuite vers les ravins en errant sur les pentes des montagnes voisines. Ainsi, une retraite en ordre, possible pendant la nuit, était désormais impossible au moment où l'encerclement fut connu et où les décisions à prendre étaient discutées dans le camp des Grecs. Le dilemme suivant se présenta à Léonidas : s'il suivait les alliés qui battaient en retraite, il serait tué dans sa fuite, frappé par derrière, ou il tomberait dans une captivité infamante, aux mains des barbares ; et si par hasard il réussissait à se sauver, il arriverait à Sparte non pas comme quelqu'un qui a opéré un repli stratégique du champ de bataille, mais comme un fuyard qui a jeté son bouclier, et avec des troupes décimées ; il aurait été pour cela méprisé de tous et très probablement on lui aurait retiré la royauté et on l'aurait condamné à mort pour lâcheté. Car s'il n'existait pas de loi spartiate interdisant de quitter en bon ordre le champ de bataille ou de se replier, les lois non écrites et les traditions de Sparte considéraient comme le pire déshonneur la fuite devant l'ennemi au moment du combat, le fait d'être frappé dans le dos en fuyant, la captivité, ou le fait de sauver sa vie en jetant ses armes et en prenant la fuite. Le serment du guerrier spartiate imposait de mourir plutôt que de fuir, l'éducation militaire du jeune spartiate excluait toute idée de salut par la fuite, et la mère laconienne donnait, dit-on, le bouclier à son fils pour qu'il revînt avec lui ou qu'il mourût sur lui [26].

En d'autres points de son récit, points auxquels on n'a pas accordé jusqu'ici l'attention qu'ils méritent pour leur rapport avec le sacrifice de Léonidas, Hérodote vient renforcer par anticipation cette interprétation. C'est ainsi que, lors de la grande revue de Dorisque, il nous montre le roi de Sparte Démarate (qui se trouvait dans le camp de Xerxès) vantant, tout en avertissant Xerxès d'une certaine façon, la bravoure des Spartiates et leur détermination de vaincre ou de mourir. Démarate attribue le fait pour les Spartiates de ne pas abandonner le champ de bataille, quelles que soient les forces de l'adversaire, à une obéissance aveugle aux lois de leur cité, qui leur imposaient de ne pas fuir en présence de l'ennemi, aussi nombreux fût-il, mais de se battre jusqu'à la victoire ou la

[26] Plut., *Mor.* 241 F.

mort [27]. Sans aucun doute, dans l'esprit d'Hérodote, cette exaltation par Démarate de l'obéissance aveugle des Lacédémoniens au δεσπότην νόμον de Sparte, qui interdisait de fuir le combat quel que fût l'adversaire, s'identifiait avec l'épigramme des Thermopyles dont il est presque une paraphrase : « τῇδε κείμεθα τοῖς κείνων ῥήμασι πειθόμενοι ». Ainsi nous pensons que, dans les deux cas, par obéissance aveugle aux lois de Sparte on entend l'interdiction non pas d'un départ normal en ordre (Artémision), ni d'un repli à la recherche d'un champ de bataille plus favorable (Platée), et toujours par décision du stratège responsable, mais celle de tourner le dos et de fuir au moment du combat. C'est-à-dire qu'était imposée une mort héroïque au combat, quelle que fût l'importance de l'ennemi, au lieu d'un salut honteux acquis dans la fuite. Par suite, dans ce sens-là, aussi bien la description que fait Démarate des Spartiates que l'épigramme des Lacédémoniens tombés aux Thermopyles, concordent avec la version du sacrifice de Léonidas par soumission aux lois de Sparte, mais elles n'excluent pas une éventuelle retraite régulière par décision du général en chef, dans la mesure où elle aurait paru nécessaire et possible.

En restant sur le champ de bataille avec les Lacédémoniens et les Thespiens et Thébains volontaires, Léonidas mourrait glorieusement en combattant contre les barbares, fidèle aux lois et traditions de Sparte et pour défendre les libertés des Grecs. En même temps il couvrirait la retraite des Grecs qui abandonnaient le champ de bataille et qui autrement ne pourraient s'échapper à temps et subiraient eux aussi une destruction totale. Ainsi, dans ces moments dramatiques, Léonidas n'avait pas le choix, si ce n'est entre, d'une part, une fuite honteuse (qui aurait entraîné la prise en chasse des fuyards et une mort honteuse ou une captivité déshonorante) et, d'autre part, la poursuite d'un combat sans espoir au cours duquel il tomberait en combattant pour la liberté et en infligeant de lourdes pertes aux envahisseurs barbares, tout en protégeant les Grecs qui avaient battu en retraite.

Le Roi de Sparte a préféré la seconde solution, et c'est à cela qu'est due la gloire impérissable que la bataille des Thermopyles a apporté à l'histoire de la Grèce, ainsi que l'éclat qui entoure sa personnalité et que les millénaires n'ont pas terni. De plus, par ce choix, Léonidas contribua d'une façon certaine à la lutte des Grecs pour la liberté. Si l'on veut expliquer l'attitude de Léonidas par l'oracle qui présentait comme une nécessité inéluctable le sacrifice d'un roi de Sparte au salut de sa cité, outre le fait que ce sacrifice aurait été extrêmement limité et n'aurait pas eu le caractère panhellénique de la lutte des Grecs contre les barbares, on risque, compte tenu du caractère « post euentum » de cet oracle même, de prêter à une remise en question de tous les événements de la bataille des Thermopyles. Si l'on accepte la version selon laquelle les Lacédémoniens restèrent aux Thermopyles pour un combat sans espoir, leur sacrifice ayant pour seul motif l'obéissance aux lois de Sparte qui interdisaient d'abandonner le champ de bataille, l'histoire pourra accuser Léonidas d'étroitesse d'esprit, d'impuissance à s'élever à une vue panhellénique des choses, d'im-

[27] Hérod. VII, 109.

puissance à concevoir la lutte globale pour la liberté des Grecs, et, pour tout dire, de chauvinisme !

Si enfin il pensait à prolonger le combat pour donner le temps à la flotte grecque de traverser l'Euripe, l'enquête historique prouvera que le sacrifice fut inutile, puisque la flotte n'a pas été avertie immédiatement après la nouvelle de l'encerclement, qu'elle a appareillé sans rencontrer d'obstacle au seul moment propice à un appareillage, c'est-à-dire durant la nuit, et alors que depuis longtemps le combat était terminé aux Thermopyles — et que les Perses ne prirent aucune mesure pour leur barrer le passage. Dans ces trois cas, si l'on pèse froidement les raisons de la poursuite d'une guerre de l'issue de laquelle dépendait le sort de l'Hellénisme, on pourra accuser Léonidas d'avoir commis des fautes stratégiques en sacrifiant, bravement sans doute, mais en vain, les meilleures troupes grecques, qui eussent été précieuses pour la suite de la lutte. .

Certes, les attaques violentes contre Léonidas n'ont pas manqué à l'époque moderne quant aux plans et quant à la conduite de la bataille des Thermopyles : le sacrifice de Léonidas a été qualifié par certains « d'effusion de sang superflue », de « donquichottisme ».

Un éminent historien moderne est allé jusqu'à écrire : « le seul effet heureux du sacrifice héroïque de Léonidas aux Thermopyles, c'est d'avoir débarrassé les Grecs, dans leur lutte contre les Perses, d'un général incapable » [28].

Et un autre éminent historien moderne de l'antiquité a écrit à propos de Léonidas : « son cœur et ses muscles fonctionnaient bien mieux que sa tête » [29].

Un examen rationnel des événements de la bataille des Thermopyles montre que des critiques de cette nature sont déplacées et injustes, et c'est avec raison que d'autres historiens éminents ont cherché à les réfuter [30]. Léonidas, en tant que stratège et chef responsable du corps expéditionnaire, a fait tout ce qui était humainement possible pour obtenir la victoire aux Thermopyles. Il s'est débattu avec des difficultés vraiment surhumaines : des troupes trop faibles lui furent données par Sparte ; les troupes de l'adversaire étaient beaucoup plus nombreuses (cent fois plus peut-être) ; les habitants de la Grèce Continentale mettaient quelque mauvaise grâce à courir au champ de la bataille avec toutes leurs forces ; les Péloponnésiens étaient psychologiquement très défavorables à cette entreprise et le manifestaient à chaque occasion afin de se replier sur l'Isthme ; il n'avait pas la possibilité, par manque de troupes, de barrer les sentiers qui conduisaient à ses arrières, etc. Et lorsque, après la nouvelle de l'encerclement et le départ des alliés, tout espoir se fut évanoui, on peut dire que c'est non seulement le cœur et les muscles, mais aussi la tête du stratège — du stratège spartiate — qui imposèrent, au lieu de la fuite, de la poursuite et probablement d'une mort sous les coups dans le dos, le maintien en position pour le sacrifice suprême.

[28] Beloch, *Gr. Gesch.*, II 2 (1916), p. 81—105.
[29] Myres, *Herod. father of history*, 1945, p. 246.
[30] Voir surtout Miltner, *op. cit.*

En dernière analyse, si des fautes ont été commises au cours de l'ensemble de l'expédition des Thermopyles, elles incombent au Congrès de l'Isthme, qui a pris des décisions et a dressé des plans stratégiques sans avoir une idée claire des données locales et des besoins réels ; elles incombent aussi à Sparte, qui a agi en apparence selon les décisions du Congrès de l'Isthme, mais en fait selon ses intérêts particuliers. En ce qui concerne l'effectif des troupes, le concours des alliés, les sentiers, etc., Léonidas s'est heurté à des problèmes qui auraient dû être résolus avant que commençât l'expédition. Mais il s'agissait de collaboration entre alliés, et le chef d'état-major durant la première guerre mondiale, le maréchal Foch, s'indignant du manque de cohésion entre alliés et des fâcheux désaccords entre les gouvernements alliés, a dit un jour : « à mesure que je m'instruis par expérience sur la collaboration entre alliés pour la conduite d'une guerre, j'admire moins Napoléon ! »

En nous fondant sur les données précédentes, nous pouvons conclure (la retraite en ordre pendant la nuit étant exclue puisque la menace d'encerclement était encore inconnue) que le départ de toutes les troupes pendant le jour, alors que les armées perses étaient disposées en vue de l'assaut, aurait eu pour résultat la débandade complète des Grecs, leur fuite désordonnée, le massacre de la plupart d'entre eux, la capture des autres [31].

Par sa décision de rester sur le champ de bataille, Léonidas a sauvé les alliés qui battaient en retraite, en couvrant leur départ en bon ordre, et il a conservé intact l'honneur de Sparte qui eût été souillé par une fuite honteuse et par une mort ou une captivité déshonorantes. En même temps, il a fait payer cher aux barbares la mort des derniers défenseurs des Thermopyles et a glorieusement illustré le combat des Grecs par sa mort au champ d'honneur.

La décision de Léonidas de continuer le combat jusqu'au dernier souffle, décision qui avait dû être communiquée à temps aux alliés qui restaient, avec exposé des motifs qui la justifiaient, et qui avait dû être approuvée par eux (un combat de cette nature ne pouvait pas être conçu autrement), a été exécutée jusqu'au bout d'une façon magnifique. La suite du récit d'Hérodote est dramatique et vivante, et elle provoque l'étonnement et l'admiration [32]. Dès que Léonidas s'aperçut que les adversaires avaient donné le signal de l'assaut, il quitta, près du mur, à l'endroit le plus étroit du défilé, la place qui avait été la sienne les jours précédents. Il est probable qu'il laissa là un contingent, peut-être les Thébains, pour faire face à ceux qui venaient de l'autre côté. Il s'élança, avec ses compagnons, à découvert, loin du centre du défilé, pour rencontrer, peut-être au point également resserré situé à l'ouest du défilé, l'ennemi qui arrivait.

Cette sortie-« suicide » n'était pas, même à ces instants dramatiques, sans signification stratégique. Si Léonidas avait réussi à freiner les assail-

[31] Burn, *Thermopyles and Callidromos*, in Studies presented to David Robinson, t. I, 1951, p. 480 sq.

[32] Hérod. VII, 223–225.

lants ou s'il les avait forcés à reculer, il aurait eu le temps de courir de l'autre côté et de frapper dans un même élan ceux qui descendaient par le sentier avant qu'on ne commençât à les frapper de flanc. En tout cas, en conduisant ses compagnons à une mort certaine, il faisait payer son sacrifice aux barbares le plus cher possible. Au contraire, si les Grecs avaient attendu dans le défilé, près du mur, sur la défensive, ils auraient été pris au piège par les troupes qui allaient arriver par le sentier, et, assaillis de toutes parts, ils auraient été massacrés facilement, sans qu'il en coutât beaucoup aux barbares.

Les Perses furent évidemment effrayés par ces hommes qui, d'une façon inattendue, s'élançaient vers leurs rangs et se battaient avec la rage du désespoir, recherchant la mort comme une délivrance et ne désirant rien d'autre que de faire payer très cher leur vie à leurs adversaires. Les barbares tombaient en masse, car derrière eux les officiers fouettaient ceux qui tentaient de reculer. Bon nombre tombaient dans la mer et se noyaient, tandis que d'autres étaient piétinés vivants par leurs compagnons. Durant cette lutte terrible, les lances de la plupart des Grecs se brisèrent. Ils taillèrent alors l'ennemi à coup d'épée. C'est à ce moment que tomba Léonidas, et Hérodote se sert pour la mort de l'héroïque chef des Grecs d'une expression admirable de simplicité laconienne : γενόμενος ἄριστος, ce qui veut dire qu'il mourut comme le plus valeureux des hommes. Près de Léonidas tombèrent les plus en vue des Spartiates et les plus illustres d'entre les Perses, parmi lesquels deux frères de Xerxès ; un combat terrible se poursuivit autour du corps du Roi de Sparte.

Alors que le restant des Grecs avait repoussé quatre fois les adversaires en se battant au corps à corps, et qu'ils avaient réussi à attirer de leur côté le cadavre du Roi de Sparte, on annonça l'arrivée sur le champ de bataille des Perses du corps des Immortels d'Hydarnès, venus par le sentier sous la conduite d'Éphialte, et qui tenaient les arrières. Dès lors il n'existait plus aucune possibilité de continuer cette lutte furieuse, et le combat changea immédiatement d'aspect [33]. Le restant des Grecs se replia vers le centre du défilé, sans aucun plan, mais toujours avec la rage désespérée de ceux qui vont mourir. Le Mur des Phocidiens ne pouvait plus servir à rien, puisque l'attaque viendrait aussi par derrière à cet endroit-là. Alors les derniers combattants se réfugièrent sur une butte voisine, en partie baignée par la mer, le lieu dit « Kolônos », afin d'être unis dans leur lutte jusqu'à la mort.

Durant cet instant de grandeur tragique, les Thébains ne se trouvèrent pas avec les survivants lacédémoniens et thespiens à Kolônos. Hérodote, toujours mal disposé envers les Thébains, soutient que ceux-ci, à ce moment-là, passèrent à l'ennemi en tendant leurs mains et en criant que leur ville avait « médisé », qu'elle avait donné la terre et l'eau de la soumission et qu'eux-mêmes avaient été conduits aux Thermopyles par la force [34]. Cette description d'Hérodote nous paraît mal fondée, puérile dirions-nous, si l'on considère qu'à ce moment terrible où l'encerclement

[33] Hérod. VII, 225.
[34] Hérod. VII, 233.

était total et où la lutte se poursuivait au corps à corps, il était impossible de s'adresser des phrases d'apaisement ou d'avancer des justifications que personne n'avait le temps d'écouter. D'ailleurs, tant pour l'attaque de front que pour l'assaut par les arrières, Xerxès avait utilisé non pas des alliés grecs, mais ses troupes d'élite perses, et personne n'aurait pu comprendre les Thébains même si ceux-ci avaient eu le temps de crier de telles justifications afin de trouver le salut dans la reddition.

Il est plus probable que les Thébains s'étaient placés durant l'ultime combat en un autre point isolé, peut-être pour faire face à ceux qui descendaient par le sentier, et qu'ils furent mis en pièces à cet endroit-là par l'assaut foudroyant des puissantes troupes d'Hydarnès. Le combat désormais désespéré du restant des Grecs qui s'était dirigé vers Kolônos, l'attaque-surprise par derrière et l'enserrement de toutes parts, la confusion effrayante qui avait suivi lors de l'assaut sans merci des barbares et le massacre des derniers Grecs, tout cela peut fournir une explication au découragement et à la panique de certains des Thébains, indépendamment de leur comportement courageux des moments précédents et de leur décision de se battre jusqu'à la mort aux côtés des Lacédémoniens. Enfin le fait que, de l'aveu d'Hérodote, parmi les Thébains qui s'étaient rendus, certains furent tués et d'autres marqués au fer par ordre de Xerxès, prouve qu'ils furent considérés non comme des déserteurs, car ils auraient obtenu le pardon, mais comme des guerriers faits prisonniers au combat.

Sur la petite butte au sommet de laquelle les Spartiates érigèrent plus tard un lion en l'honneur de Léonidas, les Lacédémoniens et les Thespiens survivants s'étaient rassemblés non pas pour continuer une défense désormais impossible, mais pour mourir tous ensemble et pour éviter ainsi une capture déshonorante. Les Perses s'élancèrent de toutes parts et les derniers Thermopylomaques combattirent avec leurs couteaux quand ils en avaient, sinon avec les mains et avec les dents (καὶ χερσὶ καὶ στόμασι) jusqu'à ce qu'ils furent tués jusqu'au dernier.

Hérodote évalue à vingt mille les barbares qui tombèrent là. Il ne précise pas clairement s'il s'agissait des morts du dernier jour ou de l'ensemble des pertes des Perses durant les trois jours que durèrent les combats. Mais on ne peut induire du récit lui-même la première hypothèse. Car il écrit qu'après le dernier combat gisaient morts parmi les Perses vingt mille guerriers (δύο μυριάδες). Xerxès n'en laissa paraître que mille et il fit jeter le reste dans des fosses creusées à cet effet, qu'il fit recouvrir de terre et de feuillages afin que les Perses débarquant des navires pour contempler les morts grecs ne puissent se rendre compte que la victoire avait coûté si cher. Des raisons religieuses imposaient aux Perses d'ensevelir leurs morts le soir de chaque bataille. D'ailleurs leur conservation sans sépulture durant trois jours, par la chaleur d'août, aurait rendu insupportable l'atmosphère de la plaine, théâtre de la guerre, du fait de la décomposition des cadavres.

Il est fort probable qu'Hérodote, en suivant la tradition grecque, qui désirait que le sacrifice des derniers héros des Thermopyles parût avoir été payé très cher par les barbares, ait grossi le chiffre des Perses

tués le dernier jour. En tout cas, considérant que lors des combats des deux derniers jours de nombreux Perses furent tués — ce qui avait consterné Xerxès — les pertes totales des Perses aux Thermopyles durent être importantes [35].

Ainsi s'explique la rage de Xerxès contre les cadavres des Grecs exposés en spectacle au mépris et aux insultes, et plus encore, le fait, inhabituel chez les barbares eux-mêmes, qu'ils maltraitèrent si honteusement le corps décapité du roi de leurs adversaires, Léonidas.

Les barbares payèrent très cher la prise du Défilé des Thermopyles et le massacre du faible contingent de ses défenseurs grecs; ils perdirent des troupes d'élite nombreuses, et parmi les morts figuraient des frères de Xerxès et d'autres nobles, chefs des armées perses.

★

Tous les événements relatés dans le présent exposé, s'ils fournissent la solution des problèmes historiques que nous avons posés, ne diminuent en rien l'importance attribuée à la bataille des Thermopyles par l'Histoire elle-même, ainsi que par les sentiments nationaux des Grecs de l'Antiquité. Il ne s'agit pas simplement d'un exaltant sacrifice sur l'autel de la liberté, mais d'une énorme contribution à la lutte des Grecs contre les Perses. Nous avons soutenu la thèse que, si les contingents envoyés aux Thermopyles avaient été en nombre suffisant, la victoire aurait été remportée selon toute probabilité et Xerxès aurait été réduit à la retraite, ainsi que cela se produisit à Salamine, à la suite du manque d'approvisionnements et pour d'autres causes. Cependant, malgré un fâcheux concours de circonstances, la bataille des Thermopyles constitua une véritable contribution dans la lutte des Grecs pour leur liberté pour les raisons que nous résumons ci-après :

1. Les Grecs étant stationnés aux Thermopyles en vue d'organiser la défense, Xerxès se vit réduit pendant quatre jours à l'inaction pour s'approvisionner en vivres et mettre au point ses préparatifs de combat. Hérodote attribue cette inaction de quatre jours à l'espoir que nourrissait Xerxès de voir les Grecs s'enfuir du Défilé des Thermopyles à la vue du nombre écrasant des troupes perses. Si le grand Roi avait toutefois la certitude de pouvoir anéantir ou capturer la poignée de défenseurs du Défilé, il lui eût été aisé de porter des coups immédiats, avant même le retrait des Grecs, entamant ainsi leur moral et rehaussant celui de ses propres troupes. La période d'inaction fut indubitablement commandée par la nécessité de remettre en état de combattre les troupes exténuées par une longue marche, et en même temps par les impératifs du réapprovisionnement, vu que les vaisseaux perses, parmi lesquels ceux de l'intendance, avaient été retardés par la tempête au large de Sépias. Nous estimons, par surcroît, que la décision des Perses de ne pas se lancer avant la prise du Défilé, à travers la Phocide et en direction de l'Attique, fut aussi commandée par l'impérieux problème que pose l'approvisionnement d'une si grande armée; les pillages auxquels se livraient les Barbares en

[35] Hérod. VII, 213.

s'abattant sur des régions dénudées et dont la plupart avaient été désertées ne s'avéraient guère suffisants ; un étroit contact avec les vaisseaux chargés de vivres devait donc être maintenu. De plus, Xerxès perdit aussi trois jours en engagements et un jour en préparatifs avant la poursuite de l'avance. Sa marche vers l'Attique fut ainsi retardée de huit jours au moins. La flotte perse subit peut-être un retard plus considérable avant d'atteindre le Golfe Saronique, car elle s'était heurtée aux vaisseaux grecs au large de l'Artémision ; telle est la raison plausible de ce délai. La flotte grecque n'eût guère appareillé pour l'Artémision sans que des contingents fussent simultanément expédiés aux Thermopyles, au risque de voir les barbares bloquer l'Euripe et poursuivre leur avance vers l'Attique.

Le retard de huit jours dans l'avance des forces de mer et de terre des Perses en direction de l'Attique eut à lui seul des répercussions incalculables sur l'ensemble de la lutte des Grecs. Ce délai leur permit de procéder aux préparatifs en vue d'une évacuation ordonnée de l'Attique dès l'annonce de la prise du Défilé et au transfert organisé des populations civiles en direction des îles.

Si, au demeurant, ce délai avait fait défaut, les Spartiates auraient peut-être exigé le transport des populations civiles au-delà de l'Isthme ; la flotte eût été ainsi amenée à se rabattre sur le Péloponnèse. Une rencontre avec les forces des Perses à Salamine eût été aléatoire, et aléatoire aussi par conséquent le triomphe qui, radicalement, sauva les Grecs d'une extermination totale ou d'une complète soumission au joug des barbares.

2. Au terme des trois jours de combat aux Thermopyles les Perses eurent à déplorer un grand nombre de morts, qu'il nous est impossible d'évaluer ; selon les estimations d'Hérodote, les pertes s'élèveraient à plus de vingt mille hommes. D'autre part, l'engagement au large de l'Artémision — qui, nous l'avons déjà souligné, ne peut être dissocié d'un engagement simultané aux Thermopyles, entraîna la perte de nombreux vaisseaux perses avec leurs équipages. Bien plus, le voisinage de la flotte grecque imposa un mouvement dans la flotte perse, ce qui la précipita dans la tempête qui lui ravit, d'après de modestes estimations, quatre cents vaisseaux perdus corps et biens [36].

Xerxès perdit plus de six cents vaisseaux avec leurs équipages dans les engagements et la tourmente, soit une partie considérable de ses forces navales. Avec sa flotte intacte, Xerxès eût pu détacher, dans son avance vers le Golfe Saronique, certains de ses vaisseaux, dans le dessein d'effectuer des incursions sur les côtes du Péloponnèse ou de Cythère et d'entreprendre une expédition sur les côtes de Laconie, comme le lui conseillaient bon nombre de ses généraux ainsi que Démarate, le roi transfuge de Sparte, qui se trouvait dans son camp [37]. Toujours est-il que les Spartiates placés sous le commandement d'Euribiade et d'autres Péloponnésiens, au su de tels faits, n'eussent guère consenti à rester en rade de Salamine pour y

[36] Hérod. VII, 188–191.
[37] Hérod. VII, 235 — voir Burn, *op. cit.*, p. 488.

livrer bataille; ils eussent sans aucun doute exigé le départ de la flotte grecque en direction du Péloponnèse.

La perte par Xerxès de vingt mille hommes aux Thermopyles, parmi lesquels on comptait des soldats d'élite, des hommes de distinction et même des frères du Roi, représenta un coup assez dur, qui ne manqua pas de se faire ressentir dans les développements ultérieurs des opérations du barbare. Supprimons au surplus par la pensée le combat de Salamine, qui en est la conséquence; nous pouvons juger combien les Perses tombés aux Thermopyles eussent été d'un précieux secours dans l'avance vers l'Isthme, les engagements qui eussent pu avoir lieu, ainsi que les débarquements en divers autres points du Péloponnèse. Même après Salamine d'ailleurs, Xerxès eût été en mesure de détacher ces forces perdues auprès de celles qu'il laissa en Grèce, sous le commandement de Mardonios; l'adjonction de ces nouvelles troupes à celles engagées à Platée eût été fort désavantageuse pour les Grecs.

3. L'héroïque défense opposée par une poignée de combattants grecs aux Thermopyles et particulièrement le sublime sacrifice des derniers Thermopylomaques au champ d'honneur, après une lutte surhumaine, ne laissa pas d'étonner les barbares eux-mêmes et d'entamer sensiblement leur moral. Il était bien normal que l'art avec lequel se battaient les Grecs, leur mépris de la mort, leurs indomptables assauts portés dans les lignes de leurs innombrables ennemis pour y semer la désolation, la lutte acharnée des dernières heures où ils y allèrent de leurs épées, des mains et des dents, suscitassent l'admiration et la crainte de leurs adversaires. Xerxès en fut vite averti et, dans le dessein évident de faire estomper l'éclat de ces hauts faits, il ordonna à ses généraux de suspendre leur avance afin de permettre à ses troupes de terre et de mer de contempler les cadavres qui gisaient à terre, les cadavres « des insensés qui avaient espéré triompher des forces du Roi »[38]. En même temps, il eut soin de faire jeter dans des fosses les morts de son armée et de les faire recouvrir de feuilles et de terre amoncelée. Des vingt mille cadavres il ne laissa sur place qu'un millier. En diminuant ainsi ses pertes effectives, Xerxès entendait prouver que l'engagement des Thermopyles n'avait prélevé qu'un faible tribut parmi les troupes perses en comparaison avec les pertes subies par les Grecs, afin de garder intact le moral de ses troupes. Néanmoins, ceux qui circulèrent sur le champ de bataille n'eurent aucune peine à s'apercevoir combien Xerxès les avait dupés, ce qui contribua à ébranler leur moral et à augmenter leurs appréhensions.

Les généraux de Xerxès durent certainement se poser alors la question : une seule poignée d'hoplites s'étant battus avec une telle maîtrise, une telle vaillance et un si grand mépris de la mort, que ne pourraient pas accomplir les Grecs avec des forces bien supérieures en nombre au cours des opérations ultérieures? Les Spartiates tout particulièrement, à qui l'on attribuait le haut fait des Thermopyles, acquirent la renommée de combattants invincibles, semeurs de mort et irrésistibles face à

[38] Hérod. VIII, 24.

l'ennemi ; cette légende gagna dès le lendemain beaucoup de terrain dans les rangs adverses.

Enfin, on comptait parmi les troupes de Xerxès un grand nombre de Grecs qui conçurent une sorte de fierté nationale à la suite de l'exploit de leurs frères ennemis, ce qui les incita à déserter les rangs des Perses dès que l'occasion se présenterait, comme les Ioniens ont fait après la bataille de Salamine.

4. Le moral faiblit dans les rangs adverses tandis que la bataille des Thermopyles affermit la détermination des nombreux Grecs qui tergiversaient devant la décision à prendre face à l'avance foudroyante des barbares en Attique ; ils prirent dès lors le parti d'opposer aux Perses une résistance à outrance pour la sauvegarde de la liberté. Ceux des Grecs qui s'apprêtaient à intervenir dans le combat contre l'envahisseur ressentirent admiration et orgueil — et non pas étonnement et crainte — lorsque leur parvinrent les nouvelles des Thermopyles. Le sacrifice accompli au Défilé fut pour les Grecs un puissant stimulant, une invite pressante à la résistance à tout prix, et finalement l'origine des triomphes de Salamine et de Platée.

Quelles qu'aient été les causes du faible nombre de guerriers présents au Défilé, les raisons du retrait d'un certain nombre de contingents, et celles de la présence des Lacédémoniens et de certains alliés, il demeure indéniable, à notre sens, que la contribution — morale aussi bien que matérielle — de ceux des Thermopyles fut un facteur inestimable dans la lutte des Grecs contre les barbares. C'est à juste titre, par conséquent, qu'après leur triomphe, les Grecs élevèrent les combats des Thermopyles au rang de gloire insigne de la race, de sublime symbole de la lutte pour la liberté et d'intarissable source d'exemples pour les générations à venir.

Les inscriptions gravées sur des stèles au lendemain des guerres médiques, aux Thermopyles, sont un éloquent témoignage de l'importance qu'accordèrent les Grecs à l'exaltant exploit — l'inscription que fit graver Sparte pour l'éternelle gloire de ses fils tombés héroïquement sous le commandement de Léonidas est particulièrement significative et manifeste aussi bien l'honneur et la fierté de la cité, que son adresse politique :

Ὦ ξεῖν', ἀγγέλλειν Λακεδαιμονίοις ὅτι τῇδε
κείμεθα τοῖς κείνων ῥήμασι πειθόμενοι [39]

C'est ainsi que les fils de Sparte tombèrent aux Thermopyles pour obéir aux lois et aux traditions de leur cité. Les Spartiates tombèrent jusqu'au dernier homme, car les lois et les traditions de Sparte prévoyaient la peine de mort pour la désertion en temps de guerre. En d'autres termes, les Spartiates tombèrent aux Thermopyles pour faire honneur à leur éducation politique, à l'idéal qui inspirait leur conception de la discipline, leur dévouement absolu à la patrie, leur sens de l'abnégation et du sacrifice. Par cette inscription, toute la gloire des Thermopyles revient à Sparte,

[39] Hérod. VII, 228.

à ses lois et traditions, autrement dit à son régime politique, selon une conception plus moderne. Sparte trouva là une occasion unique pour rehausser son prestige (sa « propagande politique » selon la terminologie d'aujourd'hui) à travers le monde grec, à une époque où commençaient déjà à poindre à l'horizon les premiers signes d'antagonisme et de division, sources des discordes et des déchirements ultérieurs.

Ayant tout particulièrement honoré ses fils, Sparte, par souci de justice autant que par adresse politique, n'oublia pas ceux des Péloponnésiens, ses alliés, qui suivirent Léonidas aux Thermopyles et qui, pour n'être pas demeurés sur place à l'heure du suprême sacrifice, ne se battirent pas moins au cours des deux premiers jours, subissant de graves pertes. C'est en leur honneur qu'on fit graver l'inscription :

Μυριάσιν ποτὲ τῇδε τριηκοσίαις ἐμάχοντο
ἐκ Πελοποννάσου χιλιάδες τέτορες [40].

La ville des Thespiens, dont les citoyens, témoignant une fidélité à toute épreuve dans la lutte pour la liberté, refusèrent de se soumettre aux Perses et gagnèrent les montagnes, rendit un juste et immortel hommage à l'héroïque sacrifice de ses fils demeurés aux côtés de Léonidas jusqu'à la mort, en faisant graver cette inscription :

Ἄνδρες τοί ποτ' ἔναιον ὑπὸ κροτάφοις Ἑλικῶνος
Λήματι τῶν αὐχεῖ Θεσπιὰς εὐρύχορος [41].

Les Locriens eux-mêmes, bien que leurs contingents envoyés à la rescousse de Léonidas se fussent retirés à l'annonce d'un encerclement imminent, et que leur ville se soumît aux Perses qui y prélevèrent même des corps de troupes, jugèrent opportun de faire passer à la postérité leur contribution et le sacrifice de quelques-uns des leurs au cours des deux premiers jours du combat en élevant aux Thermopyles une stèle portant l'inscription suivante :

Τούσδε ποθεῖ φθιμένους ὑπὲρ Ἑλλάδος ἀντία Μήδων
μητρόπολις Λοκρῶν εὐθυνόμων Ὀπόεις [42].

Les Grecs tinrent aussi à honorer — sur l'initiative de Sparte, selon toute évidence — le devin Mégistias qui, bien que sachant sa mort imminente, refusa d'abandonner Léonidas et les derniers guerriers, pour tomber héroïquement à leurs côtés. Ils lui élevèrent une stèle portant l'inscription, œuvre de Simonide :

Μνῆμα τόδε κλεινοῖο Μεγιστία, ὃν ποτε Μῆδοι
Σπερχειὸν ποταμὸν κτεῖναν ἀμειψάμενοι.
Μάντιος, ὃς τότε Κῆρας ἐπερχομένας σάφα εἰδώς
Οὐκ ἔτλη Σπάρτης ἡγεμόνα προλιπεῖν [43].

[40] Hérod. VII, 228.
[41] Steph. Byz.
[42] Strabon, 425.
[43] Hérod. VII, 228.

Les sentiments panhelléniques de reconnaissance envers les guerriers des Thermopyles furent admirablement exprimés par Simonide dans un éloge tout empreint d'exaltation patriotique, dont seul le passage suivant nous est parvenu :

Τῶν ἐν Θερμοπύλαις θανόντων
εὐκλεὴς μὲν ἀ τύχα, καλὸς δ' ὁ πότμος,
βωμός δ' ὁ τάφος, πρὸ γόων δὲ μνᾶστις, ὁ δ' οἶκτος ἔπαινος·
ἐντάφιον δὲ τοιοῦτον οὔτ' εὐρώς
οὔθ' ὁ πανδαμάτωρ ἀμαυρώσει χρόνος.
Ἀνδρῶν δ' ἀγαθῶν ὅδε σηκὸς οἰκέταν εὐδοξίαν
Ἑλλάδος εἵλετο· μαρτυρεῖ δὲ καὶ Λεωνίδας
ὁ Σπάρτης βασιλεύς, ἀρετὴν μέγαν λελοιπὼς
κόσμον ἀέναόν τε κλέος [44].

Il est à remarquer qu'Aristophane lui-même, par une exception unique peut-être dans l'ensemble de son œuvre, a introduit dans une comédie des vers d'une admirable et pittoresque gravité, représentant Léonidas menant ses hommes — décrits sous les traits de sangliers, grinçant les dents et projetant de la mousse de leur gueule rageuse — contre les Perses, aussi innombrables que des grains de sable :

Ἀμὲ δ'αὖ Λεωνίδας
ἄγεν ἅπερ τὼς κάπρως
θάγοντας, οἰῷ, τὸν ὀδόντα·
πολὺς δ'ἀμφὶ τὰς γένυας ἀφρὸς ἤνθει,
πολὺς δ'ἅμα καττῶν σκελῶν ἀφρὸς ἵετο,
ἦν γὰρ τῶνδρες οὐκ ἐλάσσως
τᾶς ψάμμας, τοὶ Πέρσαι [45].

Sparte ne peut se flatter de posséder ni écrivains ni historiens. Toutefois, des historiens, des orateurs et plusieurs auteurs de l'antiquité grecque, même originaires de villes n'ayant point participé au combat des Thermopyles ou aux guerres médiques, célébrèrent dans leurs écrits l'exploit du Défilé et ne tarirent pas d'éloges à l'égard du sacrifice des Thermopylomaques. A une période où s'amoncelaient les signes précurseurs de la discorde et où avaient même éclaté les conflits fratricides, les représentants intellectuels de la nation grecque, parmi lesquels certains originaires de villes rivales de Sparte, exaltèrent le combat des Thermopyles en le portant au faîte de la gloire panhellénique, n'hésitant pas à puiser leurs arguments, pour célébrer ou décrire la bataille, à même les légendes ou les traditions qui naquirent dans l'atmosphère de la suprême fierté de Sparte.

Le père de l'histoire lui-même (originaire d'Halicarnasse, mais Athénien dans l'âme) consacre bon nombre de pages de son œuvre monumentale à retracer en des traits profondément dramatiques et empreints

[44] Simonide *Fr.* 4 chez Bergk. Diod. XI, 11.
[45] Aristophane, *Lysistrate*, 1254 et suiv.

d'un saisissant relief le récit de la bataille des Thermopyles [46]. Nous tenons d'autres sources qu'Hérodote donnait lecture de pages de son histoire en maintes villes grecques, faisant ainsi revivre les victoires des Grecs contre les envahisseurs barbares ; d'après certaines autres sources il aurait donné lecture des récits des Guerres Médiques devant le public panhellène d'Olympie [47]. Les profonds sentiments patriotiques dont sont empreintes les lignes où Hérodote retrace les événements de la lutte des Grecs contre le Barbare se manifestent bien davantage dans le passage concernant les Thermopyles. La lecture faite par Hérodote des récits des Guerres Médiques dut toucher et saisir profondément un auditoire accouru à Olympie de tous les coins du pays grec ; Thucydide enfant en aurait été touché aux larmes, sur la foi de récits d'une date ultérieure [48].

Bien que Thucydide relate des faits survenus au cours des discordes nationales, il ne se fait jamais faute, surtout dans ses discours, de porter la pensée de son auditoire vers les hauts faits accomplis par les Grecs au cours des guerres contre les Perses, dans le dessein évident de rappeler l'exploit des Thermopyles. Un siècle après la bataille des Thermopyles, le célèbre orateur Isocrate, Athénien d'origine et de conviction, mais aux sentiments panhellènes, élève, dans son « panégyrique » écrit pour être lu devant le peuple grec assemblé au cours de la centième fête d'Olympie (380 avant J.C.), le sacrifice des Thermopyles à la hauteur de symbole d'une nouvelle lutte de la race contre les barbares [49]. Le digne disciple d'Isocrate, l'historien Éphore, fait des emprunts aux traditions de Sparte pour donner du relief à son récit des événements de la lutte des Thermopyles et pour exalter dans un élan de lyrisme les sacrifices des Thermopylomaques. Quelques siècles plus tard, Diodore de Sicile rapporte dans son ouvrage historique la relation d'Éphore, surenchérissant en récits anecdotiques tirés des légendes de Sparte, en de vibrants et lyriques hommages à la fougue impétueuse des derniers combattants de Léonidas, tout en soulignant l'importance de leur suprême sacrifice pour la cause de la liberté des Grecs [50]. Pausanias lui-même, interprète des sentiments de son époque, place le sacrifice de Léonidas au rang du plus éminent fait d'armes de l'antiquité grecque, et estime que sans la trahison d'Éphialte l'armée perse eût été écrasée aux Thermopyles, ce qui eût empêché les événements ultérieurs [51].

Plutarque de Cheronée, malgré son intransigeance sur les principes moraux qui dominent toute son œuvre, en vint à composer un libelle contre Hérodote pour défendre les Thébains, ses compatriotes, contre l'accusation de médisme, et pour les faire figurer aux côtés de Léonidas dans le combat des Thermopyles, démentant ainsi la trahison que leur imputait le père de l'Histoire. Le motif qui commanda cette violente polémique de Plutarque contre la « malignité » d'Hérodote fut la res-

[46] Hérod. VII, 208–239.
[47] Plut., *De Herod. malign.*, 26. — Dion Chrysostome XXXVII, 103.
[48] Marcellinus, *Vie de Thucydide*, 54.
[49] Isocrate, *Panégyrique*, 25.
[50] Diodore XI, 5–13.
[51] Pausanias III, 4, 7–8.

plendissante gloire panhellénique subséquente à l'exploit des Thermopyles, que l'auteur désirait voir partager par les Thébains, ses compatriotes [52].

Le célèbre voyageur et grand initié Apollônios de Tyanes visita les Thermopyles au I^er^ siècle après J.C. Philostrate décrit Apollônios sur la colline (le Kolônos) où tombèrent les derniers combattants, enlaçant de ses bras le monument élevé à la mémoire de Léonidas et proclamant que ce mamelon avait plus de majesté que le mont Oeté qui se dresse en face, car ceux qui y étaient morts pour la cause de la liberté l'avaient rendu aux Grecs bien plus grand que l'Oeté et plusieurs Olympes [53].

C'est ainsi que le combat des Thermopyles, dépassant le cadre de l'histoire, revêt l'ampleur d'une légende et d'un symbole pour tous les peuples de la terre, des sacrifices pour la cause de la liberté. Il n'a jamais cessé de constituer pour les Grecs, même aux jours les plus sombres d'humiliation, de discorde et d'asservissement, un objet de fierté et d'intarissable gloire pour la race. Les penseurs et les voyageurs qui visitaient la Grèce en période d'occupation des Turcs, avaient pour ambition d'atteindre le célèbre Défilé pour se remémorer sur place l'exploit de Léonidas, et c'est avec grand étonnement qu'ils entendaient alors les Grecs asservis parler avec fierté des faits d'armes de leurs ancêtres aux Thermopyles. N'est-ce pas Chateaubriand qui était absorbé par la vision des Trois-Cents combattants et qui recherchait l'ombre de Léonidas tout en arpentant les bords de l'Eurotas ? [54]

Le porte-drapeau et martyr de la lutte pour la liberté grecque, Rhigas Velestinlis (de Phères), ayant traduit l'œuvre d'un écrivain français, l'Abbé Barthélemy, *Voyage du Jeune Anacharsis en Grèce*, afin de mieux pouvoir exposer à ses compatriotes asservis la gloire de leurs ancêtres et cultiver ainsi dans leur âme l'amour de la liberté et le consentement aux sacrifices qu'elle impose, met un accent particulier sur les descriptions et commentaires relatifs à la bataille des Thermopyles. Dans sa célèbre « Carte de la Grèce », Rhigas nous offre un plan de la bataille des Thermopyles accompagné de remarquables explications et commentaires [55].

Au cours des années précédant la révolution, les « Maîtres de la Nation » n'avaient eu cesse, dans leurs écrits et leur enseignement, d'exalter le sacrifice des combattants des Thermopyles, ainsi que la gloire qu'en tira la race et de l'ériger en exemple et en symbole pour les nouveaux sacrifices que la lutte imminente pour la liberté exigerait alors de la part de la jeunesse grecque. C'est Denis Solomos, le poète national des insurgés hellènes, qui, dans son *Hymne de la Liberté*, invoque les Trois-Cents des Thermopyles pour inspirer leurs dignes descendants dans leur lutte pour la liberté [56]. C'est encore Alexandre Ypsilantis, annonçant l'ouverture de la lutte pour la liberté grecque, dans sa proclamation insurrectionnelle du 21 Février 1821, qui invite les Grecs à « livrer bataille entre Marathon

[52] Plut., *De Herod. malign.*
[53] Philostr., *Apollon.*, IV, 23.
[54] Chateaubriand, *Itinéraire*, v. I, pp. 177 et suiv.
[55] Rhigas Velestinlis. Χάρτα τῆς Ἑλλάδος . . . ἐν Βιέννη, 1797.
[56] Dion. Solomos, *Hymne à la Liberté.*

et les Thermopyles ». Quelque temps après, en effet, devant l'univers frappé d'étonnement, Athanase Diakos, un des premiers chefs de la lutte pour la libération, tient le pont d'Alamana, sur le Sperchéios, à l'intérieur du camp de Malide — théâtre des opérations de Léonidas contre Xerxès — et, refusant de céder, s'offre en holocauste avec ses « palikares » suivant l'exemple des Thermopylomaques.

Plus de vingt-quatre siècles se sont écoulés, pendant lesquels d'innombrables événements d'une portée incommensurable ont marqué le cours de l'histoire et changé radicalement le sort de l'humanité. Mais la vaillance de cette poignée de Grecs qui affrontèrent aux Thermopyles des myriades d'envahisseurs barbares venant de l'Asie est toujours l'objet d'admiration et d'éloges, tandis que le sacrifice de Léonidas et de ses compagnons continue d'être considéré comme le symbole de toute noble lutte pour la cause de la liberté.

К ВОПРОСУ О СООТНЕСЕННОСТИ ЧАСТЕЙ РЕЧИ СТОИКОВ С ИХ ЛОГИЧЕСКИМИ КАТЕГОРИЯМИ

ВЛ. В. КАРАКУЛАКОВ
(Душанбе, СССР)

Впервые у стоиков язык становится самостоятельным предметом исследования и грамматика занимает равноправное место в числе частей философии: она включается наряду с теорией познания, музыкой и поэтикой в раздел логики—диалектику (вторым разделом логики являлась риторика). Язык, λόγος προφορικός, рассматривается стоиками как внешнее выражение мышления, разума (λόγος ἐνδιάθετος), а следовательно, надежным средством познания действительности. У стоиков появляется нечто новое в понимании логико-речевого процесса по сравнению с их предшественниками. Секст Эмпирик свидетельствует, что стоики утверждают, что „три вещи между собой сопряжены: *обозначаемое* (σημαινόμενον) [иначе называемое „высказываемым" (λεκτόν)], *обозначающее* (σημαῖνον) и *объект* (πρᾶγμα)"[1]. Новым в этом перечне является „обозначаемое" — нечто бестелесное, стоящее между предметом (и представлением), с одной стороны, и обозначающим (т.е. звуковым комплексом, обладающим определенным значением), с другой — вещами телесными: оно представляет собой некое „значение", мысль, тесно связанную с соответствующим звуковым комплексом, так как „мы его, т.е. обозначаемое, постигаем разумом..., а варвары не воспринимают, хотя и слышат звук"[2]. *Высказываемое* — это нечто „среднее между представлением и вещью"[3]. Хотя пример, приведенный Секстом Эмпириком (слово *Дион* — *обозначающее*, сам *Дион* — объект),

---

[1] *Stoicorum ueterum fragmenta* (coll. I. ab Arnim, vol. I—IV, Lipsiae, 1903—24), II, 166 (Sext. Emp., *Adu. math.* VIII, 11). В перечне Секста опущено представление как элемент логико-речевого процесса, однако хорошо известно, что учение о представлении получило детальную разработку в стоической философии (*SVF*, II, 52; 53; 64 и др.).

[2] *SVF*, II, 166.

[3] *SVF*, II, 168.

как будто бы указывает, что *обозначаемое* относится к отдельному слову [4], источники позволяют предполагать, что *высказываемое* соотносилось с предложением: мы узнаем, что стоическая теория знала ,,недостаточное" *высказываемое* (λεκτὸν ἐλλιπές), выраженное глаголом-предикатом, без упоминания субъекта (напр., *пишет*, *говорит*) и ,,законченное" *высказываемое* (λεκτὸν αὐτοτελές), выраженное предложением, состоящим по меньшей мере, из субъекта и предиката (напр., Сократ пишет, Сократ говорит)[5]. Таким образом ,,части речи" стоиков или, как точнее предпочитал выражаться Хрисипп, ,,элементы" суждения-предложения (στοιχεῖα τοῦ λόγου)[6] — это члены предложения, элементы некой семантико-синтаксической классификации.

Источники сообщают, что ,,древнейшие стоики" (в данном случае, Зенон и Клеант) признавали четыре части речи: имя, глагол, союз и член [7], т.е. те же, которые приписывались античной традицией Аристотелю (за исключением ,,члена") и Теофрасту и встречались у реторов. Пятая часть речи была введена Хрисиппом, который оставил старое наименование ,,имени" (ὄνομα) лишь за именами собственными, а имена нарицательные выделил в самостоятельную часть речи — ,,нарицание" (προσηγορία)[8]. ,,Древнейшие стоики" включали в понятие ,,члена" не только собственно член, но также местоимения и предлоги [9], не отличаясь в этом отношении от Аристотеля и Теофраста. Ко времени же Хрисиппа предлоги объединяются стоиками в одну часть речи с союзами[10] и в отличие от собственно союзов именуются προθετικοὶ σύνδεσμοι[11]; а внутри ,,члена" различались собственно члены (ἄρθρα ἀοριστώδη) и местоимения (ἄρθρα ὡρισμένα)[12]. Глагол (ῥῆμα) мыслился стоиками, в первую очередь, как предикат и определялся ими как ,,несоставной предикат" (ἀσύνθετον κατηγόρημα)[13]; причастие также мыслится как глагольная форма (*participium connumerantes uerbis*) и именуется ,,причастным или падежным глаголом" (*participiale uerbum uel casuale*)[14], воспринимается как некая ,,помесь глагола и имени" (μῖγμα ῥήματος καὶ ὀνόματος)[15], но иногда рассматривается то как отглагольное имя, то как падежное наклонение глагола (*uel nomen uerbale uel modus uerbi casualis*)[16] и именуется ,,возвратным именем" (*appellatio reciproca*, ἀντανάκλαστος

---

[4] И это, возможно, отражает современный Сексту взгляд Стои на рассматриваемый вопрос.

[5] *SVF*, II, 181.

[6] *SVF*, II, 148.

[7] Dionys. Halic., *De comp. uerb.*, 2; cf. *De Demosth. praest.*, 48.

[8] Diog. Laert., VII, 57.

[9] Prisc., *GL* III, 501, 10–12.

[10] Cf. Apollon., *De coniunct.*, 214, 8 Schneid.

[11] Apollon., *De constr.*, p. 436, 13–14 Uhl.; p. 458, 1–2 Uhl.; cf. Prisc., *GL* II, 54, 21–22. (*praepositiua coniunctio*).

[12] Apollon., *De pronom.*, 5, 13–14 Schneid.; cf. Prisc., *GL* II, 548, 7 sqq.; 54, 12; cf. *Schol. Dion. Thrac.*, 518, 33; 356, 12 Hilg. (ἄρθρον ἀόριστον).

[13] *SVF*, III, p. 213, fr. 22 (Diog. Laert., VII, 58).

[14] Prisc., *GL* II, 54, 9–10; cf. *Schol. Dion. Thrac.*, 520, 16; 356, 10–15 Hilg.

[15] Plutarch., *Quaest. Platon.*, 6, p. 1011; cf. Prisc., *GL* II, 548, 14.

[16] Prisc., *GL* II, 549, 1.

προσηγορία), напр. „*читающий* это *читатель*" и „читатель это читающий" („*legens* est *lector*" et „*lector legens*") [17]. Шестая часть речи — наречие (μεσότης)— появляется у стоиков позже, а именно у Антипатра [18], ученика Диогена Вавилонского, несомненно под влиянием александрийской грамматики; первоначально, как показывает самое наименование μεσότης, к этой части речи относились лишь наречия, образованные от качественных прилагательных [19]; в дальнейшем, однако, понятие это, видимо, под влиянием того же александрийского понимания наречия (ἐπίρρημα), расширяется охватывая всевозможные „дополнения" к глаголу, и наряду с μεσότης появляется наименование πανδέκτης [20] (нечто вроде „корзины, куда сваливаются самые различные вещи").

У Хрисиппа наречия еще не фигурировали как самостоятельные части речи и, видимо, рассматривались в качестве уточнений глаголов. На это указывает сообщение Дионисия Галикарнасского о том, что наречие выделилось из глагола. Поскольку у Аристотеля наречие относилось к именам, объединение наречия с глаголом может относиться только к стоикам. Что касается утверждения Присциана, что стоики относили наречия либо к именам, либо к глаголам, и именовали их *adiectiua uerborum*, то такое заблуждение могло быть вызвано как термином ἐπίθετα ῥημάτων (прилагательные глаголов), так и термином μεσότης (средина) [21].

Являясь средством познания действительности, язык должен был отражать предметные категории действительного мира. Таким отражением стоических категорий, „первичных родов" (πρῶτα γένη) [22] в языке оказываются „элементы предложения". Об этом в дошедших до нас фрагментах стоиков прямо не говорится, однако именно это послужило основанием, например, для разделения у Хрисиппа *имени* на две самостоятельные части речи — *имя* (ὄνομα) и *нарицание* (προσηγορία) — и нашло отражение в определениях этих частей речи: *нарицание* определяется как часть речи, показывающая общее качество (κοινὴ ποιότης), а *имя* — единичное качество (ἰδία ποιότης) [23].

Таких категорий, на которые разделяется у стоиков все телесное, четыре: ὑποκείμενον — субстрат качественно не определенный (ἄποιος ὕλη); ποιόν — субстрат, определенный в своем существенном качестве; он может быть либо индивидуально определенным (ἰδίως ποιόν), либо определенным общим образом (κοινῶς ποιόν); πῶς ἔχον — находящееся в определенном состоянии, определенное в своем модусе бытия; πρός τί

---

[17] Prisc., *GL* II, 548, 14–17.

[18] *SVF*, III, Antip., p. 247, fr. 22 (Diog. Laert., VII, 57).

[19] *SVF*, II, 173.

[20] Charis, *GL* I, 190, 24–27 (= Barw., 247, 12–15); cf. 194, 19–21 (= Barw., 252, 28–31).

[21] И. М. Тронский, *Основы стоической грамматики* (Сборник „Романо-германская филология", Ленинград, 1957 г.), стр. 309 и прим.2.

[22] *SVF*, II, 369 sqq. В отличие от Аристотеля, стоики устанавливали всего четыре категории, каждая из которых служила для уточнения предшествующей.

[23] *SVF*, III, p. 213, fr. 22. Морфологическая мотивировка такого разделения (различное склонение при одинаковых окончаниях), встречающаяся в схолиях к Дионисию Фракийцу (214, 17 sqq.; 356, 25 sqq.), конечно, поздняя и отражает чисто грам-

πως ἔχων — находящееся в определенном состоянии по отношению к другому предмету [24].

С легкой руки Р. Шмидта до недавних пор господствовал взгляд, что ὑποκείμενον соответствует „члену", ποιόν — „имени" и „нарицанию", πῶς ἔχων — „глаголу", πρὸς τί πως ἔχων — „союзу".

Однако, в действительности соотнесенность с „элементами предложения" выступает четко лишь для первых двух категорий: качественно неопределенному субстрату (ὑποκείμενον) соответствуют несомненно „члены", т.е. местоимения (за исключением личных и притяжательных) и артикли; субстрату индивидуально определенному (ἰδίως ποιόν) соответствует „имя (собственное)", а определенному общим образом (κοινῶς ποιόν) — „нарицание" (имя нарицательное). Что касается πῶς ἔχων и πρὸς τί πως ἔχων, то вопрос об их соотнесенности с „элементами предложения" выглядит сложнее, так как высшим родовым понятием для всех четырех стоических категорий является субстрат (ὑποκείμενον), тогда как κατηγόρημα (глагол-сказуемое) и „союз" в суждении-предложении не включают в себя понятие субстрата. Действительно, предикат является у стоиков, как мы уже видели „недостаточным высказываемым", т.е. выражает лишь модус бытия без указания субъекта, тогда как категория πῶς ἔχων — качественно определенный модус бытия. Следовательно, этой категории скорее соответствует простое суждение-предложение в целом (ὄνομα или προσηγορία + κατηγόρημα), вероятно, с упором на глагол-предикат. Что касается категории πρὸς τί πως ἔχων, указывающей на субстрат качественно определенный, находящийся в некоем состоянии по отношению к другому предмету, то в суждении-предложении, скорее всего, ему соответствует либо сочетание κατηγόρημα (глагол-предикат) + дополнение, выраженное неким ποιόν (то ли именем, то ли наречием), либо определение, выраженное прилагательным или родительным падежом существительного. „Союзы" же, служащие лишь для выражения отношений между предметами или предикатами и не выражающие ни субстратов, ни модусов их существования, вряд ли могут быть соотнесены с той или иной предметной категорией [25].

матический подход. Наличие связи между категориями и "элементами" суждения-предложения было подмечено уже более ста лет назад Шмидтом (R. Schmidt, *Stoicorum grammatica*, Halle, 1839, стр. 37) и Лершем (L. Lersch, *Die Sprachphilosophie der Alten*, II, Bonn, 1840, стр. 28), но в дальнейшем о ней упоминают лишь отдельные исследователи (напр. H. Steinthal, *Geschichte der Sprachwissenschaft bei den Griechen und Römern*, T. 1, Berlin, 1890, стр. 297). В последнее время к этому вопросу возвращается И. М. Троицкий (*Проблемы языка в античной науке*, стр. 26, сб. „Античные теории языка и стиля", Ленинград, 1936; *Основы стоической грамматики*, стр. 309—310).

[24] В стоической философии все сущее и не сущее, телесное и бестелесное объединяется высшим родовым понятием (,,ΤΙ ΕΧΤΟ") (*SVF*, II, 369 sqq.).

[25] Ср. определение „союза" у Диогена Вавилонского (*SVF*, III, p. 214, fr. 22): „Союз — беспадежная часть речи, связывающая части речи" (συνδοῦν τὰ μέρη τοῦ λόγου).

LE SYSTÈME VOCALIQUE DU DIALECTE ATTIQUE

PAR

LIANA LUPAȘ

0. Ce travail représente la première partie d'une étude plus ample, que nous nous proposons de consacrer à la description phonologique du dialecte attique[1]. Il vise en premier lieu à dégager l'inventaire des unités vocaliques distinctives. A cet effet nous avons essayé de déterminer la place qu'occupent dans le système phonologique les différents segments décrits par les traités de phonétique. Au cours de l'analyse nous avons fait abstraction des intonations dont sont susceptibles toutes les voyelles.

A la différence des autres ouvrages sur le vocalisme attique[2], notre article est basé sur un point de vue strictement synchronique : nos remarques ne portent que sur la seconde moitié du V-e siècle avant notre ère. Suivant une opinion répandue parmi les savants qui se sont occupés de phonétique grecque[3], nous considérons qu'à cette époque le dialecte attique possédait encore de vraies diphtongues [ei̯] et [ŏu̯], notées par ει et ου. Pour ceux qui croient que la monophtongaison de ει et ου était déjà réalisée au V-e siècle, notre analyse reste en principe correcte, mais elle correspond à un moment plus reculé de l'histoire du dialecte attique.

1. On admet généralement qu'à l'époque classique le dialecte attique possédait douze voyelles phonétiquement distinctes : cinq brèves,

[1] Nous ne connaissons malheureusement pas la thèse de David Hilary Kelly, *The Word in Ancient Greek, A phonological study*, University of Pennsylvania Diss., 1958.

[2] Cf. notamment Wilhelm Brandenstein, *Zur historischen Phonologie an Hand von altgriechischen Beispielen*, Recueil Linguistique de Bratislava, Bratislava, 1948, p. 83–91, et *Phonologische Bemerkungen zum Altgriechischen*, Acta Linguistica, VI (1950), p. 31–46, Martin Sánchez Ruipérez, *Esquisse d'une histoire du vocalisme grec*, Word, XII (1956), p. 67–81, R. Katičić, *Zu einigen Grundfragen der Entwicklungsgeschichte des griechischen Vocalsystems*, Živa Antika, VIII (1958), p. 289–293, W. S. Allen, *Some Remarks on the Structure of Greek Vowel Systems*, Word, XV (1959), p. 240–251.

[3] Voir dernièrement Michel Lejeune, *Traité de phonétique grecque*, Paris, 1947, p. 198–200. Par contre, E. Schwyzer croit que la confusion des diphtongues ει et ου avec les voyelles longues fermées [ę] et [ǫ] s'est produite, dans le dialecte ionien-attique, au plus tard durant le V-e siècle (*Griechische Grammatik*, I, München, 1934, p. 192).

[ă], [ĕ], [ĭ], [ŏ], [ŭ], et sept longues, [ā], [ę], [ē], [ī], [ǫ], [ō], [ū]. Toutes ces voyelles peuvent apparaître dans des entourages phoniques identiques : elles doivent donc être considérées comme les réalisations d'autant de phonèmes différents. En principe, pour démontrer l'indépendance phonologique d'un segment il faudrait prouver qu'il s'oppose à tous les autres phonèmes de la langue. Pratiquement on peut considérer la démonstration comme acquise si on arrive à poser l'existence d'une opposition entre le segment en question et les phonèmes auxquels il ressemble le plus du point de vue phonétique. C'est ce que nous nous sommes efforcés de faire en étudiant les voyelles du dialecte attique. Nous avons essayé d'illustrer par des paires minimales la présence des oppositions aux différentes places du mot, à l'initiale, à l'intérieur et à la finale.

En outre, nous avons mis en évidence le rôle morphologique des différentes oppositions, à cause de son importance particulière pour la phonologie (les oppositions utilisées par la morphologie ont un rendement fonctionnel beaucoup plus élevé que les oppositions utilisées seulement par le lexique[4]).

1.1. Le phonème |ă| peut être défini par les oppositions suivantes :

|ă| — |ā| ἄκων (ᾱ) « javelot » — ἄκων (ᾰ) « contraint ».
εὐαγής (ᾱ) « pur » — εὐαγής (ᾰ) « brillant »[5].
λυπηρά (ᾱ), nom.-acc. pl. n. — λυπηρά (ᾱ) nom. sing. f., « affligeant ».

Cette opposition est utilisée à des fins morphologiques dans le paradigme des adjectifs du type λυπηρός et dans la flexion du type χώρα: χῶραι, nom. pl. — χώρᾳ, dat. sing. (pour des raisons que nous exposerons plus tard (au § **3.1.**) nous considérons biphonématiques toutes les diphtongues)[6].

|ă| — |ĕ| ἀγείρω « rassembler » — ἐγείρω « éveiller ».
δασμός « tribut » — δεσμός « lien ».
ἔλυσα, ind. ao., I-e pers. du sing. — ἔλυσε, ind. ao., III-e pers. du sing. de λύω « délier ».

Cette opposition est largement utilisée en morphologie : [λύσασθε, impér. ao. moyen, II-e pers. du pl. — λύσεσθε, ind. futur moyen, II-e pers. du pl.; λύσασθαι, inf. ao. moyen — λύσεσθαι, inf. futur moyen; λέλυκα, ind. pf., I-e pers. du sing. — λέλυκε, ind. pf., III-e pers. du sing.

[4] Cf. A. Graur, *Rôle des facteurs morphologiques dans l'évolution des phonèmes*, Preprints of Papers for the Nineth International Congress of Linguists, August 27—31, 1962, Cambridge, Mass., p. 32—33.

[5] Cf. Liddell-Scott, *s.uu.*

[6] On trouve quelques mots dans lesquels la quantité de l'α est tantôt brève, tantôt longue. Parmi ceux cités par W. Christ, *Metrik der Griechen und Römer*[2], Leipzig, 1879, p. 17, sont usités à l'époque classique, avec les deux quantités Ἅιδος, ἀμᾶν, ἀνήρ, Ἄρης, ἀρῶ (futur de αἴρω) et φάρος. En outre sont sujettes à ce genre d'oscillations les désinences -εα et -εας des substantifs en -ευς. Ces exemples ne prouvent rien contre l'existence de l'opposition /ă/—/ā/. Cf. Kenneth L. Pike, *Phonemics, A Technique for Reducing Languages to Writing*, Ann Arbor, The University of Michigan Press, 1959, p. 62 : « Once two segments are proved to be phonemically distinct it is assumed that they remain phonemically distinct even if there is fluctuation between them ».

(tout comme ἔλυσα — ἔλυσε, cité plus haut); φύλακας, acc. pl. — φύλακες, nom. pl. de φύλαξ « gardien », φύλακα, acc. sing. — φύλακε, nom.-acc. duel (les mêmes paires minimales apparaissent dans la flexion de tous les substantifs, adjectifs et participes qui suivent la III-e déclinaison consonantique, à moins qu'ils ne soient des thèmes en sifflante).

|ă| — |ŏ| ἄχος « chagrin » — ὄχος « char ».
λυσάμενος, part. ao. moyen — λυσόμενος, part. futur moyen.
ἄλλα, nom.-acc. pl. n. — ἄλλο, nom.-acc. sing. n. de ἄλλος « autre ».

En morphologie cette opposition sert à différencier quelques formes de l'aoriste des formes correspondantes du futur : λυσάμενος — λυσόμενος (voir plus haut); λῦσαν, λύσαντος, part. ao. actif — λῦσον, λύσοντος part. futur actif (λῦσον est également la II-e pers. du sing. de l'impér. ao. actif). Dans la flexion nominale, elle est utilisée par les adjectifs de la I-e classe : ἀγαθαί, nom. pl. f. — ἀγαθοί, nom. pl. m.

1.2. Les oppositions suivantes caractérisent le phonème |ĕ| :

|ĕ| — |ę̆| ἐλπίζομεν, ind. prés., I-e pers. du pl. — ἠλπίζομεν, ind. impf., I-e pers. du pl.
δέξομαι, ind. futur de δέχομαι « recevoir » —
δήξομαι, ind. futur de δάκνω « mordre ».
σέ, acc. de σύ — σή, nom. sing. f. de σός, σή, σόν.

Cette opposition joue un grand rôle en morphologie : elle est le seul élément qui différencie certaines formes de l'indicatif des formes correspondantes du subjonctif : λύετε, ind. prés., II-e pers. du pl. — λύητε, subj. prés., II-e pers. du pl. (au médio-passif, λύεσθε — λύησθε, au duel, λύετον — λύητον et λύεσθον — λύησθον); λύσετε, ind. futur, II-e pers. du pl. — λύσητε, subj. ao. II-e pers. du pl. (à la voix moyenne, λύσεται — λύσηται, au duel, λύσετον — λύσητον et λύσεσθον — λύσησθον); λύεται, ind. prés., médio-passif, III-e pers. du sing. — λύηται, subj. prés., médio-passif, III-e pers. du sing. On retrouve la même opposition entre quelques formes de présent et d'imparfait des verbes qui commencent par ĕ, type ἐλπίζω : ἐλπίζομεν—ἠλπίζομεν (voir plus haut), médio-passif ἐλπιζόμεθα — ἠλπιζόμεθα, II-e pers. du pl. ἐλπίζετε — ἠλπίζετε, médio-passif ἐλπίζεσθε — ἠλπίζεσθε; ἔλπιζε, impér. prés., II-e pers. du sing. — ἤλπιζε, ind. impf. III-e pers. du sing.; ἐλπίζου, impér. prés., médio-passif, II-e pers. du sing. — ἠλπίζου, ind. impf., médio-passif, II-e pers. du sing. Dans la flexion nominale, l'opposition |ĕ| — |ę̆| apparaît entre le nom.-acc. sing. n. et le nom. sing. m.-f. des adjectifs du type ἀληθής, ἀληθές « vrai »[7].

|ĕ| — |ę̆| ἐργαζόμεθα, ind. prés., I-e pers. du pl. — εἰργαζόμεθα, ind. impf., I-e pers. du pl. de ἐργάζομαι « travailler ».
ἀληθές, nom.-acc. sing. n. — ἀληθεῖς, nom. pl., m.-f.
φίλε, voc. sing. m. de φίλος,-η,-ον « cher » — φίλει, impér. prés., II-e pers. du sing. de φιλέω « chérir ».

[7] Sur le rôle morphologique de l'opposition /ĕ/ — /ę̆/ voir I. Fischer, *Phonèmes et graphèmes vocaliques dans l'orthographe ionienne-attique classique*, St. Cl., III (1961), p. 30.

Cette opposition ne joue un rôle morphologique que dans la flexion du type ἀληθής, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

|ĕ| — |ᾰ|, voir § 1.1.

|ĕ| — |ŏ| ἐργάζομαι « travailler » — ὀργάζομαι, médio-passif de ὀργάζω « amollir ».
ὀβελός « broche à rôtir » — ὀβολός « obole ».
τε « et » — τό, neutre de l'article (en réalité atone)[8].

L'opposition |ĕ| — |ŏ| est utilisée en morphologie : à la III-e déclinaison dans la flexion des thèmes en occlusive, en nasale et en liquide elle maintient différent le nominatif pluriel (type φύλακες, ῥήτορες) du génitif singulier (type φύλακος, ῥήτορος).

|ĕ| — |ĭ| ἔστε, impér. prés., II-e pers. du pl. de εἰμί « être » — ἴστε, impér. prés., II-e pers. du pl. de οἶδα « savoir ».
ἕνα, acc. sing. m. de εἷς « un » — ἵνα « afin que ».
τε « et » — τι, nom. sing. n. de τις « quelqu'un ».

Cette opposition est utilisée en morphologie, par la flexion du verbe : λύθητε, impér. ao. passif, II-e pers. du pl. — λύθητι, impér. ao. passif, II-e pers. du sing.

1.3. L'existence d'un phonème |ĭ| est assurée grâce aux oppositions suivantes :

|ĭ| — |ī| ἰόν (ĭ), nom. sing. n. du part. prés. de εἰμί — ἰόν (ī), acc. sing. de ἰός « venin ».
τρίβων (ĭ) « manteau grossier » — τρίβων (ι), nom. sing. m. du part. prés. de τρίβω « user par le frottement ».

En morphologie, l'opposition |ĭ| — |ī| est le seul élément qui différencie quelques formes de présent et d'imparfait des verbes qui commencent par ĭ, comme ἱκετεύω « supplier »: ἱκετεύομεν (ĭ), ind. prés., I-e pers. du pl. — ἱκετεύομεν (ī), ind. impf., I-e pers. du pl., ἱκετεύετε (ĭ), ind. prés., II-e pers. du pl. — ἱκετεύετε (ī), ind. impf., II-e pers. du pl., ἱκέτευε (ĭ), impér. prés., II-e pers. du sing. — ἱκέτευε (ī), ind. impf., III-e pers. du sing.[9]

|ĭ| — |ĕ|, voir § 1.2.

|ĭ| — |ŭ|[10] πίστις « foi » — πύστις « enquête »[11].

Cette opposition n'a aucune valeur morphologique.

1.4. Le phonème |ŏ| peut être défini par les oppositions suivantes :

|ŏ| — |ǫ̆| ὄν, nom. sing. n. — ὤν, nom. sing. m. du part. prés. de εἰμί.
κόμη « chevelure » — κώμη « village ».
τό, nom.-acc. sing. n. — τώ, nom.-acc. duel de l'article.

---

[8] Cf. E. Schwyzer, *op. cit.*, I, p. 387.

[9] Dans des formes comme ἡμῖν, πρίν, ὑμῖν, ψιμύθιον et dans quelques présents en -ίω, la quantité de l'ι est fluctuante. Cf. W. Christ, *op. cit.*, p. 17 et M. Lejeune, *op. cit.*, p. 215. Ce fait n'a aucune influence sur l'existence d'une opposition |ĭ| — |ī|, cf. § 1.1., note.

[10] Nous expliquerons plus tard (au § 4), pourquoi nous préférons écrire |ŭ| et |ū| et non |ᾰ̆| et |ᾱ̆|.

[11] |ŭ| n'apparaît jamais à l'initiale du mot.

Cette opposition joue un rôle morphologique très important : elle apparaît dans la flexion des thèmes en *o/e* (λόγον, acc. sing. — λόγων, gén. pl.), des substantifs et des adjectifs de la III-e déclinaison, thèmes en nasale (δαῖμον, voc. sing. — δαίμων, nom. sing., σῶφρον, nom.-acc.n. — σώφρων, nom. sing. m.-f.) ainsi que des participes actifs du présent, du futur et du parfait (λῦον, nom.-acc. sing. n. — λύων, nom. sing. m.-f., λῦσον, nom.-acc. sing. n. — λύσων nom. sing., m.-f., λελυκός, nom.-acc. sing. n. — λελυκώς, nom. sing. m.-f.) En outre, elle est utilisée par le paradigme du verbe : λύομεν, ind. prés., I-e pers. du pl. — λύωμεν, subj. prés., I-e pers. du pl. (médio-passif λυόμεθα — λυώμεθα, λύομαι — λύωμαι, λύονται, ind. prés., III-e pers. du pl. — λύωνται, subj. prés., III-e pers. du pl.), λύσομεν, ind. futur, I-e pers. du pl. — λύσωμεν, subj. ao., I-e pers. du pl. (voix moyenne, λυσόμεθα — λυσώμεθα ; λύσονται, ind. futur, III-e pers. du pl. — λύσωνται, subj. ao., III-e pers. du pl.). Les verbes qui commencent par *ŏ*, comme ὀνομάζω « nommer », ont aux formes à augment un *ō* : ὀνομάζομεν, ind. prés., I-e pers. du pl. — ὠνομάζομεν, ind. impf., I-e pers. du pl. (médio-passif ὀνομαζόμεθα — ὠνομαζόμεθα, II-e pers. du pl. ὀνομάζετε — ὠνομάζετε et ὀνομάζεσθε — ὠνομάζεσθε), ὀνόμαζε, impér. prés., II-e pers. du sing. — ὠνόμαζε, ind. impf., III-e pers. du sing., ὀνομάζου, impér. prés., médio-passif, II-e pers. du sing. — ὠνομάζου, ind. impf., médio-passif, II-e pers. du sing. [12].

|*ŏ*| — |*ō*| ὅν, nom.-acc. sing. n. du part. prés. de εἰμί — οὖν « donc » [13].
βολή « jet d'un projectile » — βουλή « conseil ».
τό, nom.-acc. sing. n. — τοῦ, gén. sing. m.-n. de l'article [14].

L'opposition |*ŏ*| — |*ō*| est utilisée par la flexion des thèmes en *o/e* et en *s* : λύκος, nom. sing. — λύκους, acc. pl., γένος, nom.-acc. sing. — γένους, gén. sing.

|*ŏ*| — |*ă*|, voir § 1.1.
|*ŏ*| — |*ĕ*| voir § 1.2.
|*ŏ*| — |*ŭ*| τόκος « enfantement » — τύκος « pic de tailleur de pierre ».
Cette opposition n'est pas employée en morphologie.

1.5. Les oppositions suivantes définissent le phonème |*ŭ*| :

|*ŭ*| — |*ū*| πυρός (ŭ), gén. sing. de πῦρ « feu » — πυρός (ū), nom. sing., « froment ».
σύ, nom. sing. « tu, toi » — σῦ, voc. sing. de σῦς « porc ».

En morphologie, |*ū*| par rapport à |*ŭ*| sert à caractériser quelques formes à augment temporel des verbes qui commencent par ὑ- comme

[12] Cf. I. Fischer, *op. cit.*, p. 30.
[13] Cf. Emile Boisacq, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque* [3], Heidelberg-Paris, 1938, *s.u.*
[14] Les deux formes sont proclitiques, cf. M. Lejeune, *op. cit.*, p. 272.

ὑβρίζω «traiter avec insolence» : ὑβρίζομεν (ŭ), ind. prés., I-e pers. du pl. — ὑβρίζομεν (υ), ind. impf., I-e pers. du pl. (au médio-passif ὑβριζόμεθα (ŭ), ind. prés. — ὑβριζόμεθα (ῠ), ind. impf., à la II-e pers. du pl. ὑβρίζετε (ŭ), ind. prés. — ὑβρίζετε (υ), ind. impf., médio-passif ὑβρίζεσθε (ŭ), ind. prés. — ὑβρίζεσθε (ῠ), ind. impf.), ὕβριζε (ŭ), impér. prés., II-e pers du sing. — — ὕβριζε (ῠ), ind. impf., III-e pers. du sing., ὑβρίζου (ŭ), impér. prés., médio-passif, II-e pers. du sing. — ὑβρίζου (ῠ), ind. impf., médio-passif, II-e pers. du sing.[15].

|ă| — |ŏ|, voir § 1.4.
|ă| — |ĭ|, voir § 1.3.

1.6. Le phonème |ā| est caractérisé par les oppositions suivantes :

|ā| — |ă|, voir § 1.1.
|ā — | |ᾰ̣| ἄκουσα, nom. sing. f. de ἄκων «contraint» — ἤκουσα, ind. ao., I-e pers. du sing. de ἀκούω «entendre».
λύπης, gén. sing. — λύπας, acc. pl. de λύπη «chagrin».
νίκα, impér. prés., II-e pers. du sing. de νικάω «vaincre» — νίκη, nom. sing., «victoire».

Le rôle morphologique de l'opposition |ā| — |ᾰ̣| est réduit : dans la flexion des thèmes en -η de la I-e déclinaison, elle sert à différencier l'accusatif pluriel du génitif singulier (voir λύπας — λύπης cité plus haut), et le nominatif-accusatif duel du type λύπα, du nominatif singulier, du type λύπη.

|ā| — |ŏ| ἄν «si» — ὤν, nom. sing. m. du part. prés. de εἰμί.
πᾶς «tout» — πῶς «comment».
τίμα, impér. prés., II-e pers. du sing. — τιμῶ, ind. prés., I-e pers. du sing.[16]

Cette opposition est utilisée morphologiquement dans la flexion des adjectifs du type λυπηρός (λυπηρᾷ, dat. sing. f. — λυπηρῷ, dat. sing. m.-n.) et des verbes du type τιμάω (τιμᾶν, inf. prés. actif — τιμῶν, part. prés., nom. sing. m.-n.).

1.7. Le phonème |ᾰ̣| peut être défini par les oppositions suivantes :
|ᾰ̣| — |ĕ|, voir § 1.2.
|ᾰ̣| — |ā|, voir § 1.6.
|ᾰ̣| — |ŏ| ἦν «voilà !» — ὤν, nom. sing. m. du part. prés. de εἰμί.
ἄλλην, acc. sing. f. — ἄλλων, gén. pl. de ἄλλος «autre».
ἦ «certes» — ὦ, subj. prés., I-e pers. du sing. de εἰμί.

---

[15] Il y a des mots dont l'υ admet les deux quantités à l'époque classique : Ὕγης, ὕδωρ, quelques présents en -ύω, etc., cf. I. Fischer, *op. cit.*, p. 32, W. Christ, *op. cit.*, p. 17. Ainsi que nous l'avons indiqué à propos de ᾰ̣, les hésitations ne menacent guère l'existence de l'opposition |ā| — |ă|, cf. § 1.1. note.

[16] Les deux formes sont en outre différenciées par l'accent.

Cette opposition est utilisée en morphologie seulement par la flexion de l'article (τῇ, dat. sing. f. — τῷ, dat. sing. m.-n.) et des adjectifs de la I-e classe, du type ἀγαθός (ἀγαθῇ, dat. sing. f. — ἀγαθῷ, dat. sing. m.-n.)

/ę̄/ — /ę̆/ ἠμί «je dis» — εἰμί «je suis».
ἧς, gén. sing. f. de ὅς, ἥ, ὅ «qui» — εἷς, nom. sing. m. de εἷς, μία, ἕν «un».
φίλῃ, nom. sing. f. de φίλος,-η,-ον «cher» — φίλει, impér. prés., II-e pers. du sing. de φιλέω «chérir».

L'opposition /ę̄/ — /ę̆/ apparaît dans la flexion des verbes contractes en -έω (ποιεῖτε, ind. prés., II-e pers. du pl. — ποιῆτε, subj. prés., II-e pers. du pl., médio-passif ποιεῖσθε — ποιῆσθε, duel ποιεῖτον — ποιῆτον et ποιεῖσθον — ποιῆσθον; ποιεῖται, ind. prés., médio-passif, III-e pers. du sing. — ποιῆται, subj. prés., médio-passif, III-e pers. du sing., duel ποιεῖσθον — ποιῆσθον), des substantifs en -ης (τριήρης, nom. sing. — τριήρεις, nom. plur. «navire à trois rangs de rames») et des adjectifs du type πλήρης «plein» (πλήρης, nom. sing., m.-f. — πλήρεις, nom. pl., m.-f.) [17].

1.8. Le phonème /ę̄/ est caractérisé par les oppositions suivantes :
/ę̄/ — / /, voir § **1.2.**
/ę̄/ — /ę̆/, voir § **1.7.**
/ę̄/ — /ǭ/ ποιεῖν, inf. prés. actif — ποιοῦν, nom. sing. n. du part. prés. de ποιέω «faire».
φίλει, impér. prés., II-e pers. du sing. — φίλου, gén. sing. m.-n. de φίλος, -η, -ον «cher».

En morphologie cette opposition est employée dans le paradigme des verbes contractes en -εω, ainsi qu'on peut le voir par l'exemple ποιεῖν — ποιοῦν.

/ę̆/ — /ɨ/ εἰς «dans» — ἴς «muscle» [18].
θείς, nom. sing. m. du part. ao. de τίθημι «poser» — θίς «tas, monceau».

L'opposition /ę̆/ — /ɨ/ ne joue aucun rôle en morphologie.

1.9. L'existence d'un phonème /ɨ/ est assurée par les oppositions suivantes :
/ɨ/ — /ɪ/, voir § **1.3.**
/ɨ/ — /ę̆/, voir § **1.8.**
/ɨ/ — /ū/ ἐμήνισα, ind. ao. de μηνίω «avoir du ressentiment» — ἐμήνυσα, ind. ao. de μηνύω «indiquer».

Cette opposition n'est pas employée en morphologie.

1.10. Le phonème /ǭ/ peut être défini par les oppositions suivantes :
/ǭ/ — /ŏ/, voir § **1.4.**
/ǭ/ — /ā/, voir § **1.6.**
/ǭ/ — /ę̄/, voir § **1.7.**

[17] Cf. I. Fischer, *op. cit.*, p. 30.
[18] Ces deux formes sont différenciées aussi par l'accent.

/ǭ/ — /ǫ/ ὦσαι, inf. ao. de ὠθέω «pousser» — οὖσαι, part. prés., nom. pl. f. de εἰμί.
ἀληθῶς «vraiment» — ἀληθοῦς, gén. sing. de ἀληθής «vrai».
τώ, nom.-acc. duel — τοῦ, gén. sing. m.-f. de l'article [19].

Cette opposition est utilisée par la morphologie du verbe : λύω, ind. prés., I-e pers. du sing. — λύου, impér. prés., médio-passif, II-e pers. du sing., λύωσι, subj. prés., III-e pers. du pl. — λύουσι, ind. prés., III-e pers. du pl., λύσωσι, subj. ao., III-e pers. du pl. — λύσουσι, ind. futur, III-e pers. du pl., μισθῶμεν, subj. prés., I-e pers. du pl. — μισθοῦμεν, ind. prés., I-e pers. du pl. (médio-passif μισθώμεθα — μισθούμεθα, II-e pers. du pl. μισθῶτε — μισθοῦτε et μισθῶσθε — μισθοῦσθε, duel μισθῶτον — μισθοῦτον et μισθῶσθον — μισθοῦσθον) [20].

1.11. Les oppositions suivantes garantissent l'existence d'un phonème indépendant /ǫ/ :
/ǫ/ — /ŏ/, voir § **1.4.**
/ǫ/ — /ǭ/, voir § **1.10.**
/ǫ/ — /ę̄/, voir § **1.8.**
/ǫ/ — /ū/ οὕς, acc. pl. m. de ὅς — ὗς, nom. sing «porc» [21].
σοῦ, gén. sing. de σύ — σῦ, voc. sing. de σῦς «porc».
Cette opposition ne joue aucun rôle morphologique.

1.12. Le phonème /ū/ est caractérisé par les oppositions suivantes :
/ū/ — /ŭ/, voir § **1.5.**
/ū/ — /ǫ/, voir § **1.11.**
/ū/ — /ī/, voir § **1.9.**

2. Notre devoir serait, maintenant, d'analyser la valeur phonologique des autres segments vocaliques mentionnés dans les traités de phonétique (voyelles plus fermées ou plus ouvertes que les prototypes, voyelles réduites, voyelles nasales, etc.). La plupart d'entre eux, si tant est qu'ils aient existé au V-e siècle, ne sont évidemment que des variantes, libres ou combinatoires, des phonèmes que nous avons définis au § 1. Voilà pourquoi nous ne croyons pas nécessaire d'insister plus longtemps sur ce point dans un travail dont le but principal est d'établir l'inventaire des unités distinctives. Néanmoins, l'importance de certains faits est telle que nous ne pouvons les négliger sans fausser la perspective de nos recherches.

2.1. Le témoignage de la métrique nous apprend l'existence occasionnelle des semi-voyelles [ę̯], [i̯] et [ǫ̯] [22] qui forment avec les sons voca-

[19] Les deux formes sont proclitiques, cf. M. Lejeune, *op. cit.*, p. 272.
[20] Cf. I. Fischer, *op. cit.*, p. 30.
[21] Mais l'accent des deux formes est différent.
[22] Par contre, le dialecte attique ne connait pas de [ǫ̯] ou de [ę̯]. Dans les exemples qu'on en cite il y a en réalité contraction des voyelles en contact, *e.g.* ἐγὼ οὐκ, scandé ∪ — (Soph., *Phil.*, 1390), ἃ αὐτό, scandé ∪ — ∪ (Ar., *Lys.*, 945). La même explication vaut pour des cas comme μὴ εἰδέναι, scandé — ∪ — (Soph., *Ant.*, 535) ou μὴ ἔρπῃς, scandé — — (Soph., *Phil.*, 985), cf. E. Schwyzer, *op. cit.*, I, p. 401.

liques suivants des diphtongues d'aperture croissante ou des triphtongues. Ce phénomène, que les grammaires appellent synizèse, est fréquent dans toute la poésie dramatique, mais surtout chez Sophocle et Euripide. Il apparaît également dans les inscriptions métriques [23]. Pour [e̯] nous disposons de beaucoup plus d'exemples que pour [i̯] ou pour [u̯].

2.1.1. Dans la tragédie et la comédie ancienne, un [e̯] intérieur ou initial peut apparaître devant les voyelles /ŏ/, /ō/, /ŏ/ et /ā/, ainsi que devant les diphtongues οι et αι [24]. Dans tous ces contextes il est en variation libre avec [e]: il est donc un allophone du phonème /ĕ/. Un même mot peut être scandé avec [e] ou avec [e̯] et les deux variantes se rencontrent parfois dans un seul vers :

Μὴ νῦν ἀτίμα θεούς, θεοῖς σεσωσμένος [25].

En fin de mot, si le mot suivant commence par une voyelle (ἀ-, ου-, αυ- et οι- d'habitude), [e̯] est une variante du phonème /ę̄/ [26] :

Εἰ καὶ τρίτ' ἐστί, μὴ παρῇς τὸ μὴ οὐ φράσαι [27].

Les textes dont nous disposons ne nous permettent pas de préciser dans quel rapport se trouvent les variantes [e̯] et [e] du phonème /ę̄/. La répartition qu'on observe dans les dialogues de la tragédie et de la comédie, [e̯] en fin de mot devant l'initiale vocalique du mot suivant, [ę̄] dans les autres positions, peut être artificielle parce que ni le trimètre iambique, ni le tétramètre trochaïque ne tolèrent l'hiatus.

Du point de vue phonétique l'[e̯], variante de /ĕ/, n'était sûrement pas différent du [e], allophone de /ę̄/. Comme toutes les semi-voyelles, il était indifférent à la quantité. Quand même, /ĕ/ et /ę̄/ ne se confondent pas parce que les contextes dans lesquels cet [e̯] est la variante de l'un ou de l'autre sont différents.

2.1.2. On peut découvrir dans la poésie dramatique les traces d'une oscillation entre [ī] et [i̯], à l'intérieur du mot, devant voyelle. Comme ces deux segments sont en variation libre, ils sont à ranger parmi les allophones du phonème /ī/, que nous avons défini au § **1.3.** Les vers dans lesquels on est obligé de scander [i̯] sont peu nombreux et appartiennent tous aux parties lyriques [28].

---

[23] Cf. K. Meisterhans, *Grammatik der attischen Inschriften* [2], Berlin, 1888, p. 57 (la III-e édition, revue par E. Schwyzer ainsi que la IV-e, revue par E. Kieckers, ne nous ont pas été accessibles).

[24] *E.g.* Ἀχιλλέως, scandé ∪ – – (Soph., *Phil.*, 57), θεούς et θεόν monosyllabiques (Eur., *Tro.*, 86 et 948), ἔα, monosyllabique (Soph., *Ant.*, 95), θεοί, monosyllabique (Soph., *Phil.*, 736), θεαῖσι, scandé – ∪ (Eur., *Tro.*, 969).

[25] Soph., *Ai.*, 1129 ; une scansion monosyllabique de θεοῖς est également possible : νῦν δ'εἰμὶ δούλη· θεοῖς γὰρ ὧδ' ἔδοξέ που, *ibid.*, 489.

[26] Cf. Kühner-Blass, *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache* [3], I, Hannover, 1890, p. 228–229.

[27] Soph., *O.R.*, 283. [e̯ă] apparaît, par exemple, dans Esch., *Sept.*, 402, [e̯ău], dans Ar., *Eccl.*, 643, [e̯ŏ/] dans Soph., *Trach.*, 85, cf. M. Lejeune, *op. cit.*, p. 292.

[28] Cf. W. Christ, *op. cit.*, p. 29. Parmi les exemples qu'il cite on peut mentionner καρδίας et καρδίαν, bisyllabiques dans Esch., *Sept.*, 288 et *Suppl.*, 71, δεμνίοις, scandé – –, dans Eur., *Phoen.*, 1537, Ἴουλον, trisyllabique dans Ar., *Equ.*, 407, etc.

2.1.3. [u̯] intérieur, comme variante libre de [u̯], qui est la réalisation normale du phonème /ŭ/, est également rare. On le retrouve dans les chœurs et même dans les trimètres :

δρᾶσαι δικαιοῖ, δυοῖν ἀποκρίνας κακοῖν [29].

Dans tous les cas, il précède une voyelle ou une diphtongue d'aperture décroissante et forme avec elles des diphtongues d'aperture croissante ou des triphtongues.

2.2. Dans son *Manuel d'accentuation grecque* (Berne, Francke, 1945, p. 26), Ch. Bally soutient l'existence de quelques voyelles « ultra-brèves » en grec. Ses arguments sont tirés des particularités d'accentuation présentées par les mots qui se terminent en -ξ et -ψ. Les alternances ŭ/ū et ĭ/ī qu'on peut observer dans le paradigme des noms comme κῆρυξ et φοῖνιξ (nom. κῆρυξ, φοῖνιξ, gén. κήρῡκος, φοίνῑκος) rendent très plausible l'hypothèse d'un abrégement phonétique des voyelles longues devant -ξ (de nouvelles longues ont pu apparaître après coup dans ce contexte) [30]. Mais il est difficile d'admettre, avec Bally, que les voyelles qui proviennent de cet abrégement sont différentes des brèves normales qu'on a dans les adverbes λάξ, ὀδάξ, πύξ, etc. Sa théorie est basée sur deux faits : 1° il n'y a que très peu de mots en -ξ et -ψ, accentués sur la finale, 2° selon Hérodien (I, 553,20), la voyelle « ultra-brève » ne peut recevoir l'accent d'enclise (on a donc κῆρυξ ἐστί, au lieu de *κῆρύξ ἐστι, qu'on attendrait. De même κλῖμαξ τινῶν et φοῖνιξ ἐστί) [31].

Ceux qui se laissent convaincre par ces arguments doivent admettre l'existence d'une nouvelle série de phonèmes vocaliques, qui ne se confondraient ni avec les voyelles brèves, ni avec les voyelles longues. La fréquence de ces prétendus phonèmes est extrêmement basse et leur distribution connaît une limitation surprenante. A vrai dire nous sommes en présence de faits marginaux, dont l'existence n'est pas assurée par des arguments suffisamment solides (la principale source de toute la théorie en question est Hérodien) et que nous croyons pouvoir négliger sans préjudices pour notre travail.

2.3. Le dernier problème que nous examinerons dans cette section est celui des voyelles aspirées. Leur existence en grec a été postulée par W. Merlingen dans un article récent de la Zeitschrift für Phonetik und allgemeine Sprachwissenschaft [32]. L'interprétation monophonématique de ἁ-, ἑ-, ὁ-, etc. permet à W. Merlingen d'expliquer pourquoi l'esprit rude ne se comporte comme une consonne ni en métrique, où il n'a aucune influence sur la quantité syllabique, ni en phonétique syntactique, où il autorise la crase et l'élision. En outre, elle résout le difficile problème des

[29] Soph., *O.R.*, 640, voir en outre Ἐριν̓ών, scandé ∪ – –, Eur., *I.T.*, 931 et 970.
[30] Cf. J. Kuryłowicz, *L'accentuation des langues indo-européennes*, Wrocław-Kraków, 1958, p. 122–123.
[31] Cf. J. Vendryès, *Traité d'accentuation grecque*, Paris, Klincksieck, 1938, p. 85.
[32] *Über Ein- und Zweiphonemigkeit*, XIII (1960), 2, p. 152 (§ 50,2) : « ... ἁ, ἑ, ὡ usw. sind Einzelphoneme wie χ, θ, φ ».

consonnes aspirées : dans ce système φ, θ, χ sont évidemment des phonèmes uniques.

Toutefois la théorie de W. Merlingen ne nous paraît pas acceptable parce que selon notre opinion les segments ἁ-, ἑ-, ὁ-, etc. ne remplissent pas les conditions nécessaires pour être considérés monophonématiques. En effet, toutes les voyelles précédées par l'esprit rude sont commutables entre elles : *e.g.* ἕς, ὅς, ἅς, ἧς, εἷς, ὡς, οὗς, ὗς. De même, l'aspiration initiale peut être remplacée par n'importe quel phonème et par zéro : ἥν, acc. sing. f. de ὅς « qui » — τήν, acc. sing. f. de l'article — ἤν « si ». Suivant A. Martinet ces faits suffisent à établir l'indépendance phonologique des deux segments [33]. Il est vrai que le phonème /*h*/ qui résulte de cette analyse connaît des restrictions importantes dans sa distribution. Mais l'emploi des voyelles aspirées serait soumis à des limitations semblables, sinon plus sévères. En somme, nous ne voyons pas l'avantage qu'on aurait à doubler le nombre des phonèmes vocaliques, en considérant monophonématiques des segments formés d'éléments commutables et dont l'apparition, à quelques exceptions près, est limitée à la seule position initiale. Le problème des consonnes aspirées sera examiné dans un autre cadre.

3. Les seuls segments dont la place dans le système vocalique reste encore à définir sont les diphtongues d'aperture décroissante. Vers le milieu du V-e siècle avant notre ère, le dialecte attique possédait treize diphtongues : sept à premier élément bref (αι, ει, οι, υι, αυ, ευ, ου) et six à premier élément long (ᾳ, ῃ, ῳ, ᾱυ, ηυ, ωυ) [34].

Les segments de timbre *a*, *e*, *o* qui occupent la première place dans ces groupes vocaliques avaient des réalisations identiques aux réalisations normales de /ă/, /ā/, /ĕ/, /ē/, /ŏ/ et /ō/, ou, du moins, très rapprochées. Par contre l'υ qui apparaît dans les diphtongues d'aperture décroissante note un son différent du [ū] qu'il représente ailleurs. Les graphies anciennes et les transcriptions des autres dialectes et du latin nous autorisent à poser un [u̯] [35]. Quant à ι second élément de diphtongue, du point de vue phonétique il devait ressembler beaucoup à l'[i̯] qui est la variante de /ī/ en cas de synizèse.

Le premier problème que soulève l'analyse des diphtongues est celui de leur valeur mono- ou biphonématique. Si on préfère la seconde solution, on doit, en outre, préciser la valeur phonologique des semi-voyelles.

3.1. Plusieurs théories ont été formulées sur la valeur phonématique des diphtongues grecques. Selon W. Brandenstein, αι et οι doivent être considérés monophonématiques, en raison de leur monophtongaison ultérieure. Par contre, αυ et ευ qui évoluent vers [*av*] et [*ev*] seraient, de ce

[33] Cf. *Un ou deux phonèmes?* Acta Linguistica I (1939), 2, p. 96 et passim.

[34] Les diphtongues ᾱυ, ηυ et ωυ sont peu fréquentes ; ηυ est la seule qui soit employée régulièrement en morphologie (aux formes à augment temporel). Les deux autres n'apparaissent que dans des mots composés comme ἑαυτοῦ, ταὐτό, πρωυδᾶν, etc., cf. E. Schwyzer, *op. cit.*, I, p. 203.

[35] Cf. F. Blass, *Über die Aussprache des Griechischen* [3], Berlin, 1888, p. 73.

fait même, biphonématiques [36]. Mais nous ne croyons pas qu'il soit légitime de tirer des faits de diachronie des conclusions d'ordre synchronique.

L'analyse qu'A. Bartoněk consacre aux diphtongues à premier élément bref [37], procède des principes de Troubetzkoy. Ses opinions, quoique argumentées d'une manière différente, ressemblent un peu à celles de W. Brandenstein. Selon Bartoněk, le caractère monophonématique est assuré pour les diphtongues en ι et pour ου. Par contre, on ne saurait rien affirmer avec certitude des autres diphtongues en υ.

Le seul partisan de l'interprétation biphonématique de toutes les diphtongues grecques est W. Merlingen. Sa théorie est fondée en premier lieu sur la commutabilité des segments en question [38]. Tout en nous ralliant à ses opinions, nous croyons que des explications plus détaillées sont nécessaires.

Tous les segments vocaliques qui forment des diphtongues dans le dialecte attique sont en effet commutables: ι et υ dans toutes les positions, avec n'importe quel phonème, et aussi avec zéro, les autres voyelles seulement entre elles: *c.g.* ᾖ, subj. prés., III-e pers. du sing. — εἶ, ind. prés., II-e pers. du sing., de εἰμί «être» — εὖ «bien» — αὖ «de nouveau»; λύει, ind. prés., III-e pers. du sing. — λῦε, impér. prés., II-e pers. du sing. de λύω. Ceci suffirait à établir leur indépendance phonologique, mais nous pouvons invoquer quelques arguments supplémentaires.

On peut relever dans les textes métriques des syllabes brèves dont le centre est formé par une diphtongue. Ce phénomène est assez fréquent pour οι et αι, plus rare pour ει, ῳ et ῃ, exceptionnel pour ευ [39]. Dans tous les cas, la diphtongue est suivie par un autre son vocalique. Son abrége-

[36] *Griechische Sprachwissenschaft*, Sammlung Göschen, nr. 117, Berlin, 1954, p. 74. Cf. Manu Leumann, *Kleine Schriften*, Zürich, 1959, p. 404.

[37] Cf. *Zur Problematik der phonematischen Wertung der altgriechischen kurzen Diphtonge*, Sborník Prací Filosofické Fak. Brnenské Univ., E 5 (1960), p. 85—88.

[38] Cf. *op. cit.*, p. 112 (§ 9): «Zweiphonemig waren diese Verbindungen vor allem deswegen, weil sie alle zerlegbarwaren».

[39] Les plus nombreux exemples de l'abrégement de οι se trouvent dans les formes du verbe ποιῶ et du pronom τοιοῦτος, *e.g.* ποιήσω, scandé ∪ — —, Soph., *El.*, 1045, ποιῶν valant un iambe, Ar., *Pax*, 546, τοιαῦτα, scandé ∪ — ∪, Soph., *Trach.*, 688, τοιούτου, scandé ∪ — —, Ar., *Lys.*, 71. (Les scansions à ᾱ sont également attestées.) On retrouve un ᾰ dans des formes comme Ποίαντος (Soph., *Phil.*, 263, 329, 1261; par contre οἵ aux vers 318 et 461), οἷόν τε et οἷός τε (Soph., *Trach.*, 742, *Phil.*, 925, Ar., *Pax*, 17, etc.), ποίαν (Ar., *Vesp.*, 1369), οἷει (Ar., *Lys.*, 763, 1149, etc.), Βοιωτῶν et Βοιωτίαν (Ar., *Lys.*, 40, 75, 702, *Ach.*, 160), etc.

Une syllabe qui comprend la diphtongue αι est brève dans des mots comme δεῖλαιος (Ar., *Vesp.*, 40, 202, 1150, *Au.*, 990, *Pax*, 233, etc. et les parties chorales des tragédies, Soph., *Ant.*, 1311, *El.*, 849, Eur., *Suppl.*, 279, etc., cf. Liddell-Scott *s.u.*), Πειραιεύς (Ar., *Pax*, 145, mais ᾱι au vers 165), αὐταί (Ar. *Ach.*, 194, *Au.*, 1018, etc.).

Pour ει bref nous ne connaissons d'exemples que dans les anapestes: ἔλκει (Ar., *Vesp.*, 694), πόλει (*ibid.*, 651). On observe des abrégements de αι, ει et οι dans les inscriptions métriques aussi, cf. K. Meisterhans, *op. cit.*, p. 26, 34 et 45.

ῳ et ῃ valent une brève en premier lieu dans les formes du pronom, οὑτοσί: τουτῳί (Ar., *Ach.*, 1065, *Au.*, 981, *Pax*, 1218, etc.), ταυτηί (Ar., *Pax*, 1193). De même πατρῷος est attesté avec un ῳ bref chez Euripide (*Hec.*, 78, *Tro.*, 166, *Bacch.*, 1367, etc.) et ὅπῃ est scandé ∪∪ dans les anapestes (Ar., *Vesp.*, 699).

Nous ne connaissons qu'un seul exemple d'ευ bref dans le drame classique: Ζεῦ dans un chœur de Sophocle (*O.C.*, 143, cf. F. Blass, *op. cit.*, p. 76).

Pour tous ces phénomènes voir d'autres exemples chez W. Christ, *op. cit.*, p. 26 sq., et chez Kühner-Blass, *op. cit.*, p. 197—198 et 313.

ment ne peut s'expliquer que par un déplacement de la limite syllabique, de telle sorte que l'élément sonantique s'unisse à la voyelle ou à la diphtongue suivante, en constituant une diphtongue d'aperture croissante ou une triphtongue [40]. Dans cette situation ι a la prononciation [i̯] qu'il avait en cas de synizèse (voir § **2.1.**). Finalement ce procès aboutit à l'amuïssement de l'ι intervocalique, phénomène que nous connaissons par nombre d'exemples [41]. La division, même accidentelle, des segments qui constituent une diphtongue entre deux syllabes différentes rend toute interprétation monophonématique de ces segments impossible [42].

En outre des monophtongaisons occasionnelles de deux éléments normalement hétérosyllabiques sont également attestées. Dans la phrase, on rencontre des crases comme θοἰμάτιον pour τὸ ἱμάτιον, θαἰμάτια pour τὰ ἱμάτια, θαἰματίδια pour τὰ ἱματίδια et θοὔδατος pour τοῦ (= /o̯/) ὕδατος [43]. Dans le mot, la monophtongaison est presque de règle à la rencontre d'une voyelle longue avec un [i̯] : *e.g.* le diminutif plaisant de Ἑρμῆς, créé par Aristophane, est Ἑρμῇδιον, non *Ἑρμηῖδιον [44]. La facilité avec laquelle se produisent ces monophtongaisons est un argument de plus en faveur du caractère biphonématique des diphtongues attiques.

Une telle interprétation nous permet en outre de comprendre pourquoi le premier élément d'une diphtongue d'aperture décroissante se comporte comme une voyelle et participe aux contractions : ηὐλάβεια < ἡ εὐλάβεια, tout comme ζῆτε < *ζήετε et πρωυδᾶν < *προαυδᾶν, comme βελτίω < *βελτίοα, etc. [45]. On peut aussi trouver quelque commodité à voir dans λείπω — λέλοιπα une alternance /ĭ/ — /ŏ/, comme dans πέμπω — πέπομφα, par exemple, et non une alternance ει — οι.

3.2. Par l'analyse qui précède nous avons dégagé quelques segments vocaliques dont la place dans le système phonologique reste à définir. Dans les diphtongues d'aperture décroissante, les voyelles ᾰ, ε, η, ο et ω sont nécessairement les réalisations de /ă/, /ā/, /ĕ/, /ē/, /ŏ/ et /ō/ parce qu'on ne connaît pas d'autres représentants de ces phonèmes dans la même position. Il est plus difficile d'attribuer une valeur phonologique à ι et υ seconds éléments de diphtongue. L'apparition des deux segments en question est limitée à la seule position postvocalique. En raison de leur ressem-

---

[40] Cf. E. Schwyzer, *op. cit.*, I, p. 236 et 399. Pour expliquer la scansion brève de ω et η il faut en outre admettre un abrégement des voyelles longues ω et η devant l'initiale vocalique du mot suivant.

[41] Cf. *ibid.*, p. 399—400 et K. Meisterhans, *op. cit.*, p. 24—25, 31—34, 44.

[42] Cf. N. S. Troubetzkoy, *Principes de phonologie*, traduits par J. Cantineau, Paris, Klincksieck, 1957, p. 57—58.

[43] Ar., *Au.*, 488, 791, 1416, 1568, *Nub.*, 175, etc. ; *Vesp.*, 408, *Lys.*, 1084, 1093 ; *Lys.*, 401 ; *Lys.*, 370 ; cf. M. Lejeune, *op. cit.*, p. 296.

[44] *Pax*, 382, 924. Voir en outre γῆδιον, *ibid.*, 570, ἠρῴνη, *Nub.*, 315 (par contre ἠρωτνη, Ther., 13, 20 ; 26, 36, Call., *Del.*, 161, etc.), ἤρῳ *Au.*, 1490, πυρκᾴά, Eur., *Suppl.*, 1207 (par contre πυρκαϊά,, Arist., *H.A.*, 9, 1, 20, Dem., 627, 22), γρᾴδιον, Ar., *Pl.*, 674, 688, 1095 (mais γραῖδιον, *ibid.*, 536), etc., cf. Ch. Bally, *Les diphtongues* ῳ ᾳ ῃ *de l'Attique*, MSL, XIII (1903), p. 1.

[45] Cf. Soph., *O.C.*, 116, Ar., *Au.*, 556.

blance phonétique aux variantes connues de /ĭ/ et /ŭ/ on a tout l'intérêt de les considérer des allophones de ces phonèmes. Cela ne va pas sans quelques difficultés. En effet, on ne peut pas affirmer que l'ι de αἰσχρός, par exemple, est la réalisation de /ĭ/ dans le contexte ἀ — σ parce qu'il y a un mot comme ἄιστος dont l'ι, phonétiquement différent du précédent, représente ce phonème dans le même contexte. De même l'υ de ταναϋφής s'oppose à l'υ de ναύφρακτος [46]. Il y a donc, après voyelle, contraste entre ι et υ, seconds éléments de diphtongue et ι et υ, réalisations des phonèmes /ĭ/ et /ŭ/. A vrai dire le rendement fonctionnel de cette opposition est très faible, les exemples de ι et υ en hiatus étant rares. Malgré nos efforts, nous n'avons pas réussi à trouver une seule paire minimale pour illustrer l'existence d'une telle opposition. En outre, nous ne connaissons pas de groupes hétérosyllabiques εϋ, οϋ et ηϋ dans le dialecte attique.

Afin de résoudre le problème créé par la présence d'une opposition entre ι, υ voyelles et ι, υ semi-voyelles, le plus simple serait de postuler l'existence de deux nouveaux phonèmes vocaliques, soit /i̯/ et /u̯/, dont les réalisations seraient ι et υ seconds éléments de diphtongue. Mais cette solution n'est pas économique, pour les raisons que nous avons exposées plus haut. Il est donc plus avantageux de chercher à éliminer le contraste lui-même, en considérant que les deux segments qui s'opposent sont des variantes combinatoires d'un même phonème. A cet effet nous devons postuler l'existence d'une opposition phonologique entre les deux contextes phonétiquement identiques. Nous introduirons donc entre les deux voyelles en hiatus une jonction [47] ou phonème consonantique zéro, que nous noterons par /—/ dans une transcription phonologique. Les deux segments ι et les deux segments υ sont maintenant des variantes des phonèmes /ĭ/ et /ŭ/. Leur apparition est déterminée par le contexte : on a [ĭ] et [ŭ] après consonne ou après pause, [i̯] et [u̯] après voyelle. Suivant cette analyse, la première partie d'un mot comme αἰσχρός doit être représentée phonologiquement par /ăĭs/ mais le début d'un mot comme ἄιστος par /ă — ĭs/. Un des avantages de cette théorie est la facilité avec laquelle on peut la formuler en termes phonétiques.

Nous avons examiné jusqu'à présent le rapport entre les semi-voyelles ι, υ et les voyelles brèves ĭ, ŭ. Mais le dialecte attique connaît aussi des hiatus dont la seconde voyelle est un ῑ ou un ῡ: *e.g.* τουτωῖ, ἀῢσω, ᾑῢσα [48]. Puisqu'il n'existe pas de diphtongues d'aperture croissante à second élément long, nous ne sommes pas obligés d'expliquer ces formes par la présence d'une jonction. On peut simplement affirmer que les

[46] Cet exemple n'est peut-être pas le meilleur parce qu'il est possible qu'un [h] ait été prononcé entre α et υ dans ταναϋφής. L'existence du contraste est quand même assurée par des mots comme πραΰνω et Θωΰσσω, en face de αὐτοῦ et πρωυδᾶν.

[47] Sur la définition du concept de « jonction » et les services qu'il peut rendre à la linguistique descriptive, voir Zellig S. Harris, *Structural Linguistics*, Chicago, The University of Chicago Press, 1960, p. 79—89.

[48] Ar., *Au.*, 62; Eur., *Ion*, 1446; Soph., *Trach.*, 565.

phonèmes /ī/ et /ū/ sont représentés dans toutes les positions par [i̯] et [u̯]. Cette interprétation présente quand même deux inconvénients. En premier lieu, elle crée une asymétrie dans la répartition des allophones de /i̯/ et /u̯/, d'une part, de /i/ et /ū/, de l'autre. Ainsi que nous l'avons vu, /i̯/ et /u̯/ ont des réalisations différentes suivant la natuer vocalique ou consonantique du son précédent. En même temps /i/ et /ū/ seraient, suivant cette théorie, uniformément représentés par [i̯] et [u̯]. En second lieu, l'identification des semi-voyelles ι et υ avec les phonèmes /i̯/ et /u̯/, plutôt qu'avec /i/ et /ū/, est un peu arbitraire parce que ces deux segments, bien que phonétiquement plus rapprochés de /i̯/ et /u̯/ que de /ī/ et /ū/, sont en réalité indifférents à la quantité. Il semble donc sous tous les rapports préférable d'introduire la jonction également dans les situations, rares, il est vrai, dans lesquelles une voyelle est suivie par ῑ̯ ou ῡ̯ en hiatus. En corrigeant un peu notre affirmation première, qui n'était valable que pour un moment donné de l'analyse, nous dirons maintenant qu'après voyelle les oppositions de quantité /i̯/ — /ī/ et /u̯/ — /ū/ sont neutralisées, les archiphonèmes étant représentés par ι et υ seconds éléments de diphtongue. Après consonne et après pause, les réalisations des quatre phonèmes en question sont respectivement [i̯], [i̯], [u̯] et [u̯]. Suivant cette interprétation il n'y a pas de syllabe qui commence par un ῡ̯ dans le dialecte attique, à l'intérieur du mot pas plus qu'à l'initiale. Une des particularités de la syllabe initiale par rapport aux autres syllabes est ainsi éliminée. Notre interprétation des hiatus du dialecte attique se trouve de ce fait confirmée : en général l'initiale d'une syllabe intérieure est analogue à l'initiale du mot.

4. Au terme de cette analyse nous retrouvons les douze phonèmes que nous avons définis au § **1**. Nous essayerons dans un autre travail de présenter les limitations qui existent dans la distribution de ces voyelles et de les classifier de ce point de vue. Pour le moment nous nous contenterons de relever les traits phonologiquement pertinents parmi les nombreuses particularités articulatoires caractérisant chaque réalisation des phonèmes qui nous intéressent. Nous n'en retiendrons que trois : la durée, l'aperture et la forme des lèvres. Tandis que la quantité et le degré d'aperture caractérisent tous les phonèmes vocaliques du dialecte attique, l'arrondissement ou le non arrondissement des lèvres n'entre en ligne de compte que pour les voyelles de timbre *e*, *i*, *o* et *u*. Les voyelles d'aperture maxime, /ă/ et /ā/, sont neutres de ce point de vue.

L'articulation antérieure ou postérieure est redondante : les voyelles non arrondies /ĕ/, /ę/, /ę̄/, /i̯/ et /ī/ sont automatiquement antérieures ; parmi les voyelles arrondies /ŏ/, /ǫ/ et /ǭ/ sont automatiquement postérieures, tandis que /u̯/ et /ū/ se réalisent comme postérieures après voyelle, comme antérieures après consonne. C'est parce que l'antériorité n'entre pas dans le contenu phonologique de ŭ et ῡ̯ que nous avons préféré de les noter par /u̯ /et /ū/, au lieu de les transcrire comme /ŭ/ et /ū/.

En tenant compte des particularités distinctives de chaque phonème vocalique on peut représenter le système par le schéma suivant :

non arrondi	arrondi	non arrondi	arrondi
ĭ	ŭ	ī	ū
		ę̄	ǭ
ĕ	ŏ		
		ę̆	ǫ̆
ă		ā	

La seule asymétrie de ce système est produite par le fait qu'aux trois degrés d'aperture de la série des brèves correspondent quatre degrés d'aperture dans la série des longues *.

* Qu'il nous soit permis de remercier une fois de plus notre maître M. I. Fischer ainsi que M. A. Avram qui, par leurs obligeants conseils, ont rendu cette étude moins imparfaite.

SUR LA DIFFUSION DES CULTES ÉGYPTIENS EN SCYTHIE MINEURE

PAR

D. M. PIPPIDI

C'est une vue acceptée de longue date, que celle selon laquelle la diffusion des cultes égyptiens en Scythie Mineure n'aurait pas eu lieu avant l'occupation de cette contrée par les Romains et la constitution de la province impériale de Mésie. Les nombreuses inscriptions concernant ces cultes, publiées dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle, ayant été attribuées par les éditeurs aux premiers siècles de notre ère, et les découvertes archéologiques de ce genre appartenant sans exception à la même période, il n'était que naturel de voir s'accréditer l'opinion qui faisait dater de l'époque des Antonins la réception des divinités alexandrines dans les ports du littoral roumain de la mer Noire. «A la fin du II^e^ siècle et en particulier au cours du III^e^ — écrit à ce propos Radu Vulpe, se faisant l'écho d'une conviction largement répandue — la Scythie a subi, elle aussi, la grande offensive des cultes orientaux. Les uns n'ont pas dépassé la limite des villes pontiques; mais les autres ont gagné l'intérieur du pays où étaient les Romains. Ainsi Isis et Sérapis se rencontrent dans les inscriptions, sur les monnaies ou dans les sculptures à Callatis, Tomis et Histria seulement. Il paraît qu'à Tomis ils ont été l'objet d'une adoration plus constante que dans les autres endroits, à cause du grand nombre de commerçants orientaux et surtout de marchands d'Alexandrie qui s'y trouvaient...» [1]. Et de renvoyer, naturellement, à toute une série de documents épigraphiques censés étayer la thèse que je viens d'exposer.

En réalité, comme l'a fait observer P. M. Fraser dans un mémoire sur lequel j'aurai à revenir [2], l'examen paléographique de certaines de ces inscriptions aurait suffi à soulever des doutes quant à la date qui leur avait été attribuée, en autorisant la supposition qu'elles

[1] *Histoire ancienne de la Dobroudja*, Bucarest, 1938, p. 229.

[2] *Two Studies on the Cult of Sarapis in the Hellenistic World*, dans *Opuscula Atheniensia*, III, 1960, p. 1–54, et plus particulièrement p. 20 et suiv.

pourraient appartenir à la fin de l'époque hellénistique. Cette hypothèse est renforcée par une comparaison même fugitive entre la vie religieuse des villes de la Dobroudja aux derniers siècles av. notre ère et celle des cités grecques de la côte septentrionale ou de la côte thrace de la mer Noire pendant la même période. Sans autrement insister sur les découvertes d'objets égyptiens faites dans les fouilles d'Olbia et de la Péninsule Taurique [3], ou sur les documents papyrologiques qui dès le III[e] siècle attestent l'existence de rapports suivis entre le Royaume du Bosphore et la Vallée du Nil [4], il suffira de rappeler qu'à Tyras, qui par rapport aux centres commerciaux et politiques que je viens de nommer n'a jamais été qu'une bourgade modeste [5], une dédicace datant au plus tard du I[er] siècle fournit la preuve qu'avant la conquête d'Alexandrie par les Romains il y avait dans le port de l'embouchure du Dnjestr des adorateurs d'Isis, de Sarapis et des σύνναοι de ces divinités — selon toute vraisemblance Harpocrate et Anoubis [6]. Encore que les documents découverts à ce jour soient plutôt rares [7], cette affirmation est également valable pour certaines colonies de la Bulgarie actuelle [8], et plus spécialement pour Dionysopolis, où, d'après les indications du décret en l'honneur d'Acornion fils de Dionysios, il existait, vers le milieu du I[er] siècle av. notre ère, un culte public de Sarapis, dont la prêtrise comptait parmi les plus importantes de la ville [9].

N'y aurait-il, pour éveiller notre attention, que ces indications, qu'on serait en droit de se demander si les cités du littoral roumain se trouvaient sous ce rapport dans une situation spéciale, vu qu'à tout autre égard leur développement ne diffère pour ainsi dire pas de celui des autres colonies grecques de la mer Noire [10].

Et d'abord, pour ce qui est des relations avec l'Égypte des Lagides pendant la période qui va de la mort d'Alexandre à la mort de César, il est certain qu'elles n'ont guère été moins suivies entre Alexandrie et les ports de la Scythie Mineure qu'entre Alexandrie et les ports de la côte

---

[3] E. von Stern, Comptes rendus du Congrès international d'Archéologie classique, Le Caire, 1909, II, p. 225 et suiv.; B. A. Touraïeff, *Objets égyptiens et égyptisants trouvés dans la Russie méridionale*, RA IV-e série, XVIII (2), 1911, p. 20—35.

[4] H. I. Boll, dans *Symb. Osloenses*, V, 1927, p. 33—37; M. I. Rostovtzeff, JEA, XIV, 1928, p. 13; id., CAH, VIII (1930), p. 579—580.

[5] Sur l'histoire de cette ville, en général, voir l'article récent d'Erich Diehl, dans la RE, VII A, 1850—1863.

[6] IPE I[2] 5, avec le commentaire de Latyschew, p. 18 : « titulum II sive I a. Chr. saeculo non esse recentiorem puto ».

[7] Cf. cependant, sur les relations commerciales entre l'Égypte et les ports de la côte thrace à l'époque hellénistique, Chr. Danoff, BIAB, XII, 1938, p. 256.

[8] Par exemple Mesambria : IGB I 328.

[9] IGB I 13 (= *Syll.*[3], 762), lignes 12—13 : [...τῷ τε Σαρ]άπει λαχὼν ἱερεὺς ὁμοίως τοῖς δαπ[ανήμασιν ἀνεστράφ]η καλῶς καὶ φιλαγάθως...

[10] Pour une vue d'ensemble de leur développement à l'époque hellénistique, voir D. M. Pippidi, dans *Istoria Romînici*, I (Bucureşti, 1960), p. 176—212, et, du même, *Les colonies grecques de Dobroudja à l'époque hellénistique*, dans *XI-e Congrès International des Sciences historiques. Résumés des communications*, Stockholm, 1960, p. 75—76; pour les rapports des villes du littoral roumain avec celles de la Bulgarie actuelle, les considérations de L. Robert, Rev. Philol., XXXIII, 1959, p. 184 suiv., et D. M. Pippidi, dans *Nouvelles Études d'Histoire publiées à l'occasion du XI-e Congrès des Sciences Historiques*, Bucarest, 1960, p. 45—54.

thrace ou entre Alexandrie et le Royaume du Bosphore. Ce qui, dans cet ordre d'idées, mérite de retenir l'attention, ce ne sont pas exclusivement les témoignages concernant la présence d'Alexândrins en Dobroudja, ou celle de gens d'Istros ou de Callatis en Égypte, encore que les documents de ce genre soient loin de faire défaut : dès le III[e] siècle un Θέων Ποτάμωνος Ἀλεξανδρεύς fait son apparition à Callatis [11], tandis qu'un peu plus tard des Tomitains et des Istriens figurent parmi les mercenaires royaux dont les noms nous ont été conservés par les inscriptions des Syringes de Thèbes [12]. A une époque où le culte de Sarapis cesse d'être une croyance spécifiquement égyptienne pour devenir une religion syncrétiste à tendances universelles, et où le nombre de ses sanctuaires dans le monde égéen s'accroît au point qu'une petite île comme Délos compte plusieurs Serapeia [13], il semble évident que — pas plus que pour s'initier à ses mystères il n'était nécessaire d'entreprendre le voyage d'Alexandrie — pour introduire la religion nouvelle dans les ports de Scythie il n'était indispensable que les propagateurs y vinssent en droite ligne d'Égypte. Il suffisait que, stimulés par l'appât du gain, des gens d'Istros, de Callatis et de Tomis eussent hanté les grands ports de la Grèce métropolitaine, ou que des marins et des négociants de l'Égée et de la Propontide fussent amenés à s'établir pour un certain temps dans une ville de la Scythie Mineure [14]. A considérer le problème de cette manière, l'avantage qu'on en retire ce n'est pas seulement de voir se multiplier les témoignages des contacts économiques et culturels qui expliquent certains aspects notables de la vie des colonies pontiques à l'époque hellénistique : c'est aussi de comprendre l'ambiance spirituelle où sont venus s'implanter les influences qui, à brève échéance, allaient favoriser l'épanouissement dans les principales cités de la Dobroudja non seulement du culte égyptien de Sarapis, mais, presque simultanément, de certaines autres religions de salut, depuis le culte de Dionysos jusqu'à celui des Grands Dieux de Samothrace [15].

Dans cette perspective, même des informations comme celles qui nous apprennent qu'un Callatien a pris part à l'expédition d'Alexandre [16],

[11] Th. Sauciuc-Săveanu, dans l'ouvrage collectif *L'Archéologie en Roumanie*, Bucarest, 1938, fig. 74 ; R. Vulpe, *Hist. anc. de la Dobroudja*, p. 209. Cf. M. I. Rostovtzeff, *Social and Economic History of the Hellenistic World*, Oxford, 1941, III, p. 1644–1645.

[12] M. Launey, *Recherches sur les armées hellénistiques*, Paris, 1950, I, p. 387, n. 3 ; II, p. 1189 (prosopographie).

[13] P. Roussel, *Les cultes égyptiens à Délos*, Paris-Nancy, 1916, p. 19–70.

[14] Ci-dessous p. 106 et notes 17–20.

[15] Sur le culte de Dionysos en Scythie Mineure, et plus particulièrement à Callatis, il y a une riche littérature, qu'il serait vain de citer à cette place ; qu'il me soit permis de renvoyer seulement à deux de mes études récentes concernant ce sujet, où les travaux plus anciens, ainsi que certains documents découverts dernièrement sont discutés à loisir : *Dionysische Inschriften aus Histria aus dem II. –III. Jh. u. Z.*, dans Dacia, N.S., III, 1959, p. 391–413 (= *Epigraphische Beiträge zur Geschichte Histrias in hellenistischer u. römischer Zeit*, Berlin, 1962, p. 154–177), et *Grottes dionysiaques de Callatis*, dans BCH, LXXXVIII, 1964 (1), p. 151–158. Les documents épigraphiques et numismatiques concernant le culte des Dieux de Samothrace en Dobroudja ont été rassemblés par Bengt Hemberg, *Die Kabiren*, Uppsala, 1950, p. 221–231, à quoi l'on ajoutera : S. Lambrino, *Istros*, I, 1934, p. 123 ; G. Bordenache et D. M. Pippidi, BCH, LXXXIII, 1959 (2), p. 455–465 ; D. M. Pippidi, Dacia, N. S., V, 1961, p. 305–316.

[16] Arrien, *Anab.*, VI 23, 5. Cf. H. Berve, *Das Alexanderreich auf prosopographischer Grundlage*, München, 1926, II, p. 228 ; Schoch, dans RE, IV 1060.

ou que des citoyens de cette ville ont fait des séjours plus ou moins prolongés dans le Sud égéen — à Smyrne [17], à Carystos [18], à Athènes [19] — acquièrent une signification qu'elles n'auraient guère dans d'autres circonstances. Et que dire de l'inscription délienne qui nous apprend qu'aux environs de l'an 200 un Γαῦκος Γούρου Καλλατιανός comptait parmi les adorateurs des dieux égyptiens dans l'île d'Apollon ? [20]

La situation est malheureusement plus obscure à Tomis, où les inscriptions d'époque hellénistique sont en général rares et où plusieurs pièces d'un intérêt capital pour le problème qui nous intéresse se sont entre temps perdues. À s'en tenir aux documents publiés (et sauf erreur découlant du fait que je n'ai pu examiner personnellement ni la pierre elle-même, ni un fac-similé de l'épigraphe [21]), il me semble que le plus ancien témoignage que l'on puisse actuellement invoquer comme preuve de l'existence dans cette ville d'un culte de Sarapis, ou tout au moins d'un intérêt marqué manifesté aux divinités d'Alexandrie, est la dédicace mutilée publiée en 1881 par Mordtmann : Σαράπιδ[ι...]ιος Ηολυδώ-[ρου] κατὰ ὄναρ Σινωπεύς [22]. Si l'on pense aux liens politiques qui dès l'avènement de Mithridate Eupator s'établissent entre le royaume de Pont et les cités grecques des côtes septentrionale et occidentale de la mer Noire, et qui allaient aboutir à la création d'une véritable fédération présidée par l'implacable ennemi de Rome [23], si l'on tient compte aussi de ce que les dernières décennies du II[e] et les premières décennies du I[er] siècle av. notre ère sont la période où les relations commerciales entre les ports de la côte sud de la mer Noire — Sinope tout particulièrement — et les colonies grecques de la Dobroudja atteignent leur point culminant [24], il sera permis de supposer que la dédicace à peine mentionnée remonte aux environs de l'an 100 av. notre ère [25].

C'est l'époque où, par ailleurs, les témoignages de la religion nouvelle en Dobroudja commencent à devenir fréquents, qu'il s'agisse du simple nom théophore Σαραπίων, qui fait son apparition dans le décret tomitain en l'honneur de la garde [26], attribué par Rostovtzeff aux dernières années du II[e] siècle [27], ou d'un document aussi important que le décret frag-

[17] CIG 3317.
[18] IG XII 9, 34.
[19] IG II 3, 3044–3045 (cf. III 2, 2501); SEG XIV 203.
[20] IG XI 4, 1238. Cf. L. Robert, *Études épigraphiques et philologiques*, Paris, 1938, p. 185.
[21] J'ignore l'endroit où la pierre est conservée actuellement et l'édition princeps du document ne m'a pas été accessible.
[22] Ἑλλ. Φιλολ. Σύλλογος, XIII, 1881, παράρτημα, p. 85, cité d'après Fraser, *loc. laud.*, p. 38, n. 2.
[23] Th. Reinach, *Mithridate Eupator, roi de Pont*, Paris, 1890, p. 65 et suiv. ; D. M. Pippidi, *Epigraphische Beiträge zur Gesch. Histrias*, p. 31 et suiv.
[24] V. Canarache, *Importul amforelor ştampilate la Histria*, Bucureşti, 1957, p. 186–187 (situation à Istros) et, pour l'ensemble du territoire roumain, V. Eftimie, dans Dacia, N.S., III, 1959, p. 198 et suiv.
[25] Elle serait simplement « hellénistique » selon Fraser, qui ajoute toutefois : « the majuscule copy of Mordtmann suggests a late Hellenistic date » (mém. cité, p. 38, n. 2).
[26] AEM, XIV, 1891, p. 22, no. 50 (= *Syll.*[3], 731), lignes 1 et 29.
[27] SEHHW, II, p. 765, suivi par I. Stoian, SCIV, V, 1954, p. 559 suiv.

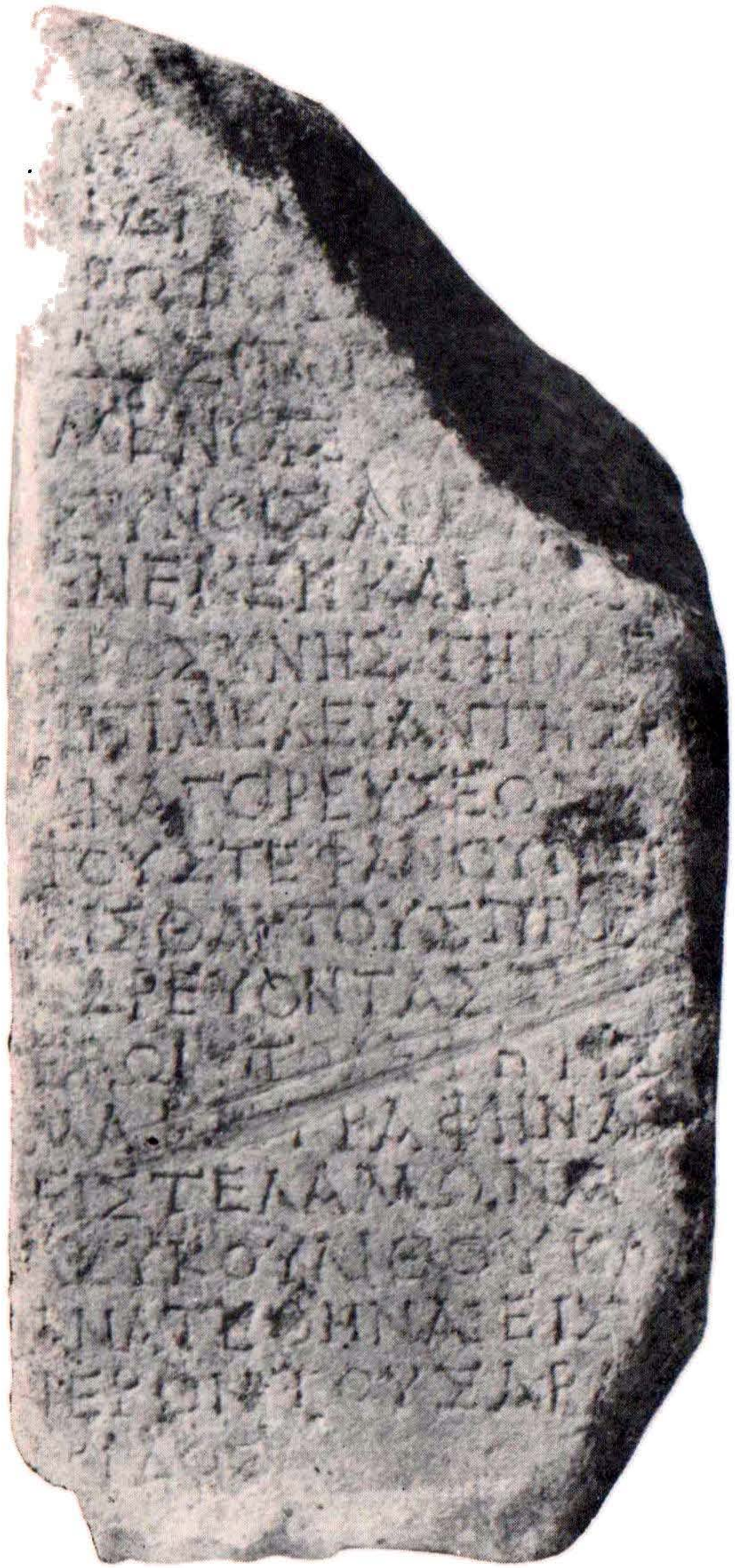


Fig. 1 : Décret fragmentaire d'une association de Sarapiastes de Tomis.

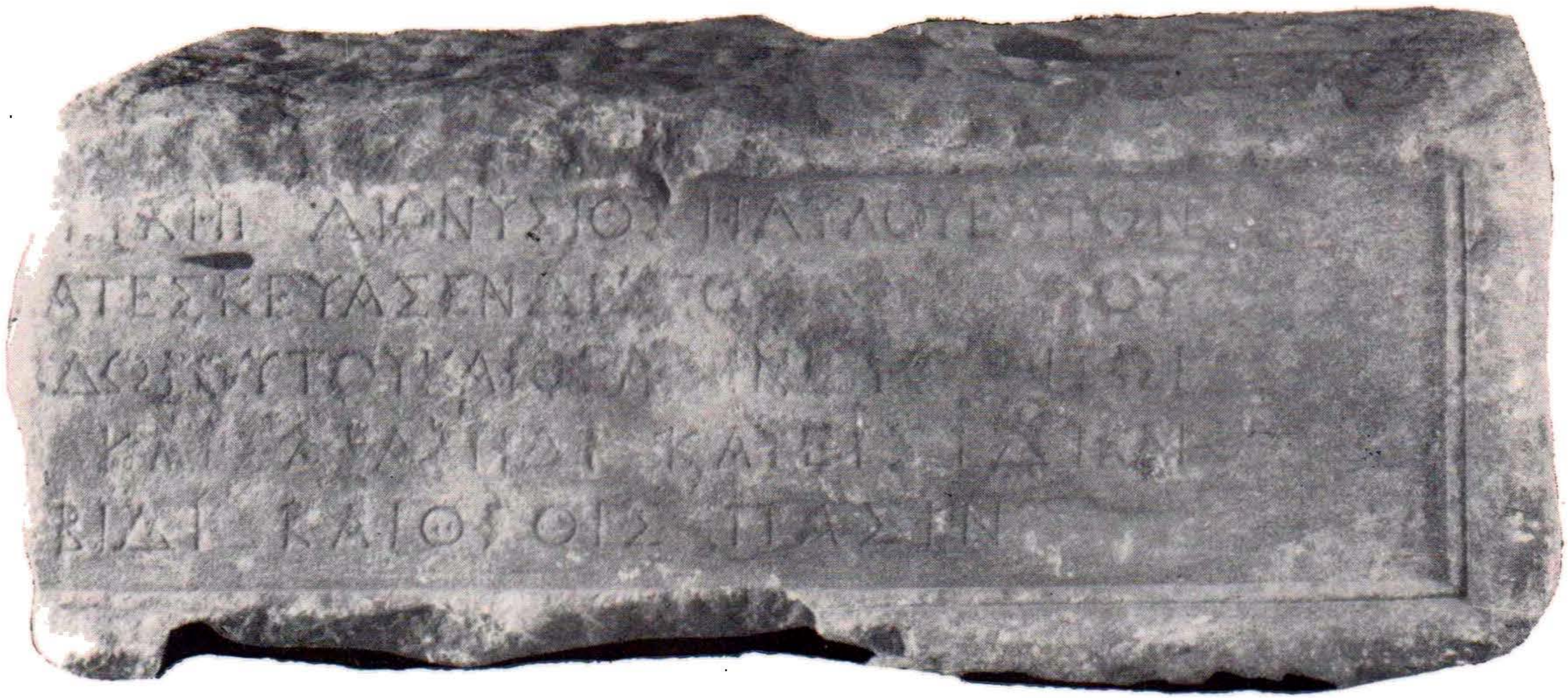


Fig. 2 : Dédicace tomitaine en l'honneur des divinités égyptiennes.

montaire mentionnant l'existence à Tomis d'un véritable ἱερὸν τοῦ Σαράπιδος [28]. À en juger par l'écriture, ce texte pourrait dater du I^er siècle av. notre ère aussi bien que du I^er siècle de notre ère (fig. 1). Cependant, le fait de mentionner un sanctuaire apparemment connu, ainsi que la possibilité qu'il provienne d'une association de Sarapiastes fondée vraisemblablement avant l'édification du temple [29], autorisent la conclusion qu'au I^er siècle av. notre ère les divinités égyptiennes jouissaient à Tomis d'une popularité destinée à s'accroître au cours des siècles suivants grâce à l'afflux incessant de négociants et de marins d'Alexandrie, dont la présence dans la métropole du Pont Gauche a laissé dans l'épigraphie de cette ville des traces aussi nombreuses que variées [30].

Il va de soi que, dans une étude consacrée aux débuts du culte de Sarapis dans les villes de Scythie Mineure, je ne saurais accorder aux documents d'époque impériale plus qu'une mention hâtive. Cependant, ne serait-ce que de passage, je m'en voudrais de ne pas rappeler dans cet ordre d'idées le fait qu'au II^e siècle, sous les règnes d'Antonin et de Marc Aurèle, le prestige de la religion étrangère a été rehaussé par l'existence à Tomis d'un οἶκος τῶν Ἀλεξανδρέων [31], — association professionnelle autant qu'association religieuse — qui, par le nombre et l'importance de ses membres, ainsi que par l'éclat des rites qui s'y célébraient, n'a certainement pas peu contribué à exercer sur les âmes un attrait qui devait durer jusqu'aux derniers temps du paganisme. Par ailleurs, quels

---

[28] AEM, VI, 1882, p. 23, no. 46 (= Fraser, *mém. cité*, p. 53, no. 9) lignes 8 et suiv. : . . . τὴν δὲ ἐπιμέλειαν τῆς ἀναγορεύσεως τοῦ στεφάνου ποι[ε]ῖσθαι τοὺς προσ[ε]δρεύοντας [τῶι ἱ]ερῶι· τὸ δὲ ψήφισμα ἐσγραφῆνα[ι] εἰς τελαμῶνα λευκοῦ λίθου κα[ὶ] ἀνατεθῆναι εἰς τ[ὸ] ἱερὸν τοῦ Σαράπιδος· Avant Tocilescu, l'inscription (aujourd'hui au Musée National des Antiquités de Bucarest, cote L 926) avait été publiée sommairement par Ch. Robert, *Mémoires de l'Académie de Metz*, 1862 (non vidi).

[29] Qu'il s'agisse là du décret d'une association de Sarapiastes, c'était déjà l'opinion de Tocilescu, AEM, VI, 1882, p. 23, suivi par W. Drexler, *Mythologische Beiträge. I. Der Cultus der ägyptischen Gottheiten in den Donauländern*, 1896, p. 87 (non vidi). L'hypothèse de Fraser, *mém. cité*, p. 38, n. 2, selon laquelle nous nous trouverions devant « a public decree », basée sur l'argument que « the provisions for publication εἰς τελαμῶνα λευκοῦ λίθου are those normal in state-decrees at Tomi », ne me paraît pas devoir emporter la conviction. Pour une disposition similaire dans un document émanant sans aucun doute possible d'une association privée, voir le décret des thiasites de Callatis publié dans Dacia, I, 1924, p. 140, lignes 37–42 : ἐνγράψαι δ[ὲ] τοὺς θιασείτας τὸ ψήφισμα τοῦτο εἰς τελαμῶνα λευκοῦ λίθου . . . καὶ ἀναθέμεν εἰς τὸν ἐπιφανέστατον τοῦ μυχοῦ τόπον . . .

[30] Toujours du I^er siècle av. notre ère, ou au plus tard du I^er siècle de notre ère, date, pour autant qu'on en puisse juger (cf. fig. 2), la dédicace fragmentaire publiée par Tocilescu, AEM, XIX, 1896, p. 97, no. 44 (= Drexler, *ouvr. cité*, p. 87, no. 2 c) : Διονύσιος Ἡδύλου ἐκ τῶν ἰδίων [κ]ατεσκεύασεν . . . καὶ Σαράπιδι καὶ Εἴσιδι καὶ [Ἀνού]βιδι καὶ Θεοῖς πᾶσιν.

[31] Copiée à Constantza par Ch. Allard (*Souvenirs d'Orient. La Bulgarie orientale. Suivie d'une Notice sur le Danube par M. J. Michel et de l'explication des inscriptions par M. Léon Renier*, Paris, 1864, p. 283, no. 2), l'inscription à laquelle il est fait allusion dans le texte a été depuis rééditée par Gr. Tocilescu, *Fouilles et recherches archéologiques en Roumanie*, Bucarest, 1900, p. 224, no. 1, ensuite reproduite dans les IGR I 604 et commentée par M. Brillant dans la Rev. Philol. XXXI, 1912, p. 284 : Θεῷ Μεγάλῳ Σαράπ[ιδι καὶ] τοῖς συννάοις θεοῖς... Καρπίων Ἀνουβίωνος τῷ οἴκῳ τῶν Ἀλεξανδρέων τὸν βωμὸν ἐκ τῶν ἰδίων ἀνέθηκεν... ἐπὶ ἱερέων [Κ]ορνούτου τοῦ καὶ Σαραπίωνος, [Πολύ]μνου τοῦ καὶ Λογγείνου (= 26 Mars 160). J'ajoute qu'un οἰνέμπορος Ἀλεξανδρεύς est mentionné dans une stèle fragmentaire publiée par D. M. Teodorescu, *Monumente inedite din Tomi*, Bucureşti, 1918, p. 33, no. 17 (cf. p. 165).

qu'aient été les rapports entre le temple de Sarapis et l'οἶκος τῶν Ἀλεξανδρέων, ou entre ce dernier et l'οἶκος τῶν ναυκλήρων, dont il est fait mention dans deux inscriptions publiées sommairement depuis un siècle [32], on risque à peine de se tromper en pensant que tous ces cercles et confraternités, qui avaient leurs autels où l'on offrait des sacrifices et des prêtres jouissant du privilège de l'éponymie, n'étaient en réalité que des foyers de prosélytisme, des « chapelles » qui — en multipliant les fêtes et les cérémonies — parvenaient, comme on l'a dit justement, à donner aux croyants l'illusion de vivre « perpétuellement sous le regard de la divinité » [33].

L'exposé qui précède aura montré, je pense, qu'à Tomis aussi bien qu'à Callatis, les cultes alexandrins n'ont pas attendu, pour pousser des racines, que la Scythie Mineure fût conquise par les Romains. Il est temps de nous demander s'il en a été de même à Istros, où, jusqu'à ces tout derniers temps, il n'existait pour ainsi dire pas de trace d'un culte égyptien à l'époque hellénistique [34]. Or, précisément dans la ville des bords de la lagune Sinoé, la découverte en 1959 d'un fragment de décret datant selon toute probabilité du III^e^ siècle av. notre ère vient projeter sur les circonstances de la réception de Sarapis dans le panthéon local un jour tout à fait inattendu.

Musée d'Histria, inv. 378. Fragment de stèle en marbre brisé de partout sauf à la ligne 6, où le texte n'est pas entamé à gauche. Dimensions en centimètres : 20 × 24 × 7. Hauteur des lettres : 12—13 mm (ο et θ : seulement 6 mm). A en juger par l'écriture, III^e^ siècle av. notre ère. Fig. 3.

[32] Bulletin Soc. archéol. de Sens, 1854, p. 124 (= IGR I 160) : Ἀγαθῇ Τύχῃι. Τὸν υἱὸν τοῦ αὐτοκράτορος Μ. Λύρ[λ]ιον Οὐ[ῆ]ρον Καίσαρα ὁ οἶκος τῶν ἐν Τόμει ναυκλήρων ἀναστήσαντος τὸν ἀνδρίαντα . . . Τίτου Τίτου νεωτέρου (cf. Allard, *La Bulgarie orientale*, p. 285) ; Νέα Πανδῶρα, 1^er^ Juin 1868, no. 7 : . . . Φιλοκλῆς φιλότιμος τοῦ οἴκου τῶν ναυκλήρων. Sur οἶκος, désignant une association, ainsi que sur le sens de ναυκλήροι (« capitaines de navire »), voir L. Robert, Annuaire du Collège de France, LXII, 1961/62, p. 343. Pour d'autres ναυκλήροι à Tomis, attestés individuellement, cf. Tocilescu, AEM, XIX, 1896, p. 101, no. 53 et *Fouilles et recherches* . . ., p. 220, no. 55 (= IGR I 645).

[33] Cumont, *Les religions orientales dans le paganisme romain* [4] (Paris, 1929), p. 90. Sur les fêtes des dieux égyptiens à Tomis, outre le décret fragmentaire cité supra, p. 107, n. 28, cf. la dédicace des ἱεροναῦται isiaques publiée par D. M. Teodorescu, *Monumente inedite din Tomi*, p. 8, no. 3, avec les observations de L. Robert, *Hellenica*, X, 1955, p. 25, n. 3 ; sur Isis Θαλάσσης κυρία et patronne de la navigation, W. Peek, *Der Isishymnos von Andros* et les textes groupés par P. Bruneau, dans BCH, LXXXV, 1961 (I), p. 435—446. On comprendra que je ne puisse m'étendre ici sur les représentations plastiques d'Isis découvertes en Dobroudja, qu'il s'agisse du buste publié par Tocilescu, *Fouilles* . . ., p. 235, no. 6 (actuellement au Musée de Bucarest), ou de celui mis au jour dernièrement à Constantza (sur lequel on lira les considérations de Gabrielle Bordenache, ci-dessous, p. 175 et suiv.).

[34] A l'époque romaine non plus, à s'en tenir à la situation présente, et si l'on excepte un fragment de relief d'interprétation douteuse, conservé au Musée d'Histria. J'ignore ce qu'a pu devenir la statue en marbre, représentant « une prêtresse isiaque », signalée par S. Lambrino, *Histria romaine à la lumière des fouilles*, RÉL, IX, 1931, p. 80 ; à ce propos, cf. G. Bordenache, *Histria alla luce del suo materiale scultoreo*, Dacia, N.S., V, 1961, p. 207 et n. 43.

Fig. 3 : Istros. Fragment d'un décret inédit concernant le culte de Sarapis.

[Ἔδοξε τῆι β]ουλῆ[ι καὶ τῶι δή-]
2 [μωι· ἐπι]μηνιεύον[τος — — ca. 5-6 — —]
[. . . .]Υ τοῦ Κρατε[— — — ?Ἡρακ-]
4 [λεί]δης Μονίμου εἶπ[εν· ἀπο-]
[σ]ταλῆναι ὑπὸ τοῦ [δήμου εἰς]
6 Καλχηδόνα ἄνδρ[ας τρεῖς?]
[ο]ἱ χρησμὸν λήψον[ται παρὰ]
8 [το]ῦ Θεοῦ τῆι πόλει ὑ[πὲρ τοῦ]
[Σα]ράπιος· τίνα Κ — — — — — —

Au commencement de la l.1, segment de la circonférence d'un *omicron*, suivi de l'extrémité inférieure de la haste de l'*upsilon*. — L. 2, au début, départ inférieur d'une haste inclinée à gauche : M est assuré ; à la fin de la ligne, haste gauche du N. — L. 3, départ inférieur d'une haste verticale ; à la fin de la ligne, E probable. — L. 4, au commencement, angle inférieur d'un Δ ; à la fin, haste verticale gauche et départ de la barre horizontale du *pi*. — Au commencement de la l.5, bras inférieur d'un *sigma* ; à la fin, haste inclinée gauche d'un Υ. — L. 7, avant l'*iôta*, il manque une lettre dont il ne reste pas de trace ; après le dernier N, départ de la barre horizontale d'un *tau*. — L. 9, avant le premier A, la boucle du *rhô* paraît sûre ; de même, à la fin de la ligne, *kappa*, dont on voit clairement la haste et l'attache du bras supérieur.

Ce qui frappe dès l'abord dans le contenu de ce fragment facile à restituer, en dépit de quelques points discutables [35], c'est le fait de s'interrompre tout au début des propositions du fils de Monimos, — pratiquement là où pour notre curiosité il commençait à peine à devenir intéressant. Nous sommes ainsi privés de la partie essentielle du document, l'énoncé des questions que les Istriens — par le truchement de leurs représentants — entendaient poser à l'oracle. Aussi continuerons-nous à ignorer — je ne dis pas le sens de la consultation (on peut, quant à cela, faire des suppositions valables), mais les circonstances ayant déterminé l'envoi à Chalcédoine d'une délégation de théôres.

Qu'il ait dû y avoir à ce sujet des discussions dans l'Assemblée, il est facile de l'imaginer. Qu'en cette occasion se soient heurtées les opinions des conservateurs, fidèles aux dieux des ancêtres, et des novateurs, gagnés à la religion nouvelle, on peut également le croire. Enfin, que l'autorité d'Apollôn ait été invoquée par les deux partis comme la seule capable de trancher un différend menaçant de se prolonger, c'est ce qui me paraît résulter à la fois de notre document et des exemples de situations analogues recueillis un peu partout dans le monde grec [36]. Dès lors, le premier aspect intéressant du fragment que nous commentons, c'est de nous faire connaître ce que l'on peut considérer comme l'une des voies normales de renouvellement de la religion grecque, l'autre étant l'introduction dans la cité d'un culte étranger à titre privé, en attendant qu'il

[35] Ainsi, à la fin de la ligne 6, j'avais pensé à restituer Θεωρούς, avant que M. L. Robert n'ait attiré mon attention sur le fait qu'un numéral serait ici plus à sa place qu'un substantif. Naturellement, τρεῖς est proposé *exempli gratia*. Il y a peu de chances cependant que la délégation de Θεοπρόποι histriens ait compté plus de membres.

[36] Sur ce point, voir l'abondante documentation rassemblée par M. P. Nilsson, *Geschichte der griechischen Religion*, I² (1955), p. 630 et suiv. L'ouvrage du même auteur : *Cults, Myths, Oracles and Politics in Ancient Greece* (Lund, 1951) ne m'a pas été accessible, pas plus que celui d'Axel W. Persson, *Die Exegeten und Delphi*, Lund, 1918.

devienne public, après un délai plus ou moins long et par suite de circonstances qui vraisemblablement ont dû varier d'un endroit à l'autre.

Pour nous en tenir a Istros, et pour commencer avec cette dernière manière d'acclimater les cultes nouveaux, je rappelerai qu'au III^e^ siècle un Μουσεῖον bâti comme fondation privée par Diogène fils de Glaukias devient, à la génération suivante, et grâce à la libéralité du fils du fondateur, sanctuaire de la cité, avec prêtrise transmissible à chaque génération au plus âgé de ses descendants [37]. Toujours à Istros — cette fois au II^e^ siècle, — un décret publié dernièrement [38] vient de nous faire connaître le cas d'un évergète ayant obtenu en récompense des services rendus à la cité le sacerdoce public des Dieux de Samothrace, culte que, selon une hypothèse plausible de Louis Robert [39], il avait contribué à introduire dans sa patrie, en faisant élever à ses frais un sanctuaire privé des Cabires : δεδόσθαι δὲ αὐτῶι καὶ ἐκγόν[οις ἀεὶ τῶ]ι πρεσβυτάτ[ω]ι τῶν ὄντων ἱερωσύ[νην δημ]οσίαι Θεῶν τῶν ἐν Σαμοθρᾴκηι καὶ στηφανηφορίαν καθάπερ καὶ τοῖς ἄλλοις ἱερεύ[σιν][40].

Comme on se sera déjà aperçu, les exemples que je viens de citer rappellent de près les conditions de l'implantation du culte de Sarapis à Délos, telles qu'elles sont exposées dans une inscription fameuse, souvent reproduite et commentée [41]. Celle-ci date de la fin du III^e^ siècle et émane d'un descendant de l'homme qui, ayant apporté avec lui de Memphis la divinité exotique, s'etait d'abord contenté de l'adorer dans son logis personnel, transformé pour la circonstance en oratoire privé : Ἀπολλώνιος, ὢν Αἰγύπτιος ἐκ τῶν ἱερέων, τὸν θεὸν ἔχον παρεγένετο ἐξ Αἰγύπτου θεραπεύων τε διετέλει καθὼς πάτριον ἦν [42]. Deux générations plus tard, le petit fils du fondateur, Apollonios II, devenu prêtre à son tour, se félicite d'avoir réussi à transformer le culte privé en culte public, en faisant bâtir un véritable sanctuaire à l'endroit désigné par le dieu qui lui était apparu en rêve : ὁ θεός μοι ἐχρημάτισεν κατὰ τὸν ὕπνον ὅτι Σαραπιεῖον δεῖ αὐτῶι ἀναδειχθῆναι ἴδιον καὶ μὴ εἶναι ἐν μισθοτοῖς καθὼς πρότερον, εὑρήσειν τε τόπον αὐτὸς οὗ δεῖ ἑδρασθῆναι σημανεῖν τε τὸν τόπον [43].

Cependant, aussi nombreux qu'aient pu être dans le monde hellénistique les cas où un culte étranger s'est vu reconnaître le droit de cité de la manière que je viens d'indiquer, cette procédure n'était pas la seule à laquelle on avait recours, surtout lorsque la nouvelle croyance heurtait en quelque sorte les traditions locales et les habitudes reçues. Dans de

[37] D. M. Pippidi, dans *Histria I* (Bucureşti, 1954), p. 476, no. 1 ; du même, *Pour une histoire des cultes d'Istros. Documents d'époque hellénistique*, dans cette revue, IV, 1962, p. 134—136.

[38] D. M. Pippidi, *Inscriptions d'Istros. Décret inédit du II^e^ siècle*, Dacia, N.S., V, 1961, p. 306 et suiv.

[39] RÉG, LXXVI. 1963, p. 156—157.

[40] Lignes 20—23 du texte cité ci-dessus, note 37. Aux lignes 21—22, [δημ]οσίαι est une conjecture de J. et L. Robert, *loc. cit.*, p. 156.

[41] IG XI 4, 1299 = *Syll.*[3], 663 (lignes 1—28 seulement) = Fraser, *mém. cité*, p. 50, n. 1 (texte intégral). Sur le culte de Sarapis à Délos, en général, voir P. Roussel, cité *supra*, p. 105, n. 13; J. Hatzfeld, *Les trafiquants italiens dans l'Orient hellénique*, Paris, 1919, p. 356; Cumont, *Religions orientales*[4], p. 235, n. 21.

[42] *Ibid.*, lignes 3—5. Pour l'origine memphite du personnage, voir lignes 37—39.

[43] *Ibid.*, lignes 13—18.

tels cas, on préférait s'en remettre à l'autorité d'un oracle, consulté spécialement sur la question de savoir s'il était ou non convenable d'adopter le dieu exotique [44] et — pour ne citer qu'un exemple — il est significatif que précisément les Rhodiens aient jugé nécessaire d'interroger l'oracle d'Ammon s'il fallait instituer chez eux un culte de Ptolémée Ier : θεωροὺς ἀπέστειλαν εἰς Λιβύην τοὺς ἐπερωτήσοντας τὸ παρ' Ἄμμωνι μαντεῖον εἰ συμβουλεύει Ῥοδίοις Πτολεμαῖον ὡς θεὸν τιμῆσαι. συγκατατιθεμένου δὲ τοῦ χρηστηρίου, τέμενος ἀνῆκαν ἐν τῇ πόλει τετράγωνον, οἰκοδομήσαντες παρ' ἑκάστην πλευρὰν στοὰν σταδιαίαν, ὃ προσηγόρευσαν Πτολεμαῖον [45].

Outre la similitude des situations, trop évidente pour avoir besoin d'être soulignée, il y a, dans les lignes qu'on vient de lire, au moins deux termes qui rappellent des expressions figurant dans le décret fragmentaire d'Istros et qui, en nous aidant à en saisir la portée, permettent de vérifier la plausibilité de notre tentative de restitution. Il s'agit en premier lieu du verbe ἀποστέλλειν (dans l'inscription istrienne à l'infinitif aoriste passif : [ἀπο]σταλῆναι), ensuite du substantif μαντεῖον, qui, dans le contexte : ἐπερωτήσαντας ... τὸ ... μαντεῖον exprime, chez Diodore, l'idée rendue dans le décret par les mots χρησμὸν λήψον[ται παρὰ το]ῦ Θεοῦ. Ce simple rapprochement suffit à éclairer les intentions de l'Assemblée qui, en décidant d'envoyer à Chaloédoine une délégation chargée de consulter l'oracle d'Apollôn, entendait se prémunir contre le risque d'adopter à la légère un culte nouveau et relativement peu connu.

Si ce raisonnement est correct, il me paraît comporter deux conséquences qu'il ne sera pas inutile de mettre en évidence. La première, c'est que la date de notre décret doit être cherchée vers le milieu plutôt que vers la fin du IIIe siècle, supposition qu'on peut étayer aussi par des arguments paléographiques et historiques d'un ordre plus général [46]. La seconde, que le culte qu'on s'apprêtait à introduire à Istros était un culte public, engageant la responsabilité de la cité et, par conséquent, nécessi-

[44] Souvent aussi avant de se décider à introduire dans le rituel établi des changements plus ou moins notables : Fr. Sokolowski, *Lois sacrées de l'Asie Mineure*, Paris, 1955, no. 42, et, surtout, no. 47, lignes 4–8 : ἃ δὲ [ἂ]ν ὁ Θεὸς Θεσπίσῃ, οἱ μὲν Θεοπρόποι εἰσαγγειλάτωσαν εἰς ἐκκλησίαν, ὁ δὲ δῆμος ἀκούσας βουλευσάσθω, ὅπως πάντα πραχθήσεται ἀκολούθως τῇι τοῦ Θεοῦ συμβουλ[ίαι].

[45] Diod., XX 100, 3–4.

[46] Pour ce qui est de la paléographie, on notera surtout les formes des lettres o, θ (très petites, pendues au sommet de la ligne), Υ, Σ (entièrement ouvertes), Η, Κ, ainsi que l'aspect « aéré » de l'écriture (cf., à titre d'exemple, l'inscription de l'architrave du temple du Θεὸς Μέγας à Istros, reproduite BCH, LXXXIII, 1959 (II), p. 459 et Studii Clasice, IV, 1962, p. 138) ; quant aux conditions historiques, il suffira de rappeler qu'avec la destruction du royaume celte de Tylis (que ce soit en 218 ou en 213, comme on l'admet généralement), c'est une période de crise qui commence pour les cités de Scythie Mineure et de la côte thrace, en général, caractérisée par les difficultés toujours croissantes que celles-ci éprouvent à se défendre contre les attaques des dynastes thraces, leurs voisins, et à mener une existence normale. Il est dès lors permis de croire que, dans l'atmosphère tendue révélée par des documents comme le décret en l'honneur du Callatien Héphaistion fils de Matris (*Epigr. Beitr. zur Gesch. Histrias*, p. 11–34), ou encore par le décret en l'honneur d'Agathoclès fils d'Antiphilos (D. M. Pippidi, dans cette revue, V, 1963, p. 137–163), des problèmes comme celui qui retient notre attention ont dû céder le pas, dans l'esprit des Histriens, à la préoccupation autrement pressante d'éloigner les πειράται qui rançonnaient la ville et d'assurer l'exploitation normale de leur χώρα.

tant la sanction d'une autorité religieuse supérieure [47]. Ceci me fait un devoir de dire un mot non pas du rôle des oracles dans la vie des Grecs en général (le problème a été souvent traité et ce n'est pas dans le cadre d'une simple note qu'on pourrait espérer de le renouveler), mais sur les relations des colonies de Scythie avec certains μαντεῖα de la Grèce propre ou de la Grèce asiatique durant les époques hellénistique et romaine.

A ce sujet, jusqu'à ces tout derniers temps, nos informations étaient pour ainsi dire inexistantes. Il n'y a qu'en 1962 que j'ai eu la chance de découvrir, parmi les matériaux épigraphiques inédits du musée de Constantza, un fragment qui — sous une forme très incomplète — nous a conservé les réponses d'Apollôn Pythien à des questions dont le sens nous échappe et qu'étaient venus lui poser des théôres envoyés par Callatis [48]. Toujours en 1962, à propos de certaines dédicaces tomitaines à Apollôn Agyeus posées κατὰ χρησμόν, Louis Robert a fait observer qu'il y a de bonnes raisons d'attribuer cet oracle à Claros [49]. Enfin, le décret que nous commentons, sensiblement plus ancien que les dédicaces de Tomis et même que le fragment de Callatis, vient nous renseigner sur les rapports ayant existé dès le III[e] siècle entre Istros et le sanctuaire oraculaire de Chalcédoine, dont l'histoire nous est mal connue mais dont la renommée dans le monde hellénistique est attestée à la fois par les auteurs qui en font mention et par un petit nombre d'inscriptions que j'aurai l'occasion de citer.

Pour ne pas m'attarder à des faits connus, il suffira de rappeler qu'en dépit d'indications qui font remonter le temple d'Apollôn Πυθαῖος à une haute antiquité, mais qui manquent de précision [50], l'histoire de ce sanctuaire commence à nous être connue seulement après la mort d'Alexandre, quand — tout comme les autres villes de la Propontide — Chalcédoine devient un enjeu dans les luttes des Diadoques et, à ce titre, est

---

[47] C'est ce que prouve, pour ne citer qu'un exemple, l'inscription d'Anaphè IG XII 3, 248 (= SGDI 3430 = *Syll.*[3], 977), qui nous fait assister aux démarches entreprises par un certain Timotheos, visant à obtenir la permission d'ériger à ses frais un temple d'Aphrodite, ainsi qu'à la suite donnée à ces instances : ἐπερωτᾶι Τιμόθεος [τὸ]ν θεόν, πότερον αὐτῶι λῶιον καὶ ἄμεινόν ἐστιν αἰτήσασθαι τὰν πόλιν ἐν τῶι ἐπινοεῖ τόπωι ἐν τῶι τοῦ Ἀπόλλωνος τοῦ Ἀσγελάτα, ὥστε ναὸν τᾶς Ἀφροδίτας οἰκοδ[ο]μῆσαι, καὶ ἦμεν δαμόσιον, ἢ ἐν τῶι ἱερῶι τοῦ Ἀσ[κλ]απιοῦ ἐν ὤι ἐπινοεῖ τόπωι. ὁ θεὸς ἔχρησε, αἰτήσασθ[α]ι ἐν τῶι το[ῦ] Ἀπόλλωνος, τελεσθέντος δὲ τοῦ ναοῦ ἀναγραφῆμεν τό τε ψάφισμα καὶ τὸν χρησμὸν καὶ τὰν ἔφοδον ἐστάλαν λιθίναν. Dans une inscription fragmentaire de Magnésie du Méandre (Kern, *Inschr. von Magnesia*, p. 84, no. 99 = *Syll.*[3], 554), à quelqu'un manifestant l'intention d'ériger un autel à Sarapis et qui, à cette fin, avait peut-être consulté lui-aussi un oracle, l'Assemblée accorde la permission demandée, en précisant (lignes 12 ss) : ἐν ἄλλωι δὲ τόπωι μὴ [ποιείτω βωμ]ὸν Σαράπιδος· εἰ δὲ μή, ὀφειλέτω τῶι δήμωι δ[ραχμάς... κ]αὶ ὁ τόπος ἔστω τῆς πόλ[εως].

[48] BCH, LXXXVI, 1962 (II), p. 517—523. Sur les rapports entre Callatis et Delphes aux époques classique et hellénistique, voir en outre Kr. Hanell, *Megarische Studien*, Lund, 1934, p. 170 suiv., 172 suiv.

[49] RÉG, LXXV, 1962, p. 186 et, pour les relations des villes du littoral roumain avec le monde égéen aux premiers siècles de notre ère, Rev. Philol., XXXIII, 1959, p. 189—191.

[50] Dion. Byz. 111, p. 35 : πολλὰ δ' ἐν αὐτῇ θαυμάσια κατά τ' ἀρχαιότητα τῆς κτίσεως καὶ πράξεις καὶ τύχας καὶ τὰς ἐπ' ἀμφότερα μεταβολάς, μάλιστα γε μὴν τέμενος καὶ χρηστήριον Ἀπόλλωνος οὐδενὸς τῶν ἄκρων ἀποδεέστερον; Luc., *Pseudomantis* 10 :. . . τοῦ Ἀπόλλωνος ἐν τῷ ἱερῷ, ὥπερ ἀρχαιότατόν ἐστι τοῖς Χαλκηδονίοις . . .

mentionnée à plusieurs reprises par les historiens de l'époque [51]. Quelle que soit d'ailleurs la date exacte de la fondation du temple — qui peut très bien avoir été bâti en même temps que la ville, attendu que le culte d'Apollôn était le principal culte de Mégare et que les premiers colons l'ont vraisemblablement porté avec eux dans leur nouvelle patrie [52] — la question qui se pose et à laquelle on voudrait pouvoir répondre, c'est celle de savoir si dès le début le sanctuaire était oraculaire, ou si le χρηστήριον lui a été adjoint postérieurement, peut-être à l'époque hellénistique, comme l'ont soutenu Kurt Latte [53] et, plus récemment, Günther Klaffenbach [54].

Dans cet ordre d'idées, ce qu'il importe de retenir, c'est que la plus ancienne inscription intéressant le problème — un décret de la ville de Delphes reconnaissant au sanctuaire de Chalcédoine le droit d'asile — ne fait nulle mention de l'oracle, mais parle seulement du temple d'Apollôn Πυθαῖος, qu'il proclame ἄσυλον καὶ φύκτιμον... ἀπὸ πάντων [55]. Ce document daterait des années 213—203, aux dires de l'éditeur [56], aussi, à s'en tenir à ses seules indications, on pourrait croire qu'au cours du dernier tiers du III[e] siècle l'oracle qui devait rendre fameux le nom de Chalcédoine n'avait pas encore été fondé. Heureusement, nous disposons à cet égard d'un document à la fois plus explicite et mieux conservé, une inscription publiée en 1928 et datant des premières années du II[e] sinon des dernières années du III[e] siècle [57]. Ce que nous y lisons, c'est qu'à la suite d'une requête officielle des habitants de Chalcédoine, les Phocéens et les Ténédiens ont accepté de reconnaître le droit d'asile à la ville d'Apollôn, qui, en cette occasion, s'était prévalue de plusieurs oracles de sa divinité tutélaire : [... ἐμφανίζοντες περὶ χρησ|μῶν αὐτοῖς ὑπὸ τοῦ Ἀπόλλωνος τοῦ Χρηστηρ[ίου δεδομένων, ἐν οἷς φησ]ιν τὴμ πόλιν τῶν Καλχηδονίων εἶναι ἑαυτοῦ καὶ ὑπάρχειν ἅπ[ασιν ἀνθρώποι]ς ἱερὰν καὶ ἄσυλον [58]. On en peut inférer qu'entre les inscriptions que j'ai citées il y a un rapport étroit et qu'après avoir obtenu de Delphes la reconnaissance de l'asylie pour le temple, les habitants de Chalcédoine ont cherché à s'assurer de la part d'un certain nombre de cités voisines celle de leur ville tout

[51] Diod., XX 111,3 : ... τῶν μεταβεβλημένων πόλεών τινας ἀνεκτήσατο (scil. Δημήτριος). ἐπὶ δὲ τὸ στόμα τοῦ Πόντου παραγενόμενος, πρὸς τῷ Χαλκηδονίων ἱερῷ στρατοπεδείαν περιεβάλετο καὶ τοὺς φυλάξοντας τὸν τόπον ἀπέλιπε στρατιώτας πεζοὺς μὲν τρισχιλίους, ναῦς δὲ μακρὰς τριάκοντα.

[52] Hanell, *ouvr. cité*, p. 165 suiv., qui rappelle opportunément que le culte d'Apollon est attesté à Chalcédoine dès le V[e] siècle par les monnaies locales.

[53] RE, XVIII 848.

[54] *Varia epigraphica*, dans Abhdl. d. Deutschen Akademie der Wiss., Klasse f. Sprache, Literatur u. Kunst., 1958, 2, p. 13—14.

[55] *Syll.*[3], 550, lignes 5—6.

[56] Pomtow, dans *Syll.* [3], II, p. 38, qui revient de la sorte sur l'opinion exprimée dans Klio, XV, 1915, p. 15 (dernier tiers du III[e] siècle). La date de 213 — 203 est celle que suivent E. Schlesinger, *Die griechische Asylie*, Diss. Giessen, 1933, p. 71 suiv., et M. P. Nilsson, *Gesch. d. griech. Religion*, II[2], p. 89 ; mais cf. les réserves de R. Flacelière, *Les Aitoliens à Delphes*, Paris, 1937, p. 312, n. 3, et de G. Klaffenbach, *mém. cité*, p. 13, et n. 3.

[57] V. Laurent, *Échos d'Orient*, XXVII, 1928, p. 24—44 (= SEG IV 720) ; une édition nouvelle, amendée, de ce texte a été procurée par G. Klaffenbach, *Varia epigraphica*, p. 11.

[58] Lignes 4—7 Klaff.

entière [59]. Le problème qui se pose dès lors est celui de savoir si la date de la fondation de l'oracle ne doit pas être cherchée dans l'intervalle écoulé entre ces deux démarches, en d'autres termes vers la fin du III^e^ siècle; et si ce n'est pas à cette occasion que le surnom local d'Apollôn a été changé, ainsi qu'on l'a supposé [60], le dieu se faisant désormais appeler Χρηστήριος, avec une ἐπίκλησις plus conforme à son nouveau rôle?

Pour ce qui est de la dernière question, on peut, je crois, se rallier à l'opinion de Günther Klaffenbach, qui, en repoussant catégoriquement l'hypothèse d'un changement opéré pendant les démarches faites pour obtenir la reconnaissance de l'asylie, estime vraisemblable qu'à Chalcédoine Apollôn a été appelé de tout temps à la fois Πυθαῖος et Χρηστήριος [61]. S'il en est ainsi, toutefois, on risque à peine de se tromper en supposant que le deuxième de ces surnoms — visiblement lié à l'existence à Chalcédoine d'un sanctuaire oraculaire — permet d'attribuer à ce dernier une origine plus ancienne que celle qu'on lui reconnaît communément : antérieure à l'an 200, en tout cas, date à laquelle, ainsi que nous venons de le voir, on a cru pouvoir fixer sa fondation officielle. Sur ce point comme sur d'autres, la découverte du décret d'Istros vient opportunément dissiper notre confusion, en fournissant la preuve qu'au III^e^ siècle le μαντεῖον chalcédonien était déjà fondé, ce qui veut dire que sa création n'a rien à voir avec les circonstances historiques auxquelles on a voulu la rattacher [62]. Toujours dans cet ordre d'idées, il y a lieu d'ajouter que le fait que les Istriens aient choisi — pour y envoyer des théôres — l'oracle d'Apollôn Χρηστήριος de préférence à tout autre, n'est pas non plus dépourvu de signification. On en conclura que le sanctuaire chalcédonien jouissait d'une renommée qui allait durer pour le moins jusqu'au temps de Lucien [63], quand il est mentionné pour la dernière fois; ensuite, qu'entre les cités du littoral scythique et les ports de la Propontide il y avait au III^e^ siècle des relations déjà anciennes et s'étendant aux domaines les plus variés.

Sur ce dernier point, je crois avoir déjà fourni quelques précisions utiles. Il en ressort que si — le fragment que nous commentons excepté — les documents concernant les rapports directs entre Chalcédoine et les ports de Dobroudja sont inexistants, nous disposons d'assez d'informa-

[59] Laurent, *loc. cit.*, p. 42; Klaffenbach, *Varia*, p. 14.

[60] K. Latte, dans RE, XVIII 848.

[61] *Mém. cité*, p. 14. Par ailleurs, comme Klaffenbach ne manque pas de le faire observer, Χρηστήριος est également l'ἐπίκλησις d'Apollôn à Epidaure (IG IV² 1,450.452) et à Aigai (OGI 312,450). Sur la leçon [Χρησ τ]ηρ[ί]ου dans l'inscription Keil-Premerstein, *I. Reise* ..., p. 44, n° 91, ainsi que sur la provenance exacte de ce document, lire les observations de L. Robert, *Villes d'Asie Mineure*² (Paris, 1962), p. 91–92.

[62] Toujours dans ce sens, il y a lieu de rappeler l'existence à Chalcédoine, à l'époque hellénistique, d'un προφήτας qui comptait parmi les dignitaires les plus importants de la ville (CIG 3794 = SGDI 3054) et qui, comme l'a bien vu Kr. Hanell, « ... war natürlich der Oberpriester des obersten Gottes von Chalkedon » (*Megarische Studien*, p. 150). Sur l'existence et la signification de la «prophétie» à Chalcédoine, voir également L. Robert, Rev. Philol., XIII, 1939, p. 187–188.

[63] *Pseudomantis*, 10; ci-dessus p. 112, n. 50.

tions sur les rapports de ces villes avec la Propontide, en général, pour pouvoir conclure que cette carence est accidentelle. Tout comme Byzance, Cyzique et Parion, — pour ne citer que ces exemples, — Chalcédoine a certainement entretenu à l'époque hellénistique des relations suivies avec les cités du littoral roumain de la mer Noire, aussi le moindre intérêt du décret d'Istros n'est-il pas de combler sur ce point une lacune de notre information.

Là ne se réduisent du reste pas les révélations de ce texte précieux. Un autre de ses aspects qu'il convient de mettre en lumière, c'est la contribution qu'il apporte à la solution d'un problème qui depuis bientôt un siècle n'a cessé de retenir l'attention des savants et qui, tout récemment encore, vient de former l'objet d'études approfondies. Je fais allusion à la question de savoir si, dans la diffusion du culte de Sarapis, la dynastie lagide a joué un rôle décisif, ainsi qu'il a été soutenu, ou si sa propagation dans le monde hellénistique s'est faite en dehors de tout appui officiel, grâce à des missionnaires inconnus et par la seule attraction exercée par la religion nouvelle. Depuis l'ouvrage classique de Lafaye [64], jusqu'aux travaux récents de Bell [65] et de Nilsson [66], les tenants de la première opinion sont de loin les plus nombreux. Sans entrer à cet égard dans des détails, on peut considérer comme représentatives de leur manière de penser les lignes écrites en 1905 par Franz Cumont et que — sans les modifier en quoi que ce soit — ce dernier reproduisait encore dans la IV[e] édition de ses *Religions orientales dans le paganisme romain* : « Le mérite de la création mixte, réalisée par le génie politique des Ptolémées, c'est d'avoir rejeté ou atténué ce qui... était répugnant et monstrueux, pour maintenir uniquement ce qui pouvait émouvoir ou attirer. Elle fut la plus civilisée des religions barbares... Elle fut adoptée partout où se fit sentir l'autorité et le prestige des Lagides ... (qui)... la firent accepter par les princes et par les peuples avec lesquels ils conclurent des alliances... Ainsi l'action politique de la dynastie égyptienne tendait à faire reconnaître partout des divinités dont la gloire était en quelque sorte liée à celle de leur maison » [67].

Contre cette théorie que — non sans exagération — on a appelée « impérialiste », les objections les plus graves et les plus cohérentes ont été formulées par Pierre Roussel [68], avant d'être groupées et renouvelées par P.M. Fraser dans une étude à laquelle il m'est déjà arrivé de faire

---

[64] *Histoire du culte des divinités d'Alexandrie Sérapis, Isis, Harpocrate et Anoubis hors d'Egypte, depuis les origines jusqu'à la naissance de l'École néo-platonicienne* (BEFAR, 33), Paris, 1884.

[65] *Egypt from Alexander the Great to the Arab Conquest. A Study in the Diffusion and Decay of Hellenism*, Oxford, 1948, p. 40 : « It seems not at all improbable that Ptolemy's intentions have been misconceived ; that ... the God was really designed (so to say) for export rather than for internal consumption. Serapis was to be the patron god of Ptolemaic Empire, and was to enhance its prestige by the addition to the Hellenistic pantheon of an Egyptian deity. In this Ptolemy was successful ».

[66] *Gesch. griech. Religion*, II[2], p. 157—158.

[67] P. 74.

[68] Outre ce livre si souvent cité au long des pages qui précèdent, — *Les cultes égyptiens à Délos du III[e] au I[er] siècle av. J. Chr.*, — il convient de se reporter à ce sujet à

allusion [69]. Ce travail, basé sur l'examen approfondi des documents épigraphiques et littéraires, aboutit à des conclusions entièrement opposées à celles de Cumont, en ce sens que — tout comme Roussel et, à une époque plus récente Sterling Dow [70] et Magie [71] — ce que Fraser se plaît à mettre en relief dans la propagation du culte de Sarapis c'est l'action non officielle et, pour ainsi dire, spontanée des croyants : prêtres, marchands, mercenaires. «We may conclude — écrit-il à ce propos — by saying that the cult of Sarapis spread outside Egypt in the main through private action, by traders, mercenaries, priests and travellers who had acquired a personal interest in the cult, primarily in Egypt... A second factor was the desire of independent communities, probably in particular those with close commercial connections with Egypt, to show friendship to the Ptolemies by adopting the Alexandrian deity. On the other hand, the cult was evidently no more popular in Ptolemaic possessions than elsewhere, indeed rather the reverse. The situation in Cyprus and Cyrene may well make one wonder there was not a resistance to the cult in Ptolemaic possessions, just because Sarapis symbolised Alexandria» [72].

On voit tout l'intérêt de cette thèse que je crois, quant à moi, parfaitement fondée, mais sur laquelle il ne m'est pas permis de m'attarder, si ce n'est pour faire observer combien les faits exposés dans la première partie de mon étude, et tout spécialement les documents concernant le culte de Sarapis en Scythie Mineure sont faits pour étayer, eux aussi, l'opinion de ceux qui expliquent la diffusion de la religion égyptienne par le zèle des missionnaires anonymes plutôt que par l'appui de la dynastie lagide. Ce trait, fortement mis en lumière dans le mémoire de Fraser, vient d'être confirmé de manière éclatante par la découverte à Goran, en Hyrcanie, d'une inscription datant de la première moitié du III[e] siècle [73], où la mention inattendue de Sarapis montre assez, comme on n'a pas manqué de le faire noter, «que son culte n'a pas été un pion de la domination ou de l'influence lagide» [74]. Mais si, comme l'écrit Louis Robert, «c'est une surprise que de trouver si loin dans l'Asie Centrale, tout à l'extrémité du monde hellénisé, le grand dieu du synerétisme gréco-égyptien dans cette position éminente» [75], c'en est une autre, peut-on ajouter, que de voir, approximativement à la même époque, une ville comme Istros, située elle aussi en dehors de la sphère d'action des Lagides, s'inquiéter des conditions dans lesquelles elle pourrait faire entrer dans son panthéon le dieu venu de Memphis.

---

plusieurs de ses écrits occasionnels : Rev. Égyptol., N. S., I, 1919, p. 81–92; Rev. d'Hist. et de Litt. religieuses, VII, 1922, p. 33–43; Syria, XXIII, 1942/43, p. 26–27.

[69] Ci-dessus p. 103, n. 2.

[70] Harvard Theol. Review, XXX, 1937, p. 183–232.

[71] AJA, LVII, 1953, p. 163–188; cf. J. et L. Robert, RÉG, LXVII, 1954, p. 109, n° 52.

[72] *Mém. cité*, p. 49.

[73] L. Robert, *Hellenica*, XI–XII, 1960, p. 86–87.

[74] J. Robert, L. Robert, RÉG, LXXIV, 1961, p. 256.

[75] *Hellenica*, XI–XII, 1960, p. 86–87.

Il faut bien noter, en effet, que — quoi qu'on ait pu écrire [76] sur la possible immixtion de Ptolémée Soter dans les démêlés des villes du Pont avec Lysimaque, à l'occasion de la seconde expédition de ce dernier contre Callatis [77], à aucun moment de son histoire la Scythie Mineure n'a subi l'autorité, ni l'influence politique des Ptolémées. Dès lors, l'unique explication à donner à la faveur dont semblent avoir joui de bonne heure les divinités alexandrines dans les colonies du littoral roumain, c'est celle que Fraser a entrepris de défendre vigoureusement, celle à laquelle les faits invoqués tout au long de mon exposé apportent une confirmation éclatante. Vu qu'aucune considération politique ne saurait expliquer la démarche des Istriens auprès de l'oracle de Chalcédoine, ni rendre compte des autres manifestations en faveur de Sarapis constatées à Tomis ou à Callatis, force nous est de conclure que l'introduction du culte nouveau dans les villes du Pont s'est faite en dehors de toute propagande officielle, à la faveur des échanges d'hommes et de biens que nous avons pu constater et dont l'ampleur a certainement été plus grande que ne le laisseraient croire les documents épigraphiques parvenus jusqu'à nous.

Par ailleurs, comme il m'est déjà arrivé de le suggérer, pour expliquer des emprunts religieux comme celui qui retient notre attention — et, dirais-je volontiers, pour expliquer les influences culturelles, en général, — point n'est besoin de fournir la preuve de liens directs ayant existé entre les pays et les territoires dont on étudie les rapports : il suffit pour cela d'avoir des raisons de supposer que l'échange s'est réalisé, ou que l'influence s'est exercée grâce à un centre intermédiaire, dont le rôle dans la transmission des idées et des croyances a pu dès lors être plus important qu'on n'était tenté de le croire. Au demeurant, ce problème n'a pas manqué de retenir l'attention de Fraser, qui écrit (peut-être avec un peu trop de réticence) : « To what extent the cult (scil. of Sarapis) was spread directly from Egypt, and how much from intermediate centres where it may have acquired an added popularity, and perhaps a slightly different emphasis, quite independent of its Egyptian connections, *is still not clear* »[78] (c'est moi qui souligne). Cependant, le même savant fournit d'excellents arguments en faveur de l'hypothèse selon laquelle, dans la propagation du culte de Sarapis, Rhodes a déployé une activité qui, à elle seule, mériterait qu'on lui consacre une étude spéciale.

Une fois de plus, il ne saurait être question de m'attarder à examiner des faits qui risquent de nous entraîner loin de l'objet de ce travail. Toutefois, puisque je parle de Rhodes et de son rôle dans la diffusion de la religion alexandrine, on trouvera bon que, pour finir, je fournisse quelques précisions sur les relations entre l'île du Soleil et les ports du littoral roumain de la mer Noire pendant la haute époque hellénistique. Sans doute, sur ce point encore, bien des faits nous échappent, en l'absence desquels il est toujours risqué d'essayer d'ébaucher un tableau historique. Je m'y résignerai toutefois, en rappelant qu'au témoignage de Polybe les intérêts économiques de Rhodes dans les régions pontiques étaient au

[76] Giovanna Saitta, dans ΚΩΚΑΛΟΣ, I, 1955, p. 71 et 115–116.
[77] Diod., XX 25.
[78] *Mém. cité*, p. 49.

III^e^ siècle à ce point considérables qu'alors que — pour répondre aux exigences des Celtes, qui exigeaient d'eux un tribut annuel de 80 talants [79] — les Byzantins se sont risqués à instituer sur les grains en transit par le Bosphore un τέλος tant soit peu élevé, une coalition organisée et dirigée par Rhodes s'est empressée à leur déclarer la guerre pour les obliger à revenir à la situation antérieure [80]. Pour ce qui est d'Istros, plus spécialement, à défaut de témoignages explicites, épigraphiques et littéraires, les découvertes d'anses timbrées rhodiennes faites depuis le commencement des fouilles suffisent à prouver qu'au III^e^ aussi bien qu'au II^e^ siècle le commerce rhodien avec la cité des bords de la lagune Sinoé n'a cessé d'être florissant [81]. Bien mieux, dans le même ordre d'idées, on retiendra que l'unique pièce statuaire d'une certaine valeur artistique découverte à ce jour à Istros — une tête colossale d'Hélios conservée au musée de Varna [82] — provient à n'en pas douter de Rhodes et peut être attribuée avec beaucoup de certitude à la fin du III^e^ siècle [83].

Dès lors, même s'ils ne nous ont pas apporté la solution définitive du problème qui retient notre attention, les faits que nous venons de passer en revue et qui de par leur rapprochement acquièrent une portée qu'on ne leur eût guère soupçonné auparavant, nous auront permis de mieux comprendre les facteurs matériels et spirituels agissant dans la vie des cités grecques de Scythie Mineure à l'époque hellénistique. Au nombre de ceux-ci, les échanges culturels ou religieux, et plus particulièrement les échanges entre des civilisations aussi éloignées entre elles qu'étaient la grecque et l'égyptienne, ne sont pas les moins intéressants, ni les plus faciles à étudier. Aussi, de nous avoir permis d'y voir clair, en partant du cas concret de l'introduction du culte de Sarapis à Istros, pourra servir à justifier les considérations qui précèdent, un peu longues peut-être, certainement nécessaires.

[79] Pol., *Hist.*, IV 46, 2–4.

[80] Pol., *Hist.*, IV 45–52. Cf. B. Niese, *Gesch. d. griech. u. maked. Staaten seit der Schlacht bei Chaeronea*, II (Gotha, 1899), p. 384–387 ; H. Van Gelder, *Gesch. der alten Rhodier*, Haag, 1900, p. 115 suiv. ; Rostovtzeff, SEHHW, I, p. 462 suiv. ; Pippidi, *Epigr. Beitr. zur Gesch. Histrias*, p. 18 et suiv.

[81] V. Canarache, *ouvr. cité*, p. 217–275 ; V. Eftimie, dans Dacia, N. S., III, 1959, p. 200.

[82] V. Pârvan, *Dacia. An Outline of the Early Civilizations of the Carpatho-Danubian Countries*, Cambridge, 1928, p. 89.

[83] Gabrielle Bordenache, Dacia, N. S., V, 1961, p. 195–196. Cf. p. 197 : « Importante per noi, nello studio della plastica istriana, è di poter costatare un influsso certo dell'arte e della religione rodia. Anche pezzi di minor mole, come una graziosa statuetta inedita d'epoca ellenistica, ci riportano alla stessa influenza... ».

GRIECHISCHE EPIGRAMME AUS RUMÄNIEN

VON

WERNER PEEK

Von den Ergebnissen einer Studienreise nach Rumänien lege ich hier einen ersten Teil vor. Er gliedert sich in zwei Abschnitte: voran stehen Berichtigungen zu den „Griechischen Vers-Inschriften" (GV, nach deren Nummern geordnet) sowie zu anderen, meist in den „Archäologisch-epigraphischen Mitteilungen aus Oesterreich" (AEM) veröffentlichten Texten (diese in der zeitlichen Folge der Bände bzw. des Jahres der Publikation); es folgen einige Inedita des Museums von Bukarest. Unberücksichtigt geblieben sind hier wie dort unergiebige Fragmente, die nur als Materialien für den Kommentar-Band der GV bzw. deren Indices in Betracht kommen. Die beigegebenen Photos hat D. M. Pippidi liebenswürdigerweise für mich anfertigen lassen. Ihm und Em. Popescu — um nur diesen noch zu nennen — für alle selbstlose Hilfe auch öffentlich zu danken, deren ich mich bei meinen Studien zu erfreuen gehabt habe, ist mir ein herzliches Bedürfnis.

★

1) GV 304 = AEM 19, 1896, 99, 14. Tomis. Jetzt im Museum von Bukarest, Inv. L 814.

Auf dem Stein steht:

'Αμάραντον θανόν-
τα τῶν ἐν ἡρώων μά-
χαις ἔθαψε 'Οφέλλις Λόν-
γος· μνείας χάριν ΟΥΔ ἔστη-
σεν εὔγραφον στήλλην
Σόφων. Χαῖρε, παροδεῖ-
τα.

Die mißratenen Iamben in Ordnung zu bringen, d. h. regulär gebaute Verse aus ihnen zu machen, ist in den GV vergeblich versucht worden; denn ich habe nicht vermeiden können, den Dichter mit den

beiden metrischen Fehlern Λόνγος ‹πρός› (— — — statt — ∪ —) und (dies mit E. Bormann nach ΟΥΝΕΣΤΗΣΕΝ der Abschrift von Tocilescu) οὔ ν‹ῦν› ἔστησεν (— — — — ∪ statt — — ∪ — ∪) zu belasten. Man wird sich darauf beschränken müssen, das unsinnige ΟΥΔ in ΤΟΥΔ (ΧΑΡΙΝΟΥΔ wird gemeint gewesen sein) zu verbessern und trotz der Zusammengehörigkeit von θανόντα ἐν μάχαις die Wendung τῶν ἐν ἡρώων nach Analogie von τῶν ἐν Ἅιδου zu verstehen. Das Asyndeton μνείας χάριν τοῦ ‹δ'› ἔστησεν εὔγραφον στήλλην Σόφων wird ebensowenig anzutasten sein wie der jeweils um eine Silbe zu kurz geratene zweite und dritte 'Vers':

ἔθαψε Ὀφέλλις Λόνγος μνείας χάριν·
τοῦ‹δ'› ἔστησεν εὔγραφον στήλλην Σόφων

(‹καὶ› μνείας χάριν würde wieder nur einen Verstoß gegen die Metrik einführen).

Gh. Ştefan, Buletinul Ştiinţific Acad. Romîne 1, 1948, 33 f. (mit Abbildung 3), hat in dem Verstorbenen einen Gladiator vermutet. Aber weder ist der Name Ἀμάραντος auf Gladiatoren beschränkt, wie er zu meinen scheint, noch paßt zu dieser Hypothese θανόντα τῶν ἐν ἡρώων μάχαις (was er einfach mit ἐν ἡρώων μάχαις θανόντα gleichsetzt). Vor allem aber stellte das jetzt verlorene Relief über der Inschrift nach Tocilescu ein „Totenmahl" dar, was zu τῶν ἐν ἡρώων ebenso gut stimmt, wie solche Bilderläuterung die Beziehung auf einen Gladiator ausschließen dürfte.

2) GV 406 = AEM 8, 1884, 9 f., 23. Tomis. Museum Bukarest Inv. L 605.

Am Ende von Z. 4 reicht der Raum nur für fünf Buchstaben aus, wenn die Zeile auf gleicher Höhe endete wie 1 und 2. Am Anfang der nächsten Zeile ist an zweiter Stelle nur die Spitze eines 'Daches' erhalten, ΝΑΣ also ebensogut möglich wie Ν◊Σ. [ἀνσχόμε]νος (Gomperz) wird somit durch [ἀμμεί]νας zu ersetzen sein.

3) GV 956 — AEM 17, 1894, 93, 24. Tomis. Museum Bukarest Inv. L 406.

Über dem Epigramm steht in der Mitte des Altar-Aufsatzes nur χέρετε. Vers 2 muß lauten:

Λογγείναν Ἀίδης | ἥρπασε τετρ[αετῆ]

(H und Ε, das die Zeilenhöhe etwas überragt, in Ligatur; τετρ[αετῆ] richtig schon Tocilescu). Am Anfang von V. 3 führt das Erhaltene auf καί με φιλό[στοργος] | μητρᾶ[ς].

4) GV 1035. Tomis. Museum Constanţa Inv. 188.

In der mir seinerzeit von Th. Sauciuc-Săveanu übersandten Abschrift, die mit der von L. Robert, REG 52, 1939, 482, 227 übereinstimmt, fehlt am Schluß des Gedichtes ἐλθεῖν (in der Mitte unter πᾶσιν τὸ πεπρωμένον). Ferner steht unter dem Epigramm (links und rechts von

ἐλθεῖν) χαῖ(ρε), παρ(οδῖτα) : XAI in der Weise verbunden, daß die untere Gabel des X durch einen Querstrich zu A gemacht und Iota in die Mitte der oberen Gabel gestellt ist; ΠΑΡ dergestalt, daß A in die beiden Senkrechten des mit P ligierten Π eingesetzt ist. In V. 2 bietet der Stein ΠΑΤΡΗCΕΜΝѠC (Ѡ und C ligiert). In der gleichen Zeile muß, da Silbenbrechung durchaus gemieden ist, τε τέλεσσα geschrieben werden.

5) GV 1040. Tomis. Museum Bukarest Inv. L 355.

In V. 1 ist abzuteilen : Νε[ή]πολις. In V. 7 steht nicht ἀν[ύ]σας auf dem Stein, sondern ἀρέσας, „nachdem ich in all diesen Ämtern gefallen hatte". Im folgenden Vers war statt ἐκχθρ[ῶν] vielmehr ἐκχ‹θ›ρῶν zu schreiben : EKXoPων (P, ω und N in Ligatur).

6) GV 1043a = AEM 8, 1884, 11 f., 24. Tomis. Museum Bukarest Inv. L 22.

Es scheint, daß in V. 3 nicht Πολλίωνος, sondern eher Πωλλεῖνος gelesen werden muß. In V. 3 möchte ich Γ[αλ]λω[νία] in Γ //// //// /// /// ΝΙΛ (dies steht da, nicht ΝΕΛ) vermuten. Zu Anfang von V. 8 füllt auch [οὕτως μέ]ν den Raum von 8—9 Buchstaben noch nicht; ich schlage [ὧδε μὲν οὖ]ν vor, gebe aber zu bedenken, daß hier auch der Name der Toten gestanden haben kann, den man sonst an einer anderen Stelle des Monumentes ansetzen müßte, z. B. [Κλαυδία μὲ]ν θνήσκω.

7) GV 1942 = AEM 6, 1882, 30, 60. Tomis. Museum Bukarest Inv. L 68.

Der fünfte Vers muß so lauten :

τοὔνεκα τοῖσι μένων βι[ότου κλέος ἐσθλὸν ἔλαυνε.

Mit der sonst nicht nachweisbaren Verbindung κλέος ἐλαύνειν läßt sich auch Pindar, Nem. 3, 74 ἐλᾷ τέσσαρας ἀρετὰς αἰών nicht vergleichen.

8) GV 2057 = AEM 6, 1882, 46 f., 95. Histria. Museum Bukarest Inv. L 237.

Der Schriftträger ist ein hoher, jetzt oben gebrochener Pfeiler. Für die Inschrift ist ein sorgfältig geglättetes Feld hergerichtet, das rings von eingetieften Randstreifen eingefaßt wird. Im ersten Pentameter wird, trotz der irregulären Messung, Βειθῦνίης hergestellt werden dürfen :

Τείου κυδίσταν Β[ειθυνί]ης γενέθλην.

Im dritten Hexameter steht ποθητοῦ deutlich da : das T ist (wie in TE) nur durch einen über die zweite Senkrechte von H gezogenen Querstrich bezeichnet.

9) GV 2090 = AEM 6, 1882, 51, 97. Tomis. Museum Bukarest Inv. L 1508.

Die auf der Abschrift von Th. Gomperz beruhenden Herstellungsversuche der GV haben sich nicht bewährt (G. hatte nur ein Abklatsch vorgelegen). Ich glaube nunmehr folgende Lesung sichern zu können:

— — — — —
ἀγάπην ἦλθον Ἰσᾶς (ἴσας?)
κομίσαι. Μοῖραι δ' ἰσὶ
πάντα ν<έ>ουσαι, αἳ τ{ι}-
άφον ἐκτέλεσαν,
[α]ὖ φίλτατα δὲ κάκισ-
[αν].

Nach dem mißglückten Hexameter-Teilstück Μοῖραι δ' ἰσί (= εἰσί) πάντα ν<έ>ουσαι (ΝΟΟΥΣΑΙ) gewinnt man nach:

— ∪ ∪ – – ἀγάπην ἦλθον Ἰσᾶς κομίσαι

einen zweiten regulär gebauten Pentameter, wenn man αὖ an die richtige Stelle versetzt:

αἳ τάφον ἐκτέλεσαν, φίλτατα δὲ αὖ κάκισ[αν].

10) AEM 6, 1882, 7, 12. Kallatis. Museum Bukarest Inv. L 185. -- Es handelt sich nicht um eine 'Tafel', sondern um eine links und rechts gebrochene Basis.

Th. Gomperz hatte folgende Herstellung versucht:

[οἰκτροτάτους ἐσορᾷς Ἀτα]ραξιμένους δύο παῖ[δας],
[τῆς βαρυαλ]γοῦς δῶρ' ὄντ' ἀπὸ Λευ[κονόης].

Diese Ergänzung scheitert, abgesehen von ihrer inneren Unwahrscheinlichkeit (wer wird in einem Epigramm der Kaiserzeit eine Fassung wie die des zweiten Verses erwarten?), daran, daß zu Anfang des Hexameters zehn Buchstaben mehr eingesetzt sind als auf gleichem Raum im Pentameter und daß das hier Erhaltene nicht mit ΠΟΛΕΥ, sondern mit ΠΟΛΕΙ endet. Ich vermute den Gedanken:

[εἰκόνας ἐνθάδ' ὁρᾷς τῶν Θ]ραξιμένους δύο παί[δων],
[θαύμασεν ὧν πόλις ἥδε λό]γους, δῶρ' ὄντα πολει[τῶν].

Natürlich sind in V. 1 mancherlei andere Fassungen möglich, z. B. [μνήματα κείμεθα τῇδ' Ἀτα]ραξιμένους δύο παί[δων], und der Name des Vaters kann auch Ἡραξιμένης gelautet haben. Sicher scheint mir nur, daß keine Grabschrift vorliegt. Die Namen werden links vom Epigramm gestanden haben.

11) AEM 6, 1882, 20 f., 40. Tomis. Museum Bukarest Inv. L 330.

Der Schriftträger ist nicht eine 'Tafel', sondern eine altarförmige Basis. Den Erhaltungszustand der Inschrift zeigt nachstehende Skizze: Eradiert sind Zeile 1 ganz, der Schluß von Z. 2 sowie der Anfang von Z. 3. Es ist klar, daß hier die Namen von Persönlichkeiten gestanden haben, die später mißliebig geworden bzw. der damnatio memoriae verfallen sind. Was in den Rasuren an Resten ehemaliger Buchstaben erhalten

geblieben ist, glaube ich so deuten bzw. ergänzen zu dürfen : 1 ΔΙCΔΕΚΕΤ-ωΝΚΟCCΟΝ, 2/3 ΑΠΠΙ| ΑΝΟΙΟ. Die Verse werden also gelautet haben :

δὶ[ς] δέ[κ'] ἐτῶ[ν] Κόσσο[ν] με ἐπιτρόπου Ἀπ[πι]|ανο[ῖ]ο
μητρό|πολις]|προὔγραψ' ἐν ἐῇ [βου]|ληφόρον ἤδη·
[Λἴ]|λιος αὖ στήσας κῦ|δος ἔγειρε πάτρης.

In V. 2 ist zu verstehen ἐν ἐῇ βουλῇ βουληφόρον, bzw. wenn προὔγραψεν ἐῆς βουληφόρον auf dem Stein gestanden haben sollte, ἐῆς βουλῆς βουληφόρον. In V. 3 ist statt [Αἴ]λιος natürlich auch [Ἰού]λιος möglich. Beachtung verdient die Trennung der beiden Pentameterhälften durch den waagrechten Strich.

12) AEM 8, 1884, 15, 42. Tomis. Museum Bukarest Inv. L 946. —

„Ein Cento poetischer Floskeln" bemerkt Th. Gomperz zu der Inschrift dieser 'Tafel'. Seine Ergänzungsversuche, die dieses Urteil freilich rechtfertigen würden, beruhen indessen lediglich auf der falschen Vorstellung, die er sich von dieser 'Tafel' gebildet hatte (ein Abklatsch hat ihm offenbar nicht vorgelegen). Aus der Verteilung der Schrift und der Rekonstruktion der Giebelstele (siehe Abbildung 1) läßt sich recht genau berechnen, wieviel Buchstaben links jeweils fehlen. Der Anfang des Epigramms kann dann mit völliger Sicherheit so hergestellt werden :

Bruchstück eines Gedichtes aus Tomis (MNA L 330)

[τὸν γ]ενεῆι προὔχοντα|[καὶ ἐν] πινυταῖς πραπίδεσσιν|
[ἐν πά]σαις τ'ἀρεταῖσι |[θεο]υδείαις τε νόοιο|
[καὶ περ]ικοσμήσαντα |[φίλην π]όλιν εὐρυά[γυιαν]|

Zur Topik vgl. GV 2054, 1—3 :

τὸν σοφίης προὔχοντα καὶ εὐτεχνίης ἀρωτῆρα,
τὸν πατέρ' ἡμέτερον πολλοῖσι χρόνοις γεγαῶτα,
τὸν τρισαριστεύσαντα σὺν ἐντείμοισι φίλοισι

GV 787, 1 f. (MAMA VII 242) :

τὸν κλυτὸν ἐν πινυτοῖσι, τὸν ἤπιον ἐν συνομήμοις
ἄνέρα, παντίμων του<ῦ> γένος ἐγ μερόπων

GV 1182, 1 f. :

τὸν μέγαν ἐν Μούσαισι, τὸν ἐν σοφίῃ κλυτὸν ἄνδρα,
ἕξοχα Ὁμηρείων ἀψάμενον σελίδων

Mit ἐν νομικῇ προΰχοντα beginnt das zweite der beiden Gedichte GV 2021, [ἡλικίῃ προΰ]χοντα habe ich den Anfang von GV 834 ergänzt. Mit Νεήπολις εὐρυάγυια schließt der erste Vers des in Tomis gefundenen Epigramms GV 1040 (oben Nr. 5).

13) AEM 11, 1887, 34, 34. Kallatis. Museum Bukarest Inv. L 1522. Die besonders schön geschriebene und sicher noch dem vierten Jahrhundert angehörige Inschrift (BH 0,035 m; Omikron und Omega 0,027 m; die Stoichedon-Ordnung ist in V. 3 durch Korrekturen gestört) veranschaulicht Abbildung 2. Die Reste verteilen sich auf die Verse wie folgt:

[— υυ]ας ἀλόχου σχ[υυ |—υυ|— υυ|— υ]
[— — Πλει]στώνασσα εὐε[υ|— υυ|—]
[— υυ]ν οὐ προΰδωκε λ[υ|— υυ|— υυ|—υ]
[— υυ]ουσα πάτρας ὥλ[υυ|— υυ|—].

Das letzte Epsilon von V. 2 ist nur von Tocilescu gelesen, der EYΓ angibt, was vielleicht EYB nicht ausschließt. Ich versuche nachstehende Rekonstruktion:

[σεμνοτάτ]ας ἀλόχου σχ[ήσω πόθον ἀὲν ἄληκτον],
[σεῖο, Πλει]στώνασσα, Εὐε[τίων γαμέτας]·
[ἃς κλυτὸ]ν οὐ προΰδωκε λ[έχους σέβας ἄλλο νόημα],
[οὐδὲ θαν]οῦσα πάτρας ὥλ[εσας εὐλογίαν].

Der Name Πλειστώνασσα scheint noch nicht nachgewiesen. Πλειστοάναξ heißt ein Spartaner bei Thukydides I 107, 2. Zu V. 4 vgl. z. B. GV 1514, 1 οὐδὲ θανὼν κλέος ἐσθλὸν ἀπώλεσας.

14) AEM 11, 1887, 56, 100. Tomis. Museum Bukarest Inv. L 689.— Der Herausgeber hat auf Ergänzungsversuche verzichtet. Ich glaube folgenden Aufbau zu erkennen:

— — — — —
[— υ υ]| εἶτα με θάπτε [υ| — υ υ|— υ θανόντα]||
καί μοι σῆμα γ[υ— — υ υ| ἱδρύ]σατο·
ὀκτὼ [καὶ δέκ' ἔτη δ' ἐξετέλεσσα]||μόνα.
ἀλλὰ σὺ [χαῖρε υ|— υ υ|— · ὁ δ' ἀ]|| λιτρός, ὃν ἄν π[ου]
— — — — —

Vorausging etwas wie θρέψε (μέν) oder ἔτρεφεν (vielleicht unmittelbar vor εἶτα). Zum Imperfekt ἔθαπτε vgl. GV 317, 2. 1829, 2. 1948, 2. Nach θάπτε könnte z. B. νόσοις δειναῖσι gestanden haben, in V. 2 γ[έρων εἰκόνα θ' εἱδρύ]σατο, obwohl das die Lücke noch nicht ganz zu füllen scheint. Der nach dem zweiten Pentameter folgende Hexameter mag beispielswiese so vervollständigt werden: |χαῖρ' ὦ ξεῖνε μαθών]. Der Schluß des Gedichtes muß in irgendeiner Form die Verfluchung eines etwaigen Grabschänders ausgesprochen haben: „der Frevler aber, den sein θυμός dazu treibt, das Grab anzutasten, möge von den Erinnyen ereilt werden". Zu ἀλιτρός stellt sich der GV 675, 5 verfluchte ἀλιτήμων.

15) AEM 11, 1887, 57, 102. Tomis. Museum Bukarest Inv. L 1054. — Das Aussehen des vom Herausgeber nicht beschriebenen Steines zeigt Abbildung 3.

Die durch Efeublatt abgeteilten Verse lassen sich soweit sicher herstellen:

Ὑψιγόνος λεγόμ[ην, ὄνομ', ὃ πρὶν ἐ]|μοὶ θέτο Μεννῆς,
[ὅς με υ — υ υ]|χοις υἱὸν ὅπως ἐκ[όμει]
[— υ υ —]| ξῖνος τὸν [υ|— υ υ|— υ υ|— υ]

Im Typus entspricht genau der Eingang des italischen Epigramms GV 1038 Ἄνθος ἐγὼ λεγόμην (λεγόμαν | Εὐκτήτη 807, 4 f.). Am Anfang des zweiten Verses hat man die Wahl zwischen [ὅς ποτε μ' εἰν οἴ]κοις und einer Wendung wie [ἤθεσι μ' ὃς πατρι]κοῖς; zur zweiten Vershälfte vgl. GV 1680, 3 μ' ἐκόμησε πατήρ, 1068, 15 κούρην δ' ἣν τέκομεν γεγαροὶ κομέουσι τοκῆες. Den folgenden Hexameter mag man etwa so zu rekonstruieren versuchen:

[ἐμ βιότῳ], ξῖνος τὸν [ἀπὸ ξινῆς χθονὸς ὄντα].

Statt ἐμ βιότῳ kommt natürlich auch ein Adverb wie εὐνοϊκῶς in Betracht. Der Schluß des Gedichts erzählte vom weiteren Leben und dann vom Tode des Verstorbenen; er wird wohl auch Heimat und Eltern angegeben haben. Den Stein hat der in V. 1 genannte Pflegevater gesetzt.

16) AEM 17, 1894, 93, 25. Tomis. Museum Bukarest Inv. 1495. — Die nach Formen und Größe wechselnde Schrift (die letzten vier Verse sehen wie ein Nachtrag aus) zeigt Abbildung 4. Ich liefere zunächst die von G. Tocilescu nicht versuchte Umschrift nach:

— — — — —
[ ]δαω[
[. .]οροι κλυτε ηφ[
ερῃς φύντορες αχ[
μένοις τε βότρο[ις
μασιν ἐκπονισ[
φοιτῖρες τραφειω[
αντήσατε μηδὲ παρ[
δων ᵘ ἥμενοι λελ[
δε θαλυσμοσύνην [
τ' ὄπις.

In Zeile 1 bleibt [Ποσει]δάω[ν] eine recht unsichere Vermutung. In Z. 2 würde [ἔφ]οροι die Lücke gut füllen. Der Plural legt κλῦτε nahe; es kann aber ebensogut κλυτὲ Ἥφ[αιστε] gemeint sein. In Z. 3 bietet sich [ἰ]|ερῆς an. φύντωρ ist falsche Neubildung nach ἀμύντωρ, ἰθύντωρ (als gäbe es φύνω). Vor dem unverständlichen βότροις (ist βροτοῖς oder βόθροις gemeint?) wird ein Partizip gestanden haben. In Z. 5 wird ἐκπονίσ[ατε?] doch wohl ἐκπονήσατε meinen, wie gleich darauf ἀρο{ι}τῖρες

für ἀροτῆρες zu stehen scheint (ἀγροιτῖρες = ἀγρευτῆρις kommt schon wegen der sonst offenbar immer durchgeführten Silbenbrechung schwerlich in Betracht). Soll man dann τράφ' ειω[— —] oder τράφει (= τρέφει) ὥ[ρα] abtrennen? Oder war τραφε(ρ)ῶν beabsichtigt? αντήσατε 7 ist wohl zu [εὐ]||αντήσατε zu vervollständigen. Statt λελ 8 ist vielleicht auch ἀελ möglich, nicht δὲ λ. Die sprachwidrige Form θαλυσμοσύνη 9 setzt ein wieder nicht belegtes θαλυσμός voraus (θαλύνω Hesych).

Die Zeilen werden länger gewesen sein, als daß man [—]|δε θαλυσμοσύνην [— ∪ ∪ — ∪]|τ' ὅπις ([αἰὲν ἴδοιτο] Τό<μ>ις?) unmittelbar verbinden dürfte (nach einem Pentameter sieht auch Z. 2 Ende + Z. 3 aus: [— ∪ ∪ — ι]|ερῆς φύντορες ἀχ[θόμενοι]?). Ergänzen läßt sich bei solcher Metrik und angesichts einer derartigen Verwilderung der Sprache natürlich überhaupt nichts weiter. Was vom Inhalt kenntlich wird, sieht am ehesten noch nach einem Gebet aus.

17) AEM 17, 1894, 97, 31. Hassiduluk. Museum Bukarest Inv. L 1502.

Das Fragment wird man über Th. Gomperz hinaus weiter so vervollständigen dürfen:

εἰ δ' ἐθ[έλεις γνῶναι, τίς]
καὶ πόθεν, [ἐκ τίνος εἰμι]·
ἀστὸς βουλ[ευτής, Ἀσκλη]-
πιάδης δ' [ὄνομ' ἦεν],
ὑδροπότ[ης

Zu dem häufigen Topos εἰ δ' ἐθέλεις γνῶναι u. ä. vgl. besonders GV 781, 5 εἰ δὲ θέλεις γνῶναι, τίς| καὶ πόθεν, οὔνομα τοὐμόν, . . . (so wird zu interpungieren sein).

18) AEM 17, 1894, 100, 42. Kallatis. Museum Bukarest Inv. L 1529. — Abbildung 5.

Trotz seines fragmentarischen Zustandes hätte dies wohl noch dem zweiten Jh. v. Chr. angehörende Stück in die GV aufgenommen werden sollen, denn das Vokabular zeigt neben gewöhnlichen Wendungen auch solche, die in den sonstigen Grabgedichten ohne Parallele sind:

]οντ[
Ἀσ]κλαπι[
ο]υ χαῖρε.
[— ∪ ∪ | — ∪ ∪ | — ∪] λέχους ὠδῖν' ἐφύλα[ξ υ]
[— ∪ ∪ | — ∪ ∪ | — ἑλ]πίδας εὐρομένα
[— ∪ ∪ | — ∪ ∪ | —] τεκέων ἀνέλυον ἀνάγκας
4 [— ∪ ∪ | — ∪ ∪ | — ἐ]ξανύουσα χρόνον
[— — | — ∪ ∪ | — — | —]ς λάχον, οἰκτρὰ δὲ λείπω
[— ∪ ∪ | — ∪ ∪ | — | —∪]σι δυστοκίας
[— ∪ ∪ | — ∪ ∪ | — ∪ ∪ | — ∪ ∪ | — ∪] ι δαίμων
— — — — —

λέχους ὠδῖνα wird so zusammengehören wie GV 1158, 9 f.:

[πρώτ]α μὲν γὰρ ἐμᾶς Καλλιστράτη εἰς ἐρατὸν φῶς
[ἦλ]υθ' ἀπ' ὠδῖνος κουριδίοιο λέχους.

Subjekt zu ὠδῖν' ἐφύλαξ[υ] kann aber hier gewiß nicht die Tote sein, obwohl zu ἐλπίδας εὑρομένα zunächst kein anderes in Betracht zu kommen scheint. Der Gedanke dürfte vielmehr gewesen sein: „Vordem hat Eileithyia mein Kreißen gnädig beschützt, aber jetzt bin ich den Wehen erlegen". Das letztere ist freilich recht merkwürdig ausgedrückt, wenn τεκέων ἀνέλυον ἀνάγκας bedeuten soll „ich entledigte mich der Kindesnöte"; doch kann ich auch die Wendung ἐλπίδας εὑρομένα (εὑρομένᾳ?) „Hoffnungen für mich ausfindig machend" (von der Toten oder von Eileithyia ausgesagt) sonst nicht nachweisen. In die Topik der Grabepigramme führen erst wieder die folgenden Verse, wo vor ἐξανύουσα gewiß ἐτέων und vorher eine Zahl zu ergänzen ist, wie natürlich zu οἰκτρά ein Begriff wie ἄλγεα, κήδεα, πένθεα, πήματα zu denken ist, in Verbindungen mit einem Dativ wie γαμέτᾳ, γενέταις, φίλοις, vgl. GV 811, 9 f.:

ἀλλ' ἐμ' ἀ[χῶν λή]θη περιδέδρομεν, οἰκτρὰ δὲ πένθη
[ἦλθεν ἐ]πὶ μογερῷ Θειοδότῳ γενέτῃ.

In V. 6 begegnet man aber mit δυστοκία gleich wieder ein Wort, das bisher weder in den Epigrammen noch sonst in griechischer Dichtung aufgetaucht ist. Vorher weisen die Spuren eher auf ΓΑ bzw. ΓΑ als auf ΣΙ, wie Tocilescu gedeutet hat, zumal der Abstand zwischen Ε (Γ) und Δ für ein bloßes Iota zu gering scheint. Allerdings macht dann die Ergänzung Schwierigkeiten; ich wüßte jedenfalls nur auf [κήδ]εα δυστοκίας zu raten, und das dürfte man kaum interpretieren dürfen „Kümmernisse wegen der schweren Geburt".

Mit allem Vorbehalt schlage ich folgende Rekonstruktion vor, die natürlich nur den Zusammenhang der Sätze, nicht ihren Wortlaut zu gewinnen versucht:

[δισσάκις Εἰλείθυια] λέχους ὠδῖν' ἐφύλα[ξεν]
[πρίν ποτ' ἐμοὶ παίδων ἐλ]πίδας εὑρομένᾳ·
[ἀλλ' ὅτε δὴ τριτάτας] τεκέων ἀνέλυον ἀνάγκας,
[κάτθανον, εἴκοσ' ἐτῶν ἐ]ξανύουσα χρόνον.
[κἀγὼ μὲν μακάρων νάσου]ς λάχον, οἰκτρὰ δὲ λείπω
[πένθεα τοῖς γενέταις μνάμο]σι δυστοκίας
[κουριδίωι γαμέτᾱι θ', ὅτι πάσαις ἐλπίσ]ι δαίμων
[πάντων θῆκε τέλος . . .

Die Antithese 1 f., 3 f. berührt sich mit GV 1148, 15 f.:

ἡ δέ με πρὶν σώιζουσα πολύστονος Εἰλείθυια
πάσας ἀπρήκτους λοίσθιον ἔσχε λιτάς

GV 1871, 13 f.:

δισσὰ δὲ πατρὶ λιποῦσα καὶ ἱμερτῶι συνομεύνωι
αὐτὰ ὑπὸ τριτάτωι τόνδε λέλονχα τάφον

(vgl. auch GV 1158, 15 εἶτά με νηδύος εἶλε τετάρτα φοίνιος ὠδίς). Zu V. 4 vgl. GV 2018, 10 βιοτᾶς ἐξανύσαντος ὁδόν, 1435, 1 βιότου χρόνον ἐξανύσαντι, 1035, 4 πεντήκοντ' ἐτέων | ἐξανύσας βίοτον.

19) AEM 19, 1896, 109, 2. Kallatis. Museum Bukarest Inv. L 906. — Der untere Teil dieses Pfeilers ist erhalten in dem ebenfalls in Kallatis gefundenen, jetzt im Museum von Constanța aufbewahrten Fragment, das in der Zeitschrift Dacia 1, 1924, 147, 8 separat veröffentlicht worden ist (oben gebrochen, unten ehemals vollständig, jetzt unterhalb von AP in der letzten Zeile ebenfalls abgebrochen): nicht nur die Formen der Buchstaben (besonders charakteristisch Alpha, dessen Dach in ganz ungewöhnlicher Weise abgeplattet ist, sowie das sehr schmale Rho), ihre Höhe und die Zeilenabstände stimmen völlig überein; auf beiden Stücken sind auch Reste der für die untere Zeilengrenze vorgerissenen Standlinien erhalten, und den vier durch eine Gerade verbundenen stehenden Efeublättern auf dem oberen Fragment entsprechen zwei liegende, gleichfalls durch eine Linie zusammengefaßte auf dem unteren. Die Inschrift ist dann so zu lesen:

στήλην | τήνδ' ἀνέ|θηκεν 'Α|μυντιανῆι| Δικαιόφρων, |
[ὃς γαμετῆ]|μνήμης| ταῦτ' ἐ|χάραξε | χάριν.

Der Name Δικαιόφρων (δικαιόφρην fälschlich der Herausgeber) scheint neu; er stellt sich zu 'Αγανόφρων, 'Αταλόφρων, Κρατερόφρων, Φιλόφρων. In Vers 2 überschreitet γράμματα δέ wohl den verfügbaren Raum (Anth. Pal. VII 710, 8 γράμμ' ἐχάραξε τόδε); das Verhältnis von Hinterbliebenem und Toter wird auch kaum unbezeichnet geblieben sein. Zu einfachem ταῦτ' ἐχάραξε vgl. in der Vision des Maximus, REG 7, 1894, 285 ff., 33 (G. Kaibel, Sitzungsber. Akad. Berlin 1895, 781 ff.) τάδε σοὶ .. χαράσσειν μ'αὐτὸς ἔλεξας (daß ein Objekt auch ganz fehlen kann, zeigt Kaibel, Epigr. Gr. 1021, 1 ἔνθ' ἀναβὰς ἐχάραξε Κατυλλῖνος).

20) Μουσεῖον καὶ βιβλιοθήκη 5, 1885, 48. Tomis. Museum Bukarest Inv. L 747. — I. Jh. v. Chr.

Wie die vom Editor einfach als πλάξ bezeichnete Stele in Wahrheit aussieht, zeigt Abbildung 6. Beschreibung und stilistische Analyse des sehr zerstörten Reliefs überlasse ich Berufeneren. Die unvollständige Abschrift, die nur für die beiden ersten Verse Transkription und Wortabteilung bietet und V. 6 ff. überhaupt nicht berücksichtigt, mag durch nachstehende ersetzt werden (vgl. Abbildung 7):

[δι]σσοί μοι παῖδες γοερὴν ὑπὸ βώλακα κεῖνται
[εὖ]δοξοι, πατρὸς νησάμενοι σποδιήν·
[θεῖος δ'] οἷος ἔθρεψα Φίλων Ἡράκλειτον υἱόν·

[κε]ῖντο γ' ἐμαὶ δαπάν<αι> οὐκ ἐμοί, ἀλλ' Ἀΐδῃ·
[τῇδε γὰρ] ὠκυμόρ[ω]ν κρύπτει τάφος ὀστέα <τούτων>·
[αἰάζει γ]ενέτ[ις κού]δ[έ]ν' ἔχει βίοτον.

[ἐνθάδ' ἐγὼ σὺν ἀδελφῷ] Ἡρ[ακ]λείδ[η]ς ἀνάκειμαι
|– ∪ ∪ | – ∪ ∪ | – | – ∪] ατος με μένων
[– ∪ ∪ | – ∪ ∪ | – ∪ ∪ | –] ὠδεῖνας ἔλειπον
[– ∪ ∪ | – ∪ ∪ | – ∪ ∪ ἀ]νδράσι κοιμηθέντες
[– ∪ ∪ | ∪ ∪ | κῦδος ἑ]νενκά[μ]ενοι
[– ∪ ∪ | – ∪ ∪ | – ∪ ∪] οίμεθα σύζω πα|[τρί]. –
[χαῖρ'] Ἡρακλείδη, δόξαν ἔχοις ἀρετῆς.
[3–4 Ἡρακλ]είδην | | Ω | | T ///// X (?) //// H ἐκπρεπῆ οἶκος.

Zu V. 1 bieten sich folgende Parallelen an: IG IV² 35, 1 (nach meiner Lesung):

[δίσσ' ὑπ]ὸ βώλακα [γ]ᾶς ἅμα θήκατο τέκνα ∪ – ∪

GV 1860, 1:

τίς σε, γύναι, Παρίην ὑπὸ βώλακα θήκατο;

Anth. Pal. VII 559, 3 γοερῷ περὶ σήματι, GV 1674, 3 γοεροῖσι τάφοις. In unserem Fall sind unter den δισσοὶ παῖδες aber nicht die Kinder eines Vaters zu verstehen, der im Epigramm das Wort führte, sondern παῖδες ist entweder in weiterem Sinn zu nehmen, insofern der Oheim (für |πατρὶ δ' ὅμ]οιος ist kein Raum), der sie nach ihres Vaters Tode (2) als τροφός aufzog, sich seiner Neffen wie ein Vater angenommen hat; oder wir müssen geradezu „Knaben" übersetzen, als wenn nicht παῖδες, sondern κοῦροι dastünde (daß die δισσοὶ παῖδες jung gestorben sind, zeigt V. 5). Es muß allerdings auffallen, daß der Name des Vaters der παῖδες fehlt: alle Schwierigkeiten wären behoben, wenn man εὔδοξοι durch Εὐδόξου ersetzen dürfte; aber ein Υ der Vorlage wird der Steinmetz nicht leicht in Ι verlesen haben, und vgl. zu V. 14. In V. 3 kann | | Λ^Ν ebensowohl Φίλων wie φίλον gedeutet werden, und im letzteren Fall liegt es nahe, durch die Umstellung Ἡράκλειτον φίλον υἱόν einen metrisch einwandfreien Vers herzustellen; doch wird der θεῖος auf die Mitteilung seines Namens kaum verzichtet haben. Daß hier nur der e i n e Tote namentlich genannt wird, ist freilich ebenso ungeschickt, wie es irreführen muß, daß dieser wieder ausdrücklich υἱός heißt. Oder hatte Philon nur die Fürsorge für Herakleitos übernommen, und liegt die Ungeschicklichkeit vielmehr darin, daß dies Verhältnis nicht klargestellt und im übernächsten Vers gleich wieder von b e i d e n Knaben gesprochen wird? Hier (4) ist vor οὐκ kenntlich: //// ////ΝΙΟΓΕΜΑΙ^Λ¯^Ν. Die im Text gegebene Deutung darf aber wohl als gesichert gelten. Da κεῖμαι das Passiv zu τίθημι ist, muß gemeint sein: „meine Aufwendungen wurden nicht für mich (in meinem Interesse, so daß ich einen Nutzen davon gehabt hätte) bereit gestellt, sondern für Hades"; Hades hat

sich nicht nur die Kinder geholt, er ist auch der Nutznießer aller an sie gewendeten Mittel. Der Satz wandelt das häufige Motiv von den verlorenen τροφεῖα in dieser Weise ab. Die Verbindung δαπάνην τιθέναι selbst scheint sonst nur in Prosa belegt: Sylloge[3] 495, 125 προθήσειν πᾶσαν τὴν εἰς αὐτὰ δαπάνην, Xenoph. Oec. 7, 36 ὅπως μὴ ἡ εἰς τὸν ἐνιαυτὸν κειμένη δαπάνη εἰς τὸν μῆνα δαπανᾶται. In V. 6 wird das Asyndeton hinzunehmen sein, denn [κλαίει δ' ἡ γ]ενέτ[ις] überschreitet entschieden den verfügbaren Raum, und τῶν δέ statt τούτων (oder τῶν δε) zu schreiben, empfiehlt sich deswegen nicht, weil ein neuer Einsatz unmittelbar vor dem Versende nicht die geringste Wahrscheinlichkeit hat. Die Mutter der beiden παῖδες ist noch am Leben: οὐδέν' ἔχει βίοτον meint nur, daß dies Leben für die ihrer Kinder Beraubte eben kein Leben mehr ist, ein Dasein, das Sinn und Inhalt verloren hat; vgl. GV 1874, 9 θεῖον ἐρημώσασα τὸν οὐκέτι.

Im ersten Pentameter des zweiten Gedichtes (8) mag man etwa den Gedanken vermuten [δέξαϑ' ὅπῃ με πατὴρ ἠδύτ]ατος με μένων (ἐστί). Vor ἀνδράσι 10 wird ἐπ' oder παρ' gestanden haben. In V. 12 möchte ich zur Erwägung stellen [ἐς μακάρων νήσους δὲ νε]ούμεθα σύζω πα[τρί]; das sonst unbezeugte σύζως ist gebildet wie ἄζως, δίζως, αὐτόζως, ἡμίζως; auf dem Stein steht das Alpha von πατρί über Π; daß die zweite Silbe am Anfang der nächsten Zeile zu suchen ist, zeigen die Raumverhältnisse, denn vor Ἡρακλείδῃ bleibt noch Platz für 8—9 Buchstaben, d. h. nach TPI war eine Stelle freigelassen, um den Versschluß zu kennzeichnen. V. 13 muß noch zu dem gleichen Gedicht gehören: auf die Ansprache des Toten antwortet der Wanderer mit dem an ihn gerichteten Gruß und Segenswunsch. Offensichtlich gilt dies aber nicht mehr für V. 14. Dessen Deutung ist freilich dadurch sehr erschwert, daß hier offenbar bei unsachgemäßer Reinigung des Steines Striche, die für Reste von Buchstaben gehalten wurden, irrig und irreführend nachgezogen worden sind. Es ist mir jedenfalls nicht gelungen, dem, was zwischen Ἡρακλείδην und ἐκπρεπῆ jetzt als Überlieferung erscheint, irgendeinen Sinn abzugewinnen. Da der Akkusativ Ἡρακλείδην wohl als gesichert angesehen werden darf (kenntlich ist nur ΕΙΔΗΙΙ) und V. 13 durchaus nach einem Abschluß aussieht, so wird vielleicht auf einen selbständigen Zusatzvers erkannt werden dürfen, der den Namen des Vaters nachbrachte:

[καὶ δ' Ἡρακλ]είδην [γε]νέτ[ην ἔχ]ει ἐκπρεπῆ οἶκος.

Bedenklich bleibt dabei nur, daß die gemeinsame Ruhestätte einfach als οἶκος bezeichnet ist, während sonst ein Begriff wie ἔσχατος, λοίσθιος, ὑπαΐδιος oder ein Genetiv wie Ἄιδος, Πλούτωνος nie fehlt und auch GV 783, 2 in οὗτος ἔχει ὁ δόμος das 'Haus' durch οὗτος als Grab eindeutig bestimmt ist.

21) Analele Dobrogei 16, 1935, 155 ff. Tomis. Museum Constanţa 1506. Die ersten fünf Verse des vom Herausgeber unergänzt gelassenen Epigramms lassen sich unschwer wiederherstellen, sobald nur erkannt

ist, daß in den Zeilen 1—5 nur jeweils 4—5 Buchstaben fehlen (in den folgenden etwas mehr):

[ἐζεύ]χθην ἀλόχῳ πρὶν||ἐγών], ὥσε‹ν› δ' ἀπὸ ταύτης|
[οὐλό]μενος δαίμων, ||[γῆν δέ] μ' ἐπὶ ξενίην|
[βῆσεν] Ἀλεξάνδρειαν, ||[ὅπῃ Μοῖ]ραι με κατέσχον·|
[οἱ δὲ κα]σίγνητοι Κάνθα||[ρον ἐκ]τέρισαν|
[ἠδέ μοι ὠ]ς ἥρωι παρὰ [προ|γόνοις κατ]ὰ θεσ[μόν]||
— — — — —

Zum Anfang vgl. in dem Dialoggedicht GV 1861, 7 ζευγίσθης δὲ γάμοις; — ζεύχθην und GV 1148, 3 ἄγε δυσὶν ζευχθεῖσα φίλοις ξυνάοσι. Im zweiten Teil des Verses steht ὥσεν ἀπὸ ταύτης, „stieß von ihr hinweg", für gewöhnliches ἀπενόσφισε, z. B. Anth. Pal. VII 387, 3 παιδὸς φθονερή μ' ἀπενόσφισε Μοῖρα, GV 1629, 3 ὅν με κακὸς δαίμων ἀπενόσφισε πατρός. In V. 2 heißt der Daimon οὐλόμενος wie GV 2089, 6 ὦ πικροῦ δαίμονος οὐλομένου (öfter οὐλομένη Μοῖρα). In V. 3 habe ich transitives ἔβησεν eingesetzt nach dem Muster von JHSt 16, 1896, 217 f., 3 ἐπεί ποτέ νιμ μέγαν ἔμπορον εἰς ἅλ' ἔβησας (Subjekt ist Kypris); zum Gedanken vgl. z. B. Anth. Pal. VII 552, 5 f.:

εἶρεο Μοῖραν,
ἥ μοι τῆλε πάτρης ξεῖνον ἔδωκε τάφον.

Wenn γῆν ἐπὶ ξενίην für den Dativ steht, kommt statt βῆσεν freilich auch ὤλεσ' in Betracht. Zum ὅπῃ — Satz vgl. etwa GV 1616, 3:

Μοῖρα γὰρ εἰς Ἀίδην ἐτέων με κατέσχε δὶς ὀκτώ

oder 1114, 3 (Μοιρῶν μίτος) καὶ νέον ὄντα κατέσχε. Der Name Κάνθαρος scheint zuerst für einen Dichter der Alten Komödie bezeugt (F. Bechtel, Die histor. Personennamen des Griechischen 582). Zu παρὰ προγόνοις 5 stellt sich GV 656, 8 (λείψανα) θρεψαμένων θείων θῆκε παρὰ προγόνους, Kaibel 161, 2 f. (IG II/III² 10 900):

ἑκὰς δ' ἀπὸ σ[ῆμα τοκήων]
Καρσὶ παρὰ προγόνοισι γεραιρομέ[νῃ μοι ἔτευξαν]

GV 1603, 12 (dem Gefallenen) δῶκαν ἐπὶ προγόνων ἠρία δυσμενέες. Im weiteren war von besonderen Ehrungen die Rede, welche dem Toten κατὰ θεσμόν (in ähnlichem Zusammenhang Anth. Pal. VII 673, 2) als Heros zuteil wurden (z. B. πάντ' ἐτέλεσσαν, ἅπερ τοῖς ἀγαθοῖσι πρέπει).

22) Gh. Ştefan hat im Buletinul Ştiinţific Acad. Romîne 1, 1948, 3 f. ein interessantes Epigramm aus Tomis veröffentlicht, das einem verstorbenen Gladiator gilt (jetzt in Bukarest, Inv. L 1417). Da der Text auch von L. Robert in den zahlreichen Nachträgen, die er seinen 'Gladiateurs' hat folgen lassen, nicht berücksichtigt worden ist, die Publikation wohl überhaupt nur wenig Verbreitung gefunden hat, mögen die Verse hier noch einmal wiederholt werden. Sie stehen unter dem sehr

rohen Relief eines Gladiators (nur der untere Teil der Figur ist erhalten; links von seinen Füßen der Schutzhelm, rechts ein Palmzweig, s. Abbildung 8):

'Αγροῖκον πυγμῇ προβοκάτορα χειρετερόπλον
τὸν μέγαν ἐν σταδίοις μικρὸς ἔκρυψε τάφος.

Das seltsame Doppelkompositum χειρετερόπλος, mit dem ich nur Timotheos, Perser 100 μακραυχενόπλους... πόδας ναός (= κώπας) zu vergleichen wüßte, bezeichnet den, welcher ἑτέρᾳ χειρὶ ὅπλον ἔχει bzw. μάχεται, meint also, wie der Editor richtig gesehen hat, den Linkshänder, σκευᾶς, *scaeva*, *secutor*. Die Antithese „großer Mann" (τὸν μέγαν ἐν σταδίοις entspricht τὸν θρασὺν ἐν σταδίοις bei Robert Nr. 298) — „kleines Grab" ist ein beliebter Topos der Grabgedichte, z. B. Anth. Pal. VII 346, 1 f., GV 588, 1, ebd. 1924, 54.

23) Museum Bukarest Inv. L 314. Kalkstein-Platte, oben gebrochen. Auf den erhöhten Seitenleisten Guirlanden. GrH 0,86 m; Br 0,82 m; D 0,22 m. BH 0,04 m; ZA 0,02 m. A E M Π Σ. — I/II. Jh.

ἡίθεον κούρην τε, | κασιγνήτους, παροδῖτα, |
Μάρκον καὶ Σίλκην | σῆμα τόδ' ἀμφὶς ἔχι. |

Μάρκος Σέμνου
Σίλκηι μνημό-
ρ[ιν], ὃ δημ[ό]σι-
ο[ν μνη]μεῖον οἱ [πολῖ]-
[τ]α[ι ἐποίησ]αν.

In Zeile 2 ist das erste Alpha von παροδῖτα klein in das Π hineingestellt, die Schlußsilbe des Wortes in ebenso kleiner Schrift über ΔΙ nachgetragen. ἠιθέους τηλυγέτην τε κόρην steht verbunden GV 1054, 4. Den weiblichen Namen, Σίλκη kann ich sonst nicht nachweisen. Mit χῶρος δδ' ἀμφὶς ἔχει schließt das athenische Grabgedicht GV 1747.

Hat die merkwürdig umständliche Fassung der Prosainschrift (μνημόριν = μνημόριον) Parallelen?

24) Museum Bukarest Inv. L 320. Stark zerstörter Kalkstein-Pfeiler, linker Rand abgeschlagen, auch vom rechten nur unten ein kleines Stück erhalten; oben und unten gebrochen, doch wird hier wie dort nur wenig fehlen. GrH 1,24 m; grBr 0,60 m; D 0,25 m. BH 0,03 m; ZA 0,015 m. A E I-I Z M Π Σ Φ Ω Verse durch Efeublatt abgeteilt. — I/II. Jh.

[στήσα]ς τοὺς τροχα[λοὺς βαιὸν]
πόδας, ὦ παροδε[ῖτα],
[μὴ' π]οστῇς, ἀλλὰ μ[νήμα]-
τος ἐνπελάσ[αι].

['Ιουλι]ανὸς γὰρ ἐγώ, ζή[σας ἐτέ]-
[ω]ν δεκάδας τρ[εῖς]·
[πατρί]δος ἐκ Τεμύ[ρας δ' ἦλ]-
[θο]ν ἐς ἄστυ τ[όδε],
[ἐξαέτ]ης τότ' ἐὼν καὶ π[αιδευ]-
[θε]ὶς ὑπ' ἀδελφῶν,
[δππη] καὶ γαυροῦ μοῖραν [ἔπειτ']
ἔλαχον,
[βουλῆ]ς καὶ δήμοιο ἔχων [ἀπό]-
[λ]αυσιν ἁπάντων

– – 9–10 – – – –) ⏑ ι ι ⏑ ι ⏑ – – – – –
– – – – – –

Das Gedicht gehört zu der Gruppe IV 1 oγ der GV, vgl. besonders 1303, 1 :

[στήσας], ὦ φίλε μ[οι, ἴχνος βρ]αχὺ μή με παρ[έλθῃς]

1317, 1 :

στήσας, ὦ παροδεῖτα, ἴχνος ποδὸς γνώσῃ μ' ἀκρειβῶς

1323, 1 :

στῆθι πέλας στήλλης, π[αροδοιπόρε, καὶ] μάθε μείνας

sowie außerhalb dieser Gruppe GV 1298, 2 βαιὸν ἐπιστήσας ἴχνος ὁδοιπορίης; **ferner GV 1310, 1 f. :**

μή με θοῶς, κύδιστε, παρέρχεο τύμβον, ὁδῖτα,
σοῖσιν ἀκοιμήτοις ποσσίν

1325, 1

[κἂν τροχάδην βαίνῃς, φίλε ὦ παροδεῖτα, βαιὸν ἐπίσχε

Inscr. Gr. in Bulgaria rep. 1484 (nach meiner Lesung) :

κἂν τροχάδην βαίνεις, παρ[οδοι]πό[ρε, βαιὸν ἐπίσχε].

In V. 3 füllt ['Ιουλι]ανός die Lücke besser als [Αἰλι]ανός. V. 6 meint wohl nur: „wo ich auch die Stellung eines geachteten Bürgers (eines Honoratioren) errang", und der folgende Vers bezieht sich dann auf Ämter bzw. Ehrungen, die dem Verstorbenen von βουλή und δῆμος zuteil geworden sind. ἁπάντων hat schwerlich allein gestanden, sondern wird durch einen Begriff wie καλῶν (im Sinne von τιμῶν) oder ἐντίμων erläutert gewesen sein. Im weiteren darf man nach der politischen ἀρετή einen Hinweis auf die einstige Teilnahme des Toten an den sportlichen Übungen im Gymnasion vermuten (z. B. [ἠδ' ἀνδ]ρῶν οἶδ[ε με γυμνάσιον) oder auch auf seine Betätigung im Vereinsleben der Stadt (etwa [ἠ δ' ἀνδ]ρῶν οἶδ[ε με συντροφία | ἠ περὶ – – –].

25) Museum Bukarest Inv. L 534. Kalkstein-Stele, oben und rechts gebrochen. GrH 0,54 m; grBr 0,55 m; D 0,34 m. BH 0,025 m; ZA 0,015 m. A E M Π Σ φ Ω — I/II. Jh.

[Λ]υσία[ς] Ἀρ[τ]εμ[ίδωρα τε]
τεῦξαν σῆμα τόδ[ε οἱ]
γον[ῖ]ς Ῥούφῳ νηπίῳ [τῷ]
προλιπόντι φάος τό[δε]
πᾶσι ποθεινόν· τοῦ [χά]-
ριν εἰς μ[νήμη]ν στῆσαν σ[τηλῖ]-
δα χαρα[κτή]ν. χαῖρε, πα[ρο]-
δεῖτα.

Der Anfang der Inschrift ist nach einer Vorlage gefertigt, die — ∪∪ — τεῦξαν σῆμα τόδ' οἱ γονέες bot und wo vor τεῦξαν der Name des Toten im Dativ stand. Wirkliche Verse beginnen erst mit νηπίῳ, sofern man dies 'nepjo' liest, also mit konsonantischem Iota:

νηπίῳ, τῷ προλιπόντι φάος τόδε πᾶσι ποθεινόν·
τοῦ χάριν εἰς μνήμην στῆσαν στηλῖδα χαρακτήν.

πᾶσι ποθεινόν schließt das Epigramm GV 1499, πᾶσι ποθεινή 1692; wie in diesen Beispielen, wird das Adjektiv auch sonst in den Grabgedichten stets nur vom Toten gebraucht. Auch die Verbindung στηλὶς χαρακτή scheint anderwärts nicht vorzukommen (χαρακτὰ | γράμματα GV 1625, 1 f.).

NACHSCHRIFT

Nach Einreichung des Manuskriptes erreichte mich dank der Güte der rumänischen Freunde Band 5 (1963) dieser Zeitschrift. Dort hat A. Aricescu auf den Seiten 319—328 (deutsche Zusammenfassung 330 f.) vier neugefundene griechische Epigramme aus Tomis bekannt gemacht, von denen drei noch einiger Nachhilfe bedürfen, ehe ihr Text als verstanden gelten darf.

a) 318 ff., 1 mit Fig. 1 (Totenmahl). — Natürlich sind nur die Zeilen 5—9 metrisch gemeint, nicht auch Z. 3, wie der Herausgeber irrtümlich annimmt. Das metrische Schema der Verse (ich folge der nach unseren Begriffen nicht ganz korrekten Weise von Ar. und verbessere seine falschen Messungen) sieht folgendermaßen aus (in V. 1 war Σταβυλίονος durch Σταβυλίωνος, in V. 4 συνπαθή durch συνπαθῆ zu ersetzen; in V. 5 ist metrisch κἀπιτύγχανε gemeint):

— ∪ ∪ | ∪ — | — — | ∪ — | — — | ∪ —
∪ ∪ — | ∪ — | — — | ∪ — | ∪ — | ∪ —
— — | ∪ — | — — | ∪ — | — — | ∪ —
∪ ∪ ∪ | ∪ — | — — | ∪ — | ∪ — | ∪ —
∪ — | ∪ — | ∪ ∪ ∪ | ∪ — | ∪ — | ∪ —

Es handelt sich also um durchaus korrekte iambische Trimeter. — Den Sinn des kleinen Gedichtes hat Ar. deswegen nicht ganz richtig erfaßt, weil er in εὐλογῶν (er druckt εὐλόγων) das Partizip von εὐλογέω nicht erkannt hat. Zu übersetzen ist: „Erkenne (lesend und betrachtend) die Gattin des Stabilio, Cornelia Fortunata, indem du (gleichzeitig) preisest, Fremdling, die Liebe ihres Gatten: (die Frau), die züchtig und verständig ihr Leben führte und Tränen des Mitgefühls zurückließ. Alsdann gehe vorüber, und Glück sei mit dir!". Da πρός mit Genet. einen Genet. obiectivus nicht vertreten kann, muß man στοργὴν πρὸς ἀνδρός so übersetzen, wie oben geschehen ist; es sei denn, der Dichter hätte πρός cum genet. mit πρός cum accus. verwechselt und στοργὴν πρὸς ἄνδρα gemeint. — Übrigens möchte ich, auch wegen der guten handwerklichen Arbeit des Reliefs, die Inschrift nicht mit dem Herausgeber in das 2. Jh. n. Chr., sondern vielleicht noch in das 1. Jh. v. Chr. setzen.

b) 322 f., 4 mit Fig. 4 (beiderseits gebrochenes Fragment). — Da nach ἐπέγραψα 5 freier Raum gelassen zu sein scheint, liegen offenbar Vers-Schlüsse vor. Den Zusammenhang mag nachstehender Versuch verdeutlichen:

[— ∪ ∪ — ∪ ∪ — δακρύω]ν, 'Ασκληπιάδη, [σε]
[— ∪ ∪ — ∪ ∪ — υἱὸν φίλ]ον ἔνδον ἔθηκα,
[ᾧ δαίμων μόνα δῶκε κακὸς δύο] καὶ δέκ' ἔτη ζῆ[ν]
4 [— ∪ ∪ — ∪ ∪ — κλάσσας ἥβη]ς νέον ἄνθος·
[γράμματα ταῦτα ∪ — ∪ ∪ — ∪ ἐ]γὼ ἐπέγραψα
[— ∪ ∪ — ∪ ∪ — τεύξας] αἰώνιον οἶκον.

Zu V. 2 (νενδον ἔθηκα... Ed.) vgl. GV. 2021, 6 καὶ κατέθηκ' ἔνδον, ἔνθα περ οἱ πρόγονοι, zu V. 3 (καὶ δεκέτη ζή[σας...] Ed.) GV 538, 2 f. ὡς γὰρ ἤθελεν δαίμων, | τρὶς δέκα παρασχὼν ἔτεα μοι μόνα ζῆσαι. Die Verbindung νέον ἄνθος 4 (ον Ἄνθος ... Ed.) steht z. B. (in einem Vergleich) GV 988, 1. Zu V. 6 stellt sich IG XII$_9$ 88, 2 ἐθέμην αἰώνιον οἶκον (Vers-Schluß), MAMA I, 86. 1 σῆμα τόδ' ἔστησαν αἰώνιον οἶκον ἑαυτοῖς, Rphil. 65, 1939, 133 αἰώνιον οἶκον ἔτευξαν.

c) 323 ff., 5 mit Fig. 5 (unter drei Büsten: Vater, Sohn, Mutter). — Der Herausgeber hat sich vergeblich bemüht, durch Streichung von Wörtern oder andere Eingriffe in den Text das barbarische Griechisch dieser zehn 'Verse' mit den Gesetzen griechischer Metrik in Einklang zu bringen: 1) Zu θρέψαι (τρέψαι Ed.) 3 = V. 2 ist das Objekt τέκνον schlechthin unentbehrlich: „auch ich beeilte mich, ein Kind aufzuziehen". 2) Wie soll der Steinmetz «oder sogar der Verfasser für das leichtere Verständnis des Textes» (331) das ionische νεῖος nach τυτθός 11 = V. 6 «als erklärenden Zusatz für erforderlich» gehalten haben, «unter Hintansetzung des Versbaus»? Und w e n n, was berechtigt uns, ihm das Konzept in Ordnung zu bringen? Natürlich wäre möglich, daß die beiden Adjektiva in dem Entwurf, der dem Steinmetzen vorlag, als Varianten miteinander konkurrierten, d. h. daß der Dichter versäumt hatte, das nicht gewünschte Wort auszustreichen (ich habe in den GV und sonst auf

solche stehengebliebenen Dubletten öfter aufmerksam gemacht, ohne viel Glauben damit gefunden zu haben). In diesem Fall scheint mir freilich ganz einfach eine Fehllesung vorzuliegen, denn auf einem H. Krummrey verdankten Photo, auf dem die rechte Seite der Inschrift nicht wie in der Publikation im Schatten verschwindet, meine ich statt ΝΕΙΟΣ vielmehr ΝΕΚΥΣ (νέκυς) zu erkennen. — Falsch ist bestimmt die Ergänzung 9 = V. 5 πρίν [γε] μολεῖν μέτρον ἡλικίης. Auf dem Stein stand entweder πρίν_μ[ε] oder πρὶν_μ[ὲ]ν_μολεῖν κτλ. — Daß 7 = V. 4 ὡς (vielmehr ὡς) κρίσις ἐστί, φίλοι μου, ῥητὸ χρεὼν ἀπέτισα nicht das Adjektiv (Adverb) ῥητό‹ν› gemeint sein kann, sondern zu χρεών der Artikel erforderlich ist, zeigen die Beispiele, in denen das Wort innerhalb der Grabgedichte vorkommt: 596, 2 ἧς ψυχὴν μὲν ἔχει τὸ χρεών, 1250, 1 οὗ τὸ χρεὼν εἵμαρται, 1537, 6 μόρσιμον ὧι τὸ χρεών (ἐστιν), insbesondere aber auch IG IX$_2$ 644, 4 = 1276, 2 τὸ πεπρωμένον ὠδ' ἀπέτεισα (K. F. Dörner, Inschr. u. Denkm. aus Bithynien 90, 91, 8 τὸ πεπρωμένον ὠδ' ἀπέδωκε). In dem übrigbleibenden ΜΟΥΡΗ wird man also wohl entweder Μοίρη (aber Μύραις 1) oder (φίλοι)μου, ‹γ›ῆ vermuten dürfen. — Der Herausgeber hat vergessen anzumerken, daß am Ende von 14 = V. 7 ein liegendes, am Ende von 18 = V. 9 ein aufrecht gestelltes Efeublatt eingraviert ist; auch nach ἄλλο[ι]ς 21 = V. 10 scheint ein (anders aussehendes) liegendes Efeublatt gemeint zu sein; vor πάλιν ἄλλοις wird man hier interpungieren müssen, denn gemeint ist doch wohl 'iterum iterumque'.

Zu Nr. 21 (oben S. 130) vgl. jetzt I. Stoian, *Tomitana* (Buc., 1962) 199, 3 Taf. 51, 1.

Abb. 1: Bruchstück eines Grabgedichtes aus Tomis (MNA L 946)

Abb. 2: Bruchstück eines Grabgedichtes aus Kallatis (MNA L 1522)

Abb. 3: Bruchstück eines Grabgedichtes aus Tomis (MNA L 1054)

Abb. 4: Bruchstück eines Grabgedichtes aus Tomis (MNA L 1495)

Fig. 5. — Colonne Trajane. Bataille d'Adamclissi : légionnaire romain blessé (Dion Cassius, LXVIII, 8, 2). Daces captifs, légionnaires courant vers le champ de combat. D'après C. Cichorius, *op. cit.*, pl. XXX, scène XL.

Abb. 8: Grabgedicht aus Tomis (MNA L 1417)

CICÉRON, PHILOSOPHE ET HOMME D'ACTION

PAR

N. I. BARBU

Les études que l'on consacre à l'œuvre philosophique de Cicéron continuent à être nombreuses, et on est encore loin d'être tombé d'accord sur toutes les questions que pose cette œuvre. Parmi les questions controversées, celle de l'originalité de l'orateur et celle du rapport qu'il y a entre ses idées et son action sont des plus discutées. Par exemple, en 1958, A. Bacci [1] dans son *De philosophandi genere M. T. Ciceronis...*, soutenait que Cicéron était un philosophe original, moraliste et politique plutôt que métaphysicien. Une année plus tôt, Foa V. Guazzoni [2], étudiant *I problemi metafisico et etico nelle epistole ciceroniane*, avait exprimé une opinion un peu différente, en affirmant que l'existence de la divinité et la valeur de la prière sont données comme des réalités dans les lettres de Cicéron et que l'orateur est cohérent dans sa pensée. En 1959, pour U. Knoche [3] Cicéron s'était proposé, avant tout, de faire connaître aux Romains la philosophie grecque, qu'il considérait comme *finis omnis humanitatis, formatio oratoris sapientis, ars uirtutis.*

A la différence de Knoche, qui insistait sur l'effort qu'avait fait Cicéron de populariser la philosophie grecque à Rome, K. Kumaniecki [4] affirme que Cicéron n'était pas seulement un traducteur, mais que sa vie, son œuvre, son activité politique sont intimement liées à ses idées philosophiques et surtout en harmonie avec les idéaux de la *uirtus.*

En ce qui concerne la deuxième question controversée dont nous avons fait mention plus haut, celle du rapport qu'il y a entre la philosophie et l'action de Cicéron, nous nous bornons à citer quelques-uns des représentants des opinions les plus opposées. Représentant de la critique destructive, J. Carcopino soutient que « Cicéron n'était qu'un doctrinaire

[1] Latinitas, I (1958), p. 5–20.
[2] Giornalo di metafisica, IX (1957), p. 223–229.
[3] *Cicero, ein Mittler griechisches Geistes*, Hermes, 1959, p. 57–74.
[4] REL, 1951, p. 172–183.

de cabinet et il a toujours élevé une cloison étanche entre sa pensée et son action, entre la composition de ses ouvrages et les engagements de sa vie »[5]. A. Rostagni exprime une opinion diamétralement opposée. A son avis, Cicéron n'a pas été seulement un lettré, ni seulement un rhéteur ou un philosophe, mais bien un citoyen romain « uomo completo, in cui azione e pensiero si fondavano »[6]. En 1959, K. Büchner[7] exprimait une opinion très rapprochée de celle de Rostagni. Ainsi, Büchner affirme que Cicéron a trouvé dans la philosophie ce qu'il manquait à la vie et que l'orateur a puisé dans la philosophie des ressources pour la vie.

Ce sont là des opinions opposées sur le rapport qu'il y a entre la philosophie et l'activité de Cicéron. Il y a, bien entendu, des auteurs qui, tout en se rangeant d'un côté ou de l'autre, expriment des opinions comportant des nuances différentes, mais les nuances importent peu dans cette discussion.

Dans les pages qui suivent nous nous proposons de faire quelques remarques sur cette question si longuement débattue.

A notre avis, une chose que l'on a perdue de vue dans cette discussion, c'est la chronologie des traités philosophiques de Cicéron. Ainsi Carcopino[8] juge l'action de Cicéron pendant les Catilinaires à la lumière du *De republica*. D'autre part, ni Rostagni, ni Büchner ne se demandent si dans toutes les circonstances de sa vie l'orateur a moulé ses actions sur ses idées philosophiques. En effet, en 54, lorsque Cicéron a commencé son *De republica*, il était pratiquement mis hors de la vie politique et la grande majorité de ses traités philosophiques ont été rédigés pendant la dictature de César. Dès lors, il nous serait permis de dire que, si l'on juge les choses de ce point de vue, Cicéron a agi sans philosopher et a philosophé sans agir.

Pourtant, philosopher ne signifie pas seulement rédiger des traités de philosophie, mais bien méditer sur tel ou tel problème important de la vie, s'occuper de méditations philosophiques. Si l'on evisage ainsi les choses, alors il est sûr que Cicéron a philosophé même lorsqu'il n'était pas occupé à écrire des traités philosophiques. Alors, quelle a été sa philosophie avant le *De republica*, par exemple ?

Pour répondre à cette question, il faut jeter un coup d'œil sur son activité, pour essayer d'en dégager les idées qui ont éclairé son action. Nous savons, il est vrai, que pendant sa jeunesse, Cicéron a étudié la philosophie, qu'il a écouté Phèdre[9], l'épicurien, Philo[10], *princeps Aca-*

---

[5] *Les secrets de la correspondance de Cicéron*, I, Paris, 1947, p. 374 sqq.
[6] *Storia de la letteratura latina*, I, 1954, p. 421 sqq.
[7] *Römische Literaturgeschichte*, Stuttgart, 1959, p. 189.
[8] *Loc. cit.*
[9] *Fam.* XIII, 1, 2.
[10] *Brut.* 89, 306.

demiae, et le stoïcien Diodote [11], mais nous ne pouvons faire aucune affirmation quant à la mesure dans laquelle il s'était pénétré des idées de l'un ou de l'autre. Les premiers discours de Cicéron que l'antiquité nous a transmis, le *Pro Quinctio* et le *Pro Roscio Amerino*, ont été prononcés pendant la dictature de Sylla.

Le nom de Sylla suffit, à lui seul, à évoquer la terreur qui régnait alors à Rome, aussi bien que la situation dans laquelle se trouvaient la *nobilitas* et les *populares*. Dans le *Pro Quinctio*, tout en faisant des compliments à Hortensius, l'avocat de l'aristocratie sénatoriale, l'orateur critique les pratiques de la *nobilitas*, qui abusait de son influence politique : *quod eorum potentia et gratia factum est, qui, quasi sua res aut honos agatur, ita diligenter Sex. Naeuii studio et cupiditati morem gerunt et in eius modi rebus opes suas experiuntur, in quibus, quo plus propter uirtutem nobilitatemque possunt, eo minus quid possint debent ostendere* [12]. Cette critique, tout en exprimant un idéal de comportement de la *nobilitas*, ne constitue pas une preuve que l'orateur fût un adversaire de celle-ci, en tant que catégorie sociale. D'autre part, dans le *De inuentione*, Cicéron dit expressément que les attaques contre les riches et les nobles sont toujours bien placées pour susciter la haine contre l'adversaire. Par conséquent, cette attaque dirigée par l'orateur contre la *nobilitas* ne nous dit pas grande chose sur ses convictions politiques. Tout ce que l'on peut affirmer avec certitude, c'est le courage avec lequel Cicéron fait cette critique.

Tout autre était la situation de Cicéron lorsqu'il défendait Roscius d'Amérie. En effet, pour montrer l'innocence de Roscius, il fallait attaquer Chrysogonus, l'homme qui jouissait d'une grande influence auprès de Sylla. C'est ce qu'il a fait. Mais, tout en couvrant Chrysogonus d'opprobre, il essaie de montrer que tout s'était passé *imprudente Sylla* [13]. Il déclare, en même temps, qu'il s'était réjoui de la victoire de la *nobilitas* : *Sciunt ii qui me norunt me pro mea tenui infirmaque parte, posteaquam id quod uolui fieri non potuit ut componeretur, id maxime defendisse ut ei uincerent qui uicerunt. Quis enim erat qui non uideret humilitatem cum [dignitate de] amplitudine contendere? Quo in certamine perditi ciuis erat non se ad eos iungere quibus incolumibus et domi dignitas et fori auctoritas retineretur. Quae perfecta esse et suum cuique honorem et gradum redditum esse, gaudeo, iudices, uehementer laetor eaque omnia deorum uoluntate, studio populi Romani, consilio et imperio et felicitate L. Syllae gesta esse intellego* [14]. Ces paroles si solennellement exprimées nous révèlent-elles les vraies convictions politiques de Cicéron ? Si l'on tient compte de la critique acerbe que l'orateur fait au régime de terreur instauré par Sylla, on est enclin à croire que ce sont plutôt des mots courtois. De toute façon, il est difficile d'affirmer avec certitude que Cicéron était sincère lorsqu'il exprimait ces idées politiques.

---

[11] *Brut.* 90, 309 ; *Att.* 11, 20, 6.
[12] 2, 9, cf. 13, 45 ; 22, 72 ; 24, 27.
[13] 9, 25.
[14] § 137.

Dès lors, on peut dire que ni les noms des philosophes que Cicéron a entendus pendant ses études, ni les deux premiers discours que l'antiquité nous a transmis ne nous disent rien de certain sur les vraies convictions politiques de l'orateur.

Pourtant, il n'y a aucun motif de douter que Cicéron n'ait pas été sincère lorsqu'il protestait contre la terreur, lorsqu'il exprimait son sentiment d'horreur devant les actes de pillage et devant le crime. Ce sont là des idées morales qu'il faut retenir.

Les discours prononcés contre Verrès ont fourni à Cicéron l'occasion de prendre des engagements politiques. En effet, lorsqu'il tonnait contre l'aristocratie sénatoriale, représentée dans l'affaire par les Metelli, Cicéron était candidat à l'édilité curule, par conséquent il devait réfléchir bien à ce qu'il disait, parce que chaque mot pouvait être exploité par ses adversaires politiques. Il est donc sûr que Cicéron attaquait en toute sincérité les abus de l'aristocratie sénatoriale, mais ces attaques ne signifient pas qu'il ait été en principe contre l'aristocratie sénatoriale en tant que catégorie sociale et que dans son système politique, s'il en avait un, il n'ait pas été d'accord avec l'existence d'une aristocratie. Au contraire, il se peut qu'il ait été très sincère lorsqu'il disait qu'il désirait voir une *nobilitas* dépourvue des vices qu'on lui reprochait avec tant de véhémence.

Le discours *De imperio Cn. Pompei*, tout comme les *Verrines*, allait mettre Cicéron dans la situation d'exprimer clairement ses idées politiques, au moins sur le problème en discussion. Il est clair que l'orateur défend sincèrement Pompée et avec lui les intérêts économiques des chevaliers. Ce fait ne signifie pas non plus que Cicéron ait été, en principe, contre la *nobilitas*.

Il n'est plus nécessaire d'insister sur le fait, assez connu d'ailleurs, qu'à partir de son premier jour de consulat et jusqu'à l'entrevue de Lucques, Cicéron s'est comporté comme le plus dévoué représentant de l'aristocratie sénatoriale. En effet, ses attaques contre Rullus, ses agissements et ses discours contre Catilina, ses lamentations exprimées avec tant de sincérité dans les lettres qu'il adressait à Atticus pendant le consulat de César, montrent clairement que l'orateur entendait défendre l'ordre républicain et la *nobilitas* et qu'il souffrait amèrement lorsqu'il voyait cet ordre menacé.

Les discours qu'il a prononcés devant le sénat et devant le peuple après son retour de l'exil montrent avec une clarté parfaite que Cicéron ne se sentait heureux que dans un régime républicain, dans lequel le sénat et la *nobilitas* soient les facteurs dirigeants.

C'est surtout dans le *Pro Sestio* que Cicéron, bercé par l'illusion que le triumvirat était à jamais dissolu, exhorte solennellement les jeunes Romains à défendre l'ordre républicain et les optimates. Mais quel était cet ordre? Cicéron nous répond d'une manière aussi claire que possible : *Huius autem otiosae dignitatis haec fundamenta sunt, haec membra, quae tuenda principibus et uel capitis periculo defendenda sunt : religiones, auspicia, potestates magistratuum, senatus auctoritas, leges, mos maiorum, iudicia, iurisdictio, fides, prouinciae, socii, imperii laus, res militaris,*

aerarium [15]. Ces mots expriment d'une manière aussi concise que possible l'essence de l'ordre républicain. En effet, Cicéron passe en revue tous les pouvoirs qui constituaient l'ossature de l'Etat républicain.

Par ailleurs, tout en faisant mention des magistrats, du sénat, de l'armée, des finances, il n'oublie pas le *mos maiorum*, les *auspicia*, les *iudicia*. Il croit bon de mentionner même les *prouinciae*, les *socii*, la *laus imperii*. Il n'y a là la moindre allusion à la dictature ou à la *plebs*. C'est bien une esquisse concentrée de la constitution républicaine.

C'est à la défense de cet ordre que Cicéron exhorte les jeunes gens : *Haec imitamini, per deos immortales, qui dignitatem, qui laudem, qui gloriam quaeritis : haec ampla sunt, haec diuina, haec immortalia, haec fama celebrantur, monumentis mandantur, posteritati propagantur* [16].

Mais, après l'entrevue de Lucques, dans le *De prouinciis consularibus*, Cicéron change de ton. Il est forcé de faire l'éloge de César, qui, d'après ses propres paroles, était son ennemi personnel : *omnem illam tempestatem cui oesserim Caesare impulsore atque adiutore esse excitatam* (§ 18) ; *Ergo ego senator, inimicus, si ita uoltis, homini, amicus esse, sicut semper fui, reipublicae debeo* (§ 19). La justification de Cicéron se tient très bien : César avait rendu et rendait de grands services à la république. Cicéron ne dit rien des procédés dictatoriaux employés par César en 59, qui avaient fait dire à l'orateur que la république n'existait plus. Au contraire, il exalte les mérites du général : *Qua re siqui hominem non diligunt, nihil est quod eum de prouincia deuocent : ad gloriam deuocant, ad triumphum, ad gratulationem, ad sumum honorem senatus, equestris ordinis gratiam, populi caritatem* (§ 29). Le raisonnement de Cicéron est tout à fait correct : César, le général, est très utile à la république, il doit rester en Gaule : *Itaque cum acerrimis nationibus et maximis Germanorum et Heluetiorum proeliis fellicissime decertauit ; ceteras conterruit, compulit, domuit, imperio populi Romani parere adsuefecit et quas regiones quasque gentes nullae nobis antea litterae, nulla uox, nulla fama, notas fecerat, eas noster imperator nosterque exercitus et populi Romani arma peragunt* (§ 33). D'ailleurs ce sont les sénateurs eux-mêmes qui avaient décrété des honneurs à César, soit qu'il les méritât, soit pour le rendre plus bienveillant à l'égard du sénat : *Ego uos intellego, patres conscripti, multos decreuisse eximios honores C. Caesari et prope singulares ; si, quod ita meritus erat, grati, sin etiam, ut quam coniunctissimus huic ordini esset, sapientes ac diuini fuistis* (§ 38). On ne sait ce qu'il faut admirer le plus dans ce passage : l'ironie et le reproche à l'égard des sénateurs ou bien l'amertume que ressent Cicéron et qu'il cache sous des paroles si solennelles?

Les vrais motifs de ce changement d'attitude nous sont montrés, entre autres, par une lettre adressée à Atticus [17] en mai 56, où il dit textuellement : *Quid etiam (dudum enim circumrodo quod deuorandum est) subturpicula mihi uidebatur esse* παλινῳδία [18]. La παλινῳδία c'était le discours *De prouinciis consularibus*.

[15] *Pro Sestio*, 46, 98.
[16] *Pro Sestio*, 48, 104.
[17] *Att.* IV, 5.
[18] § 1.

C'est la jalousie, la haine, le mépris des optimates à son égard qui l'ont déterminé à faire la *subturpicula* παλινῳδία et à se lier à ses adversaires : *Sed ualeant recta, uera, honesta consilia. Non est credibile quae sit perfidia in istis principibus, ut uolunt esse et ut essent, si quicquam haberent fidei. Senseram, noram inductus, relictus, proiectus ab iis. Tamen hoc eram animo ut cum iis in republica consentirem. Idem erant, qui fuerant* (§ 1).

Alors, les déclarations faites dans le *Pro Sestio* et les aveux révélés par la lettre adressée à Atticus citée ci-dessus nous montrent qu'entre les convictions et la conduite politique de Cicéron il s'est produit une rupture : l'orateur a commencé à agir à l'encontre de ses principes politiques.

Après l'entrevue de Lucques et jusqu'au début de la guerre civile entre César et Pompée, Cicéron s'est comporté comme un ami sincère des *triumuiri*. La présence de Pompée au sein du triumvirat était pour Cicéron une forte garantie que l'existence de la *respublica*, telle qu'il l'avait décrite dans le *Pro Sestio*, n'était pas menacée.

Mais, une fois la guerre entre César et Pompée commencée, il fallait choisir : ou bien passer dans le camp de César, ce qui signifiait l'alliance avec la dictature, ou bien se ranger à côté de Pompée et lutter pour la république. Le dilemme était clair, mais le choix était difficile, parce que César était fort et victorieux, tandis que Pompée, surpris par l'attaque de César, devait toujours reculer.

Cicéron hésite et demande toujours des conseils à Atticus : *Interim uelim mihi ignoscas quod ad te scribo tam multa totiens. Acquiesco enim et tuas uolo elicere litteras maximeque consilium quid agam aut quo me pacto geram. Demittamne me penitus in causam [Pompei]? Non deterreor periculo, sed dirrumpor dolore. Tamne nullo consilio aut tam contra meum consilium gesta esse omnia! An cuncter et tergiuerser et iis me dem qui tenent, qui potiuntur?* [19]

La lettre dont on a extrait ce passage, comme tant d'autres [20], nous montre que le dilemme était aussi clair que tragique : d'un côté, la force, la victoire, la dictature, la honte d'avoir pactisé avec l'ennemi de la liberté ; de l'autre, la loi républicaine, la défaite, mais aussi la gloire d'avoir défendu la république.

Après de longues et dramatiques hésitations, Cicéron, malgré les conseils d'Atticus et des siens, est parti pour le camp de Pompée. L'amour de la république avait vaincu dans son âme la crainte qu'inspirait la force.

A partir de la fin septembre 47, après la réconciliation avec César, et jusqu'à l'assassinat du dictateur, Cicéron, officiellement, se montrait d'accord avec les actes du dictateur, mais les vrais sentiments de l'orateur sont exprimés par ce passage : *Eum* σύνναον *Quirini malo quam Saluti* [21]. Cela veut dire que l'orateur désirait la mort du dictateur.

Après les Ides de Mars, à partir du premier septembre 44, Cicéron s'est engagé dans la bataille des *Philippiques*, qui à ses yeux était la magnifique lutte pour la défense de la république. Le 7 décembre 43, Cicéron

[19] *Att.* VII, 10, 11.

[20] Notamment *Att.* VII, 13 a, VIII, 2, 4 ; 3, 2 ; 6, 7 ; 8 ; 9 ; 11 ; 12 ; 13 ; VIII, 15, 3 ; IX, 6 ; 11 ; 15 ; 16 ; X, 3 A ; 4 ; 8 ; 9.

[21] *Att.* XII, 45, 2.

a été tué par les soldats d'Antoine. L'énergie avec laquelle Cicéron a combattu Antoine a été fortement soutenue par la haine indomptable que l'orateur avait toujours éprouvée pour les ennemis de la république.

Telle est l'activité politique de Cicéron. Les passages cités, pris à d'autres œuvres que les traités philosophiques, nous incitent à faire une nette distinction entre l'Etat idéal, tel qu'il le concevait, et sa conduite politique. En ce qui concerne son Etat idéal, rien de son activité ne nous permet d'affirmer qu'il ait pensé à une autre forme de gouvernement que celle décrite dans le passage du *Pro Sestio*. Au fond, c'était la forme de gouvernement romain du deuxième siècle avant notre ère. En ce qui concerne sa conduite politique, il est évident qu'elle s'est trouvée souvent en désaccord avec son idéal politique. S'il avait eu le courage et l'opiniâtreté de Caton, il aurait dû se trouver toujours à côté de lui. Mais, chez Cicéron, s'est produit le tragique divorce entre la pensée et l'action.

Passons maintenant à ses traités philosophiques, qui ont été écrits à partir de 54, lorsque Cicéron n'avait plus d'influence sur les affaires publiques. Rappelons brièvement quelques idées fondamentales de la philosophie de Cicéron, telles que nous les trouvons formulées dans ces traités.

Dans le problème de la connaissance, l'orateur se montre sceptique, agnostique. Surtout dans l'*Academicorum priorum liber secundus, qui inscribitur Lucullus* (§ 124, 141, 148) il exprime en termes très clairs son opinion : la vérité ne peut pas être connue. *Vera a falsis nullo discrimine separantur* (§ 141), dit catégoriquement l'orateur. Cette idée aurait dû déterminer Cicéron à être très circonspect dans les divers problèmes qu'il aborde dans ses traités philosophiques. Tel n'est pas le cas. Il se montre hésitant, il est vrai, dans le problème de l'existence des dieux, en affirmant, dans le *De natura deorum*, son adhésion probabiliste à la thèse stoïcienne de Balbus et à la thèse académique de Cotta, mais, en revanche, il fait des affirmations catégoriques dans les traités *De republica*, *De legibus*, *De officiis*, *De amicitia*. Cette constatation imposerait la conclusion que ses idées sur l'Etat, sur les devoirs, sur les lois, sur l'amitié ne dérivent pas d'une théodicée bien arrêtée. Pourtant, dans le *De republica* I, 37, Cicéron affirme que la loi humaine a été créée par dieu et, dans le *De officiis* I, 11—12, il insiste sur la capacité de connaître de la raison humaine. C'est que le caractère pratique de ces traités l'a obligé à prendre une attitude ferme en ce qui concerne l'existence des dieux et le pouvoir de la raison humaine.

En ce qui concerne les idées de Cicéron sur l'Etat, on est d'accord que la théorie des trois formes de gouvernement est empruntée aux philosophes grecs, mais que son application est romaine.

En effet, la constitution préconisée par Cicéron dans le *De legibus* est romaine : *Nos autem quoniam leges damus liberis populis quaeque de optima republica sentiremus in sex libris ante diximus, accomodabimus hoc tempore leges ad illum quem probamus ciuitatis statum* [22].

[22] *Leg.* III, 1, 5.

Un point principal de ce projet de constitution, c'est le principe de l'alternance des chefs de l'Etat : *Itaque oportet et eum qui paret sperare se aliquo tempore imperaturum et illum qui imperat cogitare breui tempore sibi esse parendum* [23].

Les magistrats préconisés par Cicéron sont ceux qui ont été réellement en charge aux temps de gloire de la constitution romaine. Consuls : *regio imperio duo sunto, iique a praeundo, iudicando, consulendo praetores, iudices, consules appellamino ; militiae ius habento, nemini parento* [24].

Préteurs : *Iuris disceptator, qui priuata iudicet iudicariue iubeat, praetor esto ; is iuris ciuilis custos esto ; huic potestate pari, quotcumque senatus creuerit populusue iusserit, tot sunto* [25]. Ediles : *Suntoque aediles curatores urbis, annonae ludorumque sollemnium...* [26]. Censeurs : *Censores populi aeuitates, suboles, familias pecuniasque censento, urbis tecta... bini sunto, magistratum quinquennium habento ; reliqui magistratus annui sunto ; eaque potestas semper esto* [27]. Dictateur : *Ast quando duellum grauius, discordiae ciuium escunt, uenus ne amplius sex menses, si senatus creuerit, idem ius quod duo consules, teneto, isque aue sinistra dictus populi magister esto ; equitatumque qui regat, habeto pari iure cum eo, quicumque erit iuris disceptator ; reliqui magistratus ne sunto* [28]. Tribuns de la plèbe : *Plebes quos pro se contra uim auxilii ergo decem creassit, ei tribuni eius sunto, quodque ii prohibessint quodque plebem rogassint, ratum esto ; sanctique sunto neue plebem orbam tribunis relinquonto* [29]. Auspices : *Omnes magistratus auspicium iudiciumque habento, exque eis senatus esto ; eius decreta rata sunto ; ast potestas par maiorue prohibessit, perscripta seruanto* [30].

Le passage est clair. Il montre sans conteste que les théories grecques sur la forme mixte de gouvernement n'ont pas pu arracher de l'âme de Cicéron l'image de la constitution républicaine.

Du *De officiis* retenons l'impératif pour le bon citoyen de faire de la politique, d'être toujours dans le service de la patrie. Dans le traité *De amicitia* [31], Cicéron souligne le devoir qu'a le bon citoyen de n'entreprendre aucune action honteuse à cause de ses amis.

Tib. Gracchus, dit-il, n'aurait pas pu détenir un pouvoir royal, même limité, s'il n'avait pas été soutenu par un groupe d'amis, qui avaient mal entendu leurs devoirs d'amis. Comme exemples de la violation de la justice, Cicéron cite M. Crassus, qui croyait qu'un chef politique doit avoir tant d'argent qu'il puisse à lui seul entretenir une armée, et César, dont l'audace a bouleversé toutes les lois divines et humaines. La *fortitudo*, souligne Cicéron [32] ne se manifeste pas seulement sur le champ de bataille.

---

[23] *Leg.* III, 1, 5.
[24] *Leg.* III, 3, 8.
[25] *Leg.* III, 3, 8.
[26] *Leg.* III, 3, 7.
[27] *Leg.* III, 3, 7.
[28] *Leg.* III, 3, 4.
[29] *Leg.* III, 3, 5.
[30] *Leg.* III, 3, 10.
[31] § 44.
[32] *De off.* I, 8, 25.

Au contraire, les bons conseils donnés par des citoyens sages au temps de paix valent les meilleures actions militaires : les conseils et les lois de Solon ont été plus utiles aux Athéniens que le courage de Thémistocle. Pompée n'aurait pas pu entrer en triomphe à Rome, si Cicéron n'avait pas sauvé la ville de la conjuration de Catilina [33].

La raison doit dominer toutes les affections. La nature a doué les hommes de tempéraments différents : M. Drusus était sévère, C. Laelius aimait à plaisanter, Socrate était ironique, Hannibal fourbe, Solon adroit et inventif. Les différences de tempérament sont la cause des comportements différents des hommes dans des circonstances identiques [34] : Caton s'est suicidé à Utique, tandis que ses compagnons ont adopté une attitude différente. Chacun a agi selon les impulsions de son tempérament et a procédé très bien. Chacun doit se connaître soi-même et cultiver ses bonnes aptitudes, tout en mettant un frein aux mauvaises impulsions. Chaque citoyen peut et doit servir sa patrie selon ses aptitudes.

Il est temps de se demander quels étaient les éléments essentiels de la Constitution républicaine mentionnés dans le *Pro Sestio* ? C'étaient les *religiones*, les *auspicia*, les *potestates magistratuum*, la *senatus auctoritas*, les *leges*, le *mos maiorum*, les *iudicia*, la *iurisdictio*, la *res militaris*, l'*aerarium*.

Quels sont les magistrats qui doivent être investis du pouvoir selon le *De republica* ? Ce sont : les *consules*, les *praetores*, les *aediles*, les *censores*, les *tribuni plebis* et, en cas de nécessité, les *dictatores*, c'est-à-dire ceux dont parle Cicéron dans le *Pro Sestio*.

Quels sont les devoirs fondamentaux du bon citoyen mentionnés par Cicéron dans ses discours ? Ce sont : être utile à la patrie, servir la société, ne nuire à personne, cultiver la vertu, être animé du sentiment de l'humanité. C'est la même chose qu'il dit, au fond, dans ses traités de philosophie.

Par conséquent, il n'y a aucune différence entre la philosophie des discours et celle de ses traités philosophiques. Tout au contraire, l'accord le plus complet ressort clairement à une analyse, aussi sommaire soit-elle.

Pourtant, la signification de cet accord n'apparaît clairement que si l'on pense que Cicéron formulait ses idées sur l'Etat et sur les lois entre 54—51, après avoir vécu les journées dramatiques de l'année 59, quand Caton, par son opposition farouche au projet de loi agraire présenté par César, consul, a failli déclencher une émeute sanglante ; après s'être plaint assez souvent, la même année, dans ses lettres adressées à Atticus, que la république romaine n'existait plus ; après avoir goûté l'amertume des journées de l'exil, en 58 et 57 ; après avoir constaté que ses illusions sur le démembrement du triumvirat et le triomphe de l'aristrocratie, à qui il entonne un vrai hymne dans le *Pro Sestio*, ont été vite démenties par l'entrevue de Lucques ; après avoir constaté lui-même, plusieurs fois,

[33] *De off.* I, 22, 78.
[34] *De off.* I, 30, 108—113.

dans ses lettres et dans le *De prouinciis consularibus*, que l'aristocratie sénatoriale était divisée en petits groupes, poussée par des intérêts contradictoires, rongée par la jalousie et la mesquinerie ; pendant qu'il voyait de ses propres yeux que rien d'important ne se passait à Rome sans l'approbation des triumvirs. Cela signifie que l'expérience de Cicéron n'a jamais pu ébranler ses convictions politiques qu'il s'était peut-être forgées dès avant la prononciation du *Pro Roscio Amerino*.

On a écrit et on écrit beaucoup sur l'influence qu'a exercée la philosophie grecque sur la pensée politique et morale de Cicéron, telle qu'elle est exprimée dans ses traités de philosophie.

L'analyse des textes du *Pro Sestio* et du *De legibus* montre clairement que cette influence n'a pas pu altérer l'image que l'orateur s'est faite de l'Etat idéal avant de se mettre à écrire ces traités. Mais, ce qui est encore plus important, ni les démentis que les faits s'étaient chargés d'apporter à la justesse de ses convictions politiques, aussi cruels fussent-ils, n'ont été de nature à le faire changer d'opinion.

C'est une vérité généralement reconnue que l'école de la vie enseigne mieux les hommes que le temps passé à l'école. Si l'école de la vie politique à Rome n'avait pu déterminer Cicéron à se faire de l'Etat idéal une autre image que celle présentée dans le *Pro Sestio*, d'autant moins pouvait-il y être poussé par la philosophie grecque.

Alors, pour esquisser une image de la personnalité de Cicéron, on peut dire que ce jeune Romain d'Arpinum, très intelligent, très sensible, très cultivé, a commencé sa carrière en plaidant devant les cours de justice. Là, il s'est acquis la renommée nécessaire qui devait le soutenir dans son *cursus honorum*. Son idéal politique, tel que le montre son activité, c'était de pénétrer dans la citadelle des optimates et d'être investi du pouvoir suprême, du consulat. Il a atteint cet idéal. L'Etat idéal de Cicéron, c'était la République romaine du temps des Scipions. L'image de cet Etat idéal l'a poursuivi pendant toute son activité publique. Elle n'a pu être altérée ni par ses échecs politiques, ni par la philosophie grecque. Pourtant, il n'a pas toujours eu le courage, ni l'énergie nécessaires pour défendre l'ordre de choses existant. La fermeté de ses conceptions politiques n'a pas trouvé son égal dans son caractère et la force des idées n'a pas pu entraîner chez lui la résistance dans l'action. C'est surtout cette faiblesse dans l'action qui a fait dire aux détracteurs de Cicéron qu'il n'avait pas eu de principes politiques.

J. Carcopino soutenait, en 1947, que Cicéron n'était qu'un « doctrinaire de cabinet » et qu'entre la pensée et l'action de l'orateur il y a eu « cloison étanche ». Le passage du *Pro Sestio* ci-dessus cité suffit à lui seul à démontrer la fausseté de cette affirmation. Mais il n'y a presque pas de discours — soit-il judiciaire ou politique — qui ne comprenne des pensées sur la vie, sur la société humaine, sur les mœurs des hommes, sur les devoirs du bon citoyen et du bon père de famille, etc. Rappelons les discours *Pro Roscio Amerino* et les Verrines, discours judiciaires, qui sont si imprégnés de pensées politiques. Que dire alors des discours politiques, tels que *De imperio Cn. Pompei*, *In Catilinam*, etc. dans

lesquels les pensées politiques abondent ? Il est donc évident que Cicéron a médité sur l'Etat avant de se mettre à écrire ses traités philosophiques.

A. Rostagni et K. Büchner sont d'avis que la pensée et l'action de Cicéron étaient en harmonie : « uomo completo — dit Rostagni — in cui azione e pensiero si fondavano ». La conduite politique de Cicéron après l'entrevue de Lucques et son attitude pendant la dictature de César ne nous autorisent pas à souscrire à cette affirmation, qui nous paraît par trop indulgente.

La vérité est que, théoriquement, Cicéron est toujours resté fidèle à son Etat idéal, mais dans la pratique il n'a pas toujours eu le courage de le défendre. Par sa mort tragique, tout en montrant quelles étaient ses vraies pensées, il a expié ses inconséquences politiques.

SUR LA RÉPARTITION DES LIVRES DE TACITE ENTRE *ANNALES* ET *HISTOIRES*

PAR

C. POGHIRC

L'œuvre principale du grand historien nous est parvenue, comme on le sait, dans un état déplorable, en deux manuscrits : un Mediceus I, du IX-e siècle, qui contient les six premiers livres des *Annales*, avec une lacune considérable entre le V-e et le VI-e livre, et un Mediceus II, [1] postérieur au précédent de deux siècles, qui contient les derniers livres des *Annales* (XI—XVI, dont il manque le commencement du XI-e et la fin du XVI-e) et, immédiatement après, les quatre premiers livres et les vingt-six chapitres du V-e livre des *Histoires*. La partie qui nous a été transmise représente à peu près la moitié du tout, car, selon l'affirmation de Saint Jérôme, il contenait trente livres [2].

La distribution par livres provient, à ce qu'il semble, de Tacite lui-même, mais sur la répartition entre les *Annales* et les *Histoires* nous n'avons aucun témoignage antique. Dans le Mediceus II les *Histoires* suivent immédiatement, sans titre à part, les *Annales*, et sont numérotées en suite comme les livres XVII—XXI du même ouvrage. Le titre *Historiae* fut introduit seulement en 1569 par Vertranius Maurus, d'après deux témoignages antiques [3]. Le titre *Annales* fut introduit de même par les philologues modernes, se basant sur quelques indications de Tacite [4].

Jusqu'au milieu du XIX-e siècle, les philologues n'avaient aucun doute sur le fait que les *Annales* avaient eu dans l'antiquité plus de livres

---

[1] Le dernier éditeur de Tacite, E. Koestermann (*Annales*, Leipzig, Teubner, 1960, p. XIV s.) est d'avis qu'il existe encore un manuscrit, le Codex Leidensis, qui ne dérive pas du Mediceus II et qui reproduit exactement la même partie du texte. Pour le problème qui nous préoccupe, ce manuscrit n'apporte rien de nouveau.

[2] *Comment. ad Zach.* III, 14 : *Cornelius Tacitus, qui post Augustum usque ad mortem Domitiani uitas Caesarum triginta uoluminibus exarauit.* C'est l'unique source qui l'atteste.

[3] Pline, *Epîtres* VII, 33, 1 et Tertullien, *Apolog.* XVI.

[4] Tacite, *Annales* IV, 32 : *annales nostros*; v. aussi III, 65 et XIII, 31.

qu'il n'en est parvenu jusqu'à nous par les manuscrits, c'est-à-dire seize, considérant comme perdue seulement la fin du seizième livre; quant aux *Histoires*, elles devaient comprendre le reste jusqu'à trente, donc quatorze livres. Ce point de vue traditionnel se rencontre encore de nos jours chez certains historiens de la littérature latine ou éditeurs de Tacite [5].

Cependant, en 1848, F. Ritter, dans la préface de son édition des œuvres de Tacite [6], a émis la supposition que le XVI-e livre des *Annales*, qui contient dans la partie conservée (35 chapitres) la fin de l'année 65 et une partie de 66, ne pouvait pas embrasser dans le reste les riches événements des années 67—68, jusqu'à la mort de Néron. Il a conjecturé que les *Annales* devaient avoir dix-huit livres et les *Histoires* douze seulement. Sa supposition fut admise immédiatement par J. Vahlen, O. Hirschfeld, J. Asbach et autres.

Quarante ans plus tard, Ed. Woelfflin publia un court article [7], devenu célèbre, dans lequel, en reprenant l'idée de Ritter, il émettait l'hypothèse, acceptée et développée à la suite par d'autres, que l'œuvre de Tacite aurait été divisée en cinq hexades, dont trois forment les *Annales* (livres I—VI Tibère, VII—XII Caligula et Claude, XII—XVIII Néron) et deux les *Histoires* (I—VI Galba, Othon, Vitellius, Vespasien et Titus et VII—XII Domitien). D'après cette théorie, les hexades seraient divisées à leur tour en triades : les règnes de Tibère et de Néron auraient chacun deux parties, la première bonne, l'autre mauvaise; la deuxième hexade des *Annales* serait divisée exactement en deux par les règnes de Caligula et de Claude, tandis que la première hexade des *Histoires* serait partagée entre Galba, Othon et Vitellius d'une part et Vespasien et Titus de l'autre. L'hypothèse de Woelfflin fut considérée comme argument décisif en faveur de la supposition de Ritter, qui fut ultérieurement acceptée par la majorité des chercheurs [8]. Le seul qui, de nos jours, soumit à une critique serrée la théorie de Ritter-Woelfflin fut Concetto Marchesi [9], dont les objections seront exposées plus bas.

---

[5] Voir p. ex. E. Jacob, éd. des *Annales*, Paris, Hachette, 1885, p. XX; Draeger-Heraeus, *Annales* I, Leipzig, Teubner, 1907, p. 2 s; Schwabe, RE, IV, 1576; M. Schanz, *Gesch. d. röm. Litt.*[2] II, 2, München, 1901, p. 233; R. Reitzenstein, *Gött. gel. Nachr.*, 1914) 250; O. Seel, *Römische Denker u. röm. Staat*, (1937), p. 48 ss; C. Marchesi, *Tacito*[3], (1944) p. 297; A. G. Amatucci, *La lett. di Roma imper.*, Bologna, 1947, p. 115; Ett. Paratore, *Tacito*, 1951, p. 429, s; A. Rostagni, *Storia d. lett. lat.*[2] vol. II, Torino, 1955, p. 551—552; N. I. Barbu, *Ist. lit. lat.*, Bucureşti, 1962, p. 210.

[6] Cambridge, 1848, vol. I, p. XXII.

[7] *Die hexadische Komposition in den Annales des Tacitus*, dans Hermes XXI (1886), p. 157—158.

[8] Voir p. ex. Ph. Fabia, *Les sources de Tacite*, Paris, 1893, p. 473 s, et Rev. Et. Anc-XXXIV (1932), p. 139 s; R. Pichon, *Hist. de la litt. lat.*, Paris, 1898, p. 689; H. Goelzer, éd. des *Histoires*, Paris, Hachette, 1920, tome I-er, p. XXXVII s. et Les Belles Lettres, 1921, p. V—VI; ed. des *Annales*, Paris, Belles Lettres, 1923, vol. I, p. VI—VII; E. Koestermann dans Gnomon XI (1935), p. 322 s. et l'édition des *Annales*, Leipzig, Teubner, 1960, p. XXV; R. Syme, *Tacitus*, Oxford, 1958, vol. II, p. 686 s., etc.

[9] *Storia della letteratura latina*, Milano, 1957, p. 291, n. 2.

Examinons de plus près les théories de Ritter et de Woelfflin.

1. L'idée que le XVI-e livre des *Annales* ne pouvait pas contenir les événements de quatre années (65—68) apparaît comme peu fondée si l'on considère l'ensemble de l'œuvre. Des livres qui nous restent des *Annales*, un seul, le I-er, traite la matière de deux ans, ce qui est explicable par les événements qu'il contient : la mort d'Auguste, les interminables débats au sénat pour l'avènement de Tibère, les révoltes des légions pannoniques et germaniques, etc. La majorité du reste des livres porte sur les événements de quatre années (livres II-e, III-e, XIV-e, XV-e) et même six (livres IV-e, VI-e) et sept années (le XII-e livre). Le professeur N. I. Barbu remarque à juste titre que si les deux dernières années du règne de Néron embrasseraient encore deux livres « Tacite aurait accordé aux années 67—68 un espace qui ne fut accordé à aucun autre événement » (lieu cité). C. Marchesi démontre (lieu cité) que nous avons des motifs suffisants pour croire que Tacite eût passé assez vite sur les derniers faits du règne de Néron. La seule année de cette période à laquelle Tacite accorde une plus grande extension (presque 40 chapitres), c'est l'année 65, l'année de la conjuration de Pison. L'année précédente ne s'étend que sur 15 chapitres, tandis que l'année 62 est expédiée en 10 chapitres. Les livres complets des *Annales* s'étendent de 58 à 88 chapitres. Si les 35 chapitres restés du XVI-e livre traitent la fin de l'année 65 et une bonne part de l'année 66, il est tout naturel de croire que le reste d'environ 50 chapitres pouvait très bien contenir les événements jusqu'à la fin de 68. Leur extension sur deux livres de plus est en tout cas invraisemblable. Il existe en outre la supposition que Tacite n'avait pas réussi à finir son œuvre et que l'interruption dans le XVI-e livre des *Annales* est due à la mort de l'auteur [10]. En ce cas, la discussion sur l'extension des événements des dernières années de Néron tombe d'elle-même.

Il existe encore un argument contre l'extension des *Annales* sur plus de seize livres. Ceux qui se sont occupés de ce problème n'ont fait que considérer les événements des *Annales*, sans se préoccuper si les *Histoires* permettent une réduction de deux livres. En effet, conformément au point de vue traditionnel, les *Histoires* devaient englober 29 années en 14 livres. Or, de ces quatorze livres, quatre livres et demi contiennent les événements de moins de deux années, le reste de l'œuvre embrassant 27 années. Il est difficile à croire que Tacite aurait expédié, en quelques livres seulement, les quinze terribles années de la tyrannie de Domitien, dont l'auteur fut le témoin et qu'il supporta avec tant de peine. Le nombre des livres des *Histoires* devrait être plutôt étendu que restreint à l'avantage des *Annales*. En partant de considérations similaires, Burnouf croyait que le chiffre de 30 livres (*Annales* et *Histoires*) transmis par Saint Jerôme est erroné, et que ce chiffre doit être augmenté [11]. La supposition est vraisemblable mais pas obligatoire. Quelques arguments pourraient être obtenus probablement en examinant les manus-

[10] C. Marchesi, *ibid.*; R. Syme, *op. cit.*, II, 687.

[11] Préface à la traduction de Tacite, Paris, s. a., p. XXI.

crits de Saint Jérôme, que nous n'avons pas vus. De là on peut toutefois conclure qu'il ne faut pas étendre les *Annales* au détriment des *Histoires*.

2. La théorie des hexades est suspecte par sa parfaite symétrie même, qui serait plus à sa place dans une œuvre de facture alexandrine que dans celle de Tacite. Cette sorte de considérations formalistes sur l'œuvre de Tacite ont été faites maintes fois. On a remarqué par exemple que Tacite aime à finir un livre sur la mort de quelque important personnage : II-e livre des *Annales*, Arminius, VI-e Tibère, XI-e Messaline, XII-e Claude, XIV-e Octavie, XV-e Pison, XVI-e probablement Néron. On néglige d'ailleurs le fait que la fin des livres mentionnés contient à part la mort d'un personnage, beaucoup d'autres événements postérieurs (par exemple, le XV-e livre est loin de finir par la mort de Pison) ; il existe d'ailleurs beaucoup de livres qui ne se terminent pas par une mort, quoiqu'une telle fin aurait pu être parfaitement possible : la mort de Livie est placée au commencement du V-e livre des *Annales*, et non à la fin du livre précédent, celle d'Othon n'est pas gardée pour la fin du II-e livre des *Histoires*, etc. Quoique Tacite considérait que son œuvre était soumise aux règles analistiques, il ne se donne même pas la peine, comme le remarque justement Fritz Graf [12], de faire coïncider la fin de ses livres avec la fin de l'année. Le groupement des événements, lorsqu'il n'est pas chronologique, poursuit dans l'œuvre de Tacite un but artistique plus profond et non une symétrie purement extérieure. D'autre part, toute la théorie des hexades est basée presque exclusivement sur des suppositions. Les seules hexades qui peuvent être démontrées comme réellement présentes dans l'œuvre de Tacite sont les livres I—VI et VII—XII des *Annales*. La troisième hexade des *Annales* peut être admise à la seule condition d'étendre le nombre des livres, ce qui est contredit par nos assertions précédentes comme par ce qui suit. En ce qui concerne les *Histoires*, il n'existe aucune preuve que le règne de Titus terminait la première hexade ; quelques partisans de cette théorie déplacent ce règne dans la deuxième hexade, sans pouvoir présenter d'arguments plus sérieux.

La situation des « triades » est encore plus précaire. Si l'on peut faire une nette distinction entre le III-e et le IV-e livre des *Annales*, qui commence par l'époque de Séjan, il n'existe aucune preuve que la fin du IX-e contienne la mort de Caligula. Tout au contraire, il est difficile de croire que le règne de quatre ans de Caligula était décrit dans un nombre égal de livres que celui de quatorze ans de Claude ; le XV-e livre, tout en contenant la conspiration de Pison, coupe en deux l'an 65 et ne signale aucun changement dans l'attitude de Néron, le procès de Pison étant tout naturellement suivi par celui de Thrasea Paetus. S'il est possible de signaler un changement dans l'attitude de Néron, il avait eu lieu beaucoup plus tôt, vers la fin du XIII-e livre (chapitre 47), ou au commencement du livre suivant. La première triade des *Histoires* se termine en effet par la mort de Vitellius, mais il est question plutôt d'une nécessité imposée

[12] *Untersuchungen über die Komposition der Annales des Tacitus*, Thun, 1931, p. 156.

par le contenu, que d'un critérium formaliste, ce qui se pourrait déduire du fait que Tacite n'a pas tâché de réserver un livre à chacun de ces trois empereurs, quoique la chose eût paru bien naturelle. Pour ce qui concerne les dernières triades, il n'y a vraiment aucune preuve de leur existence réelle [13].

3. A part l'inconsistance des théories comme telles, il y a un fait fort important qui les contredit. Dans le *Mediceus II*, comme on l'a indiqué, les *Histoires* suivent les *Annales* sans un titre séparé et sont numérotées comme livres XVII—XXI. Il existe bien des raisons pour croire que ce numérotage est ancien, en tout cas il est difficile de supposer qu'il appartienne au copiste du XI-e siècle, qui paraît avoir reproduit assez fidèlement l'archétype mutilé, qui nous est inconnu. C'est ainsi, par exemple, qu'il n'a pas introduit un *Incipit liber* ... au commencement du XI-e livre, quoique la lacune paraît négligeable, ainsi que la formule de conclusion à la fin tronquée des *Annales* et des *Histoires*. Bien plus, en saisissant l'existence d'une lacune vers la fin du XVI-e livre des *Annales* et du V-e livre des *Histoires*, il a laissé libre le reste de la page, dans l'espoir probablement de pouvoir la compléter plus tard. En ces conditions il paraît bien peu probable qu'en trouvant dans le manuscrit qu'il copiait l'indication expresse au commencement des *Histoires* : *Incipit C. Taciti Historiarum liber I* il aurait pu la supprimer et numéroter les livres en continuant le nombre des *Annales*. L'inexistence de distinction entre *Annales* et *Histoires*, ainsi que le numérotage continu est dû sûrement à l'archétype. En tout cas, il n'est pas dû à Tacite lui-même, ne serait-ce que pour le fait qu'il écrivit les *Histoires* avant les *Annales*. Mais il est tout naturel que plus tard ces deux œuvres fussent réunies par ordre chronologique des événements, et non selon le temps de leur création [14]. On peut supposer que l'époque quand le fait se produisit est le moment où l'empereur Tacite (III-e s.), homonyme de l'auteur, ordonna qu'un exemplaire de l'œuvre de son prétendu aïeul fut placé dans chaque bibliothèque et recopié tous les dix ans [15]. En effet, avant cette époque les deux œuvres paraissent bien distinctes, car, comme on a vu, Tacite lui-même donne le nom d'*Annales* à son œuvre de vieillesse, tandis que l'autre titre, *Historiae*, est attesté par Pline le Jeune et Tertullien (v. plus haut, p. 149). Toutefois, vers la fin du IV-e siècle et le commencement du V-e, Saint Jérôme nous parle déjà des *Vitae Caesarum... post Augustum usque ad mortem Domitiani* ..., en 30 livres, ce qui correspond parfaitement au titre du Mediceus I : *ab excessu diui Augusti*, donné

[13] Quelques autres doutes sur la division des hexades en unités plus petites, voir chez R. Syme, *ouvr. cité*, I, p. 211.

[14] Voir aussi les considérations de C. Marchesi, *lieu cité*. Un cas similaire se produisit avec l'œuvre de César : beaucoup de manuscrits du I-er livre du *De bello ciuili* portent en titre *Incipit liber nonus*, ce qui constitue la numération en suivant le VIII-e livre de la *Guerre des Gaules*, écrit par Hirtius après la mort de César.

[15] *Historia Augusta*, *Tacitus* X, 3. R. Syme, *ouvr. cité*, II 687, met en doute l'authenticité du témoignage, en envoyant à un article de E. Hohl dans Hermes LV, 1920, p. 300 *; mais ce dernier conteste seulement la parenté de l'empereur avec l'écrivain, et non l'information regardant l'ordre de recopier l'œuvre de Tacite.

sûrement d'après le modèle *Ab urbe condita* de Tite Live et peut-être d'après *A fine Aufidii Bassi* de Pline l'Ancien. Le manuscrit du IX-e siècle reproduit encore ce titre, tandis que le manuscrit copié par Mediceus II ne porte que *Cornelii Taciti liber* ... Dans l'*Historia Augusta*, l'auteur de la vie de l'empereur Tacite parle lui aussi de l'œuvre de Tacite comme d'une œuvre unique : *librum* ... *scribi publicitus* (lieu cité).

★

Si tout ce que nous venons de démontrer ne donne pas une solution définitive au problème du nombre des livres des *Annales* et *Histoires*, ceci nous permet tout de même de tirer quelques conclusions :

a —. Les théories qui prétendent l'extension des livres des *Annales* sont dépourvues de toute base réelle. Que l'on considère la fin des *Annales* comme perdue, ou qu'on admette que l'auteur n'a pas fini son œuvre, il n'existe aucun motif sérieux d'affirmer que les *Annales* avaient plus de seize livres.

b —. Les *Histoires* de Tacite n'auraient pu que difficilement contenir moins de quatorze livres ; au contraire, il y a des raisons sérieuses, quoique non obligatoires, pour croire que leur nombre aurait pu être plus grand. Cette supposition aurait beaucoup plus de chances de certitude du moment qu'on pourrait démontrer que le chiffre total de trente livres, transmis par Saint Jérôme, est erroné, par exemple par faute de copiste.

c —. Il y a des raisons d'affirmer que la fusion des deux œuvres de Tacite sous un seul titre, avec numérotage suivi des livres, date du III-e siècle [16], quand l'œuvre de l'historien a été copiée et largement diffusée par l'ordre de l'empereur Tacite. Ce fait nous fournit une preuve de plus que les *Annales*, achevées ou non, se limitaient à 16 livres, le problème du nombre des livres des *Histoires* restant toutefois ouvert.

La solution définitive ne pourrait être donnée que par la découverte de nouveaux témoignages ou, peut-être, de nouveaux manuscrits de Tacite, qui compléteraient les parties perdues, objet du regret unanime des lettrés et des historiens, ainsi que de tous les lecteurs du grand artiste.

[16] Sur cette date s'est arrêté aussi R. P. Oliver, comme il résulte de la mention faite par R. Syme, *ouvr. cité*, II 687, dans un article de TAPA, LXXXII, 1952, p. 232 ss, dont les arguments nous sont inconnus (*non uidi*).

CONTRIBUTI PER UNA STORIA DEI CULTI E DELL'ARTE NELLA TOMI D'ETÀ ROMANA

DI

GABRIELLA BORDENACHE

Nell'aprile del 1962, sull'area dell'ex stazione della città di Costanza, durante i lavori di sterro per le fondazioni di un grande immobile, è apparso un deposito di ben 24 pezzi scultorei — sculture a tutto tondo e rilievi — accuratamente disposti in una fossa profonda (fig. 1).

Questo singolare ripostiglio di sculture cultuali è di un interesse unico per la storia dei culti e dell'arte a Tomi, in epoca romana. Esso sarebbe stato altrettanto prezioso da un punto di vista piú strettamente storico qualora si fosse potuto stabilire stratigraficamente l'epoca del seppellimento non comune di tanti pezzi votivi: ma le speciali condizioni del ritrovamento hanno impedito le attente osservazioni stratigrafiche necessarie a una simile determinazione dato che, nel rapido ritmo di lavoro di un cantiere moderno, al momento della scoperta (quando cioè è apparsa la testa della statua principale che sembrava dominare il deposito, vedi fig. 1) era già stato radiato uno strato di terra di circa 1 m. e distrutto per sempre il rapporto organico tra la fossa votiva e il livello di calpestio antico nel quale era stata aperta. Il che non esclude, naturalmente, la possibilità di ipotesi di lavoro basate sui dati storici noti della metropoli pontica al momento del trionfo del cristianesimo, quando le imagini delle divinità pagane venivano spietatamente distrutte e uno o piú fedeli tentarono di salvarle.

I vari pezzi, quanto mai disparati dal punto di vista qualitativo, testimoniano dell'affrettato accostamento al momento del seppellimento: presso statue a tutto tondo a grandezza naturale sono state deposte statue mezzanelle, statuette, nonché rilievi votivi di tipo corrente, alcuni addirittura prodotti del piú modesto artigianato; presso divinità greche maggiori o minori — quali Afrodite, Asclepio, Dioniso, i Dioscuri, le Charites, Hekate — divinità locali (il cavaliere trace) e orientali — Cibele, Isis, Mithras, Glycon.

L'intiero lotto è stato pubblicato immediatamente da V. Canarache, A. Aricescu, V. Barbu, A. Rădulescu in una prima e rapida edizione apparsa nel settimanale *Contemporanul* del 20.VI.1962, poi presentato da A. Rădulescu al Congresso di studi classici svoltosi a Plovdiv nel maggio 1962. *Vox ruit.* Una serie di articoli di rapida divulgazione già corre nel mondo per dare una prima informazione di questa singolare scoperta, nei suoi molteplici aspetti, mentre un elegante album con riproduzioni di tutti i pezzi è apparso proprio in questi giorni, edito dalla Libreria scientifica [1].

Non è che l'inizio di una lunga serie di pubblicazioni tese a chiarire i molti problemi posti da questo bizzarro deposito così variato per le qualità artistiche, il numero e la natura delle divinità ch'esso comprende. Dobbiamo premettere che la maggior parte delle divinità rappresentate nella serie della microstatuaria e dei rilievi è ben nota, tipologicamente e stilisticamente, nel patrimonio figurato del Ponto Sinistro e specialmente di Tomi, anche se alcuni pezzi paiono a tutta prima un ἅπαξ per quanto riguarda la Mesia inferiore; in categorie tipologiche ben note rientrano infatti le imagini mezzannelle o di piccolo formato nonché i rilievi di Ecate (fig. 4) — sia di tipo arcaistico, sia del tipo altrettanto comune con chitone altocinto e apoptygma, — ; Asclepios seminudo e barbato, i Dioscuri (gruppetto frammentario), Cibele in trono; i rilievi votivi di proporzioni diverse ma tutti di serie — alcuni addirittura sciatti e grossolani — dedicati a Hermes, Selene, le Grazie (in cui le tre fanciulle, avvinte nello schema ben noto, sembrano incoronate da tre Nikai, fig. 5), Dionysos (due rilievi, in uno dei quali il dio è chiamato Kathegemon fig. 2), il cavaliere trace (4 rilievi dei quali uno riprodotto a fig. 3), Mithras. Ma accanto a questo materiale di proporzioni ridotte che, ripeto, è comune merce di carattere votivo, quattro pezzi s'impongono senz'altro alla nostra attenzione: il grande serpente (fig. 6—7), un'edicola dedicata alle due Nemesi (fig. 9), la dea marina con alto scettro (fig. 14—17), il colossale busto ritratto di una sacerdotessa d'Iside (fig. 20—21). Tali pezzi, di un interesse tutto particolare, per quanto riguarda la storia religiosa ed artistica di Tomis nel suo periodo di massimo sviluppo (sec. II—III e.n.) e, più largamente, del mondo greco-orientale col quale Tomis era in stretto contatto, ci offrono elementi del tutto nuovi per determinare, in quel crogiuolo che era Tomis, correnti d'arte e riflessi d'ambiente. A questi pezzi è dedicato il nostro studio.

---

[1] V. Canarache, *Cîteva concluzii în legătură cu descoperirea tezaurului de statui antice de la Tomis*, in Arhitectura R.P.R., I, 1963, p. 56 ss; Idem, *The Archaeology Museum in Constanza*, in Arts in the Rumanian People's Republic, No. 23, 1963, p. 18 ss; V. Canarache, A. Aricescu, V. Barbu, A. Rădulescu, *Le dépôt des monuments sculpturaux récemment découverts à Constanza*, in Acta Antiqua Philippopolitana, Studia Archaeologica, Serdicae, 1963, p. 133 ss.; idem, *Tezaurul de sculpturi de la Tomis*, Editura științifică, București, 1963; P. Constantin, *Nuove scoperte archeologiche a Tomi*, in Archeologia. Rassegna di Studi e Ricerche I, 1962—63, p. 9 ss; V. V. Karakulakov, *Целая археологическая находка в Румынской Народной Республике* (*Una straordinaria scoperta archeologica nella R.P.R.*), in VDI, I, 1963, p. 197 s.

I

Il primo, dal punto di vista cronologico, è il gran serpente su base circolare. (Inv. 2003) Fig. 6—7 [2].

Strettamente associato agli dei e agli uomini, il serpente appare in innumerevoli monumenti figurati dell'arte antica che vanno — per restare nel campo dell'antichità classica — dall'epoca arcaica a quella romano bizantina; sia in opere plastiche e pittoriche a carattere cultuale-misterico, mantico, profilattico e ctonio (presso Apollo, Zeus Ktesios e Meilichios, Asclepios, Dionysos-Sabazios, Athena, Isis e Sarapis, Hades Ploutos, Mithras), sia nella scultura funeraria ad esprimere forse l'anima del morto che scende silenziosamente nelle viscere della terra [3]. In epoca romana, un grande serpente o due serpenti affrontati in schema araldico rappresentano un genio genericamente benefico [4] (l'Agathodaimon dei Greci, il Bonus Euentus dei Romani): basti citare il noto rilievo di Delos e numerose pitture di Larari pompeiani o ercolanensi [5]. In queste rappresentazioni così numerose che varie dal punto di vista artistico ed esegetico, il serpente è tuttavia uniformemente rappresentato; avvolto su se stesso, strisciante sulla terra, attorcigliato su un tronco d'albero, sul bastone d'Asclepio o dietro lo scudo d'Athena, oppure guizzante tra i capelli di Medusa esso è reso sempre realisticamente, con le caratteristiche salienti della sua natura di rettile che può essere favorevole o nefasto all'uomo, molle, misterioso, insinuante, forté sempre.

Nella nostra scultura invece il serpe ha una forma ibrida: il gran corpo squamato di un'eccezionale lunghezza è avvolto in possenti spire; la coda però termina con un ciuffetto peloso e la testa è del tutto sconcertante, composta com'è di elementi eterogenei: un muso che sembra di cane con occhi socchiusi, grandi orecchie e capigliatura umana, che scende in lunghe ciocche appena ondulate lungo il collo ricurvo. Il rendimento sobriamente calligrafico delle squame serpentine che diminuiscono gradatamente verso la testa, il trattamento dei capelli a rare ciocche che non indulge agli effetti pittorici cari all'arte romana a cominciare della tarda epoca antonina, il profilo semplice della base, ci inducono a datare questa scultura nei primi decenni della seconda metà del II secolo e.n. (150—170 e.n.).

Una sola volta — nella tradizione scritta e figurata dell'antichità — il serpente assume una forma ibrida come la scultura che noi presentiamo, volutamente composta di elementi diversi: e cioè un gran corpo di serpente al quale si è applicata abilmente una testa „che somiglia in certo qual modo a una testa umana", e questo mostruoso serpe è Glycon che il falso profeta Alessandro di Abonotichos (nome con grafia incerta: Abonoteichos, Abonotichos, Abonutichus) presentò quale teofania di

[2] Alt. m. 0,66; Lungh. del rettile svolto m. 4,76. Quasi in perfetto stato di conservazione. Insignificanti erosioni alla base. Spezzata la prima ciocca di capelli a destra.
[3] Fr. Cumont, *Le symbolisme funéraire*, p. 393.
[4] EAA I, p. 134, f. 196, s.v. Agathodaimon (ivi bibliografia).
[5] *ibid.* IV, p.479, f. 563—4, s.v. Lari.

Asclepio nella sua città natale, al tempo di Antonino Pio. Questo impostore, uno dei tanti che pullulavano nelle province orientali dell'impero e che contribuirono al totale discredito dei vecchi dèi pagani, non avrebbe avuto tanta notorietà se Luciano, che fu il suo nemico personale, non gli avesse dedicato il curioso trattato 'Αλέξανδρος ἢ ψευδόμαντις, nel quale svela — con ricchezza di particolari e il suo ben noto spirito caustico — la grossolana mistificazione delle sue profezie e dei suoi misteri.

Il circostanziato trattato lucianeo da una parte, la documentazione archeologica dall'altra (monete di Abonotichos e di Nicomedia, nonché gemme con l'imagine di Glycon) han fatto sì che già negli ultimi decenni del sec. XIX storici, storici delle religioni e numismatici abbiano dissertato sulla soperchieria di Alessandro e, per estensione, sul disordine delle idee che turbò il mondo romano al tempo degli Antonini e dette vita alle piú grossolane superstizioni e ai piú incredibili culti. Le ricerche d'insigni studiosi quali Fr. Cumont [6], F. Lenormant [7], E. Babelon [8], punto di partenza di tutta una serie di studi [9] del piú alto interesse, sono tuttora valide per quanto riguarda la conoscenza e la diffusione del culto, dell'oracolo e dei misteri di Glycon sulle tracce di Luciano, della numismatica e della glittica; e un interessante studio di A. Stein [10], prendendo in esame tutti i personaggi storici secondari citati nel libello di Luciano, (i deuteragonisti, come egli dice) ha permesso di inserire in un ineccepibile e fermo quadro storico la straordinaria avventura di questa falsificazione che crediamo utile riassumere nelle sue linee essenziali: nato verso il 105 dell' e.n. ad Abonoteichos, il nostro Alessandro, iniziato a pratiche di magia sin dalla prima giovinezza, sembra aver istallato nella sua città natale il culto di Glycon verso il 145, ottenendo sin dagli inizi un successo totale e clamoroso: non ignaro che il culto del serpente nelle religioni asiatiche è antichissimo, e innestandosi sul culto di Asclepio, di vecchia tradizione nella sua città, egli adattò a un grosso serpe addomestioato, che si era procurato a Pella in Macedonia, una testa di tela dipinta che somigliava in certo qual modo a una testa umana (Luciano, c. 12; 16; 18; 26), riuscendo facilmente a far credere ai suoi creduli concittadini a una reincarnazione di Asclepio. Il nome di Glycon è stato verosimilmente scelto da Alessandro quale nome propiziatorio (come ad es. l'attributo

[6] Fr. Cumont, *Alexandre d'Abonoteichos. Un épisode de l'histoire du paganisme au IIe siècle de notre ère*, in Mémoires couronnées par l'Académie royale de Belgique, Bruxelles, 1887. Purtroppo non ho avuto la possibilità di consultare questo studio che, a giudicare dai riflessi in opere ulteriori, è stato di fondamentale importanza nell'evoluzione della ricerca. Cfr. dello stesso A., *Alexandre d'Abonotichos et le Néo-Pythagorisme*, in Rev. de l'hist. des religions 86, 1922, p. 202 ss.

[7] *Un monument du culte de Glykon*, in Gaz. Arch. IV, 1878, p. 179 ss.

[8] *Le faux prophète Alexandre d'Abonotichos*, in Revue Numism. IV, 1900, p. 1 ss.

[9] Tra questi citiamo: Otto Weinreich, *Alexander der Lügenprophet und seine Stellung in der Religiosität des zweiten Jahrhunderts*, in Neue Jbb. f. das Klass. Altertum, 47, 1921, p. 129—151; E. de Faye, *Alexandre d'Abonotichos a-t-il été un charlatan ou un fondateur de religion?*, in Revue d'hist. et de philos. religieuses, 5, 1925, p. 201—207; Marcel Caster, *Commentaires sur Alexandre ou le faux prophète de Lucien*, Paris, 1938.

[10] *Zu Lukians Alexandros*, in Strena Buliciana 1924, p. 237 ss. Cfr. dello stesso A., *Die Legaten von Moesien*, 1940, p. 44, 120, 121, 123.

Meilichios di Zeus o il nome di Agathodaimon) — il dio dolce, buono, benevolo [11]. Nonostante la grossolana messa in scena deprecata, derisa, aspramente criticata da Luciano, il nuovo dio — che sin dall'inizio ebbe virtú oracolari [12] e, ben presto, feste solenni di carattere misterico a similitudine di quelle eleusine (c. 38) — ebbe innumerevoli adepti non soltanto tra le primitive genti dei paesi situati intorno alla Paflagonia (Bitinia, Ponto, Galazia, Cilicia, Tracia), — „genti di mente ottusa ed incolta (c. 17)" — ma su tutta l'area dell'impero. Alti dignitari romani consultano l'oracolo: tra questi M. Sedatius Severianus, senatore e legato della Cappadocia verso il 161; Publius Mummius Sisenna Rutilianus, figlio di un consolare, egli stesso console nel 146, governatore della Mesia Superiore nel 150, verso il 163 proconsole dell'Asia che, sessantenne, arrivò persino a sposare, in seguito a un oracolo, la figlia che Alessandro proclamava d'aver avuto con Seleno (tra il 162 e il 165). Persino l'imperatore filosofo Marco Aurelio non sdegnò di consultare l'oracolo di Abonotichos prima di partire per la sua spedizione contro i Marcomanni (nel 166 e.n.; c. 48)

Nessuna meraviglia dunque che, grazie ai suoi stretti legami con i piú alti dignitari dell'impero, il falso profeta sia riuscito ad ottenere dall'imperatore persino l'inaudito favore di mutare il nome di Abonotichos in quello di Ionopolis [13] e il diritto di batter moneta con la propria immagine e quella del nuovo dio (ai tempi di Marco Aurelio e Lucio Vero, verso il 163 e.n., c. 58) [14]. Il nome di Ionopolis si conservò sino alla fine del mondo antico e sussiste tuttora nell'attuale nome di Ineboli che sorge sulle rovine della cittadina antica.

L'astuto indovino morì verso il 175 (prima di quest'anno però) ma l'oracolo continuò a funzionare con successo, dato che Alessandro „poteva vaticinare anche dopo morto" secondo il verdetto di Rutiliano (c. 60). Quanto tempo si sia prolungato il successo dell'oracolo non si può stabilire con precisione: Glycon appare costantemente sulle monete di Abonotichos-Ionopolis sino a Treboniano Gallo, ma questa data non rappresenta la fine del culto bensí la fine delle emissioni monetarie locali di Ionopolis, come, in linea generale, di tutte le città greche delle province orientali dell'impero.

Grazie a una notizia di Athenagoras (Πρεσβεία περὶ χριστιανῶν, p. 35, ed. Schärz) immediatamente dopo la sua morte, Alessandro venne

---

[11] L'ipotesi del Babelon (*l. c.* p. 13) che il nome di Glycon sia stato inventato da Alessandro è inaccettabile alla luce dei dati dell'onomastica greca. Vedi ad es. EAA III, p. 964, s.v. *Glycon* 1–4.

[12] In stretti rapporti, per speciale cura di Alessandro, con i piú celebri oracoli del tempo quale Claros, Didyma e Mallos (Luciano, c. 29).

[13] Tale cambiamento di nome dev'essere certo in stretto rapporto col nuovo culto: secondo il Cumont (*l. c.* p. 13), sarebbe in onore di Ion, figlio di Apollo e Creusa, conseguentemente fratello di Asclepio; secondo il Babelon invece (*l. c.* p. 28), piú verosimilmente, mi pare, Ἰώ = Ἰάω sarebbe sinonimo di Glycon, come appare in una gemma gnostica ove un serpente a testa leonina radiata ha i tre nomi di ΧΝΟΥΒΙΣ, ΓΑΥΚΩΝΑ, ΙΑΩ (EAA III, p. 971 s.v. gnostiche gemme).

[14] Cap. 58. Su questo problema vedi oltre p. 161.

eroizzato [15] : e a Parium, in Mysia, esisteva il suo cenotafio sormontato da statua; da profeta così era salito al grado di *heros*, in cui onore si compivano sacrifici e feste, come per un dio.

Negli ultimi decenni nessun elemento nuovo era venuto ad aggiungersi ai dati conosciuti sul falso profeta; e l'incredibile storia di superstizione e di credula ignoranza minacciava di perdere i suoi ultimi adepti, quando la nuova scoperta di Tomis la riporta di nuovo sul primo piano della discussione archeologica.

Delle numerose imagini del dio di cui ci parla Luciano (c. 18), sia pitture sia rilievi sia statue a tutto tondo, di bronzo e di argento — γραφαί τε ἐπὶ τούτῳ καὶ εἰκόνες καὶ ξόανα, τὰ μὲν ἐκ χαλκοῦ, τὰ δὲ ἐξ ἀργύρου εἰκασμένα — nessuna era giunta sino a noi; e la documentazione iconografica era limitata alle sommarie rappresentazioni delle monete di Abonoteichos-Ionopolis (fig. 6, b—c; 7, b—c) e di Nicomedia. La scultura di Costanza si può considerare dunque la prima imagine di culto del dio, il primo documento della grande arte incommensurabilmente più prezioso, dal punto di vista tipologico, delle modeste imagini monetarie, fatalmente compendiarie. Il serpe è di quell'eccezionale lunghezza di cui parla Luciano [16]. In cambio ci offre dettagli di cui Luciano non fa neppure cenno : e cioè la coda, terminante con un ciuffetto peloso, e gli elementi misteriosi e sconcertanti della testa abilmente composta in tela dipinta, sulla quale si basava il successo dell'impostore; essa creava il *monstrum*, nel senso classico della parola, che, visto nella penombra di un piccolo ambiente (c. 16), impressionava gli animi creduli e superstiziosi degli uomini del tempo — siano essi stati romani o barbari, alti dignitari o poveri uomini.

Si deve alla scultura tomitana di poter cogliere, per la prima volta, in tutti i suoi particolari, l'aspetto del nuovo dio; perché Luciano, pur così ricco d'informazioni e dettagli per quanto riguarda la colossale impostura degli oracoli e delle feste misteriche — nel fuoco sostenuto e mobile della sua indignazione contro ogni forma di esibizione degradante — è quanto mai sommario e fugace nel descrivere la testa, appena accennando al suo generico aspetto antropomorfo [17]. E su questa guida incerta archeologi e numismatici si erano sforzati di „leggere" l'imagine di Glycon di Abonotichos-Ionopolis per quasi un secolo; anch'essa riproduzione sommaria del vero Glycon e delle opere plastiche che lo rappresentavano. Per questo, l'imagine monetaria, spesso abbastanza corrosa, era stata finora interpretata con una certa imprecisione : la speciale chioma del

[15] Cfr. anche un'iscrizione della Mesia, CIL III, 8238 dedicata a Giove e a Giunone, a due serpenti — maschio e femmina (*dracco* e *draccena*) — e all'indovino Alessandro, senza rapporto diretto tra la coppia di serpi, come ha dimostrato il Groag (*Eranos* 1909, p. 251—255), e Alessandro stesso.

[16] Cap. 15. Un serpe così lungo che, pur avvolto intorno al collo e al torace di Alessandro, ricadeva con la coda sino a terra.

[17] Cap. 12. ἐπεποίητο δὲ αὐτοῖς πάλαι καὶ κατεσκεύαστο κεφαλὴ δράκοντος ὀθονίνη ἀνθρωπόμορφόν τι ἐπιφαίνουσα; cap. 16: τοσοῦτον δράκοντα πεφηνέναι, ἀνθρωπόμορφον; cap. 18: ... καὶ τὸ πρόσωπον ἀνθρώπῳ ἐοικότος; e specialmente cap. 26: διὰ τῆς κεφαλῆς ἐκείνης τῆς μεμηχανημένης πρὸς ὁμοιότατα διείρας.

dio, che cade lunga da sommo il capo, era stata considerata quale „un appendice au cou, qui ressemble tantôt à une barbe longue et touffue, tantôt à un collier de crins" [18]; la testa è dichiarata quando d'uomo, quando di cane.

Ora, un semplice sguardo alle fig. 6—7 ci permette di chiarire, alle luce del nuovo documento, imprecisioni e contraddizioni descrittive: nel linguaggio compendiario della monetazione imperiale, l'imagine riprodotta sulle monete della città residenziale dell'oracolo è *identica* a quella della scultura tomitana; con un muso appuntito forse di cane [19] e la lunga capigliatura che le conferisce il vago aspetto antropomorfo cui accenna Luciano e che, nella veduta di profilo, può produrre la falsa impressione di una barba.

Per finire con le rappresentazioni monetali relative al culto di Glycon battute nella città di Abonotichos, attiro l'attenzione su un altro tipo che, per la grande usura del conio conservato (dell'epoca di Alessandro Severo), appare di lettura incerta (fig. 8): un'imagine seduta in lunga veste — chitone e himation, — una patera nella destra protesa, un grande serpente arrotolato intorno al corpo, il capo proteso verso la patera, la coda lunga sino a terra. Babelon e Reinach, primi editori della moneta [20], hanno proposto, sotto forma ipotetica, l'identificazione con una Tyche. Ma data l'improbabilità di un'associazione Tyche-Glycon (tanto piú che la popolarissima dea non è presente nei tipi monetali della città) mi domando se non si tratti piuttosto di quell'imagine di se stesso che Alessandro, con la dovuta autorizzazione imperiale, era riuscito a far battere sulle monete della sua città nativa (c. 58): e il falso indovino sarebbe rappresentato qui in lunghe vesti divine — „vesti degne di un dio" come dice Luciano (c. 15), i fluenti capelli inanellati (c. 11) cinti da corona, con il serpente avvolto intorno al corpo in modo cosí singolare; nella destra protesa egli sembra tenere quella phiale con il famoso uovo pescato nell'acqua (nel quale egli aveva precedentemente chiuso un serpentello simbolo di Asclepio) [21] della scena chiave di tutta la storia. Mi sembra che i capelli lunghi solo sino alla base del collo e non ricadenti in lunghi boccoli sulle spalle, come nelle statue di Tyche, siano un argomento decisivo a favore della nostra ipotesi. Il fatto che Luciano (c. 58), il quale certo non era un numismata, parli di un'unica moneta che da una parte aveva l'imagine di Glycon dall'altra quella di Alessandro — ossia

[18] E. Babelon, *l. c.* p. 20. Inoltre E. Babelon et S. Reinach, *Recueil général des monnaies grecques d'Asie Mineure*, 1925 I, 1, nel presentare lo stesso tipo monetario, oscillano nella descrizione: sul rovescio di due monete d'Antonino Pio (p. 168, Nr. 8—9, Tav. XVII, 12—13) il serpente Glicone, secondo gli autori, ha „une barbe épaisse (mais non la tête humaine)"; mentre su una moneta di Marco Aurelio (p. 169 N. 12, Tav. XVII, 16) Glicone avrebbe „une tête humaine (?) avec de longs cheveux et une barbe pointue"; infine su una moneta di Geta (p. 170 N. 15, Tav. XVII, 19) „Glycon dressé à dr. sur une base ornée a une tête de chien".

[19] Sulle qualità taumaturgiche dei cani e sul loro ruolo nel culto di Asclepio vedi E. Babelon, *l. c.*, p. 23.

[20] *Op. cit.*, p. 170 N. 16, Tav. XVII, 20 „Femme tourelée (la Tyché?) assise à gauche..." Il disegno da noi riprodotto a fig. 8 è eseguito dal calco gentilmente inviatomi dal Cabinet des Médailles di Parigi.

[21] Cap. 14 „τὸ ᾠὸν ἐκεῖνο, ἐν ᾧ ὁ θεὸς αὐτῷ κατεκέκλειστο".

di una moneta *impossibile* nel quadro della monetazione imperiale romana — ha sviato le ricerche degli studiosi che si sono occupati di tale problema e ha limitato le indagini all'identificazione di Glycon. Ma dato che il dritto di una moneta era riservato all'effigie dell'imperatore (o dell'imperatrice) in carica è certo che Alessandro abbia ottenuto il diritto di battere due monete celebranti lo stesso culto: una con l'imagine del dio, l'altra con quella del suo profeta, in vesti apollinee.

Nessun rapporto con Glycon invece hanno le rappresentazioni monetali di un grande serpe *normale* (cioè con testa di serpente) che appariono frequentemente sia nella stessa Abonoteichos, [22] sia altrove [23], perché in questa sua forma il serpente rientra nella simbologia di divinità maggiori quale Asclepio, Dionysos, Sarapide, ecc. cui abbiamo sopra accennato.

Una nota discordante nell'iconografia di Glycon è data dall'imagine fondamentalmente diversa che ci offrono le monete di Nicomedia in Bitinia, a cominciare da Caracalla [24]; un grande serpente con una vera e propria testa umana, pesante e inorganicamente applicata; a differenza dell'imagine delle monete di Abonotichos-Ionopolis, il serpente, realmente antropomorfo, non è accompagnato della leggenda ΓΛΥΚΩΝ. La differenza non è sfuggita ai numismati: nel catalogo delle monete del Museo Britannico [25] l'identificazione con Glycon è proposta sotto forma ipotetica e il Babelon [26] aveva cercato di conciliare le due imagini monetali ammettendo che il serpente miracoloso avesse a sua disposizione piú teste (delle quali Luciano non avrebbe descritta che una), cosí come esistevano piú generi di oracoli, autofoni e non autofoni, a seconda della ricchezza dei clienti. Ma né il dubbio espresso sul catalogo del Museo Britannico, né l'ipotesi del Babelon mi sembrano accettabili: il Glycon delle monete di Nicomedia è di epoca relativamente tarda — inizio del III secolo e.n. — e, come tale, dev'essere considerato una variante provinciale, un apografo di minore importanza di fronte al tipo considerevolmente diverso costantemente ripetuto dalle monete di Ionopolis, epicentro dell'oracolo: in ogni caso una fonte di secondaria importanza per la ricostituzione iconografica del dio [27]. La costanza del tipo monetario di Abonotichos-Ionopolis per quasi un secolo, sempre accompagnato dalla leggenda ΓΛΥΚΩΝ: la perfetta concordanza tra queste monete e la scultura tomitana, vera statua di culto databile nei primi decenni della seconda metà del II sec. e.n., ci indicano senza possibilità di dubbio che questo era l'aspetto ufficiale della teofania di Asclepio, almeno al momento del suo massimo sviluppo (II secolo e.n.).

---

[22] E. Babelon et Th. Reinach, *op. cit.*, p. 168, N. 7, Tav. XVII, 11.

[23] Vedi specialmente le monete di Marcianopolis, dell'epoca di Alessandro Severo e Giulia Maesa, Pick-Regling, *op. cit.*, I, 1, 1062, 1066—1067; oppure del tempo di Alessandro Severo e Giulia Mammea, *ibid.*, 1074—1075, 1081.

[24] E. Babelon — Th. Reinach, *op. cit.*, 1910, I, 3, p. 545, N. 225—227, Tav. XCIV, 12—14.

[25] BCM, Pontus, Paflagonia, Bithynia, ecc. p. 187, 47.

[26] E. Babelon, *l. c.*, p. 20.

[27] Per questo ci sembra strano che proprio una moneta della Bitinia sia stata scelta ad illustrare la voce Glycon nella recente EAA, III, p. 964 s., fig. 1222., s. v. Glycon.

La presenza di questo nuovo dio a Tomis verso la metà del II secolo è ben lungi dal sorprenderci; Luciano ci offre precise indicazioni sull'area di massima diffusione del culto: Paflagonia, Bitinia, Galazia, Ponto, Tracia. Publius Mummius Sisenna Rutilianus, il piú ardente adepto dell'oracolo, è stato governatore della Mesia superiore nel 150 e, precedentemente, tribuno della legione V Macedonica, cantonata nella Mesia inferiore (Oescus). Nel 166 il responso dell'oracolo a Marco Aurelio prima della guerra marcomannica, che aveva ordinato all'imperatore di gettare nel Danubio due leoni sacri a Cibele insieme a fiori e piante aromatiche (c. 48), aveva certo contribuito ad aumentare la popolarità del culto nei paesi danubiani. Due dediche votive ci mostrano che esso era giunto sin nella Dacia Superiore [28].

D'altra parte, Tomi ha sempre avuto stretti legami con le regioni settentrionali dell'Asia anteriore, già messi in luce dal Pârvan in base al materiale epigrafico [29]. Per l'epoca che c'interessa — seconda metà del II sec. e.n. — un'iscrizione trovata a Tomis [30] ci mostra la presenza, nella grande metropoli pontica, di un collegio di cittadini romani delle regioni circumpontiche — quali Tracia, Bitinia, Ponto, Paflagonia, Cappadocia — raggruppati intorno a Mesia Iuliana di Thiana, proprio di quelle regioni cioè di massima diffusione del culto.

Nessuna meraviglia dunque che il nuovo dio sia stato rapidamente introdotto, accanto alle altre divinità del gran porto cosmopolita, volto piú verso l'Oriente che verso l'Occidente; il gran serpe avrà certo avuto il suo tempio o sacello, i suoi sacerdoti, le sue feste, per attirare le credule folle nella lontana cittadina della Paflagonia verso quel nuovo oracolo che — al pari di altri oracoli di tradizione piú vecchia e rispettabile quali Didyme, Claros, Delphi — cercava di rispondere al timore e alle folli speranze degli uomini, „con parole confuse, come dice Luciano, a doppio senso o addirittura incomprensibili" (c. 49).

II

Naiskos dedicato alle Nemesis. (Inv. 2004)[31]. Fig. 9—10. L'iscrizione votiva bilingue tracciata sulla base dello stesso naiskos ci offre solo il nome del dedicante, un greco romanizzato: C(aius) Herennius Charito uotum soluit. Γ(αῖος) Ἑρέννιος Χαρίτων εὐξάμενος.

---

[28] CIL III, 1021—1022.

[29] V. Pârvan, *Die Nationalität der Kaufleute in röm. Kaiserreiche*, Breslau, 1909, p. 33, 73; *Inceputurile...* p. 153 ss.

[30] CIL, III, p. 1358, no 7532 = AEM, VIII, 1884, p. 3, no 7 e p. 249 (Mommsen); I. Stoian, *Tomitana*, Bucureşti 1962, p. 70 ss. (ivi precedente bibliografia). L'iscrizione è stata datata dallo Stoian tra la fine del II e l'inizio del III sec. e. n., ma il fatto che la città di Abonutichus è citata col vecchio nome ci permette di datare l'iscrizione prima del 165, quando la città assunse ufficialmente la nuova denominazione di Ionopolis.

[31] Alt. massima dell'edicola m. 1,05; Largh. 0,50; profond. 0,285. Alt. delle dee m. 0,65. Poche fratture: la mano destra e il cubito della prima imagine, l'acroterio centrale, il fusto della colonnetta di destra, oggi di restauro. Il viso della prima dea scheggiato al mento e al naso.

È una vera e propria edicola, sufficientemente profonda per contenere le imagini della dea a tutto tondo, costituita da: uno zoccolo semplice, due colonne corinzie con basso plinto, base riccamente profilata e fusto liscio, un architrave con profili poco accentuati, un frontone triangolare con acroteri laterali costituiti da semipalmette. Nel timpano è rappresentata ad alto rilievo una pesante corona che sembra di foglie d'alloro legata da lunghi nastri, simmetricamente ondulati. Sul muro di fondo dell'edicola, dietro le colonne, aggetta una lesena pure con capitello corinzio.

Nell'edicola è scolpita a tutto tondo la dea Nemesis, sdoppiata in due imagini identiche collegate da una basetta comune, il cubito nella sinistra, la destra nell'atto di sollevare leggermente il margine della scollatura, nel gesto di carattere magico che le è proprio[32]. A una speciale accezione della dea — *Nemesis triumphans* — allude forse la corona d'alloro che orna il timpano. Le due imagini gemelle sono avvolte in un complicato panneggio di stile arcaizzante, costituito da un lungo chitone a maniche corte (abbottonato lungo la linea delle spalle), e da un himation con apoptygma quasi altrettanto lungo, altocinto: lungo l'asse centrale di ogni imagine e lungo il fianco destro il panneggio ricade in pesanti risvolti a zig zag, mentre a destra e a sinistra dell'asse centrale, sotto il risvolto dell'apoptygma, il mantello, sensibilmente aderente alle gambe della dea, è solcato da una monotona successione di pieghe festonate. Genericamente arcaistico, tale panneggio è non solo quanto mai artificioso e inorganico, con molti dettagli che non si possono spiegare logicamente (il singolare mantello, ad esempio, che si abbottona anch'esso sulle spalle con un solo bottone piú grande degli altri, presso la scollatura; un lembo di esso che cade isolato presso il seno sinistro; quel pesante risvolto che traversa il petto) ma è anche abbastanza isolato nel repertorio della statuaria di epoca ellenistica e romana, piú o meno direttamente ispirato alle creazioni arcaiche. Per questo, come vedremo in seguito, non è sfuggito all'attenzione degli studiosi che hanno cercato di stabilirne l'epoca e l'ambiente artistico da cui esso deriva[33]. Per quanto riguarda le Nemesi dell'edicoletta tomitana attiriamo l'attenzione però sul singolare contrasto tra la rigida partizione del panneggio, di tradizione arcaizzante, e la testa, del comune tipo ellenistico con l'acconciatura a nodo a sommo il capo, generalmente adottata da Afrodite (fig. 10). Sotto questa pesante pettinatura ordinatamente ondulata, il viso pienotto, con gli occhi stretti e allungati, dalle palpebre pesanti, è grazioso, ma totalmente privo di espressione. È verosimile supporre che questa incongruenza si debba all'ignoto artigiano tomitano che per l'edicoletta marmorea ordinata da Erennius Charito copiava con cura, ma senza sensibilità, le statue di culto del Nemeseion di Tomis, di un tipo ormai estraneo al gusto del

[32] Sulla Nemesi, oltre agli articoli ormai invecchiati del Roscher e del Pauly-Wissowa, vedi specialmente B. Schweitzer, *Dea Nemesis Regina*, in JdI 56, 1931, p. 175 ss., il piú importante dei numerosi studi dedicati a questa dea (ivi precedente, ricca bibliografia). Per il gesto magico di sollevare il bordo della scollatura *ibid.*, p. 186.

[33] Neugebauer, AA, 1922, 83; Heidenrich, AA, L, 1935, C. 689.

tempo. Perché egli, come possiamo dedurre da certi dettagli — la tecnica degli acroteri ad es. con i caratteristici „ponticelli" sui profondi solchi tracciati dal trapano corrente, l'iscrizione — lavorava in piena epoca antoniniana, ormai lontana per gusto, dalla compassata freddezza, un po' ambigua ed ibrida, di simili tipi statuari.

Altre due imagini dello stesso stile e quasi delle stesse proporzioni, trovate sempre a Tomis, oggi nel Museo Nazionale di Antichità di Bucarest[34] (alt. dell'imagine rappr. nell'edicola tomitana, 0,63; alt. dell'esemplare acefalo di Bucarest 0,54; fig. 11—12) ci confermano che questo tipo non comune della dea Nemesis, non ancora sovraccarica di simboli come nell'epoca tardo romana (bilancia, timone, grifo, globo, urna della fortuna, ecc.), di gusto arcaistico, sdoppiata in due imagini gemelle, era famoso nella metropoli pontica. Purtroppo acefale e gravemente frammentarie le due statuette del Museo di Bucarest sono sfuggite sinora all'attenzione degli studiosi[35]; ma è certo che si tratta di un'altra offerta votiva nel Nemeseion di Tomis, di altre due Nemesi, verosimilmente fissate su una base comune. È degno di nota che, nella veduta posteriore il paneggio perde il suo carattere arcaizzante e cade in un sistema abbastanza sommario di pieghe verticali (fig. 12), segno evidente della stanca ripetizione di un modello ormai lontano dal gusto del tempo. L'identità tipologica e stilistica con le Nemesi del naiskos di Charito è così perfetta — sino ai minimi dettagli dell'abbigliamento, alla caduta del lungo chitone sul piede destro, alla forma dei sandali — che possiamo postulare la provenienza dei due *anathemata* non solo dalla stessa officina di marmorari, ma addirittura dallo scalpello dello stesso artefice.

Contemporaneamente doveva esistere il tipo più corrente della Nemesis — più propriamente greco — dell'imagine singola con una disposizione del panneggio assai comune, a cominciare dal IV secolo prima dell'e.n.: chitone altocinto ed himation che, dalle spalle, cade a coprire la parte inferiore del corpo e ricade col suo lembo estremo in un grosso viluppo di pieghe sull'avambraccio sinistro. Questo tipo, comune a molte altre divinità, specialmente a Tyche, è testimoniato a Tomis, allo stato attuale delle nostre conoscenze, soltanto dal rovescio delle monete[36]; a Callatis invece, una statuetta scoperta recentemente, ce ne dà la documentazione plastica[37]. Né è azzardato postulare, nel repertorio dell'arte votiva corrente, anche altri tipi di questa dea onnipotente rappresentata,

---

[34] Inv. L. 592 a — b. Inegualmente e gravemente frammentarie. La statuetta 592 a (alt. m. 0,54), che conserva la sua base, ci permette di giudicare che ciascuna delle due imagini si erigeva su una basetta propria a ferro di cavallo, non profilata — forse destinata a essere incassata in una base comune alle due imagini gemelle.

[35] Solo il Pârvan, *Începuturile* . . . , p. 167 fig. 50, ne ha fatto un brevissimo accenno, interpretandole quali imagini di Isis (confondendo verosimilmente il confuso volume della mano destra nell'atto di sollevare il margine della scollatura con il nodo isiaco), senza mettere in evidenza la singolarità di due pezzi identici.

[36] Pick-Regling, *Die antiken Münzen von Dacien und Moesien*, tav. XVIII.

[37] G. Bordenache, *Antichità greche e romane nel nuovo Museo di Mangalia*, in Dacia IV, 1960, p. 506, No 17.

nella sua ricca iconografia formatasi in età romana e tarda romana, con chitone lungo o corto, alata o aptera, con grande varietà di simboli [38].

Ritornando alle Nemesi dell'edicola di Charito e a quelle del Museo Nazionale di Antichità (fig. 9—13) è chiaro che esse presentano due problemi ben distinti: di culto — due imagini identiche — e d'arte — una creazione di gusto arcaizzante. Ma mentre l'imagine sdoppiata della dea appare in numerosi rilievi di età romana (a Olimpia, Philippi, Thasos), giammai essa assume la forma arcaizzante così nitidamente puntualizzata nei due ex-voto tomitani.

Per quanto riguarda il culto della Nemesi, è noto che in epoca classica ed ellenistica esso è attestato solo in Attica (santuario di Ramnunte) e a Smirne: a Ramnunte però, secondo lo spirito razionalistico greco, si trattava di una sola imagine, mentre a Smirne si adoravano *le Nemesi*, cioè due imagini identiche della stessa dea che, certo legate a un antichissimo fondo culturale microasiatico (che si può inseguire sino al II millennio prima dell'e.n.) continuavano, senza soluzione di continuità, la lunga serie delle dee madri protettrici [39].

Nella grande varietà dei tipi di Nemesis sviluppatisi su tutta l'area dell'impero in età imperiale, al momento della massima popolarità di questo culto, con radici più o meno profonde nel mondo ellenistico — il tipo statuario delle Nemesi smirniote (non quello antichissimo, della vecchia Smirne, distrutta nel 575 prima dell' e.n. dal tiranno Aliatte, ma quello della Nuova Smirne, fondata da Antigono e Lisimaco nel III sec. prima dell'e.n.) è ben lungi dall'essere identificato: lo Schweitzer [40], partendo dall'imagine delle due dee riprodotta nelle monete di epoca imperiale (dai Flavi agli Antonini) [41] attira l'attenzione sulla loro affinità con un tipo generico di Tyche e, conseguentemente, crede di vederne un chiaro riflesso in una statua di Nemesis-Tyche trovata nel teatro di Efeso [42], di un freddo e duro stile neoclassico.

Ma è interessante osservare che — anche se le Nemesi riprodotte nelle monete smirniote si ricollegano a un comunissimo tipo di divinità ammantata del IV secolo — sempre a Smirne ci riporta lo studio del singolare tipo arcaistico riprodotto dal modesto scalpello dell'ignoto artigiano dei due anathemata tomitani. Questo tipo non comune, come abbiamo detto sopra, illogico per la disposizione del panneggio, alquanto isolato nel repertorio della scultura ellenistico-romana, appare infatti in una serie di statue di provenienza microasiatica, nonché nelle monete di Smirne

[38] Sulla grande varietà dei tipi di Nemesi vedi specialmente B. Schweitzer, *loc. cit.*; più recentemente Charles Picard, *La Némésis de Vienne*, in Gallia V, 1947, p. 257 ss.

[39] Vedi specialmente P. Demargne, in BCH., 54, 1930, p. 195 ss. e B. Schweitzer, *loc. cit.*, p. 202 (ivi ricca bibliografia su questo interessante problema). Questo singolare sdoppiamento di una stessa divinità in due imagini identiche è largamente documentato nella Creta e nella Grecia arcaica e classica: basti ricordare le Δαμάτερες di una celebre iscrizione lindia o la doppia Atena del rilievo pubblicato dal Mylonas, Ἐφ. Ἀρχ., 1890, p. 10, Tav. I. Le Nemesi di Smirne sarebbero dunque una sopravivenza, in epoca ellenistica e romana, di una forma di culto pre- e protostorica.

[40] Schweitzer, *loc. cit.*, p. 203.

[41] *Ibid.*, Tav. IV.

[42] *Ibid.*, p. 209, fig. 9.

che riproducono la Tyche della città (fig. 13), quella Tyche che, a detta di Pausania (IV, 30, 6), era opera di Boupalos. È merito dello Heidenrich [43] di aver ripreso in esame la contraddittoria tradizione letteraria relativa a questo scultore — che appare ora solo, ora insieme ad Athenis — e di aver dimostrato, con una stringata critica dei testi e dei dati archeologici, che si tratta di un artista il quale ha vissuto e attivato non nell'epoca arcaica, ma in piena età ellenistica (sec. II prima dell'e.n.), a Pergamo e a Smirne: un artista di scarse possibilità inventive che sembra essersi limitato a ripetere tanto per l'una che per l'altra città e per divinità diverse un unico tipo statuario di gusto arcaizzante che si distacca chiaramente, per la complicata disposizione del panneggio, dalle seriori creazioni dell'arte neo-attica. Boupalos aveva scolpito per Smirne la Tyche sopra citata nonché un gruppo di tre Charites (Pausania, IV, 30, 6) *disposte proprio dietro le statue di culto delle Nemesi* [44]. Aveva scolpito forse anche queste ultime? La tradizione tace a questo riguardo. Ma è certo che a Smirne questo tipo arcaistico esisteva, circolava potremmo dire, ripetuto almeno due volte in statue di culto della città: e per di piú statue di culto affini — la Tyche — o addirittura associate — le Chariti. Non mi sembra dunque azzardato postulare che, come la forma del culto, cosí il tipo delle statue di culto del Nemeseion di Tomis fossero di diretta influenza smirniota; i due anathemata che riproducevano a scala ridotta i simulacri del tempio tomitano ci darebbero cosí — sia pure nel linguaggio modesto e un po' libero di un ex voto corrente — un'eco delle statue di culto del Nemeseion di Smirne, create forse da Boupalos o, in ogni caso, sorte nella sua cerchia immediata.

Un'eco meno affievolita delle Nemesi smirniote — se la nostra identificazione tipologica è giusta — si può cogliere in altre statue di culto del mondo antico, quali una Nemesi frammentaria di Cirene datata in età ellenistica [45] — di qualità notevoli per vigoria d'intaglio e freschezza nel rendimento del complicato panneggio — e in una statua acefala e senza attributi, recentemente venuta in luce dagli scavi di Aulis [46], considerata dal Threpsiadis un'Ecate e che forse rappresenta pur sempre una Nemesis.

III

Imagine di dea velata e diademata, con scettro e cornucopia. Marmo (Inv. No 2001). Alt. m. 1,55. Fig. 14—17.

Relativamente ben conservata. Manca l'avambraccio destro, l'alto scettro cui essa si appoggiava e parte del mantello che accompagnava il movimento del braccio stesso, le dita della mano sinistra. Insignificanti ma molteplici scheggiature sul viso (i due lievi ricci presso la scriminatura, naso, sopracciglio sinistro), su qualche dorso di piega. Un po' danneggiata

[43] AA, L, 1935, c. 686 ss.
[44] Per l'associazione del culto delle Nemesi alle Charites vedi B. Schweitzer, *l. c.*, p. 195.
[45] E. Paribeni, *Catalogo delle sculture del Museo di Cirene*, N. 424.
[46] BCH LXXXIII, 1959, p. 683, fig. 19.

la figura barbata a piccola scala ai piedi della dea: manca l'avambraccio sinistro, l'estremità della prora di nave, il tronco dell'alberello cui si appoggia con la mano destra. Spezzato l'angolo sinistro della base non profilata.

Avvolta in un lungo chitone manicato e altocinto e in un himation che risale a coprirle il capo, la dea insiste sulla gamba sinistra, mentre la destra, sensibilmente flessa, si sposta lateralmente e all'indietro; con la destra sollevata si appoggiava a un alto scettro — di cui restano solo i punti d'attacco sul diadema, sul fianco e sulla gamba, sotto il ginocchio — mentre con la sinistra sostiene una grande cornucopia carica di frutta, rappresentate e disposte nello schema ben noto dell'arte romana: nel mezzo una pigna, tutt'intorno una corona di mele o di melograne, sul margine anteriore tre grappoli d'uva coperti da un'enorme foglia di vite.

Il viso della dea sensibilmente inclinato verso destra attira la nostra attenzione per la sua espressione sognante e patetica (fig. 16): l'ovale del volto si allunga molle e carnoso, inquadrato dalla massa dei capelli rigonfi e profondamente travagliati dal trapano i quali, divisi da una scriminatura mediana, ricadono sulle spalle in due lunghe ciocche ondulate. Due ricci leggeri oggi scheggiati, si ripiegavano ad arco al vertice della fronte. Un ovvio diadema ricurvo, col margine superiore dentellato, cinge le belle chiome della dea. Sotto l'alta fronte triangolare, gli occhi, incassati in orbite profonde, sono trattati plasticamente: la pupilla cava nel cerchio dell'iride appena inciso rappresentata presso la palpebra superiore, dirige lo sguardo verso l'alto. La bocca dalle labbra tumide con gli angoli leggermente abbassati, ha una sua espressione sdegnosa e quasi crucciata. Il lungo collo di cigno è solcato dalla cosiddetta collana di Venere.

La disposizione del panneggio, genericamente derivata da tipi statuari del IV secolo prima dell'e.n. (Artemisia, sarcofago delle piangenti, stele funerarie attiche) è assai semplice — a parte il dettaglio della singolare linea del mantello che segue il movimento del braccio destro — e non impone una speciale ricerca tipologica. Le pieghe sia del chitone che dell'himation, rese con forti effetti chiaroscurali, sono un po' rigide e schematiche, di serie direi, nel repertorio delle figure femminili drappeggiate di età romana. Degne di nota sono le proporzioni slanciate, l'eccezionale lunghezza delle gambe rispetto alla brevità del busto.

Ai piedi della dea, alla sua sinistra, è rappresentato a piccola scala il torso di un personaggio adusto e muscoloso, con barba e capelli fluenti, che sorge da foglie di acanto — una, tesa e stilizzata, nella parte anteriore, due, appena sbozzate, in quella posteriore — che innalza pateticamente lo sguardo verso la dea (fig. 17). Le masse muscolari e la struttura ossea di tale torso, pur a scala così ridotta, sono rese con soverchia insistenza e una certa durezza. L'alta corona murale che gli cinge il capo non posa direttamente sui voluminosi capelli ma, sembra, sul guscio riverso di un enorme granchio marino, simile a una pesante calotta: il suo avambraccio sinistro — oggi spezzato — posa su una prora di nave, la sua mano destra afferra un esile alberello, certo simbolo della flora del fondo mare. Tutti questi attributi attirano la nostra attenzione sull'eccezionale importanza di tale

personaggio secondario e sul suo intimo rapporto col mare. La corona murale però esclude che si tratti di un semplice Tritone o di un genio marino secondario e suggerisce una trasparente allegoria del mare, sia in senso generico, sia limitato all'area del Ponto Euxino.

Divinità fluviali o marine, rappresentate in forma di un torso virile sorgente da foglie d'acanto non sono ignote al repertorio dell'arte antica, a cominciare dall'epoca ellenistica [47]; altrettanto noti e diffusi sono i simboli quali la corona, l'alga arborescente [48], la prora di nave. Si deve osservare però che, pur composto di motivi di repertorio, il fedele accolito della dea, così com'è, costituisce un tipo del tutto nuovo.

L'uso del trapano, già notevole nell'imagine della dea — specialmente i capelli, le frutta ammucchiate sulla cornucopia — è eccessivo in questa figura secondaria: si osservino il trattamento della corona, dei capelli e soprattutto della barba di un deciso effetto pittorico per il gioco d'ombre e di luci ottenuto nel traforo del marmo; si osservi anche l'accurato e insistente smerlettamento della foglia d'acanto, dell'esile chioma dell'alberello.

La parte posteriore, tanto della dea che del suo accolito, è sommariamente trattata nei volumi generali, secondo l'uso corrente dell'arte romana (fig. 15).

Ora, il largo uso del trapano che ama approfondire le pieghe e smerlettare i dettagli; i caratteristici „ponticelli" fra tutti i vuoti creati nella massa marmorea; lo sguardo volto pateticamente verso l'alto sia della dea sia della divinità marina; le proporzioni lungilinee della dea ci permettono di datare questa scultura in epoca severiana e di annoverarla fra i prodotti della corrente classicheggiante che riprende, per affinità di gusto, i temi e le forme del barocco ellenistico. Al barocco ellenistico infatti ci riportano il gesto un po' teatrale della dea, appoggiata all'alto scettro, il patetismo del suo sguardo perduto in lontananza e della sua bocca crucciata e, soprattutto, il muto dialogo stabilito tra la dea e il suo accolito, dallo sguardo di quest'ultimo concentrato con ardore sull'imagine che gli sta accanto, isolata e indifferente.

Eseguita con una certa abilità tecnica e con innegabile fedeltà al contenuto emotivo dell'archetipo, la nostra statua non è tuttavia di elevata qualità artistica, come appare evidente qualora si consideri l'impostazione stessa del gruppo, abbastanza dura e legnosa, il panneggio — reso con facili effetti coloristici ma senza finezza — le proporzioni della dea, la rappresentazione quanto mai inorganica (sensibile specialmente nella veduta posteriore, fig. 15) e a scala troppo ridotta della divinità marina che, carica di simboli, spunta, senza alcun tentativo di raccordo, da rigide

---

[47] Vedi ad es. i Tritoni acroteriali dell'altare di Pergamo, il cui corpo però sorge organicamente e armoniosamente da un morbido e flessuoso cespo di foglie d'acanto, M. Bieber, *The Sculpture of the Hell. Age*, fig. 469.

[48] Un ramo o alberello simbolico — canne, alghe, rami di alberi fruttiferi — è uno dei motivi prediletti dell'arte romana a carattere allegorico (Oceano, fiumi, stagioni). Vedi ad es. Fr. Matz, *Ein römisches Meisterwerk, Der Jahreszeitensarkophag Badminton-New York*, Berlin, 1958 (JdI XIX Ergänzungsheft), Tav. A-D.

foglie d'acanto [49]. Ciò non toglie che si possa ravvisare in tale gruppo — per il quale io non conosco confronti nel repertorio della statuaria greco-romana — un notevole tipo statuario, finora sfuggito all'attenzione degli storici dell'arte, che s'impone per la grandiosità della concezione e anche per la sua novità.

Il gruppo era noto sinora, nelle sue linee generali, nella rappresentazione del rovescio di tutta una serie di monete tomitane da Settimio Severo a Filippo Iunior [50]. La ripetizione del gruppo lungo piú decenni di emissioni di epoca imperiale dimostra la sua importanza nel pantheon della metropoli pontica; tanto piú che in questo cinquantennio di emissioni, il gruppo, pur nel linguaggio compendiario dell'arte monetaria romana, appare in piú varianti profondamente diverse che si possono considerare vere e proprie rielaborazioni (fig. 18). Tratti comuni sono gli attributi nelle mani della dea — cornucopia e scettro — nonché la presenza del piccolo personaggio marino ai suoi piedi, di cui è visibile solo il torso; ma profondamente diversa è la disposizione del panneggio — di grande importanza nella sintassi generale di una statua antica —, il ritmo di posizione (uno dei piedi sempre sollevato a calpestare il genio marino) e persino il dettaglio di essere velata o no. Prendendo in esame i sei tipi diversi scelti quali esponenti di lunghe serie riprodotti dal Pick (fig. 18) la dea appare sia con semplice chitone rimboccato (fig. 18, b—c) sia con chitone ed himation che, partendo dall'omero sinistro cade sulle spalle e, girando intorno al corpo, copre anteriormente la parte inferiore (fig. 18, a, d—e); solo saltuariamente essa ha il capo velato [51], mentre all'epoca di Filippo Iunior appare una composizione del tutto nuova, di gusto ellenistico tardo (fig. 18, f) : il corpo della dea assume una forma flessuosa, il chitone è leggero ed aderente al corpo e l'himation, che copre il capo, cade con uno dei suoi lembi sul braccio destro appoggiato allo scettro, mentre con l'altra estremità si piega a gomito sulla coscia sinistra, secondo un ben noto tipo statuario della fine dell'epoca ellenistica [52]. Si deve aggiungere inoltre che mentre la dea appare sempre incoronata — alto kalathos o corona turrita — il genio marino, rappresentato ora a destra ora a sinistra, costantemente calpestato dalla dea, non sostiene nessun attributo ed è contraddistinto soltanto dalle tenaglie di un grande crostaceo, che s'innalzano come corna sul suo capo irsuto. Pur tenendo conto di quel processo di irrigidimento che subiscono tutte le imagini monetali quando siano prodotte in piú serie e per un lungo periodo di tempo, è certo che le profonde differenze tipologiche sopra osservate si devono non alla fantasia degli incisori, come supponeva il Pick, ma all'esi-

[49] Basti confrontare questa rigida rappresentazione con gli elastici Tritoni acroteriali dell'altare di Pergamo sopra citati (p. 169 n. 47) armoniosamente fusi con il morbido cespo di foglie d'acanto da cui sorgono.

[50] Pick-Regling, *op. cit.*, II, 2761, 2897—99, 2949—51, 3246—52, 3351—52, 3365, 3481—89, 3570, 3613, Tav. VII, 5, 17, 19, 20, 22.

[51] Pick-Regling, *op. cit.*, 2897, 3613.

[52] M. Bieber, *op. cit.*, fig. 709.

stenza di piú archetipi nell'ambito della città — almeno tre, a giudicare dal materiale numismatico pubblicato.

Fra i tipi riflessi nelle monete, manca proprio quello rappresentato dalla nostra statua la quale, come opera scultorea a tutto tondo, di ben altre dimensioni che le imagini monetali è per noi incommensurabilmente piú ricca di dati informativi e ci permette di intravedere uno degli originali di questo gruppo, sensibilmente diverso dagli altri per piú elementi: la sua ieratica compostezza, il motivo del mantello che accompagna il movimento della mano destra appoggiata allo scettro, la forma del diadema e, soprattutto, un dettaglio che, allo stato attuale delle nostre conoscenze, non appare mai nelle monete: l'alta corona murale che, dal capo della dea, è scesa su quello della piccola imagine che le sta accanto. Stilisticamente la redazione del nostro gruppo sembra essere piú antica di quelle riflesse nei vari coni, specialmente di quella della fig. 18, f. Quale divinità è rappresentata in questo gruppo singolare?

Dato che, finora, esso ci era noto soltanto per il tramite delle monete, le discussioni e i tentativi di identificazione non avevano oltrepassato la stretta cerchia dei numismati: alla prima esegesi che vedeva nella dea una personificazione della città di Tomi accompagnata da un dio fluviale [53], si è sostituita in breve la piú giusta ipotesi dello Svoronos [54] che, in base al chiaro attributo marino — le branchie di un grande crostaceo — ha interpretato il gruppo quale personificazione della città di Tomis accompagnata dall'imagine dello stesso Pontos Euxeinos, quasi commentario al titolo della città stessa, μητρόπολις τοῦ Πόντου.

È stato il Pick [55] a modificare questa esegesi e, in un certo senso, ad allontanarsi dalla verità: basandosi sulle monete di Aigira in rapporto a un passo di Pausania (VII, 26, 8) egli ha identificato l'imagine monetale con la Tyche della città di Tomis, contraddistinta come tale dalla personificazione del mare che la bagna. Una Tyche κατ' ἐξοχήν di Tomis insomma, vero parallelo della Tyche di Antiochia con la quale sarebbe ideologicamente affine anche se, tipologicamente, assai diversa: una Tyche particolare ed esclusiva alla città che essa protegge, con i simboli inconfondibili della situazione della città stessa (l'Oronte ad Antiochia, il mare a Tomis).

L'esegesi del Pick è stata accettata senza discussione dai primi editori del deposito votivo: e il gruppo è stato ufficialmente battezzato „Fortuna e Pontos". Nelle pagine che seguono vorremmo sottoporre a un esame critico l'esegesi del Pick per vedere se possiamo accettarla o no e se non si può postulare un'interpretazione diversa e forse piú attendibile.

La dea Tyche, che conosciamo in innumerevoli rappresentazioni del repertorio figurato dell'arte greco-romana, è generalmente fedele a un

[53] Poole, *Cat. of Greek Coins Brit. Museum, Tauric Chersonnese*, 57, 26; 61, 48; 61, 51. Sallet, *Beschr. d. antiken Münzen*, I, 92, 14.

[54] Svoronos, in Ἐφ. Ἀρχ. 1889, p. 95. Tav. II, 13. Ipotesi accettata dal Blanchet, in Rev. Num., 1892, p. 79, 74. Cfr. Höfer in Roschers *Lexikon* III, 2, C. 2758 s., s.v. Pontos.

[55] *Op. cit.*, specialmente p. 629 n. 4.

tipo statuario ben noto : cioè — lasciando da parte il tipo seduto che non interessa la presente ricerca — un'imagine stante con una tipica disposizione del panneggio : lungo chitone manicato e himation che, partendo dall'omero sinistro copre le spalle e, anteriormente, la parte inferiore del corpo. Quale fredda distributrice dei beni della terra e, in un certo senso, padrona assoluta del destino degli uomini, la dea è sempre coronata — corona murale, kalathos o anche semplice diadema incurvato — e insignita da diversi simboli : la cornucopia nella mano sinistra (elemento costante) e nella destra attributi variabili quali il timone, la ruota e la prua di una nave, il globo.

Ma se la cornucopia è attributo costante della Tyche, essa non è suo attributo esclusivo. Simbolo generico di prosperità e ricchezza, la cornucopia è associata frequentemente ad altre divinità (Gaia, Hades-Ploutos, Sarapis, Θεὸς Μέγας, Dionysos, Nike), a personificazioni di acque benefiche (Oceano, Nilo, Tevere), a trasparenti allegorie (le quattro Stagioni, i Geni domestici, l'Abbondanza, la Pace), a imagini di dinasti divinizzati.

Quanto agli altri attributi della Tyche già menzionati, apparentemente di carattere marino — il timone, la ruota, la prora di nave — è noto che essi non alludono al mare, ma alla periclitante barca della vita. Questo tipo di Tyche che potremmo definire „classico" è presente anche a Tomis non soltanto nelle monete ma anche in due sculture di epoca romana stilisticamente diverse ma tipologicamente affini : una statuetta acefala, oggi nel Museo di Storia della Moldavia a Iassi [56] e soprattutto, una statua grande al vero, il capo cinto da un'alta corona turrita, oggi nel Museo di Sofia (fig. 19) [57].

Mai presso una Tyche, ch'io sappia, è rappresentato un essere marino non solo cosí chiaramente individuato, come quello del gruppo tomitano [58] ma, per il chiaro simbolo della corona murale, piú importante della dea stessa : piccolo ma potente personaggio che per lo sguardo alzato pateticamente verso la dea mette un accento tutto speciale sul gruppo stesso. D'altra parte, il simbolo del mare, sia pure limitato all'area del Ponto Euxino, non può localizzare una Tyche „tomitana" — come il già citato Oronte per la Tyche d'Antiochia — dato il non piccolo numero di città costiere che si affacciano sul mar Nero.

Troppo vaga per localizzare una Tyche Polias, ed anche per rappresentare la città di Tomis, la personificazione del mare, come quella di personaggi minori quali i Tritoni, è invece logica e indispensabile presso

---

[56] O. Tafrali, *Noui achiziţiuni ale Muzeului de Antichităţi din Iaşi*, in Arta şi Arheologia, III, 4, 1930, p. 28, 11, figg. a, p. 31 e 32.

[57] Tocilescu, *Fouilles et recherches en Roumanie*, Bucarest, 1900, p. 232, N. 5, fig. 116; N. Şmigela, *Sculptura*, Sofia, 1961, p. 107, fig. 119. Mi è grato ringraziare ancora una volta il Prof. D. Dimitrov per il cortese invio della fotografia da noi riprodotta a fig. 19.

[58] Le monete di Amisus citate dal Pick (*op. cit.*, p. 629, n. 4) — con l'imagine di una Tyche in trono con il timone posante su una testa umana ora barbata, ora imberbe che, secondo l'esegesi dei numismati, rappresenterebbe sempre il Ponto Euxino — riproducono un gruppo di tutt'altro tipo dal punto di vista contenutistico e formale. Vedine la riproduzione in Babelon et Reinach, *op. cit.*, 1925, I, 1, 81, 81 a, 111, 113 a-113 b, 116, 120, 125, 127 c, 130 b, 132, 134, 142 c, 144, 145 a, 148 b, 154 d (da Adriano a Salonina!).

divinità marine quali Anfitrite, Tetide e specialmente Afrodite: basti ricordare la Tetide delle Terme [59], l'Afrodite e Tritone dell'Albertinum di Dresda [60] e la frequenza di Tritoni anziani, barbuti e selvaggiamente chiomati nei tumultuosi cortei marini dell'arte decorativa romana (sarcofagi, mosaici).

Per questo io credo che il nostro gruppo rappresenti piuttosto un'Afrodite alla quale si addice l'alto scettro, il diadema incurvato, lo sguardo perduto verso il largo, il motivo del mantello velificante e, soprattutto, il simbolo del mare che, pur potentissimo (come ci dice la corona turrita) giace ai suoi piedi quale forza secondaria e totalmente sottomessa. La solennità ieratica della composizione, l'aspetto della dea ammantata e velata escludono aprioristicamente il motivo epigrammatico e piú diffuso della bellezza sorgente dalle onde (tipo Anadiomene [61], Afrodite nella conchiglia [62]) e suggeriscono l'accezione speciale di Afrodite quale divinità salvatrice (ἐπήκοος), protettrice della navigazione e dei marinai che è ben naturale postulare a Tomis ove il grande porto era inesausta sorgente del benessere economico della città; soccorrendo il traffico marittimo, la dea diviene *ipso facto* datrice di ricchezza e a questo allude la grande cornucopia che la accomuna a una Tyche.

D'altra parte sempre un'Afrodite dev'essere stata la statua di culto del tempietto di Aigira vista da Pausania [63], sulla quale si è basata l'esegesi del Pick (vedi sopra, p. 171); con la solita secchezza cosí spesso deplorata dagli archeologi, il periegeta c'informa che „nel tempietto [di Aigira] c'è un'imagine di Tyche sostenente il corno di Amaltea e presso di lei un Eros alato". Ora è verosimile che l'inconsueto attributo per Afrodite abbia fuorviato l'esegesi di Pausania o, piuttosto, dei „ciceroni" che l'informavano. Tanto è vero che Pausania, trovandosi di fronte a un'altra novità — l'unione di Tyche con Eros — si sente obbligato a dare una spiegazione esegetica-moralistica „che anche nell'amore gli uomini han da guadagnare piú con l'aiuto della Fortuna che con quello della bellezza".

Ricerche epigrafiche recenti [64] vengono a sostegno della nostra ipotesi: già in epoca ellenistica, nella vicina Histria e in altre città costiere Afrodite è testimoniata — sia pure in un limitato numero d'iscrizioni — quale divinità soccorrevole, con „epiclesis" diverse: Ποντία (Histria), Εὔπλοια (Olbia), Ναυαρχίς (Panticapaeum), alle quali si potrebbero aggiungere quelle di Λιμενία, Πελαγία, ecc. presenti in altri centri del mondo greco. Data l'importanza della città di Tomis quale centro marittimo, non è azzardato postulare che Afrodite vi fosse adorata in questa accezione, sotto una delle epiclesis sopra citate, forse sotto quella di Pontia, come ad Histria, con la quale aveva in comune l'origine milesia.

---

[59] B. M. Felletti Mai, *La Tetide della Stazione Termini*, in Arch. Cl., I., 1949, p. 46 ss.
[60] AA, IX, 1894, c. 29.
[61] Vedi nota precedente e inoltre: E. Paribeni, *Sculture di Cirene*, p. 162, N. 274.
[62] Déonna, in Rev. hist. rel., LXXX, 1919, p. 30 ss.; *ibidem*, LXXXI, 1920, p. 135 s.
[63] Paus. VII, 26, 8 „ἄγαλμα ἦν ἐν τῷ οἰκήματι Τύχης, τὸ κέρας φέρουσα τὸ Ἀμαλθείας· παρὰ δὲ αὐτὴν Ἔρως πτερὰ ἔχων ἐστίν".
[64] D. M. Pippidi, *Pour une histoire des cultes d'Istros*, in St. Cl., IV, 1962, p. 132 ss.

Siamo meno informati, allo stato attuale delle nostre conoscenze, sul tipo statuario corrispondente a questa accezione della dea. Di fronte agli aspetti piú comuni e generalmente diffusi di Afrodite quale dea dell'amore, della fecondità, della natura fiorente, della bellezza che hanno favorito il suo processo di umanizzazione sino al tono languido e sensuale delle imagini nude e seminude dell'ultimo ellenismo e di età romana; di fronte a questi molteplici aspetti che hanno polarizzato il lavorio di ricerca degli storici dell'arte, il tipo dell'Afrodite Marina, nel senso di cui sopra, non è stato particolarmente studiato, e, per quanto lo riguarda, io non conosco che la congettura dello Anti, recentemente ripresa da E. Paribeni [65]: un'imagine seminuda con un piede sollevato su una tartaruga o un rialzo, appoggiata lateralmente, preceduta, per quanto riguarda il ritmo di posizione, da una creazione ,,fidiaca'' che si vuol riconoscere nell'Afrodite tipo Daphné [66]. L'ipotesi, non sostenuta da dati di fatto, è tutt'altro che convincente. Mentre il nostro tentativo di stabilire un rapporto tra la nozione di un'Afrodite Marina soccorrevole, epigraficamente attestata, e la statua tomitana parte dal fatto positivo che quest'ultima è venuta in luce a Tomis, importante porto nel Mar Nero, ove, a giudicare dalla varietà dei coni monetali, era divinità predominante, rappresentata in diverse rielaborazioni create in epoca ellenistica, riprodotte in epoca romana sia in copie marmoree, sia nei coni monetali. Almeno due degli archetipi ellenistici, creati da artisti greci o microasiatici, erano di pregnante originalità: il tipo di gusto barocco, un po'teatrale, creato nella corrente classicheggiante del II secolo [67], dal quale deriva la nostra statua, e quello invece di grazioso stile rococò, databile alla fine dell'ellenismo per ritmo, proporzioni e panneggio, riprodotto nelle monete di Filippo Iunior (fig. 18, f).

Una modesta eco di un'imagine di Afrodite ammantata e velata, con alto scettro e corona, nel suo significato di Afrodite salvatrice, possiamo cogliere a Pompei, città la cui floridezza era pure strettamente legata al mare. Particolarmente importante a questo riguardo, mi sembra un'insegna di bottega recentemente pubblicata [68], rappresentante una nave che solca il mare a gonfie vele; ,,seduta a poppa che governa la nave, commenta il Maiuri, è una figura muliebre che ha lo scettro di dea: è Venere, ce lo dice l'iscrizione dipinta in belle lettere sul margine inferiore del pannello: Afrodite salvatrice [69], l'epiteto che si addiceva a Venere Euplea''.

Mi sembra dunque che sia la statua tomitana, sia la modesta pittura d'insegna pompeiana ci diano elementi concordanti di una statua di Afrodite ammantata e fornita di scettro, protettrice di quel mare da cui essa è sorta e che essa domina, con la sua forza benefica di divinità ἐπήκοος o σώζουσα. Ricerche ulteriori potranno certo raccogliere tra i molti

[65] *Sculture di Cirene*, p. 94, N. 242 (ivi precedente bibliografia).
[66] G. Lippold, *Die griech. Plastik*, p. 155, Tav. 56, 2.
[67] Nel gusto, ad esempio, del Poseidon di Melos. M. Bieber, *op. cit.*, p. 160, fig. 684.
[68] A. Maiuri, *Aspetti ignoti o poco noti di Pompei*, in Studi Romani, X, 6, 1962, p. 643, Tav. LXXXIV, 2.
[69] ΑΦΡΟΔΕΙΤΗ ΣΩΖΟΥΣΑ. L'epiklesis σώζουσα è il perfetto corrispondente di ἐπήκοος che appare in un'iscrizione istriana pubblicata da D. M. Pippidi, *l. c.*, p. 131 ss, fig. 3.

tesori inediti — o forse editi e sfuggiti alla mia ricerca — dei vari musei del mondo altri documenti per meglio identificare e circoscrivere da una parte l'archetipo famoso, dall'altra la serie degli apografi di questa potente e benevola divinità marina. Non è escluso che la dea del mare s'identificasse con la ricca città marinara, di Tomi, ne fosse la trasparente allegoria.

IV

Busto di sacerdotessa d'Iside. Marmo. (Inv. 2002). Alt. totale m. 0,775. Fig. 20—21.

La testa in perfetto stato di conservazione. Il busto, posteriormente cavo, presenta una sola frattura lungo il margine inferiore destro. Spezzate le estremità del crescente lunare rappresentato sui capelli.

Veste e acconciatura sono quelle caratteristiche per Iside e il suo sacerdozio: il mantello — sia pure in forme semplificate (senza frange cioè) — annodato sul petto nel cosiddetto „nodo isiaco"; i capelli divisi in due masse rigonfie leggermente ondulate, ricadenti sulle spalle e sugli omeri in dieci lunghi boccoli „libici". Sulla sommità del capo è rappresentato il crescente lunare con le estremità spezzate dietro al quale un incasso, a sezione rettangolare (profondo 4 cm.) ci indica il punto di attacco di un altro degli attributi della dea — il fiore di loto, l'ureus o il disco solare (Fig. 21).

Le caratteristiche personali del volto escludono che si tratti dell'imagine della dea, qual'essa appare, ad esempio, in un bustino, sempre di provenienza tomitana, conservato nel Museo Nazionale di Antichità di Bucarest [70]; e ci permettono di affermare che si tratti di un busto a carattere iconografico, non sappiamo se a scopo funerario o per indicare l'assimilazione alla dea di un'imperatrice.

Le proporzioni colossali — una rarità nel materiale plastico tomitano sinora noto — che si addicono a un ritratto imperiale sembrano deporre a favore della seconda ipotesi.

Il volto è costruito a piani larghi e tranquilli, con superfici tondeggianti di netto indirizzo classicheggiante, ma senza delicati passaggi fra i vari piani. Gli occhi grandi, bovini, sono resi plasticamente: la pupilla è scavata a pelta, presso la palpebra superiore, l'iride, totalmente indicata (con un cerchio, cioè, e non, come di solito, con un semicerchio), è notevolmente grande rispetto al globo oculare. Le fosse lacrimali, gli angoli della bocca piccola e carnosa sono affondati con un colpo di trapano. I capelli costituiscono una massa compatta nella quale un sommario lavoro di scalpello ha indicato le superficiali ondulazioni: in tale massa opaca il trapano è usato soltanto per staccare i pesanti boccoli dalla linea di contorno del viso e del collo e ottenere un effetto coloristico e volumetrico.

[70] Tocilescu, *Fouilles et recherches*, p. 235, N. 6, fig. 117; E. Condurachi, *Monuments archéologiques de Roumanie*, Tav. 44.

Il panneggio è trattato in modo duro e sommario, con pochi solchi ottenuti col trapano corrente di un certo effeto decorativo ma inorganici e privi di eleganza, secondo una maniera che appare in piú statue drappeggiate tomitane — onorifiche o funerarie, in parte pubblicate[71]. Altrettanto sommaria è la basetta circolare del busto, con i profili appena sbozzati.

La pupilla a pelta, il limitatissimo uso del trapano nel trattamento dei capelli, il rendimento schematico del drappeggio ci indicano concordemente l'epoca post-severiana, ormai lontana dalle forme sfocate e morbide della tarda epoca antonina, dovute all'abuso del trapano e dagli eccessivi effetti coloristici che ne derivano. La cronologia del busto si può circoscrivere cosí verso la metà del III sec. e.n. (240—250 e.n.).

Tanto l'acconciatura, che non segue la moda del tempo ma riproduce meccanicamente quella della dea, quanto la freddezza classicistica, un po'vacua che impronta di sé questo ritratto — come in generale tutto il ritratto femminile del III secolo — rendono difficile qualsiasi tentativo di identificazione iconografica. Tenendo conto tuttavia della frequente rappresentazione di Sarapide sulle monete tomitane di Gordiano[72] si potrebbe suggerire — ma solo in via piú che ipotetica — il nome di Tranquillina: alla quale, a giudicare dall'iconografia monetale[73], si addirebbero le forme floride e il naso un po'corto.

Non è necessario insistere sull'eccezionale importanza di questo pezzo: documento indubbio del culto isiaco, testimoniato a Tomis, ma non copiosamente[74]; unica scultura — almeno sinora — di proporzioni colossali; e, con ogni verosimiglianza, un ritratto imperiale, tanto piú importante in quanto la Moesia ha restituito rarissimi ritratti ufficiali[75].

Abbiamo già osservato, a proposito della dea ammantata e velata (p. 169) che si tratta di un'opera di notevole abilità tecnica ma non di elevata qualità artistica. La stessa valutazione critica si può estendere non solo agli altri tre pezzi esaminati nel presente studio ma a tutto il materiale scultoreo restituito dal suolo di Tomis — intendendo con questo, ben inteso, la scultura propriamente detta, cultuale e funeraria, e non le categorie minori come ad esempio le statuette e i rilievi a piccola scala, di carattere puramente commerciale, eseguiti in serie in modeste botteghe

---

[71] V. Pârvan, *Inceputurile...* fig. 66, 67; G. Bordenache, in Dacia N. S. II, 1958, p. 269 s. fig. 2—3.

[72] E. Condurachi, *Gordien et Serapis sur les monnaies pontiques*, in *Cron. num. şi arh.* XIII, 1938, p. 335.

[73] B. M. Felletti Mai, *Iconografia imperiale da Severo Alessandro a M. Aurelio Carino*, p. 163.

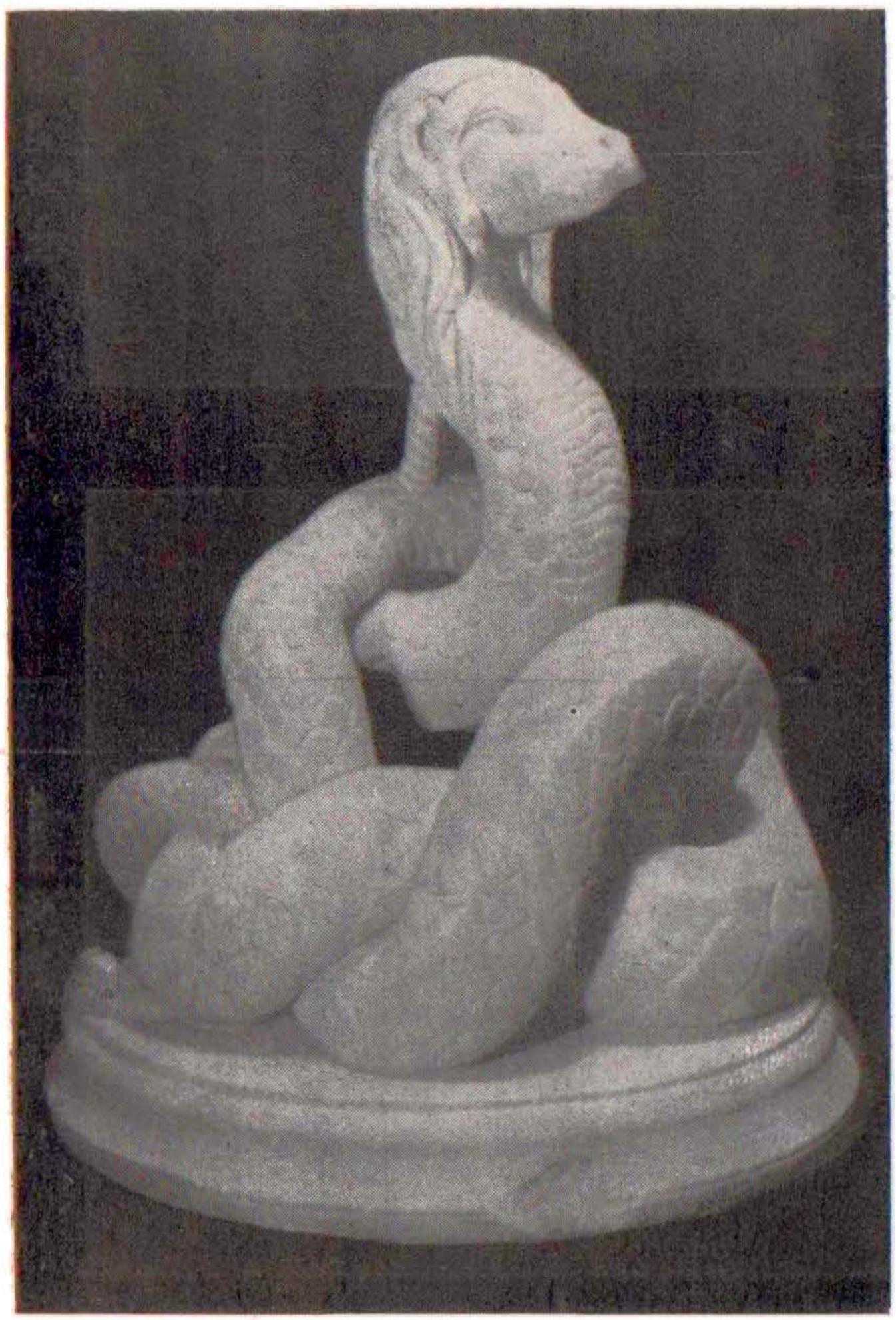
[74] Limitandoci alle opere plastiche si tratta solo di: un bustino della dea del I sec. e.n. già citato a p. 175 (cfr. n. 70); un rilievo decorativo di epoca tarda, riutilizzato in una tomba (Em. Condurachi, *Sur deux bas-reliefs „chrétiens" de Tomis*, in Arta şi Arheologia, fasc. 13—14, 1938—39, p. 1 ss.); la testina di un fanciullo consacrato alla dea con la caratteristica acconciatura di Horus (G. Bordenache, in Dacia N. S. II, 1958, p. 279, fig. 7). I tre pezzi citati fanno parte delle collezioni del Museo Nazionale di Antichità di Bucarest.

[75] Cfr. G. Bordenache, *Un nuovo ritratto di Faustina Minore*, in Dacia, N. S. IV, 1962, p. 494.

Fig. 1. Costanza. Il deposito votivo al momento della scoperta.

b

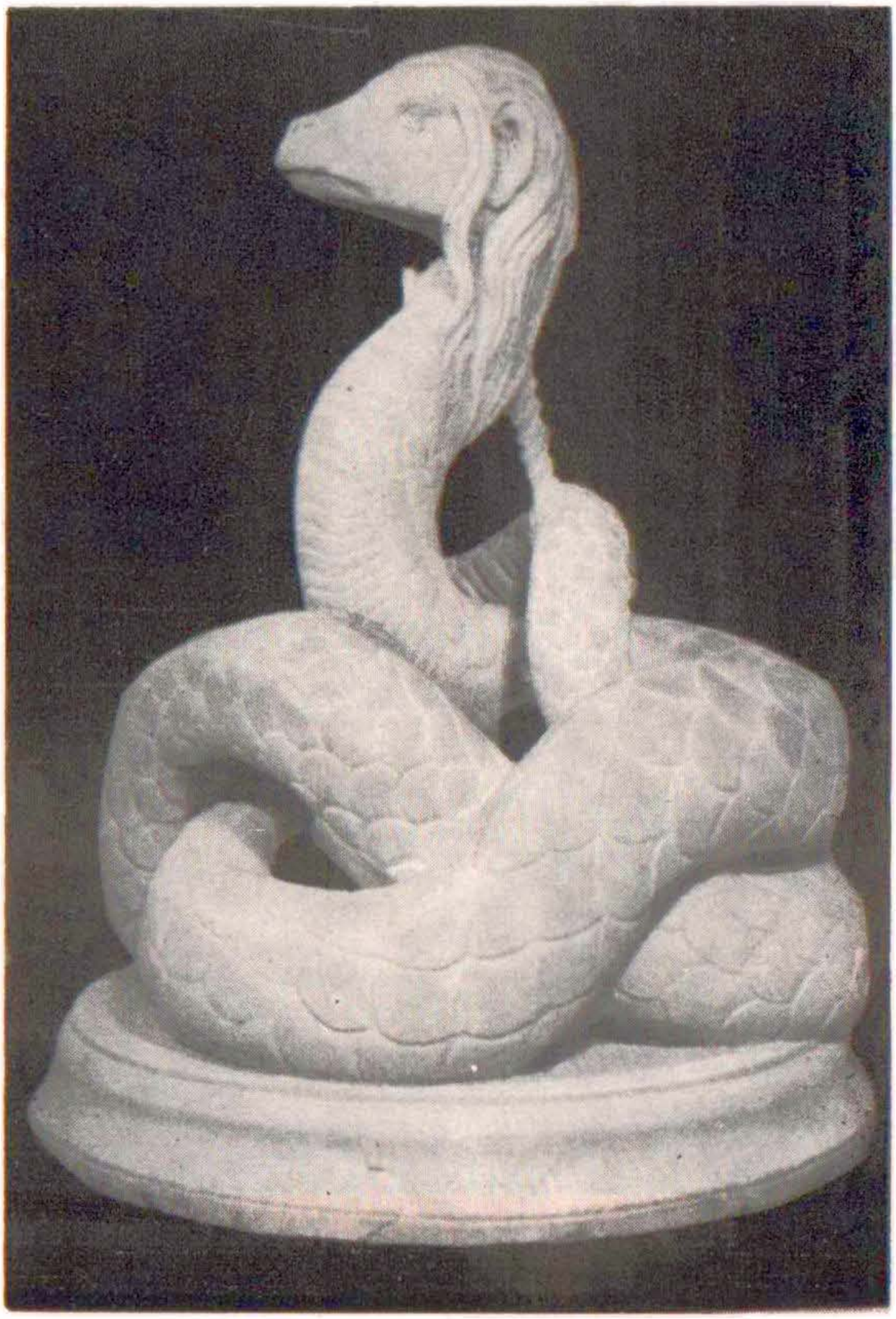
c



a

Fig. 6. L'imagine di Glycon nella statuaria e nella numismatica; a. Costanza, Museo Archeologico; b-c. Monete di Abonotichos (Antonino Pio, Geta).

b *c*



a

Fig. 8. Il profeta Alessandro (?)

Fig. 7. Glycon nella statuaria e nella numismatica; a. Costanza, Museo archeologico; b-c. Monete di Abonotichos (Lucio Vero, Treboniano Gallo).

Fig. 9. Edicola dedicata alle Nemesi. Costanza, Museo Archeologico.

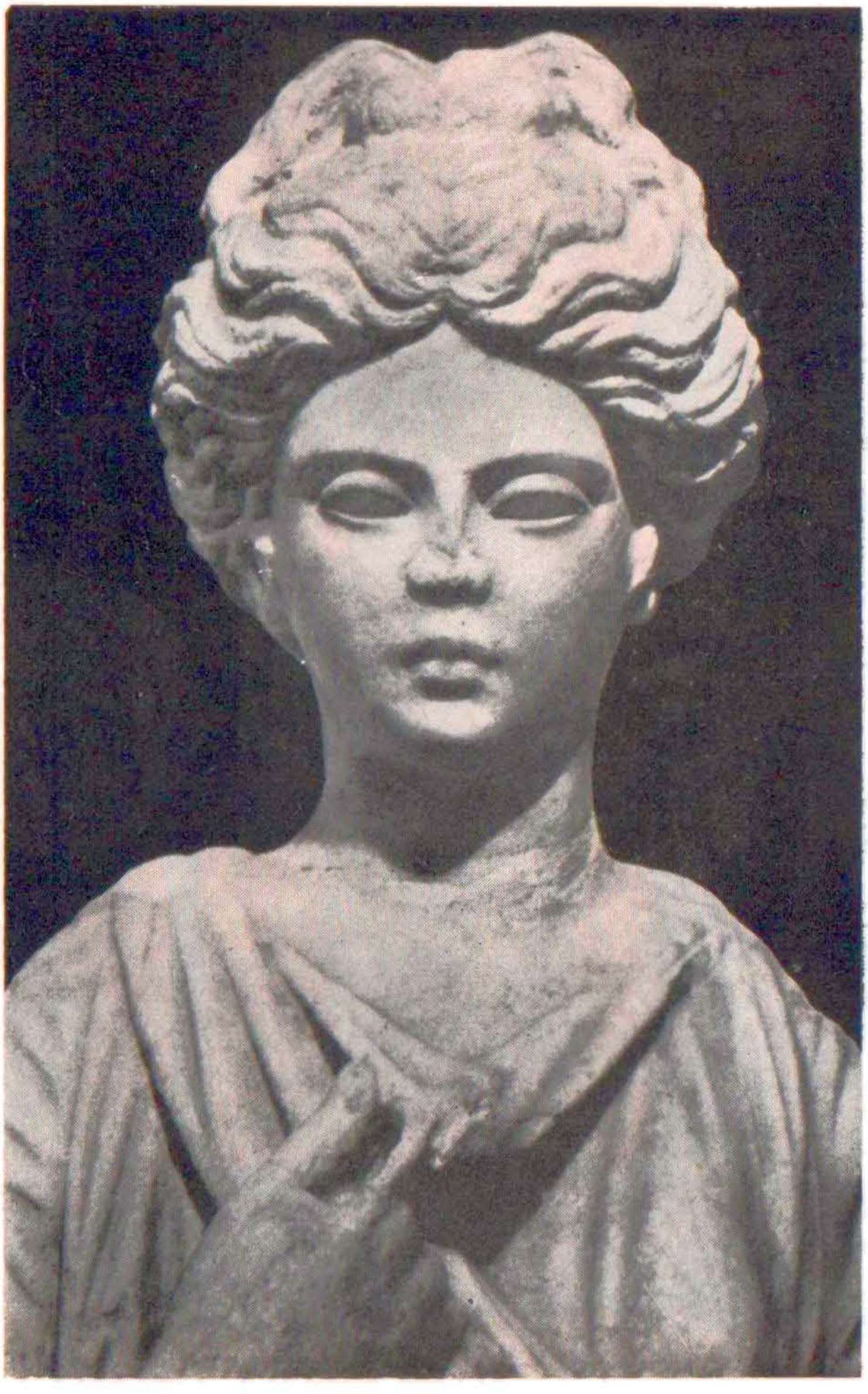


Fig. 10. Dettaglio figura precedente.

Fig. 11. Le due Nemesi. Bucarest, Museo Nazionale di Antichità.

Fig. 12. Vedute di profilo e posteriore di una delle due Nemesi. Bucarest, Museo Nazionale di Antichità.

Fig. 13. La Tyche di Smirne (da AA, L, 1935, c. 690, fig. 11).

Fig. 14. Afrodite Marina. Costanza, Museo Archeologico.

Fig. 15. Dettaglio fig. 14.

a b c d e f

Fig. 18. Varianti dello stesso gruppo nella monetazione tomitana (a. Settimio Severo; b. Macrino; c-d. Gordiano III; e. Filippo Senior; f. Filippo Iunior)

Fig. 19. Tyche proveniente da Tomi. Sofia, Museo Archeologico

Fig. 20. Busto-ritratto di sacerdotessa d'Iside. Costanza, Museo Archeologico.

Fig. 21. Dettaglio fig. precedente.

di marmorari, dei quali anche il presente deposito ci offre una ricca esemplificazione (vedi fig. 2). Certo è prematuro tentare uno schizzo sintetico della scultura tomitana, quando il copiosissimo e prezioso materiale venuto in luce da ritrovamenti fortuiti è in massima parte virtualmente inedito. Ma partendo dai pezzi da noi presi in esame nel presente articolo — non superiori, né inferiori, dal punto di vista qualitativo, ad altri pezzi noti — e da studi parziali già fatti [76] è possibile fare alcune osservazioni di carattere generale, utili per studi ulteriori.

Dobbiamo premettere che, per quanto riguarda l'attività artistica nella città di Tomis, ci troviamo di fronte a dati di fatto tutti particolari : vecchia colonia milesia, fondata, sembra, alla fine del sec. VI prima dell'e.n., Tomi ci è del tutto ignota per quanto riguarda il periodo greco e, possiamo aggiungere anche il periodo tra la fine dell'ellenismo e l'inizio dell'epoca imperiale che potremmo chiamare ovidiano : ed è naturale, perché mai vi sono stati eseguiti scavi sistematici e gli occasionali lavori di sterro per condotture, grandi immobili o silos hanno toccato solo gli strati superiori e non sono mai scesi alla profondità necessaria per mettere in luce le piú antiche vestigia dell'emporio greco [77]. Inoltre non abbiamo a nostra disposizione nessuno di quegli elementi sussidiari cosí preziosi per i problemi d'arte quali dati della tradizione letteraria, firme d'artisti, vestigia di botteghe di marmorari.

Ciononostante i resti scultorei e architettonici (risultanti, ripeto, esclusivamente da ritrovamenti fortuiti) s'impongono per il lusso del materiale (quasi esclusivamente marmo greco) la qualità artistica, spesso le proporzioni : statue grandi al vero — sia imagini di culto, sia ritratti — colossali sarcofagi riccamente ornati, capitelli e trabeazioni di sontuosi edifici, tutto ci parla di una fiorente scuola locale di scultura per l'arte figurata e decorativa che, per il momento, possiamo circoscrivere soltanto in epoca romana. Il materiale tomitano si distacca nettamente da quanto è apparso sinora a Histria e Callatis — materiali piuttosto scarsi, e, generalmente, nelle proporzioni ridotte della microstatuaria [78]. Ed è naturale, data l'eccezionale importanza di Tomi non solo in età romana, ma anche in quella romano bizantina quando diviene capitale di un'importante diocesi cristiana.

In esso possiamo cogliere piú tratti particolari : la fedeltà alla tradizione greca o, piuttosto, greco-orientale per quanto riguarda i principali culti della città — accanto a vecchie e autentiche divinità greche quali Dionysos, Apollo, Afrodite, Asclepio, i Dioscuri, la triade eleusina, Poseidon — quelle orientali come Isis, il nostro Glycon, le Nemesis nella speciale

[76] G. Bordenache, *Correnti d'arte e riflessi d'ambiente...* in Dacia, N. S. II, 1958, p. 267 ss.; Idem, *La triade eleusina a Tomis*, in St. Cl. IV, 1962 p. 281 ss.; Idem, *Temi e motivi della plastica funeraria d'età romana, nella Moesia inferior*, in Dacia, N. S. VIII, 1964 (in corso di stampa).

[77] Quanto all'arte decorativa, una serie di membrature architettoniche con l'ornamentazione rimasta incompiuta prova perentoriamente la loro lavorazione a Tomi stessa. Cfr. G. Bordenache, *Attività edilizia a Tomi nel II sec. e.n.*, in Dacia, N. S. IV, 1960, p. 255 ss.

[78] G. Bordenache, *Histria alla luce del suo materiale scultoreo*, in Dacia, N. S. V, 1961, p. 185 ss.; Idem, *Antichità greche e romane nel nuovo Museo di Mangalia*, *ibid.*, IV, 1960, p. 489 ss.

forma smirniota, Iupiter Dolichenus. Le forme stilistiche sono anch'esse generalmente greco-orientali, senza quegli accenti regionali che, in altre province, hanno dato vita a un'arte a sé stante, vivente con leggi proprie. Anche se è logico postulare la presenza di artisti stranieri — greci o microasiatici — attirati dalle eccezionali possibilità di lavoro in un centro economicamente così florido, nessun pezzo ci permette d'intravvedere personalità artistiche marcanti, scuole o caposcuole. Egualmente nessun elemento ci autorizza a parlare di sculture importate da uno dei centri maggiori della Grecia propria o dell'Asia Minore. Esistono numerosi monumenti tomitani, ma non si può parlare di un'arte tomitana con caratteristiche proprie inquantoché l'obbedienza ai canoni e ai temi dell'arte aulica impedisce quelle manifestazioni più spontanee e genuine dell'arte che, in altre province dell'impero, rappresentano la parte più valida dell'arte romana.

IMPERIAL CAMEOS FROM SECOND CENTURY

BY

M. GRAMATOPOL

The Coin Department of the Rumanian Academy possesses in its collection of carved gems a number of imperial cameos, six pieces of which are from the second century.

Their origin is too difficult to state precisely, because they come from private collections, constituted particularly in foreign countries.

The first cameo belongs to C. Bălăcescu's collection, and was purchased by its former owner in Bulgaria, some decades ago. The following five pieces are from engineer Orghidan's donation to the Rumanian Academy. In this latter case, we don't know even the place of the acquisition.

Galba. Sardonyx cameo in two layers: milk-white on white-violet background. 18 × 14 mm, 7 mm thickness. Laureate bust of the emperor to the left.

Galba's profile has some salient features which make him identifiable on the coins, where, certainly, the striking traits of the old age are disguised in the wrinkles of a muscular face, as on the gems or cameos, where the engraver's sincerity is compensatory doubled by the majestic air of dignity and of old age.

The aquiline nose, the little jutting out chin, the turned up lips and the jaw bone well out up in the wrinkles of the cheek, gathered under the chin, are elements especially underlined in the engraved stones of the emperor. Their number is great. From those specified in the note, the profile of our cameo is similar to the cornaline gem from *Thesaurus Medicaeus* (Gori)[1]. On the cornaline gem Galba's profile is more acute. Our cameo represents a stout head with a wrinkled cheek.

---

[1] a) Orléans collection: draped and laureate bust to the right. Sardonyx cameo; see Salomon Reinach, *Pierres gravées*, Paris, 1895, pl. 129, no. 33, b) in *Thesaurus Medicaeus* (Gori I) see S. Reinach, *op. cit.*, pl. 7, no.6[1] and 6[2], respectively laureate and draped bust to the left and draped bust to the left, both cornaline gems, c) in *Cabinet du Roi* (Mariette) see S. Rei-

If the profile of the nose, of the chin and of the mouth would not give us the assurance of being Galba's portrait, the air of the whole piece would suggest Vespasian's portrait. Both, as generals of the Empire, one in Spain and the other in Judea, they led the life of a soldier, in campaign. Some little details of the profile are determined by the stretching of the white layer in which the relief is worked, in contrast with the cornaline gem whose surface was wholly to the engraver's disposal.

For instance, the leaves of the laurels wreath stop exactly on the profile line of the head and the bands of the wreath are not spread on the shoulders, but stuck on the neck. The wrinkles of the cheek and of the neck, difficult to observe because of the white colour which reflects the light, are worked with an exquisite mastership.

As a work of art the piece is remarkable. The proportions of the relief and of the background are well chosen. In our opinion, the stone is not contemporary with the emperor represented, but more tardive, belonging from the standpoint of style to Trajan's period. It is inspired or copies exactly a bronze coin issued during Galba's Government in the mint of Rome. It is possible also, having this bronze as pattern, to be engraved with the occasion of Trajan's commemorative issue (gold) of Galba [2].

Matidia : agate cameo in two layers : white on brown background. 31 × 24 mm, 10 mm thickness. Bust with diadem to the right. Besides the representations on the coins [3], Matidia's figure is known by some engraved stones : two gems from the Medici [4] collection, a cameo of the same collection [5] and a gem from the Orléans [6] collection.

Chronologically we can consider the gem of the Orléans collection as posterior to those of the Medici collection, from the standpoint of the age of the personage represented. Our cameo shows Matidia around the age of twenty. We can establish only a relative chronology of the images of this personage because her birthyear is unknown (Dies in 120). On the other hand, the lack of female personages images in Trajan's family is in Matidia's case a very serious problem. We can compare the profile of our cameo with that of the gem from the Medici collection (see note 4) which is similar to a portrait on the reverse of an *aureus* from Plotina. We have to point out the fact we have never met such a headdress to any lady of Trajan's family. Moreover the hair raised in this

---

nach, *op. cit.*, pl. 102, no. 59 : draped and laureate bust to the left, oriental agate gem. d) in Marlborough collection, see S. Reinach, *op. cit.*, pl. 109, no. 15 and 16, respectively draped and laureate bust to the right and laureate head to the left ; agate cameo in two colours. It seems that no. 16 is finished in modern times.

[2] M. Mattingly, *Coins of the Roman Empire in the Britisch Museum*, vol. I, London, 1923, p. 327, no. 110, pl. 56, no. 8 and H. Mattingly and E. A. Sydenham, *Roman Imperial Coinage*, vol. II, London, 1926, Trajan, no. 824.

[3] H. Mattingly, *op. cit.*, vol. III, London, 1936, p. 281, no. 1088 and pl. 45, no. 1.

[4] In *Thesaurus Medicaeus* (Gori) ; see S. Reinach, *op. cit.*, pl. 8, no. 10^7 and 10^8, respectively draped bust with diadem to the left and draped bust to the left, both in cornaline.

[5] S. Reinach, *op. cit.*, pl. 12, no. 21^2, profile bust three quarters to the left.

[6] *Ibidem*, pl. 129, no. 37, Matidia's draped bust to the right, red jasper.

manner and the inward similitudes between our cameo and the above mentioned gem, compels us to consider this portrait as representing Matidia.

Matidia's profile is severe and graceful, finely cut in the white layer of the stone, in the classicist manner of Trajan's period. Her figure, of the same temperance as the emperor's receiving the orderly report [7] (Trajan's column — Rome), has a remarkable distinction by the face's luminousness and the plumpness of the chin and of the neck.

The hair is long, but gathered on the back in a hairnet sustained by a band passed over the loop and knoted around the head under the lock by which it is covered, leaving free the low part of the ear. Over this head-dress, on the forehead, sits a diadem, worked in *repoussé*, with vertical lines and points. A little fragment of the upper part of the diadem is broken. The stone has the edge in a right cutting angle.

The general impression is of an exquisite beauty and distinction characteristical to these great roman ladies from Plotina to Sabina and Crispina.

Hadrian : opal calcedony cameo in two layers : white on rose semitranslucent background. 31 × 24 mm, 10 mm thickness. Face bust, a little turned to the left. The stone has some natural clefts which were dissimulated by polishment, now visible by the time action.

Having at his disposal only a thin layer of white stone, the engraver made use of the following contrivance to suggest an altorelief : he has extended in plan the left part of the head, carving the ear much more from the face than from the profile. The head-dress and the beard are characteristical to the first half of the second century and specific firstly for Hadrian's portraits [8]. In glyptics Hadrian's bust is very common [9]. The general expression of our portrait is that of a bust in Naples National Museum [10]. In glyptics we can refer to a cameo in *Cabinet de Médailles* [11] which represents the emperor laureate from the face, a little turned to the right. On our cameo, the naked bust, the rich beard and the hair, feign an aesthetical disorder, reminding a representation of Hercules. The engraver has insinuated this heroical aspect as an allusion to the wonderful physical constitution of the emperor, to his sportive life, spent in huntings, travels and competitions in fresh air, and finally to that καλοκαγαθία whose substantial and inward background was an unfathomable sense of architectonics and music.

This iconographical allusion is confirmed by the reverse of a medallion representing the emperor as Hercules, going to the right and carrying a tree, the club and lion's skin [12].

---

[7] Antonio Frova, *Arte di Roma*, Torino, 1961, p. 253, fig. 211.

[8] For the monetary iconography of the emperor, see Paul L. Strack, *Die Reichsprägung zur Zeit des Hadrianus*, Stuttgart, 1933, the plates at the end of the volume.

[9] For his iconography, see S. Reinach, *op. cit.*, in the index, at Hadrianus.

[10] Roberto Paribeni, *Il ritratto nell'arte antica*, Milano, 1934, pl. 233.

[11] E. Babelon, *Catalogue des camées antiques et modernes de la Bibliothèque Nationale*, Paris, 1897, pl. 33, no. 291.

[12] H. Grueber — R. St. Poole, *Roman Medallions in the British Museum*, London, 1874, p. 3, no. 5 and pl. III.

The eyes with the pupils well marked and the half-open mouth evince the classicism of this period, suggesting rather a Roman alexandrianism. This unofficial heroical portrait of the emperor alludes by its impassive air the similitude with every one of his well-known busts [13].

The cameo is well accomplished as a work of art and, on my mind, posterior to the emperor's death, evincing characteristics of the antonine art, if we think at the bas-relief of Hadrian's epoch — Sabina's apotheosis in *Museo dei conservatori*, Rome, of which our piece appreciably differs by the manner of realising the emperor's portrait, short time before his death [14].

Faustina Junior : calcedony cameo in two layers : white on black background. 22 × 16 mm, 9 mm thickness. Bust to the right. The hair is combed in three great curls and gathered on the back in a loop sustained by a hairnet [15].

The profile is worked unearefully ; rather cleft than cut. The well-known portrait of Faustina Junior [16] was awkwardly generalized by the provincial artist who has harshly cut the folds of the peplos, leaving the lines unpolished. The neck of a disproportionate length (a feature of Faustina's portraiture) [17], is stiff. The work was probably unfinished. The reverse is uncut and unpolished.

Lucius Verus : sardonyx cameo in two layers : white-rose on a brown background. 30 × 22 mm, 6 mm thickness. Emperor's bust laureate and draped to the left. The stone has some dark streaks which go across the white-rose layer. The relief is parcimoniously framed, due to the reduced space occupied by the upper layer in the region of the bust, at the beard and at the forehead.

Besides the relief on the obverse, the stone has an intaglio on the reverse, representing the emperor's triumph.

We must confess the difficulty of the profile's identification, due to the features of the portrait, characteristical much more for a whole period, than for a certain personage. But only having at our disposal a rich iconography for Lucius Verus [18] was possible the comparison and the research of those features characteristical to the man, which were well-distinguished from all conventionalism in the portraiture.

The intaglio on the cameo's reverse is an explanation. It refers to Verus' triumph, after the Parthian victory, in summer of 166. On

---

[13] Jean Babelon, *Le portrait dans l'antiquité d'après les monnaies*, Paris, 1942, p. 128.

[14] Stewart Perowne, *Hadrian*, London, 1960, pp. 172–173.

[15] Max Wegner, *Die Herrscherbildnisse in antoninischer Zeit*, Berlin, 1939, p. 50 and pl. 37.

[16] S. Reinach, *op. cit.*, see the index, s.v.

[17] J. Babelon, *op. cit.*, p. 131, H. Mattingly, *op. cit.*, vol. IV. 1938, pl. 92, F. Gnecchi, *I medaglioni romani*, Milano, 1912, vol. II, pl. 69, no. 5, 9, 10 and Grueber-Poole, *op. cit.*, pl. XXIII.

[18] F. Gnecchi, *op. cit.*, vol. I, pl. 22, vol. II, pl. 70, no. 1 ; pl. 74, no. 8 and 75, no. 7, Grueber-Poole, *op. cit.*, pl. XXV ; Paribeni, *op. cit.*, pl. 269, 270 and 271 ; A. Frova, *op. cit.*, pp. 270–277 ; S. Reinach, *op. cit.*, see the index.

the coin issues, Verus receives firstly the title of *Parthicus Maximus* in August 165[19], his colleague Marcus Aurelius only the next year.

The historians ascertain that Verus was present on the theatre of hostilities only *pro forma*, taking no part in the war, impassive even after a legion's massacre. He was retained by pleasures of every kind in Antiochia and in other towns of Asia Minor.

The profile kindly carved and the half-open mouth give to our cameo an air of melancholy and sensualism. The general impression corresponds to Verus' wishful and shallow character.

Lucius Verus is the son of Lucius Aelius, whom some scholars consider a natural son of Hadrian[20], adopted by the emperor some months before his death; but Aelius dies in 137, before Hadrian. At that time the emperor adopts Titus Aelius Antoninus, and Aelius' son, Lucius Verus, assuring also his succession in two generations. I want to point out a striking similitude between our cameo and two bas-reliefs of Hadrian's time, one representing the emperor's arrival, in *Museo Capitolino*, Rome, and the other, the emperor proclaiming, in *Museo dei conservatori*[21].

On these two bas-reliefs, near the emperor is a figure analogous with our cameo, which represents Aelius Caesar, Verus' father. On the second bas-relief Aelius is only some months before his death, assisting to the proclaiming of Sabina's consecration. The similitude between the cameo and this bas-relief is explicable only by the fact that the father as well as the son are represented on both monuments at the same age. Aided by the triumphal scene on the cameo's reverse, we can date our portrait for 166. Lucius Verus was born on the 15[th] of December 130, consequently, when he has triumphed, he was 36 years old. Also, we can deduce by similitude the father's age, and, approximately, the unknown year of his birth — about 110.

On the reverse, the triumphal scene is opened by the winged victory, with the triumphal oak wreath in the right hand, followed by the emperor riding a saddled horse, keeping the bridle in his right hand and saluting with the left. In exergue, a trophy is decorated with two palms. In the left, the anchor and the dolphin, as navy's symbol, in the right, the winged caduceus with star, as trade symbol.

The piece as a whole is of fine art and scrupulously worked.

Pertinax — opal cameo in two layers: milk-white on dark gray background. 26 × 20 mm, 6 mm thickness. It is made of two plates glued together. Due to the semi-transparence of the opal and to the colour of the background, similar to that of the relief, it was added an agate plate on the reverse. Emperor's bust laureate to the right.

The features of this portrait suggest a bust in *Museo Vaticano*[22], his profile being the same as on coins[23].

[19] Max Bernhart, *Handbuch zur Münzkunde der Römischen Kaiserzeit*, Haale, 1920, vol. I, p. 288 and II. Mattingly, *op. cit.*, vol. III, p. 199.
[20] Stewart Perowne, *op. cit.*, p. 176.
[21] A. Frova, *op. cit.*, pp. 270—272.
[22] R. Paribeni, *op. cit.*, pl. 286.
[23] H. Mattingly and E. A. Sydenham, *op. cit.*, vol. IV, part I, pl. 1.

In glyptics his profile is similar with that of Clodius Albinus [24].

The relief of our piece is very low; some contours as for instance that of the ear, are only suggested. The hair and the beard are more traced than finished, to produce an obvious decorative effect.

The concise manner of the portrait treatment, announces the symbolic and psychological portrait of the third century [25]. As a sign for dating the piece, after the first half of the second century, is the hair dressed on the forehead, but leaving it open on all its length, arranged in right angle on the sides.

As beautiful as it is, the cameo can't be compared with the four masterpieces above described: Galba, Matidia, Hadrian and Lucius Verus.

★

These lines inform only on some of the most beautiful pieces from the carved stones collection of the Coin Department of the Rumanian Academy.

We hope to present in short time a catalogue which will put all our stones to the scholars' disposal.

[24] S. Reinach, *op. cit.*, see the index for Pertinax and Clodius Albinus.
[25] J. Babelon, *op. cit.*, p. 133.

1

2

3

4

5

6

First Plate

1. *Denarius* of Galba 2. Cameo — Galba — Coin Department of the Rumanian Academy 3. *Aureus* of Plotina tardive issue 4. Cameo Hadrian. Coin Depart. of the Rumanian Academy 5. Cameo Matidia ibidem 6. Cameo Hadrian — *Cabinet de Médailles*, Paris.

1

2

3

4

5

6

7

8

Second Plate

1. Cameo — Lucius Verus — Coin Department of the Rumanian Academy 2. The reverse of the same stone 3. *Denarius* of Lucius Verus 4. Cameo — Faustina Junior — ibidem 5. Cameo — Pertinax — ibidem 6—7. *Denari* of Faustina Junior 8. *Denarius* of Pertinax.

EPIGRAPHISCHE BEITRÄGE ZUR GESCHICHTE DER STADT TROPAEUM TRAIANI

VON

EM. POPESCU

Seit dem Ende des vorigen Jahrhunderts, als die so erregten Diskussionen über das Datum, über die Umstände der Grundlegung und der geschichtlichen Bedeutung der beiden in Adamklissi entdeckten Denkmäler, das Mausoleum und Tropaeum, begonnen haben, hat sich ein legitimes Interesse auch für die Ruinen der antiken Stadt *Tropaeum Traiani*[1] bekundet, deren Name ihre Entstehung in Verbindung mit jenen Denkmäler bezeugte.

Unter den verschiedenen Sonderproblemen, die beim Studium der Geschichte dieser Stadt auftauchen, ist sicherlich die Frage bezüglich ihrer juridischen Stellung im Rahmen des römischen Reiches eine der bedeutendsten. Prinzipiell weiß man, daß Tropaeum Traiani in einer Zeit den *Municipiumtitel* geführt hat. Dies bezeugen zahlreiche Inschriften, besonders aus dem III. Jh.u.Z. Aber ganz unklar blieb die Frage nach dem Datum, an welchem die Stadt diesen Titel erhalten hat. Das einzige Material, das uns da helfen kann, bleiben die Inschriften. Wie bekannt, fehlen uns literarische Nachrichten. Daher werden wir in der vorliegenden Untersuchung einige inschriftliche Dokumente vorbringen, die dieses Problem besser beleuchten und Nachrichten über einige Ereignisse aus der Geschichte der Stadt vermitteln (wie z.B. über den Kostobokenangriff). Einige dieser Dokumente sind schon lange bekannt, aber nicht genügend berücksichtigt worden, andere wieder sind unveröffentlicht geblieben.

Die älteste Inschrift, die das Problem des Munizipium-Ranges der Stadt von Adamklissi stellt, datiert aus dem Jahre 115—116. Diese im Jahre 1891 von Gregori Tocilescu entdeckte Inschrift findet sich auf

---

[1] V. Pârvan, *Cetatea Tropaeum. Considerații istorice* in BCMI, IV (1911), S. 1 – 12, 163 – 191.

dem Sockel einer von den *Traianenses Tropaeenses* [2] den Einwohnern der neugegründeten Stadt zu Ehren des Kaisers Traian errichteten Statue.

[Imp(eratori) Caes(ari) diui Neruae f(ilio)] Neru[(ae) Tra-]
[iano opt] (imo) Aug(usto) Germ(anico), Dac(ico), Parthic(o),
[pont(ifici) max (imo)]
[trib(unicia) p]ot (estate) XX, imp(eratori) XII, co(n)s(uli)
VI, p(atri) p(atriae)
[Tra] ianenses Tropaeenses
5. [Q. R]oscio Murena Coelio Po[mpe-]
io Falcone leg(ato) Aug(usti) pr(o) [pr(aetore)]

Ohne ein genaueres Element bezüglich der juristischen Organisierung der Stadt in dieser Inschrift zu haben, behaupteten Gr. Tocilescu [3], Eugen Bormann und Otto Benndorf [4], daß sie von Trajan ihre munizipale Verfassung bekommen hätte. In ähnlicher Weise, doch mit gewisser Vorsicht und ersichtlichem Zweifel, äußert sich auch Kornemann in seinem Artikel über die Munizipien [5]. Er weist nach, daß die *Municipia* der Moesia Inferior relativ jung sind im Vergleich zu jenen anderer Provinzen und behauptet: „... vielleicht die älteste ist das *Municipium Tropaeum Traiani*, falls die *Traianenses Tropaeenses* vom Jahre 115—116 die Bewohnerschaft des Municipiums angeben".

Es ist allerdings verfrüht, auf Grund dieser Inschrift vom *Municipium* schon während der Herrschaft Trajans zu reden. Der Name *Traianenses Tropaeenses* sichert uns nur die Entstehung der Stadt zu Trajans Zeiten, ohne uns den juristischen Titel zu geben. Er ist ein Ethnicon in adjektivischer Form, das vom *Tropaeum Traiani* abgeleitet ist, so wie zum Beispiel der Name *Regini Iulienses* von *Regium Iulium* [6] (im Süden Italiens) und der Name *Agrippinenses* von der Stadt *Agrippina* [7], der Name *Pompeiani* von *Tropaea Pompaei* [8] usw. abgeleitet sind. *Traianenses*

---

[2] CIL, III, 12 470.
[3] RIAF, IX (1903), S. 35.
[4] Otto Benndorf, *Adamklissi*, AEM, XIX (1896), S. 184 — 185 und Anm. 5; Eug. Bormann: „Nicht völlig sicher ist dagegen, ob die Gemeinde (scil. Tropaeum Traiani) bereits volles Stadtrecht hatte, da ihr Munizipalcharakter erst aus späteren Inschriften erhellt. Allenfalls denkbar, obwohl mir nach den bestehenden Verhältnissen und den sonstigen Vorgehen Trajans durchaus unwahrscheinlich ist, daß er sich mit der Gründung eines Vicus oder Pagus begnügt hätte". Ganz sonderbar ist Ad. Furtwänglers Haltung. Er meinte, daß das Tropaeum viel älter als die Stadt wäre und daß dieses des Licinius Crassus Kämpfe gegen die Bastarnen in den Jahren 29 — 28 v.u.Z. verherrlichte. Die Stadt hätte *Tropaeum* (ohne *Traiani*), nach dem in der Nähe befindlichen Tropaeum, geheißen, während die Bewohner *Tropaeenses* benannt wurden. Der Name *Traianenses* der Inschrift würde nur besagen, daß die Stadt (als *municipium*) von Traian gegründet worden ist. Dieser Name würde nur ein Epitheton bedeuten, das die Bewohner ihrem Namen beigefügt haben. Ad. Furtwängler, *Intermezzi. Kunstgeschichtliche Studien*, Leipzig-Berlin, S. 54; ders., *Das Tropaion von Adamklissi und provinzialrömische Kunst*. Abhandl. der Philos.-philol. Kl. der Königl. Bay. Akad. d. Wiss., Bd. 22, III Abt., München, 1905, S. 467 — 468.
[5] RE, XVI (1935) s. v. *Municipium*, Sp. 604.
[6] CIL, VI, 220; X, 3732.
[7] RE, I, Sp. 900 — 901.
[8] AEM, XIX (1896), S. 184 — 185.

Tropaeenses als auch *ciues Montanenses* [9] würden eher zeigen, daß die Stadt nicht den Munizipalrang hatte, sondern ein *vicus* oder eine *ciuitas* war.

Aus dem Zeitabschnitt, der mit Trajan beginnt und bis zum Ende des II. Jhs dauert, gibt es keine anderen Belege bezüglich der juristischen Stellung der Stadt. Die Inschriften aus dieser Zeit sind im allgemeinen selten. Die paar aufgedeckten Inschriften bringen nur Nachrichten über die militärische Organisation. Die wichtigste davon ist die Inschrift aus der Zeit des Antoninus Pius (140 u.Z.). Sie zeigt uns die Anwesenheit einer starken militärischen Abteilung unter dem Befehl des M. Stabius Colonus, aus Luca (Italien), *tribunus militum leg. XI Cl.* [10]. Allein die Anwesenheit einer bedeutenden militärischen Einheit berechtigt uns noch nicht, eine gewisse juristische Stellung des Garnisonszentrums anzunehmen.

In den Inschriften des III. Jhs, die zahlreicher sind, erscheinen erstmalig Nachrichten bezüglich des Grades des Munizipiums und einiger Formen der munizipalen Organisation [11]. Aber der Gentilname des Kaisers fehlt in der offiziellen Titulatur der Stadt, der Angaben bezüglich des Datums der Erringung dieses Titels gebracht hätte.

Die älteste dieser Inschriften rührt von Caracalla her [12]. Auf Grund dieser Inschrift hat V. Pârvan [13] den hypothetischen Schluß gezogen, daß *Tropaeum* den Rang eines Munizipiums von Septimius Severus oder Caracalla erlangt hätte. Das Vorhandensein des Wortes *municipium* und der *II duumuiri quinquennales* in der Inschrift würde diese Hypothese stützen. In der rumänischen Fachliteratur hat sich diese Ansicht bewahrt, aber mit dem Vorbehalt der Aufdeckung eines genaueren Dokumentes [14]. Das Caracalla-Dokument, mit seiner schlechten Erhaltungsform, hat uns vor schwierige Datierungs- und Interpretierungsprobleme gestellt. Vor dem Jahre 1894, in Mulceova, in der Nähe von Adamklissi entdeckt, erscheint uns das Dokument in der Form einer Säule aus Kalkstein, die in neuerer Zeit in eine Getreidedreschwalze umgewandelt worden ist, mit breiten vertikalen Einschnitten, welche die Inschrift stark zerstört haben (Inv. MNA.L. 502; Höhe 0,65 m; Durchmesser 0,42 m; Höhe der Buch-

---

[9] R. Vulpe, *Le nombre des colonies et des municipes dans la Mésie Inférieure*, in Acta Antiqua Philippopolitana. Studia Historica et Philologica, Sofia, 1963, S. 149 – 150.

[10] CIL, III, 14.214 [1], vgl. auch Ritterling s. v. legio XI Cl. RE, XII, Sp. 1702.

[11] CIL, III, 12.460 II *u(ir)*; 14.214 [6]: *duumuiral(is)* [*m*]*unic(ipii)* *Trop(aei)*; *duumuir munic(ipii)* *s(upra)* *s(cripti)*; 14.214 [4]: *dec(urio)* *m(unicipii)*; 12. 473: bis (*duum*)*uiral(is)* *munic(ipii)* *Trop(aei)*; (*duu*)*muira(lis)*, *iterum* (*duum*)*uir*; 7481 = 12.461 (ILS 7.183): *ordo spl*[*endi*]*dissima* (*sic*) *mun*[*ic(ipii)*] *Trop(aei)* ... *d*[*uu*]*mueros*, *a(e)dilles*, *quaestores*.

[12] CIL, III, 12.465.

[13] V. Pârvan, *a.a.O.*, S. 11.

[14] R. Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, Bucarest, 1938, S. 201, 254. In der *Istoria Romîniei*, I, Bucureşti, 1960, S. 489 wird zwar als wahrscheinliches Datum Septimius Severus angenommen (auf Grund einiger Inschriften, die keineswegs aus Septimius Severus Zeit stammen und die nicht alle Details in Verbindung mit der Munizipalstellung angeben) doch wird die Ansicht geäußert, daß noch zu Mark Aurelius Zeit die Stadt diesen Rang hatte. Diese Hypothese stützt sich auf die Thyatira (Lydien)-Inschrift, die von L. Robert, Istros, I, 1934, S. 216 ff. von neuem veröffentlicht worden ist. Wie wir weiter unten sehen werden, (S. 190–191), enthält diese Inschrift nicht derartige Elemente, während L. Roberts Kommentar sich nicht auf dieses Problem bezieht.

staben 3,50—4,50 cm). Die Tocilescu-Lesart ist verfehlt [15]. Nach Tocilescu war diese Inschrift eine Widmung für das Wohl des M. Aurelius und seines Bruders, des Mitregenten Verus. Das Pränomen, das Verus in unserer Inschrift führt, kann sich keineswegs auf des M. Aurelius Bruder beziehen, da der doch Lucius hieß. Andererseits sind die Buchstaben CAES, die Tocilescu auf dem Steine lesen zu können glaubte und die er auf Verus deutete, in Wirklichkeit nicht vorhanden. Die von mir angestellte wiederholte Überprüfung des Steines hat Tocilescus Lesart nicht bestätigt. Deswegen haben die CIL III-Herausgeber sowie V. Pârvan dieses Dokument mit mehr Recht in Caracallas Zeit datiert. Mit einigen kleinen Abweichungen gegenüber der Lesart CIL III, die von V. Pârvan angenommen worden ist, lesen wir wie folgt:

I(oui) o(ptimo) [m(aximo)] et [Iun(oni)]
Reg(inae) [pr]o s[alu-]
te i[mp(eratoris)] Mar[ci Aur(elii) An-]
to[nin]i Pii [F(elicis) Aug(usti)] e[t g(enii)]
5. mu [n(icipi) P.] Ae[l. Fl]o-
ru[s et] M. Vlp. ... irci [... u]s II u[iri] q(uin)q(uennales)
pr[o sa]lut[e co]muni ... et s[ua...]...

Zeile 3 am Anfang: TEI wie in *Fouilles. a.a.O.* und RIAF, *a.a.O.*, nicht wie in AEM *a. a.O.* und CIL; Zeile 4 — 10 bei Tocilescu in *Fouilles*.. und RIAF so ergänzt: [An]to[nin]i Pii [Aug(usti)] et M(arci) V[eri C]aes(aris) [libe]roru[mque]. M(arcus) Val(erius) [Ap]er C(aius) I[(ul?...]s II u[iri] q(uin)q(uennales) pr[o sa]lut[e] muni[cipii] et s[ua] posu[eru]nt .....

Das genaue Datum der Errichtung dieses Monumentes kann nur annähernd bestimmt werden. V. Pârvan hat die Bemerkung gemacht [16], daß es aus der Zeit nach 211 stammt, da des Septimius Severus nicht mehr gedacht wird. Wir glauben aber, daß auf Grund der Angaben aus einer unveröffentlichten Inschrift das Monument noch näher umrissen werden kann (siehe Anm. 54).

In zeitlicher Reihenfolge nennen wir ein Dokument aus Gordians Zeit, das die Organisierung des Munizipiums betrifft. Es datiert aus dem Jahre 238 (die Konsuln Fulvius Pius und Pontius Proculus Pontianus werden darin genannt)[17]. Diese Inschrift ist von Gr. Tocilescu mehrmals veröffentlicht worden [18], auch in CIL, III, 14.212[2] wurde sie gebracht, aber mit einigen Fehlern. Nach unserer Lesart lautet der Text wie folgt:

Pro sal(ute) [imp(eratoris)] M. Ant(onii) Gor-
diani [Pii Felic(is) Aug(usti)]
Mu[n(icipium) Tro]p(aei) p[er]
M. Vlp(ium)... [et....P]isc[inum]

[15] Das Dokument ist in AEM, XVII, 1894, S. 113, Nr. 58, *Fouilles et Recherches archéologiques en Roumanie*, Bucarest, 1900, S. 194 — 195, Nr. 14, RIAF, IX, 1903, S. 27, Nr.38 veröffentlicht worden.

[16] V. Pârvan, *a.a.O.*, S.11.

[17] A. Degrassi, *I fasti consolari dell'impero romano dal 30 avanti Christo al 613 dopo Christo*, Roma, 1952, S.66.

[18] *Fouilles et Recherches* ... Nr. 37, S. 210; ders., RIAF, IX, 1903, S. 40, Nr. 51: heute ist das Denkmal unauffindbar.

5. II uir(os) et M. Vlp(ium) Ant(oninum) et C.
Iul(ium) Messium aed(iles) et
Iulii Marcus et Mar-
cus f(ilius) [quaestores]? et scrib(as) Respec-
tum et Gaium. Pio
10. et Proculo co(n)s(ulibus).

Zeile 2 bei Tocilescu, *Fouilles*, *a.a.O.* weggelassen: Zeile 2 — 4 könnten noch ergänzt werden: — diani aug(usti) et genio mu[nic(ipii) Tro]p(aei) p(er): *Fouilles* und RIAF *a.a.O.*: M(arcus) V[lp(ius) ... p. p. ... et] M(arcus) V[lp(ius)] ... isc ...; Zeile 5 — 6 Tocilescu *a.a.O.* II uir(i) et M(arcus) Vlp(ius) Ant(onius) et C(aius) Iul(ius) Messiu[s] aed(iles) et ...; Zeile 8 — 9: — cus f(ilius) et Scrib(onius) Respectu(s) et Gaiu(s) Pio ...

Dieses Denkmal gehört der Kategorie von Weihungen an, die im Namen des Munizipiums von den Stadtbehörden in absteigender Reihenfolge errichtet worden sind: *duouiri*, *aediles*, *quaestores*, *scribae* (siehe unten S. 199-202). Zu den aus diesen Dokumenten gelieferten Angaben kann man einzelne aus den Grabinschriften gewonnene Nachrichten hinzufügen. Die Namen einiger Persönlichkeiten mit offiziellen Stellungen, wie *decuriones*, *duumuiri* (*duumuirales*), *II uiri iterum*, *II i(ure) d(icundo)*, lassen keinen Zweifel bezüglich der munizipalen Organisierung der Stadt Tropaeum aufkommen [19]. In dieser Sachlage kommt uns um so sonderbarer Mommsens Haltung vor, der, auf Grund einiger von ihm am Ende des III. Jhs datierten Inschriften behauptet hat [20], daß Tropaeum kein wahres Municipium gewesen ist, sondern nur ein Pseudo-Municipium. Indem er eine wichtige lateinische vom *ordo splendidissima* (*sic*) *municipii Tropaei* [21] durch die im Amte befindlichen Behörden gestiftete Inschrift kommentierte, kommt er zu dem Schluß, daß aus der Liste der im Amte befindlichen munizipalen Behörden die *duouiri* fehlen, und dies in einem von der Stadtgemeinde aufgestellten Denkmal. Dies würde sich dadurch erklären, daß sich die Stadt den Titel *municipium* nicht rechtmäßig zugelegt habe, oder daß sie diese Benennung nur formell gehabt, ohne eine wirkliche *respublica* [22] zu sein. Wir werden weiter sehen, daß Mommsen nicht Recht hatte, da seine Vermutung sich auf eine verfehlte Lesart der Inschrift stützte.

Wenn verschiedene Auffassungen im Zusammenhang mit dem Datum der Erreichung des Munizipiumsranges seitens der Stadt Tropaeum und mit der Form der munizipalen Organisierung bestanden haben, sind derartige Ansichten auch in bezug auf die ihrem Munizipiumsrang vorausgehende Stellung geäußert worden. Gr. Tocilescu behauptete im Jahre 1900, daß die Stadt anfangs ein *uicus* gewesen ist, indem er sich auf die

[19] S. Anm. 11.

[20] AEM, XVII, 1894, S. 111 — 112.

[21] CIL, III, 7481 = 12.461 (= ILS, 7183). Die Inschrift scheint nicht später als der Mitte des III. Jhs u. Z. anzugehören. Die trüben geschichtlichen Ereignisse um die Mitte des III. Jhs, die ihren Höhepunkt in der Zerstörung der nachher von Licinius und Konstantin (CIL, III, 13.734 = ILS, 8938) wieder aufgerichteten Stadt gefunden haben, werden nicht die Errichtung von Denkmälern gestattet haben, die für eine friedliche Zeit bezeichnend waren.

[22] Eugen Bormann nimmt die verfehlte Lesart von Mommsen an und versucht, das Fehlen der obersten Munizipal-Behörden (*duouiri*) durch ihre Ersetzung durch den Kommandanten der römischen Garnison, wie im Munizipium Ravenna (CIL, XI, S. 6) zu erklären; vgl. AEM, XVII, 1894, S. 112.

Inschrift mit *Traianenses Tropaeenses*[23] berief, und später, auf Grund der gleichen Inschrift, daß Tropaeum das Munizipiumsrecht noch von Traian erhalten habe[24] (siehe oben S. 186). V. Pârvan nimmt an, daß die Stadt älter als das Tropaeum sei, ein sich unabhängig vom Tropaeum entwickelnder *uicus* mit einem dakischen Zentrum, der nach dem zweiten dakischen Krieg *Tropaeum Traiani* benannt worden sei. Dieser *uicus* habe neben der militärischen Station gelegen und neben dem Lager, das den nach Norden, zu den Donaumündungen führenden Weg bewache, einer der zahlreichen befestigten Punkte — offensive *limites* — in denen er, nach Pârvan, zwischen dem thrakischen Gebiet eingekettet war[25]. Das Problem der anfänglichen Form der Niederlassung geht über den Rahmen des vorliegenden Aufsatzes und ist im gegenwärtigen Untersuchungsstadium schwer aufzuklären. Doch mir erscheint wahrscheinlicher das Vorhandensein eines *uicus*, der als Form dem Munizipium vorausging, der aber auch nicht vor 109 datiert werden kann, das Jahr, in welchem das Tropaion beendet und eingeweiht worden ist.

Bezüglich der Verfassungsorganisierung von Tropaeum ist die Frage aufgeworfen worden, ob von einer *colonia* die Rede sein kann. Die Diskussion ist durch eine Inschrift, aus Thyatira in Lydien, angeregt worden, die im XVII. Jh. entdeckt worden ist. Die Inschrift ist wieder aufgenommen und unter anderen von L. Robert[26] kommentiert worden. In dieser Inschrift, die die Ritterkarriere von T. Antonius Claudius Alphenus Arignotus vorbei passieren läßt, wird unter anderem angeführt, daß dieser λογιστής (*curator rei publicae*) mehrerer Städte gewesen ist:

. . . . . λογι-
στὴν Σελευκείας Πιερίας καὶ Ἀλεξαν-
δρείας κατ' Ἴσ(σο)ν καὶ Ῥωσοῦ καὶ τῆς
τῶν Τραιανῶν πόλεως καὶ Τροπησίων
καὶ τῆς (κ)ολωνείας, ἐν πάσαις ὑπ[η]ρεσίαις [σ]τρα-
τιοτικαῖς γεγονότα . . . κτλ.

L. Robert hat hier den Namen der Stadt Tropaeum Traiani[27] erkannt und die Frage aufgeworfen, ob das Wort (κ)ολωνεία in Zeile 21 nicht irgendwie mit den vorausgehenden in Verbindung stehe und auf diese Weise eine juristische Stellung der Stadt von Adamklissi andeute. Der Inschrifttext ist an jener Stelle beschädigt, da der Anfang des Wortes in die Lücke fällt. Tatsache ist, daß der Text uns nur durch mehrere

[23] *Fouilles et Recherches* ... S. 26.
[24] RIAF, IX, 1903, S. 33 — 35, Nr. 48.
[25] V. Pârvan, *a.a.O.* S. 3 und Anm. 12.
[26] CIG, II, 3497; ILS, 8853; IGR, IV, 1213; vgl. Anton v. Premerstein, JOAI, XIII, 1910, S. 204 — 205; A. v. Domaszewski, Ἐπιτύμβιον H. Swoboda ..... S. 17; L. Robert, *Inscription de Thyatire en Lydie*, Istros, I_2, 1934, S. 216 — 220.
[27] Vgl. auch REG, L III, 1940, S. 204, Nr. 11 gegen J. Keil der in RE, VII_1, Z. R., sp. 674 folgendes sagte: „... welche Städte mit den drei letztgenannten gemeint ist, ist noch nicht festgestellt...".

Kopien wiedergegeben, das Dokument selbst aber verloren gegangen ist [28]. Da die Angaben zweifelhaft sind, konnte man bisher zu keinem gültigen Schluß kommen in bezug auf die Deutung dieses Wortes.

Die bei der Vorbereitung für die zweite Auflage von CIL, III, vorgenommene Umarbeitung und Überprüfung des gesamten epigraphischen Materials von Tropaeum, hat mir Gelegenheit zu einer Revision der Inschriften geboten und mir zur Entdeckung oder Neuentdeckung eines unveröffentlichten Materials verholfen und mir so einen Gesamtüberblick über die darin wiedergegebenen geschichtlichen Tatsachen vermittelt. Dadurch konnte ich die Dokumentierung mit neuen Angaben ergänzen und die Lesart einiger Inschriften verbessern, und so zahlreichere Elemente für die Skizzierung einiger Aspekte aus dem Leben der Stadt wie auch bezüglich der Verfassungsform bringen. Zwei der unveröffentlichten Inschriften bringen uns Beiträge bezüglich des Datums der Erlangung des Munizipiumsranges. Diese erlauben uns, das durch frühere Forschungen festgestellte Datum — Septimius Severus — Caracalla — stark nach rückwärts zu verlegen.

Die erste von ihnen ist aus dem Jahre 181, aus der Zeit des Kaisers Kommodus. Das Dokument scheint verloren gegangen zu sein, aber wir haben davon eine Kopie in Tocilescus Handschriftensammlung, aufbewahrt in der Akademie der Rumänischen Volksrepublik [29]. Die Inschrift ist im Sommer des Jahres 1907, unter den Ruinen der antiken Stadt, vor der Doppelbasilika gefunden worden. Gr. Tocilescu, der damals in einer Polemik mit Adolf Furtwängler bezüglich des Tropaeums und des Stadtnamens stand, hat sie ihm nach München mitgeteilt, um ihn zu überzeugen, daß die Stadt *Tropaeum Traiani* hieß. Zwei Tage nach der Absendung des Briefes aus Adamklissi, bei seiner Ankunft in Bukarest, erfuhr Tocilescu von Furtwänglers in Athen erfolgtem Tode, so daß Furtwängler nicht von diesem Dokument Kenntnis nehmen konnte [30]. Obgleich es nicht mehr vorhanden und nur in einer von Tocilescu mit Umschrift und Ergänzungen versehenen Kopie erhalten geblieben ist, haben wir keinen Grund, an der Authentizität des Textes zu zweifeln. Wir geben auch nicht die Hoffnung auf, dieses Denkmal je, vielleicht

---

[28] Zum ersten Mal von Thom. Smith (Not. eccles S. 22ff.) unter schwierigen Umständen abgeschrieben. Das Denkmal war *positum in murum* und er konnte nicht gut auf der einen Seite das Ende der Zeilen sehen; von Spon wurde sie wieder publiziert mit einer lateinischen Übersetzung, und auch von anderen. Wheler hat sie in Bronz wiedergegeben. Boeckh hat als Grundlage die Kopie des Spon und Wheler verglichen. Zum Unterschied von den anderen Zeilen, stützen sich die Zeilen 20 — 21 mehr auf den Kodex Askevianus. Zeile 20 fehlt bei Spon. Smith und Wheler bringen TRIANΩN. In Kod. Askev. ist eine Lücke von 2 Buchstaben; dort steht TPOΠΠΙΣΙΩN. Zeile 21 : KAITΠΣ fehlt bei Spon ; der Kodex Askevianus hat OAΩN. Boeckh gibt den folgenden Text, Zeile 20 : TPAIANΩNΠΟΛΕΩΣΚΑΙΤΡΟΠΠΙΣΙΩN Zeile 21 : ΚΑΙΤΠΣΟΛΩΝΕΙΑΣΕΝΠΑΣΑΙΣΥΠΕΡΕΣΙΑΙΣΤΡΑ. Im Jahre 1908 haben J. Keil und A. v. Premerstein das Denkmal gesucht, ohne es zu finden (vgl. JOAI, *a.a.O.*, Anm. 19).

[29] Gr. Tocilescu, *Manuscrise la Academia R.P.R.*, 5128, Blatt 58. Die in den Handschriften entdeckte Kopie ist mir durch meine Kollegin Emilia Doruţiu bekannt gemacht worden. Ich benütze die Gelegenheit ihr dafür zu danken.

[30] Diese von Tocilescu selbst gegebenen Einzelheiten habe ich in den Handschriften Blatt 56 — 59 gefunden, im Rahmen der Geschichte (Monographie) der Stadt Tropaeum, die er vorbereitet, aber nicht zu Ende gebracht hat.

gar in irgendeinem mit Gras und Erdreich bedeckten Winkel der antiken Stadt zu finden. Der Inschrifttext ist wichtig, weil er uns den vollständigen Namen der Niederlassung *municipium Tropaeum Traiani* und die Liste der munizipalen Behörden für das Jahr 181 bringt.

P(ro) s(alute) imp(eratoris) M. Aur(elii) [et]
g(enii) [m(unicipii)] Traiani Tropaei p(er)
Qui(ntio) Prisciano et Iuli(o) Marco II uiri
quinquennales; aed(iles) Cresces et Sabinus, Marcus
et Seuerus (quaestores), scriba Valentinus
et c. s [Comm]odo et [B]yro co(nsulibus)

Das Jahr 181 ist uns durch die Nennung der Konsuln [*Comm*]*odo et* [*B*]*yro co*(*nsulibus*) gesichert. Es ist hier vom Kaiser Kommodus in seinem ersten Regierungsjahr die Rede, als er im Jahre 181 das Konsulat zum dritten Mal innehatte und als er als Konsulatskollegen L. Antistius Burrus hatte [31].

Die Form Byro mit y und mit einem einzigen „r", erklärt sich durch Abweichungen in der Schreibart. Man findet das Doppel-r durch ein einfaches r wiedergegeben, ebenso „u" durch „y" (vgl. Sulla-Sylla) [32]. In gleicher Weise und mit Formen des Provinzial-Lateins erklären sich die „Abweichungen" vom literarischen Latein, denen wir im Text begegnen: *per* mit dem Ablativ [33] in *p*(*er*) Qui(ntio) Prisciano et Iuli(o) Marco; dann II uiri quinquennales, mit dem Attribut im Nominativ, ohne Übereinstimmung des Falles.

Das zweite Denkmal gehört in die Zeit des Kaisers M. Aurelius und stammt aus dem Jahre 170. Es handelt sich um eine unveröffentlichte Kalksteinstele. Während meines Besuches in Adamklissi, im Sommer 1960, fand ich in der antiken Stadt, in der Nähe der Zisternen-Basilika, die oben erwähnte mit Gras und Erde zugedeckte Stele mit einer Inschrift, deren Inhalt von besonderer Wichtigkeit für die Stadtgeschichte ist. Die Stele war an beiden Enden beschädigt, so daß nur das Inschriftenfeld erhalten blieb. Die Profilierung ist ebenfalls mit dem Hammer bearbeitet, sicherlich in der Absicht, die Stele als Baumaterial zurechtzulegen. Dimensionen: hoch 0,95 m, breit 0,90 m, dick 0,25 m; Höhe der Buchstaben 0,05 m (Abb. 1). Die von mir in der Bibliothek der Akademie der RVR unternommenen Untersuchungen der Handschriften Tocilescus haben ergeben, daß das Denkmal am 4. Juli 1904 in der Erde, 27 m vom Osttor, auf der *uia principalis*, auf der Nordseite, 10,30 m vom Strassenkanal, aufgedeckt worden ist [34].

---

[31] A. Degrassi, *Fasti consolari* ..., S. 50

[32] Friedrich Stolz, *Geschichte der lateinischen Sprache*, 2. Aufl. durchgesehen von Albert Debrunner, Berlin, 1922, S. 71; H. Mihăilescu, *Limba latină în provinciile dunărene ale imperiului roman*, Bucureşti, 1960, S. 110 — 112, Paragr. 116; S. 243, Paragr. 247; S. 269 — 270, Paragr. 299.

[33] H. Mihăescu, *a.a.O.*, S. 174, Paragr. 218; vgl. auch V. Pârvan, *Cetatea Ulmetum*, III, AARMSI, Ser. II, XXXVII, Bukarest, 1915. S. 32; eine Inschrift vom Jahre 178: per Valerio Valeria(n)o que(s)tor(e)m.

[34] Gr. Tocilescu, *Manuscrise* ... 5128, Blatt, 181, mit einer Zeichnung.

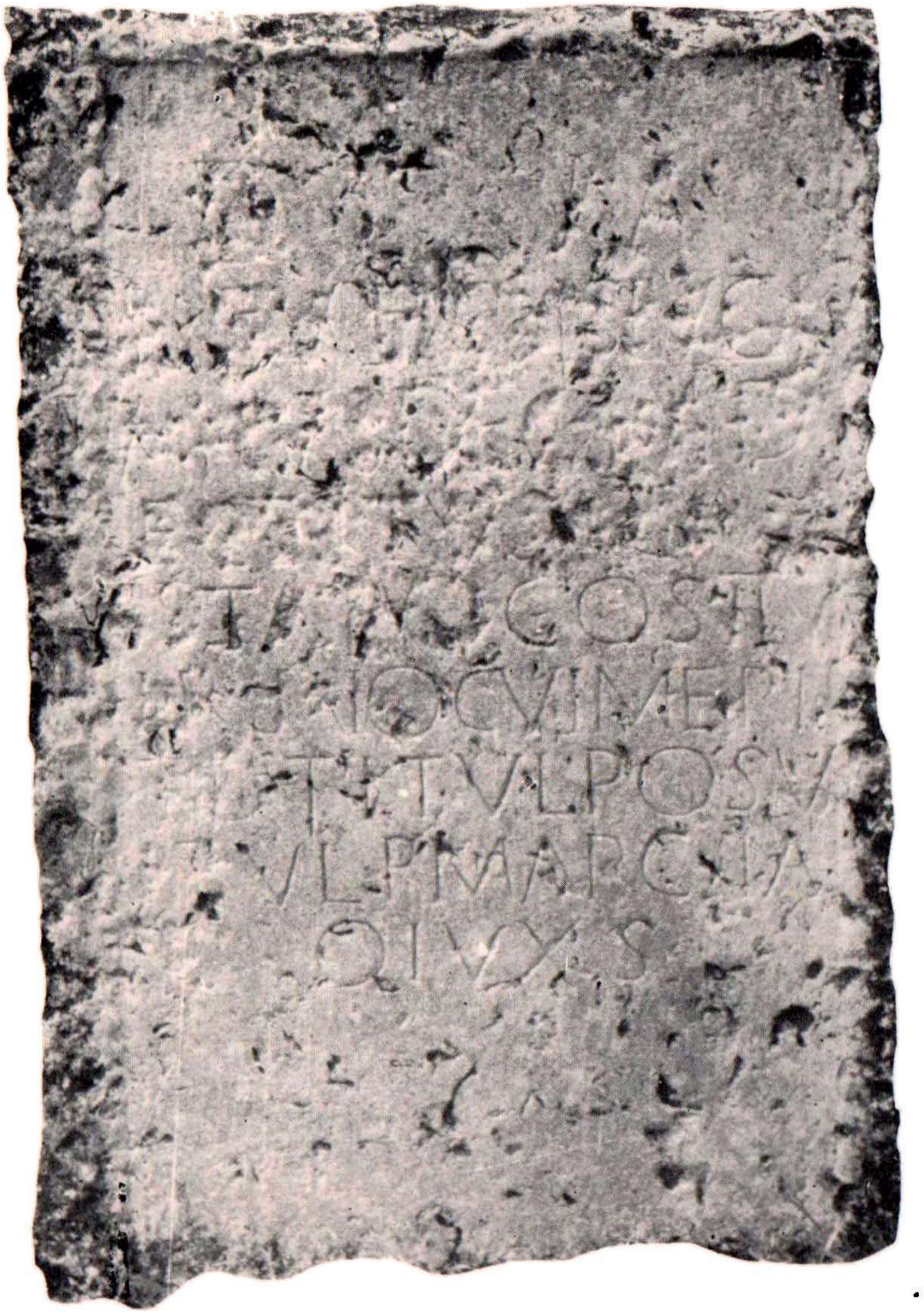
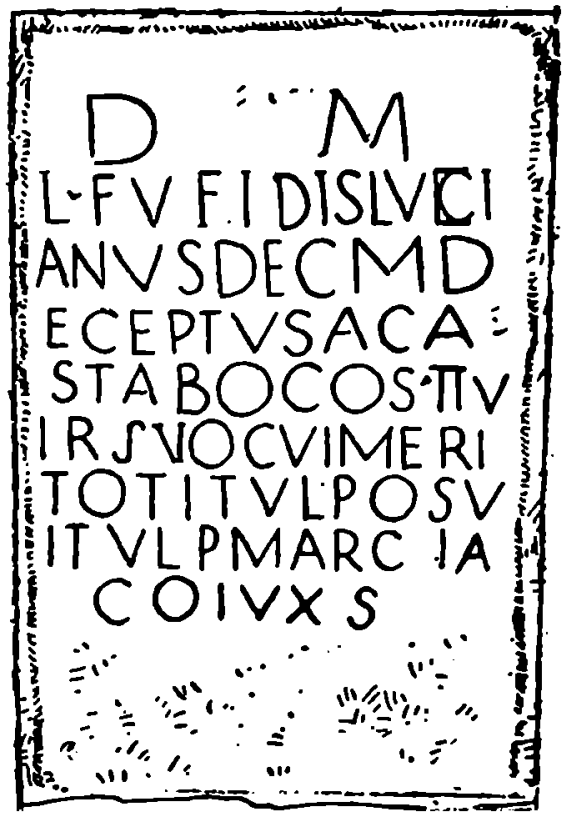


Abb. 1. Grabstein zum Andenken an L. Fufidi(u)s Lucianus.

Obgleich es, besonders in Zeile 1, schwer zu lesen ist, bietet es doch eine befriedigende Lesart und nützliche Angaben in der von uns verfolgten Frage.

D. M.
L. (?) Fufidi(u)s Lucianus dec(urio) m(unicipii) deceptus a castabocos II(duum)uir(atu) suo cui merito titul(um) posuit Vlp(ia) Marcia coiuxs.



In dieser Inschrift wird der Name des Kaisers Marcus Aurelius nicht direkt genannt, obwohl sie dessen Zeit, wie ich betont habe, angehört; trotzdem enthält sie eine genaue chronologische Angabe, die uns veranlaßt hat, sie in diesen Rahmen einzufügen. Es ist die Rede von den Kostoboken, die, wie man aus literarischen Texten und Inschriften weiß, die Provinzen der Balkanhalbinsel, einschließlich Skythien, um das Jahr 170 (siehe S. 195) angegriffen haben. Wir erfahren aus der Inschrift, daß Fufidi(u)s Lucianus vor seinem Todesjahr 170 *dec(urio) m(unicipii)* gewesen war, und daß er im Augenblicke des Angriffes die Stelle eines *duouir* bekleidete, also den höchsten Posten in der munizipalen Organisation. Er starb in Ausübung seines Amtes, von den Kostoboken dahingerafft — *deceptus a castabocos*. Die Form *deceptus* — das Partizipium des Perfekts passiv von *decipio* — vor einem Substantiv, das die Ursache der vom Subjekt erlittenen Handlung angibt, findet ihre Analogien auch anderwärts im Reich. Eine in Kamenopole[35], in Bulgarien gefundene Inschrift nennt einen *miles legionis deceptus a barbaris* und eine andere Inschrift aus dem Bezirk Verona[36] gibt eine Person *deceptus a daciscis in bello proelio* an. In Dalmatien findet sich dieser Ausdruck mehrere Male: in einer Inschrift aus Salona[37], *fato deceptus non ab homine*, in einer anderen ein *deceptus a latrone*[38].

Die Verwendung des Akkusativs an Stelle des Ablativs ist nicht vereinzelt und erklärt sich durch die Entstellungen des Vulgärlateins in

[35] CIL, III, 12.392.
[36] CIL, V, 3372; vgl. auch 3468.
[37] CIL, III, 14.644.
[38] CIL, III, 8830; vgl. auch V, 4612, VIII, 2451; Im *Thesaurus linguae latinae*, V, 1910, S. 178, *decipio* hat unter anderen auch die Bedeutungen: *destituere, spoliare, orbare*; *deceptus, uita priuatus, mortuus.*

den Provinzen. Das Vorwort *a* (*ab*) mit dem Akkusativ, wie in unserer Inschrift, ist hier angewendet im Sinne von „von" an Stelle eines Ablativus Instrumentalis und wir finden es in diesem Sinne in Moesia Inferior, Thrakien, Italien, Afrika und in anderen Teilen des Reiches [39].

V. Pârvan hat eine Inschrift aus Ulmetum publiziert [40], in der wir *a uos ad nos* finden. Eine Inschrift aus Afrika [41] gibt uns eine unserem Text naheliegende Ausdrucksweise *ab hostem in pugna occisus*. Die Beispiele könnten noch vermehrt werden. In Tropaeum finden wir zahlreiche Formen des Vulgärlateins. In unserer Inschrift ist am Ende das Wort *coiux* ohne *n* geschrieben und der Buchstabe *x* durch *s* verstärkt. Diese Erscheinung wurde schon von den Linguisten erklärt, so daß wir uns damit nicht mehr zu beschäftigen brauchen [42].

Man kann somit behaupten, daß die Stadt Tropaeum den Munizipiumsrang *vor* dem Jahre 170 erhalten hat. Aus der Inschrift geht nicht hervor, daß dieser Rang der Stadt durch M. Aurelius erteilt worden ist. Doch mit Rücksicht darauf, daß die Tropaeum nächstgelegenen Städte, wie Durostorum und Troesmis, den Munizipiumsrang von diesem Kaiser erhalten haben, — Durostorum zwischen 169—176 und Troesmis nach 167 [43] — kann man schließen, daß Tropaeum sich diesbezüglich einer allgemeinen, in dieser Zeit in Moesia Inferior genommenen Maßnahme erfreut hat. Aus dem gleichen Grund, so nimmt man an, hätte auch *Nouae* [44], dessen Munizipiumsstellung vor kurzem festgestellt worden ist, diesen Titel, ebenfalls unter M. Aurelius, erhalten. Wenn der kaiserliche Gentilname, der gewöhnlich dem Namen der im Rang zu *municipium* oder *colonia* (*municipium Aurelium Durostorum*, *colonia Vlpia Oescus*) erhöhten Stadt beigefügt wird, bei Tropaeum fehlt, so bedeutet das keine Ausnahme. Auch bei Troesmis finden wir nicht den kaiserlichen Gentilnamen (*municipium Troesmensium*) [45], so wie auch bei anderen Städten. Der vollständige Name des Munizipiums Tropaeum scheint *municipium Tropaeum Traiani* oder *municipium Traianensium Tropaeensium* gewesen zu sein (siehe weiter unten S. 202—203), während der gekürzte, häufiger gebrauchte Name *municipium Tropaeum*(*aei*) war.

Der Grabstein des L. Fufidi(u)s Lucianus, decurio municipii, bringt wieder das Problem des Kostobokenangriffs auf Tropaeum, in der Dobrudscha, und auf der Balkanhalbinsel zur Diskussion.

Wie bekannt, hat man zum ersten Mal vom Kostobokenangriff in Tropaeum in Zusammenhang mit der dort im vergangenen Jahrhundert

---

[39] Jules Pirson, *La langue des inscriptions latines de la Gaule*, Bruxelles, 1901, S. 195; H. Mihăescu, *a. a. O.*, S. 171 — 172, Paragr. 211 — 212 mit zahlreichen Beispielen.

[40] V. Pârvan, *Cetatea Ulmetum*, II, AARMSI, Ser. II, *tom.* XXXVI, Bukarest, 1914, S. 333.

[41] CIL, VIII, 14.603.

[42] H. Mihăescu, *a.a.O.*, S. 102 — 103, Paragr. 104, S. 107, Paragr. 111.

[43] V. Pârvan, *Municipium Aurelium Durostorum*, (Auszug aus Riv. di Fil. classica, II) Torino, 1924, S. 14 — 16; Kornemann, RE, XVI, 1935, Sp. 604; R. Vulpe, *Hist. anc. Dobroudja*, S. 201, 249; ders., *Le nombre des colonies et des municipes* ... S .147 — 148.

[44] R. Vulpe, *a. a. O.*, S. 149.

[45] CIL, III, 6172, 6173, 6177.

entdeckten Inschrift gesprochen, die uns von einem von den Kostoboken getöteten Thraker namens Daizus Comozoi (filius) *interfectus a castabocis*, meldet; diesem errichteten seine Kinder *Iustus et Valens* den Grabstein zur Erinnerung[46].

Gr. Tocilescu[47] und besonders V. Pârvan[48] haben sowohl bezüglich der Kostobokeninvasion als auch des Datums sowie des Ausmaßes Ansichten geäußert, die heute viel mehr abgestuft, ergänzt oder sogar modifiziert werden können. Keiner der beiden Gelehrten hat eine entschiedene Haltung eingenommen hinsichtlich des Datums des Ereignisses. Sie glauben, daß sich der Kostobokenangriff in den Jahren 170—175 abgespielt hat. Die eingehenden, von Anton von Premerstein[49] gemachten Studien über den Kostobokenangriff im Römischen Reich, die Tocilescu und Pârvan nicht gekannt haben, haben einen wesentlichen Beitrag bezüglich des Angriffsmomentes und der Umstände, unter denen er sich zugetragen hat, sowie hinsichtlich seiner Folgen gebracht. Ebenso bringen auch die neueren Untersuchungen von O. V. Kudriaţev[50], N. Gostar[51] und I. I. Russu[52] Feststellungen hinsichtlich einiger dunklen Stellen aus der Geschichte dieses thrako-dakischen Stammes.

Was das Invasionsdatum anbetrifft, ist die Mehrzahl der Forscher heute einig, das Jahr 170 anzunehmen. Es wird aber auch angenommen, daß sich das Ereignis im Jahre 175—176 (u.zw. Ende 175 und Anfang 176) vollzogen hat[53]. Obgleich die von Premerstein für das Jahr 170 vorgebrachten Argumente zahlreich und, meiner Ansicht nach, schwer zu widerlegen sind, halten wir es trotzdem nicht für unnütz, unsererseits einen Beweisgrund hinzuzufügen, der sich aus dem Grabstein des Fufidi(u)s Lucianus ergibt. Dieser enthält eine Angabe, die die Möglichkeit der Datierung ins Jahr 176 ausschließt. Der Inschriftentext besagt klar, daß Fufidi(u)s Lucianus von den Kostoboken getötet worden ist, während er *duumuir* war, *duumuiratu suo*. Heute wissen wir genau (nach der Inschrift vom Jahre 181, wo wir *II uiri quinquennales* erwähnt finden), daß im Jahre 176, in Tropaeum, von neuem die *II uiri quinquennales* vor-

---

[46] CIL, III, 14.214[13] = ILS, 8501.

[47] Gr. Tocilescu, *Fouilles et Recherches*.... S. 196 — 197; ders., RIAF, IX. 1903, S. 44 — 45.

[48] V. Pârvan, *a. a. O.*, S. 6, 7, 10, 11; ders., *Mun. Aur. Durostorum*, S. 5, 17.

[49] Anton von Premerstein, *Untersuchungen zur Geschichte des Kaisers Marcus*, Klio, XII, 1912, S. 145 — 166: *Der Einfall der Kostoboken*; ders., RE, XI, 1921, s. v. *Kostoboken*, Sp. 1504 — 1507.

[50] *Вторжение Костобоков в балканские провинции Римской Империи*, VDI, 3, 1950, S. 56—70.

[51] *Ramura nordică a dacilor, Costobocii*, in Buletinul Univ. V. Babeş-Bolyai, Seria Şt. Sociale, Cluj. Tom. I, Heft 1 — 2, 1956, S. 183 — 199.

[52] *Les costoboces*. Dacia, N. S. III, 1952, S. 340 — 352; vgl. auch S. Popescu — Vl. Zirra, *Contribuţii la problema dacilor liberi*, AVB, Seria St. Sociale, Istorie, 5, 1956, S. 95 — 104; D. Tudor, *Răscoale şi atacuri «barbare» în Dacia Romană*, Bukarest, 1957, S. 74 — 75.

[53] Vgl. die Diskussion bei Premerstein, *a. a. O.*, in Klio, S. 151ff.; Kudriavzev, *a. a. O.*, 58 — 63.

handen sein mußten [54]. Fufidi(u)s Lucianus ist kein *quinquennalis* und wenn er es gewesen, wäre diese Spezifizierung in der Inschrift angeführt worden. Das einzige Datum, mit dem viele Quellen übereinstimmen, ist somit das Jahr 170. In Eleusis und in Ahaia scheinen die Kostoboken in der zweiten Hälfte des Jahres angekommen zu sein, nach dem Monat August, wie aus einer Glosse zum Diskurs des Rhetors Aelius Aristides hervorgeht [55]. Es ist somit wahrscheinlich, daß die Kostoboken in der ersten Hälfte des gleichen Jahres sich in der Dobrudscha befunden haben.

Hinsichtlich des Ausmaßes und der Folgen des Angriffs gibt uns die neue Inschrift die Möglichkeit, sie in einem anderen Licht zu sehen. V. Pârvan glaubte, daß der Angriff auf Tropaeum „keine allzu schwere Folgen gehabt hat, außer dem Tode einiger Einwohner wie Daizus Comozoi (filius), dem seine am Leben gebliebenen Söhne einen Grabstein setzten" [56]. So konnte man damals sprechen, da man nur wenige Dokumente über den Kostobokenangriff kannte, während in Tropaeum nur eine einzige Inschrift vorhanden war, die mit dem Namen eines thrako-dakischen Privatmannes versehen war. Heute, da wir eine Inschrift haben, die besagt, daß sogar der Duumvir der Stadt bei diesem Anlaß seinen Tod fand, ändert sich die Perspektive der Beurteilung. Obgleich wir keine Details über die Todesumstände haben und aus den Worten *deceptus a castabocos* nicht allzuviel entnehmen können, so sind wir der Ansicht, daß Fufidi(u)s Lucianus in seiner Eigenschaft als für die Verteidigung Verantwortlicher und als Kommandant der städtischen Miliz gefallen ist, eine Eigenschaft, die sich aus seiner amtlichen Stellung ergab.

Nach unseren heutigen Kenntnissen über die damals in Skythien vorhandenen römischen Truppen ist es leicht möglich, daß sich die Einwohner von Tropaeum genötigt sahen, sich dem Angriff nur mit lokalen Mitteln zu widersetzen oder mit einer nur kleinen Schar von Reichstruppen. Man weiß, daß die leg. V Macedonica mit ihrem Sitz in Troesmis, im Jahre 167 in die Provinz Dazien verlegt wurde, da es die markomanischen Kriege so verlangten [57]. Ebenso wahrscheinlich ist es, daß einige Einheiten der legio XI Claudia von Durostorum an die gleiche Front abgegangen sind [58]. Vielleicht ist mit ihrem Abzug auch die militärische Abteilung, die in Tropaeum zum Schutze der Stadt und des Tropaions weilte, von dort abgezogen. Die letzte Erwähnung der Anwesenheit einer Einheit der legio XI Claudia in Tropaeum vor dem Angriff ist die vom Jahre 161.

---

[54] Auf der gleichen Grundlage kann man auch das Datum 216 für die Inschrift aus Caracallas Zeit feststellen. Wenn wir den Zeitraum nach 181 von einem Quinquenium zum anderen, während dessen die II viri quinquennales gewählt werden mußten, berechnen, so finden wir, daß in der Zeit, in der Caracalla Alleinherrscher war, die quinquennales nur für das Jahr 216 sein können.

[55] Vgl. Premerstein, *a. a. O.*, S. 151-153.

[56] *Celatea Tropaeum*, S. 11.

[57] V. Pârvan, *Mun. Aur. Durostorum*, S. 14; Ritterling, RE, XII, 1925, Sp. 1578 — 1579; R. Vulpe, *Hist. anc. Dobroudja*, S. 249.

[58] Ritterling, *a. a. O.*, spricht nicht von einer Versetzung der Legion in Dazien in dieser Zeit, sondern hält Durostorum für ihren ständigen Sitz, nach dem Jahre 106, in welchem sie aus Pannonien zurückkehrt.

Etwas später, nach dem Einfall der Kostoboken, kommen die Einheiten der legio XI Claudia zurück in ihr Lager von Durostorum, so daß die Stadt Tropaeum wieder in ihre Verteidigungszone eintritt, wie es die Inschriften aus dem III. Jh. zeigen [59].

Die Kostoboken nützten die Niederlage des römischen Heeres und den Tod des M. Claudius Fronto, *leg(atus) Aug(usti) pro praetore prouinciarum trium Daciarum et [Moesiae] Super(ioris)* [60] an der Front von Dazien und Pannonien, sowie den Mangel einer gehörigen Verteidigung des Skythienlimes aus und drangen, wahrscheinlich mit den Roxolanen, Bastarnern, Alanen, Peucinern [61] vereint, ins Land ein und verwüsteten einen großen Teil des Reiches, darunter auch Tropaeum.

Daß die Verteidigung der Stadt Tropaeum nur mit lokalen Mitteln gesichert werden konnte, bestätigt uns, wie wir glauben, auch die Lage anderer von den Kostoboken geplünderten Städte. In einigen Texten und Inschriften wird von „Freiwilligen" gesprochen, die, in Haufen zusammengeschart, einen heftigen Widerstand leisten. So hat in Elatea (Phokis), wie uns Pausanias [62] berichtet, „ein Mann namens Mnasiboulos eine militärische Einheit organisiert und nach dem Tode vieler Barbaren fiel er selbst im Kampf". In Thespiai (Boeotien) erlassen der Rat und das Volk einen Beschluß zu Ehren eines Korps von jungen Freiwilligen, die einen sehr glücklichen und notwendigen Feldzug unternehmen (εὐτυχεστάτη καὶ εὐσεβεστάτη στρατεία [63]. Derartige Fälle kennen wir auch aus anderen Orten [64]. Da die Verteidigungsmöglichkeiten gering waren, dürfen wir uns nicht wundern, daß die Provinzen Moesia Inferior, Thrakien, Makedonien, Phokis, Boeotien, Achaia von den Barbarenbanden (λῃσταί = Banditen, Räuber, wie sie in den Dokumenten genannt werden) [65], geplündert worden sind. Selbst der Eleusistempel wird von den „Sauromaten" [66] zerstört, was den Rhetor Aelius Aristides veranlaßt, die Zerstörung des berühmten Denkmals zu beklagen. Die überraschende Eile, mit der sich der Überfall zugetragen hat, sowie der günstig gewählte Augenblick können uns den Erfolg des Barbarenfeldzuges erklären.

---

[59] V. Pârvan, *Cetatea Tropaeum*, S. 11; vgl. CIL, III, 13.736, 14.214[6] und eine unveröffentlichte Inschrift: *militi(es) leg. XI Cl.*

[60] CIL, VI, 1377 (= 31.640), ILS, 1098; v. Premerstein, Klio, 1912, S. 145, 149; C. Daicoviciu, *La Transilvanie dans l'antiquité*, Bukarest, 1945, S. 99, 102.

[61] *Hist. Aug.* (*vita Marci* 22, 1) erwähnt (in geographischer Reihenfolge) folgende Völkerschaften, die das römische Reich bis zum Jahre 172 angegriffen haben: *Gentes omnes ab Illyrici limine usque in Gallian conspirauerunt, ut Marcomani, Varisti ... Roxolani, Basternae, Halani, Peucini, Costoboci ... magno igitur labore etiam suo gentes asperrimas uicit.*

[62] Pausanias, X, 34, 5.

[63] A. Plassart, *Une levée de volontaires thespiens sous Marc Aurèle*, Mélanges G. Glotz, II, Paris, 1932, S. 731 — 738.

[64] *Eleusis*: BCH, XIX, 1895, S. 119, Nr. 2; IG, III, 713; Athen. Mitt., IX, 1884, S. 387; *Attica*: BCH, VI, 1882, S. 195; P. Kastriotis, Γλυπτὰ τοῦ Ἐθνικοῦ Μουσείου, I, 1908, S. 313, Nr. 1775; BCH, VIII, 1884, S. 470; vgl. im allgemeinen v. Premerstein, *a.a.O.*, S. 150 — 154.

[65] Pausanias, *a. a. O.*

[66] Völkerschaften des europäischen Sarmatiens, zwischen Tyras und den Donaumündungen. Vgl. Amm. Marc. XXII, 8, 42: *Europaei sunt Halani et Costobocae gentesque Scytharum.* Vgl. Premerstein, *a a. O.*, S. 146 — 147, S. 153.

Daher erscheint mir nicht ganz unwahrscheinlich die Annahme, daß die Städte Callatis[67], Philippopolis[68] und vielleicht auch andere (Apollonia)[69], infolge dieser Invasion zu leiden hatten. Die Wiederaufrichtung der Ringmauern von Callatis (*Ciuitas Callatianorum muros exstruxit*) und von Philippopolis in den Jahren 171—172 ist mit diesem Ereignis in Verbindung gebracht worden[70]. Daß aber die Küstenstädte von den Kostoboken oder ihren Verbündeten, den Roxolanen, Alanen, Bastarnern ausgeplündert wurden, kann nicht behauptet werden. Die Route, die die Barbaren bei ihrem Überfall eingeschlagen haben, ist heute nicht genau festgestellt. Die Gelehrten sind in dieser Hinsicht geteilter Meinung. Die einen nehmen an, daß der Angriff zu Meere erfolgt wäre, woher einzelne Haufen ins Innere eindrangen, während andere nur einen Angriff zu Lande annehmen[71].

Die Römer greifen mit Truppen erst im Jahre 171 an, in welchem Jahre sie an der Spitze einer vexillatio *per Achaiam et Macedoniam... aduersus Castabocas* den L. Julius Vehilius Gratus Julianus (procurator Aug. et praepositus...)[72] entsenden. Um die Macht der Kostoboken noch mehr zu schwächen und sie zum Rückzug zu zwingen, einigen sie sich mit den Vandalen Asdingen, um sie zu einem Überfall und zu einem Raubzug ins Land der Kostoboken zu veranlassen. Im Tropaeum langt wahrscheinlich in dieser Zeit eine vexillatio leg. I Ital. et V Macedon. an. Der in Giuvegea, in der Nähe von Adamklissi, aufgedeckte und zu Ehren des Neptuns errichtete Altar feiert wahrscheinlich den Sieg über die eingebrochenen Barbaren[73].

---

[67] S. Lambrino, *Valerius Bradua, un gouverneur de la Mésie Inférieure*, RIR, V — VI 1935 — 1936, S. 321 — 332.

[68] CIL, III, 7409 = ILS, 5337; S. Lambrino, *a. a. O.*; G. Mihailov, IGB, III$_1$, 1961, 878: *Imp. Caes. M. Aurelius Antoninus... murum ciuitati Philippopoli[tanorum dedit uel extruxit]*.

[69] Premersteins Hypothese (Klio, 1912, S. 150), die auf einer griechischen Inschrift fußt (G. Mihailov, IGB, I, 400). Nach der Buchstabenform ist die Inschrift (von Kalinka, Salač, Dessau) aus dem II. Jh. u. Z., von anderen Gelehrten (Kleinsorge, B. Pick, Patsch usw.) aus dem I. Jh. v. u. Z. datiert; hinsichtlich des Wortes ἔκπτωσις ist behauptet worden, daß es sich auf die Zerstörung der Stadt zu Lukullus Zeit (71 v. u. Z) oder auf Burebista (Mitte des I. Jhs v. u. Z.) bezöge. G. Mihailov, *a.a.O.*, datiert das Denkmal in die Jahrhunderte II — III: *non solum formae litterarum imprimis B et L, sed omnis stylus scribendi titulum sec. II^{p} vel potius III^{p} putare nos cogit.* In Unkenntnis des Beitrags von Premerstein bringt er die Inschrift nicht in Verbindung mit den Kostobokeneinfällen, doch weist er zunächst die Hypothese zurück, wonach ἔκπτωσις sich auf ein Ereignis aus dem I. Jh. v. u. Z. bezieht.

[70] S. Lambrino, *a. a. O.*

[71] Siehe die Diskussion bei Premerstein, *a. a. O.*, S. 162 — 164.

[72] CIL, VI, 31.856; ILS: 1327.

[73] CIL, III, 14.433 = ILS, 9118: *Nept(uno) Aug(usto) sac(rum) uexil(latio) leg(ionis) I Ital(icae) | M(oesicae) et V Ma(cedonicae) D(acicae) Trop|[ae]i (agens) sub curam|Eptidi(i) Modesti (centurionis) leg(ionis) V Mac(edonicae) et |Valeri(i) Clementis |(centurionis) leg(ionis) I Ital (icae) u(otum) s(oluit) l(ibens) m(erito)*. Die Inschrift ist im Dorfe Giuvegea, Bezirk Constanţa (vgl. Tocilescu, *Fouilles ...*, S. 202, Nr. 25) und nicht in Kadikiöi, Bulgarien (CIL, *a. a. O.*, und RIAF, IX, 1903, S. 30 — 31, Nr. 44) aufgedeckt worden. Dafür spricht auch die Steinart, die gleiche wie beim Mausoleum. Die Lesart der Zeilen 3 — 4 ist keineswegs sicher; in Fouilles, *a. a. O.*,: *M(oesiacae) et V Ma(cc)d(onicae) Trop(aeo) [Tra]i(ani)*; ILS, *a. a. O.*: *M(oesiae)*. Premerstein in Klio 1912, S. 148—149: *[V] M(acedonicae) et VII ad Trop(aeum) [T]roi(ani) sub curam Septidi* ... Heute ist der Stein an jener Stelle verletzt. Wir kommen darauf in einem anderen Aufsatz zu sprechen.

Unter die Soldaten, die bei der Säuberung der Provinz von den Barbaren und bei ihrer Organisierung teilgenommen haben, möchte ich auch jene *evocati* rechnen, die in die Armee im Notfalle wieder aufgenommen wurden und die wir aus den drei Altären aus Adamklissi kennen; sie sind wahrscheinlich ähnlichen Inhaltes, aber verschiedenen Gottheiten geweiht [74]. Ihrer Schrift nach gehören sie der gleichen Zeit an. Das Vorhandensein der *evocati leg. I Italicae et V Macedonicae* in Tropaeum kann nur in einer Zeit erklärt werden, in der wir das Fehlen einer Abteilung der leg. XI Cl. feststellen, die von rechtswegen die Überwachung des Tropaeums und der Stadt zu besorgen hatte.

Angesichts des Ausmaßes dieser Barbareninvasion werfe ich von neuem die Frage auf, ob die Kostoboken bis nach Afrika vordringen konnten, wie es v. Premerstein annimmt [75]. Sicherer scheint mir derweilen ihr Feldzug in Asien, wo einige Inschriften [76] und eine Ammianus Marcellinus-Stelle, XXXI, 5, 15, nach einer geistreichen Interpretation Premersteins [77], dies zu bezeugen scheinen. Wie dem auch sei, das Problem einer größeren Koalition von Barbarenstämmen, die ins Reich als Verbündete mit den Kostoboken oder unter deren Führung einfielen, erscheint heute wahrscheinlicher.

Der Invasionsumfang und ihr Erfolg stellt Pârvans Annahme, wonach die Kostoboken eine Expedition unternommen hätten nach einer Niederlage, die ihnen die Vandalen beigebracht, welche ihnen das Land weggenommen und sie gezwungen hätten, sich südlicher neue Wohnsitze zu sichern [78], unter Fragezeichen. Der von Dio Cassius [79] erwähnte Asdinger-Zwischenfall kann *nach* der Invasion vom Jahre 170, zwischen 171—172 datiert werden und muß als eine infolge der schwierigen Lage aufgezwungene Tatsache der Römer angesehen werden. Die Familie des Königs Pieporus, *rex coisstobocensis* [80], wird nach Rom, ins Exil oder als Geisel, erst nach der Niederlage gekommen sein. Anderenfalls müßten wir, infolge des Todes der besten Kämpfer, das Erlöschen eines Feldzuges, der so ergebnisreich sich erwiesen hat, noch in seinen Windeln annehmen.

Wenn wir das oben mitgeteilte epigraphische Material übersehen, kommen wir zur Feststellung, daß in Tropaeum die Munizipalorganisation noch von M. Aurelius herrührt. Die Leitungsorgane sind vertreten durch *duoviri*, *aediles*, *quaestores*, *scribae* und durch den *ordo decurionum*. In den Inschriften aus den Jahren 181 und 238 sind diese Kollegien in ihrer Rangordnung angeführt. Die oberste Instanz ist durch zwei Personen vertreten; die *duoviri* (*duumviri*, *duumveros* [81]) *duumvirales*, für die aus

[74] CIL, III, 14.214 [3]

[75] Premerstein, *a. a. O.*, S. 155; vgl. CIL, VIII, 14.667; I. I. Russu, *a. a. O.*, S. 350—351.

[76] CIG, 3491; Athen. Mitt. XXIV, 1899, 232, Nr. 71; CIG, 3493, vgl. Premerstein, *a. a. O.*, S. 165.

[77] Premerstein, *a. a. O.*, S. 142—145.

[78] *Getica o protoistorie a Daciei*, Bukarest, 1926, S. 240—241.

[79] LXXI, 12 (III, S. 254 Aufl. Boissevain).

[80] CIL, VI, 1801 = ILS, 854.

[81] Für den Vorgang des betonten I Lautes in E, vgl. H. Mihăescu, *a. a. O.*, S. 63—64, Paragr. 37.

dem Amte Ausgeschiedenen, und die *duumuiri quinquennales*. Eine Inschrift, deren Text heute nicht sicher feststeht, da das Ende verloren gegangen ist und der lückenhafte Anfang heute anders gelesen wird, gibt uns den Titel *duouir iure dicundo* [82].

In Tropaeum finden wir in den uns erhaltenen Inschriften keine Fälle, wo die vier Personen, welche die Kollegien der vier hohen Beamten — zwei mit besonderen gerichtlichen Befugnissen und zwei mit ökonomisch-administrativen — bildeten, mit ihrer vollständigen Terminologie genannt werden, u.zw. die ersten *duouiri iure dicundo* (außer einem einzigen Fall, doch auch dieser zweifelhaft), während die anderen *duouiri aediles* oder mit einer anderen Formel, *quatoruiri iure dicundo* bzw. *quatoruiri aediles* [83].

In den uns vorliegenden Beispielen und dies ist nicht eine Ausnahme für Tropaeum, werden die höchsten Beamten einfach *duouiri* (*duumuiri*), *duumuirales*, *II uiri quinquennales* genannt. Diese Benennung steht *immer* nach den Personennamen, denen ein Vorwort vorausgeht. Die höchsten Beamten, *duumuiri*, waren wohlweißlich eponyme Beamte und deswegen erscheinen in den Dokumenten ihre Namen zusammen mit dem Vorwort *per* mit dem Akkusativ oder manchmal mit dem Ablativ (p[er] M. Vlp(ium)... [et ... P]isc[inum] II uir(os) und *per* Qui(ntio) Prisciano et Iuli(o) Marco, II uiri quinquennales). Bisweilen fehlt das Vorwort und man verwendet den Ablativus absolutus —*duumuiratu suo*— wie in der Inschrift, in der der Kostobokenangriff erwähnt wird.

Diese Benennungen sind keineswegs belanglos, da der von Mommsen und Bormann [84] begangene Fehler in der Beurteilung der internen Organisierung von Tropaeum von dieser Konfusion herrührt. Es handelt sich um den Kommentar zu einer wichtigen Inschrift aus Tropaeum, auf den wir uns im Laufe der vorliegenden Untersuchung bezogen haben [85]. Das in Rede stehende Denkmal wurde von Gr. Tocilescu[86] in verschiedenen Lesarten mehrmals veröffentlicht. Es wird im MNA, Inv. L. 43, aufbewahrt und befindet sich wegen des auf den Buchstaben aufliegenden Mooses, sowie der Wassererosion in einem schlechten Erhaltungszustande. Doch mit Hilfe der erhalten gebliebenen Faksimilia und auf Grund eines Vergleiches mit anderen Dokumenten ähnlichen Inhalts

---

[82] Vgl. Anm. 11. Es handelt sich um die von Gr. Tocilescu mehrmals veröffentlichte Inschrift: AEM XVII, 1894, S. 106; *Castrul roman dela Adamklissi*, Bukarest, S. 6; AAR Seria II, tom. XIV, Desbateri S. 22, Nr. 5 und in CIL, III 2.462 = 14.437: *Deo|Sancto|Apollini|P. Valerius II uir i. d.* Von dieser Inschrift sind heute nur einige Stücke erhalten, die von D. Tudor (*Materiale şi cercetări arheologice*, II, 1956, Nr. 56, S. 588 — 589) verschieden gelesen worden sind: *Deo Sancto Eron(i) OILINI Soz[omenus]? ... O c|t V]aler(ius) .... IO.*

[83] Joachim Marquardt, *Organisation de l'empire romain* (franz. Übersetzung), I, Paris, 1889, S. 207 — 208; Liebenam, RE, V, Sp. 1804; vgl. auch A. Degrassi, *Duouiri aedilicia potestate, duouiri aediles, aediles duouiri*, in Studi in onore di A. Calderini e R. Paribeni, Milano, 1956, S. 151 — 155.

[84] AEM, XVII, 1894, S. 111 — 112.

[85] S. Anm. 21 — 22.

[86] AEM, VI, 1882, S. 15 — 16, Nr. 29; AAR, Seria II, tom. XIV, 1891 — 1892, Desbateri, S. 31 — 34, Nr. 9; AEM, XVII, 1894, S. 111 — 112, Nr. 55; RIAF, VII, 1894, S. 252; IX, 1903, S. 41, Nr. 52; vgl. *Mélanges d'arch. et d'hist.* XI (1891), S. 253; CIL, III, 7484 = 12. 461; ILS, 7183.

aus Tropaeum und nach einer eingehenden Überprüfung des Steines können wir hier die folgende Lesart der Inschrift geben :

Ordo spl[endi-]
dissima (sic) mun[ic(ipii)]
Trop(aei) per Tib. Cla[ud(ium)]
Germanu(m) e[t] M.
Aur. Flauiu(m) d[uu-
mueros, a(e)dile[s]
Val. Valerianus ę [t]
Iul. Quirillus, qu[a-]
estores Vlp. Hercu-
lanus et Iul. Hercula-
[nus], s[crib]a Coc[ceius]
[po]s(uerunt)

Zeile 2 – 3 AEM VI (1882) S. 15 – 16: mun(icipii) [Tomorum me]trop(oli), Zeile 7: ę heute unsicher. Zeile 11 : AEM a. O. NVS|||| PAÇOÇ ; in RIAF VII, a. O. und AEM, XVII, a. O., Fouilles, a. O., CIL : [nu]s [ma]g(istros) pag(i) Oc ... ; RIAF IX a. O. [nu] s[scr] isa Coc[ceius] : ILS, 7183 : [nu]s [ma]g? pa[g?] Oc ... Zeile 12 CIL, RIAF VII a. O.: [po-] s[uit] aber RIAF, IX, a. O. [po]s(uerunt).

Mommsen und Bormann haben darauf nicht Rücksicht genommen, daß in den Zeilen 5—6 die Titel *duumueros* und *aediles* gesondert zu lesen sind, sie haben sie zusammengenommen. Die verfehlte Lesart der vorletzten Zeile, wo statt [nus] s[crib]a Coc[ceius] [nu]s [ma]g(istros) pag(i) Oc.. gelesen wurde, hat noch mehr zu ihrer Irreführung beigetragen und sie zum Schluß geführt — wie wir gesehen haben — daß bei der Aufzählung der für ein Munizipium bezeichnenden Beamten die *duumuiri iure dicundo* fehlen würde; die vorletzte Zeile, behaupteten die genannten Gelehrten, würde uns zu einer Vicus-Organisation führen.

Die übrigen Leitungskollegien, in absteigender Rangfolge, sind *aediles*, *quaestores*, *scriba(ae)* [87]. Für diese Kollegien gibt es keine Regel für die Titelstellung. In einigen Inschriften steht die Titulatur vor dem Namen (z.B. in der Inschrift mit dem *ordo splendidissima*), in anderen am Ende und es gibt Fälle, in denen im selben Dokument die Titulatur einmal vor, ein andermal nach dem Namen steht. In der Inschrift vom Jahre 181 zum Beispiel und in der aus der Zeit Gordians (238) hat der Titel der *aediles* und *quaestores* seinen Platz nach dem Namen, während der des *scriba* vor dem Namen steht.

Bezeichnend für die Tropaeuminschriften ist, daß unter den Beamten auch der Sekretär erscheint. In zwei Inschriften (die vom Jahre 181 und die aus dem III. Jh. mit dem *ordo splendidissima*) finden wir einen Sekretär, in anderen wieder je zwei (die vom Jahre 238). Die Inschriften dieser Art sind selten. Zum Unterschiede von anderen Städten, in denen der Scriba jeder Beamtenkategorie zugeteilt erscheint und zum Aushilfspersonal gehört — *apparitores magistratuum* — z.B. *scriba duum-*

[87] Vgl. eine Inschrift mit einer ähnlichen Aufzählung der Ämter aber ohne *scriba*, V. Pârvan, *Mun. Aur. Durostorum*, S. 14 – 15; E. Bujor, SCIV, XI, 1, 1960, S. 145 – 146.

viralis (*-licius*), neben einem duovir, oder *scriba aedilicius*, neben einem aedilis [88] erscheinen in Tropaeum ein Sekretär oder zwei für die ganze Stadt. Vielleicht ist dies dem Einfluß der griechischen Städte zuzuschreiben oder dem Umstand, daß Tropaeum kein allzu großes Zentrum war und ein Sekretär oder zwei für alle Beamtenkollegien ausreichten.

Wir halten es für interessant hervorzuheben, daß in Tropaeum, wie auch sonst in vielen Teilen des römischen Reiches, die bedeutenden Munizipalämter von den Mitgliedern derselben Familie bekleidet worden sind, sei es durch wiederholte Bekleidung desselben — der Fall des C. Julius Valentinus, duumviralis, iterum duumvir (bis duumviralis) [89], sei es durch die Bekleidung desselben Amtes durch mehrere Mitglieder der Familie. Der zweite Fall ist uns durch den Grabstein des Ael. Antonius Firmus bezeugt, wo der Vater duumviralis Municipii Tropaei genannt wird, während der eine seiner Söhne, Ael. Ant. Sabinus, duumvir in Ausübung seines Amtes ist, Ael. Ant. Aeternalis, ein anderer Bruder, hingegen ist signifer leg. XI Cl. [90].

Wenn die hier vorgebrachten Dokumente uns Angaben über die juristische Stellung der Stadt im II. — III. Jh., u. zw. über ihre munizipale Organisation bringen, können wir uns fragen, welche Bedeutung wir der Inschrift von Thyatira in Lydien beimessen können, in der in Zeile 21 das Wort (κ)ολωνεία zu lesen ist. Es ist sicher, daß dieses Wort nicht einen juristischen Rang bezeichnet und sich nicht auf Tropaeum, sondern auf eine andere Stadt bezieht. L. Robert nahm an, daß das Wort dort eher eine Stadt als einen juristischen Grad bezeichnete, wobei er an die Stadt Κολωνεία in Thrakien dachte, an die von Armenien oder gar an eine Stadt mit dem Namen Apollonia [91]. Es ist dies jedoch schwer anzunehmen, da der Text, wie wir gesehen haben, dort beschädigt ist [92]. Jedenfalls ist die Dualität *colonia-municipium* oder *colonia-ciuitas* für Tropaeum ausgeschlossen [93].

Es ist schwieriger zu zeigen, wie die Zeile 21 der Thyatirainschrift vom Standpunkt des juristischen Grades der Stadt zu interpretieren wäre. Die Worte λογιστὴς . . . τῆς τῶν Τραιανῶν πόλεως καὶ Τροπησίων geben uns keine klaren Angaben, denn durch *polis* drückten die Griechen

---

[88] Liebenam, *Städteverwaltung im römischen Kaiserreich*, Leipzig, 1900, S. 277; Kornemann, RE, II, Z. R., s. v. *scriba*, Sp. 855 — 856.

[89] CIL, III, 12.473.

[90] CIL, III, 14.214[6]; vgl. auch 14.214[2]. Für die Konstituierung einer Beamtenkategorie in den Munizipien siehe Liebenam, *a. a. O.*, S. 236 — 238, 256ff., RE, IV, Sp. 2330 und XVI, Sp. 635 — 636.

[91] Vgl. Istros I$_2$, 1934, S. 216 — 220.

[92] Vgl. Anm. 28.

[93] Wenn wir die Möglichkeit, die Benennung Κολωνεία von Zeile 21 auf Tropaeum zu beziehen, ausschließen, können wir nicht das gleiche über die Zeile 20 sagen, in der unsere Stadt in unzweifelhafter Weise erwähnt erscheint. In den von L. Robert zu Gunsten dieser Auffassung gebrachten Beweisen kann man heute noch einen anderen hinzufügen: die Cohors I Cilicum, deren Kommandant T. Cl. Alphenus Arignotus, der Titular der Inschrift ist, hat in Skythien stationiert, vielleicht sogar in der Nähe von Tropaeum. Vgl. D. Tudor, *Cohors I Cilicum în Scythia Mică şi Taurida*, AVB, Seria St. Sociale, 5, 1956, S. 45 — 74 und D. M. Pippidi, in Dacia, N. S. VI, 1962, S. 553.

verschiedene juristisch-administrative Begriffe aus[94]: civitas, oppidum, urbs, municipium. Doch das Wort *polis* (πόλις) unserer Inschrift schließt nicht die Bezeichnung des Munizipiums aus, besonders weil wir Beispiele haben, in denen πόλις (πολιτεία) diese Begriffe ausdrücken[95]. Indem wir die Reihenfolge der Wörter in dieser Inschrift umstellen, hätten wir ἡ τῶν Τραιανῶν καὶ Τροπησίων πόλις und in lateinischer Übersetzung *municipium Traianensium Tropaeensium*, das nicht mit *Traianenses Tropaeenses* gleichbedeutend sein kann, der Inschrift aus dem Jahre 115—116, wo jede Nennung von civitas, polis, oppidum fehlt.

Die Benennung der Tropaeumniederlassung im IV. — VI. Jh. erscheint verändert. Im IV. Jh. gibt der Grundstein der von Licinius und Konstantin dem Großen wiederaufgebauten Stadt den Namen *ciuitas Tropaeensium* (ohne Traianensium)[96], während aus der gleichen Zeit eine griechische Inschrift den Namen ἡ πολις τῶν Τροπησιων bringt[97]. Bei Hierokles, Synekdemos (637,8) wird Tropaeum als πόλις bezeichnet, während in De Boor, Notitia Episcopatuum als Bischofsitz genannt wird[98].

Diese neuen Formeln sind in Einklang zu bringen mit der Entwicklung im ganzen Reich, die Ausdrücke *municipium* und *colonia* anzuwenden. Caracallas Edikt hat zur Nivelierung der juristischen Stellung der verschiedenen städtischen Kategorien beigetragen. In dem Augenblick, wo die Kolonien und die Munizipien ihre Überlegenheit gegenüber anderen Städten verloren, waren ihre Titel wertlos. Dazu kamen auch die Folgen der Krise von der Mitte des III. Jhs, die durch die exzessive Beeinflussung des Staates in Dingen der Verwaltung und des ökonomischen Lebens der Städte und durch ihre immer drückendere Belastung zum Verlust der munizipalen Autonomie geführt haben. Die von Diokletian und seinen Nachfolgern durchgeführten Reformen haben noch mehr zum Verschwinden dieser Autonomie beigetragen, da die hierarchischen Unterschiede zwischen den städtischen Kategorien angesichts einer gleichen Behandlung verschwinden mußten[99].

---

[94] RE, Suppl. 1, s. v. *ciuitas*; vgl. A. Mócsy, *Ubique respublica*, Acta Antiqua, X, 1963, S. 374ff.

[95] S. Reinach, *Traité d'épigraphie grecque*, Paris, 1885, S. 252; F. Papazoglu, *Une signification tardive du mot* πολιτεία, RÉG, LXXII, 1958, S. 100 — 105.

[96] CIL, III, 13.734 = ILS, 8938.

[97] Gr. Tocilescu, RIAF, X, 1909, S. 257; CRAI, 1905, S. 565; J. Weiss, Wiener Eranos, 1909, S. 114 — 117: *Eine Brunneninschrift aus Adamklissi* (Dobrudscha).

[98] C. de Boor, *Nachträge zu den Notitiae Episcopatuum*, Zeitschrift für Kirchengeschichte XII, 3 — 4, 1891, S. 531, Nr. 689.

[99] James S. Reid, *The municipalities of the Roman Empire*, Cambridge, 1913, S. 486ff.; RE, XVI, Sp. 609 — 610, 634 — 636.

DION CASSIUS ET LA CAMPAGNE DE TRAJAN EN MÉSIE INFÉRIEURE

PAR

RADU VULPE

Il est certain aujourd'hui que, pendant la première guerre dacique (101—102), l'empereur Trajan eut à lutter non seulement dans le pays de Décébale, en Dacie, mais aussi sur le sol de l'Empire, en Mésie Inférieure, où il dut faire front à l'irruption d'une masse énorme de guerriers daces, germaniques et sarmates, qui avaient forcé les gués du Bas-Danube. C'était un coup de surprise, que le roi dace avait adroitement conçu et préparé. Profondément engagées dans les montagnes de la Dacie, les forces romaines se voyaient menacées d'être enveloppées. En cas de succès de la diversion barbare, il ne serait resté à l'empereur romain que de se retirer précipitamment de Dacie ou de subir un désastre sans précédent. Tout dépendait de la rapidité avec laquelle il allait réagir contre les envahisseurs.

Laissant devant Décébale, en Transylvanie, le minimum des troupes nécessaires à maintenir les positions acquises, Trajan, à la tête du gros de son armée, qu'il fit transporter par eau en aval du Danube, se dirigea avec la plus grande hâte vers les contrées orientales de la Mésie Inférieure, d'où venait le danger. Après plusieurs combats qui culminèrent avec une bataille extrêmement sanglante, il réussit, enfin, à écraser les forces ennemies et à sauver une situation des plus graves. Il revint ensuite dans les montagnes de Dacie et, reprenant l'offensive sur Sarmizegetusa, la capitale du roi dace, il acula celui-ci à demander la paix.

Cette page importante de l'histoire des guerres daciques, encore susceptible de perfectionnement dans les détails, mais incontestable dans ses lignes essentielles, a été reconstituée à peu près uniquement au

moyen des monuments archéologiques [1]. Elle ne figure dans aucune des sources littéraires antiques parvenues jusqu'à nos jours. C'est à peine si l'on peut en déceler un faible écho dans les textes d'Ammien Marcellin (XXXI, 5,15) et de Jordanès (*Get.*, 18), qui, trouvant nécessaire d'expliquer le nom de la ville de *Nicopolis ad Istrum*, fondée par Trajan au nord des Balkans, le rapportent à une victoire de ce dernier sur les Daces et les Sarmates. C'est également à une victoire de Trajan, aussi bien sur les Daces que sur les Sarmates, mais sans précision topographique, que font allusion certaines assertions de Pline le Jeune (*Epist. ad Tr.*, 74) et d'Aurelius Victor (*De Caesaribus*, XIII), ainsi que les brèves mentions chronographiques transmises par Eusèbe, Saint Jérôme, Cassiodore, Georges le Syncelle [2]. Cependant, tout en estimant plus normale une guerre avec les Sarmates dans les régions du Bas-Danube que dans les montagnes de la Dacie, on n'aurait jamais pu conclure à une campagne de Trajan en Mésie seulement sur ces vagues indications. Une pareille conclusion eût été d'autant plus difficile que, chez Dion Cassius, le seul auteur ancien dont on a, tant bien que mal, un récit sur les guerres daciques, on ne trouve pas le moindre mot indiquant une action développée en dehors des montagnes daces ou une intervention des Sarmates dans le conflit.

L'idée d'une campagne en Mésie Inférieure est apparue seulement à la suite des tentatives d'interpréter le bas-relief de la Colonne Trajane. Sur ce monument, après les premières scènes, se rapportant aux débuts de la première guerre, de l'an 101, on remarque que la poussée des forces romaines en Dacie est interrompue, à un certain moment, par une série d'épisodes dénotant un changement brusque du théâtre des opérations (scènes XXXI—XLIV) [3]. On voit des masses de cavaliers daces et sar-

---

[1] Cf. E. Petersen, *Trajans dakische Kriege nach dem Säulenrelief erzählt*, I, Leipzig, 1899, p. 14 — 53; T. Antonescu, *Le Trophée d'Adamclissi*, Jassy, 1905, pp. 18 — 20; 209 — 222; idem, *Columna Traiană, studiată din punct de vedere arheologic, geografic şi artistic*, I, Jassy, 1910, p. 108 — 180 (le second volume n'a pas paru); R. Paribeni, *Optimus Princeps: Saggio sulla storia e sui tempi dell'imperatore Traiano*, I, Messine, 1926, p. 253 — 257; R. Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, Bucarest, 1938, p. 135 — 155; idem, *Les Rures alliés de Décébale dans la première guerre dacique de Trajan*, Studii clasice, V, 1963, p. 233 — 235.

[2] Cf. notre étude de Studii clasice, V, 1963, p. 245 — 246.

[3] Pour les scènes de la Colonne Trajane, nous suivons la numérotation établie par C. Cichorius, *Die Reliefs der Trajanssäule*, Berlin, 1896 — 1900, vol. I — II planches + vol. II — III texte (devenus I — II en 1927 à la suite d'un remaniement des couvertures des exemplaires restés dans le dépôt de l'éditeur; nous trouvons plus commode, pourtant, de nous référer aux vieux chiffres de ces volumes (II — III), entrés en circulation déjà depuis longtemps). Les excellentes reproductions du relief de la Colonne y sont numérotées d'après trois critériums à la fois: les planches en chiffres romains, les scènes toujours en chiffres romains et les segments du moulage, en chiffres arabes. Le procédé de citer les planches serait le plus pratique, mais il ne correspond qu'à la facture de l'ouvrage; aussi l'auteur même n'y renvoie-t-il jamais. Suivant son exemple, nous préférons employer la numérotation *par scènes*, parce que c'est la seule qui se rapporte au sujet même, bien qu'en détail, la séparation des scènes proposée par Cichorius ne soit pas à l'abri des critiques (cf. T. Antonescu, *Columna Traiană*, p. 5 — 16; H. Stuart Jones, *The Historical Interpretation of the Reliefs of Trajan's Column*, Papers of the British School at Rome, V, 1910, p. 437; G. A. Davies, *Trajan's First Dacian War*, JRS, VII, 1917, p. 9, note). Là où il nous semble nécessaire d'offrir au lecteur une précision de plus, nous citons, dans les notes, aussi les numéros des planches. Les scènes XXXI — XLIV, dont il s'agit ici, figurent aux planches XXIII — XXXIV de l'ouvrage de Cichorius.

mates, d'un type somatique différant de celui des Daces, passant à la nage un grand fleuve, évidemment le Danube, et donnant assaut à une forteresse romaine située près de ce fleuve (scènes XXXI—XXXII). Suivent les scènes XXXIII—XXXVII, qui représentent l'embarquement de l'empereur avec ses troupes, dans un port danubien, probablement à Drobeta (Turnu-Severin) [4], l'avance des navires, le débarquement près du terrain envahi par l'ennemi, quelque part entre Oescus (Ghigen) et Novae (Švištov) ou, peut-être, Sexaginta Prista (Roussé) [5], puis, immédiatement, la première rencontre de la cavalerie romaine avec les cataphractaires sarmates. On assiste ensuite (scène XXXVIII) à un combat nocturne (précisé par l'image allégorique de Séléné), probablement sur l'emplacement de la future ville de *Nicopolis ad Istrum*, où les fantassins daces, surpris dans leur camp, sont vaincus, après une résistance acharnée. La bataille suivante, figurée dans les scènes XL—XLI, représente le point culminant de la campagne de Mésie (fig. 5—7); elle est la plus atroce de toutes les luttes racontées par la Colonne. C'est le seul épisode où le sculpteur de ce monument fit paraître des soldats romains blessés (fig. 5—6). La série continue avec la harangue et les récompenses de l'empereur à ses troupes victorieuses (scènes XLII—XLIV), avec le rembarquement pour le retour à Drobeta (XLVI—XLVIII) et avec la reprise des opérations dans les montagnes de la Dacie (XLIX—LXXVII).

---

[4] E. Petersen, *op. cit.*, I, p. 40 — 43, suivi par T. Antonescu, *Columna Traianã*, p. 128, y voit la ville de Pontes, en pensant qu'au moment de l'irruption daco-sarmate en Mésie Inférieure, Trajan devait se trouver dans son camp d'hiver, qu'il aurait établi dans ce port danubien de la Mésie Supérieure, situé vis-à-vis de Drobeta. Nous sommes d'accord que le camp d'hiver devait être situé près de la zone des opérations de Dacie et dans une position convenable pour surveiller en même temps les régions en amont et en aval du Danube, mais il nous semble que Drobeta, qui doit avoir hébergé dès ce temps un camp militaire, répondait mieux à ces conditions que Pontes, séparé du théâtre de la guerre par les eaux du fleuve. Cf. aussi B. W. Henderson, *Five Roman Emperors: Vespasian, Titus, Domitian, Nerva, Trajan, A. D. 69 — 117*, Cambridge, 1927, p. 258. Le développement rapide de Drobeta, qui allait bientôt éclipser sa voisine transdanubienne, après la construction du fameux pont qui les réunissait, plaide dans le sens de cette priorité stratégique, qui dut s'imposer dès le premier moment.

[5] E. Petersen, *op. cit.*, p. 43 — 44, préfère Novae, la ville romaine la plus proche de Nicopolis ad Istrum (env. 50 km), où, d'après Ammien Marcellin et Jordanès, Trajan allait bientôt remporter une de ses victoires. T. Antonescu, qui tendait à concentrer toutes les actions de la campagne de Mésie autour d'Adamclissi, proposa d'abord Durostorum, auj. Silistra (*Le Trophée*, p. 210 — 211), pour se fixer ensuite sur Axiopolis près de Cernavoda (*Columna Traianã*, p. 130). Pourtant, comme cette campagne comporta plusieurs combats, qu'il ne convient pas d'attribuer à un seul lieu et comme Nicopolis ad Istrum s'impose à l'attention aussi par l'importance stratégique de sa position devant le col de Šipka, il faut retenir Novae comme un des lieux les plus indiqués pour le débarquement de Trajan. Mais nous estimons utile, à titre d'éventualité, d'envisager aussi le port danubien de *Sexaginta Prista*, situé à env. 70 km de Nicopolis ad Istrum. Cette localité, dont le nom («Soixante Bateaux») en révèle l'importance pour la navigation sur le Danube, se trouvait en plein essor, comme centre de vie romaine, précisément à la veille de ces événements, comme il résulte de la belle inscription fragmentaire de Roussé, datable en l'an 100, qui vient d'être publiée par V. Velkov (*Из истории нижнедунайского лимеса в конце I в. н. э.*, VDI, 1961, n° 2, p. 69 — 82). Le nom de ce port danubien pourrait être rapproché aussi de ce *nauarium* de la Mésie Inférieure, qui est mentionné comme dépôt de provisions de l'armée (*ad naues frumentarias*), par le papyrus Hunt (Br. Mus. 2851), datant avec la plus grande probabilité de l'an 99 (R. O. Fink, JRS, XLVIII, 1958, p. 102 — 116; R. Vulpe, Studii clasice, II, 1960, p. 337 — 343; *contra*: R. Syme, JRS, XLIX, 1959, p. 26 — 33, proposant l'an 105).

Certaines de ces scènes ont donné matière à bien de controverses avant de recevoir l'interprétation la plus acceptable. En échange, on y a identifié d'emblée et presque unanimement le grand fleuve avec le Danube, les cavaliers cataphractaires avec les Sarmates, les autres barbares, cavaliers et fantassins, avec les Daces. En conséquence, il fut admis dès le début que la première guerre dacique de Trajan dût comporter aussi une action accomplie quelque part à l'est de la Dacie et en Mésie [6]. Seulement, on n'a attribué à cette action que la signification d'un épisode

[6] Les premiers exégètes de la Colonne Trajane, A. Ciaconus (Alfonso Chàcon), *Historia utriusque belli Dacici a Traiano Caesare gesti ex simulacris quae in columna eiusdem Romae visuntur collecta*, Rome, 1576, p. 24 — 26 et R. Fabretti, *De Columna Traiani syntagma*, Rome, 1683, pp. 106, 110 — 111, 243 — 245, parlent très vaguement de certaines opérations sur le Danube et des rencontres avec les Sarmates, mais, pour eux, la plupart des scènes concernant la campagne mésienne se passent en Dacie. Ciaconus, pp. 26, note 161 et 34, note 242, attribue à Trajan le titre de «Sarmaticus», qui n'est attesté par aucune source; il le déduit, probablement, de l'allusion des chronographes de la basse époque au triomphe de cet empereur sur les «Scythes» (c'est-à-dire sur les Sarmates de Jordanès et d'Aurelius Victor), dans des assertions comme *de Dacis et Scythis triumphauit* (S. Jérôme, Cassiodore) ou Δάκας καὶ Σκύθας ὑπέταξε καὶ ἐθριάμβευσεν (Eusèbe, Georges le Syncelle). A l'époque moderne, W. Froehner, *La Colonne Trajane*, Paris, 1865, p. 95 — 107, distingue nettement une «deuxième campagne», de l'an 102, entre la première campagne (depuis le passage du Danube jusqu'après Tapae, l'an 101) et la troisième (reprise de l'offensive sur Sarmizegetusa), qu'il date en 103. Mais, outre cette date erronée, il commet les grosses fautes de localiser toute cette deuxième campagne en Dacie, sans faire place à la Mésie, d'attribuer les scènes de navigation fluviale à un inadmissible voyage en Adriatique pendant l'hiver de 101 — 102 et d'identifier les cavaliers cataphractaires avec les Parthes, qui n'ont jamais lutté en Europe. Un progrès remarquable dans l'interprétation de ces événements a été marqué, ultérieurement, par C. Cichorius, *op. cit.*, II, p. 146 — 218, qui a bien vu la deuxième campagne se déployer sur le Bas-Danube, mais s'est embrouillé lorsqu'il fut question de précisions topographiques. Il localise à Nicopolis ad Istrum un des trois combats de cette campagne, à savoir la rencontre avec les cavaliers sarmates (scènes XXXVI — XXXVII), mais le courage d'aller plus loin vers l'Est lui manque et, au lieu de chercher toujours en Mésie Inférieure les lieux des autres deux batailles (scènes XXXVIII et XL — XLI), il préfère les placer au nord du Danube, en imposant à l'armée romaine, sans l'appui du moindre indice, de franchir le fleuve et de passer en Olténie (II, p. 187 — 205). Cette méprise (et bien d'autres encore) a été corrigée par E. Petersen, *op. cit.*, I, p. 34 — 52, qui a conclu, pour la première fois, que la deuxième campagne eut lieu tout entière sur la rive droite du Danube, depuis l'irruption daco-sarmate des scènes XXXI — XXXII et le débarquement de la scène XXXV jusqu'au rembarquement et au retour, figurés dans les scènes XLVI — XLVIII. Mais, à l'instar de Cichorius, il limite la marche de Trajan à la région de Nicopolis ad Istrum, dans laquelle il place, en échange, tous les trois combats. Le premier qui envisagea de la façon la plus juste le cadre général de la campagne de Mésie fut T. Antonescu (*Le Trophée*, pp. 18 — 20 et 209 — 222; *Columna Traianã*, p. 108 — 180), car il y engloba aussi la Dobroudja avec les monuments d'Adamclissi. Seulement, il ne sut se soustraire à la tentation d'exagérer la signification de cette extension géographique. Aussi fit-il converger toute la campagne de Mésie sur Adamclissi en s'évertuant à situer tous les trois combats autour de cette localité et à fixer le lieu d'embarquement et de rembarquement de l'armée romaine à Axiopolis (cf. la note précédente). Mais, à part cette simplification tout à fait arbitraire, l'idée de prolonger la campagne mésienne jusqu'en Dobroudja a ouvert une nouvelle étape dans la formation d'une conception réaliste de la première guerre dacique de Trajan. Une attitude similaire fut adoptée par R. Paribeni, *op. cit.*, I, p. 256 — 257, qui, dans la distribution des trois combats, fit part aussi bien à Adamclissi qu'à Nicopolis ad Istrum. C'est dans la même voie que nous avons ébauché nos vues sur cette campagne, dans l'*Hist. anc. de la Dobr.*, pp. 136 — 141, 143 — 144.

secondaire survenu pendant les quartiers d'hiver du front de la Dacie occidentale [7].

L'idée d'une campagne de Trajan en Mésie ne s'est consolidée et éclaircie que par suite de la découverte du complexe archéologique d'Adamclissi, dans la Dobroudja, où, grâce aux fouilles dirigées par Gri-

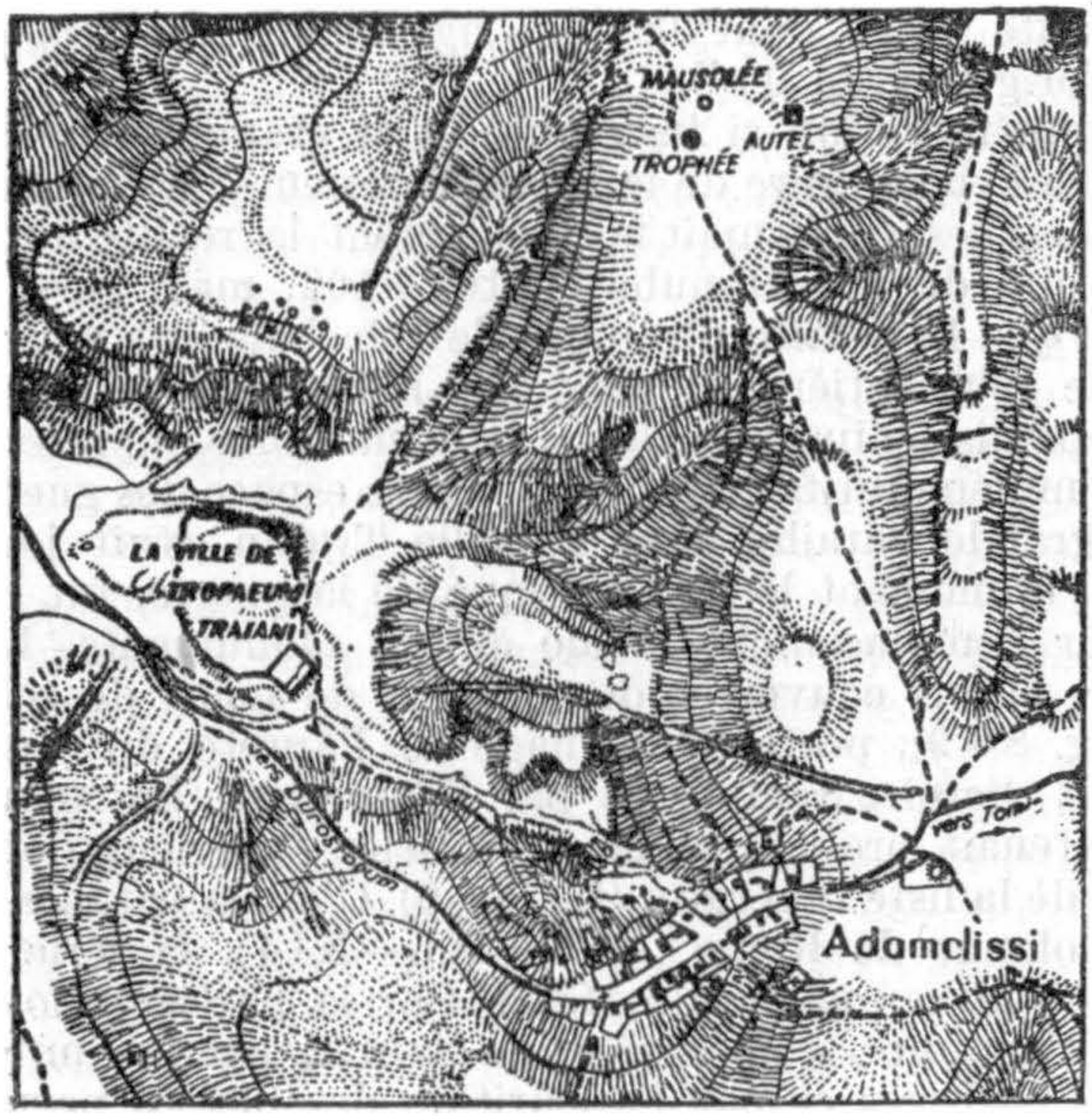


Fig. 1. — Adamclissi. Situation des monuments de Trajan : Autel, Mausolée rond, Trophée. Echelle 1 : 32.000.

gorie G. Tocilescu vers la fin du XIX^e^ siècle, furent découverts les restes de quatre monuments destinés à perpétuer le souvenir de la victoire de cet empereur (fig. 1). Il s'agit, d'abord, du colossal Trophée construit en 109, dont la ruine imposante et les sculptures historiées sont généralement connues[8]. A peu de distance de ce monument il y a les vestiges d'un grand

---

[7] C. Cichorius, *op. cit.*, II, p. 155 — 172, soutenait l'hypothèse tout à fait invraisemblable que Trajan eût passé l'hiver de 101 — 102 à Siscia (Sisak) sur la Save, en rapportant à la navigation sur cette rivière l'embarquement représenté dans la scène XXXIII de la Colonne. Avec une argumentation très bien soutenue, E. Petersen, *op. cit.*, I, p. 36 — 43, refuta cette interprétation, en ramenant l'épisode à un cadre plus logique, près du théâtre de la guerre. V. ci-dessus, p. 207, note 4.

[8] Gr. G. Tocilescu — O. Benndorf — G. Niemann, *Das Monument von Adamklissi : Tropaeum Traiani*, Vienne, 1895, passim ; T. Antonescu, *Le Trophée d'Adamclissi*, passim ; F. B. Florescu, *Monumentul de la Adamklissi : Tropaeum Traiani*, 2^e^ éd., Bucarest, 1961, passim (ouvrage de valeur inégale ; cf. Gabriella Bordenache, Dacia, N. S., IV, 1960, p. 596 — 597 ; VI, 1962, p. 554 — 555 ; I. I. Russu, Studii clasice, V, 1963, p. 430 — 437).

autel funéraire, érigé quelques années avant pour honorer la mémoire d'un grand nombre de soldats romains tombés dans une bataille (fig. 8—9)[9]. Toujours près du Trophée se trouvent les fondements d'un vaste mausolée (fig. 10), mal conservé et encore insuffisamment étudié, mais certainement bâti en même temps que l'autel mentionné et avec du même matériel — un calcaire coquillier[10]. Enfin, à environ 1,5 km du groupe des trois monuments précédents, on peut voir les ruines d'une importante ville, dont le nom significatif de *Tropaeum Traiani* en rappelle l'origine (fig. 1)[11].

Une commémoration si insistante et si grandiose de la victoire de Trajan, dans un lieu solitaire de la Mésie Inférieure, si éloigné de l'objectif des guerres daciques, confirmait non seulement la réalité d'une campagne sur la rive droite du Bas-Danube en 101—102, mais aussi l'importance exceptionnelle que la défaite des alliés de Décébale eut pour le sort de la guerre dacique tout entière. Il n'est pas indifférent de constater que le Trophée d'Adamclissi, ainsi que l'autel et le mausolée, représentent les seuls monuments commémoratifs érigés sur le vaste espace des guerres daciques. C'est que la grande bataille dans laquelle Trajan avait joué sa chance suprême, dans le moment le plus critique de la guerre, fut livrée dans la Dobroudja, sur l'emplacement même de ces monuments. L'autel funéraire, avec ses parois couvertes des milliers de noms de soldats tombés à l'ennemi (fig. 8—9), porte témoignage de l'âpreté du combat et de la difficulté de la victoire remportée par l'empereur. Le mausolée voisin (fig. 10) appartenait probablement à l'officier supérieur dont le nom se trouve en tête de la liste funéraire (fig. 8—9). C'est la bataille avec laquelle finit, sur la Colonne de Rome (scènes XL—XLI), la série des épisodes correspondant à la campagne de Mésie. Par la participation d'un grand nombre de combattants, d'un côté et de l'autre, par les impressionnantes hécatombes de barbares et par l'apparition des blessés parmi les soldats romains, cette image est, de tous les combats représentés sur le monument de Rome, la plus dramatique (fig. 5—7)[12]. Il est évident que l'artiste a tenu à lui accorder une attention toute spéciale.

Comme preuve de la corroboration réciproque des sources archéologiques et de celles littéraires, c'est que les bribes de renseignements des auteurs antiques, si méconnus naguère, concernant les combats de Trajan contre les Sarmates et les origines de *Nicopolis ad Istrum*, sont apparues dans une nouvelle lumière au moment où la campagne de Mésie, sug-

[9] Gr. G. Tocilescu, *Fouilles et recherches archéologiques en Roumanie*, Bucarest, 1900, pp. 63 — 78, 87 — 89; O. Benndorf, *Neues über Adamklissi*, JOAI, VI, 1903, p. 251 — 256; C. Cichorius, *Die römischen Denkmäler in der Dobrudscha*, Berlin, 1904, p. 19 — 41; T. Antonescu, *Le Trophée*, pp. 43 — 49, 212 — 216; idem, *Columna Traiană*, p. 172 — 180; Emilia Doruțiu, *Some observations on the military Funeral Altar of Adamclisi*, Dacia, V, 1961, p. 345 — 363.

[10] Gr. G. Tocilescu, *op. cit.*, p. 89 et fig. 53; C. Cichorius, *op. cit.*, pp. 19 et 37; T. Antonescu, *Le Trophée*, pp. 42, 45, 213 — 215; idem, *Columna Traiană*, p. 177 — 179.

[11] Gr. G. Tocilescu, *op. cit.*, pp. 25 — 28, 55 — 59, 89 — 93, 194 — 202, 209 — 210; V. Pârvan, *Cetatea Tropaeum*, Bucarest, 1912 (réimpression d'après Buletinul Comisiunii Monumentelor istorice, IV, 1911, pp. 1 — 12 et 163 — 191), passim.

[12] C. Cichorius, *Die Reliefs der Trajanssäule*, I, pl. XXX — XXXII.

gérée de manière assez vague par la Colonne Trajane, a été si amplement et si clairement confirmée par les découvertes d'Adamclissi. Ces échos littéraires sont devenus, à leur tour, des moyens effectifs de vérifier et de préciser les conclusions que le groupe des monuments de Dobroudja imposaient.

On a constaté, ainsi, que le nom de *Nicopolis ad Istrum* ou *Victoriae civitas*, comme tient à le traduire Jordanès, est dû aussi à une victoire de Trajan en Mésie, précédant celle d'Adamclissi et il n'est que tout naturel de voir la création même de cette ville dans cette scène de la Colonne (XXXIX), où, entre deux batailles, sont représentés des soldats romains en train de bâtir une place forte. Cette action se passe probablement sur l'emplacement même où eut lieu le combat nocturne de la scène XXXVIII [13]. Quant aux « Sarmates », que la plupart des sources mentionnées désignent aussi sous le nom de « Scythes », nous avons eu ailleurs [14] l'occasion de montrer qu'il ne s'agit que d'une expression géographique, par laquelle, outre les Sarmates proprementdits, étaient entendues aussi les tribus daces et celles d'autres origines des Carpates septentrionales et de Moldavie, ainsi que les éléments germaniques dont le type est reproduit sur les sculptures du Trophée d'Adamclissi et que nous avons identifiés avec les Bures [15], population expressément attestée par Dion Cassius et confirmée par la Colonne Trajane, comme alliée des Daces.

Mais les effets clarifiants des témoignages archéologiques sur les sources littéraires relatives aux guerres daciques ne s'arrêtent pas là. Un des plus surprenants est qu'on a pu déceler des indices concernant la bataille d'Adamclissi même dans le texte de Dion Cassius, en dépit de son silence apparent sur la campagne de Mésie. C'est ce qui fut signalé pour la première fois par l'archéologue roumain Teohari Antonescu. Malheu-

[13] R. Paribeni, *op. cit.*, I, p. 255; R. Vulpe, *Hist. ancienne de la Dobr.*, p. 144. Pour C. Cichorius, *op. cit.*, II, p. 180 — 183, ce n'est que la rencontre avec les Sarmates (scène XXXVII) qui eut lieu là. E. Petersen, *op. cit.*, I, p. 51 — 52 et A. Domaszewski, Philologus, LXV, 1906, p. 320, y font se dérouler tous les combats de la campagne de Mésie; v. ci-dessus, p. 208, note 6. Pour T. Antonescu, *Columna Traiană*, p. 132—133, par contre, aucune bataille ne fut livrée dans cette contrée, ce que nous trouvons erroné, de même que son opinion que la scène XXXIX de la Colonne représenterait la construction de la ville de Tropaeum Traiani (*Le Trophée*, p. 211 — 212; *Columna Traiană*, p. 135 et suiv.), au lieu de celle de la ville de Nicopolis ad Istrum (cf. nos objections dans Studii clasice, V, 1963, p. 238, note 3). Nous trouvons plus naturel que les trois combats fussent livrés dans des lieux différents: la rencontre avec les cavaliers sarmates quelque part entre le Danube et Nicopolis ad Istrum, le combat de nuit tout près de l'emplacement de cette future ville, la grande bataille finale à Adamclissi. C'est le développement logique de toute campagne militaire, depuis la prise de contact jusqu'à l'action décisive.

[14] Studii clasice, V, 1963, p. 245 — 247.

[15] *Ibidem*, p. 223 — 247. T. Antonescu, *Columna Traiană*, p. 100—101, prend attitude, lui aussi, dans le problème de ces Bures, mais, de même que V. Pârvan plus tard (*Getica*, p. 223, note 3), il adhère à l'opinion erronée de Brandis (*RE*, v. *Dacia*, col. 1950), selon laquelle cette population, placée, sur simples conjectures, autour de Buridava sur l'Aluta, serait d'origine dace. Également à tort, T. Antonescu conteste tout rapport entre la scène IX de la Colonne et le messager au champignon écrit mentionné par Dion Cassius, LXVIII, 8, 1. Quant à l'ambassade barbare de la scène XXVII, il y voit des Bures, certes, mais dans les cavaliers daces et non parmi les fantassins germaniques, qu'il identifie, en échange, suivant une erreur très commune, avec les Bastarnes (cf. nos objections dans Studii clasice, V, 1963, p. 239).

reusement, ses justes observations à ce sujet, publiées en 1910, un an après sa mort prématurée, dans un ouvrage d'une valeur inégale, que la postérité rejeta à tort dans sa totalité, tombèrent vite dans l'oubli [16]. Comme personne n'a essayé, depuis, de suivre la voie qu'il avait montrée et comme les discordances du texte de Dion Cassius qui avaient déterminé son interprétation exigent toujours une explication, nous nous proposons, dans ce qui suit, de reprendre la discussion du problème, partant des données des monuments archéologiques, mais en insistant spécialement sur la critique du texte mentionné.

Tout d'abord, quelques remarques sur cette source littéraire. Ce qu'on cite ordinairement à propos des guerres de Trajan sous le nom de Dion Cassius ne représente pas le texte tout entier de l'*Histoire romaine*, tel qu'il fut écrit par cet auteur, mais seulement un abrégé du moine byzantin Xiphilin, à l'usage de l'empereur Michel VII Ducas le Parapinace (1067—1078) [17]. Comme, des quatre-vingts livres formant cette œuvre, plus d'une moitié ont disparu, y compris le LXVIII[e] concernant le règne de Trajan et les guerres daciques, on est réduit à utiliser, à leur place, les fragments sauvés par le compendium de Xiphilin, qui, pour la plupart, contiennent des renseignements extrêmement faibles, à l'égal des rares passages de Dion reproduits par les compilateurs.

Pour se rendre compte de la situation déplorable de l'information littéraire sur les guerres daciques en général, il suffit de se rappeler que les relations transmises par Xiphilin, si fragmentaires et si disparates, représentent tout de même l'unique narration écrite qui fut sauvée de toute la riche littérature antique inspirée par la conquête de la Dacie. Pour le reste, comme nous l'avons déjà montré, on ne dispose que d'allusions brèves et isolées.

En échange, les renseignements contenus dans ce résumé présentent un haut degré d'authenticité par rapport à l'original. Là où l'on a pu les vérifier par d'autres citations extraites de Dion Cassius, on a établi que Xiphilin n'a pas modifié les phrases du texte afin d'en comprimer les idées, mais qu'il s'est contenté du procédé, plus commode, des morceaux juxtaposés [18]. Evidemment, pour ce qui concerne les guerres daciques, la succession de ces *excerpta* arbitrairement selectionnés constitue une narration excessivement pauvre et pleine de lacunes, mais l'on est au

---

[16] T. Antonescu, *Columna Traiană*, pp. 93 — 94, 142 — 143 et notamment 172 — 180. Le défaut capital de ce livre, qui lui a fait tant de tort, consiste dans la velléité d'identifier topographiquement les scènes de la Colonne et de reconstituer l'itinéraire de Trajan, en partant d'une foi inébranlable dans l'infaillibilité des paysages reproduits sur ce monument, si conventionnels en réalité, et sans s'assurer du contenu archéologique des places qu'il croit pouvoir confronter avec ces scènes. Aussi arrive-t-il souvent à prendre pour des *oppida* daces les ruines des châteaux du moyen âge.

[17] K. Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur von Justinian bis zum Ende des oströmischen Reiches (527—1453)*, 2e éd., München, 1897, p. 369 — 370; U. Ph. Boissevain, préfaces à *Cassii Dionis Cocceiani Historiarum Romanarum quae supersunt*, Berlin, 1895 — 1901, vol. II, p. I — XXVI; vol. III, pp. III — X et 187 — 201, notes; R. Paribeni, *op. cit.*, I, p. 28 — 29: Schwartz, *RE*, v. *Cassius Dio*, col. 1720 — 1721.

[18] Ἐκλογαί; cf. K. Krumbacher, *op. cit.*, p. 370.

moins dispensé de ces interventions des « copistes intelligents » qui dénaturèrent tant de documents de l'antiquité [19].

Le fait que l'épitomé de Xiphilin ne fait pas mention de la campagne de Mésie, ou, pour mieux dire, de la plupart de ses opérations, s'explique facilement par le genre de cet ouvrage, qui, naturellement, tendait à simplifier le récit des guerres daciques, en le réduisant à son objectif politique essentiel, qui était la Dacie de Décébale. Si importante qu'elle fût, la partie concernant les opérations de Mésie ne constituait pas moins une longue digression, dont la suppression permettait à l'auteur de l'abrégé de réaliser une considérable économie d'espace.

En déplorant cette regrettable omission, délibérément produite, il ne nous reste qu'à essayer de savoir au moins quels furent les épisodes principaux dont elle nous a privés. Faute d'autres documents écrits qui puissent fournir un moyen de critique comparative, il nous reste, heureusement, un document archéologique d'ordre artistique, qui, par son caractère narratif, équivaut à une œuvre littéraire. C'est la Colonne Trajane, dont le relief figuré n'est que la scrupuleuse traduction en images d'un texte historique, sans doute les *Commentaires* rédigés par l'empereur Trajan sur les guerres daciques [20]. Cet ouvrage s'est entièrement perdu, mais par sa nature officielle, par la provenance directe de ses informations, ainsi que par le prestige de son auteur, il devait être tout indiqué pour servir de source fondamentale à tous les écrits ultérieurs sur les guerres daciques, y compris le livre LXVIII de Dion Cassius. Ce qui rehausse considérablement la valeur du relief de la Colonne comme reflet d'une œuvre littéraire, c'est qu'il reproduit le récit *complet* de ces guerres. Il est aussi d'une véracité indiscutable pour l'ordre des faits et pour leur signification [21]. Ce n'est que pour la reproduction de certains détails qu'on peut avoir des réserves, vu les connaissances limitées du sculpteur pour transposer un texte historique et géographique en figures. De même, il faut lui excuser d'emblée quelques conventions de principe, comme

[19] U. Ph. Boissevain, *op. cit.*, vol. II, p. XXVI : « Fidelius plerumque Xiphilinus Dionem reddit ». A l'instar de bien d'autres savants, Boissevain rejette catégoriquement la conjecture selon laquelle Xiphilin, pour dresser son abrégé, n'eût utilisé qu'un autre épitomé de Dion Cassius, au lieu de son texte intégral. Pour cette conjecture, cf., *e. g.*, K. Krumbacher, *op. cit.*, p. 370.

[20] Cf. nos citations dans Studii clasice, V, 1963, p. 237, note 7.

[21] On ne saurait souscrire au point de vue de Eugenia Strong, *La scultura romana da Augusto a Costantino*, II, Florence, 1926, p. 157—159, qui, contre ses propres premières impressions, s'efforce de nier à la Colonne presque toute valeur documentaire, en en subordonnant les épisodes, avec leur ordre et leur signification, aux nécessités esthétiques de la composition. L'auteur n'a raison que lorsqu'elle se reconnaît la seule personne qui a essayé de « réagir » contre la « tendance » de voir dans le relief de ce monument un véritable témoignage historique. L'artiste anonyme qui en conçut les dessins et qui fut, en un certain sens, « uno dei più grandi artisti di tutti i tempi » (on rencontre une appréciation beaucoup moins élogieuse chez Ch. Picard, *La sculpture antique*, II, Paris, 1926, p. 416—420), n'avait pas besoin d'altérer quoi que ce soit de l'ordre réel des faits pour appliquer aux scènes respectives les canons de son art et pour en faire rehausser le souffle épique et dramatique. Du reste, aucun des exemples que l'auteur a produit pour soutenir son opinion ne résiste à l'examen. Certaines réserves par rapport à la valeur historique du bas-relief de la Colonne ont été exprimées aussi par K. Lehmann-Hartleben, *Die Trajanssäule; ein römisches Kunstwerk zum Beginn der Spätantike*, Berlin, 1926, p. 154, également injustifiées.

l'absence des défaites romaines et des morts parmi les soldats romains, mais c'est à plus forte raison qu'il faut apprécier son scrupule d'objectivité lorsqu'il nous en offre des indices indirects [22]. Là où la lecture de ce monument est devenue claire, comme dans le cas de la campagne de Mésie, on peut l'employer comme base pour l'analyse comparative d'une narration mutilée, comme celle transmise par Xiphilin, qui, en plus, présente l'avantage de remonter, en définitive, aux mêmes Commentaires de Trajan.

Puisqu'il s'agit d'une action encore proche du début de la première guerre dacique, il convient de prendre comme point de départ, pour la comparaison, ce début même. Tout d'abord, à la naissance de la spirale historiée, près du socle de la Colonne, après quelques tableaux pittoresques représentant les postes du *limes* de la rive droite du Danube (scènes I—III), on voit l'armée romaine franchissant le fleuve par deux ponts de bateaux (scènes IV—V), puis pénétrant dans le Banat, par la vallée du Caraş, en suivant l'itinéraire attesté par les seules paroles connues des Commentaires de Trajan, grâce à une citation produite par Priscien : *inde Berzobim deinde Aixim processimus* [23]. Cet itinéraire est marqué sur la Colonne par une longue série de scènes de marches, de constructions militaires, de conseils de guerre, de sacrifices, de harangues (scènes V—VIII). La première rencontre avec un barbare est représentée dans la scène IX, où l'on voit l'envoyé des Bures présentant à Trajan un message écrit sur un grand champignon [24]. Cet épisode est suivi d'une nouvelle série de scènes de marches et de constructions (X—XXIII). Bien tard, dans la scène XVIII, le premier Dace fait son apparition : un espion de Décébale capturé et présenté devant l'empereur. Enfin, ce n'est que dans la XXIV^{e} scène qu'on assiste à la première bataille (fig. 2—3) [25]. Le combat a lieu dans une région accidentée et boisée, probablement à l'entrée de ce que Dion Cassius appelle *Tapae*, c'est-à-dire du défilé qui conduit, de Tibiscum (Caransebeş), par la vallée de la Bistra, vers Sarmizegetusa. Un orage s'est, peut-être, déchaîné pendant la lutte, ce qui expliquerait l'apparition allégorique de Jupiter Tonans favorisant les Romains (fig. 3). Le combat est vif, mais loin d'être le plus important de ceux qui furent reproduits sur la Colonne. Les belligérants sont représentés dans un nombre relativement faible. Les morts, figurés seulement parmi les ennemis, ne sont pas nombreux non plus. Les Daces, forcés à abandonner le terrain,

---

[22] Un des plus récents aperçus critiques des diverses attitudes modernes à l'égard de la valeur documentaire de la Colonne se trouve chez H. Daicoviciu, *Osservazioni intorno alla Colonna Traiana*, Dacia, N. S., III, 1959, p. 317—323.

[23] Priscien, VI, 13 (H. Peter, *Hist. Rom. Fragm.*, p. 324). Sous la forme *Bersouia*, la première de ces deux localités est attestée aussi par la Table de Peutinger, qui permet de la localiser près du village actuel de Jidovin (Berzovia) sur la rivière nommée aujourd'hui *Birzava* ; cf. K. Miller, *Itineraria Romana*. Stuttgart, 1916, col. 544 ; T. Antonescu, *Columna Traianã*, p. 83—85. La seconde localité, mentionnée aussi par Ptolémée, *Geogr.*, III, 8, 4, toujours dans le Banat, sous la forme Αἶζις, était située sur la rivière nommée aujourd'hui Pogoniş ; cf. T. Antonescu, *op. cit.*, p. 85—87 ; V. Pârvan, *Getica*, p. 262.

[24] C. Cichorius, *op. cit.*, II, p. 50—55 et pl. X. Cf. notre étude dans Studii clasice, V, 1963, p. 224 et suiv.

[25] C. Cichorius, *op. cit.*, II, p. 111—121 et pl. XVII—XIX.

mais non effectivement vaincus, se retirent en bon ordre (scène XXV; notre fig. 4). En les poursuivant, les troupes romaines mettent le feu à une localité dace, puis elles arrivent devant une forteresse ennemie, dont les murs sont surmontés de crânes humains empalés, appartenant, peut-être, aux Romains morts dans les défaites subies au temps de Domitien (fig. 4). Dans une des scènes suivantes (XXVII), on voit, se présentant devant l'empereur, une ambassade composée de plusieurs cavaliers et fantassins daces, que précèdent deux Germains pédestres [26], certainement des Bures [27]. Les barbares, arborant une attitude fière, viennent avec des propos comminatoires, que l'empereur, appuyé sur une lance, fait le geste de repousser. En avançant dans le pays ennemi, les Romains rencontrent bientôt une nouvelle ambassade, formée cette fois seulement de Daces pédestres (scène XXVIII), puis ils capturent des familles [28] et des biens des autres Daces, qui ont préféré suivre leur roi dans sa retraite (XXIX—XXX). Ensuite, dans la scène XXXI, le récit change soudainement de décor, pour faire place à l'épisode susmentionné de l'invasion des cavaliers daces et sarmates à travers le Danube, suivie de l'attaque d'une forteresse romaine de Mésie Inférieure, vaillamment défendue par des troupes auxiliaires (XXXII) [29]. La campagne de Mésie est commencée. Nous avons déjà brièvement exposé, ci-dessus, la succession des scènes de la Colonne qui s'y rapportent (XXXI—XLIV).

Passons au texte de Xiphilin extrait du livre LXVIII de Dion Cassius. Tous les épisodes représentés au bas du relief de la Colonne, avec les ponts de bateaux et avec les nombreuses scènes de marches et de travaux militaires, y sont, naturellement, supprimés. Les premiers sept chapitres tirés de ce livre parlent du bref règne de Nerva, de l'avènement de Trajan, des motifs qui l'ont poussé à faire la guerre aux Daces, de son caractère, de ses réalisations administratives, pour finir, au chapitre 7, par la conclusion que « ce n'est pas sans raison que Décébale le craignait » (διὰ ταῦτα μὲν οὖν ἀπεκότος ὁ Δεκέβαλος αὐτὸν ἐδεδίει). Immédiatement après, en passant au premier paragraphe du chapitre 8 (selon Boissevain), Xiphilin commence par faire une brève mention de la marche de Trajan contre les Daces campés à Tapae et par raconter l'épisode correspondant à la scène IX de la Colonne, arrivé pendant cette marche, avec le messager des Bures et de leurs alliés présentant à l'empereur un grand champignon écrit, par lequel celui-ci était invité « de rebrousser chemin et de faire la paix ». Voici le passage tout entier : στρατεύσαντι δὲ τῷ Τραϊανῷ κατὰ τῶν Δακῶν καὶ ταῖς Τάπαις, ἔνθα ἐστρατοπέδευον οἱ βάρβαροι, πλησιάσαντι μύκης μέγας προσεκομίσθη, γράμμασι

---

[26] *Ibidem*, II, p. 134—138 et pl. XXI. Cichorius croit à tort que ces Germains seraient des auxiliaires de l'armée romaine escortant l'ambassade des Daces. E. Petersen, *op. cit.*, I, p. 31—33, met les choses à point, en démontrant qu'ils font partie de cette ambassade, comme alliés de Décébale.

[27] Cf. notre mémoire dans Studii clasice, V, 1963, p. 242—243.

[28] C. Cichorius, *op. cit.*, II, p. 143—145 et pl. XXII. C'est la scène qui doit représenter la capture de la sœur de Décébale; v. ci-dessous, p. 217, note 33.

[29] C. Cichorius, *op. cit.*, II, p. 152—154 et pl. XXIII—XXIV.

Λατίνοις λέγων ὅτι ἄλλοι τε τῶν συμμάχων καὶ Βοῦροι παραινοῦσι Τραϊανῷ ὀπίσω ἀπιέναι καὶ εἰρηνῆσαι[30].

A cet épisode suit, sans aucune transition, le deuxième paragraphe du même chapitre, avec la description succincte d'une grande bataille : συμβαλὼν δὲ αὐτοῖς ὁ Τραϊανὸς πολλοὺς μὲν τῶν οἰκείων τραυματίας ἐπεῖδε, πολλοὺς δὲ τῶν πολεμίων ἀπέκτεινεν· ὅτε καὶ ἐπιλιπόντων τῶν ἐπιδέσμων οὐδὲ τῆς ἑαυτοῦ ἐσθῆτος λέγεται φείσασθαι, ἀλλ' ἐς τὰ λαμπάδια ταύτην κατατεμεῖν, τοῖς δὲ τελευτήσασι τῶν στρατιωτῶν ἐν τῇ μάχῃ βωμόν τε στῆσαι καὶ κατ' ἔτος ἐναγίζειν κελεῦσαι («et se jetant sur eux, Trajan vit beaucoup de blessés parmi les siens et tua bien d'ennemis ; et comme les bandages faisaient défaut, l'on dit qu'il n'épargna pas même ses propres vêtements, mais il les déchira pour en faire des charpies[31] ; quant aux soldats morts dans le combat, il ordonna qu'on leur élevât un autel et qu'on leur fît des sacrifices funèbres chaque année»).

Tout de suite après, avec le paragraphe 3, le récit change de sujet pour faire allusion très fugitivement aux difficiles opérations que Trajan et son général maure Lusius Quietus dirigèrent dans les montagnes de Sarmizegetusa et pour finir avec la demande de paix du roi dace[32] : ὡς δὲ καὶ ἐς αὐτὰ τὰ [ἐπ']ἄκρα ἐπεχείρησε ἀναβῆναι, λόφους ἐκ λόφων μετὰ κινδύνων καταλαμβάνων, καὶ τοῖς τῶν Δακῶν βασιλείοις ἐπέλασεν, ὅ τε Λούσιος ἐτέτωθι προσβαλὼν καὶ ἐφόνευσε πολλοὺς καὶ ἐζώγρησε πλείονας, γνικαῦτα ὁ Δεκέβαλος πρέσβεις πέμψας κ.τ.λ.

Les trois passages que nous venons de reproduire constituent tout le contenu du chapitre 8 et ils représentent en même temps tout ce que Xiphilin nous a transmis sur l'évolution de la première guerre dacique, car dans les chapitres suivants, 9—10, il ne s'agit que des négociations de Décébale, de la paix conclue, du triomphe de l'empereur à Rome et de la déclaration de la seconde guerre. Combien avare cet abrégé, qui ne daigne accorder qu'un seul petit chapitre à une guerre si longue et si compliquée que celle de 101—102, à laquelle la Colonne réserve pourtant non moins de 77 scènes, c'est-à-dire la moitié de tout son relief !

En mettant en parallèle les deux sources, nous pouvons voir ce que Xiphilin a supprimé de son modèle original. Naturellement, nous n'oublions pas que Dion Cassius même, dans son texte complet, a dû passer sur certains épisodes des Commentaires, c'est-à-dire du contenu de la Colonne, car tous les faits figurant dans ces sources de base ne présentaient pas le même intérêt pour la postérité, mais il y en avait beaucoup qui méritaient au plus haut point d'être retenus.

Après l'épisode du messager bure au champignon écrit, arrivé, comme il est dit dans l'abrégé, pendant que l'armée romaine avançait vers Tapae (κατὰ τῶν Δακῶν καὶ ταῖς Τάπαις), le texte conservé par Xiphilin passe directement à raconter une bataille, qui logiquement devrait avoir eu lieu dans l'endroit même où étaient campées les forces ennemies (ἔνθα ἐστρατοπέδευον οἱ βάρβαροι), et qui, d'après sa place

[30] Nous avons analysé cet épisode dans Studii clasice, V, 1963, p. 223—226.

[31] Ce renseignement se retrouve, plus abrégé encore, dans la Chronique de Zonaras (XI, 25), auteur du XII[e] s., qui l'a probablement emprunté à l'épitomé de Xiphilin.

[32] Cf. A. Iordănescu, *Lusius Quietus*, Bucarest, 1941, p. 24—28.

Fig. 2. — Colonne Trajane. Bataille de Tapae : préliminaires. D'après C. Cichorius, *Die Reliefs der Trajanssäule*, pl. XVIII, scène XXIV.

Fig. 3. — Colonne Trajane. Bataille de Tapae : la mêlée. D'après C. Cichorius, *op. cit.*, pl. XIX, scène XXIV.

Fig. 4. — Colonne Trajane. Après la bataille de Tapae : retraite des Daces. D'après C. Cichorius, *op. cit.*, pl. XX, scène XXV.

dans le récit, devrait correspondre, sur la Colonne, au combat de la scène XXIV, représentant la première rencontre avec les Daces (fig. 2—3). Mais cette correspondance implique des contradictions sur lesquelles nous allons revenir tout de suite. Plus loin, le résumé de Xiphilin sacrifie tous les épisodes se rapportant à la marche de l'armée romaine à l'intérieur du pays dace, ainsi que celui de l'ambassade des Bures et des Daces septentrionaux de la scène XXVII, de même que de nombreuses scènes de la campagne de Mésie, pour sauter, de la bataille censée correspondre à la scène XXIV, directement aux opérations de la campagne finale de Sarmizegetusa, qui commencent, sur la Colonne, avec la scène XLIX. On se rend compte du travail expéditif de Xiphilin, des énormes lacunes qu'il a laissées dans l'exposé des guerres daciques, du pitoyable état auquel il a réduit l'œuvre de Dion Cassius. En outre, sa méthode de coller successivement, sans transition, des passages disparates de cette œuvre, extraits à de si grandes distances l'un de l'autre, n'est pas restée sans inconvénient pour la clarté du récit, malgré son avantage de garantir l'authenticité de chaque passage pris à part.

C'est la remarque que nous inspire notamment l'étrange dissimilitude entre les détails avec lesquels il raconte la bataille interprétée comme livrée à Tapae et la façon dont la scène qu'on voudrait y faire correspondre (XXIV) est représentée sur la Colonne (fig. 2—4). Sur le monument de Rome, comme nous l'avons déjà observé, ce premier combat avec les Daces présente un aspect assez banal, sans pertes du côté des Romains et avec peu de victimes même parmi les ennemis. De l'armée romaine ne participent à la lutte que les auxiliaires (fig. 2—4), car les légionnaires sont figurés seulement dans une attitude d'expectation (fig. 2). L'issue, pour les Romains, est loin d'avoir l'air d'une victoire franche, car les Daces quittent le champ de bataille en bon ordre (fig. 4), tandis que le passage de Dion parle, par contre, d'un succès tranchant et d'une bataille particulièrement féroce, en insistant sur le grand nombre de morts, aussi bien du côté des barbares que de celui des Romains, ainsi que sur la proportion exceptionnelle des soldats romains blessés, en soulignant particulièrement la sollicitude de l'empereur à leur intention.

Cette discordance implique une certaine erreur dans une des deux sources. Comme il est pourtant impossible d'en rejeter la responsabilité sur les artistes de la Colonne de Rome, dont le travail, terminé en l'an 113, avait été surveillé par des personnages officiels et contrôlé par des témoins oculaires des événements figurés, il faut revenir à la source écrite, qu'on sait viciée de principe, à cause de son caractère compendieux. En général, les défauts des abrégés faits d'après Dion ont été depuis longtemps relevés, voire exagérés[33]. On a remarqué aussi son désaccord

[33] On insiste trop sur le désordre que présenterait le chap. 9 du livre LXVIII, contenant des faits antérieurs à ceux de la fin du chap. précédent. En réalité, ce n'est pas un des copistes, mais Dion Cassius lui-même qui en est responsable. D'autre part, ce n'est pas du tout un chaos. L'apparent dérangement de l'ordre chronologique fut commis délibérément par Dion, afin de séparer les actions purement militaires, que Xiphilin allait résumer dans le chapitre 8, des actions diplomatiques qui figurent dans le chapitre 9. Or Décébale en avait pris l'initiative, pour obtenir la paix avant que sa défaite, devenue inévitable, tournât en

spécial d'avec la Colonne en ce qui concerne la bataille soi-disant de Tapae [34]. Néanmoins, personne n'a essayé d'en trouver une explication dans le cadre de la manière même dont Xiphilin procéda pour réaliser son épitomé. Aussi n'a-t-on pas eu l'idée d'analyser attentivement son texte relatif à la marche de Trajan vers Tapae. Oubliant la méthode des morceaux juxtaposés, on a estimé l'unité de ce texte hors de doute. Cette unité fut jugée intangible même lorsqu'on constata que les données de Dion Cassius sur la prétendue bataille de Tapae ont réellement leur correspondant sur la Colonne, mais à une autre place de la narration, bien plus loin, à la fin de la campagne de Mésie.

Il s'agit des scènes XL—XLI (fig. 5—7), ci-dessus mentionnées, représentant cette bataille sans merci que la lecture de la Colonne et les monuments locaux nous obligent à fixer à Adamclissi [35]. Ce n'est que dans ces scènes que l'on voit des blessés parmi les soldats romains (fig. 5—6) et que les masses des ennemis tués, occupant l'espace de toute une scène (XLI), produisent l'impression d'un horrible carnage (fig. 7) [36]. Les légionnaires, qui figurent très rarement dans les autres scènes de combat de la Colonne, sont ici les principaux combattants (fig. 5—7) [37]. Aussi font-ils leur apparition parmi les blessés (fig. 5). On voit même des pièces d'artillerie romaine entrant en scène (fig. 6). C'est, en effet, la plus grande mêlée de la guerre, la seule qui coïncide jusqu'aux détails avec la bataille décrite par Dion Cassius. Un combat si massif et si acharné, avec un

---

désastre, donc bien avant la fin des hostilités, ce que l'historien romain dit expressément (ἐπεπέμφει μὲν καὶ πρὸ τῆς ἥττης πρεσβείς). Comme les négociations avaient alterné avec les opérations militaires, il était obligé à revenir sur certains de ces événements antérieurs à ceux qui furent mentionnés dans le paragraphe final du chap. 8. Ce n'est que le passage concernant la capture de la sœur de Décébale par Laberius Maximus (LXVIII, 9, 4) qui a l'air de contrarier l'ordre du relief de la Colonne. Il s'agit de la scène XXX (planche XXII), où l'on voit une Dace distinguée s'embarquant, en présence de Trajan, pour la captivité. Cette scène est encadrée dans la première partie de la guerre, après Tapae et avant la campagne de Mésie (W. Froehner, *op. cit.*, pp. 19 et 25; T. Antonescu, *Columna Traiană*, p. 105—107; R. Paribeni, *op. cit.*, p. 253), tandis que chez Dion la capture de la princesse dace semble se référer à la fin de la guerre. C'est pourquoi certains savants ont contesté la relation de la scène XXX avec cet événement (J. Dierauer, *Beiträge zu einer kritischen Geschichte Trajans*, Leipzig, 1868, p. 90, note 6; C. Cichorius, *op. cit.*, II, p. 145; E. Petersen, *op. cit.*, I, p. 34). Cependant la contradiction n'est qu'apparente, car, en faisant mention de cet épisode, Dion Cassius ne pensait pas le moins du monde à sa position chronologique, mais il était préoccupé de l'importance que Décébale devait, naturellement, lui prêter et du poids que la situation risquée de sa sœur devait avoir sur la résolution de celui-ci de céder aux dures conditions de paix imposées par l'empereur romain.

[34] C. Cichorius, *op. cit.*, II, p. 117; R. Paribeni, *op. cit.*, I, p. 250; T. Antonescu, *Columna Traiană*, p. 93—94.

[35] V. ci-dessus, p. 210.

[36] Il est intéressant de constater que la similitude de ces scènes avec la bataille racontée par Dion Cassius s'est imposée d'emblée au premier exégète de la Colonne, A. Ciaconus, *op. cit.*, p. 26, note 169, mais il n'en a tiré aucune conclusion. Il ne se doutait d'ailleurs pas que l'événement eût lieu en Dacie. Aussi passe-t-il sur le combat de la scène XXIV (*ibidem*, p. 22, notes 131—136), sans penser à le localiser à Tapae.

[37] D'après leurs enseignes et les emblèmes de leurs boucliers, on a conclu qu'il s'agit de deux légions: cf. T. Antonescu, *Columna Traiană*, p. 175—177. E. Ritterling, dans Germania, XI, 1925, p. 142, note 4, s'en tenant seulement à la liste funèbre inscrite sur l'autel d'Adamclissi, croit qu'il ne peut être question que d'une seule légion. Cf. Emilia Doruțiu, Dacia, N. S., V, 1961, p. 349—352.

Abb. 5: Bruchstück eines Grabgedichtes aus Kallatis (MNA L 1529)

Abb. 6: Grabgedicht aus Tomis (MNA L 747)

Fig. 7. — Colonne Trajane. Bataille d'Adamclissi (suite) : phase culminante de la mêlée, hécatombe des barbares (Dion Cassius, LXVIII, 8, 2), fuite des barbares poursuivis par la cavalerie romaine. D'après C. Cichorius, *op. cit.*, pl. XXXII, scènes XL—XLI.

caractère si décisif, ne pouvait se produire dès la première prise de contact, comme la lutte de la scène XXIV (fig. 3), mais, par contre, il devait représenter le moment culminant d'une action ample, telle la campagne de Mésie. En sélectionnant les passages de Dion Cassius, le moine byzantin ne pouvait pas négliger précisément cet événement crucial de la guerre, si spectaculaire d'ailleurs, pour lui préférer une affaire préliminaire, d'ordre purement tactique, comme celle de Tapae.

Il devient manifeste que le combat dont parle Xiphilin et dont il ne précise pas le lieu, n'est nullement la bataille de Tapae, mais celle d'Adamclissi. Entre la description ultérieure de ce combat et le nom de Τάπαι, qui fait son apparition au début du chapitre 8 seulement pour indiquer la direction de la marche de Trajan, il n'y a aucune relation. *C'est là la faute qu'on commet généralement : on lit les premières deux phrases de ce chapitre comme si elles présentaient une unité organique, sans se douter qu'on se trouve devant la simple juxtaposition de deux morceaux disparates de l'œuvre de Dion Cassius.* En fait, après la dernière proposition de la phrase concernant le message des Bures : παραινοῦσι Τραϊανῷ ὀπίσω ἀπιέναι καὶ εἰρηνῆσαι et avant la proposition συμβαλὼν δὲ αὐτοῖς ὁ Τραϊανὸς πολλοὺς μὲν τῶν οἰκείων τραυματίας ἐπεῖδε, avec laquelle commence le récit de la bataille, il faut tenir compte d'une très large coupure, correspondant sur la Colonne à trente scènes qui occupent l'intervalle compris entre l'épisode du messager des Bures (scène IX) et la bataille d'Adamclissi (XL—XLI), c'est-à-dire à toute l'évolution de la campagne de Mésie Inférieure [35].

Si la soudure des deux passages différents s'est faite spontanément, en devenant presque imperceptible, sans nécessité de la part de Xiphilin d'y intercaller une conjonction ou un autre mot de transition, c'est parce qu'au commencement du second passage il y avait déjà, par hasard, la particule δὲ et le pronom αὐτοῖς, qui, à leur place d'origine, reliaient leur phrase à un tout autre récit, mais qui semblaient convenir aussi à la nouvelle position. Pourtant, à le considérer de près, le pronom αὐτοῖς ne s'accorde pas tout à fait naturellement avec les éléments du passage antérieur. Ces éléments sont deux : les Daces de Tapae (κατὰ τῶν Δακῶν καὶ ταῖς Τάπαις) du commencement de ce passage et les Bures et « les autres alliés » (ἄλλοι τε τῶν συμμάχων καὶ Βοῦροι) de la fin. A qui pourrait être rapporté, grammaticalement, le mot αὐτοῖς du passage suivant ? Evidemment, non pas aux premiers, qui sont mentionnés à une trop grande distance, en dehors de la proposition principale et de ses annexes secondaires, mais bien aux Bures et aux « autres alliés », avec lesquels le contact est presque direct : « ceux-ci envoyèrent un message menaçant à Trajan qui n'en tint pas compte et se jeta sur *eux* ». Cependant, même cette lecture, plus ou moins concordante pour la forme, ne donne pas de satisfaction pour ce qui est de la logique des faits. La transition d'un simple message préliminaire, contenant seulement des allusions à un conflit, directement au plein de la plus grande bataille de la guerre, est

[35] Nous avons esquissé cette conclusion aussi dans notre étude citée de Studii clasice, V, 1963, p. 234, note 1.

par trop brusque et dépourvue de toute vraisemblance. Pour donner une traduction plausible à ce passage du texte, on sent toujours le besoin d'ajouter quelque expression explicative, comme « il n'en voulut pas prendre connaissance », « il n'en tint pas compte »[39], qui n'existe pas dans l'original, car la particule δὲ est loin de la remplacer. Il est évident qu'entre les deux éléments il y avait eu un autre texte, d'une certaine longueur, qui a été supprimé.

Xiphilin ne se doutait le moins du monde de l'effet troublant que l'assemblage des deux passages disparates devait produire. Il était persuadé qu'il n'altérait en rien leur vraie signification, parce qu'il savait du texte complet de Dion Cassius que, dans la grande bataille relatée dans le second passage, il s'agissait des mêmes Bures dont le nom figurait dans le premier. La référence de l'expression συμβαλὼν δὲ αὐτοῖς, du début du passage transféré, aux ἄλλοι τε τῶν συμμάχων καὶ Βοῦροι, de la fin du passage de base, lui paraissait de tous les points de vue naturelle. Nous avons montré ailleurs[40] que les Germains figurés sur les reliefs du Trophée d'Adamclissi ne peuvent être que ces Bures, les meneurs de la grande coalition barbare contre laquelle Trajan dut faire sa difficile campagne de Mésie Inférieure.

Mais, si le moine byzantin était au courant de ce rôle important des Bures et des « autres alliés », les modernes, réduits à son seul abrégé, n'en ont eu aucun soupçon. En se tenant à la lettre de l'épitomé, ils n'ont vu, dans la bataille du second passage, qu'une conséquence immédiate aussi bien du refus du message des Bures que de la marche de Trajan contre les Daces de Tapae, Bures et Daces leur semblant faire une armée commune, installée dans le même camp.

C'est pourquoi depuis neuf siècles — l'original de Dion Cassius s'étant perdu dans l'intervalle — tout le monde voit, dans le texte sauvé par Xiphilin, une action passée exclusivement à Tapae et c'est aussi pourquoi l'on reste avec l'idée que l'historien romain n'aurait laissé aucune mention de l'importante campagne de Mésie. On était si habitué à ne pas mettre en doute l'unité des deux passages, dont on ne soupçonnait même pas les provenances disparates, que ni même Teohari Antonescu, le premier qui en a prouvé le désaccord d'avec la Colonne, n'eut le courage d'y toucher, se contentant de parler d'une faute ou d'une confusion de la part de Xiphilin[41]. Mais cela reviendrait à dire que le clerc byzantin eût rédigé un nouveau texte, en employant ses propres mots pour refondre, à une échelle réduite, les assertions de Dion Cassius, ce qui est tout à fait exclu.

Xiphilin n'a fait, pour ainsi dire, que tailler et coller. Il n'est pas intervenu dans la structure des passages qu'il extrayait et joignait l'un à l'autre. S'il l'avait fait, il aurait ou bien omis le nom de Tapae de la première phrase, ou bien introduit un déterminatif topographique dans

[39] Ainsi, par exemple, on trouve « nihilominus » dans la traduction latine faite par G. Blancus en 1551, ou « il ne laissa pas pour cela de donner combat » dans la traduction française due à Cousin, Paris, 1678.

[40] Studii clasice, V, 1963, p. 238–241.

[41] T. Antonescu, *Columna Traiană*, p. 173–174.

la seconde, afin d'éviter l'équivoque. Mais il n'a même pas observé le changement de sens qu'il avait produit, car la question ne le préoccupait pas du tout. Il n'avait que faire des précisions. Il ne pensait qu'à son devoir de fournir à l'empereur Michel Ducas, sur la demande de celui-ci, un Dion Cassius en pillules. Pour cette besogne, il devait se limiter à quelques faits essentiels, passer sur bien des choses et n'insister que sur les détails anecdotiques qui pouvaient satisfaire la curiosité plutôt rhétorique de son impérial maître [42]. Ainsi, par exemple, il est peu probable qu'il eût maintenu l'épisode au messager bure si cet épisode n'eût comporté le cas singulier d'une dépêche écrite sur un champignon ou qu'il eût sauvé de l'oubli l'allusion aux blessés romains si ce passage ne lui eût offert l'occasion de parler du beau geste d'un empereur se privant de ses vêtements afin de soulager les souffrances de ses soldats [43]. Pour raconter la première guerre de Trajan, il lui suffisait, outre ces détails amusants, de mentionner fugitivement la bataille principale et les actions finales dans les montagnes, en entassant tout dans un seul petit chapitre et d'exposer les laborieuses négociations de la paix, auxquelles il en a consacré deux. L'empereur Michel Ducas n'aimait pas les choses militaires, de même que, aux dires de Psellos (*Chron.*, *Michel VII*, 6), il n'aimait pas voir tuer un gibier. Son secrétaire devait passer le plus vite sur les récits de combats. A ce seul lecteur, auquel les *excerpta* de Dion Cassius étaient destinés, peu importait si la grande bataille avec les Bures et les Daces avait eu lieu en Mésie Inférieure, comme il était précisé, sans doute, dans l'original, ou à Tapae en Dacie, comme l'inadvertance de Xiphilin en a créé l'injuste apparence.

Pour prouver l'identité de la bataille du texte de Dion Cassius avec celle des scènes XL—XLI de la Colonne Trajane (fig. 5—7), les correspondances précitées seraient suffisamment concluantes. Mais il y a encore une qui confirme d'une façon étonnante la localisation même de ce combat à Adamclissi. C'est la coïncidence du βωμός érigé, selon le texte, sur le champ de cette bataille, avec l'autel funéraire découvert non loin du fameux Trophée d'Adamclissi (fig. 1 et 8) et dédié, suivant son inscription (fig. 8—9), lui aussi à la mémoire des soldats tués à l'ennemi : [*in honorem et*] *memoriam fortis*[*simorum uirorum qui pugnantes*] *pro re p*(*ublica*) *morte occubu*[*erunt* ...)] [44]. Ce monument, dont les ruines

[42] Pour le portrait de Michel le Parapinace, cf. Ch. Diehl, dans Ch. Diehl — G. Marçais, *Le monde oriental de 395 à 1081*, Paris, 1936, p. 558.

[43] Ce sont, d'ailleurs, les principaux passages qui s'imposent à l'attention du lecteur. Il est intéressant de voir, dans l'edition de Xiphilin publiée par W. Xylander en 1592, avec une traduction latine reproduite d'après celle de G. Blancus de 1551, que les titres marginaux résumant cette traduction, ne se rapportent, pour le chap. respectif, qu'à ces anecdotes : « Fungus Latinis litteris inscriptus » et « Traianus uestem discindit ad obliganda militum uulnera ».

[44] CIL III 14214. Ajouter les émendations proposées par C. Cichorius, *Die röm. Denkm. in der Dobr.*, p. 20—26, par rapport au *domus* et au *domicilium*, et les nouveaux fragments publiés par Emilia Doruțiu, Dacia, N. S., V, 1961, p. 345—363. Une partie de ces fragments inédits a été retrouvée dans le dépôt du Musée National des Antiquités de Bucarest ; le reste s'est perdu, mais des reproductions photographiques et des notes conservées parmi les manuscrits de Gr. G. Tocilescu (à l'Académie de la R. P. Roumaine) en portent témoignage. Cf. aussi D. Tudor, Materiale, II, 1956, p. 590—593.

furent explorées par Gr. G. Tocilescu [45] et étudiées aussi par O. Benndorf [46], présente un plan carré, chaque côté mesurant environ 12 m. Il était entouré, à sa base, d'un escalier à six marches. D'après les restes des piliers retrouvés, on a déduit que sa hauteur, partant de l'escalier, arrivait jusqu'à environ 6 m. Ses parois, formées de blocs équarris en calcaire coquillier, étaient complètement couvertes par l'inscription mentionnée, tout autour, sur une superficie évaluée à un minimum d'environ 200 m². En dehors du préambule, situé sur la façade principale, à l'est (fig. 8—9), l'inscription ne contenait que les noms des soldats commémorés, dont le nombre total, déduit par Cichorius [47] d'après les dimensions du monument, dépassait le chiffre de 3800, ce qui révèle une tuerie exceptionnelle pour ces temps-là, tout à fait conforme à l'impression qu'ont voulu produire, par rapport à la plus grande bataille de Trajan, aussi bien le texte de Dion Cassius que les scènes XL—XLI de la Colonne.

De l'inscription on n'a trouvé que des fragments disparates appartenant aux parois de l'est (fig. 9) et du nord. Une partie en fut découverte parmi les ruines des V^e—VI^e siècles de la ville voisine de *Tropaeum Traiani* [48], d'où il résulte que la destruction de l'autel s'était déjà consommée vers cette basse époque. Cela justifie aussi l'espoir que la reprise des fouilles à *Tropaeum* favorisera la découverte de nouvelles pièces de l'important document épigraphique. Mais, pour le moment, on n'en possède que quelques lettres des titres de l'empereur, malheureusement insuffisantes pour l'identifier, des fragments de la dédicace aux soldats morts, que nous venons de citer [49], les restes de la mention hors ligne d'un officier supérieur dont s'est conservé, outre le *domus* et le *domicilium*, le titre de *pra*[*efectus*] sans autre précision, enfin les noms d'environ 120 soldats et sous-officiers, appartenant à toutes sortes de troupes, depuis les corps auxiliares et les légions jusqu'à la garde prétorienne [50]. C'est suffisant pour connaître le caractère du monument et son but, mais pour la date, le nom de l'empereur et le nom et grade de l'officier mentionné, on est réduit à des considérations d'ordre extérieur, comme la corrélation avec les autres monuments de la place et avec les circonstances historiques.

Néanmoins, ces considérations concordent parfaitement pour attester que l'autel se rapporte à une bataille de Trajan qui n'est autre que celle commémorée par le Trophée voisin. C'est la conclusion que Gr. G. Toci-

---

[45] Gr. G. Tocilescu, *Fouilles et recherches*, pp. 63—78, 87—89.
[46] O. Benndorf, JOAI, VI, 1903, p. 251—264.
[47] C. Cichorius, *op. cit.*, p. 27—31.
[48] Emilia Doruțiu, *loc. cit.*, pp. 346—348, 355.
[49] Parmi les nouveaux fragments publiés par Emilia Doruțiu, il y en a un qui porte la lettre D (*loc. cit.*, p. 362, fig. 7), appartenant, d'après ses dimensions, à cette dédicace. Cette seule lettre ne suffit pourtant pas à confirmer la restitution *morte occubu*[*erunt bello Dacico*] proposée par Gr. G. Tocilescu, *op. cit.*, p. 66—69. Elle semble appartenir, d'ailleurs, à la première ligne de la dédicace, tandis que cette restitution en affecte la seconde.
[50] Vers le commencement de notre siècle, les fragments connus de l'inscription ne contenaient qu'environ 70 noms de soldats (CIL III 14214); maintenant, grâce aux nouveaux fragments que l'on vient de publier, ce nombre s'élève à 120.

lescu formula d'emblée [51]. En même temps, E. Bormann en suivit l'exemple et, en plus, il compara, pour la première fois, cet autel de Dobroudja avec le βωμός cité par Dion Cassius, mais sans aller jusqu'à envisager une identité entre les deux monuments [52]. L'idée de cette identité ne vint qu'à Teohari Antonescu, le premier qui osa s'émanciper de l'interprétation traditionnelle du texte de Xiphilin et de rompre avec la fausse localisation du βωμός à Tapae [53]. L'autel d'Adamclissi est le seul qui fut constaté sur un champ de bataille de Trajan. En Dacie, il n'existe rien de pareil.

Si, par la suite, la conclusion si juste du professeur d'archéologie de l'Université de Jassy ne connut pas le succès qu'elle méritait, c'est non seulement à cause des circonstances défavorables où elle fut publiée et dont nous avons fait mention ci-dessus, mais aussi parce qu'elle se heurtait à l'autorité de C. Cichorius, qui, quelques années avant, en 1904, avait consacré à l'interprétation de l'autel d'Adamclissi une théorie spécieuse [54], dont le mirage ne s'est pas complètement dissipé de nos jours. Obsédé par la notion de « vengeance » contenue dans la dédicace *Marti Ultori*, qui se trouve en tête de l'inscription du Trophée et persuadé à tort que la campagne de Mésie n'eût pas pu se prolonger si loin vers l'est, ensuite s'imaginant que la bataille commémorée par l'autel ne pouvait être qu'un désastre — d'ailleurs jamais subi par Trajan — l'illustre exégète de la Colonne Trajane s'est laissé leurrer par l'idée que si l'empereur fit construire son monument triomphal à Adamclissi, ce ne fut pas pour commémorer ses propres victoires, mais pour signifier que, par la soumission définitive des Daces, il avait vengé l'orgueil romain, profondément humilié, une vingtaine d'années auparavant, par le désastre dans lequel Cornelius Fuscus, le préfet du prétoire de Domitien, avait été tué [55]. D'où la nécessité, pour Cichorius, d'affirmer que la bataille meurtrière attestée par l'autel funéraire d'Adamclissi se rapportait à ce désastre. D'où aussi la conjecture que les titres impériaux de l'inscription de l'autel appartiendraient à Domitien et que l'officier supérieur mentionné en tête de la liste des morts serait Cornelius Fuscus, enterré séparément dans le grand mausolée rond, construit en même temps que l'autel. D'où, en somme, tous les vains efforts de Cichorius de concilier sa thèse avec les différentes circonstances qui s'y opposent [56].

---

[51] Gr. G. Tocilescu, *op. cit.*, p. 73—76.

[52] E. Bormann *apud* C. Cichorius, *op. cit.*, p. 22.

[53] T. Antonescu, *Columna Traiană*, p. 173—174.

[54] C. Cichorius, *op. cit.*, p. 23—38.

[55] Pour cet événement, cf. St. Gsell, *Essai sur le règne de l'empereur Domitien*, Paris, 1894, p. 209—215; C. Patsch, *Zum Dakerkriege des Cornelius Fuscus*, JOAI, VII, 1909, p. 70—72; idem, *Der Kampf um den Donauraum unter Domitian und Trajan*, Vienne, 1937, p. 6—16; V. Pârvan, *Getica*, p. 111—114.

[56] Il cherche, toujours vainement, à exploiter en faveur de l'époque de Domitien (*op. cit.*, pp. 7—8, 40—41) l'opinion caduque de Gr. G. Tocilescu (*Das Monument von Adamklissi*, p. 124; *Fouilles et recherches*, p. 74—75), partagée aussi par T. Antonescu, *Le Trophée*, p. 212, que la campagne de Trajan en Mésie eût comporté un combat aux trois vallums qui traversent la Dobroudja entre Cernavoda et Constanța (pour lesquels cf. Gr. G. Tocilescu, *Fouilles et recherches*, p. 145—184; C. Schuchhardt, *Die sogenannten Trajanswälle in der Dobrudscha*, Berlin, 1918, p. 22—60). Or tous ces remparts datent d'une basse époque (cf. notre *Histoire*

Partant des raisonnements erronés, sa théorie ne constitue jusqu'à la fin qu'une suite de fausses considérations. Afin de localiser en Dobroudja le désastre de Fuscus, Cichorius va jusqu'à solliciter abusivement les sources littéraires qui affirment d'une façon péremptoire que ce malheureux événement eut lieu à l'intérieur de la Dacie [57]. Sans tenir compte du passage si précis transmis par Jordanès (*Get.*, 13), où il est montré que le général de Domitien fut vaincu et tué par les Daces après avoir franchi *amnem Danubii consertis nauibus ad instar pontis*, il forge une interprétation tout à fait imaginaire, selon laquelle Fuscus serait revenu de Dacie et se serait fait tuer sur la rive droite du Danube [58]. Il cherche aussi à renverser le sens de cette ode de Martial (VI, 76), où, le lendemain de la victoire de Tettius Julianus sur Décébale en 89, le poète de la cour de Domitien affirme que la tombe de Fuscus n'a plus à craindre la profanation ennemie, car un grand joug vient de dompter le cou du Dace et désormais l'ombre du héros va dominer en maîtresse victorieuse la terre boisée qui vient d'être soumise (*Non timet hostiles iam lapis iste minas / Grande iugum domita Dacus ceruice recepit / Et famulum uictrix possidet umbra nemus*). Selon Cichorius, ces vers, où il n'est question que de la Dacie, feraient allusion à la Mésie, quoique celle-ci fût une vieille province de l'empire, dont les forêts n'avaient rien d'extraordinaire pour en devenir un signe caractéristique et pour justifier la métaphore *famulum nemus*, comme celles de la Dacie récemment vaincue, qui, dès l'an 74 av. n. ère avaient fait reculer le général romain

---

ancienne de la Dobr., p. 359–376, ainsi que les résultats des nouvelles recherches faites sur le terrain par E. Comşa, SCIV, II, 1951, 1, p. 233–238; Materiale, III, 1957, p. 328–334). Il n'en existait aucun aux temps de Domitien et de Trajan. Aussi faut-il les exclure de la discussion concernant les monuments d'Adamclissi. Cf. aussi D. M. Pippidi, SCIV, XII, 1961, 1, p. 25–34.

[57] C. Cichorius, *op. cit.*, p. 32–34.

[58] Il appuie cette interprétation sur un enchaînement de suppositions de plus en plus arbitraires, en partant de l'idée que Fuscus n'a pas eu seulement une lutte avec les Daces, comme il résulterait de l'assertion de Jordanès, mais au moins deux, vu le pluriel employé par Tacite, dans un fragment reproduit par Orose, VII, 10,4 : *quanta fuerint Diurpanei Dacorum regis cum Fusco duce proelia quantaeque Romanorum clades*, ce qui, à son avis, permettrait de s'imaginer que Jordanès eût confondu les deux combats en un seul et de conjecturer, tout à fait gratuitement, que c'est seulement le premier qui aurait eu lieu en Dacie, le second, achevé par le désastre de Fuscus, pouvant être localisé en Dobroudja. Inutile d'insister sur l'énormité de ce raisonnement. Il suffit, pour en prouver l'inanité, d'observer que la phrase citée de Tacite a un caractère de rhétorique et que le pluriel de *proelia* n'exprime qu'une figure de style, exigée par le besoin de symmétrie avec le pluriel inévitable de *quantae clades*, indifféremment du nombre réel des combats livrés par Fuscus. D'autre part, de nouveau Tacite, cette fois-ci dans un passage transmis directement, dans un ouvrage complètement conservé, *Vita Agricolae*, 41, dit clairement que, sous Domitien, les armées romaines subirent des désastres aussi en Dacie : *tot exercitus in Moesia Daciaque* (...) *amissi*, en faisant allusion à la défaite de Oppius Sabinus en Mésie, en 85 et à celle de Fuscus en Dacie, en 87. Cette assertion de l'historien romain a complètement échappé à l'attention de Cichorius. Quant au nombre des batailles de Fuscus contre les Daces, elles furent deux, sans doute, mais leur ordre et leurs résultats furent tout autres que ceux imaginés par le savant allemand. C'est la première de ces batailles qui eut lieu en Mésie, en 86 et elle fut une victoire romaine (cf. St. Gsell, *op. cit.*, p. 213); la seconde, finie par le désastre connu, fut livrée en Dacie. Si Jordanès ne parle que de cette dernière, on n'a pas le droit d'en conclure qu'il eût nié l'existence de l'autre.

C. Scribonius Curio par leur réputation épouvantable (Florus, I, 39, 6 : *Dacia tenus uenit, sed tenebras saltuum expauit*). Quant au témoignage de Juvénal (IV, 111), l'autre poète contemporain de Fuscus, qui parle des entrailles de celui-ci dévorées par les vautours de Dacie (*Et qui uulturibus seruabat uiscera Dacis, Fuscus*), Cichorius le passe complètement sous silence.

Il essaye d'identifier avec Cornelius Fuscus l'officier anonyme de l'autel, au *domus* à *[c]ol(onia) Pomp(eis)*, au *domicilium* à *Neapolis Italiae* et au titre incomplet de *pra[efectus...]* (fig. 9), mais en usant, en ce cas aussi, d'une interprétation forcée, basée, d'un côté, sur l'origine incertaine du préfet de Domitien et, de l'autre, sur la fréquence du nom de *Cornelius* dans les inscriptions de Pompéi. Bien que, ces dernières années, on croie avoir décelé, dans une de ces inscriptions, même le nom de *Cornelius Fuscus* — ce qui explique les actuelles tentatives de faire ressusciter la théorie de Cichorius [59], — on ne saurait y voir plus qu'une homonymie fortuite, même si l'on admettait comme parfaitement démontrée l'existence de ce nom à Pompéi, ce qui n'est pas du tout sûr. Il y avait tant de Cornelius et de Fuscus en Italie et dans tout l'empire ! Du reste, rien n'est moins vraisemblable que la provenance pompéienne du général de Domitien, car il y a des indices puissants qui obligent à chercher l'origine de ce personnage ailleurs, soit en Italie septentrionale, soit en Gaule ou en Espagne, mais aucunement à Pompéi [60].

De fait, le Pompéien anonyme d'Adamclissi dont le nom n'était pas nécessairement Cornelius, n'avait rien à faire ni avec Fuscus, ni avec Domitien. Il appartenait à l'armée de Trajan et avait trouvé la mort en luttant sous le commandement de cet empereur. Quant à son grade, il n'était certainement pas un *praefectus praetorio*, comme Fuscus, car sous Trajan cette haute charge fut constamment tenue par Claudius Livianus, qui survécut même à l'empereur. Mais il pouvait très bien être un *praefectus castrorum*. Les objections de Cichorius [61] à ce propos ne sont pas fondées. Un préfet du camp, recruté parmi les meilleurs primipiles de l'armée, était un soldat consommé, dont l'expérience administrative et tactique lui valaient une grande considération. Il est vrai qu'il avait rarement l'occasion de participer à une mêlée, mais, en sa qualité de commandant des réserves, il pouvait être appelé à intervenir pour rétablir une situation grave, le plus souvent en payant de sa personne, par exemple quand le front vacillait ou quand l'ennemi avait réussi à l'enfoncer. Il n'est pas difficile de s'imaginer un cas pareil dans la bataille d'Adamclissi, qui provoqua tant de pertes à l'armée de Trajan. Que, d'autre part, le nom d'un *pra[efectus castrorum]* fut inscrit hors ligne, en tête de la liste, au lieu de figurer dans l'espace réservé à sa légion, ce n'est pas non plus une chose anormale, surtout si c'est au prix

[59] Cf. J. Colin, *Le Préfet du Prétoire Cornelius Fuscus : un enfant de Pompéi*, Latomus, XV, 1956, p. 57–82; Emilia Doruţiu, *loc. cit.*, p. 356–363.

[60] A. v. Domaszewski, *Die Heimat des Cornelius Fuscus*, Rheinisches Museum für Philologie, LX, 1905, p. 158–159; R. Syme, *The Colony of Cornelius Fuscus : an episode in the Bellum Neronis*, AJPh, LVIII, 1937, 1, p. 7–18.

[61] C. Cichorius, *op. cit.*, p. 30.

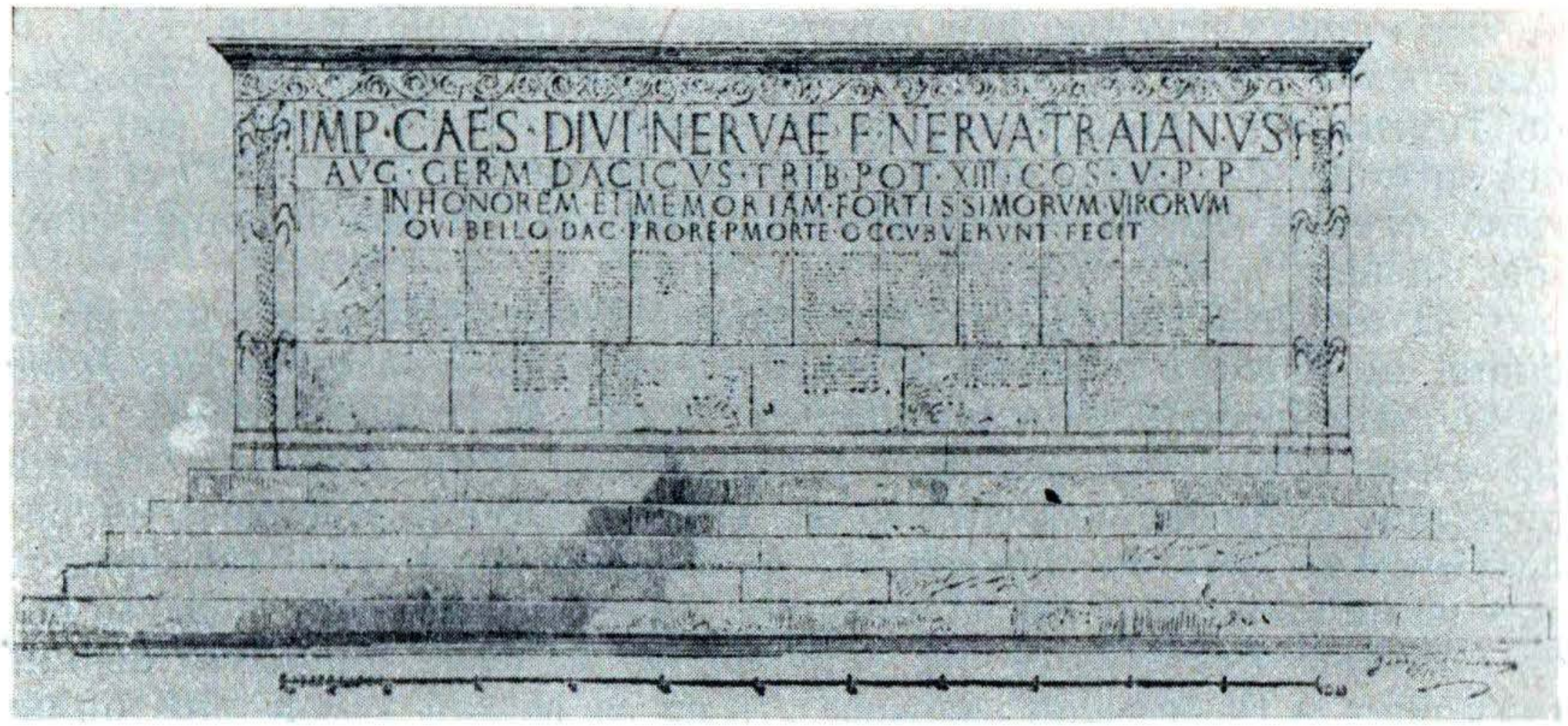


Fig. 8. — Adamclissi. Reconstitution théorique, par G. Niemann, de la façade principale (de l'est) de l'Autel (βωμός) élevé à la mémoire des soldats romains tués à l'ennemi (Dion Cassius, LXVIII, 8, 2). D'après Gr. G. Tocilescu, *Fouilles et recherches*, fig. 43.

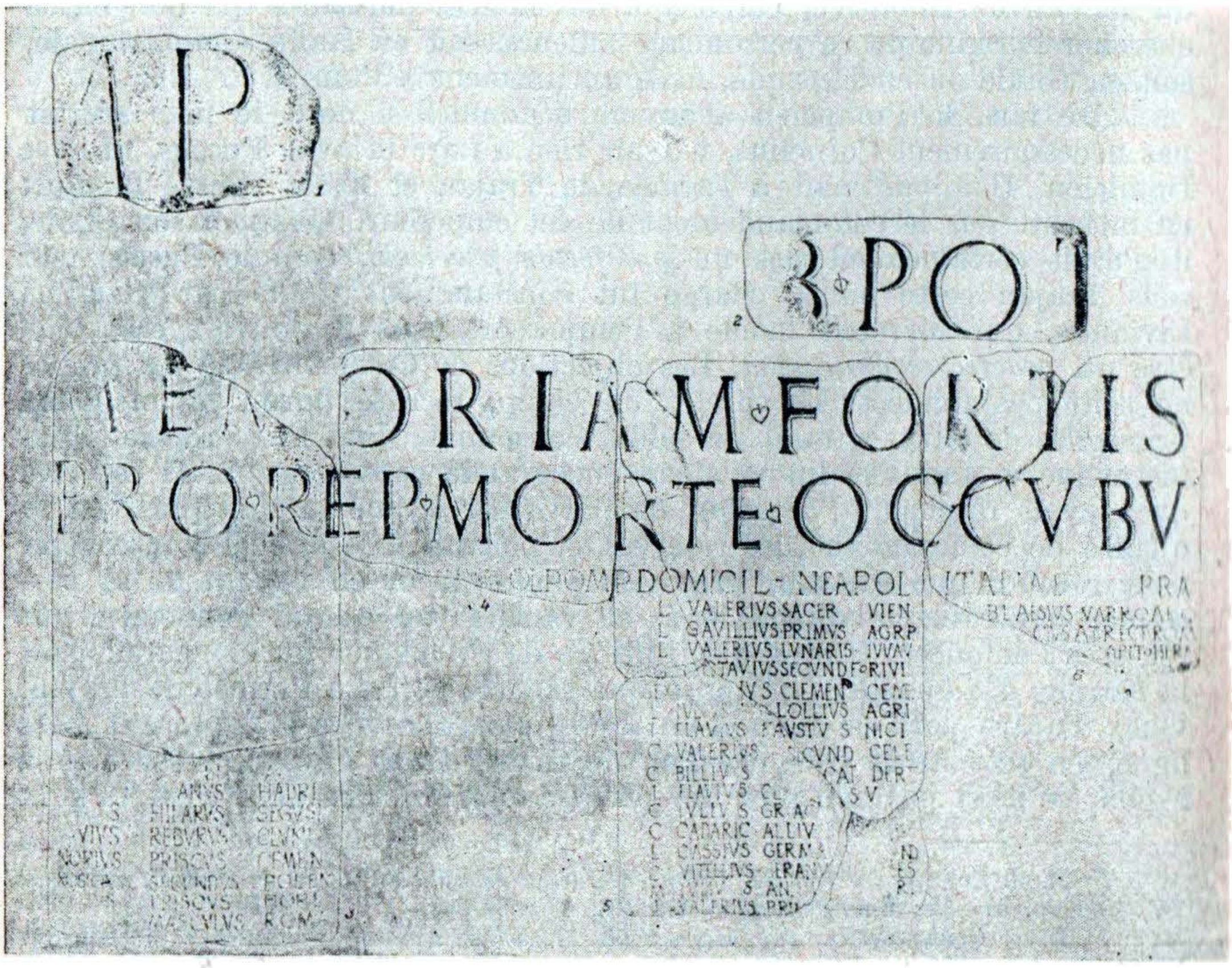


Fig. 9. — Adamclissi. Les fragments conservés de l'inscription de la façade principale de l'Autel. D'après Emilia Doruţiu, Dacia, V, 1961, p. 357, fig. 2.

de la vie de ce brave commandant que la pénible victoire fut obtenue. Par son grade militaire, qui le mettait dans la catégorie des officiers supérieurs et par son rang social, qui le situait dans l'ordre équestre, dont faisait partie aussi le *praefectus praetorio*, il était bien indiqué pour une place d'honneur dans une liste des morts à l'ennemi et d'autant plus quand il avait le grade le plus élevé. Son identité reste encore inconnue. A un certain moment, une inscription d'Amastris concernant un *S. Vibius Gallus, praefectus kastrorum Leg. XIII Geminae*, décoré par Domitien et par Trajan pour des faits de guerre [62], a suscité un certain intérêt à ce sujet, mais, faute de précisions en ce qui concerne l'origine et la mort de cet officier, on n'est arrivé à aucun résultat.

Par sa théorie, Cichorius se flatte d'avoir expliqué la dédicace à *Mars Ultor*, gravée, avec sa notion de « revanche », sur le Trophée de Trajan. Cet empereur aurait fait construire son monument triomphal si loin, dans les steppes de la Dobroudja, seulement pour le situer tout près du soi-disant autel de Cornelius Fuscus et montrer, par conséquent, que la honte du désastre subi par celui-ci avait été « vengée » [63]. En fait, ce n'est qu'un nouvel exemple d'interprétations erronées qui caractérisent cette théorie. L'épithète *Ultor* du dieu *Mars* eut une acception étymologique effective une seule fois : en l'an 2 de n. ère, quand l'empereur Auguste institua le culte de *Mars Ultor* pour avoir vengé la mort de Jules César. Ultérieurement les formes de ce culte furent généralisées pour tout ce qui concerne le dieu de la guerre et Mars Ultor devint la divinité suprême de l'armée romaine, en supplantant Jupiter Capitolinus qui avait eu ce rôle [64]. A l'époque de Trajan, une dédicace à *Mars Ultor* n'avait plus une signification spéciale, mais c'était une formule religieuse commune à tout acte militaire. D'ailleurs, même en se tenant strictement au contenu étymologique de l'épithète *Ultor*, il est plus naturel de penser aux motifs personnels que Trajan avait de considérer comme une juste revanche sa propre victoire contre les envahisseurs barbares, qui avaient rompu des pactes et violé les frontières de l'empire, que de recourir au souvenir si fâcheux de la défaite de Fuscus, qui ne le concernait nullement.

L'absurdité de la relation entre le Trophée de Trajan et cette défaite apparaît dans toute son évidence si l'on se rappelle la disposition hostile de l'officialité romaine d'alors à l'égard de la mémoire abhorée de Domitien [65]. Comment pourrait-on admettre que l'empereur Trajan, en négligeant le théâtre de ses propres victoires en Dacie, eût fait ériger son unique monument triomphal hors Rome précisément sur le plateau solitaire d'Adamclissi, rien que pour le rapprocher d'un autel paré d'un

[62] CIL III 13648 ; cf. C. Cichorius, *op. cit.*, p. 11, note 1 ; T. Antonescu, *Le Trophée*, p. 214–215 ; idem, *Columna Traiană*, p. 178–179.

[63] C. Cichorius, *op. cit.*, p. 38–39.

[64] F. Durrbach, *D.A.*, v. *Mars*, p. 1622–1623 ; A. v. Domaszewski, *Die Religion des römischen Heeres*, Trèves, 1895, p. 33–37 ; G. Wissowa, *Religion und Kultus der Römer*, 2e éd., Munich, 1912, pp. 139–141, 146–153 (l'auteur adhère à l'opinion erronée de Cichorius pour ce qui est de la dédicace *Marti Ultori* du Trophée de Trajan à Adamclissi).

[65] Cf. *e.g.*, St. Gsell, *op. cit.*, p. 330–335 ; R. Paribeni, *op. cit.*, I, pp. 127–129, 157–159 ; L. Homo, *Le Haut-Empire*, Paris, 1933 (*Histoire générale* de G. Glotz), p. 414–415.

nom profondément détesté en ce temps-là et officiellement martelé dès le premier jour du règne de Nerva [66] ? En réalité, sur l'autel d'Adamclissi, les quelques lettres conservées des titres impériaux ne présentent pas la moindre trace de martelage [67]. S'il ne s'agissait pas de Trajan,

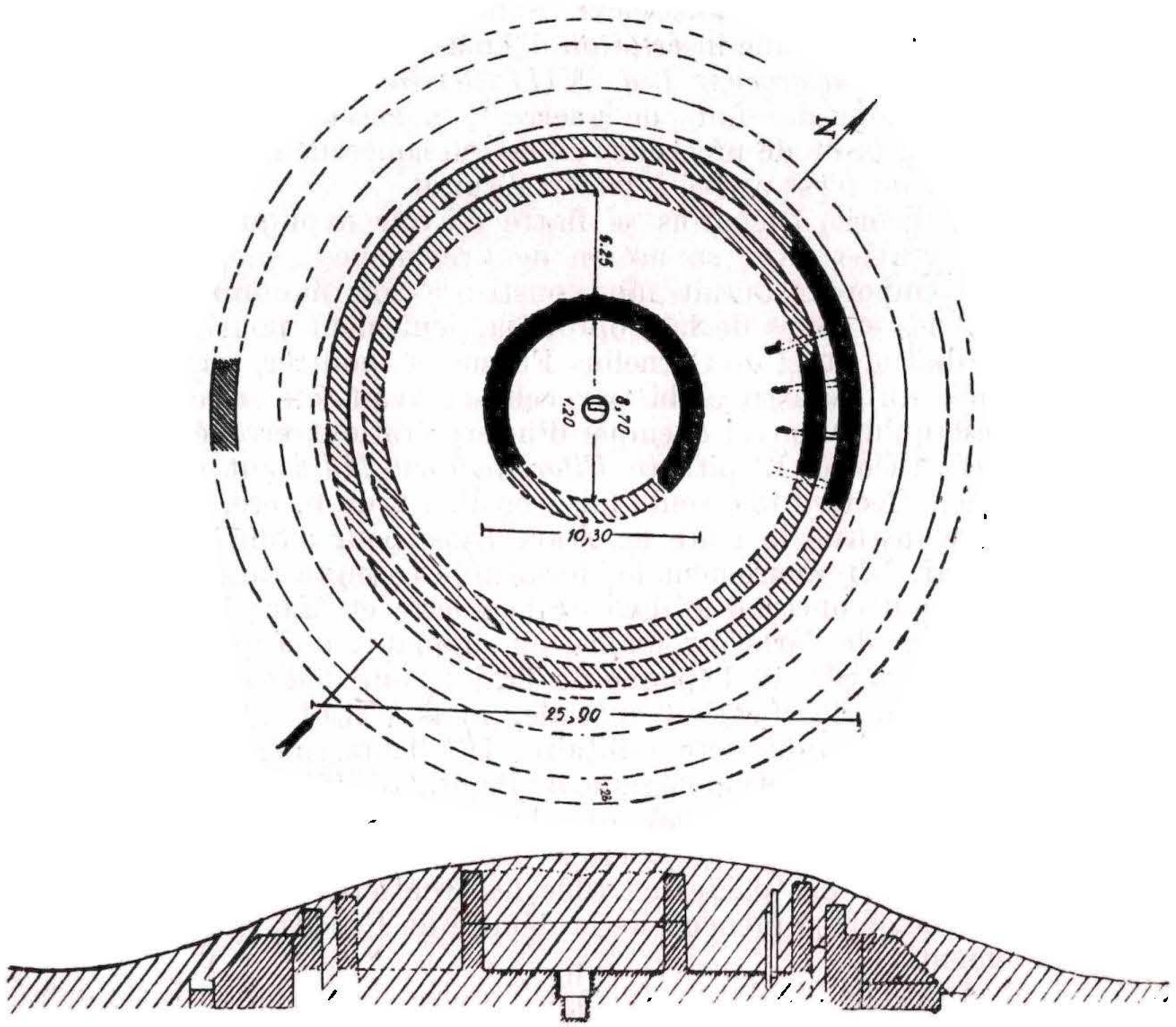


Fig. 10. — Adamclissi. Plan et section diamétrale du Mausolée rond. D'après Gr. G. Tocilescu, *op. cit.*, fig. 53.

mais de Domitien, cette flétrissure devrait exister au moins sur le fragment portant le titre d'[*i*]*mp*(*erator*), comme plus proche du nom de l'empereur (fig. 9).

Bien que la thèse de Cichorius soit fausse d'un bout à l'autre, elle a réussi à conserver encore un peu de son influence sur la discussion autour de l'autel d'Adamclissi, même lorsqu'une partie de ses assertions

---

[66] Suétone, *Domitian*. 23 : Dion Cassius, LXVIII, 1 ; Macrobe. *Saturn.*, I, 12, 37. Cf. St. Gsell, *op. cit.*, p. 330—331.

[67] Voir la bonne photographie de l'inscription chez Emilia Doruțiu, *loc. cit.*, p. 356, fig. 1.

furent rejetées. C'est ainsi que R. Syme, qui a produit de bons arguments pour exclure Cornelius Fuscus du débat, se montre enclin, toutefois, à maintenir le problème, à titre d'éventualité, dans le cadre des désastres subis par l'empereur Domitien, en remplaçant Fuscus par Oppius Sabinus, le gouverneur de la Mésie, dont l'armée fut taillée en pièces en 85, par les Daces, sur la rive droite du Danube [68]. Bien entendu, cette solution n'est pas plus satisfaisante que l'autre, ce que même l'auteur semble reconnaître lorsqu'il envisage aussi l'éventualité d'un cénotaphe se rapportant simultanément à Oppius Sabinus et à Cornelius Fuscus et même la possibilité que l'autel concerne, tout de même, les guerres de Trajan [69].

Dernièrement, l'idée de cénotaphe commence à séduire aussi les défenseurs déclarés de la thèse de Cichorius, qui se font illusion, ainsi, de trouver à l'autel d'Adamclissi une explication dans la voie de cette thèse, tout en évitant l'opposition si gênante des sources qui situent catégoriquement le désastre de Fuscus en Dacie. L'autel de Dobroudja ne serait donc plus le témoignage spécial de ce désastre, mais un monument à signification générale, tout symbolique, commémorant, à la fois, tous les combats du général de Domitien, d'un côté et de l'autre du Danube [70]. Mais plus on s'accroche à cette idée, moins on réussit à justifier la présence du prétendu cénotaphe à Adamclissi. Par ce palliatif, au lieu de sauver quelque chose de la thèse de Cichorius, on ne fait qu'en souligner sa parfaite nullité.

Attribuer la singulière influence de cette thèse, totalement caduque, seulement à l'autorité de Cichorius, qui fut sans doute un des coryphées des études classiques, ou à l'éclat trompeur de certains de ses arguments, est insuffisant pour expliquer la ténacité avec laquelle on incline encore, parfois, à dater l'autel d'Adamclissi de l'époque de Domitien, sans aucune preuve, malgré l'existence solidement attestée d'une campagne de Trajan en Mésie et malgré l'importance particulière accordée précisément par cet empereur à cet endroit de la Dobroudja. Il faut penser à une cause plus profonde. C'est la conception générale qu'on a sur la première guerre dacique de Trajan et laquelle, pour bien des gens, n'a pas changé depuis Cichorius. Puisque l'objectif politique de cette guerre était la Dacie de Décébale et que les opérations initiales et finales eurent lieu dans la direction de Sarmizegetusa, on a peine à comprendre que l'action décisive se fût produite toutefois ailleurs, bien loin de ces parages. On ne peut se débarrasser de l'idée que le front principal de la guerre fût constam-

[68] V. Pârvan, *Getica*, p. 114, prend en considération, lui aussi, cette interprétation, mais avec des réserves.

[69] R. Syme, *loc cit.*, p. 18.

[70] Cf., *e.g.*, B. W. Henderson, *op. cit.*, pp. 162–164, 263, 306–307; C. Patsch, *Der Kampf um den Donauraum*, p. 16; J. Colin, *loc. cit.*, p. 57–82; Emilia Doruţiu, *loc. cit.*, p. 357–363. B. W. Henderson et J. Colin sont si attirés par le point de vue de Cichorius, qu'ils en partagent même les erreurs les plus manifestes. Aussi étalent-ils, avec la même insistance, les vers de Martial relatifs à la tombe de Fuscus, afin de prouver que celle-ci se trouvait sur la rive droite du Danube, sans s'apercevoir des éléments de cette ode qui s'y opposent formellement (v. ci-dessus, p. 224).

ment celui de Transylvanie et que la campagne de Mésie n'en représentât qu'une diversion d'importance secondaire, affectant une aire limitée. On n'ose pas même supposer que Trajan eût prolongé cette action jusqu'en Dobroudja et qu'il dût engager une grande bataille à Adamclissi, à une distance si considérable du front de Dacie. A l'instar de Cichorius, on reconnaît, sur la Colonne, les trois combats livrés par cet empereur en Mésie ou à l'est de la Dacie, mais on se refuse de localiser l'un d'eux à Adamclissi, malgré les monuments que Trajan y fit construire. Pour expliquer ces monuments on préfère les plus fantastiques théories, plutôt que d'admettre la vérité simple.

A la formation et à la persévérance obstinée de cette conception contribua, avec un rôle déterminant, le texte de Dion Cassius, tel qu'il fut transmis par l'abrégé de Xiphilin. Comme on ne voyait rien qui puisse rappeler la Mésie dans cette seule source littéraire qu'on a des guerres daciques, et comme on croyait y lire, au contraire, que les actions de la guerre s'étaient passées exclusivement en Dacie et que la plus importante bataille, ainsi que l'érection du βωμός, eussent lieu à Tapae, on se sentait empêché de localiser un de ces faits à Adamclissi [71]. Ceux qui, en laissant le mot décisif à la réalité des monuments, se sont situés à l'opposé de Cichorius, ne l'ont fait, pourtant, qu'en pleine conscience d'avoir dérogé au texte transmis par Xiphilin. Teohari Antonescu même, le premier qui eut le courage de pousser cette attitude jusqu'au bout, était persuadé d'avoir délibérément commis la même transgression d'un témoignage littéraire.

Maintenant, à la lumière de l'interprétation que nous venons d'exposer dans la présente étude, la conciliation entre les deux sortes de sources se fait tout spontanément. En reconnaissant le simple détail d'une coupure séparant les deux passages de Xiphilin qu'on était habitué à lire d'un seul souffle, on a tout d'un coup la confirmation écrite des meilleures conclusions inspirées par les monuments d'Adamclissi. On rend à ces monuments l'écho littéraire qui paraissait leur manquer jusqu'à présent. Un démenti péremptoire est ainsi donné à l'opinion commune que Dion Cassius eût ignoré la campagne de Trajan en Mésie.

Pour se rendre compte de l'importance de cette campagne du Bas-Danube provoquée par la dangereuse diversion des alliés de Décébale,

[71] Gr. G. Tocilescu et O. Benndorf étaient bien persuadés que Trajan avait soutenu une bataille à Adamclissi et ils ont été même les premiers à le dire, mais ils étaient si loin de rapporter ce combat à l'an 102, que, pour l'expliquer, ils inventèrent, de toutes pièces, un long voyage de Trajan à travers l'Egée et les Balkans, en 105, à la veille de la seconde guerre dacique, qui aurait commencé par une attaque des alliés de Décébale sur les vallums transversaux de la Dobroudja (Gr. G. Tocilescu — O. Benndorf — G. Niemann, *Das Monument von Adamklissi*, p. 124; O. Benndorf, AEM, XIX, 1896, p. 181—204; JOAI, I, 1898, p. 122 et suiv.; VI, 1903, p. 251 et suiv.; Gr. Tocilescu, *Fouilles et recherches*, p. 74—76). Les auteurs de cette théorie factice, dont rien ne subsiste aujourd'hui, sauf le point de départ — une bataille de Trajan en Dobroudja — ont l'excuse de l'avoir conçue et formulée à un moment où les études concernant les reliefs de la Colonne Trajane étaient encore dominées par les interprétations de W. Froehner, de 1869, qui ignorait complètement le rôle de la Mésie Inférieure dans la première guerre dacique (v. ci-dessus, p. 208, note 6). Pour les vallums cités, v. ci-dessus, p. 223, note 56.

pour reconnaître ensuite que Trajan dut livrer sa principale bataille, la plus acharnée et la plus risquée, à Adamclissi, et pour attribuer, enfin, à cet événement, d'une portée si décisive, les quatre monuments de cette localité, il ne faut plus craindre de venir en contradiction avec le texte de Dion Cassius. Au contraire, en suivant la voie de ces conclusions, on ne fait que se conformer rigoureusement à la lettre de ce texte, même à l'état fragmentaire où il fut mis par les ciseaux de Xiphilin. La bonne lecture du chapitre 8 du livre LXVIII de Dion Cassius ne dépend plus de la correction d'erreurs inexistantes attribuées à cet abréviateur, mais de notre vigilance devant les apparences fausses que sa méthode élémentaire de résumer a engendrées. Il ne s'agit que de l'effet d'un tout petit geste de coupure qui n'a coûté à Xiphilin que l'effort d'un instant, mais qui, ajouté au caprice du sort qui a fait disparaître l'original de Dion Cassius — *habent sua fata libelli* —, a coûté à notre science un embarras vieux d'à peu près un millénaire.

En localisant à Adamclissi la bataille principale de Trajan narrée par Dion Cassius et en l'identifiant avec les scènes XL—XLI de la Colonne Trajane (fig. 5—7), une question surgit : pourquoi donc, il ne fut reproduit dans ces scènes ni le geste noble de l'empereur en faveur des blessés, ni le βωμός dont la réalité est prouvée par l'autel funéraire d'Adamclissi ?

La réponse est que ces faits ne figuraient pas dans les Commentaires de Trajan, la seule source du récit de la Colonne. Dion Cassius les tenait d'autres documents. C'est ce qui résulte du texte même de cet auteur, notamment en ce qui concerne le geste de l'empereur de déchirer ses vêtements pour en faire des pansements, à propos desquels il tient à ajouter le mot λέγεται « l'on dit ». L'historien romain n'aurait pas usé de cette expression prudente si le renseignement lui était venu des Commentaires. Mais il l'avait puisé ailleurs, peut-être dans les *Getica* de Criton, œuvre aujourd'hui perdue aussi [72]. Ce médecin de Trajan, qui avait accompagné l'empereur pendant les guerres daciques, était tout indiqué pour raconter des anecdotes relatives aux soldats blessés, qu'il avait dû soigner souvent lui-même.

En ce qui concerne le βωμός, il faut tenir compte du fait que cette construction, si hâtive qu'elle fût, ne put voir le jour qu'après le départ de Trajan de ces lieux-là. Ce départ fut, d'ailleurs, assez précipité, car les affaires de Dacie, interrompues à cause de la diversion du Bas-Danube, mais risquant de tourner mal sous la pression concomitante de Décébale, qui était resté dans ses montagnes, réclamaient le retour urgent de l'empereur et du gros de son armée [73]. Du texte de Dion Cassius il résulte

[72] R. Paribeni, *op. cit.*, I, p. 8—9.

[73] La scène XLV de la Colonne, aux prisonniers romains torturés par les femmes daces, intercalée entre la dernière scène de la campagne de Mésie (distribution des récompenses aux soldats) et la scène du rembarquement pour le retour en Dacie, symbolise les mauvaises nouvelles que l'empereur dut avoir reçues au sujet de ce qui s'était passé sur le front de Transylvanie en son absence. Le vieux personnage que l'on voit, dans la scène suivante, se précipiter devant l'empereur, au moment du rembarquement de celui-ci, doit être le porteur de ces nouvelles alarmantes. Il n'est pas difficile de s'imaginer que, pendant la campagne de Mésie, les troupes romaines laissées aux portes de la Transylvanie durent supporter les attaques furieuses de Décébale et que ces attaques ne restèrent pas toujours

que, pendant son bref séjour sur le champ de bataille après la victoire, l'empereur ne fit que « donner l'ordre » (κελεῦσαι) qu'un autel fût élevé à la mémoire des soldats morts dans le combat, mais il n'assista pas à sa construction, ni à son inauguration. Or, sur la Colonne et probablement dans les Commentaires aussi, ce n'est que les actes accomplis en sa présence qui furent enregistrés [74].

sans succès. Le fait de rattacher la scène des atrocités commises sur les captifs romains à la campagne de Mésie, après l'écrasement définitif des envahisseurs, serait en dehors de toute explication logique. Il faut donc la rapporter à la Dacie. C. Cichorius, *Die Reliefs*, II, p. 218, attribue à cette scène, qu'il place aussi dans les montagnes de Dacie, le rôle technique de marquer la séparation entre la deuxième et la troisième des campagnes de la première guerre dacique.

[74] Eugenia Strong, *op. cit.*, II, pp. 153 et 209; B. W. Henderson, *op. cit.*, p. 298.

PTOLEMY AND THE ANCIENT GEOGRAPHY OF MOLDAVIA

BY

ALEXANDRU VULPE

The geographical knowledge concerning Moldavia in the Dacian epoch is due mostly to the following text in Ptolemy (*Geogr.*, III, 10, 8): Πόλεις δὲ εἰσὶ καὶ ἐν τῇ πλευρᾷ ταύτῃ μεσόγειοι παρὰ μὲν τὸν Ἱέρασον ποταμόν, Ζαργίδαυα (54° 40′) (47°45′), Ταμασίδαυα (54°20′) (47°30′), Πιροβορίδαυα (54°) (47°).

It is about some purely Dacian place-names lying near the river *Hierasos*, identified with the river Siret of today (Τιάραντος in Herodotus IV, 48; *Gerasus* in Ammianus Marcellinus, XXXI, 3, 7, and Σέρετος in Constantin Porphyrogenitus, *De admin. imp.*, XXXVIII, 7)[1] Piroboridava, the southernmost of the mentioned places, being indicated as lying at a certain distance from the disemboguement of the river Hierasos into the Danube, at Dinogetia, whose situation Ptolemy gives (III, 8,2; 10,1) as being 53° in longitude and 46°40′ in latitude.

As the above mentioned text has undergone an almost exhaustive criticism, the only way to bring forth new contributions is to compare it with the archaeological sources, surface investigations and excavations.

We find ourselves now in a far better position to start such a comparison thanks to the intensive archaeological investigations which have been made in Moldavia in the last twelve years. This province is today one of the most systematically and evenly studied in Rumania regarding both surface investigations and regular diggings[2]. Thorough investiga-

[1] V. Pârvan, *Considerațiuni asupra unor nume de rîuri daco-scitice*, Acad. română, Memoriile secț. istorice, S. III, vol. I, Mem. 1, București, 1923, p. 10 and passim.

[2] The researches have been made at different times by diverse researchers and directors of museums. Noteworthy among these are the surface researches systematically made by our colleagues in Jassy and especially those by the geographer N. Zaharia who has identified more than 2 000 settlements from various epochs; then the general estimates made under the guidance of R. Vulpe on the occasion of the excavations at Poiana, covering the whole of the lower half of the Siret; those made in the Piatra-Neamț area by C. Mătasă; those in the Fălticeni area by V. Ciurea a.s.o. Recently M. Petrescu-Dîmbovița and N. Zaharia have drawn up a volume containing the results of all these researches (in MS form).

tions have been made along the Siret and three of its western tributaries: the Trotuş, the Bistriţa and the Moldova. A less investigated area is the woodland watered by the Suceava and Sucevița rivers. Investigations have also been made along the Prut and its tributaries: the rivers Jijia and Bahlui. The plain lying in the north of Moldavia, the Central Plateau and the valley of the river Bahlui are likewise well investigated.

But before embarking upon a reexamination of the toponymy handed down to us by Ptolemy and comparing it with the cartographic distributions of the Dacian settlements in Moldavia, we deem it useful to give in a nutshell the older finds concerning the three localities on the banks of the Hierasos that led to the critical examination of the ancient geographer's text.

Above all, it appears conspicuous the dissimilarity between the course taken by the river Hierasos as it follows from the situation of the three mentioned settlements on its bank, and the actual course of the Siret. If we took *ad litteram* Ptolemy's data it would mean that we should imagine the Hierasos river as flowing from NE to SW, a fact that made some researchers think the ancient geographer had taken the Hierasos for the Prut, although the latter did have a name of its own, similar to that of today (Σκύθαι Πόρατα καλέουσι, Ἕλληνες δὲ Πυρετόν, in Herodotus IV, 48)[3].

Other researchers have preferred to separate the three *dauae* from the river Siret and to determine their position according to their co-ordinates within the area bordered by the Siret and the Dniester giving thus up the close interpretation of the phrase ...παρὰ μὲν τὸν Ἱέρασον used by the Alexandrine geographer to specify their situation[4].

Finally, a third stand is that which, on the contrary grants due respect to this geographical specification offered by the text, and is inclined to think Ptolemy's co-ordinate figures as being mistaken since they do not tally at all with the real ones of today[5].

Since Ptolemy writes (III, 8, 2) that the Hierasos represents the eastern boundary of Dacia, and on the other hand specifies that the three settlements are part of the trans-Danubian annexes of Moesia Inferior, it follows that those settlements were lying on the left side of the river[6], and from the phrase παρὰ μὲν τὸν Ἱέρασον ποταμόν we are compelled to infer that they were situated on its very bank. Availing of this opportunity, we draw the attention to a geographical fact which has not been pointed out so far in the exegesis of the text, namely that the river Siret is among the fewest rivers of the northern hemi-

---

[3] A. Forbiger, *Handbuch der alt. Geogr. von Europa*, p. 751, 755, note 90; cf. also Gooss, *Studien zur Geographie u. Geschichte der Trajanischen Daciens*, Hermannstadt, 1874, p. 13 and 25. The same opinion issues from G. Schütte's replotting of the map of Dacia, in *Ptolemy's Maps of Northern Europe*, Copenhagen, 1917, fig. 17.

[4] Gr. Tocilescu, *Dacia înainte de Romani*, Bucureşti, 1880, p. 457.

[5] Above all even C. Muller, in his notes to the 1883 edition; cf. also V. Pârvan, *op. cit.*, p. 10 and passim; R. Vulpe, *Piroboridava*, in Rev. Arch. XXXIV, 1931, 2, p. 237–276.

[6] R. Vulpe, *op. cit.*, p. 237–276.

sphere that make an exception to the general rule of eating away their right bank as a consequence of the earth's rotating motion. This fact is accounted for by the existence of its right bank, rich in water tributaries which are pushing to the left the rapid flow of the river. The Siret is collecting all the waters from the Moldavian slope of the East Carpathians. That is why its left bank is higher and steeper, and therefore more favourable to fortified settlements, especially during the 1st century B.C. and the 1st of our era — the flourishing epoch of the Dacian state — when such banks were sought after.

In fact, as it will be presently seen, the archaeological discoveries corroborate this observation. A quite different condition is offered by the river Prut, where, as matters stand with all rivers, the right bank is the highest and steepest one, and thus favourable to fortified settlements.

It must be also pointed out that the sequence of these three localities lays out an itinerary along the valley. It is known that the Siret Valley is not only auspicious to a trade route, but, thanks to its position, it represents the main road which ramifies, along the Carpathian tributaries, at least into two passage ways towards Transylvania. These arguments, mainly, of a geographical order, determined R. Vulpe to identify Piroboridava with the Getic settlement at Poiana, near the mouth of the Trotuș [7].

The publication in 1925 of the Hunt papyrus, which has preserved a *pridianum* concerning the situation of the auxiliary troop *cohors I Hispanorum ueterana quingenaria (equitata)*, confirms the existence of Piroboridava certifying the fact that a detachment of this cohort made up of a small body of soldiers had been sent there *in praesidio*.

As it follows from the context, at the date of the papyrus (99 A.D. according to R. O. Fink [8], 105 according to R. Syme [9] or 110—117 according to the older opinion of Hunt [10] and Cantacuzino [11]) this locality was *intra prouinciam* (Moesia Inferior). Leaving aside the discussion occasioned by the dating of this important document [12], the location of Piroboridava *intra prouinciam* confronted with Ptolemy's specification (μεσόγειοι), — the nearness of Danube being, therefore, out of the question (the phrase being about this stream) — rises highly significant questions concerning the political status of lower Moldavia about 100 A.D. [13]. Without embarking upon this course — fact that would mean a derogation from the subject — we may note however, that Ptolemy mentioned the three *dauae* on the Hierasos when describing Moesia Inferior and not when describing Sarmatia, as would have been

[7] *Ibidem*, p. 258; E. Polaschek, in RE, XX s.v. *Piroboridava* (nevertheless he doubts this identification).

[8] In The Journal of Roman Studies, XLVIII, 1958, p. 102—116.

[9] In The Journal of Roman Studies, XLIX, 1959, p. 26—33.

[10] In *Raccolta di scritti in onore di Giacomo Lumbroso*, Milano, 1925, p. 265—272.

[11] In Aegyptus, IX, 1928, p. 63—96.

[12] Summaries to R. Vulpe, in Studii Clasice, II, 1960, p. 337—357.

[13] Cf. R. O. Fink, *op. cit.*, and R. Vulpe, *op. cit.*, p. 353 and especially in Dacia, N.S., V, 1961, p. 369.

natural since they were not lying in Dacia. The fact represents the echo of a historical moment during which they formed a constitutive part of the province from the lower Danube.

The main contradiction however, — the lack of consistency between the geographical co-ordinates and the actual position, is stressed by the existence of the S Ω T MSS, a version to the text, that does not mention the existence of the Hierasos (ἐν δὲ τῷ ὑπὲρ τὸν Ἴστρον τμήματι μεσόγειοι) and of the site of these three localities on the map from Vatopedi outside the course of the Siret. In spite of the fact that it has been objected that the S Ω T MSS represent a later shortening omitting the Hierasos [14] (it is true they alone have this omission, a fact that determined the editors of the text, the last one being C. Muller, to regard as genuine the version comprising the Hierasos), yet it is obvious that the still existing doubts cannot be cleared away only by dint of the now available texts.

Before passing to the expounding of some arguments of another nature, let us bear in mind that the state of things presented by Ptolemy in Dacia refers to the 1st century of our era and therefore to a time previous to the Roman conquest. It is acknowledged by all researchers [15] that Ptolemy, as he himself confesses in the preface to his work, had Marinus of Tyr as a model (first half of the 2nd century of our era), whose source was doubtless *Forma Orbis* written by order of Augustus and which constituted the official source of the knowledge of the ancient world. Marinus and in a lesser degree Ptolemy made nothing else but to complete this source, bringing it to date as regards the state of things in their times. It is worth mentioning that Sarmizegethusa, the main city of Dacia, is given by Ptolemy in its Dacian form, Σαρμιζεγεθ·ύσα βασιλείον from the 1st century of our era when it was still the residence of the Dacian kings, and not as *Colonia Vlpia Traiana*, its Roman form, and capital of Dacia — the province at the beginning of the 2nd century of our era. At the same time: *Angustia* as well as *Praetoria Augusta*, Ζεύγμα (*Pons*) a.s.o., Roman place-names, situated in the east of Dacia [16], represent, of course, additions made by Marinus or Ptolemy concerning at the earliest the moment of Trajan's military operations.

Now, let us examine the state of the archaeological researches which provide us with very rich materials for study. Perhaps it is suitable to recall the fact that in 1931, — when use was made for the first, and up to now, for the last time of archaeological sources in view of Piroboridava's identification, — but one Dacian fortified town, that of Poiana, was indeed thoroughly known. Today for the Dacian epoch (2nd century B.C. — 1st century of our era) matters stand as follows:

The Dacian settlements were made up either of small villages concentrated round a fortified and densely peopled acropolis (representing

[14] R. Vulpe in Rev. Arch., XXXIV, 2, p. 264.
[15] See especially G. Schütte, *op. cit.*, p. 10 and passim.
[16] R. Vulpe, *Angustia*, in the volume *In amintirea lui C. Giurescu*, Bucureşti, 1944, p. 551 and passim.

its territory), — an *oppidum* in the true sense of the word (this type, met in Moldavia in plain and hill areas along great water courses, is represented by the settlements of Poiana and Brad on the Siret, and by those at Piatra-Neamț and in Tg.-Ocna — Oituz district in the sub-Carpathian area) — or of isolatedly disseminated settlements of lesser expanse and denseness, sometimes fortified by means of a wall, met all through the region. These last mentioned settlements cannot represent the *dauae* in the strict sense of *oppida*, and that is why we think they could not be taken into account when identifying the towns mentioned by Ptolemy. An example is provided by the settlement at Corni [17] (Adjud district, Bacău region) on the Siret, having a very poor culture layer, about 0.2 m deep, or by the similar one at Suceava [18], in comparison with the large settlements from Poiana or Brad, of which we are going to speak presently.

We even dare to take upon ourselves the responsibility of stating that, within the areas mentioned as investigated, there is next to no chance of discovery, in the future, of any significant settlement capable of modifying the present archaeo-geographical outlook.

On the Siret there are to be found only these two last mentioned large settlements and the Bărboși settlement near the mouth of the Siret river, whose Getic (pre-Roman) culture level is of little significance. Lying all of them on the left bank of the Siret, these settlements are characterized as follows :

Bărboși (Galați district) [19]. The culture layer has a depth of 0.3 m, displays only one level of mean intensity and well marked traces of arson. The settlement is fortified with walls and palissades. The material concerns the period between the 1st century B.C. and the 1st century of our era. Above the Getic layer there have been found important traces belonging to a Roman camp raised, most sure, not a long time after the destruction of the aboriginal settlement. We lack, so far, precise data referring to the end of the Getic settlement.

Poiana (Tecuci district, Galați region) [20]. Fronting the mouth of the Trotuș (whose valley facilitates the passage towards Transylvania through the Oituz and Ghimeș mountain passes), it has an unusually rich culture layer which only for the Getic epoch measures almost 3 m having six levels and several sublevels that indicate a continuity beginning with the 4th century B.C. and ending with the 1st of our era. It is fortified by a wall, possibly provided with a stockade. The last coin found in the last level but one was, however, minted in the year 71 A.D. and belonged to Vespasian. The settlement was abandoned without obvious violence (the last level does not display any traces of arson) sometime about the year 100 A.D.

---

[17] Diggings carried out by R. Vulpe in 1933. Unpublished.

[18] Limited exploring digging made by M. Matei in 1962.

[19] Diggings, 1959—1962, N. Gostar (Materiale, VIII, p. 505).

[20] The most part of the settlement was dug out by R. Vulpe between 1926—1951. Cf. Dacia, III—IV, 1927—1932, p. 253—351; Rev. Arch., XXXIV, 1931, 2, p. 237—257; SCIV, II/1, 1951, p. 177—216; III, 1952, p. 191—209; Dacia, N.S., I, 1957, p. 143—164.

Brad (Bacău region) [21]. It had a commanding site, at equal distance between the confluences of the rivers Bistrița and Moldova with the Siret (the Bistrița Valley especially was an important passage way towards Transylvania). The culture layer corresponding to the Getic epoch is about 1.8 m deep. It lasted from the 1st century B.C. until the end of the 1st century of our era. A Dacian coin belonging to the end of the 2nd century B.C. was found within its lowest level. No coins have been found within the higher levels. Judging after the aspect of the archaeological material, the settlement lasted as long as did the one at Poiana.

Within the area covering the higher course of the Siret there have been found several small Dacian settlements (at Suceava [22], Siret [23]) which could point to the presence of an *oppidum* in the neighbourhood. Nevertheless, in spite of all investigations, this could not be discovered either because of the woodland, or because of its going to pieces as a result of the action of natural phenomena.

Along the Prut, there was made no discovery of any important Dacian settlement that could on the least ground claim the denomination of *oppidum*. The same situation is encountered in the Jijia and Bahlui valleys (very minutely searched) as well as on the Central Plateau between the Siret and the Prut.

In the western sub-Carpathian area of Moldavia only two big settlements are encountered:

Piatra-Neamț (Bacău region) [24]. One meets here a Dacian *oppidum* overlooking the Bistrița valley (at the point called "Bîtca Doamnei") and controlling an important passage way towards Transylvania as well as the neighbouring depression covered with smaller Dacian settlements [25]. During the excavations made at Bîtca Doamnei there have been found vestiges of religious builds of the same type with those found in Decebal's Sarmizegethusa. The settlement is fortified with stone walls. The fortified town proper lasted (taking into account the analogies concerning its materials) as long as the Brad *oppidum*, that is during the period comprised between the 1st century B.C. and the 1st of our era.

---

[21] Excavations made by Alex. Vulpe, Victoria Eftimie and V. Ursache in 1963. Unpublished.

[22] Cf. note 18 above.

[23] C. A. Romstorfer, in Mitt. der K.K. Central-Kommission, N. F., XVII, 1891, p. 70 and passim; cf. also J. Szombathy in Jahrbuch des Bukowiner Landes-Museum, II, 1894, p. 20. In 1963 the Author made inquiries in the town of Siret finding that the settlement mentioned by Romstorfer as destroyed about 1891 by the existence of a brick yard that, as he was told, continued to work until 1940, has now completely disappeared. He could not find any trace of the Dacian material.

[24] A. Nițu, I. Zamoșteanu and M. Zamoșteanu, in Materiale, VI, p. 359–374; VII, p. 339–349. The discovery of the walls and sanctuaries was made during the excavations made by N. Gostar and N. Scorpan in 1961 and 1962. Unpublished.

[25] Among these the most important is that at Calu, 13 km south of the citadel at Bîtca Doamnei (Piatra-Neamț). Dug out by R. Vulpe in 1935 and 1940 (Dacia, VII–VIII, 1937–1940, p. 13–67); as a matter of fact it represents only one of the several secondary settlements round the impressive fortified town at Bîtca Doamnei (Piatra-Neamț) which together made up the territory of a *dava*, very likely Petrodava's.

Tisești (Tg.-Ocna district, Bacău region) [26]. It represents the acropolis of several small settlements scattered within the area of Tg.-Ocna depression. Having a commanding site, it exerts the control over both the depression and the Trotuș Valley at the point where the two roads leading to the Oituz and Ghimeș mountain passes sever from each other. Today the settlement is destroyed to a great extent. The archaeological diggings have brought to light an intense culture layer about 1 m deep, similar in point of duration with the settlement at Bîtca Doamnei near Piatra-Neamț. The settlement is fortified by a wall.

It is noteworthy that in the areas described above life was going on in the 2nd and 3rd centuries of our era as well, under the Roman occupation or protectorate, the only difference being that the sites of the settlements were usually shifted on an easier accessible ground by taking into account the needs of the commercial traffic only and not those of military defence. For example on the Siret, all the settlements from the 2nd and 3rd centuries of our era are situated on the low terrace of the right bank, exactly opposite to the oppida from the 1st century. During the same period, however, no trace of dwellings from the 2nd—3rd centuries of our era has been found on the left bank. Thus fronting the high fortified town of Poiana, there lies down and across the Siret the vast settlement of Călimănești (Adjud district) [27], and still across the Siret and covering the same expanse (almost 1 km long) there lies, fronting the *daua* of Brad, the settlement of Aldești (Bacău district) [28]. A similar situation is met at Piatra-Neamț [29].

Comparing now the archaeological data with the Ptolemaic text, we advance the following statements:

a) The Prut can be safely dismissed from the discussion concerning the identity of the Hierasos. Likewise any attempt to attribute other sites to the three fortified towns mentioned by Ptolemy, near the bank of the Siret, is groundless.

b) The three *dauae* lie surely on the left bank of the Siret; they are archaeologically attested as having existed in the 1st century of our era by the settlements of Poiana and Brad, which represent two of them.

These two finds lend authority to the Ptolemaic text, refuting at the same time his geographical co-ordinates concerning the above mentioned localities. These co-ordinates cannot be taken into consideration but with utmost care, taking into account their relative value only. It is a matter of common knowledge that the ancient geographers did not describe the curvature of the Carpathians, ignoring it, and regarding this mountain chain as being a horizontal range situated within the northern area of the present day Carpathians. Accordingly, in order to fit in the orographic system, the course of the Siret was "distorted" as if coming from the NE and, together with it, the whole configuration

[26] A. Nițu and M. Zamoșteanu, *l. cit.*
[27] Limited exploring digging made by R. Vulpe (SCIV, III, 1952, p. 217).
[28] Diggings 1961—1962 made by V. Ursache. Unpublished.
[29] A. Nițu, I. Zamoșteanu and M. Zamoșteanu, *l. cit.*

of Moldavia acquired in the mind of the geographers of the time a different tilt from the actual one (Fig. 1). Obviously, there is little wonder that the longitude and latitude no longer corresponded to the actual situation, being added abstractedly to the text for reasons of symmetry and in order to specify the preconceived situation of the respective localities.

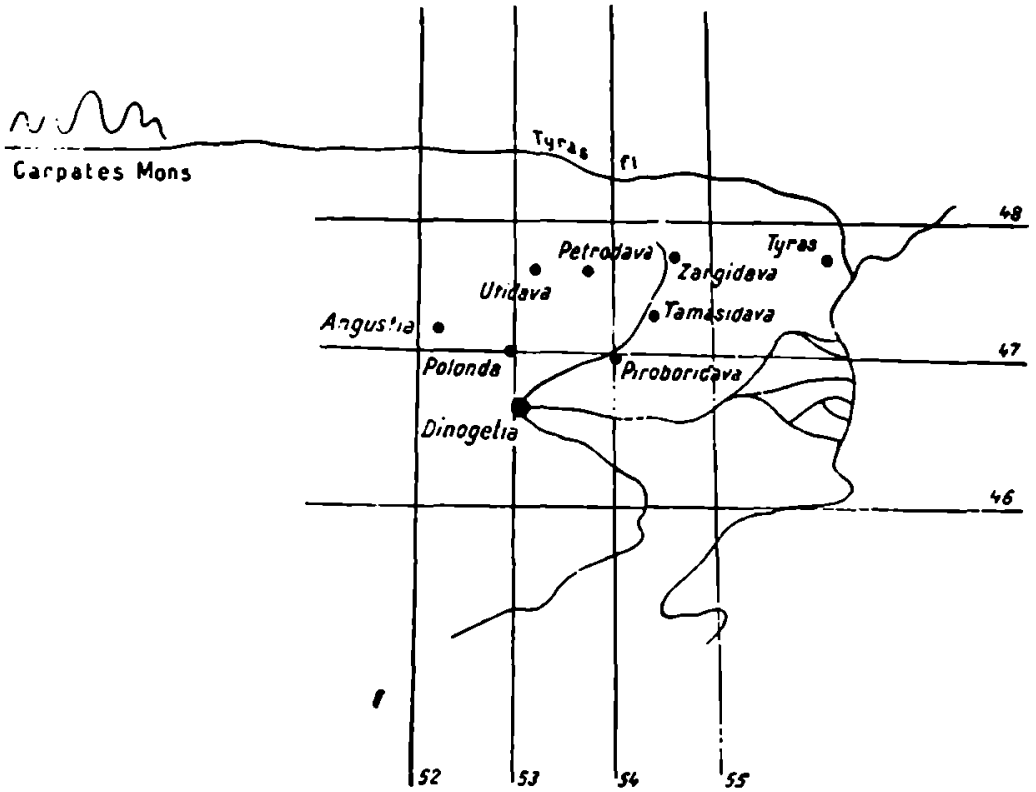


Fig. 1. Moldavia according to Ptolemy's co-ordinates.

c) The archaeological researches confirm the comments made by the critics of Ptolemy's work concerning the various stages of the drawing up of the text. Thus the enumeration of the three *daciae* along the river Hierasos comprised in the description of Moesia Inferior, fact corroborated also by the data of the Hunt papyrus, refers quite obviously to a time after the year 86 A.D!, when this province was founded during the Domitian-Trajan period. Now, as it was found on the spot, the fortified Dacian settlements on the left bank of the Siret cease to exist about the end of the 1st century of our era, moving onto the right bank where they assume a peaceful character. This event might be explained as being the outcome of an order issued by the Roman commander concerning the Dacians on the Siret by which they where forbidden the use of fortresses. This would represent one stage in the drawing up of the text. On the other hand, in Dacia — the eastern border of which is represented by the Siret — Ptolemy did not dwell upon the settlements on its right side

which have been "moved" in the 2nd century of our era. Therefore Dacia's description is older from archaeological reasons too, agreeing with the above mentioned stage in the drawing up of the text. Nevertheless the mention on Dacia's territory of certain localities having purely Roman names, such as Angustia, Praetoria Augusta a.s.o. points to another stage in the drawing up of the text, newer than the former and having its origin at the beginning of the 2nd century of our era at the earliest. This last stage belonging to Marinus or to Ptolemy himself shows that, although informed as regards some of the towns of the new province — Dacia, the author did not deign to verify the situation in detail, as he boasts in the preface to his geography. Had he done this, he would have become aware either of the disappearance of the *dauae* on the left bank of the Siret, or of the inclusion of the new settlements (which most probably were maintaining the names of the fortified towns in front of them) within the boundaries of the province of Dacia.

These obvious stages in the drawing up of the text — two, at least, in number — refer probably to two out of the three previously assumed stages the text of the Geography went through: Agrippa (amended possibly in the time of Domitian-Trajan), Marinus and Ptolemy. It will be interesting to see, in future, to what extent this observation is proved archaeologically in the other parts of the country, too.

If the finds expounded under the items a — c seem to us definitely established facts, the comparison of the text with the archaeological results allows also for the advancement of several hypotheses concerning the very identification of the settlements, fact which in our opinion is of lesser significance. Although at first sight the Piroboridava, Tamasidava, Zargidava group corresponds to the settlements of Bărboşi, Poiana, Brad respectively, this fact enters upon a contradiction with the plain expression... "within the country", therefore at a considerable distance from the Danube. But in fact Bărboşi is lying at a distance of 4 km only to the east of this water course, being situated on the bank facing Dinogetia in Dobrogea.

If, as we have seen, the archaeological discoveries agree with the Ptolemaic text, then it would prove as insufficiently grounded striving the placing of Piroboridava at Bărboşi, even if the remnants of a Roman camp have been found here, fact which is in keeping with the information provided by the Hunt papyrus.

As a matter of fact the size of the Roman camp of Bărboşi, being there from the 1st to the 3rd century of our era, is however too impressive (standing in contrast with the modest Getic settlement on the ruins of which it has been built) to justify the garrison of the small Roman detachment mentioned in the Hunt papyrus. On the other hand the text of Ptolemy's Geography referring to the situation of Dinogetia in the 1st and 2nd centuries of our era, does not contain any specification as to the bank on which it was situated. On the contrary, the specification that καὶ ἔτι τῷ Ἱεράσῳ ποταμῷ, ὃς κατὰ Δινογέτειαν ἐκτραπεὶς ἀπὸ

τοῦ Ἴστρου (III, 8, 2) has even determined C. Schuchhardt[30] to place Dinogetia at Bărboşi. Later on R. Vulpe formulated the hypothesis of the existence of two Dinogetias: the first and older one which lasted until the 3rd century of our era at Bărboşi, and the other one, founded at the end of the 3rd century of our era at Garvăn (at a distance of 12 km on the opposite bank)[31], as a result of the moving of the fortified town Bărboşi. This hypothesis was embraced by Gh. Ştefan and supported by strong archaeological arguments[32]. He has shown that the fortified town of Garvăn, on the right bank, came into being beginning, at the earliest, with the end of the 3rd century, exactly at the very time when the archaeological layer at Bărboşi ceases to exist. All the discoveries at Garvăn prior to the 3rd century of our era concern but a modest rural settlement. We avail of the opportunity to call attention upon the fact that, undoubtedly, the whole area at the bend of the Danube made up Dinogetia's territory (the territory determined, of course, by the ford of the Danube fronting Dinogetia) and consequently the "removal" of the fortified town from one bank to the other was made *within* the same territory, the town maintaining, not without reason, its name.

It seems to us that, in conformity with Ptolemy's information, the older hypothesis according to which Piroboridava lay at Poiana is still in force. The non-discovery at Poiana of traces belonging to the group of Roman troopers mentioned in the Hunt papyrus can be explained either by their disappearance as a result of erosion (more than half of the great Getic settlement had this fate as it has been proved by the diggings), or because of the "shifting" of the settlement on the right bank lower down (it follows that these traces are to be searched there). It is also to be mentioned that the presence there of a small body of horsemen (probably under thirty) and for a short period of time, could not have left too obvious traces[33].

Piroboridava remaining thus established at Poiana, the fortified town of Brad can be identified only with *Tamasidava*, following that Zargidava has to be searched further northward, may be within the area between Suceava and the town of Siret, where there are reported several small settlements the concentration of which is generally ascertained round a central *dava*. The recent discovery of an impressing old fortified

---

[30] *Wälle und Chausseen im südlichen und östlichen Dacien*, in Archaeologisch-Epigraphische Mitteilungen aus Oesterreich, IX, p. 226.

[31] *Le Vallum de la Moldavie inférieure et le "mur" d'Athanaric*, The Hague, 1957, p. 30, note 8; Dacia, N.S., I, 1957, p. 162, note 22; IV, 1961, p. 331, note 108.

[32] *Dinogetia — a problem of ancient topography*, Dacia, N.S., II, 1958, p. 317–329.

[33] It must be however mentioned that, unlike the other settlements in Moldavia, the settlement at Poiana displays — especially within the last two levels — an unusually great quantity of imported Roman material. Although the reason of this situation lay in its being nearer the Roman world, nevertheless the fact sets one thinking, especially if we take into account the rather poor (pre-Roman) Dacian settlement of Bărboşi.

Dacian town (6th to 4th cent. B.C.) at Stăncești (Botoșani district) [34], at a distance of fifteen km to the left of the Siret, can help us to presume on the continuity of the respective tribe's existence even after the 4th century B.C. somewhere in the neighbourhood. The wooded area in the respective region did not permit the archaeological researches, conducted with difficulty in such grounds, to say their last word upon the matter [35].

Before bringing the present paper to an end we want to make a few remarks concerning the *dauae* in the sub-Carpathian area. From Ptolemy's maps it follows that on the west of the Siret and parallel to it are lying the localities *Angustia*, *Utidava* and *Petrodava*. Angustia would have been situated approximately in the direction of Piroboridava, and Petrodava and Utidava in that of Tamasidava. Since Angustia has a Roman name meaning "gorge", its site must be necessarily looked for round one of the East Carpathian gorges, and undoubtedly round the southernmost one. Then its localization at Brețcu on the Transylvanian slope of the Oituz pass, seems to be likely [36]. The Romans have settled at a distance of 40 km to the SW of the Dacian *oppidum* at Tg.-Ocna whose aboriginal name could possibly be Utidava (see below). This localization of Angustia indirectly pleads for the identification of Piroboridava. Piroboridava = Poiana is counterbalanced by the other pair Angustia = Brețcu whereas a relation of the kind Piroboridava = Bărboși would correspond to a pair Angustia = a place situated somewhere in the Vrancea or Buzău mountains, a fact which does not at all seem likely.

According to Ptolemy (III, 8, 4), *Utidava* the co-ordinates of which he gives as being 53°10′ and 47°40′ lies nearer to Petrodava (53°45′ and 47°40′) than to Angustia (52°15′ and 47°15′). For all that, as we know these data cannot be regarded as absolute, we could allow for a modification of the relation between the three localities if a reason of a different order would make us do it. Once the sites attributed to Angustia (= Brețcu) and Petrodava (= Piatra-Neamț) accepted, one is confronted with the absurdity of finding a *daua* at the place specified by Ptolemy, that is the alpine area of the East Carpathians, to the West of Piatra-Neamț. Nevertheless, there lies a large Dacian settlement at Tisești near Tg.-Ocna between Piatra-Neamț and Angustia = Brețcu, nearer to the latter,

---

[34] Regular diggings made by A. Florescu beginning with 1960.

[35] G. Schütte in *op. cit.*, p. 85, states that Zargidava is a triplicate of Sargidava and Singidava placed by Ptolemy somewhere in the north of Transylvania. This opinion was refuted by V. Pârvan (*Getica*, p. 221). Our opinion is that the archaeological researches justify our crediting of the whole text and thus of all the three *dauae* as well. Any forced or modified interpretation being for the present gratuitous.

[36] V. Pârvan, *op. cit.*, p. 251 and especially 259, places it at the Ghimeș pass. R. Vulpe (in *Angustia*, cf. note 16 above) contests this opinion showing that no traces from this epoch were found within the Ghimeș area, and he places it at the Transylvanian end of the Oituz pass, at Brețcu, where a Roman camp has been identified. We think the second hypothesis more grounded also because the Oituz pass is the only one that really has the aspect of a narrow pass, which fact would justify the name of Angustia; also because it is shorter and more easily accessible and was used, as it is shown by settlements of all epochs, to a greater extent than the Ghimeș pass.

and overlooking the forking of the roads leading to the Oituz and Ghimeş mountain passes (see Fig. 1 — Moldavia as seen by Ptolemy and Fig. 2 — the identifications advanced by us).

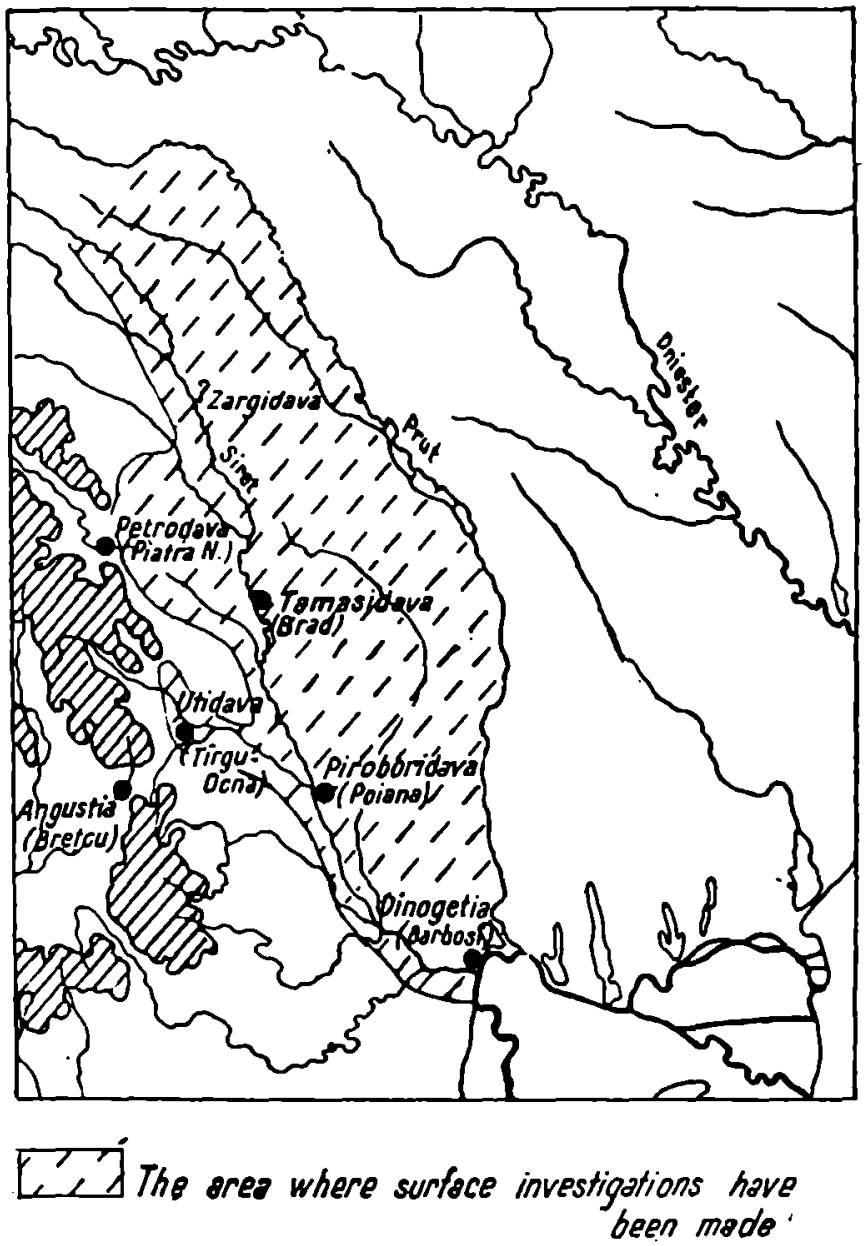


Fig. 2. Moldavia in the 1st century of our era.

We are inclined to identify this settlement with *Utidava* also because of the similarity between the name of the Dacian town with the present one of Oituz (The Oituz Valley lying in the vicinity of the settlement), fact which might not be an entirely coincidental occurrence. The deriva-

tion of place-names from water courses is a commonplace event in toponymy. The linguistic relationship of *Utus* (present equivalent of Vid), a river in Moesia Inferior, with the Dacian *Uti-daua* has been formerly foreseen [37]. Analysed from the linguistic viewpoint this name has been related to the Indo-European root *uto, *utu — "water" (ὕδωρ) [38]. Since homonyms having a common root are far from excluding one another within the area of an ethnically homogeneous population, we are wholly entitled to assume that there existed a river *Utus* in the vicinity of *Utidaua* as well. As in the case of the homonymous river in Moesia, the name of the river Utus, in Dacia, could have developed via an intermediate from *u'tus or *o'tus, which gave the Slav form of *Vid* (uid) in Bulgaria, preserving the form *Oit* — in the Carpathians (see also in Ptolemy *Geogr.*, III,10,4, the Thracian population Οἰτένσες from Moesia Inferior, may be somewhere in Dobrogea) [39]. Since it is an established fact that the present place-name of *Oituz* is made up of two distinct parts, *Oit* — and — *uz*, both having of course different etymologies (to the last element as well as to the name of *Uz*, a tributary of the Oituz, can be attributed a Cuman or Szekel origin) [40], and in order to explain the first element (considered till now of unknown origin) [41] as the surviving form of a local name *Oit* derived from *Utus* and handed down to us by a population that added the element — *uz* to it.

Since the tilt of the line connecting Petrodava and Angustia (displaying NE-SW direction) runs almost parallel to that attributed by Ptolemy to the Siret, it follows that the two localities are likely to be connected by the East Carpathian chain of mountains, being subject to the same rule of forced "distortion" towards the East as it happened with the course of the Siret — a question that has already been touched upon. Petrodava is situated as against Tamasidava in the same way as Angustia is to Piroboridava provided Brad = Tamasidava and Petrodava = Piatra-Neamț. This identification made in the last century even by Gh. Asachi on the basis of the pure similarity between the two names was also stated by Schütte [42]. It corresponds *also* from the viewpoint of its situation within the west-central part of Moldavia [43]. The linguistic analogy *Petro-dava* — Piatra, which in any case cannot constitute a self-sustaining argument, could be, nevertheless, reconsidered in the new light of the archaeo-geographical researches. Since the word *Piatra* has in Rumanian exactly the same meaning as the Greek πέτρα (rock) and with the Latin *petra*, it does not seem to us an unconceivable thing that a Dacian word could have existed with a like form and meaning [44]. It is widely

---

[37] V. Pârvan, *Getica*, p. 259.
[38] Vl. Georgiev, *Българска этимология и ономастика*, Sofia, 1960, p. 34.
[39] Vl. Georgiev, *l.cit*; idem, *Тракийският Език*, Sofia, 1957, p. 63.
[40] Cf. I. Iordan, *Toponimia Românească*, Bucureşti, 1963, p. 280, quotes from the same area the Hungarian words Uz-Völgye, Ozum (Uzom).
[41] Al. Philippide, *Originea Românilor*, I, p. 728; I. Iordan, *op. cit.*, p. 280.
[42] *Op. cit.*, p. 98.
[43] V. Pârvan, *Getica*, p. 258.
[44] Vl. Georgiev, *op. cit.*, p. 62.

known that the physionomy of the Piatra-Neamţ depression is characterized by that huge isolated rock, white and thinly wooded (locally called "Pietricica" — "Little Rock") which occasioned the mediaeval and present denomination of the town of Piatra-Neamţ. It is therefore likely that the name of the Dacian *dava* has been occasioned by the same characteristic element. It seems quite possible that as the present name of *Piatra-Neamţ* means the town with the rock from the Neamţ district, in the same way its name in the antiquity must have meant the town with the rock (Petrodava). The discovery of an unusually strong Dacian *oppidum* makes this identification quite probable even especially if we take into account that of all the *dauae* in East Dacia, that at Piatra-Neamţ is the only one displaying this characteristic topography.

It is obvious that the very probable localization of Petrodava at Piatra-Neamţ exerts an influence over the whole of Moldavia's geographical sketch-map in the first and second centuries of our era, sketch-map which plainly shows the interdependence existing between the sites of the settlements. In the maps attached to the paper it is presented the most probable situation of the identified Dacian towns in Moldavia (Fig. 2).

ZUR FRAGE DER ZERSTÖRUNG HISTRIAS IM 3. JH. U.Z.

VON

EMILIA DORUȚIU

Um die Mitte des 3. Jhs u.Z. erlag die Stadt Histria einer großen Katastrophe. Die Stadtmauer, die Basiliken und andere durch Ausgrabungen aufgedeckten Bauten sind auf einer Schicht von Schutt und Asche errichtet worden, nachdem die Stadt gänzlich zerstört worden war[1]. Dieses Ereignis ist von einem Zeitgenossen, dem Geschichtsschreiber Dexippus vermerkt, aus dessen verschollenem Werk nur wenige Fragmente, in Schriften späterer Autoren, noch erhalten geblieben sind. So z.B. in der *Vita Maximi et Balbini*, c. XVI, 3, wird folgendes berichtet: *sub his pugnatum est a Carpis contra Moesos. Fuit et Scythici belli principium, fuit et Histriae excidium eo tempore, ut autem Dexippus dicit, Histricae ciuitatis.*

Geraume Zeit wurde dieses Ereignis, auf Grund des angeführten Textes, von den meisten rumänischen und ausländischen Geschichtsforschern für das Jahr 238 angesetzt. Doch wurde schon Ende des vergangenen Jahrhunderts vermerkt, daß Histria noch zur Zeit Gordians, bis zum Jahre 244, Münzen prägte[2]. Später wurden in die Stadt eingebaute, als Baumaterial verwendete Denkmäler aus der Zeit Gordians und des Philippus Arabs entdeckt[3]. Obwohl jene Denkmäler von den benachbarten Dörfern und nicht von der Stadt selbst errichtet worden waren, gaben diese jüngsten Entdeckungen den Anlaß dazu, das Problem des Zeitpunktes der Zerstörung der Stadt von neuem zu untersuchen.

S. Lambrino entdeckte im Jahre 1932 in der Stadtmauer von Histria einen Altar, der, vom *ricus Secundini* im Jahre 246 errichtet, dem Kaiser

---

[1] Die Ergebnisse der bis zum Jahre 1953 bei Histria vorgenommenen Ausgrabungen wurden für den uns hier angehenden Fragenkreis in *Histria, Monografie Arheologică*, I, Bucureşti, 1954 veröffentlicht; vgl. insbesondere S. 57–59, 63–95 u. 131–154.

[2] B. Pick u. K. Regling, *Die antiken Münzen von Dacien und Moesien*, I/1, S. 147 u. 178–179; B. Rappaport, *Die Einfälle der Goten in das römische Reich bis auf Constantin*, Berlin, 1899, S. 28, Anm. 1; F. Jacoby, *Die Fragmente der griechischen Historiker*, 2. Teil, Kommentar zu Nr. 64–105, S. 309.

[3] S. Lambrino, *Mélanges J. Marouzeau*, Paris, 1948, S. 319 ff.

Philippus geweiht war. In einem Artikel [4], wies S. Lambrino darauf hin, daß die von der *Historia Augusta* überlieferte Kunde einer gründlicheren Auslegung bedürfe: Noch während des Feldzuges gegen die Karpen im Jahre 238 begann der langdauernde Krieg gegen die Goten, und irgendwann im Verlaufe dieses Krieges wurde auch die Stadt Histria zerstört. Als S. Lambrino dieses Ereignis für das Ende der Herrschaft des Phillippus anzusetzen sich gerechtfertigt glaubte, zog er in Betracht, daß Histria zur Zeit Gordians das Münzprägen eingestellt hatte und daß die jüngsten, in der neuen Mauer als Bausteine verwendeten Denkmäler aus der Zeit des Philippus herrührten, während dessen Regierung, so wie es die Quellen berichten, eine gewaltige Invasion der Goten, Taifaler, Hasdinger und Peukiner stattgefunden hat, wobei diese, nachdem sie die Donau überschritten, Moesien verheert und Marcianopolis belagert haben [5].

Der Beweisführung von S. Lambrino über den Widerspruch zwischen dem Wortlaut der *Historia Augusta* und den Angaben der Inschriften, sowie seiner Schlußfolgerung über den Zeitpunkt der Zerstörung von Histria durch die Goten, wurde im allgemeinen fast ohne Vorbehalt zugestimmt. Doch solange alle nach dem karpischen Feldzug des Jahres 238 zu datierenden, aus der Stadtmauer zum Vorschein gelangten Inschriften bloß aus der Umgebung herrührten und nicht aus der Stadt selbst — die jüngste zur Zeit bekannte Inschrift der Stadt datiert aus dem Jahre 237 — konnte das Problem noch nicht als gelöst betrachtet werden.

Aus einer von V. Pârvan veröffentlichten fragmentarischen, von D. M. Pippidi mit neuen Fragmenten ergänzten und erläuterten Inschrift [6] ging nur hervor, daß im Jahre 240 die Stadt eine wegen ihres Alters verfallene Halle wiederherstellen ließ: ... [*mace*]*llum ue*[*tustate conl*]*absum* [*a fundamentis restit*]*uit* ... Dank dieser neuen Lesart und gestützt auf die bis zum Jahre 244 andauernde Münztätigkeit wurde der Erweis erbracht, daß, wie es bei den benachbarten Dörfer der Fall war, die nach der Überlieferung noch darauf beharrten, den Kaisern Gordian und Philippus neue Denkmäler zu weihen, auch die Stadt selbst nicht unter der Invasion des Jahres 238 zu leiden hatte. D. M. Pippidi hat hiermit endgültig festgesetzt, daß die Zerstörung von Histria im Jahre 238, so wie sie aus dem Wortlaut der *Historia Augusta* bis dahin abgeleitet wurde, in keiner Interpretation mehr zu berücksichtigen sei.

Eine Bestätigung dieser Schlußfolgerungen über die Schicksale Histrias ist auch durch einen von Gr. Florescu im Jahre 1958 veröffentlichten Altar erbracht [7]. Der Altar ist dem Kaiser Philippus, seinem Sohne Philippus Caesar und der Kaiserin Otacilia Severa gewidmet,

---

[4] Id., *La destruction d'Histria et sa reconstruction au III-e siècle ap. J.C.*, in Revue des Études Latines, XI, 1933, S. 457–463.

[5] Dexippus, F. Jacoby, F. Gr. Hist. Fr. 25 (18); Iordanes, *Get.*, 16, 92; S.H.A., *Vita Gordiani*, 31, 1.

[6] D. M. Pippidi, *Contribuții la Istoria Veche a Romîniei*, București, 1958, S. 213–222; Id., *Epigraphische Beiträge zur Geschichte Histrias in hellenistischer u. römischer Zeit*, Berlin, 1962, S. 192–201.

[7] Gr. Florescu, *Două documente epigrafice în legătură cu organizarea quasimunicipală a comunelor (territoria) romane*, in SCIV, IX, 1958, S. 337–347.

und wahrscheinlich gelegentlich des Sieges über die Karpen im Jahre 246 errichtet worden, u. zw. nicht auf Initiative einer einzigen Ortschaft, sondern auf Intiative der ganzen Regio Histriae, durch ihre *archontes*, die sich zwecks Ausübung des Kaiserkultes versammelt hatten. Die Tatsache ist durchaus bedeutungsvoll, weil diese Handlung der *archontes regionis Histriae* nicht isoliert betrachtet werden darf, denn es wird dadurch vielmehr der Fortbestand der territorialen Organisation und gleichzeitig auch ihre Verbindung mit der *civitas* bezeugt [8].

Nachdem das Jahr 238, wie weiter oben ausgeführt, nun endgültig ausscheidet, kann man eine neue Untersuchung der epigraphischen Dokumente sowie der literarischen Quellen vornehmen, um zu einer neuen, der Wirklichkeit sich annähernden Datierung der Ereignisse, während deren Histria zerstört wurde, zu gelangen.

Als S. Lambrino den vom *uicus Secundini* dem Kaiser Philippus Arabs im Jahre 246 gewidmeten Altar veröffentlichte, war er zu sehr von der bei Histria gemachten Entdeckung einer acht Jahre nach deren vermutlichen Zerstörung gemeißelten Inschrift eingenommen, als daß er die volle Tragweite des Umstandes erfaßt hätte, daß auf dem Steine der Name des Philippus ausgemeißelt war. Die Erasur wurde sicherlich während der Regierungszeit Decius' durchgeführt, als der Altar noch auf seiner ursprünglichen Stelle neben anderen Denkmälern das Dorf zierte, also frühestens im Herbst des Jahres 249.

Viele Jahre später, erst nachdem die Invasionswellen eingedämmt wurden und der Wiederaufbau der Stadt möglich geworden war, kam der Altar als Baustein in die neue Stadtmauer, und zwar, wie der Herausgeber berichtet, in die erste Reihe der Blöcke über dem Unterbau.

Dieser ausgemeißelte Altar stellt ein wertvolles Zeugnis über die politische Lage in der *regio Histriae* in den letzten Jahren des Philippus und am Anfang der Herrschaft des Decius dar. Wenn der Name des Philippus unter Decius ausgemeißelt wurde, so bedeutet dieses, daß das Denkmal zu der Zeit noch aufrecht stand und daß es wie zu Philippus' Zeiten auch weiterhin als öffentliches Denkmal verehrt wurde. Und eben diese von der Dorfbehörde durchgeführte Erasur bezeugt, daß nicht einmal nach dem Jahre 248, als, wie neulich angenommen, die Stadt schon zerstört gewesen sein sollte, die Verbindung des Territoriums mit der Zentralbehörde unterbrochen war, und daß man noch Muße hatte, den herkömmlichen Gepflogenheiten nachzukommen.

[8] Die in der Dobrudscha entdeckten epigraphischen Dokumenten aus der Zeit Gordians und des Philippus bezeugen, daß die allgemeine Lage einer normalen öffentlichen Tätigkeit nicht ungünstig war. Es werden dabei religiöse Vereine, Wegebau und Denkmäler zu Ehren der Kaiser bezeugt. (Vgl. z. B. S. Lambrino, RIR., VII, 1937, S. 32 ff.; das Denkmal vom Jägerverein aus Kallatis zu Ehren des Kaisers Gordian und der Kaiserin Sabina Tranquillina errichtet, jetzt im Mus. Constanţa, Inv. Nr. 4 (unveröffentlicht); V. Pârvan, *Celatea Ulmetum*, II, 2, Bucureşti, 1914, in ARMSI, ser. II, XXXVI, S. 356; CIL, III, 14.214, 2 (Tropaeum Traiani); AEM, VIII, 1884, S. 22, Nr. 61 (Tomis); CIL, III, 7606 u. 7607 (Carsium); D. M. Teodorescu, *Monumente inedite din Tomi*, Bucureşti, 1918, S. 135; D. Tudor, *Cohors I Cilicum în Scythia Minor şi Taurida*, in *Analele Univ. Bucureşti*, Nr. 5, 1956, Ser. Ştiinţe Sociale (Istorie), S. 45–46 (Tomis); für Histria u. *Regio*, vgl. auch D. M. Pippidi, *Contribuţii* ..., S. 221, Anm. 4.).

Erfreulicherweise stellt dieser Altar nicht die einzige bekannte Kundgebung einer öffentlichen Tätigkeit im Territorium von Histria während der Herrschaft des Decius dar. Ein Meilenstein, welcher noch Ende des vergangenen Jahrhunderts bei Sinoe (Kasapkioi) entdeckt wurde, bezeugt die Wiederherstellung eines Weges an der Küste, in der Nähe von Histria, im Jahre 249 oder 250, die unter der Fürsorge eines Legaten P [...] Post [...] durchgeführt wurde, dessen Name nicht ergänzt werden konnte, so daß dieser noch unbekannt blieb [9]. Die Inschrift gehört in die Reihe der in den Donauprovinzen ans Licht gelangten Meilensteine, welche die Restaurationsarbeiten an den strategisch wichtigen Verkehrswegen dem rechten Donauufer entlang bezeugen. Es seien in dieser Folge die *miliaria* erwähnt, welche in Pannonia superior auf dem Wege von Scarbantia nach Vindobona an der Donau, sowie jene, die auf den Wegen von Vindobona nach Osten und Westen der Donau entlang entdeckt wurden [10], sodann auch jene, die in Pannonia superior bei Brigetio und Aquincum zum Vorschein kamen [11], und zuletzt der hier angeführte Meilenstein aus der Dobrudscha. Diese stammen aus dem ersten Regierungsjahr Decius', der mit seiner ganzen Energie ans Werk gegangen war, erst am Donaulimes, der andauernd von den Karpen- und Goteneinfällen bedroht wurde, Ordnung zu schaffen. Die Neuorganisierug der Verteidigung der Balkanhalbinsel sowie die Wiederherstellung der Disziplin in den Reihen der Donaulegionen ist von einer bei T. Măgurele entdeckten, möglicherweise aus Oescus stammenden Inschrift bezeugt. Durch diese wird der Kaiser als *reparator disciplinae militaris, fundator sacrae Vrbis* usw. geehrt [12]. Die Instandsetzung der Wege wurde auch in anderen Provinzen des Reiches: Britannia, Germania, Hispania, Dalmatia, Asia und Africa fortgesetzt.

Diesem Meilenstein von Sinoe wurde bis jetzt keine Aufmerksamkeit geschenkt, obwohl dessen Bedeutung für die Geschichte Histrias und seiner Umgebung auf der Hand liegt: Die Instandsetzung eines Weges von militärischem Belang, welcher Histria mit den anderen Küstenstädten und wahrscheinlich mit der nördlichen Grenzverteidigung verband, berechtigt uns zu der Annahme, daß Histria zu der Zeit noch nicht zerstört gewesen war. Leider sind unsere Kenntnisse über die antiken Wege der Dobrudscha sehr lückenhaft, sowohl wegen mangelnder systematischer Untersuchungen wie auch wegen des Umstandes, daß die Entdeckungsorte der *miliaria* uns nicht immer die ursprünglichen Standorte derselben

---

[9] CIL, III, 12.515: Imp. [Caio] Messio [Quin]to Tra[iano] Decci[o p. f.] [Aug.] re[stituit] per P. Post [umino ?] Leg. Au [g. pr. pr.], jetzt im Mus. zu Bukarest, Inv. Nr. L. 137; vgl. A. Stein, *Die Legaten von Moesien*, (*Dissertationes Pannonicae*, I, ser. 11) Budapest, 1940, S. 103.

[10] CIL, III, 4645, 4651, 5752 (Vindobona).

[11] CIL, III, 4625 (Brigetio); CIL, III, 10.631, 10.641 (Aquincum); vgl. F. S. Salysbury and H. Mattingly, *The reign of Trajan Decius*, in JRS, XIV, 1924 S, 4 ff; B. Forlatti Tamaro, *Ritrovamento di una colonna onoraria (Villa bassa-Pusteria)*, in *Atti della Accad. Naz. dei Lincei*, anno CCCLIII, Roma, *Notizie degli Scavi di antichità*, ser. ottava, X, 1956, S. 1 — 3.

[12] CIL, III, 12.351.

bezeugen, sondern nur annähernd die Gegend und mitunter nicht einmal diese. In diesem Sinne soll hier nur an die zahlreichen, in einem türkischen Friedhof bei Hîrşova entdeckten Meilensteine erinnert werden, welche sich in ihrer Mehrzahl auf Wege aus der Umgebung von Constanţa beziehen. Trotzdem soll man die Bedeutung des Meilensteines von Sinoe nicht unterschätzen, denn im Zusammenhange mit der aus dem weiter oben besprochenen Altar gewonnenen Erkenntnis kann dieser zur Hinausschiebung des Datums 248, an welchem die Untersuchungen über die Zerstörung Histrias durch die Goten schon seit Jahrzehnten Halt gemacht haben, mit Erfolg herangezogen werden. Übrigens, ein Angriff auf Histria ist für das Jahr 248 von keiner literarischen oder epigraphischen Quelle bezeugt. Lambrinos Voraussetzung, daß Histria im Jahre 248 zerstört wurde, stützt sich bloß auf den Umstand, daß die jüngste aus der Stadtmauer zum Vorschein gelangte Inschrift aus dem Jahre 246 stammt, sowie auf das Übereinstimmen des Vorgeschlagenen Datums mit einem großen Goteneinfall, der zu jener Zeit Moesien heimgesucht hatte. Über diese Invasion ist im allgemeinen wenig bekannt. Die Quellen berichten bloß, daß im Jahre 248 die Goten, denen sich Karpen, Taifalen, Hasdinger und Peukiner angeschlossen haben, unter der Führung von Argaithus und Guntherichus Marcianopolis bestürmten, doch ohne Erfolg, denn durch das energische Einschreiten des von Decius, dem zukünftigen Kaiser, geführten römischen Heeres wurden die Angreifer zum Rückzug genötigt. Soweit die Quellen [13]. Über den Ort, an dem die Angreifer die Donau überschritten, wie auch über die verheerten Gebiete fehlt es an jeglicher Nachricht. Bekannt ist nur, daß im selben Jahre die Stadt Romula, aus der *Dacia Maluensis*, dem Kaiser Philippus ein Denkmal widmet, das die Neuerrichtung der Stadtmauer bezeugt [14]. Allem Anscheine nach gingen die Einfälle nach Moesien zu jener Zeit im wesentlichen über die großwalachische Tiefebene. Dasselbe ist aus dem Angriff zu folgern, den zwei Jahre später, im Jahre 250, der Gotenkönig Kniva mit seinen Scharen über die Donau führte: Die erste moesische Stadt, die damals angegriffen wurde, war Novae. Dort trennten sich die Goten. Der eine Teil blieb bei der Belagerung der Stadt, der andere zog weiter über den Balkan und belagerte Philippopolis. Sodann wurde in Moesien und in Thrakien, bei Nikopolis ad Istrum, Philippopolis und Beroe (Augusta Traiana) gekämpft, bis schließlich, nach der dem Kaiser Decius zum Ver-

[13] Vgl. Anm. Nr. 4. Sogar diese kurzen Berichte sind widerspruchsvoll: In der SHA wird das Ereignis im Abschnitt über die Regierung Gordians III. behandelt (XXXI, 1: ... *Imperauit Gordianus annis sex. Atque dum haec agerentur, Argunt Scytharum rex finitimorum regna uastabat, maxime quod compererat Misitheum perisse* ...); der Bericht Jordanes' ist auch nicht eindeutig, da der Kampf der Goten mit den Gepiden — den er mit dem Einfall des Jahres 248 im Zusammenhange erwähnt — später, in der zweiten Hälfte des 3. Jhs stattgefunden haben muß: vgl. V. Rappaport, *a. a. O.*, S. 34 — 35 u. L. Schmidt, *Die Ostgermanen*, München, 1941, S. 206; K. Horedt, *Lupta de la Galtis lîngă Auha*, in *Omagiu lui Constantin Daicoviciu*, Bucureşti, 1960, S. 287 — 291, die Schlacht bei Galtis wird für das Jahr 249 angesetzt.

[14] CIL, III, 8031.

hängnis gewordenen Schlacht bei Abritus, die Goten sich mit der Beute über die Donau zurückzogen [15].

Der bulgarische Geschichtsforscher B. Gerov versuchte den Weg, den seinerzeit die Goten in ihrem Vordringen durch Moesien und Thrakien eingeschlagen hatten, sowie auch den Rückweg zur Donau zu ermitteln, indem er eine Landkarte mit den Münzhortfunden, die auf diesen Goteneinfall aus der Zeit Decius' zurückzuführen sind, zusammenstellte. Die diesbezüglichen Schlußfolgerungen, welche B. Gerov auf der Internationalen Tagung für Klassische Studien zu Plovdiv im Jahre 1962 vortrug [16], stehen im Einklang mit den literarischen Quellenberichten: Der Donauübergang erfolgte also an mehreren Stellen zwischen der Ogosta- und Lommündung (Rusenski Lom). Hortfunde, welche ein Übergreifen der Plünderungen auch auf Gebiete westlich des Ciabrus, oder im Osten auf Kleinskythien bezeugen sollten, konnten noch nicht an den Tag gebracht werden [17]. In Thrakien wurde das Hebrusthal bis Hadrianopolis und die oberen Abschnitte des Oescus- und Strymonthales verheert. Der Rückzug der Goten über die östlichen Balkanpässe sowie der Donauübergang bei Transmarisca und Durostorum sind durch zahlreiche Hortfunde bezeugt, in Übereinstimmung mit den Quellenberichten über die Lokalisierung der letzten Gefechte bei Abritus.

Nach dem Goteneinfall der Jahre 250—251, der große Verheerungen in Moesien und Thrakien anrichtete und wohl nicht ohne tiefgehende Folgen für die Wirtschaft und für das politische Leben Kleinskythiens geblieben ist, setzte nun eine Reihe andauernder und sich fast jährlich wiederholender Angriffe auf die Provinzen südlich der Donau ein, die umso gefährlicher und unheilverbreitender sich auswirkten, als die Goten sich anschickten, ihre Einfälle auf dem Lande von großangelegten Piratenzügen zu Wasser zu begleiten. Die Voraussetzungen dafür sind erst geschaffen worden, als ein Teil der Goten von ihren Sitzen am Oberlauf der Dniestr, Bug und Dniepr die Ströme hinunter, nach Süden zogen und sich der Nordgestade des Schwarzen Meeres bemächtigten. Mitte des dritten Jahrhunderts zwangen sie die römischen Garnisonen in den nordpontischen Griechenstädten, diese zu räumen. Die letzte lateinische Inschrift aus Olbia stammt aus dem Jahre 248 [18]. An der Krimküste setzen die Hortfunde

---

[15] Dexippus, F. Jacoby, F. Gr. Hist., Fr. 26 u. 27 (19 und 20); Iordanes, *Get.*, 18, 101; Syncellos, ed. Bonn, S. 705; Zosimus, *Hist.*, I, 23; vgl. B. Rappaport, *a. a. O.*, S. 38 — 42 u. L. Schmidt, *a. a. O.*, S. 206 — 208.

[16] B. Gerov, *Die Gotische Invasion in Mösien und Thrakien unter Decius im Lichte der Hortfunde*, in *Acta Antiqua Philippopolitana. Studia Historica et Philologica*, Serdicae, 1963, S. 127 — 146.

[17] Es ist uns nicht bekannt, daß in der Dobrudscha irgend ein Hort ans Licht gelangt wäre, der auf die Ereignisse der Zeit Decius' zu beziehen sei. Von den wenigen im 3. Jh. vergrabenen Horten erwähnen wir die bei Mangalia entdeckten, deren Münzen mit Gallienus abschließen (vgl. C. Preda, *Date şi concluzii preliminare asupra tezaurului descoperit la Mangalia în anul 1960*, in SCIV, XII, 1961, S. 241 — 251); einen bei Camena im Jahre 1936 entdeckten Hort mit Münzen von Albinus bis Volusian (vgl. C. Moisil, *Creşterea Colecţiilor Academiei Române*, 1944, S. 93 — 101); den Hortfund von Suluc (bei Tulcea) mit Goldschmuck und Münzen aus der Zeitspanne zwischen Hostilian und Gallienus; einen Hort aus Noviodunum, dessen jüngste Ausgaben Antoninianer von Gallienus sind (vgl. C. Preda, *a. a. O.*, S. 247).

[18] Ein dem Philippus geweihter Altar: IOSPE, I/2, 167.

mit Valerian aus. Aus Tanais ist seit Mitte des 3. Jhs keine lateinische Inschrift mehr bekannt. Zur selben Zeit dürften auch die anderen Seestützpunkte unter die Herrschaft der Goten gelangt sein. Aus Tyras sind römische Münzen nur bis Gallienus bekannt [19].

Zur Zeit der großen Piratenzüge seit Mitte des 3. Jhs werden von den Quellenberichten nebst Goten auch andere, am nordpontischen Gestade seßhaft gewordene Völkerschaften, wie Heruler und Boraner genannt. Über die Folgen der gotischen Machterweiterung über die nordpontischen Küstengebiete gibt es bei Zosimus eine, wenn auch nicht unmittelbar unseren Raum angehende, doch überaus beredte Stelle zu lesen: „Βόρανοι δὲ καὶ τῆς εἰς τὴν Ἀσίαν διαβάσεως ἐπειρῶντο, καὶ ῥᾷόν γε κατεπράξαντο ταύτην διὰ τῶν οἰκούντων τὸν Βόσπορον, δέει μᾶλλον ἢ γνώμῃ πλείᾳ τε δεδωκότων καὶ ἡγησαμένων τῆς διαβάσεως· ἕως μὲν γὰρ βασιλεῖς αὐτοῖς ἦσαν παῖς παρὰ πατρὸς ἐκδεχόμενοι τὴν ἀρχήν, διά τε τὴν πρὸς Ῥωμαίους φιλίαν καὶ τὸ τῶν ἐμποριῶν εὐσύμβολον καὶ τὰ παρὰ τῶν βασιλέων αὐτοῖς ἔτους ἑκάστου πεμπόμενα δῶρα διετέλουν εἴργοντες ἐπὶ τὴν Ἀσίαν διαβῆναι βουλομένους τοὺς Σκύθας· ἐπεὶ δὲ τοῦ βασιλικοῦ γένους διαφθαρέντος ἀνάξιοί τινες καὶ ἀπερριμένοι τῆς ἡγεμονίας κατέστησαν κύριοι, δεδιότες ἐφ' ἑαυτοῖς, τὴν διὰ τοῦ Βοσπόρου τοῖς Σκύθαις ἐπὶ τὴν Ἀσίαν δεδώκασι πάροδον, πλοίοις αὐτοὺς οἰκείοις διαβιβάσαντες, ἃ πάλιν ἀναλαβόντες ἀνεχώρησαν ἐπ' οἶκου" [20]. So zeigte es sich, daß die Goten auf ihrer langen Südostwanderung, wenn auch ihrer alten Seegewandtheit entwöhnt, diese in der neuen Landschaft bald wiedererlangt und neuentfaltet haben. Nach der Unterwerfung der nordpontischen Städte wurden die Ortskenntnisse der Einheimischen genützt, um weitgreifende Seeraubzüge, oft mit Landeinfällen verknüpft, zu unternehmen. Ob sie sich nun zum Ziele Chalkedon, Nikomedia, Cyzikos oder gar Athen gesetzt haben, ihr Weg führte stets die Küsten der Dobrudscha entlang, welche von nun an wiederholt von den Heerscharen durchstreift und von den Piraten heimgesucht werden.

Über einen Gotenzug durch die Dobrudscha wird erstmalig im Zusammenhange mit der Invasion des Jahres 258 Erwähnung getan: Durch die Erfolge der Boraner angeregt, die auf ihren Raubfahrten die Ostküste des Schwarzen Meeres verheert hatten, unternahmen die Goten eine nach Kleinasien geplante Expedition, wobei jedoch ihr Weg nun das erste Mal über das westpontische Küstengebiet führte. Mit Hilfe von Gefangenen und einheimischen Kaufleuten bauten sie sich erst eine Flotte. Alsdann, berichtet Zosimus, dem wir diese Kunde verdanken, warteten sie das Ende des Winters ab. Dann fuhren sie gegen Westen, der Küste entlang, von Scharen zu Lande begleitet. Sie ließen dann die Städte Istros, Tomis und Anchialos zur Rechten, und gelangten schließlich in die Nähe von Byzantion an einen See: ἀναμείναντες δὲ τὸν χειμῶνα, τὸν Εὔξεινον πόντον ἐν ἀριστερᾷ καταλιπόντες, τῆς πεζῆς δυνάμεως αὐτοῖς διὰ τῶν ἠϊόνων κατὰ τὸ παρεῖκον συμπαραθεούσης, Ἴστρον καὶ Τομέα

[19] Für die gotische Machterweiterung über das nordpontische Gestade, vgl. A. M. Remennikow, *Борьба племен северного причерноморья с Римом в III веке*. Москва, 1954, S. 81 ff.; A. N. Зограф, *Античные монеты*, Москва, 1951, M.И.A., Nr. 16, S. 117.

[20] Zosimus, *Hist.*, I, 31.

καὶ Ἀγχίαλον κατὰ τὸ δεξιὸν παραμείψαντες μέρος ἐπὶ τὴν Φιλεατίναν ἔβησαν λίμνην, ἡ κατὰ δυτικὰς τροπὰς Βυζαντίου πρὸς τῷ Πόντῳ διάκειται.[21]. Die Goten erfuhren, daß die ortsansässigen Fischer mit ihren Boten sich am Ufer versteckt hielten. Sie verständigten sich mit ihnen, schifften ihr Fußvolk ein, und setzten nach Kleinasien hinüber, wo sie der Reihe nach Chalkedon, Nikomedia, Nikaia, Kios und Apamea plünderten, um dann, mit reicher Beute beladen, den Heimweg anzutreten. Die Nachricht bei Zosimus ist für uns von größter Bedeutung, weil sie zum ersten Mal einen Durchzug der Goten zu Wasser und zu Land die Küsten der Dobrudscha entlang bekundet, wobei auch die Städte Istros und Tomis genannt werden. Vorausgesetzt, daß die beiden Städte bei dieser Gelegenheit noch unverheert davongekommen sind, kann doch mit Gewißheit angenommen werden, daß ihre Territorien, wehrlos, von den Plünderern nicht verschont wurden.

Der nächste Einfall, über den die Quellen berichten, erfolgte im Jahre 261, als die Goten, nachdem sie die Donau überschritten, Thrakien und Makedonien verheert und Thessalonike zum zweiten Male belagert haben.

Im Jahre 263 zogen sie wie gewöhnlich der Westküste entlang, aber diesmal geradewegs nach Kleinasien[22]. Jordanes berichtet, daß die Goten auf ihrem Rückwege noch die an der thrakischen Küste gelegene Stadt Anchialos angegriffen und geplündert haben[23]. Nach zwei darauf folgenden Expeditionen, welche die Goten in den Jahren 264 und 266 diesmal der Ostküste entlang nach Kleinasien führten, berichten die Quellen von einem Einfall in die westlichen Küstengebiete des Schwarzen Meeres.

Im Jahre 267 fuhren Goten und Heruler auf 500 Schiffen von der Asowschen Küste erst bis an die Donaumündung, von wo der eine Teil stromaufwärts drang, um Städte und Burgen entlang der Donau zu verheeren[24]. „*Inter haec Scythae per Euxinum nauigantes Histrum ingressi multa grauia in solo Romano fecerunt*" — wird an einer Stelle der S.H.A., vita Gallieni, c. 13, 6—10 berichtet. Ferner erfahren wir über Maßnahmen, welche der Kaiser zwecks Instandsetzung und Befestigung der bedrohten Städte getroffen haben soll: „*quibus compertis Gallienus Cleodamum et Athenaeum Byzantios instaurandis urbibus muniendisque praefecit, pugnatumque est circa Pontum, et a Byzantiis ducibus uicti sunt barbari*". Es wurde im Küstengebiet gekämpft und, von den beiden Byzantinern geführt, gelang es den Verteidigern, die Angreifer zurückzuschlagen. Die Angabe ist nicht klar, und man kann mit Gewißheit nur den Abschnitt auf die Dobrudscha beziehen, in welchem der Donauexpedition gedacht wird. Anscheinend spielt sich die Episode vom Kampfe des Cleodamus und Athenaeus in einer anderen Phase des Krieges ab, irgendwo *circa Pontum*, also an der Küste wo die beiden Byzantiner ihren Auftrag, die

[21] Zosimus, *Hist.*, I, 34.

[22] Über diese Goteneinfälle, vgl. B. Rappaport, *a. a. O.*, S. 47 ff., sowie L. Schmidt, *a. a. O.*, S. 209 ff.

[23] Iordanes, *Get.*, XX.

[24] Syncellos, ed. Bonn, S. 717, 10 ff.; Zonaras, *Annales*, XII, 26.

Wehrkraft der Städte zu heben, mit Erfolg erfüllten, und es ihnen gelungen ist, die ans Land gehenden Angreifer zurückzuwerfen. Ob in diesem Abschnitt die Küstenstädte Dobrudschas oder andere, südlicher gelegene gemeint sind, geht aus dem Text nicht hervor [25]. Gewiß ist allein, daß die Goten, von diesen Gebieten zurückgeschlagen, sich einschifften und aufs neue in die See stachen. Noch bevor ihnen die Durchfahrt durch den Hellespont gelungen war, wurden sie von der römischen Flotte gestellt. Die Goten erlitten dabei erhebliche Verluste, aber durch den Tod des Venerianus verlor auch die römische Flotte ihren Kommandanten. Die dadurch verursachte Verwirrung der Römer ausnützend, drangen die Goten bis in das Ägäische Meer durch[26]. Wenn auch die Quellenangaben unsicher sind, so sind sie doch bezeichnend für die Lage in der Dobrudscha während der zweiten Hälfte des 3. Jhs. Nach der Festsetzung der Goten am Nordgestade des Schwarzen Meeres wird die Dobrudscha bei jedem gegen Süden gerichteten Raubzug angegriffen und geplündert. Diesmal drang die herulisch-gotische Flotte donauaufwärts, um die am Ufer gelegenen Städte anzugreifen. Daß die ganze Flotte von 500 Schiffen denselben Weg einschlug, dürfte schwerlich zu vermuten sein. Es ist vielmehr anzunehmen, daß indessen der andere Teil das Küstengebiet verheerte und dabei auf den Widerstand der beiden byzantinischen Anführer stieß, deren Anwesenheit eher als eine aus den früheren Invasionen erfolgte Notwendigkeit, als eine schlagfertige Reaktion der Reichsführung angesichts der neuesten Ereignisse auszulegen ist.

Im Jahre 269 versammelten sich, laut Quellenberichte, die Goten, mit Herulern und Peukinern vereint, an der Dnjestrmündung bei Tyras, um von dort aus, angeblich auf 2000 Schiffen mit 320.000 Menschen an Bord, Angriffe auf westpontische Städte zu unternehmen, unter denen als erste die Stadt Tomis genannt wird. Tomis hielt aber Widerstand, ebenso auch Marcianopolis. Von dort zogen sie weiter nach Süden, um die Fahrt durch den Hellespont zu versuchen. Aber diesmal hatten sie unter einem Sturm zu leiden, der viele Schiffe zum Scheitern brachte. Nachdem sie sich regruppiert hatten, fuhr ein Teil auf die kleinasiatische Küste zu und der andere nach Griechenland. Hier gelang es dem römischen Heere, die Angreifer zu zerstreuen, unter denen auch eine verhee-

---

[25] R. Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, Bucarest, 1938, S. 273 nimmt an, daß nebst anderen Küstenstädten der Dobrudscha bei dieser Gelegenheit auch Histria von neuem aufgebaut wurde und zwar unter der Führung der beiden Byzantiner, die dabei als Architekten fungierten. Nach dem Tode des Venerianus sollten diese sogar an der Spitze einer neuen Flotte die Schiffe der Angreifer zerstreut haben. Vgl. auch *Istoria Romînici*, I, Bucureşti, 1960, S. 563 – 564, sowie C. Preda, *a. a. O.*, S. 248 – 249. L. Schmidt, *a. a. O.*, S. 216, betrachtet mit Recht den Auftrag des Cleodamus und Athenaeus als rein militärisch, so wie es aus dem oben angeführten Wortlaut der SHA: „... a Byzantiis ducibus victi sunt barbari ..." hervorgeht, und bezweifelt auch die Glaubwürdigkeit von Zonaras'Bericht, wonach Cleodamus und Athenaeus die römische Flotte in einer Seeschlacht gegen die Goten befehligt hätten. Für Cleodamus und Athenaeus vgl. auch A. Stein, R. E., XI, 674 u. PIR, I, 1933, S. 1286 u. I/2, S. 1144.

[26] SHA, *Vita Claudii*, 6, 1 – 2; Zosimus, *Hist.*, 42 – 45, spricht von 6000 Schiffen: ..... Ἐρούλους καὶ Πεύκας καὶ Γότθους παραλαβόντες καὶ περὶ τὸν Τύραν ποταμὸν ἀθροισθέντες, ὃς εἰς τὸν Πόντον εἰσβάλλει, ναυπηγησάμενοι πλοῖα ἑξακισχίλια καὶ τούτοις ἐμβιβάσαντες δύο καὶ τριάκοντα μυριάδας . . ."

rende Seuche ausbrach. Die Überreste wurden von den Römern unter der Führung des Kaisers Claudius Gothicus bei Naissus vernichtet.

Die Berichte erwähnen es nicht, ob die Expedition zu See auch von einer zu Lande begleitet war. Neuere Forschungen nehmen an, daß es auch ein Landheer gegeben hätte, welches, nachdem es Kleinskythien und Moesien durchquert, auch den Balkan überschritten habe. Rappaport ist geneigt die Ansicht zu vertreten, daß die Invasion des Jahres 269 kein ausgesprochener Raubzug mehr gewesen sei, sondern eine Massenabwanderung mit Familien und Gütern, so wie es aus einigen Stellen der S.H.A.[27] zu entnehmen wäre. Was nun die Dobrudscha anbetrifft, sei hervorzuheben, daß diesmal Tomis als erste der angegriffenen Städte genannt wird. V. Pârvan dachte dabei, daß die gotische Flotte den Agriff auf Histria wegen der die Einfahrt in die Bucht erschwerenden Sandbänke vermieden hätte[28]. Wie wir aber anderorts schon gesehen, waren die Goten gewandte und verwegene Schiffer, was sie auch wiederholt anläßlich ihrer zahlreichen Piratenstücke, zum Verderben mancher festen Städte, sogar jenseits der Meeresengen, weit in der Ägäis, reichlich bewiesen hatten. Außerdem pflegten die Goten, wie Zosimus an mehreren Stellen erwähnt, sich von Einheimischen, gute Kenner der Küsten, begleiten zu lassen, so daß sie von einem gelegentlichen Angriff auf Histria sich durch nichts hätten abschrecken lassen, wenn die Stadt nicht schon vorher zerstört, und deshalb für sie, die es auf Beute abgesehen, nicht ohne jeglichen Belang gewesen wäre[29].

Dieser für die Goten so katastrophal ausgefallene Einfall des Jahres 269 war nun auch der letzte. Die Reichsgrenze an der Donau wurde wiederhergestellt, und angesichts der von Aurelian getroffenen Maßnahmen haben die Goten über ein Jahrhundert lang aufgehört, das Reich zu gefährden.

Aus den oben beschriebenen Ereignissen ergäbe sich für uns als Wesentliches die Erkenntnis, daß die Inbesitznahme des nordpontischen Gestades durch die Goten für die Geschichte des Gebietes zwischen der Donau und dem Schwarzen Meer entscheidend war. Mit ihren neuen Wohnsitzen rückten die Goten auch ihre Ausgangsstellungen gefährlich nahe an das Donaudelta heran, wobei die Hafenstadt Tyras am Dniestr „Liman" einen ihrer wichtigsten Brückenköpfe bildete. Bei dieser Gelegenheit wurden die Küstenstädte der Dobrudscha unmittelbar den Angriffen und Plünderungen der Goten ausgesetzt: Ihre Scharen hatten nun nicht mehr die großwalachische Tiefebene zu durchqueren, um in das

---

[27] B. Rappaport, *a. a. O.*, S. 79, vgl. SHA, *Vita Claudii*, 6, 6: *... adde seruos, adde familias, adde carraginem ...* ; 8, 2: *... nunc cum omnibus familiis scruitio deputauit ...*; 8, 6: *... tantum mulierum cepimus, ut binas et ternas mulieres uictor sibi miles possit adiungere ...*; L. Schmidt, *a. a. O.*, S. 217, verwirft solch eine Behauptung, die sich auf „rhetorische Zutaten" aus der SHA stützt.

[28] V. Pârvan, *Zidul Cetății Tomi*, AARMSI, s. II, t. XXXVIII, 1915, S. 435 – 6, Anm. 3.

[29] Was die Existenz der Sandbank – heute Kituk genannt – betrifft, beweist D. M. Pippidi, *Contribuții ...*, S. 16 – 17 u. *Epigraphische Beiträge ...*, S. 13 – 14, daß diese schon im 2. Jh. v.u.Z. von Polybios erwähnt wird.

Reichsgebiet einzufallen; sie schlugen ohne Umschweife den kürzesten und wohl ertragreichsten Weg ein. So berichten auch die Quellen über drei große Raubzüge durch das westpontische Küstengebiet, wobei die nördlichen Donaustädte, wie auch insbesondere die Küstenstädte und ihre Territorien den Verheerungen ausgesetzt waren.

Dem gotischen Aufmarschgebiet am nächsten gelegen war Histria, das auch am schwersten darunter zu leiden gehabthat. Auch war es vielleicht im Vergleich mit den benachbarten Tomis und Kallatis weniger gut verteidigt. Zu dieser Zeit waren auch die Dörfer des histrianischen Territoriums den Verheerungen preisgegeben und jeder Verteidigung bar, sicherlich noch bevor die Stadt selbst zerstört werden konnte[30].

Auch Tomis und Kallatis hatten unter diesen Einfällen schwer zu leiden. Im Einklang mit den Quellenberichten werden die Gotenangriffe auf Tomis auch von den neuesten archäologischen Untersuchungen bestätigt. Die Stadtmauer wurde Ende des 3. Jhs von Grund aus neu errichtet. Im Mörtel der Mauer wurden Münzen aus der Zeit der Kaiser Aurelian und Tacitus gefunden[31]. In Kallatis sind die Verheerungen vorläufig nur *extra muros* zu erkennen. Hier wurden unter einer Schicht von Schutt und Asche einige Horte gehoben, die während der Regierungszeit Gallienus' verborgen worden sind, also genau in der uns hier angehenden Zeitspanne. An den freigelegten Stellen konnte festgestellt werden, daß die Stadtmauer ungefähr zur selben Zeit wie diejenige von Tomis von Grund auf neu errichtet wurde. Die älteste Münze aus dem Bereiche der mit der Mauer zeitgenössischen Kulturschicht stammt aus der Zeit Carinus' (283—285)[32].

Auch die bei Noviodunum und Sulue entdeckten Horte, deren jüngste Münzen aus der Zeit Gallienus' herrühren, können — wie es von C. Preda erstmalig erkannt wurde — mit denselben Goteneinfällen, vielleicht mit demjenigen des Jahres 267 in Zusammenhang gebracht werden[33]. Weitere Ausgrabungen haben gezeigt, daß die Befestigungen der meisten Donaustädte während der Regierungszeit Diocletians wieder errichtet wurden, nachdem sie um die Mitte oder in der zweiten Hälfte des 3. Jhs Zerstörungen erlitten hatten. Dies ist der Fall bei Transmarisca, Durostorum, Dervent, Capidava, Dinogetia und Noviodunum[34].

---

[30] Die Denkmäler aus den verheerten Dörfern wurden zum Wiederaufbau der Stadtmauer als Baumaterial verwendet.

[31] Nach einer von den Mitarbeitern des Museums zu Constanţa erhaltener mündlichen Information.

[32] C. Preda, Em. Popescu u. P. Diaconu, *Săpăturile arheologice de la Mangalia* (*Callatis*), in Materiale şi Cercetări Arheologice, VIII, 1962, S. 441.

[33] Vgl. C. Preda, *a. a. O.*; sicherlich ist es kein Zufall, daß die Reihe der Münzfunde bei Şendreni-Barboşi mit einem Antoninianer des Gallienus abschließt. Bedeutend für die Geschichte des Gebietes an der unteren Donau ist auch die Wiedererrichtung eines Militärstützpunktes bei Barboşi Ende des 3. oder Anfang des 4. Jhs. Vgl. N. Gostar, *Săpăturile şi sondajele de la Şendreni-Barboşi*, in Materiale şi Cercetări Arheologice, VIII, 1962, S. 509 u. *Istoria Romînici*, I, S. 529.

[34] *Istoria Romînici*, I, S. 585 — 586.

Auch der Wiederaufbau Histrias wäre vor Aurelians Zeit nicht denkbar und deshalb glauben wir nicht allzusehr zu irren, wenn wir die Stadtmauer als ein Werk Diokletians betrachten[35].

Um auf den Zeitpunkt der Zerstörung Histrias zurückzukommen, glauben wir, daß dafür die Zeitspanne zwischen 249 oder 250, das Datum der bis jetzt neuesten Inschrift aus der Umgebung der Stadt, und zwischen dem Abschluß dieser Invasionsperiode um 270 als einleuchtend anzunehmen sei. Wenn auch das jüngste epigraphische Dokument aus dem Jahre 249/250 stammt, sehen wir uns trotzdem durch nichts genötigt, die Zerstörung der Stadt dem darauffolgenden Jahre, namentlich dem von Gotenkönig Kniva geführten Einfall — dem der Kaiser Decius selbst zum Opfer fiel — zuzuschreiben. Ob Kleinskythien nicht doch unter diesem Einfall zu leiden gehabt hatte, sei dahingestellt. Beweise dafür sind beim heutigen Stand der Untersuchungen nicht vorhanden. Immerhin, die Richtung dieses Angriffes verlief, wie wir weiter oben erwähnt haben, außerhalb der Dobrudscha. Man sollte deshalb den Zeitpunkt der Zerstörung nicht vom Datum der erwähnten Inschrift abhängig machen, denn genau so wie zu seiner Zeit Lambrino durch seine Entdeckung ein Datum, das anscheinend auf sicherer Quelle beruhte, mit Recht angezweifelt hat, so stellt sich nun auch seine Lösung als unzureichend heraus, und weitere Untersuchungen können noch manche Überraschungen ergeben. Deshalb — ohne Endgültiges anzustreben, das an Hand unserer Informationen wohl nicht zu erreichen wäre — glauben wir das Jahr der Zerstörung in einer Periode zu erblicken, in der die Lage Kleinskythiens überaus kritisch erscheint. Und eben ein solches Bild der Unsicherheit geben uns für Kleinskythien dieser Zeit die literarischen Quellen, wenn sie über die Ereignisse der Jahre 258—269 berichten, in denen (258, 267 und 269) drei große Einfälle stattgefunden haben.

Die Geschichte Histrias auf diese Weise betrachtet, erscheint auch ihre Zerstörung im 3. Jh. nicht mehr als ein für sich allein dastehendes

[35] Die Ergebnisse der archäologischen Untersuchungen bei Histria erlauben keine engere Bestimmung des Zeitpunktes, an dem die neue Stadtmauer erbaut wurde. Was die Ausgrabungen der letzten Jahre an der Mauer ergaben, blieb bis jetzt unveröffentlicht; so beschränkten wir uns in unserem Versuch einer genaueren Zeitbestimmung nur auf die epigraphischen und literarischen Quellen. Der Stand der Münzfunde bei Histria, in einem Aufsatz (unter Druck) von H. Nubar zusammengefaßt, gibt folgendes Bild: Histria wie auch andere Städte (z. B. Dionysopolis, Odessos, Nikopolis ad Istrum) hört mit der eigenen Münzprägung zur Zeit des Philippus auf. Daraus ist keinesfalls auf das Datum der Zerstörung zu schließen. Die Gründe dafür sind eher in der Wirtschaftslage und in der Münzpolitik zu suchen, was auch Em. Condurachi in *Istoria Romîniei*, I, S. 516 — 17, hervorhebt. Was die Kaisermünzen anbelangt, zeigt der heutige Stand ein überaus aufschlußarmes Bild: Aus der Zeit von Maximinus bis Valerian sind keine vorhanden; vereinzelte Funde von Gallienus, und ihr plötzliches Anwachsen aus der Zeit Diokletians. Diese Situation wird von H. Nubar mit Hinweis auf die Zeit nach der vorausgesetzten Zerstörung erklärt. Es wird aber gleichzeitig hervorgehoben, daß die römische Schichte aus dem 1. — 3. Jh. bei Histria nur auf einer kleinen Fläche untersucht wurde. Deshalb sind auch aus einer wirtschaftlich blühenden Periode von nahezu einem Jh., zwischen der Regierungszeit des Antoninus Pius und des Severus Alexander, nur 29 Kaisermünzen aus Histria bekannt, während aus dem Zeitabschnitt von Diokletian bis Konstantin II. 138 Kaisermünzen stammen. Darum kann man aus dem Fehlen der Kaisermünzen bei Histria in einer Periode eigener Münzprägung über die uns angehende Zeitspanne keine gültigen Schlüsse ziehen.

Ereignis. Sie fügt sich organisch in den historischen Rahmen Kleinskythiens ein, in eine Zeit, da die feindlichen Invasionen jahraus jahrein das Land verwüsteten. Was darauf folgte war eine Periode größter Einschränkung des Lebens, die Bevölkerung zog sich in sicherer gelegene Gegenden zurück. Der Wiederaufbau in der Dobrudscha begann erst später, anfangs vereinzelt, vielleicht schon unter Aurelian, gründlich aber und dauernd erst unter Diokletian, oder sogar unter Konstantin.

Wenn wir die Zerstörung Histrias zwischen 258 und 269 ansetzen, glauben wir dadurch auch eine unüberbrückbar erscheinende geschichtliche Leere zu füllen, namentlich die Zeitspanne vom Jahre 248 an bis in Aurelians Zeit und etwas später sogar, als der Wiederaufbau erst möglich, dann aber auch Wirklichkeit geworden war.

TRADUCEREA DIN LIMBA LATINĂ *

DE

GIL. GUȚU

Traducerea din limba latină în limba maternă, mijlocul cel mai prețuit astăzi de metodica limbii latine, are o istorie relativ scurtă, căci ea nu s-a impus ca atare decît spre sfîrșitul secolului al XIX-lea.

În decursul vremilor, învățămîntul limbii latine a urmărit scopuri care au variat în raport cu scopul general al educației în diferite epoci, cu idealurile lor sociale și politice, cu concepțiile lor de viață, cu instituțiile lor fundamentale.

În evul mediu, cînd în Apus învățătura cea mai modestă se făcea exclusiv prin limba latină, aceasta era limba slujbelor religioase și a rugăciunilor, a actelor oficiale de la tratatele internaționale pînă la hotărîrile consiliilor municipale, limba actelor civile celor mai obișnuite, limba cărților de judecată, limba școlilor, a operelor științifice și literare. Vorbită pe o suprafață atît de întinsă și de oameni cu o pregătire atît de variată, ea era în același timp o limbă internațională. Eckhardt [1] spune că era vorbită de tot tineretul astfel încît ... *praeter pusiones quosdam lingua vernacula nemo uteretur*; căci, adaugă el „numai dracul zbiară în germană". Latina aceasta, disprețuită mai tîrziu de către învățații Renașterii și condamnată pentru lipsa ei de puritate și de eleganță, era o limbă vie, limba relațiilor de tot felul din societatea medievală, legată astfel de dezvoltarea acelei societăți, transformîndu-se pe măsura nevoilor ei. Scopul învățării limbii latine era să facă pe copil să o citească, s-o scrie, s-o vorbească (*legere, scribere, loqui*), fără de care el rămînea un analfabet.

Renașterea, îmbătată de sentimentul de a fi redobîndit în contact cu marii clasici latini *onore e lume*, cum zice Dante, și de a se fi împărtășit de vorbirea fericită a lor — *quella fonte che spande di parlar si largo fiume* — făcu din studiul autorilor, latini mai ales, și din stilul lor modelul

* Comunicare prezentată la sesiunea științifică a Institutului pedagogic din București în mai 1963.

[1] Citat de Tr. Aug. Eckstein, *Lateinischer und Griechischer Unterricht*, Leipzig, 1887, p. 48.

nobil de imitat (*lo bello stile*). Ciceronianismul fu o modă imperioasă. Scriitorii cei mari, un Petrarca, un Boccaccio, cercetători entuziaști ai manuscriselor latine, cărora filologia clasică le datorește atîtea fericite descoperiri, venerează pe Vergiliu și pe Cicero. În convoiul triumfal al zeiței Gloria, Petrarca, în *Trionfi* [2], pune în fruntea literaturii latine pe Vergiliu și pe Cicero „sub pașii căruia cîmpia înflorește" :

A man a man con lui cantando giva
Il mantovan che di par seco giostra
ed uno, al cui passar l'erba fioriva.

Quest'è quel Marco Tullio, in cui si mostra
chiaro, quanti eloquenza à frutti e fiori;
questi son gli occhi della lingua nostra.

Vorbirea latină medievală e condamnată acum ca un limbaj rudimentar și barbar, și părăsită ca un veșmînt nedemn. Învățații Renașterii își dau silința să scrie și să vorbească ciceronian — *Elegantiae Latini sermonis* a lui Lorenzo Valla ajunsese în 1536 la a 59-a ediție — dar prin aceasta latina începe să devină o limbă moartă, limba cărturarilor, fără legătură cu nevoile vieții curente, cu evoluția societății. Scopul învățării ei este acela de a citi, scrie și vorbi ca marii scriitori latini, limba textelor, a numeroaselor texte care se tipăresc acum cu o fervoare unică, dar care nu peste mult timp vor fi explicate, comentate, semn că aparțin altei lumi.

Reforma aduse între altele prețuirea limbilor naționale și folosirea limbii materne ca primă treaptă în instrucțiunea copiilor înainte de a trece la schola latina, precum și un învățămînt intuitiv, legat de lucruri, așa cum, sub influența ideilor baconiene, Komensky va realiza îndeosebi. Dar rigorismul religios al pedagogilor acestei confesiuni reducea în mare măsură studiul autorilor latini. Pedagogii reformați, indiferent de secta căreia aparțin, revin în această privință la spiritul exclusivist al scriitorilor creștini din primele secole, care priveau lectura scriitorilor clasici ca un păcat și o primejdie de moarte [3] : episcopul Grégoire din Tours afirma că nu pot

[2] Francesco Petrarca, *Trionfi* (*Triumphus Famae*, III, v. 16—21).

[3] Tertullian în *De idolatria* 10 (*Tertulliani opera* ex recensione Aug. Reifferscheid et Georgi Wissowa, in *Corpus script. eccles. lat.* 1890) susține că creștinul nu poate fi învățător (*ludimagister*) sau profesor de literatură, căci asta înseamnă a vorbi despre zei, sărbători păgînești etc. Dar, pe de altă parte, observă el, știința de carte (*litteratura*) este instrument la orice înțelegere și acțiune a vieții. Dacă se înlătură „studiile seculare", nu pot exista nici cele divine. Spre a evita această condamnare la ignoranță, Tertullian permite ca învățăcelul să se poată apropia de aceste „studii păgîne" ca de o otravă însă, pe care, avertizat de primejdia ei, copilul o primește, dar nu o bea. Transcriu o parte a fragmentului : « ... Scimus dici posse : si docere litteras Dei seruis non licet, etiam nec discere licebit, et quomodo quis institueretur ad prudentiam interim humanam uel ad quemcumque sensum uel actum, cum instrumentum sit ad omnem uitam litteratura? Quomodo repudiemus saecularia studia sine quibus diuina non possunt? Videamus igitur necessitatem litteratoriae eruditionis, respiciamus ex parte eam admitti posse, ex parte uitari. Fideles magis discere quam docere litteras capit... Urmează sfatul ca elevul, înarmat cu credință, să fie ... tam tutus quam qui sciens uoenum ab ignaro accipit, nec bibit. Huic necessitas ad excusationem deputatur, quia aliter non potest ».

începea în aceeaşi gură laudele lui Iupiter şi laudele lui Christ, iar Alcuin, prietenul şi dascălul lui Carol cel Mare : „sufficiunt uobis diuini poetae, non egetis luxuriosa sermonis Vergilii uos pollui facundia" [4]. Acum Komensky, în plin secol al XVII-lea, cere în cap. 25 din *Didactica Magna* să se înlăture cu totul din şcolile creştineşti scrierile „păgînilor" sau cel puţin să se întrebuinţeze cu mai multă precauţiune, afirmă că scrierile clasicilor antici sînt o profanare îngrozitoare a libertăţii creştine şi un lucru foarte periculos, căci ele nu sînt decît resturile unor popoare pe care Dumnezeu le-a distrus, că ele fac pe oameni să se arunce în braţele ateismului, că poezia antică e vinul demonilor, cu care aceia îmbată şi adapă inimile neprevăzătoare şi le produc cele mai periculoase tentaţiuni şi cele mai detestabile patimi. În ce priveşte frumuseţea mult lăudatului lor stil, aceasta nu poate fi superioară celuia din scrierile sfinte, căci cel mai desăvîrşit maestru al vorbirii e sfîntul duh care le-a dictat [5]. Precum vedem, argumentul e peremptoriu. Necesitatea învăţării limbii latine este în continuare recunoscută, dar ea este preţuită mai ales pentru capacitatea ei de a exprima cu precizie noţiunile limbajului cult, cele filozofice, politic-morale, ştiinţifice pe care stadiul de dezvoltare al limbilor naţionale nu le putea încă reda, pentru că era mijlocul indispensabil care deschidea drumul spre tezaurul de cultură acumulat în decursul veacurilor, pentru că era instrumentul de comunicare internaţional cel mai lesnicios, pentru că, alături de greacă şi ebraică, era limba „sacră", în sfîrşit pentru calităţile ei recunoscute de eleganţă, preciziune etc.[6]. Meritele lui Komensky în perfecţionarea metodelor de învăţare a limbii latine şi contribuţia lui în această direcţie prin celebra *Ianua reserata linguarum*, prin *Noua methodus* şi prin atîtea alte scrieri de acest fel, care i-au făcut numele vestit în întreaga Europă cel puţin tot pe atît cît ideile sale pedagogice, sînt bine cunoscute. Înregistrăm chiar opere de reclamă ca *Gramatica obstetrică* a lui Edm. Richter, care se laudă că învaţă limba latină în 6 luni, sau ca a lui Wolfgang Ratke (Ratichius) (altminteri preţuit de Komensky), care afirmă că în 8 luni face pe elevi să înţeleagă orice autor latin. De fapt avem de-a face cu acea latină a evului mediu care nu va putea multă vreme ţine piept scrierilor din domeniile culturii înalte în limbile naţionale. Descartes îşi scrie în limba franceză mai întîi al său *Discours de la méthode* (1637), chiar dacă, puţini ani după aceea, îl traduce în latină spre a înlesni difuzarea ideilor sale pe o arie mai largă (sub titlul : *Dissertatio de methodo recte utendi ratione et ueritatem in scientiis inuestigandi*, Amstelodami, 1644).

Un moment important, în care pentru prima oară se pune accentul pe lectura explicată a autorilor greci şi latini şi se arată valoarea traducerii, este reprezentat prin opera lui Charles Rollin : *De la manière d'enseigner et d'étudier les belles-lettres par rapport à l'esprit et au cœur* (1724), sau pe scurt *Traité des études*, lucrare tradusă în germană şi italiană, recomandată cu

[4] După Eckstein, *op. cit.*, p. 49, 50.

[5] Komensky, *Opera didactica omnia*, Amstelodami, 1657, *Didactica Magna*, cap. XXV (reproducerea anastatică a Acad. cehoslovace).

[6] Meritele, pentru timpul său, ale limbii latine sînt deosebit de elocvent arătate de Komensky în opusculul dedicat lui Sigismund Rackozi : *De reperta ad auctores Latinos prompte legendos et clare intellegendos facili, breui amoenaque uia* ... 1651, în *Opera didactica omnia*.

căldură de Friederich II și de pedagogul Gessner și considerată multă vreme cel mai bun îndrumător în studiul literaturii. Pornind de la ideea că „ceea ce trebuie să domine în clase este explicația autorilor" [7], Rollin pune prea puțin preț pe exercițiile de imitație orală sau în scris, de conversație latină, de compoziție, de versificație latină, care stăpîneau pînă atunci în învățămîntul limbii latine și vor domina și după aceea, în schimb face asupra traducerii din limba latină observații surprinzătoare față de ale predecesorilor. Dar aceasta nu trebuie să ne mire prea mult : e un om al epocii luminilor. Fie-mi permis a cita două fragmente din opera amintită :

« Dès que les jeunes gens seront un peu avancés dans l'intelligence des auteurs latins, on doit leur en faire traduire par écrit des endroits choisis. Il faut d'abord que la traduction soit simple, claire, correcte et qu'elle rende exactement les pensées et même les expressions autant que cela se peut ... Enfin on essayera d'amener peu à peu les jeunes gens à ce point de perfection qui fait le succès dans ce genre d'écrire, je veux dire à ce juste milieu qui, s'écartant également et d'une contrainte servile et d'une liberté excessive, exprime fidèlement toutes les pensées, mais songe moins à rendre le nombre que la valeur des mots ».

Prin aceasta Rollin își însușea, poate fără s-o știe, principiul pe care Cicero și-l fixase, atunci cînd tradusese unele discursuri ale lui Demosthenes și Aischines, și care rămîne și pentru noi o normă valabilă. Căci, zice Cicero [8] : « Conuerti enim ex Atticis duorum eloquentissimorum nobilissimas orationes inter seque contrarias, Aeschini et Demostheni; nec conuerti ut interpres, sed ut orator, sententiis iisdem et earum formis tamquam figuris, uerbis ad nostram consuetudinem aptis; in quibus non uerbum pro uerbo necesse habui reddere, sed genus omne uerborum uimque seruaui. Non enim ea me adnumerare lectori putaui oportere, sed tamquam appendere ».

Interesantă este de asemenea observația lui Rollin despre primejdiile unei traduceri prea libere : « Mais d'ailleurs la traduction trop libre a ses inconvénients et, se sauvant d'une extrémité, elle tombe dans une autre. Toute paraphrase déguise le texte. Loin de présenter l'image qu'elle promet, elle peint moitié de fantaisie, moitié d'après un original; d'où se forme je ne sais quoi de monstrueux qui n'est ni original, ni copie. Cependant un traducteur n'est proprement qu'un peintre qui s'assujettit à copier. Or tout copiste qui dérange seulement les traits, ou qui les façonne à sa mode, commet une infidélité. Il pèche dans le principe et va contre son plan, faute de se souvenir qu'il a tout fait s'il attrappe la ressemblance et qu'il ne fait rien s'il la manque. Moi donc, comme simple traducteur, j'ai mon modèle et je ne puis assez m'y conformer. Que j'étende ou que j'amplifie ce qu'il serre ou ce qu'il abrège, que je le charge d'ornements alors qu'il se néglige, que j'en ternisse les beautés ou que j'en couvre les défauts, qu'enfin le caractère de mon auteur, quel qu'il soit, ne se retrouve point dans les paroles que je lui prête, ce n'est pas lui, c'est moi que

[7] Ch. Rollin, *Traité des études*, cap. III.
[8] *De optimo genere oratorum*, 5, 14.

je présente; je trompe sous le nom de truchement, je ne traduis point, je produis ».

Asupra altor idei privitoare la dificultatea transpunerii metaforelor — le tourment et le désespoir des traducteurs — asupra necesității de a învăța limba latină prin limba maternă și nu direct, asupra rolului exagerat al temei în învățămîntul timpului său, asupra erudiției inutile în explicarea autorilor, care încurcă înțelegerea textului sau maschează neînțelegerea lui, Rollin exprimă idei valabile și mai tîrziu.

Aceste idei — atît de noi atunci — nu fură însă însoțite de metode noi în predarea limbii latine. Multă vreme în toată Europa se menținură cu o strictețe cu atît mai înverșunată, cu cît se dovedeau mai neîntemeiate exercițiile de imitație în limba latină și de compoziție în proză și versuri, ca pe vremea cînd latina se vorbea și se scria. Această nepotrivire între scop și mijloace a dăinuit pînă pe la finele sec. al XIX-lea și a dăunat mai mult decît s-ar crede învățămîntului latin. Sistemul de a trata în studiul gramaticii latine problemele, ca și cum atunci s-ar trata pentru prima oară, și nu numai ce e particular acestui studiu, este o rămășiță a vremii cînd școlarii învățau prima oară gramatica în limba latină; cred că urmele acestei stări se mai pot găsi și astăzi.

În *Didaktik und Methodik des lateinischen Unterrichts* a lui D. G. Dettweiler (München, 1895), la capitolul despre „Valoarea și locul latinei în învățămîntul educativ", găsim exprimată cu hotărîre necesitatea așezării traducerii în limba maternă a autorilor clasici pe primul loc. „Noi vrem să atingem desigur aceste scopuri nu prin tocirea gramaticii latine cu toate amănuntele filologice, cu toate observațiile micrologice și cu necontenita traducere în latină, ci prin continua comparație cu limba maternă, printr-o mult mai cuprinzătoare folosire a traducerii în aceasta din urmă decît s-a făcut pînă acum. Dacă nu facem aceasta, vom rămîne la actuala stare de inferioritate, în care iluzia privitoare la valoarea formativă a studiului nostru nu stă adesea în nici un raport cu rezultatele" [9]. Cam în aceeași vreme, din ce în ce mai multe glasuri ale pedagogilor clasiciști se aud în apărarea traducerii; ea este recomandată ca mijlocul cel mai de seamă spre a atinge variatele scopuri ale învățămîntului latin în metodicele sau în programele analitice din diferite țări.

Scurta trecere în revistă a etapelor mari ale învățămîntului latin, pe care am întreprins-o, n-a urmărit decît să arate, ceea ce afirmam la început, că traducerea în limba maternă ca mijlocul cel mai important în studiul limbii latine nu s-a impus ca atare decît spre sfîrșitul secolului al XIX-lea, și anume atunci cînd nu numai că latina încetase de a fi limba în care orice om de carte scria și vorbea, dar cînd și metodele învățămîntului medieval, care stăruiseră prea mult timp, fură aproape complet abandonate.

De atunci eforturile pedagogilor clasiciști s-au îndreptat către găsirea de metode noi, aplicabile împrejurărilor noi, și aceste eforturi au ajuns la rezultate pe cît de originale, pe atît de rodnice.

Valoarea traducerii din latină se arată mai clar dacă reflectăm la etapele prin care ea se efectuează, nu fiindcă am voi să stabilim o metodică

[9] D. P. Dettweiler, *op. cit.*, p. 22.

a traducerii — nu acesta este scopul expunerii de față — ci fiindcă, umărind operațiile pe care le facem în mod firesc în decursul ei, descoperim valoarea ei didactică.

La prima lectură a textului, lectură pe care cititorul o face cu timiditate și cu atenția încordată, ca în fața unei încercări pe care nu știe dacă o va trece cu bine, spiritul se mișcă parcă învăluit în pături de ceață : lucrurile sînt unele complet acoperite, altele apar în contururi vagi, de-abia presimțite, altele — cele mai apropiate — mai clare, mai distincte. Cititorul dibuie, pășește cu grijă, calculează, combină, acceptă provizoriu ca posibilă o soluție, o încearcă, reține ce se poate considera ca teren cîștigat și respinge ce nu rezistă probei, reia investigația, căutînd să se orienteze de la ce vede clar către ce se ascunde încă în întunericul misterios, primejdios, dar atrăgător. Terenul cîștigat e modest, trudnic dobîndit, dar e sigur. Se poate porni mai departe cu încredere, dar cu prudență. Alte calcule, alte ipoteze, alte mici victorii care dau curaj, imprudențe care instruiesc, alți pași și deodată, răsplată a atîtor eforturi, cețurile se ridică, totul se luminează inteligența harnică, metodică, îndrăzneață, răbdătoare se odihnește în lumina care limpezește totul. În acest drum de la întuneric la lumină, după ce dificultățile de vocabular au fost rezolvate, lucru relativ mai ușor, singurele mijloace de orientare sînt raționamentul și gramatica, dar nu o gramatică pe care cineva poate arăta că o posedă, dacă i s-ar cere, o gramatică folosită numai cînd și cînd, și anume după ce înțelesul s-a descoperit prin simplul contact cu textul, ci una a cărei necesitate se impune ca mijlocul indispensabil spre a face chiar un singur pas înainte și fără de care el e pierdut : orientarea la întîmplare, atunci cînd fiecare pas trebuie să fie justificat printr-un calcul apropriat unei situații mereu noi, duce sigur la rătăcire. Gramatica nu este aici un domeniu de reflexie, o îndeletnicire abstractă care supune analizei ceea ce într-un fel nemijlocit se știa deja, ci ea este tocmai unealta indispensabilă care permite descifrarea unui cuprins, ce altfel nu spune nimic. Necesitatea și profitul cunoașterii ei este evident, ea este implicită lecturii și nu despărțită de ea, are, ca să zic așa, caracter instrumental, nu apozitiv. „Nu se poate nega — zice Dettweiler [10] — că o conștiință reflectată a limbii se poate cîștiga și la limba maternă. Este însă în natura spiritului omenesc că limba maternă nu este niciodată pentru școlar obiectul interesului său atît de mult ca o limbă străină. Experiența din școlile superioare arată acest lucru în fiecare zi. Sentimentul profitului prin ce se învață nou este prea mic ca să asigure învățămîntului, pe o durată lungă de timp, prospețimea și vivacitatea, care, împreună cu sentimentul de plăcere ce-l însoțește, este condiția necesară oricărei învățături spornice".

Dacă aceasta este adevărat pentru orice limbă străină, este însă în mod deosebit mai adevărat pentru limba latină. Obligația de a gîndi gramatical la o traducere din limba latină este mult mai mare ca la orice limbă străină. Cititorul în limba latină, oricîtă experiență a textelor ar avea, nu poate înțelege o frază fără o scurtă sau mai adîncită, după caz, analiză

[10] Dettweiler, *op. cit.*, p. 20.

gramaticală. Aceasta se datorează în primul rînd ordinei libere a cuvintelor în propoziție și organizării propozițiilor în frază. Deși nu se poate afirma că în latină nu există nici un fel de habitudini în ce privește topica, totuși ele sînt prea puține și prea de multe ori lucrurile se prezintă altfel, ca să ne putem lipsi de o permanentă vigilență gramaticală. Aceasta înseamnă că propoziția și fraza latină este mult mai puțin supusă șabloanelor și expusă monotoniei, că cititorul se află permanent în fața unei surprize și că atenția lui nu poate slăbi o clipă fără ca totul să se întunece. Fraza latină are un desen mult mai complicat și cuvintele, prin libertatea orînduirii lor, un relief mult mai clar marcat. Ea obligă la o continuă observație gramaticală, nu de dragul gramaticii, ci fiindcă altfel nu e posibil. Această continuă încordare formează deprinderi foarte utile la studierea oricărei limbi, a limbii materne, ca și a altor limbi străine. Operația însă pe care francezii o numesc „faire la construction" nu e fără primejdii. Indispensabilă, pînă la descifrarea logică a frazei, ea trebuie părăsită, dacă nu vrem să dăm frazei latine o formă, în care, sub aparența ordinei logice, totul e tulburat. Pentru a înțelege rostul intențiilor stilistice a ordinii cuvintelor, Odobescu, ne spune Litzica [11], obișnuia ca, după ce înțelesul general se limpezea prin observarea raporturilor logic-gramaticale, să copieze cuvintele frazei latine în romînește în ordinea din text. El observa astfel mai bine aceste intenții și căuta apoi mijloacele de a le reda mai nimerit în limba romînă. Cunoștințele gramaticale, pe de altă parte, trebuie să fie nu numai ferme, dar nuanțate și atît de realmente însușite, încît să poată fi folosite liber și sigur în situațiile mereu surprinzătoare. De aci, de asemenea, obligația de a nu se trece la fragmente din autori decît după ce elevii și-au însușit un sistem gramatical simplu, dar complet, pentru ca la dificultatea operațiilor de descifrare să nu se adauge și sentimentul că instrumentul cu care se lucrează este insuficient, căci aceasta ar dezarma cu totul pe începători. Toți cei care au avut parte în formarea lor de acest exercițiu știu că, după traducere, un text latin se întipărește atît de bine în minte, încît elevul îl știe aproape pe dinafară, fără să fi făcut vreun efort de memorie în acest scop. Nu e de mirare: a traduce un text modern este a te plimba printr-o clădire pe care o privești, o cercetezi și o admiri, sau ești îndemnat să o admiri; a traduce din limba latină înseamnă a construi din nou clădirea, a pune cu mîna ta fiecare cărămidă și a reface construcția lucrării în cele mai mici amănunte, de la materialul întrebuințat pînă la arhitectura edificiului. Elevul reface travaliul intim, conștient sau mai puțin conștient, al autorului și astfel ajunge să stăpînească întregul, după ce s-a pătruns de rolul fiecărui element particular. La sfîrșitul acestei operații, în traducerea unui text de prestigiu, inteligența se odihnește privind o construcție, care este uneori atît de arhitectonic realizată ca să o poată privi de la distanță cu admirație, și atît de personal înălțată, ca s-o considere ca proprie.

Pînă acum am căutat să evoc prima etapă a traducerii, descifrarea logic-gramaticală. Dacă în această etapă este angajat mai ales raționamentul, etapa următoare, aceea a explicării textului se caracterizează îndeosebi prin interesul cultural al ei, prin îmbogățirea cunoștințelor și prin

[11] C. Litzica, *Traducerile lui Odobescu*, în *Conv. lit.*, 1907, p. 2029.

precizarea lor, prin însușirea unui fond de idei și simțiri noi, prin sporul sufletesc intim al traducătorului, prin sentimentul de înălțare și de participare la ce e superior omenesc.

Dificultățile mari au fost biruite. Textul este un prizonier care s-a predat (Hieronymus folosește expresia : *captivi sensus*). Lupta propriu-zisă, încordarea cea mare s-a sfîrșit cu bine. Trebuie acum să ne folosim de toate roadele victoriei, căci dacă ne-am opri aici ar însemna să nu ne alegem decît cu un succes de prestigiu, care mai degrabă sporește trufia, decît poate spori propria noastră ființă. De un text clasic, cele bine alese firește, trebuie să ne apropiem cu modestie și cu spiritul deschis al omului care știe că are multe de învățat. Tendința care trebuie să ne conducă este să înțelegem cît mai intim gîndirea autorului, explicîndu-ne tot ce a spus, punîndu-ne cît mai mult în familiaritatea lui printr-o reprezentare plastică a lucrurilor, ca și cum ele s-ar petrece atunci, în fața noastră. Necesitatea aceasta a reprezentării plastice impune ca explicațiile să se facă nu pe compartimente : gramaticale, istorice, geografice, stilistice etc., ci așa cum textul o cere : o explicație de vocabular aci, o observație gramaticală sau stilistică dincolo, o lămurire mitologică, istorică etc., totul spre a intui în întregime dicteul scriitorului. Sînt mijloace folosite în explicarea oricărui text străin. Va trebui să insist deci asupra a ce e particularmente mai necesar la o explicație de text latin, în vederea unei complete înțelegeri și, deci, a unei corecte și frumoase traduceri. Mai întîi despre explicațiile de vocabular. Firește, cuvintele trebuie cunoscute chiar de la început, fiindcă descifrarea textului nu se face fără cunoașterea lor. Lucrul de care spiritul se izbește mai întîi sînt cuvintele necunoscute și nevoia care apare mai apăsătoare traducătorului e să-i fie lămurite. E vorba însă în acel moment de o acoperire oarecum formală a cuvintelor latine, nu de o adîncire a lor; ceea ce satisface în prima etapă este un echivalent, chiar și aproximativ, cu care mintea să facă combinațiile gramaticale. La acel moment e nevoie să se vadă mai degrabă valoarea funcțională a cuvîntului, căci spiritul e grăbit să-și lămurească raporturile. De bună seamă, dacă toate sau cele mai multe, cuvinte sînt cunoscute, aceste legături se fac mai lesnicios și mai corect, căci se trece dincolo de construcție și se merge repede către înțeles. În privința metodelor de însușire a vocabularului uzual s-au făcut în ultimii 30—40 de ani eforturi mari și se poate spune că aceste metode înlesnesc considerabil studiul limbii latine. Maurice Mathy în *Vocabulaire de base du latin*, lucrare întreprinsă sub auspiciile UNESCO pentru studierea metodelor mai lesnicioase spre însușirea vocabularului de bază latin, ajunge, pe baza unei statistici, în amănuntele căreia nu intru [12], la concluzia interesantă : „un text latin conține de fapt 40—50% cuvinte-unealtă, consemnate în gramatici (numai 30% pentru textele de poezie)." Această concluzie m-a îndemnat să fac o statistică asemănătoare. Am luat 10 capitole din Caesar, *Bellum Gallicum* (II, 29, 30, 31, 32, 33 și 35, III, 1, 2, 3, 4). Repartizînd cuvintele în 2 liste : una a cuvintelor pe care un elev le știe de la gramatică (prepozițiile mai importante, conjuncțiile, pronumele obișnuite, adjective cu comparația neregulată, vb. esse, cîteva verbe anomale sau

[12] Maurice Mathy, *Vocabulaire de base du latin*, préface de J. Marouzeau, II[e] ed., 1957.

defective, cele mai uzuale verbe cu construcție deosebită ca *memini*, *suadeo*, *pudet*, *utor*) și alta a cuvintelor pe care ar trebui să le caute în dicționar, presupunînd prin absurd că elevul nu cunoaște, altminteri, nici un cuvînt latin, am văzut că cuvintele din prima listă reprezintă 39,17% din total, adică aproape 40% cît găsise și Mathy, iar celelalte 60,82% (705 cuvinte din 1159). Aceasta învederează ce economie de timp și de efort aduce o gramatică „simplă și completă", așa cum își intitulează Crouzet gramatica sa, și ce ușurare în descifrarea unui text. Dacă ținem seama că un elev nu se apropie de textul unui autor fără să fi studiat cel puțin 2 ani mai înainte vocabularul prin bucăți ușoare, se poate, și ar fi interesant de comparat, ca cele 60% de cuvinte „negramaticale" să se reducă la mai mult de jumătate. Aceasta înseamnă că dacă manualele prin care se studiază gramatica țin seama în alegerea sau compunerea bucăților de vocabularul uzual în textele autorilor, dificultatea vocabularului latin este foarte mult ușurată. Aceeași încercare am făcut-o cu un text din Cicero, și anume am analizat lexicul din *Pro Marcello*, cap. 1—10. Aici am aflat 49,2% cuvinte pe care elevii le știu de la gramatică, deci aproape jumătate, și 50,08% cuvinte de căutat în dicționar, presupunînd iarăși că un elev nu știe ce înseamnă *natio, -onis* sau *libertas, -atis* de ex.

Observațiile de mai sus arată că, privit din acest punct de vedere, vocabularul latin nu este o problemă greu de rezolvat. Valoarea analizei lui este alta. Vocabularul latin este purtătorul multor noțiuni ale culturii actuale. Nu poate cineva să se miște în orice domeniu al acestei culturi fără a-l poseda direct sau indirect; firește, calea directă este cea mai sigură și, adaug, cea mai lesnicioasă și mai economică: economie de timp, de eforturi etc. Aceasta este rezultatul unui proces istoric, care este un proces dialectic; trecutul și prezentul sînt într-o astfel de unitate dialectică: ele se opun fiindcă tocmai se condiționează. Analizînd un cuvînt latin, noi facem, sîntem obligați să facem, nu numai etimologia cuvîntului modern care-l reprezintă ci, ca să zic așa, etimologia ideilor, instituțiilor, sentimentelor, moravurilor noastre, înțelegem dinăuntru ideile și cuvintele cu care lucrăm în fiecare zi, căpătăm sentimentul siguranței, al mișcării libere în propria casă, în care altfel ne-am simți stingheri, dezorientați, străini. Cine nu s-a împărtășit de un asemenea studiu are un permanent sentiment al infirmității, se mișcă pe un teren nesigur, orizontul îi e limitat, nu vede decît ce e aproape, nu se poate ridica decît cu mari eforturi la limbajul cult, care însă devine din ce în ce mai mult al tuturor, decît prin mijloace de împrumut, pe care singur le simte că nu-i sînt proprii. Cine asistă, ca profesorul de latină, în fiecare ceas de curs, la satisfacția pe care spiritul elevului sau studentului o simte prin lămurirea unor cuvinte, deci a unor noțiuni, pe care pînă atunci le folosea fără reflexie, la bucuria de a fi descoperit parcă din nou și a fi pus în lumină un cuvînt care zăcea în conștiință neprecis și înecțoșat, acela înțelege bine că e vorba de un folos în ce omul are mai intim, în lămurirea mijloacelor lui de expresie, a noțiunilor cu care el se obiectivează, asigurîndu-și raporturi clare cu ceilalți vorbitori ai grupului său social, cu organismul social căruia îi aparține, cu cultura propriului popor. Traducerea din limba latină impune această analiză a noțiunilor și a evoluției lor, a stării sociale pe care o reprezintă, a metaforei ce

adesea stă la baza cuvintelor, a marginilor și legăturilor lor, a modului în care pot fi folosite fără greș.

Interpretarea unui text se termină de obicei cu o traducere îngrijită, căci traducerea unui text ales e drumul de la obscur la distinct, și, de aci, la frumos; explicația cea mai bună a unui autor este o traducere frumoasă. S-ar putea spune că într-o măsură mai mare sau mai mică aceasta e necesar pentru traducerea unui text literar din orice limbă străină. Traducerea dintr-o limbă antică are dificultăți speciale, asupra cărora nu pot insista acum, care o dată învinse constituie merite speciale. Pe scurt, e totuși de observat că cuvintele limbilor contemporane se acoperă de multe ori aproape exact ca sens, urmare a evoluției lor sincronice, dar că, spre a putea traduce un text literar grec sau latin, e indispensabilă operația de re-creație literară, care te silește necontenit să supui limba literară proprie la eforturi deosebite, ca să o faci să exprime „tînăra și dulce veste" a unei lumi atît de depărtate. A te strădui să găsești în tezaurul limbii tale literare mijloacele artistice care să redea fericit idei, simțiri, forme de expresie atît de proprii este a te supune unui exercițiu a cărui valoare pentru mînuirea limbii literare materne este deosebită. Lupta aceasta cu textul antic ne-o înfățișează Litzica în articolul, anterior citat, despre felul cum Odobescu lucra la traduceri. Desprind de acolo un fragment: „Am avut prilej să lucrez cîteva săptămîni cu dînsul la traducerea poetului alexandrin Herondas și am putut vedea aievea cum lucra Odobescu. Nu punea un cuvînt pe hîrtie, pînă ce nu lămurea pe deplin înțelesul fiecărui pasagiu. Îl cetea de două, trei, patru ori, îl traducea, îl comenta, își elucida fiecare dificultate. Un altul s-ar fi oprit aici. Odobescu îl diseca în cele mai mici amănunte; de la o vreme atenția lui părăsea vorbele principale și se pironea asupra lucrurilor mărunte, asupra conjuncțiilor și particulelor; căuta să prindă cu sufletul său tot înțelesul tainic al fiecărui cuvințel, care nici echivalent în limba noastră, nici rost pentru gîndirea noastră nu mai avea. În urmă începea traducerea. Odobescu așternea cuvintele românești exact în ordinea pe care o aveau în original. Foarte rar această primă lucrare dădea vreun rezultat satisfăcător. În cele mai multe cazuri de aci înainte începea lupta. Întîi, o primă stabilire a ordinei cuvintelor în românește: cadrul general al frazei. În urmă venea goana după cuvînt: sinonimele se perindau unul după altul fără să-l mulțumească; de multe ori l-am văzut răscolind dicționare, cărți, reviste, alergînd dintr-o odaie într-alta, ca să caute volumul, pagina, rîndul, unde își amintea că se află vorba care-i trebuia. În sfîrșit, cînd vorbele erau găsite, venea țintuirea lor definitivă în ramă. Ce se întîmpla atunci în tainița minții lui? Nu știu, dar din învălmășagul de note, de vorbe, de ștersături, care umpleau pagina, răsărea într-un colț fraza lină, luminoasă, curgătoare, în care nimic din sbuciumul premergător nu mai rămăsese. Luptă aprigă, din care mai totdeauna ieșea învingător. Iar cînd se întîmpla să nu fie mulțumit cu ceea ce găsise, întrerupea lucrarea; îmi luam notele, plecam, și a doua zi, cînd mă chema din nou la măsuța de trestie din chioșcul grădinii, îmi citea cu surisul pe buze traducerea frazei rămase neisprăvită. Biruise!" [13] Și în altă parte:

[13] C. Litzica, *Conv. lit.*, 1907, p. 2029.

„De aci rezultă pentru traducerile lui Odobescu cele două caractere distinctive pe care le-am pomenit mai sus : bogăţia vocabularului şi varietatea stilistică, care dau traducerilor sale o culoare specială, pe cînd celelalte traduceri au toate acelaşi caracter uniform, banal, aş zice anonim" [14].

Observaţia din urmă a lui Litzica surprinde primejdia care pîndeşte pe traducătorul textelor antice, folosirea acelui limbaj convenţional al traducerii, o limbă uniformă şi superficială, care nesocoteşte ce e specific şi nuanţat şi se satisface cu corespondenţe rudimentare.

Traducătorul artist — de la elevul de pe băncile şcolii pînă la marele scriitor — face o operă de creaţie care încordează toate puterile, pune în joc toate resursele, sporeşte capacitatea de mînuire a instrumentului literar, a meşteşugului literar propriu. Un asemenea exerciţiu, condus cu scrupul şi gust literar, este o şcoală greu de înlocuit. Foloasele lui sînt evidente.

Prin exercitarea continuă a raţionamentului logic gramatical, prin limpezirea noţiunilor cu care spiritul nostru lucrează şi prin explicarea lor social-istorică, prin perfecţionarea capacităţii proprii de mînuire a instrumentului literar traducerea din latină este unul din mijloacele cele mai indicate să introducă pe tînăr în lumea culturii superioare şi să-l facă mai om şi mai demn de a fi om.

LA VERSION LATINE

RÉSUMÉ

La traduction en langue maternelle comme méthode d'enseignement du latin dans les écoles a une tradition relativement courte. Pour le moyen-âge, durant lequel l'écolier écrivait et parlait latin, le problème ne se posait pas. Durant la Renaissance l'imitation de l'élégance du style des auteurs latins représentait le but suprême. La Réforme et les courants qui en dérivent, tout en soutenant l'enseignement en langue maternelle, considère, de par son exclusivisme religieux, l'étude des classiques latins dangereuse pour l'édification spirituelle des élèves et pratique leur traduction avec réserve (v. Comenius, *Didactica Magna*, cap. XXV). C'est à peine à l'époque de l'Illuminisme que Ch. Rollin dans son *Traité des études* pose la traduction des auteurs latins au premier plan. L'initiative était plutôt théorique ; les anciennes méthodes (imitation en vers et en prose, sujet, etc.) maintiennent leur rôle traditionnel jusqu'à la fin du XIX[e] siècle, quand le latin cesse à peu près complètement d'être parlé et écrit et l'accent tombe sur les lectures expliquées et les traductions littéraires.

La valeur de la traduction est appréciée d'après les phases qu'elle parcourt pour sa réalisation : déchiffrement grammatical du texte, explication littéraire et historique, transposition en langue maternelle. L'auteur analyse chaque étape d'élaboration et souligne la valeur des traductions pour la formation intellectuelle des hommes.

[14] C. Litzica, *Conc. lit.*, p. 2028.

ἄχθος, ὀχθέω, ἐχθρός

DE

AL. GRAUR

Cele trei cuvinte citate în titlu (primul şi ultimul cu familii relativ bogate) sînt destul de asemănătoare între ele ca formă (diferenţele de vocalism nu ne vor surprinde), iar înţelesul lor este destul de apropiat. De aceea, în diverse etape ale istoriei lingvisticii, ele au fost tratate împreună, primul cu al doilea sau al doilea cu al treilea.

ἄχθος, înseamnă „povară" (de exemplu în *Il.*, XII, 452), dar şi „supărare", nu numai în expresii ca λύπης ἄχθος (Sofocle, *Electra*, 120), ci şi singur, de exemplu în ἄχθος φέρειν (Xenofon, *Epist.*, I, 4) „a aduce supărare". Verbul derivat ἄχθομαι prezintă exemple mai clare : ἤχθετο κῆρ „era apăsat în ce priveşte inima" (*Il.*, XI, 274), adică „se necăjea în inima lui", ἤχθετο Τρωσὶν δαμναμένους „îl necăjea că erau învinşi de troieni" (*Il.*, XIII, 352).

A. Walde, *KZ*, XXXIV (1895), p. 485, pretinzînd că ἄχθος nu înseamnă decît „povară" în sens concret şi constatînd că ἄχος are numai înţelesul de „supărare", „durere", deci e folosit totdeauna cu valoare abstractă, separă cele două cuvinte. Brugmann, *IF*, XXXII (1913), p. 66, n., nu crede că după ἄχομαι, ἄχνυμαι s-a creat un ἄχθομαι „simt durere" şi presupune mai curînd că ἄχθομαι „sînt împovărat", în sens figurat, a fost influenţat de ἄχομαι. Pe aceeaşi linie merge şi Walde-Pokorny, I, p. 40, n. 2. Totuşi, diferenţa de sens (care, după cum am arătat, nu e tocmai reală) nu a fost considerată suficientă pentru a justifica separarea celor două cuvinte, şi ele rămîn grupate împreună la Boisacq şi la Frisk, deşi acesta din urmă observă că deosebirea de înţeles nu poate fi trecută cu vederea (pentru că el nu vede clar legătura între ἄχθος şi ἄχθομαι). ὀχθέω e mult mai slab atestat decît ἄχθομαι : la Homer apare de cîteva ori participiul aorist ὀχθήσας într-un text stereotip (τὸν δὲ μεγ' ὀχθήσας προσέφη ..., *Il.*, I, 517 ; IV, 30 ; XVII, 18 ; *Od.*, IV, 30 ; XXIII, 182) şi exact aceeaşi formulă revine la Hesiod (*Theog.*, 558). Alt text stereotip este ὀχθήσας δ' ἄρα εἶπε πρὸς ὃν μεγαλήτορα θυμόν (*Il.*, XI,

403; Magnien, ad loc., notează că acest vers apare de 11 ori). În afară de aceasta, găsim, mai rar, ὤχθησαν (*Il.*, I, 570 și XV, 101) și o dată ὀχθήσει, la Quintus din Smirna (III, 451). La acesta din urmă, verbul e tradus cu „a suporta cu greutate", iar în celelalte pasaje, cu „a fi supărat", deci la fel cu ἄχθομαι. De observat că nu există un verb, ὄχομαι, paralel cu ἄχομαι, iar substantivele ὄχος și ὄχθος diferă de verb ca înțeles: primul înseamnă „car", iar al doilea „rîpă".

În sfîrșit, ἔχθος, ἔχθρα etc. sînt cuvinte bine atestate și cu înțelesul precis stabilit: „dușman", „dușmănie".

În ce privește etimologia, Walde, în articolul citat, propune să vedem în ἄχθος gradul redus al lui μόχθος „obosit". Walde-Pokorny, după Prellwitz [2], p. 69 (care și el însuși privește ipoteza cu rezervă), pornește de la ἄγειν „a transporta"; cu toate că s-ar putea cita analogia fr. *s'emporter* „a se înfuria", această explicație n-a convins. Frisk o citează cu îndoială, trimițînd și la ὀχθέω (fascicula care conține acest cuvînt n-a apărut încă sau cel puțin nu mi-a parvenit pînă la data cînd scriu rîndurile de față). Cît privește pe ἄχος, acesta a fost pus în legătură cu got. *agis* „teamă" și explicația a fost socotită acceptabilă de Frisk, deși între „furie" și „teamă" diferența este, evident, mai mare decît între „povară" și „supărare".

S-a încercat mai demult legarea lui ὀχθέω de ὄχος „car", cf. lat. *uehemens* alături de *ueho*, dar nici măcar alăturarea între ele a celor două cuvinte latine nu e privită fără rezerve (vezi Ernout-Meillet; chiar Walde, în articolul citat, o respinge). Boisacq trimite la ἔχθος „ură", cu [un semn de întrebare, justificat de diferența de înțeles. Deși formal cele două cuvinte se pot grupa împreună, Frisk nici nu inserează ipoteza sub ἔχθος. Walde, în articolul citat, leagă pe ἐχθρός de familia lat. *exterus*; în mod curios, el nu se referă la această ipoteză în dicționarul său latin; ea reapare, cu îndoială, la Walde-Hofmann, s.u. *ex*, și cu fermitate la Walde-Pokorny, I, 116; și Frisk înclină spre ea. Ultima ipoteză este aceea a lui B. Čop, *KZ*, LXXIV (1956), p. 225, care crede că arm. *ox* „dușmănie" n-ar veni din interjecția similară, pentru că aceasta în armeană are forma *oh*, ci dintr-o rădăcină *eq-*, la care ne trimite și gr. ἐχθρός; acesta n-ar avea deci nimic de-a face cu familia lat. *ex*.

În *Etimologii românești*, București, 1963, p. 53, am arătat, în treacăt, că ὀχθέω poate fi înțeles ca „a ofta". De fapt, așa l-am înțeles cînd l-am citit prima oară pe Homer și n-am socotit nici măcar necesar să caut cuvîntul în dicționar; așa l-a înțeles Murnu în traducerea *Iliadei*, și observ acum că și Magnien, la *Il.*, I, 517, pune în notă pentru μέγ' ὀχθήσας traducerea „ayant poussé un grand soupir" (vezi și Pierron, la *Od.* XXXIII, 182: „chagriné, triste"). În toate pasajele unde apare, verbul se traduce nesilit cu „a ofta", și chiar mai bine decît cu „a se supăra": *Il.*, XI, 403, Ulise nu e furios, ci mîhnit de faptul că grecii l-au lăsat singur în luptă; *Il.*, I, 517, Zeus nu e furios, ci mîhnit, gîndindu-se la efectele promisiunii pe care o face; la fel *Il.*, I, 570 și XV, 101, zeii nu „erau furioși în palatul lui Zeus", ci umblau prin palat oftînd, și nu e o întîmplare că mai toate cuvîntările introduse prin formula citată conțin o interjecție de tipul „of" sau „vai". La Hesiod situația e aceeași, iar

la Quintus, textul este Πηλεὺς/ὀχθήσει μέγα πένθος ἀτερπέϊ γήραϊ κύρσας: după cît înţeleg, traducerea a admis că ὀχθέω este aici tranzitiv, iar μέγα πένθος e complementul lui direct, idee cu totul bizară, iar κύρσας, verb tranzitiv, ar rămîne fără complement direct.

N-am pomenit pînă aici de προσοχθίζω, care înseamnă „a simţi dezgust", „a se scîrbi"; în primul rînd e un derivat tardiv (apare în traducerile Vechiului Testament), în al doilea rînd înţelesul nu este totuşi „a se înfuria".

Socotesc că în ὀχθέω avem de-a face cu o rădăcină onomatopeică, ὀχ-, similară cu cea pe care o cunoaştem din romînă şi din alte limbi moderne. Această explicaţie poate lumina şi originea cuvintelor care încep cu ἀχ-, care ar putea reprezenta o rădăcină ἀχ(θ)-, de origine onomatopeică, paralelă cu ὀχ-. Pentru mine, diferenţa de înţeles între ἄχος şi ἄχθος nu constituie o dificultate, şi nici nu cred că trebuie neapărat să pornim de la înţelesul abstract pentru a ajunge la cel concret (deşi aceasta n-ar constitui o greutate de netrecut): legătura cu onomatopeea fiind constantă în mintea vorbitorilor, ei se pot întoarce oricînd la un înţeles mai apropiat de cel primitiv. Pentru posibilitatea unui „élargissement" în -θ-, s-a comparat demult perechea: μόγος: μόχθος. Varianta ἄγνυμι s-ar putea explica prin tema ἀχ- (deşi αχθν- ar fi trebuit să dea tot ἀχν-).

Dacă admitem că au existat în antichitate onomatopeele ἀχ-, ὀχ-, ele pot fi puse în legătură cu unele existente astăzi în greceşte şi în alte limbi. În neogreacă se folosesc ἄχ, ὄχ, ὤχ, de unde derivate ca ἄχθος, ἄχτι. Am putea crede că ele sînt păstrate din antichitate, chiar dacă nu le avem atestate la toate epocile: asemenea cuvinte nu sînt totdeauna admise în scris, ceea ce nu le împiedică să se păstreze în vorbire. Dar e tot atît de posibil ca ele să fi dispărut şi să fi reapărut, în mod independent, în epoca modernă: baza lor fiziologică este permanentă şi ele se pot crea oricînd. În lucrarea mea citată am discutat interjecţiile *oh*, *of*, *ah* şi verbele de tipul *ofta*, substantivele de tipul *aht*, care se găsesc în romîneşte şi în alte limbi actuale.

Asupra lui ἔχθος nu am nimic de spus decît că mi se pare plauzibilă legarea lui de familia lat. *ex*: n-am avea decît să ne gîndim la raportul dintre sensurile lui *hostis* în latineşte („străin" şi „duşman").

ἄχθος, ὀχθέω, ἐχθρός

RÉSUMÉ

Ces trois mots ont souvent été mis en rapport au point de vue étymologique. ἄχθος veut dire «fardeau» et «chagrin» et rien ne prouve qu'il faille partir de l'un de ces sens pour arriver à l'autre: ils peuvent être expliqués tous les deux à partir d'une onomatopée ὀχ-. ὀχθέω ne veut pas dire «se mettre en colère», mais bien «soupirer», comme l'entendent du reste certains traducteurs, et il faut l'expliquer par une onomatopée ὀχ-. Quant à ἐχθρός, il appartient très probablement à la famille de lat. *ex*.

REMARQUES SUR LA TERMINOLOGIE DU BRONZE ET DU FER CHEZ HOMÈRE

PAR

C. SĂNDULESCU

On sait que le problème de la civilisation du bronze et du fer dans l'épos homérique a été suffisamment et depuis assez longtemps étudié, autant du point de vue historique et archéologique, que philologique. En ce qui concerne l'investigation du vocabulaire homérique, nous rappelons seulement la constatation générale qu'on trouve déjà dans l'ancien lexique d'Ebeling [1] sur la présence plus fréquente des mentions du bronze dans *l'Iliade*, respectivement sur la mention prédominante du fer dans *l'Odyssée*. Voilà un aspect du problème qui a préoccupé ensuite divers auteurs, car les investigations sur ce thème n'ont pas manqué.

Nous avons pourtant apprécié qu'il serait utile de reprendre la discussion en analysant successivement les outils et les armes de l'épos d'après le témoignage du texte même et surtout d'étudier au point de vue statistique la terminologie du bronze et du fer dans les deux épopées. Par conséquent, nous tâcherons de faire une brève analyse non seulement des termes essentiels qui indiquent le bronze (χαλκός) et le fer (σίδηρος) chez Homère, mais aussi des nombreux mots dérivés et composés qui sont utilisés si fréquemment comme épiclèses et quelquefois sous forme imagée, métaphorique dans beaucoup des passages du texte homérique (Voir les tableaux nos 1 et 2).

Homère emploie les cinq termes suivants pour désigner les métaux χρυσός, ἄργυρος, χαλκός, σίδηρος et κασσίτερος : l'or, l'argent, le cuivre, le fer et l'étain (dans le passage de *l'oplopoièse* Σ 369—608 quatre métaux seulement, car ici l'or n'est pas mentionné). On ne trouve pas dans le texte des deux épopées aucun terme pour la notion générale de métal ; le mot μέταλλον apparaît pour la première fois chez Hérodote (V, 17), mais avec l'acception de la place où l'on extrait les minéraux,

[1] *Lexicon homericum*, Leipzig, 1880—1885, 2 vol. s. v. χαλκός, (Schnorr de Carolsfeld) ; σίδηρος, (B. Giseke).

c'est-à-dire la mine. Tous les cinq mots utilisés dans l'épos pour exprimer les métaux sont d'origine prégrecque, quelques-uns étant attestés par le syllabaire B.[2]. A. Meillet observe que les termes désignant des métaux dans les langues grecque et latine n'ont pas une origine commune. Le latin a conservé par exemple de vieux mots dont le grec n'a pas de correspondants, comme *aes*, *argentum* et *aurum*, pendant que les mots nouveaux, à commencer par *ferrum*, n'ont pas d'analogues dans la langue grecque [3].

Sans essayer de présenter d'une manière complète le problème des métaux chez Homère, nous rappelons seulement que dans l'épos on trouve encore deux mots assez discutés, ἤλεκτρον et κύανος, qui indiquent, le premier l'ambre [4] et le deuxième un certain matériel décoratif utilisé par exemple pour la frise d'une construction (η 87, θριγκὸς κυάνοιο) ou pour la prore d'un bateau (O 693, κυανοπρῴροιο).

Les propriétés physiques du cuivre expliquent son utilisation avant le fer qu'on trouve plus difficilement, étant en même temps beaucoup moins malléable que le cuivre [5]. Les efforts que le travailleur dépense pour forger le fer sont plus grands, ce qui ressort aussi du qualificatif homérique de ce métal πολύκμητος σίδηρος (Z 48, etc.).

Lucrèce a exprimé correctement du point de vue scientifique ce fait dans les vers suivants :

> Posterius ferri uis est aerisque reperta
> Et prior aeris erat quam ferri cognitus usus,
> Quo facilis magis est natura et copia maior.
>
> (V, 1285–1287).

★

Pour interpréter scientifiquement le problème statistique de la terminologie du bronze et du fer chez Homère, il est indiqué de présenter d'abord les aspects matériaux et pratiques de l'utilisation de ces métaux, en considérant les divers passages de l'épos. Il faut rappeler que le mot χαλκός désigne sans distinction dans l'Iliade et dans l'Odyssée le bronze, autant que le cuivre. De même, nous observons que l'acception de ce mot est fréquemment méthonymique et que dans le texte homérique le sens de la notion de matériel est remplacé souvent par le sens de l'objet même. Ainsi dans les lieux A 236, Ψ 118, ε 162, 245, σ 340 le mot χαλκός indique la hache. Nous allons citer dans ce sens deux passages, l'un de l'Iliade et l'autre de l'Odyssée.

---

[2] Le lexique des tablettes de Pylos comprend les mots *ka-ko* (χαλκός), *ka-ki-jo* (χάλκειος) et *ka-ke-we* (χαλκεύς) : PY In. 750.8 (St. cl. II, 1960, p. 61) ; cf. Kadmos, II, 1963, p. 68–72.

[3] *Esquisse d'une histoire de la langue latine*[3], 1933, p. 87 ; « seul *plumbum* rappelle de près le nom ionien-attique *molybdos* ».

[4] δ 73, etc. Pourtant dans le lieu Λ 24 l'acception plus exacte du terme est — d'après nous — celle de métal.

[5] Homère nous parle de deux localités avec le nom *Chalkis*, l'une dans l'île d'Eubée (B 537) et l'autre en *Étolie* (B 640) d'où l'on extrayait le cuivre. Un troisième lieu où se trouve le mot est incertain du point de vue géographique (o 295).

Par exemple avec une hache on abat le haut chêne dont on fera le bûcher pour Patrocle. Le lieu Ψ 114—119 qui comprend le récit de cette action confirme aussi le sens de hache du mot χαλκός (ταναήκεϊ χαλκῷ τάμνον) du vers 118, attesté d'ailleurs par la présence du mot à sens matériel précis πέλεκυς dans le vers antérieur 114.

De même avec une hache χαλκός Ulysse construit son large radeau σχεδίη à l'aide duquel il pourra quitter l'île de la nymphe Calypso. Avec une adresse surhumaine — aidé sans doute par un dieu — l'intrépide héros abat les grands arbres sous le regard mélancolique de la belle ensorceleuse, qui lui inspire pourtant du courage (ε 162—163) :

'Αλλ' ἄγε δούρατα μακρὰ ταμὼν ἁρμόζεο χαλκῷ
Εὐρεῖαν σχεδίην...

Le mot χαλκός désigne encore dans l'épos le couteau ordinaire utilisé aux soins ménagers et pour le sacrifice des animaux, par exemple dans les passages T 226, 292 ; P 126 ; Φ 455, etc. Pour indiquer le couteau, Homère emploie aussi le mot μάχαιρα (Γ 274, etc.). Sept fois le couteau porte dans l'épos l'épithète d'impitoyable νηλεής χαλκός, en des passages où l'on fait la description des sacrifices animaliers. Mais nous retrouvons cette épithète aussi dans le lieu χ 474—478 où l'on assiste à un vrai massacre, dans la scène de l'exécution des prétendants et de l'infidèle serviteur Mélanthios. Ulysse coupe successivement à ce dernier les oreilles, le nez, les organes génitaux, les mains et les pieds, action qui est concrétisée dans le verbe grec ἐξερύω «arracher, trancher» ; de ce verbe le chirurgien moderne a formé le terme technique «exérèse». Les vers χ 476—478 qui se répètent en σ 86—87 comprennent l'expression suffisamment réaliste μήδεα τ' ἐξέρυσαν. Le couteau «impitoyable», νηλεής χαλκός est manié plus d'une fois dans l'épos avec brutalité, surtout dans l'Iliade.

Ainsi que pour la dénomination du couteau par le terme propre μάχαιρα, nous trouvons aussi dans l'épos pour exprimer la notion de hache le mot propre déjà cité πέλεκυς ; nous y reviendrons. Dans le lieu ε 244 nous trouvons aussi le verbe πελεκάω, associé ici à χαλκός: πελέκκησεν δ' ἄρα χαλκῷ «trancher avec la hache».

Le domaine vaste de l'utilisation du bronze (cuivre) chez Homère reste pourtant celui pour les armes de guerre, dénommées par trois termes à caractère générique : τεύχεα, ἔντεα et ὅπλα. Ces trois mots indiquent en même temps les divers outils destinés à l'artisan et au travailleur [6].

Évidemment, on trouve beaucoup plus souvent dans l'Iliade des mots qui désignent les nombreuses armes de guerre. Par exemple, dans les lieux Λ 540 ; Ε 132, 317, 347 ; Ο 433 ; Π 623, 819, χ 67, le mot χαλκός possède le sens de lance ou javelot, l'arme couramment utilisée devant Troie. Ce javelot homérique est constitué par un manche en bois, quelquefois incroyablement long : 11 coudées (5 m) pour le javelot d'Hector et précisément le double, 22 coudées (10 m) pour celui d'Ajax. L'arme

[6] Cf. en russe *оружие*, outils et armes.

jette une ombre allongée, d'où l'épithète homérique δολιχόσκιον ἔγχος (H 244). La pointe du javelot (αἴχμη) est habituellement en bronze, mais elle se plie souvent au contact du bouclier de l'épos (l'idée est exprimée par le verbe ἐπιγνάμπτω).

Avant l'utilisation du cuivre, le javelot était entièrement en bois, fait assez naturel, qui ressort de l'expression homérique μέλινον ἔγχος, javelot en frêne (E 655, etc.) et en même temps de la présence du mot μελία qui exprime chez Homère la notion de l'arbre même (Π 767 etc.) et aussi celle du javelot en bois de frêne (X 225, etc.). La même remarque peut être faite pour le mot δόρυ qui désigne le chêne (z 162), autant que — par méthonymie — divers objets en bois de chêne, y compris le javelot (N 162, etc.).

Comme pour le mot χαλκός qui indique tout genre d'outils, armes et vases, l'acception du matériel brut a été remplacée — ici aussi —par celle de l'objet fini, phénomène sémantique commun chez Homère. Nous rappelons le cas déjà connu du mot homérique κυνέη qui primitivement désignait «le bonnet en cuir de chien». Cette acception n'existe plus dans l'épos, ce qui permet l'utilisation des adjectifs contradictoires du point de vue étymologique κυνέη ταυρείη, κυνέη αἰγείη, «bonnet en cuir de taureau, en cuir de chèvre» et même κυνέη πάγχαλκος, «bonnet en bronze», c'est-à-dire le casque métallique[7]. Par conséquent κυνέη (scil. δορά) quitte complètement son sens originaire, comme dans le cas du mot ῥινός qui désigne le bouclier en cuir dans l'Iliade (par hétéroclise ῥινόν dans l'Odyssée).

Les autres termes qui désignent le javelot dans l'épos sont à part ἔγχος et δόρυ les deux mots ξυστόν et ἄκων. Encore en bronze sont les armes homériques φάσγανον, un genre de sabre qui a été identifié parmi les objets trouvés dans les tombeaux à Mycènes et dont le nom a été reconnu dans les tablettes mycéniennes, le poignard ξίφος et les flèches à dénominations multiples dans l'épos βέλος, κῆλον, ἰός et ὀϊστός. De ces quatre termes seulement ὀϊστός possède le sens unique de flèche, les autres termes ayant aussi l'acception de javelot. Un cinquième mot τόξον désigne en même temps chez Homère la flèche et l'arc. Comme armes d'une espèce originale nous devrons mentionner les douze bêches d'Ulysse, utilisées dans la scène finale du «règlement de comptes» des prétendants. Ces objets sont forgés en bronze et en fer.

Si le javelot, le sabre, le poignard, l'arc et les flèches représentent plutôt des armes d'attaque, nous devrons rappeler que les héros de l'épos emploient aussi divers moyens de défense, d'autant plus artistiquement travaillés, que leurs possesseurs sont plus haut situés dans l'hiérarchie de l'époque. Les peuplades diverses οἱ λαοί, οἱ πολλοί se défendent sous les murs de Troie plutôt avec des cuirasses et des boucliers en bois et en cuir. A cette époque historique on ne trouve pas trop facilement le mé-

[7] Voir dans RE XI, Coll. 2432 – 2527, s. v. κυνέη (Helm), l'ample discussion sur les acceptions controversées et sur les aspects matériels de l'objet chez Homère (Coll. 2432—2516) et après (Coll. 2517 – 2527).

tal, et on ne pouvait pas le travailler en quantité suffisante pour permettre l'équipement complet des guerriers.

Comme objets destinés pour la défense nous citons le casque κόρυς, κυνέη, τρυφάλεια, la cuirasse θώρηξ, χιτών, le bouclier ἀσπίς, σάκος, ῥινός et les «cnémides» qui protègent les jambes du guerrier. On ne trouve pas chez Homère le mot πέλτη qui indique un petit bouclier et aussi une javeline; en échange l'épos comprend le mot λαισήϊον qui désigne un bouclier en cuir.

La plus importante pièce de l'armure est la cuirasse[8] qui a d'habitude une forme arrondie et qu'on attache par des agraphes métalliques. A part le mot θώρηξ on retrouve aussi le méthonymique χαλκός pour désigner cette fois la cuirasse, par exemple dans le lieu Ψ 128—130, où Achille ordonne à ses mirmidons «d'attacher la cuirasse» χαλκὸν ζώννυσθαι. L'exécution technique de cet objet suppose une grande habileté, ce qui résulte aussi de l'épithète de la cuirasse πολυδαίδαλος θώρηξ (Γ 358, etc.). Nous observons encore du point de vue technique que le verbe suggestif grec δαιδάλλειν est caractéristique pour l'ouvrage des métaux, ainsi que le verbe ἀσκέω «travailler le métal brut» ou «modeler».

Le bouclier de l'épos diffère comme forme et dimensions; il peut être exécuté en cuir, en bois ou en métal, souvent de ces matériaux assemblés, par exemple cuir et métal ou cuir et bois, quelquefois couverts d'une plaque métallique dénommée πτύξ (H 247, etc.). Sept peaux entières de bœuf superposées (ἑπταβόειος) recouvertes d'une plaque de bronze ont fallu pour le bouclier d'Ajax le Télamonien. Des boucliers artistiquement travaillés sont aussi ceux d'Agamemnon (A 15—46) et de Sarpédon (M 283—286). D'après Glotz, les héros de l'Iliade portent deux sortes de bouclier, l'un grand, en cuir, à centre proéminent et en forme de tour ἠύτε πύργος qui enveloppe et protège presque entièrement le guerrier ἀμφὶ στήθεσσιν ἀσπίδος ἀμφιβρότης (Β 388—389) et un autre plus petit et rond qui prédomine dans l'épos[9]. Nous ne sommes pas pourtant convaincus en ce qui concerne cette classification schématique des boucliers homériques. Il faut se rappeler, par exemple, que le bouclier σάκος présente des formes encore plus diverses et il suffit de comparer les lieux H 222, Y 270, etc. ou le passage Σ 478—482, pour constater qu'il s'agit plutôt d'un bouclier de grandes proportions, habilement modelé σάκος μέγα τε στιβαρόν τε πάντοσε δαιδάλλων. Caractéristique pour l'épos paraît être l'*aspis*, qui a le plus souvent une forme complètement ronde et qui fait partie de l'armure d'Agamemnon. Pour connaître pratiquement l'armure de ce héros nous énumérerons ses pièces dans l'ordre de l'équipement mentionné en Λ 15—46.

Agamemnon en «vêtit» d'abord (ἐδύσετο) les cnémides brillantes, sans doute difficiles à appliquer quand le guerrier — si fort fût-il — est embarrassé par le poids excessif de l'armure, dénommée ici νώροψ χαλκός.

[8] La cuirasse homérique θώρηξ défend le thorax du guerrier et se continue avec une plaque métallique nommée ζῶμα sous laquelle se trouve une étoffe en laine, garnie de petites pièces aussi en métal μίτρη. Au point de contact de la cuirasse avec la ζῶμα se trouve la ceinture ζωστήρ. Cf. Δ 134 — 137 et 185 — 187 (L'armure de Ménélas).

[9] G. Glotz, *La civilisation égéenne*[5] (Paris, 1952), p. 101.

Les cnémides sont garnies de pièces protectrices en argent pour les chevilles ἐπισφύριοι. Le héros en met après la cuirasse, un présent du roi de Chypre [10]. La cuirasse θώρηξ est garnie par l'application de dix bandes en cyane de couleur foncée δέκα οἶμοι... μέλανος κυάνοιο, de douze bandes en or et douze en étain. Trois serpents en cyane aussi, modelés en arc-en-ciel (ἴριδσιν ἐοικότες) sont appliqués de chaque partie du collet de la cuirasse. Voilà l'aspect de cet objet richement orné que porte le héros grec d'Argos et qui est dénommé dans d'autres lieux de l'épos χιτών (Λ 100, etc.).

Après cela, Agamemnon prend le poignard de bronze avec des petits clous en or et dont le fourreau (épique κουλεός) est lié par des courroies brodées en or. De tels poignards ξίφοι avec des incrustations en or et en argent ont été trouvés à Mycènes. Vient ensuite le tour du bouclier d'un travail complexe πολυδαίδαλον ἀσπίδα δοῦριν καλήν à dix cercles concentriques en bronze sur lesquels sont appliquées vingt rosettes en étain ὀμφαλοί κασσιτέροιο. Sur le bord du bouclier (ἄντυξ, Z 118, etc.) sont représentées la Terreur et la Peur Δεῖμός τε Φόβος, par des figurines métalliques appliquées ou *epitretes*. Le bouclier, long et lourd, est maintenu au bras par un ensemble de courroies τελαμών avec broderies en argent. Agamemnon met sur sa tête le casque avec quatre panaches τετραφάληρον ἵππουριν donc en queue de cheval [11] et saisit enfin les deux javelots avec la pointe en bronze δοῦρε δύω κεκορυθμένα χαλκῷ|ὀξέα.

Ainsi équipé, le puissant héros apparaît vraiment comme «le roi de Mycènes la ville riche en or» βασιλεὺς πολυχρύσου Μυκήνης (Λ 46); le bronze de son armure «luit au loin» (cf. aussi N 180, Γ 327, etc.). L'ordre de l'équipement décrit jusqu'ici pourrait être comparé avec celui de Pâris (Z 321 — 322) et d'Achille (T 369 — 380).

A part les armes citées, nous trouvons encore dans l'épos le sabre homérique en bronze ἄορ qu'on portait suspendu à la ceinture ἀορτήρ, par exemple dans θ 403 (ἄορ πάγχαλκον).

L'exécution des objets cités réclame une technique développée et assez d'outils. Ulysse construit son radeau à l'aide d'une hache χαλκός, πέλεκυς, d'une raboteuse en bronze à manche de bois σκέπαρνον, comme la hache du même héros (στειλειόν ἐλαίνον, en bois d'olivier, ε 236). Enfin, Ulysse utilise aussi une tarière τέρετρον avec laquelle il perce les planches pour en introduire les clous, qui sont nommés dans un autre lieu de l'Odyssée πάσσαλοι (φ 53). Le cordeau de menuisier (σταθμή) ou la règle représente encore un instrument qui dénote une certaine systématisation du travail. Voilà les outils que le héros «au génie inventif» πολυμήχανος Ὀδυσσεύς (β 173) utilise pour la construction de son radeau.

Si l'on pouvait s'introduire subrepticement dans l'atelier d'Héphaestos, on y pourrait saisir la manière dont il fabriquait les armes des

[10] Dans le lieu α 184 est mentionné l'échange entre l'Hellade et le Chypre (cuivre pour fer).

[11] Un casque à panache (λόφος) est dans l'épos aussi le πήληξ (Θ 308 etc.). La notion de casque est exprimée dans le lieu K 30 par synecdoque (στεφάνη). Il faut aussi mentionner un ἅπαξ λεγόμενον καταῖτυξ (K 258) qui désigne un casque bas sans panache.

dieux. Le passage Σ 369 — 608 (*l'oplopoièse*) est avec la *Patroclie* l'une des plus anciennes parties de l'Iliade, indépendante du nucléo *Menis*. Dans l'atelier χαλκεῖον le dieu forgeron utilise les instruments suivants : le marteau ῥαιστήρ, l'enclume ἄκμων, les tenailles πυράγρα, le soufflet de forge φῦσαι et le vase pour fondre les métaux χόανος. Les minéraux utilisés dans cet atelier sont le cuivre, l'étain, l'or et l'argent. On ne trouve pas le fer dans le récit de la fabrication d'armes par Héphaestos, ce qui montre l'ancienneté du texte homérique respectif.

Encore un atelier est décrit dans l'Odyssée (γ 432, sqq). Ici le maître de forges χαλκεύς orne avec des petites plaques d'or les cornes d'un animal qui va être sacrifié. « Voilà le forgeron qui porte les outils de l'atelier dans ses mains » ὅπλ' ἐν χερσὶν ἔχων πείρατα τέχνης. Ceux-ci sont le marteau, les tenailles et l'enclume, désignés avec les mêmes mots que dans le passage de la fabrication des armes d'Achille, à l'exception du marteau qui est nommé ici σφῦρα. Enfin d'autres ateliers sont aussi mentionnés dans l'Odyssée : « la maison du forgeron » χαλκήϊος δόμος (σ 327) et le lieu θ 403 — 406 où nous retrouvons le terme d'atelier concernant le même dieu forgeron Héphaestos.

En ce qui concerne la technique du forgeron — la fonte et le modelage à part — Homère décrit le procédé d'endurcir les métaux en les trempant directement de la forge dans l'eau froide φαρμάσσω (ι 393). On utilise aussi dans l'épos le procédé du martelage des métaux sur la forge ἐξήλατον, ἐξελαύνω (Μ 295). D'autre part, l'application des garnitures d'ornement en relief et l'utilisation de la tarière ou de la vrille représentent des méthodes avancées qui expliquent la fabrication des pièces assez compliquées, comme par exemple le sabre en bronze, artistiquement forgé, avec poignée d'argent κώπη ἀργυρέη et fourreau en ivoire κολεὸν δὲ νεοπρίστου ἐλέφαντος (θ 403 — 406), ou comme la célèbre coupe de Nestor à deux jolis oiseaux appliqués ou le *dépas*, mot qu'on a aussi reconnu dans le vocabulaire des tablettes créto-mycéniennes. Ce vase à double coupe, sans doute un δέπας ἀμφικύπελλον est une véritable pièce d'art (Λ 632 — 635).

En bronze sont aussi les objets ménagers κνῆστις ou le racloir pour le fromage de chèvre (ἐπὶ δ' αἴγειον κνῇ τυρὸν κνῆστι χαλκείῃ), la corbeille pour le pain κάνεον (I 217), le *lébes* de θ 427 et enfin les roues du char de Héra (Ε 725 sq.) et d'autres objets encore.

Une brève mention revient aux outils de l'agriculture : la pioche μάκελλα (φ 259), la faux, δρέπανον (σ 368) et la charrue même, ἄροτρον (Κ 353, σ 374). Les objets en bronze qu'on trouve encore dans le texte de l'épos sont la massue ῥόπαλον (Λ 559, 561, etc.), qui dans le lieu λ 575 est nommée ῥόπαλον παγχάλκεον αἰὲν ἀαγές (qui ne se rompt jamais). On ne doit pas confondre cette pièce avec la massue primitive de fer σιδηρείη κορύνη (Η 141).

Le fer est moins cité chez Homère et encore moins dans l'Iliade. On sait que, grâce à la découverte du fer, la substitution totale des anciens outils de pierre a été possible, ce qui n'aurait pas pu avoir lieu

à l'époque de la civilisation du bronze. Homère mentionne encore quelques objets et outils en pierre[12].

Il y a longtemps qu'on a démontré que les objets de fer étaient au début de l'époque hallstattienne exclusivement destinés à l'usage domestique [13]. Nous pouvons citer sommairement les pièces en fer de l'épos :

1. La hache à deux tranchants πέλεκυς et à un tranchant ἡμιπέλεκκον, Ψ 850; φ 97, 114, 127 (dans ces lieux par méthonymie). La hache de guerre ἀξίνη est en bronze (Ν 612).

2. Le couteau σίδηρος, Ψ 30, Σ 34 (par méthonymie).

3. L'arc (la flèche) τόξος, ὀϊστός, etc. (Δ 123, ω 168, 177).

4. L'essieu de la roue ἄξων, Ε 723 (les huit rayons de la roue sont en bronze !).

5. Les pylônes de la porte πύλαι, Θ 15 (le seuil est en bronze !) [14].

La broche du rôtissier ὀβελός (Α 465, etc.) et le boulet σόλος (Ψ 826, etc.) utilisé pour les jeux en l'honneur de Patrocle sont probablement aussi en fer. Dans la majorité des passages où l'on mentionne le fer — des substantifs et des adjectifs — on trouve une acception métaphorique des mots. Certaines expressions homériques sont couramment connues : cœur de bronze, de fer χάλκεον, σιδήρεον ἦτορ (dans l'Iliade seulement), θυμός σιδήρεος, κραδίη σιδηρέη; plus rarement rencontrée dans l'Odyssée (κραδίη σιδηρέη, une seule fois dans δ 293; θυμός σιδήρεος deux fois dans le lieu ε 192 et ψ 172). Il y a encore d'autres utilisations métaphoriques de cette épithète, par exemple en rapport avec le ciel, — qui chez Homère, lui-même peut être en bronze — (Ρ 424) ou en fer (σ 329, ρ 565), mais il s'agit probablement ici d'une conception concrète sur la structure métallique du ciel chez le peuple grec.

Les mots qui expriment les notions du bronze et du fer chez Homère χαλκός et σίδηρος sont cités, le premier, 163 fois et le deuxième 14 fois dans *l'Iliade*; dans *l'Odyssée*, 57 fois le premier et 18 fois le deuxième mot, comme il ressort de nos tableaux annexes. Le simple calcul nous montre que le rapport entre la présence des mots qui expriment les notions du bronze et du fer dans l'épos — leur fréquence — est de 14/1 pour l'Iliade et de 3/1 pour l'Odyssée, sans tenir compte d'autres mots composés et dérivés et du total des vers qui diffère dans les deux épopées. Comme Giseeke a déjà observé, le mot σίδηρος est plus souvent utilisé dans l'Odyssée que dans l'Iliade [15].

Évidemment, cette simple constatation statistique ne nous autorise pas du tout à affirmer que l'on puisse trouver dans l'Iliade une image de la civilisation du bronze, tandis que dans l'Odyssée se refléterait celle du fer. De même, nous ne pouvons pas aboutir sur cette base à une conclusion en ce qui concerne le problème amplement disputé de la chronologie du

[12] Des restes de la culture énéolithique dans l'épos sont les outils et surtout les armes en pierre. Cf. λίθος, Ε 38, etc., λᾶας, Δ 21, etc. (poétique λίθαξ, ψ 193, etc.).

[13] A. Lang, *Bronze and iron in Homer*, dans Rev. Arch., 1906, 7, p. 280—296. Cf. aussi : D. A. Gray, *Metal working in Homer*. J. Hell. St. 1954, 74, p. 1—15 et W. Reichel, *Über homerische Waffen*, 1901, 2. On trouve une analyse minutieuse sur les armes de l'épos dans le chapitre *Arms and armour* chez H. L. Lorrimer, *Homer and the monuments*, 1950.

[14] Ἔνθα σιδήρειαί τε πύλαι καὶ χάλκεος οὐδός (Θ 15).

[15] Dans Ebeling, *op. cit.*, s. v. σίδηρος.

texte homérique [16]. Tenant compte du caractère guerrier de l'Iliade en comparaison avec l'épopée d'Ulysse dont l'action se déroule dans des conditions presque totalement paisibles, nous pouvons affirmer que dans l'Odyssée aussi le bronze prédomine statistiquement. Si l'on analyse toutes les mentions de ce métal dans l'épos homérique — y compris les autres mots à part les deux ὀνόματα κύρια — le chiffre total s'élève à *330* dans *l'Iliade* et à *91* dans *l'Odyssée*, pendant que le fer est mentionné en tout 23 fois dans la première et 25 fois dans la deuxième épopée. Ces chiffres statistiques confirment le fait déjà établi que chez Homère on trouve l'image de la phase finale de la civilisation du bronze et du commencement de celle hallstattienne [17]. Toutes autres conclusions fondées sur les données statistiques du vocabulaire homérique concernant le bronze et le fer seraient à notre avis hasardées. De telles conclusions ont été pourtant formulées et nous rappelons par exemple la tentative de Robert qui au moyen de l'analyse du texte a voulu classifier les armes homériques dans un groupe plus ancien mycénien et un groupe plus récent ionien et a utilisé ce fait comme critère chronologique pour la composition de l'Iliade. L'hypothèse n'a pas eu de succès quoi qu'elle ait été soutenue par Bechtel qui dans son remarquable Lexilogus zu Homer a analysé aussi les mots qui désignent le bronze et le fer [18].

Le fait que les mentions du bronze sont beaucoup plus nombreuses dans l'Iliade s'explique simplement parce que les héros de cette épopée utilisent en permanence diverses armes, pendant que le héros principal de l'Odyssée est un personnage cruellement soumis aux injonctions du destin, un homme « qui endure beaucoup » πολύτλας et « qui connaît tant de choses » (πολυμήχανος « fertile en expédients »), plutôt qu'un héros authentiquement guerrier [19].

En dehors des termes essentiels χαλκός et σίδηρος qui expriment les notions du bronze et du fer chez Homère on trouve encore dans l'Iliade

---

[16] Du point de vue historique et archéologique, on a vérifié depuis longtemps la réalité des éléments de la civilisation du bronze dans l'épos. Nous citons comme exemples le sabre en bronze trouvé à Mycènes, qui correspond au φάσγανον homérique (mot déchiffré dans le linéaire B = *pa-ka-na*, A. Juret, *Variations des consonnes* ... dans Studii clasice, II, 1960, p. 34), la maison avec « megaron » d'Ulysse, identifiée de même à Mycènes, le bain homérique « asaminthos » (-nth-prégrecque) qui a été reconnu à Cnossos, etc.

[17] Nous nous limitons à citer à cet égard deux sources importantes d'information : F. Matz, *Kreta-Mykene-Troja*. Die minoische und homerische Welt, édition française, Paris, 1956, p. 101 et G. Glotz, *La civilisation égéenne* [5], p. 450.

[18] Dans *R. E. Pauly-Wyssowa*, vol. XI. Col. 2228, s. v. κυνέη (Helm).

[19] L'Iliade luit et résonne de bronze, qui est comparé au soleil et au feu. Ce métal est souvent mentionné à côté de l'or et du fer, quelquefois avant l'or (Z 48, etc. : χαλκός τε χρυσός). Le prix du bronze devait être élevé. Dans la scène de la rencontre entre Diomède et Glaucos l'échange d'armes de bronze avec des armes dorées est évalué en bétail : « au prix de 100 bœufs en échange pour 9 bœufs », ἑκατόμβοι' ἐννεαβοίων (Z 235 — 236). Pour la valeur élevée du bronze chez Homère cf. B 226, X 388 et 75. Au commencement, le fer aussi à été hautement évalué et nous assistons à une vraie accumulation de ce métal dans l'épos (Z 48, Il 473, φ 3, 61, 81, etc.). Voir ce problème dans le travail de Séveryns, *Homère*, vol. I, *Le cadre historique*, p. 67.

16 termes et dans l'Odyssée 12 termes dérivés et composés qui désignent le bronze et deux, respectivement un adjectif, qui désignent le fer. Le mot le plus fréquemment utilisé est χάλκεος, χάλκειος (metri causa), qu'on trouve 80 fois dans l'Iliade et 13 fois dans l'Odyssée (voir les tableaux) [20]. Un adjectif composé souvent utilisé comme épiclèse est χαλκοχίτων qui se trouve 30 fois dans l'Iliade et deux fois seulement dans l'Odyssée. On observe que du total des lieux de l'Iliade où l'on trouve cet adjectif, 29 lieux se rapportent aux Grecs (dont deux aux Crétois d'Idoménée), pendant qu'un seul lieu se rapporte aux Troyens. Nous ne pouvons sans doute tirer de ce fait la conclusion que les Dardans de Priam utilisent moins le bronze, mais nous souhaiterons qu'une analyse plus avancée éclaire mieux ce problème. Des épithètes comme χαλκεοθώρηξ « à la cuirasse d'airain », χαλκογλώχιν, « à la pointe d'airain » et χαλκεόφωνος, « à la voix d'airain », sont présentes une ou deux fois seulement dans l'Iliade. P. Chantraine remarque dans son précieux livre que la formation de ces mots composés est parfois altérée par nécessité métrique : χαλκεόφωνος en E 785 ou χαλκεσθωρήκων en Δ 445 (pour χαλκο-) [21].

Dans les chiffres statistiques totaux mentionnés pour le bronze dans l'épos, nous n'avons pas inclus les anthroponymiques Khalkôdôn, le roi des Abantes (Δ 464) et Khalkôdôntiades, fils du premier, c'est-à-dire Elphénor (B 541, Δ 164). De même, nous avons omis du calcul le mot qui désigne un oiseau curieux (χαλκίς dans la langue des dieux, κύμινδις dans celle des hommes, Ξ 291). Du point de vue grammatical nous rappelons encore la présence d'un verbe χαλκεύω et de la forme particulière assez discutée, avec la terminaison en -φι, πλάγχθη δ' ἀπὸ χαλκόφι χαλκός (Λ 351).

Les chants de l'Iliade dans lesquels le bronze est plus fréquemment cité sont E (32 fois), N (40 fois), Π (24 fois) et P (21 fois) ; ces chants correspondent aux épisodes les plus guerriers de l'épos homérique. Dans A le bronze est mentionné 3 fois seulement et dans I 4 fois seulement, car dans ces chants on assiste justement à une trève d'hostilités devant Troie. Ce fait dénote — si nécessaire — que la majorité des objets de bronze (ou de cuivre) appartient aux armes de guerre.

Le fer est mentionné le plus souvent dans Ψ (5 fois) et φ (8 fois), mais nous remarquons que dans ces deux chants il s'agit surtout de répétitions de vers si fréquentes chez Homère et d'expressions métaphoriques. La fréquence des citations du fer est sensiblement égale dans les deux œuvres homériques (23 et 25 fois), mais nous devons rapporter ces chiffres à la fréquence totale des mentions du bronze chez Homère (330 et 91 fois) ; ceci modifie le rapport entre la fréquence du bronze et du fer à *14/1* pour l'Iliade et *4/1* pour l'Odyssée. Ce fait constitue encore une confirmation de la présence plus fréquente des mentions du fer dans la deuxième épopée.

---

[20] Cf. P. Chantraine, *Grammaire homérique*, I [3], p. 65 : « dans la flexion des adjectifs de matière la synizèse joue un rôle important. Σιδήρεος n'est jamais contracte, mais on a χάλκεον, χάλκεος, χαλκέω dissyllabique en B 490, η 86, E 387 ».

[21] P. Chantraine, *op. cit.*, p. 95.

'ILIADE

P XVII	Σ XVIII	T XIX	Y XX	Φ XXI	X XXII	Ψ XXIII	Ω XXIV	TOTAL
3,44,45, 87,126, 514,376, :25,493, 518,566, :79,592.	236 349 474 522	211 222 233 266 283 292 363	108 111 117 156 257 275 486	37 254 455 568 593	32 50 67 72 134 340	118 130 176 412 549 803	393 421 754	163
05,425, 526	131,222, 371	373	163	200, 393	275,286, 322,367	27, 561, 896		52
310		152	96,271 398,446, 474,480					28
								4
	400							1

TABLEAU STATISTIQUE DES MOTS QUI EXPRIMENT LES NOTIONS DU BRONZE ET DU FER DANS L'ILIADE

N°	LE MOT	A I	B II	Γ III	Δ IV	E V	Z VI	H VII	Θ VIII	I IX	K X	Λ XI	M XII	N XIII	Ξ XIV	O XV	Π XVI	P XVII	Σ XVIII	T XIX	Y XX	Φ XXI	X XXII	Ψ XXIII	Ω XXIV	TOTAL
1	χαλκός	236	226 417 457 578	18 292 294 317 348 349	226 348 420 495 511 528 540	17,74,75, 132,292, 317,330, 346,538, 558,562 675,681 821,887	48 469 504	77 206 223 246 247 259 267 473	86 534	137 279 365 458	135 153 322 379 393	16 43 44 65 83 135 153 351 351	151 227 396 427 463	180,181,191, 212,245,305, 323,338,388, 406,497,501, 507,553,561 607,647,649 801,804	11 12 25 28 383 420 517	342 389 433 481	130,308, 345,408, 479,561, 623,636, 650,761, 819,821	3,44,45, 87,126, 314,376, 425,493, 518,566, 579,592.	236 349 474 522	211 222 233 266 283 292 363	108 111 117 156 257 275 486	37 254 455 568 593	32 50 67 72 134 340	118 130 176 412 549 803	393 421 754	163
2	χάλκεος		490	335	481	387,620 704,723 725,859, 866		146 220	15			33 241		30,184,247, 296,372,398, 404,408,440, 503,595		127	136,318,346, 543,608,610 664,862	305,425, 526	131,222, 371	373	163	200, 393	275,286, 322,367	27, 561, 896		52
3	χάλκειος			380	461 503	282,852, 856	11,31, 236,320		495		31	630 640	184, 185, 295	341		567	118	310		152	96,271 398,446, 474,480					28
4	χαλκεύς				187 216								295			309										4
5	χαλκεύω																		400							1
6	χαλκήρης			316	469	145,723, 725	3					260, 742		650,662, 714		535, 544		268	534	53	258			861		18
7	χαλκοχίτων	371	47,163, 187,437	127,131, 251	199 537	180	454	275 444	71		136,287, 367	694	352, 354	255,272		56, 330		414, 485	105					575	225	30
8	χαλκοκορυστής					699	199, 398							720		221, 458	358,536, 654									9
9	χαλκοκνήμις							41																		1
10	χαλκογλώχιν																						225			1
11	χαλκοβατής	426													173							438 505				4
12	χαλκοπάρηος												183					294			397					3
13	χαλκόπους								41					23												2
14	χαλκοτύπος																			25						1
15	χαλκεόφωνος					785																				1
16	χαλκοβαρής											96				465							328			3
17	εὔχαλκος							12						612							322					3
18	παγχάλκεος																				102					1
19	πολύχαλκος					504					315								289							3
20	χαλκεοθώρηξ				448				62																	2
TOTAL POUR LE BRONZE		3	9	12	16	32	11	14	7	4	10	17	12	40	8	14	24	21	11	11	18	9	12	11	4	330
1	σίδηρος				123,485, 510		48	473		366	379	133							34		372			30,261, 834,850		14
2	σιδήρεος					723																	357	177		3
3	σιδήρειος							141,144	15									424						205 521		6
TOTAL POUR LE FER					3	1	1	3	1	1	1	1						1	1		1		1	5	2	23

TABLEAU STATISTIQUE DES MOTS QUI EXPRIMENT LES NOTIONS DU BRONZE ET DU FER DANS L'ODYSSÉE

N°	LE MOT	α I	β II	γ III	δ IV	ε V	ζ VI	η VII	θ VIII	ι IX	κ X	λ XI	μ XII	ν XIII	ξ XIV	ο XV	π XVI	ρ XVII	σ XVIII	τ XIX	υ XX	φ XXI	χ XXII	ψ XXIII	ω XXIV	TOTAL
1	χαλκός	99,184	338	—	72 226 257 700 743	38 162 244			426 507		360 532	45 120 519 535	173	19 136 271 368	268 271 324 418	551	231	437 440	86 309	469 522	127 315	10 62 300 434	58 356 113 368 125 475 219 278 295	196 341 369	467 500 524	57
2	χάλκεος	104 121	10			235					4,162 164,262					282	40						80			11
3	χάλκειος																			241		7				2
4	χαλκεύς			432						391																2
5	χαλκεῖον								273																	1
6	χαλκήιος			433															328							2
7	χαλκήρης	262				309			15	55	206	40		267									92 111,145			10
8	χαλκοχίτων	286			496																					2
9	χαλκοβατής								321					4												2
10	χαλκοπάρηος																								523	1
11	εὔχαλκος															84										1
12	πάγχαλκος																		378				102			2
13	παγχάλκεος								403			575														2
14	πολύχαλκος			2												425										2
15	χαλκοβαρής											532										423	259 276			4
TOTAL POUR LE BRONZE		6	2	3	6	5			6	2	7	7	1	6	4	4	2	2	4	3	2	6	16	3	4	91
1	σίδηρος	184								393					324		294			13,211 494,587		3,10,61 81,97 114,127 328			168 177	18
2	σιδήρεος	204			293	191							280			329		565						172		7
TOTAL POUR LE FER		2			1	1				1			1		1	1	1	1		4		8		1	2	25

Pourrions-nous considérer que les conclusions auxquelles aboutissent ces modestes observations soient complètes ? Nous serions très satisfaits si de nouvelles recherches sur un ancien problème de l'épos homérique venaient à notre aide pour nous renseigner sur des faits qui nous auraient échappé.

Mais si nous avons réussi au moins à créer à l'aide de l'étude statistique du vocabulaire une image suggestive de l'aspect général et pratique de la civilisation du bronze et du fer dans l'épos, nous pouvons considérer notre tâche accomplie.

INTERPRETĂRI HOMERICE

Pe marginea Iliadei lui Homer, în traducerea lui G. Murnu

DE

D. MARMELIUC

(continuare din vol. V)

CÎNTUL II

V. 341 (349°)

... nainte de-a şti dacă Zeus
Ne înşală cu vestirea sau nu după semnele date,

traduce Murnu[3]. *Ne înşală* este evident greşeală de tipar pentru *Ne înşelă* ca în Murnu[2]. Aşa cum se prezintă versul în Murnu[3] nici nu se poate citi ca hexametru.

V. 373 (381°)

νῦν δ' ἔρχεσθ' ἐπὶ δεῖπνον, ἵνα ξυνάγωμεν Ἄρηα

e tradus în Murnu[2] şi Murnu[3]:

Ilai să-mbucăm din merinde, ca-n urmă să-ncepem războiul.

În forma aceasta, versul nu se armonizează cu întreg contextul acestui pasaj din vorbirea lui Agamemnon. Acesta, răspunzînd lui Nestor îşi exprimă regretul că l-a jignit pe Ahile, împreună cu care ar cuceri acum imediat Troia. „*Noi* trebuie să începem însă lupta fără ajutorul lui. Înainte de aceea trebuie să luăm *masa principală*" — aceasta înseamnă la Homer δεῖπνον — „deoarece intrînd în luptă, va trebui să ne batem toată ziua, fără răgaz pentru mîncare". Mai clar este deci:

Masa de-amiazi acum să luăm, c-apoi lupta începem

V. 379 (387°)

εἰ μὴ νὺξ ἐλθοῦσα διακρινέει μένος ἀνδρῶν

e tradus în Murnu[2] şi Murnu[3]:

Pînă ce n-o veni noaptea să-mpiedice-avîntul oştirii.

În textul grecesc nu e vorba de o **împiedicare** a avîntului oştirii ahee, ci de o **despărţire** a luptătorilor înfocaţi din ambele oştiri. Deci:

Pînă ce noaptea venind să curme al luptelor iureş.

V. 393 (401°)

εὐχόμενος θάνατόν τε φυγεῖν καὶ μῶλον Ἄρηος

e tradus în Murnu[2] şi Murnu[3]:

Şi se rugau să-i ferească de moarte, de crîncena trudă.

Μῶλος este vălmăşagul luptei. Dar după ce se roagă ca zeul ocrotitor să-i ferească de moarte, nu e logic să-l roage ca să-i ferească şi de luptă, la care fiecare ştie că trebuie să meargă. Avem aici o hendiadă, care se traduce mai bine:

Şi se rugau să-i ferească de moarte în crîncena luptă.

V. 407 (415°)

Şi porţile-n focul duşman să-i pot arde,

Aşa traduce Murnu[2] şi Murnu[3], unde „duşman" redă pe δήϊος, cuvînt care are aceeaşi tulpină ca şi δαίω „a arde" şi înseamnă în primul rînd „arzător, mistuitor", şi abia în al doilea rînd, figurat, „duşman, duşmănos".

Cred că aici e vorba de sensul propriu al cuvîntului, aşa cum indică şi traducerea din Murnu[1].

Şi-a lui porţi să se mistuie-n flăcări.

Păstrînd forma versului din Murnu[2] şi Murnu[3], traducerea va fi mai corespunzătoare cu originalul, în contextul:

... *Tavanul*
Negru de fumuri şi porţile-n flăcări de foc să-i pot arde.

Se pare că şi aici traducerea din Murnu[2] şi Murnu[3] a fost influenţată de către I. H. Voss („Die Tore verbrannt mit feindlicher Flamme"), pe cînd P. Mazon traduce „feu dévorant", Cauer: „brennend, lodernd".

V. 414 (422°). — G. Murnu repetă în acest vers, în toate ediţiile sale, traducerea versului 459 din cîntul I al *Iliadei*, al cărui text este acelaşi:

αὐέρυσαν μὲν πρῶτα καὶ ἔσφαξαν καὶ ἔδειραν

La Homer repetarea versului se potriveşte, în romîneşte însă versul din cîntul II se referă la o singură vită, un taur, şi de aceea vom traduce:

Tauru-njunghie, grumazu-i sucindu-i, şi îl jupoaie.

V. 423 (431°). — Aici se va înlocui „benchetuiau" prin „se ospătau", ca în v. 464 (468°) din cîntul I, versul avînd forma:

Se ospătau, şi-avea cuvenitul mertic fiecare.

Cuvîntul „mertic" cu sensul de „porţie, parte", e folosit aici ca în Murnu[1], VII, 320, unde δαίνυντο e tradus prin „ospătau" :

Ei ospătau şi-avea deopotrivă mertic fiecare,

sau ca în *Odiseea*[2], XIV, v. 615 [1];

... Vin negru [porcarul]
Stropi po jos şi-ntinse lui Ulise
Potirul plin, iar el şezu aproape
De-a lui mertic,

adică de porţia ce şi-o oprise pentru sine.

V. 447 (455°). — Ἄσπετον ὕλην traduce Murnu[1] prin „codrul întins", Murnu[2] şi Murnu[3] prin „pădure nămornică", o bună achiziţie pentru versul lui G. Murnu :

Cum arzătorul pîrjol o pădure nămornic-aprinde.

— V. 517 (526°) este în Murnu[2] şi Murnu[3] un tetrametru :

Lîngă beoţi rînduindu-i, la stînga.

În conformitate cu sensul din textul original, acest tetrametru se poate întregi, devenind hexametru :

Pe foceeni i-aşezau în şiraguri acum căpitanii
Lîngă beoţi rînduindu-i, la stînga, gata de luptă.

V. 531 (540°). — Cuvintele ὄζος Ἄρηος sînt traduse în Murnu[1] prin „al lui Ares urmaş", iar în Murnu[2] şi Murnu[3] prin „al lui Ares ortac". P. Mazon traduce „rejeton d'Arès". I. H. Voss „der Sprössling des Ares".

În limba greacă există 2 omonime ὄζος, unul care înseamnă „vlăstar, ramură, lăstar" şi fig. „descendent, urmaş", al doilea, derivînd dintr-un *ἄοζος (ἀ-ὁδjος) = ἄσοδjος „însoţitor, tovarăş, camarad".

Înlocuind în ultimile sale ediţii pe „urmaş" prin „ortac", G. Murnu realizează o îmbunătăţire a textului versiunii. Cuvîntul „ortac" e un termen poetic, întîlnit adesea în poezia romînească, ca de ex. în „Moartea lui Fulger" a lui G. Coşbuc :

Iar cînd a fost la-nmormîntat
Toţi morţii parcă s-au sculat
Să-şi plîngă pe ortacul lor.

Cuvîntul „ortac" este, de altfel, sinonim cu gr. θεράπων, termen obişnuit în *Iliada*, pentru a exprima, urmat de genitivul Ἄρηος conceptul de „vitejie", ca în v. 110 al aceluiaşi cînt II :

ὦ φίλοι, ἥρωες Δαναῶν, θεράποντες Ἄρηος,

şi în alte locuri din epopeile homerice.

---

[1] Homer, *Odiseea*, în romineşte de G. Murnu, ESPLA, 1956.

V. 540 (551°). — Cuvintele περιτελλομένων ἐνιαυτῶν sînt traduse de către G. Murnu, în toate ediţiile sale, prin „încheindu-se anul". Această versiune nu redă sensul sintagmei greceşti, care vrea să spună că tinerii atenieni îi aduceau jertfe întemeietorului Atenei, lui Erehteu, *în fiecare an*, nu „la încheierea anului". P. Mazon traduce „à chaque retour de l'année", I. H. Voss „in kreisender Jahre Vollendung".

Mai bine e:

Unde-n fiece an, din vcacuri, jertfescu-i feciorii
Atenieni.

V. 545 (554°). — Cuvintele ἀνέρας ἀσπιδιώτας sînt redate în Murnu[2] şi Murnu[3] prin: „(armia lui) înarmată cu suliţi", pe cînd în Murnu[1] „(oastea)-narmată cu scuturi". E de preferat versiunea lui Murnu[1], deşi oştenii înarmaţi cu scuturi luptau de obicei cu suliţa, puteau lupta însă şi cu spada.

V. 558 (568°). — Sintagma βοὴν ἀγαθὸς Διομήδης este tradusă în Murnu[1] prin „voinicul Diomedes", în Murnu[2] şi Murnu[3] prin „ortomanul Diomedes", generalizîndu-se vîrtutea parţială, aceea de a înspăimînta pe duşmani prin *strigătul îngrozitor* în timpul învălmăşagului luptei, prin vîrtutea generală a voiniciei.

Aceleaşi cuvinte βοὴν ἀγαθός, de data aceasta epitet al lui Menelau în v. 576 (586°), sînt traduse în Murnu[1] prin „cutezătoru-n război", iar în Murnu[2] şi Murnu[3] sînt omise, deşi ele formează una dintre multiplele caracterizări ale „fratelui lui Agamemnon". Se pune aici accentul mai mult pe cuvîntul ἀδελφεός.

Avîndu-se în vedere că Agamemnon e anunţat, cu cîteva versuri înainte (v. 569 = 576°), ca „cel mai fălos şi mai mare-ntre toţi căpitanii", cred că nu e nevoie să se accentueze ulterior că Menelau este fratele lui, ceea ce nici nu se pomeneşte în textul original, ci să se redea epitetul original.

De aceea versiunea din Murnu[2] şi Murnu[3]:

Fură conduşi de Menelau, de fratele lui Agamemnon

trebuie modificată, cu apropiere de Murnu[1], în:

Fură conduşi de-al lui frate Menelau, cel straşnic în răcnet.

V. 571 (581°). — Versul homeric

οἱ δ' εἶχον κοίλην Λακεδαίμονα κητώεσσαν

e tradus în Murnu[1]

Locuitorii din plaiul rîpos şi-adîncat Lacedemon,

iar în Murnu[2] şi Murnu[3]

Locuitorii din Lacedemona rîpoas'albiata.

Cuvîntul κητώεσσα a dat de lucru încă comentatorilor din antichitate. Unii, referind cuvîntul Λακεδαίμων, ca şi Murnu[1], la regiunea, în care era aşezată Sparta, puneau pe κητώεσσα în legătură cu κῆτος „monstru de mare" şi îl traduceau prin „foarte întins", alţii interpretau pe κητώ-

εσσα = μέγα κύτος ἔχουσα, εἰς ἣν κήτη ἐκβράσσεται (regiunea care reprezintă o afundătură întinsă, spre care sînt aruncate focile maritime) [2].

Λακεδαίμων este numele primitiv al oraşului Sparta, dar şi al regiunii a cărei capitală este Sparta şi care este situată între masivii muntoşi Taigetus şi Parnon. Cum în versul următor se vorbeşte şi despre unii din Faris şi din Sparta, e logic să referim pe Λακεδαίμων la regiunea cu acest nume şi κητώεσσα să se traducă prin „avînd rîpi şi prăpăstii", aşa că versul 571 (581°) ar putea avea contextul :

Cei din Lacedemona, un şes între rîpi şi prăpăstii,

dacă nu se menţine versiunea din Murnu[1].

V. 590 al originalului grecesc repetă întocmai v. 356° din acelaşi cînt :

Τείσασθαι Ἑλένης ὀρμήματά τε στοναχάς τε

care încă în antichitate a fost obiectul unor comentarii diferite.

Unii dintre comentatori, urmînd pe Aristarch, au văzut în Ἑλένης un genitiv obiectiv, traducînd versul „pentru a răzbuna suferinţele şi suspinele noastre pentru Elena". Alţii, ca Suidas şi Hesychios, au văzut în Ἑλένης un genitiv subiectiv, ὀρμήματά τε στοναχαί τε fiind suferinţele şi suspinele ei, ale Elenei, pornind de la varianta iniţială a mitului răpirii Elenei, de către Paris, după care Elena a fost răpită fără voia ei, prin silnicie.

Aceasta este aici interpretarea justă a mitului [3], pe care G. Murnu a adoptat-o în toate ediţiile sale, traducînd (în Murnu[2] şi Murnu[3]) v. 348 (356°) :

Numai aşa răzbuna-veţi oftatul şi dorul Elenei

iar v. 580 (590°) :

Ca să răzbune mai repede dorul şi plînsul Elenei.

Poate că unificînd versiunea românească pentru ambele locuri, vom traduce v. 348 (356°) :

Răzbuna-veţi aşa-al Elenei zbucium şi vaier,

iar v. 580 (590°) :

... Mocnea de furie-ntr-însul
Ca să răzbune mai iute-al Elenei zbucium şi vaier.

V. 664 (674°). — În acest vers, superlativul κάλλιστος tradus în Murnu[1] „cel mai frumos", e redat în Murnu[2] şi Murnu[3] prin „cel mai chipeş". Cuvîntul „chipeş" implică, în sensul lui, şi noţiunea de „frumos", înseamnă însă, mai ales, „arătos la înfăţişare", deci „cu vlagă în sine", ceea ce, în cazul de faţă, e dezminţit de ἀλαπαδνός din versul următor, care înseamnă „slab, fără vlagă", fig. „neînsemnat".

---

[2] *Pape*, I, s. v. κητώεις.

[3] Cf. Ameis-Hentze, *Anhang zur Ilias*, I[3], Leipzig, 1877, p. 127, Pape, II, p. 381 s. v. ὄρμημα, Cauer la *Il.*, II, 356.

Că frumusețea fizică, în sensul propriu al cuvîntului, impresiona pe ahei și pe cîmpul de luptă, se vede dintr-un loc al *Odiseei* (XI, v. 522), unde Odiseu, povestindu-i în Infern lui Ahile despre eroismul fiului său, Neoptolem, în luptele din preajma Troiei, îi spune cum acesta a ucis pe Eurypyl, care în armata troiană era κάλλιστος μετὰ Μέμνονα δῖον [4].

Se stabilesc astfel în epopeile homerice 2 perechi de luptători foarte frumoși : Ahile — Nireu de partea aheilor, Memnon — Eurypyl de partea troienilor.

Vom traduce dar pe κάλλιστος prin „cel mai frumos", menținînd versiunea din Murnu[1], dar înlocuind în v. 675 al acestei versiuni, cuvîntul „putere" prin „vîrtute" :

Dintre oștenii danai veniți cu Atrizii la Troia
Cel mai frumos era el după neîntrecutul Ahile,
Dar de virtute lipsit și urmat de oștire puțină.

V. 682 (693°). — În toate cele trei ediții ale sale, G. Murnu redă patronimicul Σελητιάδης prin „crai odrăslit din Serepiu" (Murnu[1]) sau „Serepianul" (Murnu[2] și Murnu[3]).

Este, evident, o greșeală de tipar, trecută dintr-o ediție într-alta.

V. 687—688 (698°--699°). — Versurile grecești

τῶν αὖ Πρωτεσίλαος ἀρήιος ἡγεμόνευεν
ζωὸς ἐών· τότε δ' ἤδη ἔχεν κάτα γαῖα μέλαινα

sînt traduse în Murnu[2] și Murnu[3] :

... ascultau de vultanul
Protesilau, dar el mort zăcea pe sub neagra țărînă.

Nu sînt redate în această versiune cuvintele ζωὸς ἐών, omisiune care se resimte numaidecît în versiunea românească.

Murnu[1] traduce aceleași versuri :

Fură la luptă mînați de războinicul Protesilaos
Cît viețuit-a, dar el se stinse sub neagra țărînă.

Combinînd traducerea aceasta din Murnu[1] cu cea din Murnu[3] credem că versurile 684—689 din această ultimă ediție ar fi mai corespunzătoare cu originalul grecesc în forma :

Cei din Filake apoi și cei din Pirasos cu pajiști
Înflorite și cu-a Demetrei prejmuitură
Sfîntă și cei din Ilon cu multe turme, din Antron
De lîngă mare, și din Pteleos cu pășuni, ascultau de
Protesilau, pînă ce sub neagra țărînă se duse,
Și cu obraji sfîșiați îi rămase nevasta-n Filake.

E drept că această versiune are un vers mai mult decît Murnu[3], dar el se compensează prin decalajul de versuri, care există între această ediție a lui G. Murnu și originalul grecesc.

[4] În traducerea *Odiseei*, G. Murnu atribuie greșit pe κάλλιστος lui Neoptolem.

V. 709—710 (721°—722°). — În Murnu[1], cuvintele κρατέρ' ἄλγεα πάσχων sînt traduse:

Dar Filoctet a rămas în chinuri amarnice-n Lemnos

în Murnu[2] şi Murnu[3] însă, cu o altă împărţire a versurilor:

... Dar de patimi
Greu suferind, Filoctet rămase în Lemnos ostrovul.

Deşi cuvîntul „patimă" are şi sensul de „suferinţă fizică, chin, boală", sensul lui principal este „sentiment puternic şi violent; suferinţă morală". De aceea, menţinînd versiunea din Murnu[1], vom înlocui în Murnu[2] şi Murnu[3], „patimi" prin „o boală", iar „suferind" prin „chinuit":

... Dar de-o boală
Greu chinuit, Filoctet rămase în Lemnos ostrovul.

V. 798 (809°). — Versul

πᾶσαι δ' ὠίγνυντο πύλαι, ἐκ δ' ἔσσυτο λαός

e tradus în Murnu[1]:

Porţile toate deschid şi afară s'avîntă poporul,

pe cînd Murnu[2] şi Murnu[3] prezintă versiunea:

Poarta deschid pe de-a-ntregul şi ies năvălind cu duiumul

Traducerea corectă este aceasta din Murnu[2] şi Murnu[3], deoarece la Homer şi la Hesiod cuvîntul πύλη e folosit mai ales la plural, desemnînd probabil cele două canaturi ale porţii. În acest loc este vorba de o poartă troiană, care dădea spre tabăra ahee: Σκαιαὶ πύλαι (*Il.*, III, 145) sau Δαρδάνιαι πύλαι (*ib.*, V, 789), singura poartă amintită cu numele de *Iliada*[5].

De aceea şi versiunea lui I. H. Voss (ringsum standen geöffnet die Tore), ca şi aceea a lui P. Mazon (toutes les portes s'ouvrent) nu corespund situaţiei, deoarece n-avea nici un sens să se deschidă şi porţile, care duceau în altă parte decît spre tabăra ahee.

V. 818 (829°). — Cuvintele Τηρείης ὄρος αἰπύ sînt traduse în Murnu[1] „cei de la muntele nalt al Tereii", iar în Murnu[2] şi Murnu[3] „din răsărita Tereia", ceea ce produce confuzie, deoarece „răsărit" înseamnă, cînd e vorba de un oraş, mai curînd „deosebit, de seamă, important" din alte puncte de vedere decît cel geologic.

Cum atît I. H. Voss (die Felsenhöhen von Tereia) cît şi P. Mazon (Téréié, la haute montagne) pun accentul pe ὄρος se pare că aici este vorba de oraşul Tereia din Misia, aşezat pe muntele cu acelaşi nume[6], dar că Homer se gîndeşte la populaţia din oraş şi din jurul muntelui. De aceea e de preferat traducerea din Murnu[1], cu o mică modificare, şi coordonată cu Murnu[2] şi Murnu[3]:

Cei din ţinutul Apesos şi din Adresteia oraşul
Cei din Pitia şi cei de la muntele-n pripor Tereia
Fură sub cîrma lui Amfios ...

[5] V. Pape, s. v. πύλη, Cauer la *Il.*, III, 145.
[6] Strabo, XIII, 589.

CÎNTUL III

V. 4. — Versul :

αἵ τ' ἐπεὶ οὖν χειμῶνα φύγον καὶ ἀθέσφατον ὄμβρον

e tradus în Murnu[1] :

Care de iarnă fugind şi gonite de ploi nesfîrşite,

iar în Murnu[3] :

Care de iarnă fugind şi de vlog, de pluina tomnie.

În această ultimă versiune întîlnim două cuvinte puţin obişnuite : „vlog" şi „pluină".

Cuvîntul „vlog" e un regionalism, atestat în unele părţi ale ţării noastre, cu sensul de „cer întunecat peste tot, însoţit de ploi îndelungate" [7], sau „ploaie îndelungată, necurmată" [8]. Cuvîntul „pluină" însă aparţine dialectului aromîn şi are înţelesul de „ploaie măruntă" [9]. Oricît de melodios ar fi acest cuvînt, moştenit din limba latină, nu credem că se va putea menţine în limba noastră literară.

De aceea, combinînd pe Murnu[1] cu Murnu[3], vom traduce versul :

Care de iarnă fugind şi de vlogul cu ploi nesfîrşite.

V. 32. — Cuvintele κῆρ' ἀλεείνων le traduce G. Murnu în toate ediţiile sale „(ca) să scape de el", adică de Menelau. Credem că accentul e pus pe cuvîntul κήρ „moarte", groaza care îl cuprinde pe Paris, cînd îl zăreşte pe acesta înaintînd împotriva lui. De aceea e mai potrivit poate :

Ca să scape de moarte, iute-n mulţime a dosit-o.

V. 52. — Versul grecesc :

οὐκ ἂν δὴ μείνειας ἀρηίφιλον Μενέλαον

este la P. Mazon întrebare, la Cauer afirmaţie dubitativă. G. Murnu acceptă în toate ediţiile sale prima interpretare :

„N-ai vrea cumva să te pui cu Menelau ?" (Murnu[3]) sau „N-ai putea oare cu arma să-nfrunţi pe viteazul Menelau ?" (Murnu[1]). Credem însă că trebuie acceptată cealaltă interpretare. Hector a văzut doar că Paris a fugit din faţa lui Menelau şi i-a spus cuvinte grele : „Mîrşave Paris... muierce... mai bine nu te năşteai sau piereai înainte de a te însura etc.". În v. 52 continuă expresiile de indignare ale lui Hector : „Tu nici n-ai putea să te măsori în luptă cu Menelau, căci dacă ai îndrăzni, ai şti a cui soţie ai răpit-o".

---

[7] Cf. A. Scriban, *Dicţionarul limbii romîneşti*, Iaşi, 1939.
[8] Conv. lit. XLV, 938.
[9] T. Papahagi, *Dicţionarul dialectului aromîn, general şi etimologic*, Bucureşti, 1963.

Traducerea seriei de versuri, iniţiată de optativul οὐκ ἂν μείνειας ar fi deci :

Cu Menelau nici poţi tu să lupţi, c-atuncia îndată
Bine ai şti de la cine furat-ai nevastă în floare,
Nici n-ar putea să-ţi ajute cîntecul tău de chitară
Nici dăruinţ-Afroditei, mîndreţea de chip şi de plete :
Mort ai zăcea tu în colb ...

Felul batjocoritor, în care este exprimată îndoiala lui Hector, conţine în acelaşi timp o provocare şi o speranţă, cărora Paris le răspunde afirmativ în v. 69—70 (Murnu[3]) :

Şi între armii la mijloc apoi să mă puneţi pe mine
Pentru Elena şi-avutu-i întreg să mă bat cu Menelau.

V. 60—63. — Comparaţia dintre asperitatea sufletului lui Hector şi tăişul unei securi, cu care un meşter îşi taie, dintr-o tulpină de copac, bîrnele necesare construirii unei corăbii şi care, prin greutatea ei, îi sporeşte forţa de lovire, e mai bine redată în Murnu[1] decît în celelalte două ediţii. O adoptăm cu o mică modificare :

... eşti crud ca securea tăioasă
Care-n tulpina de lemn răzbate, cînd harnicul meşter
Pentru corăbii bîrne îşi scoate, sporindu-i vîrtutea.

Ca şi securea tăioasă, vorbele lui Hector, pătrund în sufletul lui Paris şi-l ajută să-şi recapete curajul şi forţa de a înfrunta pe Menelau.

V. 97. — Avem aici iarăşi un vers, în care Murnu[3] revine asupra versiunii din Murnu[2], întorcîndu-se la Murnu[1]. Căci

... Eu socot că s-apropie ceasul r ă z n i r i i
Dintre ahei şi troieni ...

din Murnu[2] e redat în Murnu[3] prin :

... Mi se pare c-aproape-i de-acum despărţirea
Dintre ahei şi troieni.

Cuvîntul „răznire", care înseamnă „despărţire, depărtare p e f u r i ş (dintr-un loc)" nu e potrivit.

V. 99—100

... ἐπεὶ κακὰ πολλὰ πέπασθε
εἵνεκ' ἐμῆς ἔριδος καὶ Ἀλεξάνδρου ἕνεκ' ἀρχῆς.

În aceste versuri am adoptat textul din ediţia lui P. Mazon, care a înlocuit lecţiunea πέποσθε, propusă de Eustathius prin πέπασθε din majoritatea manuscriselor şi a menţinut ἀρχῆς faţă de conjectura lui Bekker care, după analogia cu alte locuri ale *Iliadei* (d. ex. VI, 356 sau XXIV, 28) a propus ἄτης [10].

[10] V. şi Ameis-Hentze, *Anhang*, I, p. 181 urm.

Traducerea din toate ediţiile lui G. Murnu nu redă exact sensul originalului grecesc. Citãm versiunea lui Murnu[3] (v. 98—99):

... Dup-atîtea nevoi şi necazuri
Ce-aţi pătimit de la mine din sfada-ncepută de Paris.

În textul homeric e vorba însă de ἐμῆς ἔριδος, de lupta lui Menelau pentru Elena. De aceea credem că mai bine se prezintă versiunea:

... după atîtea nevoi ce v-aduse
Lupta pe care-o duc eu, pornită din vina lui Paris.

V. 120 (121°). — Şi aici, ca în I, 193, creaţia lui G. Murnu „braţalbă" se va înlocui printr-o versiune corespunzătoare lui λευκώλενος, versul primind forma:

Iris s-arată atunci Elenei cea albă la braţe.

V. 145—148 (146°—149°) prezintă pe cei 7 bătrîni ai poporului, sfetnici ai lui Priam, care-l însoţesc şi pe turnul de deasupra Porţii Schee. Nu rezultă din Murnu[2] şi Murnu[3] această situaţie, deoarece nu e redat termenul δημογέροντες din original.

Adoptînd versiunea din Murnu[1], vom înlocui pe „acolo" din Murnu[2] şi Murnu[3] prin „bătrînii" din Murnu[1], dînd versului 145 (146°) forma:

Stau împrejurul lui Priam bătrînii Timoites şi Pantos,

continuarea rămînînd cea din Murnu[2] şi Murnu[3].

V. 208 (210°). — Versul:

στάντων μὲν Μενέλαος ὑπείρεχεν εὐρέας ὤμους

e tradus în Murnu[2] şi Murnu[3]:

Cum stătea oblu, Menelau, vedeai că-l întrece din umeri,

în care cuvîntul „oblu", folosit în Transilvania mai mult pentru lucruri decît pentru persoane, nu se potriveşte. E mai potrivită şi mai clară versiunea din Murnu[1].

Stînd în picioare, Menelau vedeai că-l întrece din umeri

V. 222 (224°). — Versul:

οὐ τότε γ' ὧδ' Ὀδυσῆος ἀγασσάμεθ' εἶδος ἰδόντες

este tradus în Murnu[1]

De-asta noi nu ne mirarăm atuncea făptura văzîndu-i,

în Murnu[2] şi Murnu[3]:

Dar de făptura-i atunci noi nu ne mirarăm atîta,

în P. Mazon:

Et nous songions moins désormais à admirer sa beauté.

În ambele versiuni ale lui G. Murnu, textul nu e clar. Căci acest vers 224° din originalul homeric are, cum este firesc, legătură strînsă cu

versurile precedente. Dacă îl legăm, ca sens, numai cu v. 210° şi 211°, în care Antimah descrie înfăţişarea celor doi oaspeţi ai săi, Menelau şi Odiseu

Dacă şedeau, Odiseu părea mai măreţ la vedere (Murnu [1]),

atunci trebuie adoptată interpretarea lui P. Mazon : după ce-i ascultară vorbirea, troienii din adunare se gîndeau mai puţin la înfăţişarea lui exterioară decît la elocinţa lui bărbătească.

Credem însă că sensul acestui vers trebuie adus mai curînd în legătură cu versurile imediat anterioare (216°—220°), în care Odiseu este prezentat, în momentul de concentrare dinaintea începerii vorbirii, stînd „cu ochii plecaţi la pămînt, cu privirea boldită . . .” „ca un nepriceput, ca un şui sau ca un crunt de mînie” (Murnu[3]). După ce-şi dădu însă drumul glasului său puternic şi cuvintele începură să i se depene — nu l i n e, cum traduce G. Murnu, ci — asemănătoare fulgilor de zăpadă mînaţi de viscol — ἔπεα νιφάδεσσιν ἐοικότα, atunci asistenţa troiană, spune Antimah, uită sentimentul de nemulţumire ce i-l produsese ţinuta lui dinaintea începerii vorbirii. Căci ἄγαμαι înseamnă „a admira”, dar şi „a fi surprins de ceva în mod neplăcut”, „a se supăra, a se revolta de ceva”, sens pe care-l întîlnim adesea în epopeile homerice.

Aşa interpretează versul scholiile [11] şi interpretarea lor e adoptată de Cauer.

Poetul, descriind pe Odiseu în starea lui de concentrare, înainte de a vorbi, ca pe un om ageamiu, speriat şi şui, a avut mai curînd interesul de a reveni imediat asupra acestei imagini, cînd el şi-a terminat vorbirea, decît de a face o aluzie la înfăţişarea lui, care e amintită doar tangenţial în comparaţie cu Menelau (v. 208—209 = 210°—211°), unde nici nu e folosit cuvîntul καλός, ci γεραρός „impunător”.

De aceea versurile 219—222 (221°—224°) vor primi contextul mai potrivit :

Cum însă prinse din pieptu-i puternicul glas să răsune
Vorbele-n trîmbe curgeau ca fulgii de nea viscolită
Iarna, şi nimeni n-ar fi putut să se-ntreacă cu dînsul :
Astfel uitarăm deodată de mutra-i ce-o clipă văzurăm.

V. 228 (230°). — După ce prezintă într-un singur vers pe Aias, Elena trece, fără a fi întrebată, la prezentarea lui Idomeneu :

Ἰδομενεὺς δ' ἑτέρωθεν ἐνὶ Κρήτεσσι θεὸς ὡς
ἕστηκ' . . .

tradusă în Murnu[2] şi Murnu[3] :

Idomeneu, al cretanilor Domn, ca un zeu îi stă-n faţă.

În Murnu[1] versul are acelaşi context, cu modificarea „ca un zeu stă alături”.

Traducerea din toate ediţiile poate produce confuzie, căci s-ar putea crede că Idomeneu stă în faţa sau alături de Aias ca un zeu, pe cînd poetul

[11] Ameis-Hentze, *Anhang*, I, p. 189 urm.

Iliadei afirmă că Idomeneu se ridică printre cretani ca un zeu. Şi-apoi ἑτέρωθεν nu înseamnă „în faţă", ci „în partea cealaltă, în altă parte, dincolo". Elena îl arată cu un gest al mîinii. De aceea mai potrivită este traducerea :

Între cretani ca un zeu se înalţă colò Idomeneu

V. 245—246 (247°—248°). — Nu e vorba numai de o cupă de aur, ci de mai multe (χρύσεια κύπελλα), din care comandanţii ahei şi troieni, prezenţi la ceremonia jertfei, aveau să aducă libaţiuni zeilor. Deci :

... *Idcos*
Cu-o luciloare pîrnaie în mînă şi cupe de aur.

De remarcat că în aceste versuri, G. Murnu a folosit în ediţiile sale a doua şi a treia cuvîntul „pîrnaie" pe care-l înlocuise din ediţia 1 în cîntul I, v. 594 (598°).

V. 285 (287°). — În rugăciunea lui Agamemnon către zeii, cărora le aduce jertfă înainte de duelul lui Menelau cu Paris, comandantul armatei ahee cere de la troieni, pentru cazul că Paris ar fi biruit, nu numai restituirea Elenei şi a comorilor luate de Paris o dată cu ea, ci şi o despăgubire de război corespunzătoare :

ἤ τε καὶ ἐσσομένοισι μετ' ἀνθρώποισι πέληται.

Versul e tradus bine în toate ediţiile lui G. Murnu. Citãm după Murnu[3] :

Da-vor aşişderea plata războiului ce se cuvine,
Pildă să fie şi celor ce vin după noi, tuturora.

I. H. Voss de ex. interpretează versul 287° în înţelesul că această despăgubire de război să fie plătită, în continuare, tuturor generaţiilor viitoare ale aheilor : „Busse ... die fürder dauere bei kommenden Menschengeschlechtern", iar P. Mazon : « récompense décente, qui profite aux générations à venir ».

V. 324 (326°). — După ce Hector şi Odiseu delimitează, între oştile ahee şi troiene, locul pe care se va desfăşura duelul dintre Paris şi Menelau, Hector clatină, cu faţa întoarsă, coiful, din care sare sorţul lui Paris. Acesta va începe duelul. Textul homeric continuă :

οἳ μὲν ἔπειθ' ἵζοντο κατὰ στίχας, ἦχι ἑκάστῳ
ἵπποι ἀερσίποδες καὶ ποικίλα τεύχε' ἔκειτο·

versuri traduse în Murnu[2] şi Murnu[3] :

Stete mulţimea pe rînd, fiecare pe-aproape de caii ...

Nu e clar textul versiunii româneşti. Poetul ne spune că luptătorii ahei şi troieni, care înaintează unii împotriva altora, pînă ce sînt opriţi de către Hector şi de către Agamemnon, părăsesc carele de luptă şi-şi aşază armele pe pămînt, spre a asculta propunerea lui Hector pentru duelul Paris-Menelau şi a asista la desfăşurarea lui.

Cum pregătirile pentru duel sînt terminate în momentul cînd sorţul hotărăşte cine să-l înceapă, aheii şi troienii, care stăteau învălmăşiţi pe

lîngă carele şi armele lor, se aşază în front, cum am spune astăzi cu un termen militar modern, cu faţa spre terenul de luptă, spre a urmări fazele duelului. Vom traduce deci :

Oamenii-n şiruri s-aşază, cu toţi pe-aproape de caii
Cei săltăreţi ...

V. 333 (336°). — Cuvintele κρατὶ δ' ἐπ' ἰφθίμῳ le traduce Murnu[1] prin „pe capu-i puternic", iar Murnu[2] şi Murnu[3] „în capul vîrtos".

Deşi cuvîntul „vîrtos" are în limba romînă şi sensul de „puternic, viguros, robust, voinic", în textul *Iliadei* se poate produce o confuzie cu sensul mai obişnuit al cuvîntului de „îndesat, tare, solid".

Credem că la altă însuşire a capului lui Paris s-a gîndit poetul, cînd l-a numit ἰφθιμος, şi anume la aceea de „semeţ", prinsă şi de P. Mazon în traducerea sa („sur la tête fière"). Versul va fi deci :

Marele, feapănul scut, şi în capul semeţ el îşi pune
Luciul coif ...

V. 411—414 (414°—417°). — Versurile :

μή μ' ἔρεθε, σχετλίη, μὴ χωσαμένη σε μεθείω ...
μέσσῳ δ' ἀμφοτέρων μητίσομαι ἔχθεα λυγρά,
Τρώων καὶ Δαναῶν· σὺ δέ κεν κακὸν οἶτον ὄλῃαι

cuprind ameninţarea Afroditei, aruncată Elenei, care înfruntase tocmai pe zeiţă. Îndeosebi ultimele două versuri nu sînt traduse clar nici de către I. H. Voss, nici de către P. Mazon, iar G. Murnu ne dă, în toate ediţiile, cam acelaşi text, insuficient de lămurit :

Şi să-i aprind pe troieni şi pe-ahei la o straşnică sfadă
Cărei tu jertfă să cazi şi să pieri de-o grozavă pieire.

V. 416° cuprinde o continuare a ameninţării începute în v. 414°, verbul μεθείω din 414° e continuat de μητίσομαι (= μητίσωμαι) din v. 416°. Ἔχθεα λυγρά din v. 416° exprimă ura troienilor şi danailor, dar nu a unora împotriva celorlalţi, ci a amîndurora împotriva Elenei. Probabil la acest loc din *Iliada* s-a gîndit poetul *Eneidei*, cînd, în cîntul II, v. 573, a pus în gura lui Enea următoarele cuvinte la adresa ei : *Troiae et patriae communis Erinys* [12].

Această idee trebuie exprimată clar şi în versiunea romînească :

Între-amîndoi să te-mping ca motiv de straşnică ură
Împotrivă-ţi, şi tu să pieri de grozavă pieire.

V. 437 (441°). — Versul homeric

ἀλλ' ἄγε δὴ φιλότητι τραπείομεν εὐνηθέντε

e tradus în Murnu [2] şi Murnu [3] :

Haide mai bine-n crivat amîndoi să ne dăm la iubire

[12] Cauer, la *Il.*, III, 416.

Credem că e de preferat versiunea din Murnu [1], cu o mică modificare :

Haide, mai bine-amîndoi să gustăm plăcerea iubirii

Regionalismul „crivat" dă versului, în Murnu [2] şi Murnu [3], un suflu de prozaism supărător, care supără şi în textul poemului „Călin" de Eminescu [13] :

Doarme fata de-mpărat,
Înecată de lumină e întinsă în crivat.

Şi dacă voim să redăm exact ideea din original, putem traduce versul :

Haide mai bine în pat să gustăm plăcerea iubirii

Cuvîntul „crivat" va fi înlocuit prin „pat" şi în v. 444 (447), ca în Murnu [1].

CÎNTUL IV

V. 59

Καί με πρεσβυτάτην τέκετο Κρόνος ἀγκυλομήτης

e tradus în Murnu [2] şi Murnu [3] prin :

Tată mi-i Cronos isteţul şi sînt cea mai mare din toate
Fetele lui.

Credem că Hera nu vrea să spună că e cea mai mare, ca vîrstă, între fetele lui Cronos, cum se poate interpreta textul versiunii romîneşti, ci că e cea mai de respectat între toate zeităţile feminine ale Olimpului (P. Mazon : a u g u s t e e n t r e t o u t e s : I. H. Voss : d i e e r h a b e n s t e T o c h t e r). Aproximativ acelaşi sens îl găsim şi în Murnu [1].

Tată mi-i Cronos vicleanul şi sînt o zeiţă fruntaşă

De altfel, Hera are epitetul de πρέσβα θεά în *Iliada* V, 721, VIII, 383 şi în alte locuri. Pe lîngă Hera, fiice ale lui Cronos mai erau Demeter şi Hestia, pe care, desigur, Hera nu le întrebuinţează ca termen de comparaţie.

De aceea vom da cuvîntului πρεσβυτάτη sensul lui figurat, atît de frecvent în epopeile homerice, şi vom traduce v. 59—60 :

Tată mi-i Cronos vicleanul, cea mai slăvită zeiţă
Sînt între toate, nălţată prin naştere întîi şi fiindcă
Eu îi-s nevastă.

V. 67 (66°). — Ὑπερκύδαντας Ἀχαιούς, spus de Hera, care protejează şi iubeşte pe ahei, trebuie tradus printr-un epitet, care să-i facă agreabili în faţa lui Zeus, cel puţin pentru un moment. De aceea „danaii beţi

[13] V. *Opere*, ediţia Perpessicius, I, 79.

de mărire" din Murnu [2] şi Murnu [3] pare mai puţin potrivit decît „aheii cei beţi de izbîndă" din Murnu [1]. I. H. Voss traduce pe ὑπερκύδαντας prin „siegesstolz", P. Mazon prin „superbe".

Ὑπερκύδας este la Homer un ἅπαξ εἰρημένον, folosit numai în acest vers din *Iliada*, care se repetă întocmai ca versul 71 al aceluiaşi cînt, şi înseamnă (după Pape) „prea vestit, renumit, viteaz", dar şi (după Menge) [14] „beat de izbîndă" şi „prea curajos, prea inimos".

Dacă nu ne oprim la versiunea din Murnu[1],

Vrajba să-nceapă lovind pe-aheii cei beţi de izbîndă,

pentru care surpriza unui atac neaşteptat ar fi cu atît mai mare, epitetul cel mai potrivit pentru aheii protejaţi de ea, ar fi în gura Herei, „prea inimoşii", care, introdus în versiunea din Murnu [2] şi Murnu [3], ar da versului următorul context:

Lupta să-nceapă din nou cu aheii prea inimoşii.

V. 107 (109°). — În Murnu [2] şi Murnu [3] s-a strecurat o greşeală de tipar *paisprece* în loc de *şaisprece* (ἑκκαιδεκάδωρα), cum bine e în Murnu [1].

V. 125 (128°). — Ἀγελείη, epitetul constant al zeiţei Atena ca zeiţă războinică, îl traduce G. Murnu în toate ediţiile sale prin „prădalnic". Cuvîntul ἀγελείη, compus din ἄγω (aduc) şi λεία (pradă de război), înseamnă, de fapt, „aducătoare de pradă de război, de trofee", sens de care nici nu se apropie cuvîntul romînesc „prădalnic", al cărui înţeles principal este, cînd e vorba de oameni, „pus pe pradă, pe jaf".

E drept că e greu să traducem, printr-un singur cuvînt, acest epitet al Atenei, pe care I. H. Voss îl traduce prin „des Zeus siegesspendende Tochter", P. Mazon „La Ramasseuse de butin". Credem că redăm mai potrivit sensul versurilor 127°—129° din original, prin:

... Dar nu te uitară pe tine
Zeii, Menelau, şi-ntîi de mari biruinţi purtătoarea
Fiică-a lui Zeus; uşor abate din cale săgeata
Şi de la trupu-ţi o-ndărătă-aşa ...

Corectăm aici, pe „de la trupu-i" din Murnu [2] şi Murnu [3] prin „de la trupu-ţi" cum cere sensul versului homeric.

V. 148—149 (153°—154°). — Versurile:

τοῖς δὲ βαρὺ στενάχων μετέφη κρείων Ἀγαμέμνων
χειρὸς ἔχων Μενέλαον· ἑπεστενάχοντο δ' ἑταῖροι

sînt traduse în Murnu [2] şi Murnu [3]:

... Ţinîndu-l de mîn-Agamemnon
Prinse-a ofta din adînc şi zise-nsoţit de tovarăşi.

[14] H. Menge, *Griechisch-deutsches Wörterbuch*, Berlin, 1903.

Se vede imediat că versiunea românească nu redă sensul din textul homeric, în care se spune că şi cei din jurul lui Agamemnon oftează deodată cu Agamemnon.

În Murnu [1] e redat acest sens, în versurile :

Însă din greu suspinînd cu tovarăşii săi împreună,
Mîinile-i strînse, zicînd puternicul crai Agamemnon.

E mai nimerit poate :

... Ţinîndu-l de mîn-Agamemnon
Zise oftînd din adînc, şi-oftară la fel cei din juru-i.

V. 153—154 (158°—159°). — Δεξιαί traduce G. Murnu în toate ediţiile sale prin „strînsul de mîini", adăugînd în Murnu [2] şi Murnu [3] un „laolaltă" în versurile :

Nu e-n zadar jurămîntul, nici strînsul de mîini laolaltă,
Sîngele mieilor şi-nchinatele vinuri, chezaşii credinţei.

Mai clar şi mai corespunzător textului din versurile homerice mi se pare a fi :

Nu e-n zădar jurămîntul nici mîinile strînse-ntărindu-l,
Mieii jertfiţi şi-nchinatele vinuri, chezaşii-nvoielii.

V. 171—172 (176°—177°). — Versurile :

καί κέ τις ὧδ' ἐρέει Τρώων ὑπερηνορεόντων,
τύμβῳ ἐπιθρώσκων Μενελάου κυδαλίμοιο

sînt traduse în Murnu [2] şi Murnu [3] :

Poate cumva la troieni, semeţi cum ei sînt, oarecine
Zice-va **stînd** pe mormîntul slăvitului frate Menelau.

Cuvîntul ἐπιθρώσκων nu e bine redat prin „stînd", deoarece el înseamnă „sărind pe ..." A sări pe mormîntul unui mort era, la vechii elini, un semn de supremă batjocură, cum e la românі a juca pe mormîntul cuiva. În Murnu [1] e prinsă nuanţa :

Iar din semeţii troieni oarecine **sărind** pe mormîntul
Fratelui meu cel slăvit, cu rîs dup-aceea va zice.

Numai că în textul românesc trebuie să apară genitivul Μενελάου κυδαλίμοιο, aşezat în textul homeric pregnant la sfîrşit de vers (177°). De aceea vom modifica textul din Murnu [1] introducînd în el şi acest genitiv :

Iar din semeţii troieni, cineva sărind pe mormîntul
Lui Menelau prea vestitul, în rîs şi ocară va spune.

Traducerea textului homeric aşa cum o propunem noi e potrivită şi din punctul de vedere al continuării textului din Murnu [2] şi Murnu [3], care traduce bine ὥς ποτέ τις ἐρέει din v. 177 (182°) prin „astfel va rîde".

V. 186—187 (193°—194°). — Versurile :

... Μαχάονα δεῦρο κάλεσσον,
φῶτ' Ἀσκληπιοῦ υἱὸν ἀμύμονος ἰητῆρος

sînt traduse în Murnu [2] şi Murnu [3]:

... cheamă-l încoa pe Mahaon, feciorul
Vraciului cel mai destoinic al oastei Asclepiu ...

dîndu-se impresia că Asclepiu este vraciul cel mai destoinic din armata ahee.

Mai stîngaci, dar mai aproape de textul homeric, sînt redate versurile din Murnu [1]:

... Cheamă-l încoa pe Mahaon
Cel ce născut e din lecuitorul cel vrednic Asclepiu,

Credem mai potrivită versiunea:

... Cheamă-l încoa pe Mahaon, feciorul
Vraciului mare şi vrednic Asclepiu să vie să vadă
Iute pe fratele meu.

V. 202—205 (210°—213°). — În toate ediţiile sale, G. Murnu traduce pe ὁ δ' ἐν μέσσοισι παρίστατο ἰσόθεος φώς din v. 212° (205m) prin „şi în mijlocul lor ca un zeu sta rănitul", referind cuvintele la persoana lui Menelau ca şi I. H. Voss:

... wo Atreus' Sohn Menelaos
Blutend stand und um jenen die Edelsten alle versammelt
Rings, er selbst in der Mitte, der götterähnliche Streiter.

Şi K. F. Ameis a avut, în primele sale ediţii ale *Iliadei*, aceeaşi concepţie despre acest loc, traducînd „er aber, der gottgleiche Mann stand aufrecht in der Mitte", ceea ce ar dovedi curajul şi rezistenţa lui Menelau. Dar C. Hentze, care a continuat opera lui K. F. Ameis pentru acest cînt al *Iliadei*, revine, în comentariul său la aceste versuri, asupra interpretării antecesorului său, arătînd că fraza care începe cu ὁ δέ... introduce un moment nou în acţiunea epică şi trebuie referită la Mahaon [15]. Şi-apoi e nevoie de un element nou de legătură între înştiinţarea lui Mahaon prin Taltibiu, pornirea amîndurora înspre locul unde se afla rănit Menelau, şi extragerea suliţei din rana acestuia.

De aceea, reproducînd versiunea din Murnu [2] şi Murnu [3], cu corectivul să referim cuvintele ὁ δ' ἐν μέσσοισι παρίστατο ἰσόθεος φώς la Mahaon, vom da versiunii următorul context:

Cum ei sosiră pe unde stătea săgetatul Menelau
Şi-unde în juru-i acum s-adunaseră toţi căpitanii,
Omul cu chipul de zeu păşi între ei şi deodată
Smulse din bine lucrata centură-ascuţita săgeată.

Astfel e redat mai bine şi sensul lui παρίστατο, care înseamnă „a păşi, a se alătura, a se ivi".

V. 225 (232°). — Versul:

καὶ ῥ' οὓς μὲν σπεύδοντας ἴδοι Δαναῶν ταχυπώλων

[15] Cf. Ameis-Hentze, *Anhang*, 2. Heft, Leipzig, 1882, p. 40.

e tradus în Murnu [2] şi Murnu [3]:

Şi-unde vedea că dau zor cu caii cei repezi aheii,

ceea ce nu redă exact sensul textului original, în care ταχυπώλων (gen. al lui ταχύπωλος) este epitet al danailor. De aceea vom traduce:

Şi-unde vedea că dau zor danaii de cai struniţorii.

V. 235 (242°). — Cuvîntul ἰόμωροι e tradus în Murnu [2] şi Murnu [3] prin „luptători numai cu arcul", pe cînd în Murnu [1] citim versiunea „buni doar de gură".

Cuvîntul ἰόμωρος poate să derive din ἰά (ion. ἰή) „voce, glas, gură" şi tulpina verbală — μαρ (cf. μαρμαίρω = a străluci), sau din ἰός „săgeată" şi aceeaşi tulpină verbală. În primul caz, ἰόμωρος înseamnă „bun (doar) de gură, flecar", în al doilea „bun numai în lupta cu arcul". Unii au pus cuvîntul în legătură cu ἰόν „viorea" şi μόρος „soartă" şi l-au interpretat „avînd soarta unei viorele; cu viaţă scurtă" — interpretare desigur greşită aici.

Care interpretare se potriveşte în acest loc al *Iliadei*?

Agamemnon este furios. El caută cuvinte grele de ocară, şi atunci nu poate folosi, în acest scop, epitetul „luptători numai cu arcul", deoarece, cu puţine versuri înainte, în ordinul dat lui Taltibiu să-l aducă repede pe Mahaon, se exprimă elogios despre arcaşul lician Pandaros, numindu-l τόξων εὖ εἰδώς, „meşter arcaş" în traducerea lui G. Murnu (v. 189=196°). De aceea vom adopta ocalaltă interpretare a cuvîntului, pe care a folosit-o G. Murnu în prima sa ediţie şi pe care o foloseşte C. Hentze („Maulhelden") şi P. Mazon („criards"). Numai I. H. Voss traduce „pfeilgeübte Argeier".

Vom traduce deci, modificînd textul din Murnu [2] şi Murnu [3]:

... Voi luptătorii
Numai cu gura, ahei! Fricoşilor, nu vi-i ruşine?

V. 266 (273°). — Versul:

ἦλθε δ' ἐπ' Αἰάντεσσι κιὼν ἀνὰ οὐλαμὸν ἀνδρῶν

e tradus în Murnu [2] şi Murnu [3].

Şi-ntre şiraguri umblînd, ajunse pe unde-au fost Aias,
Care-amîndoi se-narmară.

Mi se pare mai corespunzătoare textului homeric versiunea din Murnu [1]:

Merse la Aias cei doi, umblînd prin a oastei desime,

sau poate şi mai clar:

Şi străbătînd vălmăşagul, la cei doi Aias ajunse,
Care-amîndoi se-narmau.

V. 273 (279°). — În măiastra traducere a acestui pasaj din *Iliada*, versul:

ῥίγησέν τε ἰδὼν ὑπό τε σπέος ἤλασε μῆλα

e tradus în Murnu [2] şi Murnu [3]:

Dînsul atunci se-nfioară şi-şi h u i e sub peşteră turma.

Verbul „a hui" cu sensul grecescului ἐλαύνω nu e cunoscut în limba literară, nici în cea populară a vreunei regiuni din ţara noastră. De aceea vom adopta versiunea din Murnu[1] integrînd-o în Murnu [2] şi Murnu [3].

Dînsul atunci se-nfioară şi-şi mînă în peşteră turma.

V. 273 (280°). — Versul care încheie minunata comparaţie din acest pasaj al cîntului IV din *Iliada*, nu redă bine în Murnu [2] şi Murnu [3] dualul Αἰάντεσσι:

Negre-ndesite, tot astfel porniră, mînate de A i a s
Cetele de luptători.

E vorba şi aici de cei *doi* Aias. Întregul pasaj v. 280°—282° e mai bine redat în Murnu [1], pe care-l adoptăm, integrîndu-l în textul din Murnu [2] şi Murnu [3]:

Tocmai aşa cu părechea făloşilor Aias spre luptă
Negre-ndesite-a voinicilor rînduri, potrivă cu zeii,
Înaintau, o pădure zburlită de lănci şi de scuturi.

V. 283—284 (290°—291°). — Versul 290° e redat în Murnu [2] şi Murnu [3] printr-un pentametru:

Iute-a lui Priam cetate-ar cădea cucerită.

Cum versurile 290°—291° sînt repetate aidoma din cîntul II, v. 372°—373°, credem că e bine să reproducem aici versiunea lor după Murnu [2] şi Murnu [3] (v. 365—366):

Iute cădea mai demult a craiului Priam cetate
Lesne luată fiind şi dărmată de mîinile noastre.

V. 357—358 (365°—366°). — Versurile homerice:

εὗρε δὲ Τυδέος υἱὸν ὑπέρθυμον Διομήδεα
ἑστεῶτ' ἐν θ' ἵπποισι καὶ ἅρμασι κολλητοῖσιν

sînt traduse în Murnu [2] şi Murnu [3]:

Şi întîlni mai încolo pe mult inimosul Tidide
Care stătea între cai în teleaga cea bine-ntocmită.

Cel de-al doilea vers (358) nu e clar. Cum stătea „î n t r e cai, în teleaga cea bine-ntocmită"? Versul 366° cuprinde o hendiadă, care poate fi tradusă:

Care stătea în caru-i solid cu caii în hamuri.

(Continuare în numerele viitoare).

DEUTUNGEN HOMERISCHER TEXTE

ZUSAMMENFASSUNG

In dieser ersten Fortsetzung seines Studiums „Deutungen homerischer Texte", von dem ein Teil in Bd. V der *Studii Clasice*, S. 271—286 veröffentlicht wurde, verfolgt der Verfasser dieselben Ziele: a) den Sinn einiger in der rumänischen Übersetzung unklar wiedergegebenen Verse zu ergründen; b) vom Übersetzer ausgelassene Verse zu übersetzen und Hexameter, die nur durch Pentameter wiedergegeben sind, zu ergänzen; c) grammatische Konstruktionen, deren Verständnis eine andere Übersetzung als die in Murnus' Ausgaben enthaltenen erfordert, zu erklären; d) dort, wo es notwendig erscheint, Textkritik zu üben und Murnus' eigene rumänische Wortschöpfungen von Gesichtspunkte ihrer sprachlichen Bedeutung und ihrer Dauermöglichkeit zu prüfen.

ÎN JURUL CELEI DINTÎI TRADUCERI ROMÎNEȘTI A LUI HERODOT

DE

M. MARINESCU-HIMU

În epoca statornicirii influenței grecești în țările romîne, cînd se dezvoltă un interes susținut pentru istoriografie, nu este de fel surprinzător faptul că se întîlnește o preocupare pentru Herodot, „părintele istoriei". Opera lui Herodot în care faptele de arme se împletesc cu povestiri fantastice de largă circulație în Ionia, cu relatări fabuloase despre țări și moravuri exotice, a născut dorința de a o tălmăci în romînește a unui cărturar al cărui nume rămîne pînă astăzi necunoscut. Ceea ce sporea, fără îndoială, interesul pentru opera lui Herodot era dragostea de libertate căreia istoricul i-a dat glas în pagini de o rară măiestrie, în care rămînem deopotrivă impresionați de forța epică și de tensiunea dramatică.

Prima traducere a lui Herodot în limba romînă a fost descoperită în anul 1908, într-un manuscris aflat la Coșula (Botoșani), în mănăstirea zidită de vistiernicul lui Petru Rareș, Mateiaș Coșovei. Așa cum arată pisania de piatră aflată deasupra ușii mănăstirii, zidirea a început la 23 aprilie 1535 și a luat sfîrșit în același an [1]. Mănăstirea fiind cu timpul înconjurată de satul Coșula, și rămînînd numai cu doi călugări, a devenit biserică parohială [2]. Astăzi grija bisericii o poartă preotul Th. Mihai, care a binevoit să ne furnizeze și unele date pe care le folosim în cuprinsul lucrării. Biserica, avînd o importanță istorică, arhitecturală și culturală, a constituit obiectul mai multor prezentări dintre care amintim pe a lui Constantin Bilciurescu[3], a lui Nicolae Iorga, în Buletinul Comisiunii monumentelor istorice [4] și în *Studii și monumente* [5], ca și pe a lui Gh. Balș, în *Bisericile și mănăstirile moldovenești din secolul al XVI-lea* [6]. În această biserică se păstrează, printre altele, o icoană rusească dăruită de tovarășul de pribegie al lui Dimitrie vodă Cantemir, banul Sorin

[1] N. Iorga, *Studii și documente*, XVI, p. 279.

[2] Constantin St. Bilciurescu, *Monastirile și bisericile din Romînia*, București, Tip. Cărților bisericești, 1890, p. 73.

[3] Idem, *ibidem*.

[4] Pe aprilie-iunie, 1926, p. 70 și urm.

[5] XVI, p. 279 și urm.

[6] În Buletinul Comisiunii monumentelor istorice, 1928, nr. 55—58.

Smucilă, şi o tavă de argint cu inscripţie grecească, afierosită aşezămîntului de grecul Dimos Tzocan din Mega Tyrnovon, în 1767 [7]. Tradiţia arată că mănăstirea a avut un rol însemnat pe vremea cînd Pocuţia se afla sub stăpînirea Moldovei şi că mulţi monahi de acolo au emigrat în Moldova, găsindu-şi adăpost în acest lăcaş [8].

În trecut biblioteca mănăstirii dispunea de un număr apreciabil de cărţi. În 1868 au fost predate 372 de cărţi şi de documente Mitropoliei Moldovei şi Sucevei. Acestea se află astăzi depuse la Arhivele statului. Din informaţiile date de prof. Simion Raţă, directorul muzeului regional Botoşani, rezultă că au mai fost predate în 1955 Arhivelor statului, Filiala Botoşani, alte 109 cărţi, dintre care 88 slavone, cu un conţinut religios, şi 21 în limba greacă. Aceasta dovedeşte că mănăstirea era un centru cultural însemnat.

Descoperirea traducerii lui Herodot s-a făcut în 1908 şi se datoreşte rîvnei neobosite a marelui cărturar Nicolae Iorga, a cărui viaţă a fost în întregime închinată valorificării bogatelor comori spirituale ale poporului nostru. Descifrarea manuscrisului a revenit lucrătorului tipograf Constantin Onciu, căruia învăţatul îi aduce prinos de mulţumire astfel: „Dacă (în) mai puţin de un an după descoperire, am putut da publicului acest volum, aceasta se datoreşte inteligenţei şi spiritului de intuiţie ale d-lui C. Onciu, lucrător tipograf, care a culeş, de-a dreptul după manuscrisul unic, stabilind şi cea dintîi punctuaţie. Nu pot mîntui aceste rînduri — zice mai departe Nicolae Iorga — fără mulţumiri călduroase aduse colaboratorului meu".

Manuscrisul, cu toate diligenţele depuse de Direcţia muzeului din Botoşani, în urma unei sesizări a Academiei R.P.R., şi de preotul Th. Mihai, parohul de azi al bisericii Coşula, n-a putut fi descoperit pînă acum.

Textul tipărit de N. Iorga la Vălenii de Munte în 1908 cuprinde o prefaţă de şapte pagini, traducerea, în 512 pagini, şi un indice de cuvinte la p. 515—552. Cuvintele ungureşti ar putea constitui un indiciu că traducerea s-a făcut undeva în nordul Moldovei, unde influenţa maghiară nu poate fi tăgăduită [9]. Manuscrisul, după descrierea făcută de N. Iorga, era legat în piele şi purta însemnarea „Istorie a lui Irodotu". Pe cea dintîi pagină se putea citi: „Aciastă carte mi-au preseris-o Ionu ficiorulu lui Tudurii blănariulu denu Botoşani; di pe alta a dumli Vasili Pogor, în anulu 1816, în zilile Domnii Măriei Sale Scarlatu Alexandru Calimahu Vvd.". *Istoriile* sînt prezentate de traducătorul anonim astfel: „Istorie ce veche şi de multe feluri, a marelui învăţătoru Irodotu, de la Cetatea Alicarnasiei, care istorie în noi părţi să înparte, carile să cheamă Muze, adică zîne pentru dulceaţa cuvintelor" [10]. Data cînd s-a alcătuit prima

[7] Cuprinsul inscripţiei este următorul: τὸ παρὸν ἀφιερωθὲν παρὰ τοῦ κ. Δήμου Τσοκὰν ἐκ Μέγα Τουρνόβου εἰς μοναστήριον Κοσούλας εἰς μνημόσυνον αὐτοῦ καὶ τῶν γονέων σωτηρίας, Θεοδώρου καὶ Σοφίας.

[8] Constantin St. Bilciurescu, *Monastirile şi bisericile din Romînia*, p. 73. V. şi Buletinul Comisiunii monumentelor istorice, 1928, nr. 55—58. V. şi N. Iorga, *Studii şi documente*, XVI, p. 279.

[9] Haralamb V. Mihăescu, *Cea mai veche traducere romînească a lui Herodot*, Arhiva, 1936, p. 111.

[10] Herodot, traducere Coşula, p. 1.

oară traducerea n-a fost nicăieri consemnată. Există însă în cartea a III-a, la pagina 169, în cuprinsul povestirii următorul adaos al traducătorului: „Cetatea Candiei, care nu o pot turcii lua acum". Asupra acestui adaos am socotit necesar să ne îndreptăm atenția și l-am apreciat ca un punct de plecare pentru dezlegarea măcar în parte a problemei Herodotului de la Coșula. Însemnarea aceasta s-a făcut deci în răstimpul 1645—1668, cînd turcii depuneau eforturi îndîrjite să cucerească și să aducă sub a lor ascultare insula Creta, care reprezenta pe vremea aceea o vatră de lumină. Această insulă, asemenea Ciprului și Dodecanezului, n-a împărtășit imediat soarta împărăției bizantine, rămînînd din 1211 și pînă în 1661 sub stăpînire venețiană. În tot acest interval, adică timp de 458 de ani, a trăit sub influența civilizației apusene și îndeosebi a Veneției, cu care a întreținut relații comerciale în primul rînd. Datorită acestor legături, în Creta s-a dezvoltat o bogată literatură populară, reprezentată prin Stefanos Sahlikis, prin Picatoros, poet cretan din Rethymnos, prin Bergadis, care într-un poem de 500 de versuri satirizează lăcomia călugărilor, prin Antonis Ahilis, autorul unei poezii despre asediul Maltei de către turci, prin Anthimos Diacruzis și Marinos Tzane Bunialis [11]. Operele realizate în secolele XV și XVI sînt întrecute de cele ale secolului al XVII-lea, ca *Erotocritos* și *Jertfa lui Avraam*, inspirate de mișcarea Renașterii. Așadar, pe la 1600 se produce pe pămîntul Cretei pentru prima oară după înflorirea literaturii antice o creație artistică de netăgăduită valoare.

Rezistența acestei insule eroice, asediată timp de douăzeci și patru de ani de către turci, era un eveniment de seamă, urmărit cu emoție, interes și înfrigurare de întreaga lume grecească [12]. Mențiunea amintită în cuprinsul cărții a III-a a Herodotului de la Coșula credem că aparține unui grec, care la această dată realiza prima traducere a părintelui istoriei, sau poate se ocupa numai cu transcrierea unei traduceri deja existente în neogreacă. Traducerea va fi fost luată de autorul însuși sau de vreun nobil cretan din rîndul acelora care au părăsit insula Creta îndreptîndu-se spre Constantinopol. Cunoscător al mai multor limbi, ca toți grecii insulari, va fi venit poate ulterior în suita vreunui domn în țara noastră, aducînd cu sine printre alte cărți și traducerea operei lui Herodot. Această părere a noastră este susținută și de faptul că prima traducere românească a lui Herodot este menționată abia în 1746, ca și de faptul că limba folosită de traducătorul român prezintă particularități caracteristice începutului veacului al XVIII-lea. Aceste caracteristici au constituit obiectul unui studiu al profesorului Haralamb Mihăescu, care nădăjduia că, pe baza argumentelor interne de limbă, se va putea ajunge cîndva la o datare sigură a timpului în care s-a produs opera, ca și la fixarea paternității. Iată cîteva particularități: În domeniul fonologic se constată că *a* + *u*

[11] Ianis Kordatos, Ἱστορία τῆς νεοελληνικῆς λογοτεχνίας, Atena, vol. I, 1962, p. 55.

[12] Se știe că ulterior cretanii ajunși sub jugul turcesc au fost supuși la atrocități de nedescris. Situația lor deznădăjduită a determinat un impresionant număr să îmbrățișeze islamismul. Vezi articolul „Creta" al lui N. B. Tomadakis și M. T. Plumidis, în Μεγάλη Ἑλληνική ἐγκυκλοπαίδεια, vol. 15, p. 157—209.

urmat în silaba următoare de *e*, *i* sau *u* apare diftongat în *îi*; vocala *a* nu se întîlneşte prefăcută în *ă* la pluralul substantivelor de declinarea I, rezultat din diferenţiere („Alţii zicia cum corabiile zice Apolon, şi zicia aceştia să le grijască, şi să lasă toate alalte"— p. 40). Diftongul *ea* apare încă netrecut la *e* („Şi aceştia sănt apile, cinci sănt în pămîntul tătărăsc: unul, întăi, ce-i zicu Tătarăi Prutul, şi altul Sireatul, Argeşul, Oltul şi Jiiul" — p. 223); *f* iniţial > *h*: hramăt („Şi lăsă pre cei slabi şi pre măgari pentru ca să facă hramăt măgarii..." — p. 250—251).

În domeniul morfologiei observăm că mînă (*manus*) păstrează la plural urmele formelor de declinarea a IV-a din latină. Vocativul substantivului om apare sub forma *oame* („Fericite oame, carile sînt acelia doă, ce zice că-mi sănt mie mai nepriiatene" — p. 377). Forma de dativ a pronumelui personal de persoana I este *me* („Dimarite, acum me-i drag a te întreba ce-mi iaste voia" — p. 390). Pronumele reciproc apare sub forma *înde eişi* („Şi, socotind aşa, s-au osăbit în doă crile, şi amăndoă deopotrivă, şi, aşa, s-au bătut înde eişi"..., p. 213). Adverbul apare însoţit de particula deictică („... să să dăpostiască pretutindirilia pe undi merge" — p. 377). Pentru perfectul simplu sînt curente aspecte arhaice: *zisăm*. Pronumele reflexiv apare cu valoare de pronume posesiv („Mai apoi, scărbindu-să Periandru îl goni de acasă-şi" — p. 166; „... trimisă la Corfus la ficioru-şi" — p. 167).

Traducerea abundă în arhaisme ca *fericinţă* („Deci, ştiind fericinţa omenească cum nici într-un clip stă într-un loc, de amăndoi într-un chip voi pomeni" — p. 5); *înpotrivitură* („Şi, aşa, văzînd Athinei atătia înpotrivituri..." — p. 340); *înbe* („... pentrucă tare au fost sfătuind înbe părţile" — p. 213); *a oşti* („... de-ar vria Persul să oştească asupra noastră" — p. 244); *strămbătate* („nici odinioare n-am făcut acestui fel de oameni strămbătate", p. 245); *leoae* („Iară leoae... odată naşte", p. 189); *năsalnic* (...„Darie pricopăţ... iar Camvis... era greu şi năsalnicu", p. 184); *simeţăşte*, adv. („Xerxis mergia cu oastia asupra Grecilor foarte simeţăşte şi cu trufie", p. 380—381); *ţărcălamul cerului* („Pentru că ţărcălamul cerului di la Vaviloneni au luat Grecii", p. 121); *volnicie* (... „întăi să-şi aducă ništine amintia de volnicie", p. 503); *descăvăse* („şi-şi ungu trupul, şi-l lasă o zi, şi mai apoi, să descăvăse de acest aluat"— p. 230); *a dosădi* („Şi putem cunoaşte au de bună voinţă au arătat aceasta, au dosădindu-i" — p. 428). Aceste arhaisme, alături de formele moldoveneşti dialectale, dau povestirii o deosebită savoare.

Cum am avut prilejul s-o spunem, prima traducere romînească a lui Herodot o găsim menţionată abia la 2 iulie 1746, în timpul domniei lui Ioan Mavrocordat, cînd Ianache Buzilă plătea unui copist, al cărui nume nu ne este cunoscut, s-o transcrie. Mai tîrziu, în 1816, Ioan, feciorul blănarului Tuduri din Botoşani, transcrie traducerea de pe o copie aflată în posesia lui Vasile Pogor. Copia lui Ioan Tuduri este cea găsită de profesorul N. Iorga la Coşula şi dată la tipar în 1908. Textul traducerii a fost corectat de N. Iorga paralel cu originalul, notînd în josul paginilor pasajele în care textul nu corespunde originalului, datorită modificărilor sau prescurtărilor.

O cercetare amănunțită a traducerii Herodotului de la Coșula arată că nu este vorba numai de o traducere a textului, dar și de o abreviere, pe care noi o atribuim unui prim traducător în neogreacă. Această părere o sprijinim în cele ce urmează.

Traducerile clasicilor greci în neogreacă și anume în greaca populară, ca și abrevierile, au fost foarte răspîndite în anii turcocrației și au jucat un rol de seamă în luminarea poporului grec, ca și în susținerea lui morală, după căderea Constantinopolului.

Așa cum se știe, în urma căderii Constantinopolului sub turci, Grecia trăia într-o mare înapoiere culturală. Literatura religioasă, puțină cît se scria, prezenta γράμματα μέ βαρβαρικήν σύνταξιν, o sintaxă și o ortografie barbară chiar în iscăliturile ierarhilor. Reprezentanții nobilimii, ai clerului și ai culturii porniseră pe drumul pribegiei, îndreptîndu-se, mai ales către cetățile Italiei, unde mai dinainte se aflau stabilite colonii grecești. Dintre acestea, ajunsese la o mare înflorire comunitatea greacă din Veneția, care în 1583 număra patru sute de învățați veniți de prin toate meleagurile grecești : erau acolo atenieni, tesalioți, cretani, corintieni, macedoneni, epiroți. Acolo, influențați de lumea apuseană sătulă de filozofia scolastică, îmbibată de spirit teologic, se îndreaptă spre vechile literaturi clasice și, urmînd pe drumurile deschise de predecesorii lor, înainte de căderea Constantinopolului, răspîndesc prin tipografii, școli și universități cultul pentru clasicism, contribuind la întărirea umanismului. Acești învățați întreprind o acțiune pentru ridicarea poporului grec robit și fac din clasicism o armă pentru sprijinirea lui morală și intelectuală. Semnalul în această privință putem spune că l-a dat, la începutul veacului al XVI-lea, Sofianos Nicolaos considerat Luther al Greciei. Cutreierînd cu prilejul a două călătorii mănăstirile Greciei, aduce sute de manuscrise la Veneția ; aici, cu concursul negustorului Marcos Samarianos și a lui Nicolaos Eforos, înființează o tipografie în care apar o serie de traduceri în limba greacă populară. Prima operă apărută în seria clasicilor greci vulgarizați era opera lui Plutarh „Περὶ παίδων ἀγωγῆς", în 1544 [13], în a cărei prefață Sofianos prezenta planul lui de activitate : acela de a contribui la ridicarea spirituală și morală a conaționalilor săi căzuți în neștiință și amorțeală spirituală (εἰς ἀμάθειαν καί πνευματικόν λήθαργον). Pentru același scop a compus în 1550 o gramatică a limbii comune grecești publicată de Legrand în 1870 în „Collection des monuments pour servir à l'étude de la langue néo-hellénique".

O astfel de traducere, cu rol de popularizare, a stat și la baza traducerii românești a Herodotului. În sprijinul unui intermediar neogrec ne vin și numeroasele localizări care ne întîmpină în traducerea românească și care nu puteau fi făcute decît de un grec, familiarizat cu geografia Greciei și cu denumirile neogrecești ale diferitelor localități menționate în Herodot. Așa, de pildă, la p. 234, vorbind de Chalkedon, adaugă „acum să chiamă Cadicheoin". La aceeași pagină (234) găsim o nouă

[13] Καί διά τοῦτο ἠθέλησα νὰ ποιήσω τήν ἀρχήν ἀπὸ τὸ βιβλιάριον τοῦ Πλουτάρχου ὁποῖον λέγεται «Περὶ παίδων ἀγωγῆς» Vutieridis Ilias. Ἱστορία τῆς νεοελληνικῆς λογοτεχνίας ἀπό τῶν μέσων τοῦ ιε΄ αἰῶνος μέχρι τῶν νεωτάτων χρόνων, Atena, 1924, p. 192.

localizare: „Şi aşa întră într-o corabie şi întră pre bogazul Mărei Negri în gios, spre Petrile Negri (unde zicu Mavrosmilos acum)".

Tot în sprijinul susţinerii unui intermediar neogrec pentru traducerea Herodotului de la Coşula ne vin şi următoarele fapte. În cartea a III-a, paragr. 31 (p. 321 Coşula), insula Tenedos este menţionată prin numele ei turcesc, Bogceada („Şi la Tenidos, ce-i zic amu Bogceada", p. 63); frecventa întrebuinţare a genitivului substantivelor masculine neogreceşti în η. De pildă, traducătorul vorbeşte de feciorul lui Artavazi, în loc de Artavazos, cum ar fi fost redat corect acest substantiv, dacă traducerea s-ar fi făcut după original. Se ştie că numele proprii în ος de declinarea a II-a din greaca veche au trecut în bună parte, în greaca nouă la forma în ης: Ἀθανάσιος-Θανάσης; Ἀντώνιος-Ἀντώνης. Tot aşa întrebuinţarea genitivului *lui Diia*, în loc de *lui Zeus*. În greaca nouă s-a format, prin analogie cu acuzativul τόν Δία, un nominativ regulat ὁ Δίας, τοῦ Δία. („După aceia, stătu el tiran preste scurtă vremi, şi, mai apoi, să rădicară asupra lui cetăţănii, şi-l omorără de la biserica lui Diia (= Zeus)", p. 290).

Aşadar la baza Herodotului romînesc admitem un intermediar neogrec, care, pe drumul Balcanilor sau al Veneţiei, a ajuns la noi. În această traducere neogreacă autorul ei îşi concentra atenţia asupra faptelor de interes major, care se impuneau îndeosebi atenţiei grecilor, sacrificînd elemente preţioase din text, specifice lui Herodot, ca genealogii, descrieri de monumente de artă, prezentări de rituri şi jertfe, lămuriri cu caracter geografic, sau date arheologice. Astfel, şi-a impus să sacrifice în întregime povestirea curtezanei Rodope din cartea a II-a a *Istoriilor*, povestire care serveşte drept orientare în precizarea unor date biografice privitoare la poetesa Safo. În textul original, în povestirea Rodopei, care cuprinde paragrafele 134—135 din cartea a II-a, Herodot stăruie asupra vieţii Rodopei, de neam trac, sclava lui Iadmon şi tovarăşa de sclavie a fabulistului Esop.

În cartea a IV-a (p. 214) traducătorul mărturiseşte că se află în faţa unei povestiri încîlcite. Această povestire se referă la unele daruri sosite în ţara sciţilor de la hiperboreeni.

Despre informaţiile cu privire la hiperboreeni, care se continuă şi în capitolele 34 şi 35, traducătorul spune „Şi iaste aici o poveste foarte încălcită, pentru (că) aceşti Ipervorei, cum să fie venit la dînşii vrajă la Dil, carile noi acum le lăsăm, pentru nefolosinţă".

Un alt loc în care traducătorul rezumă textul este paragraful 92 din cartea a II-a, în traducerea Coşula. Traducerea, în cazul de faţă, este sumară, reducîndu-se la ideile principale. În acest paragraf autorul insistă asupra hranei egiptenilor, care constă din lotuşi uscaţi, pe care-i presează şi apoi îi coc.

Iată textul traducerii în comparaţie cu originalul:

„Iar cei ce şăd prin bahne, acestea ţin: şi numai căte o fimei au. Dar numai atăta, că trăesc cu rău, pentru că nişte papură şi altile ce să

fac într-apă, acestea usucă și le facu pâine; alții numai ce să hrănesc cu peștile, iar altă n-au nimică" [14].

În originalul grec, textul este mult mai dezvoltat: „Toate aceste obiceiuri le țin egiptenii care locuiesc mai sus de lacuri. Cei așezați în ținutul mlăștinos au aceleași datini, ca și ceilalți egipteni, printre altele, fiecare trăiește cu cîte o singură femeie ca și elenii. Totuși, pentru înlesnirea traiului zilnic, și-au găsit și alte mijloace: cînd fluviul crește și înecă cîmpiile, din apă cresc nenumărați crini cărora egiptenii le zic lotuși. După ce îi culeg, îi usucă la soare și pe urmă, pisîndu-le miezul, care seamănă cu măciulia macului, fac din el un fel de pîine pe care o coc la foc. Bună de mîncat e și rădăcina acestui lotus, care de obicei este dulce, rotundă, mare cît un măr. Mai este și un alt soi de crini asemănători cu trandafirii; aceștia cresc tot în fluviu. Rodul lor, care se aseamănă foarte mult cu fagurele de viespi, crește pe o altă tulpină, ieșită din rădăcină. În fruct se fac o sumedenie de semințe cît sîmburele de măslină, care se pot mînca și crude și uscate. Papirusului care încolțește în fiecare an, smuls din mlaștină, i se taie partea de sus pentru alte întrebuințări, iar partea de jos, care a rămas cam de un cot, o mănîncă crudă sau o vînd. Cei care vor să-l facă și mai bun la mîncat, îl coc mai întîi într-un cuptor încins și așa îl mănîncă. Unii locuitori trăiesc numai cu pești, pe care îi prind, le scot măruntaiele, îi usucă la soare și apoi îi mănîncă uscați". În acest paragraf, autorul a sacrificat cea mai importantă parte din text, mulțumindu-se cu generalități, arătîndu-ne că egiptenii trăiesc rău și că hrana lor este papura și peștele (vezi traducerea Piatkowski-Vanț, Ed. științifică, București, 1961, p. 170—171).

În aceeași carte, paragraful 182 este redus numai la două rînduri, și anume la rîndurile lui finale: „Acesta Amasis întâi a supus Chiprosul și l-au făcut să dia bir, mai nainte decât toți oamenii".

Textul original vorbește pe larg despre prinoasele trimise de Amasis în Elada și completează datele cu privire la Amasis cuprinse în paragrafele precedente. Iată cuprinsul acestui ultim paragraf: „Amasis a trimis prinoase și în Ellada. La Cyrene, o statuie de aur a Athenei și un chip zugrăvit înfățișîndu-l chiar pe el; Athenei din Lindos îi închină două statui de piatră și un pieptar de in, vrednic de văzut; pe de altă parte, la Samos (trimise) pentru Hera două statui de lemn ce-l înfățișau tot pe el, care mai stăteau încă și pe vremea mea în templul cel mare, în dosul ușilor. Samosului i-a făcut aceste daruri în urma prieteniei ce-l lega de Policrates, fiul lui Aciskes; Lindosului nu din vreo legătură de prietenie, ci pentru că se spunea că templul Athenei din Lindos a fost ctitorit de fiicele lui Danaos, care s-au oprit pe țărmul acesta când au fugit de fiii lui Aegyptos. Iată prinoasele închinate de Amasis. El a fost cel dintîi cuceritor al Ciprului și primul care a silit pe ciprioți să-i plătească tribut" [15].

În cartea a III-a, paragraful 60 este de asemenea prescurtat dar într-o măsură redusă. În acest paragraf, Herodot zăbovește asupra descrierii a trei construcții vestite aflate în insula Samos: un tunel-conductă, săpat

[14] Vezi traducerea Coșula, p. 117.
[15] Vezi trad. Herodot, Piatkowski-Vanț, Ed. Științifică, București, 1961, p. 213.

într-un munte, un dig apărător al portului şi un templu uriaş. Traducătorul nu consideră necesar să arate că tunelul a fost făurit de arhitectul Eupalinos din Megara, fiul lui Naustrophos. De asemenea nu crede necesar să zăbovească asupra lui Roicos, constructorul templului din Samos (templu cunoscut sub numele de Heraion). După acelaşi procedeu, autorul traducerii renunţă la paragraful 117 interesant prin datele privitoare la *Ciprii*, poem cuprinzînd evenimentele care s-au petrecut de la plecarea grecilor la Troia, pînă la retragerea din luptă a lui Ahile. Ţinînd seama de aceste procedee, am putea trage concluzia că autorul traducerii şi-a concentrat atenţia asupra faptelor de răsunet, evitîndu-le pe cele care cereau anumite cunoştinţe :

„60. Şi mult [am] lungit cuvînt[ul] pentru Sami. Întăi pentru căci au trii lucruri mari dintru Greci : au săpat un munte de 150 stănj[ăni] de adănc, iar de lung 700 de stănj[ăni], iar de lat de opt picioari. Şi dintru acesta, iarăşi, altă săpătură, de vro 20 de coţi, pre unde vine apa, şi dă prin budăi, şi vine în cetate apa dintru un izvor mari ; care lucru cu mare meşteşug era adusă. A doă, au năsăpit Maria, adăncă fiind de vreo 20 stănj[ăni], şi de lungă ca de vreo 100 stănj[ăni]. Şi, a triia, au biserică care iaste mai mare decăt toate căte am văzut noi. Pentru acestea lucruri mai mult am lungit cuvăntul pentru Sami" (Herodotul de la Coşula, p. 169—170).

Iată şi traducerea integrală a paragrafului :

„Dacă m-am întins mai mult decît ar fi trebuit asupra samienilor, am făcut-o pentru că ei au săvîrşit trei din cele mai mari lucrări făcute cîndva de eleni. Într-un munte înalt de 150 de orgyii, au săpat, începînd de la poalele muntelui, un tunel cu două guri. Tunelul are în lungime şapte stadii, este înalt şi lat de opt picioare. De-a lungul întregului tunel e săpat un alt şanţ, adînc de douăzeci de coţi şi lat de trei picioare ; pe calea aceasta, prin nişte ţevi, se aduce pînă la oraş apă curgătoare de la o fîntînă bogată în izvoare. Tunelul a fost făcut de arhitectul Eupalinos din Megara, fiul lui Naustrophos. Aceasta este însă numai una din cele trei lucrări ; cea de-a doua este un dig înaintînd în mare în jurul portului, cu o adîncime de douăzeci de orgyii şi o lungime de mai bine de două stadii ; cea de-a treia este un templu, cel mai mare din toate cîte le-am văzut vreodată ; cel dintîi arhitect al acestei clădiri a fost un localnic, Rhoicos, fiul lui Phileus. Din pricina acestor lucrări m-am întins ceva mai mult asupra samienilor (v. Herodot, trad. citată, p. 252).

În ceea ce priveşte versurile incluse în Herodot, traducătorul a socotit nimerit să le parafrazeze, condensîndu-le chiar. Dăm ca exemplu paragraful 116 din cartea a II-a :

116—117. „Pentru Elena această poveste mi-au spus popii. Iar şi Omiros încă îşi aduce aminte de acesta lucru, zicăndu într-acesta chip, cum era acolo hainile înpistriti ale lui Alexandru, care le-au adus de la Sidoniia, căndu aducè pre Elena di pre Marea cè largă. Şi la Odisiia iarăş, zice, ca „acele erbi avia Elena carile i-au fost dat a Thonei fimeia, Polidamna, de la Misir, multe erbe bune, multe şi răle". Şi Menelau iarăş zice cum „la Eghipet le-au oprit jărtvile, nefăcăndu bozilor". Între acestea cuvinte să arată cum au ştiut rătăcirea lui Alixandru de la Eghipt. Pen-

tru că Siriea cu Eghipt[ul] iaste într-un hotar, iar Finichiei, cărora iaste Sidonul, la Siriia lăcuesc". (Trad. Coşula, p. 123—4). Traducerea integrală a textului este următoarea: „Aşa a ajuns — după spusele preoţilor — Elena la curtea lui Proteus. Pare-mi-se că şi Homer ştia de această legendă, dar cum nu era atît de potrivită pentru epopee, ca cea de care s-a slujit, a lăsat-o dinadins la o parte, arătînd totuşi că legenda aceasta o ştia şi el. E vădit că aşa stau lucrurile, deoarece el descrie în Iliada (şi nicăieri altundeva nu se dezminte) lunga pribegie a lui Alexandros, cum a fost dus el de valuri în altă parte, abătîndu-se din drum, împreună cu Elena, pe care o ducea cu sine, şi cum a ajuns în Sidonul Feniciei. De acest lucru se pomeneşte în locul unde e vorba de „Isprăvile lui Diomedes"; iată cum sună versurile:

[„Ea, după asta,-n cămara cu dulce miros se pogoară]
„Pînze o grămadă pe-acolo erau înflorate-n tot felul
„Lucrul de mîn-al femeilor sidoniene, pe care
„Paris acasă la el le-adusese de unde-i Sidonul,
„Cînd adusese aşijderi pe mare pe mîndra Elena
„Cea din părinte mărit".

Faptul e pomenit şi în Odiseea, în aceste versuri:

„Fiica lui Zeus avea deci astfel de leacuri grozave
„Fără de seamăn, pe care în dar Polydamna le-aduse,
„Soaţa lui Thonis, pe nume, venind din Egipt de departe,
„Unde ţărîna cea rodnică dă buruieni de tot felul,
„Unele vindecă boala, iar multe pe om îl omoară".

Iată versurile rostite de Menelaos către Telemahos:

„Zeii-n Egipt mă opriră, arzînd de dorinţa plecării,
„Pentru că am uitat să le-nalţ hecatombă întreagă".

Din aceste versuri se vede bine că Homer ştia despre trecerea lui Alexandros prin Egipt; Siria se învecinează cu Egiptul, iar fenicienii cărora le aparţine Sidonul, locuiesc în Siria" (Trad. Piatkowski-Vanţ, p. 180—1).

În acest paragraf traducătorul parafrazează v. 289 şi urm., din cîntul al VI-lea al *Iliadei* lui Homer; primele versuri din aristeia lui Diomed sînt chiar omise. Nu ne-am putea explica parafrazarea şi redarea în proză a versurilor decît dacă admitem că traducătorul nu avea darul poeziei.

În general, am putea vorbi despre o preferinţă mai mare a traducătorului pentru pasajele narative din Herodot decît pentru cele descriptive. Dăm ca exemplu „Povestirea lui Arion" din paragraful 23—24 al cărţii I:

23. „Iară Periandru era ficiorul lui Chipsel. Acesta adusă vestea mai sus ce zisăm lui Thrasivul. Şi era Domn la Corinthu şi zic Corintheni, şi mărturisesc şi Lezviei, cum în zilile acestuia să să fie făcut o minune foarte mare. Pe aceea vremi au fost un cobzaru foarte vestit şi făcătoru de viersuri, pre nume Arion, de la Methimni, cum să-l fi scos un dolfu din Mare viu.

24. Pentru că, lăcuind multă vremi la Periandru, să să fie poftit să margă pre Mare la Italica şi la Ţitilica. Deci, agonisind multă avuţie, vru iarăş să să întoarcă îndărăpt la Corinthu. Deci pre alţăi nu-i credè, iar de la Tarand a nămit iarăş Corintheni, să-l aducă într-o corabie. Iar, cănd

au fost la un loc pre Marea, ei au socotit să-l omoară pentru avuţie-i, şi, cunoscând el acesta lucru, le da banii, iar vieaţa să-i iarte; iar ei tot nu priimea. Iară îi zisără mai vărtos, au să sae în Mare, au l-or omorî, şi-l vor duce de-l vor îngropa la uscat. Şi, mirându-să ce va faci în vremea ce iaste aşă, [ceru] să-l lasă să stea de o margină şi să zică în cobuzu, cum iaste cu totul îmbrăcat, şi atunce va sări în Marea. Şi aşă ei, văzind cum va să zică, să dederă în mijlocul corabiei pentru ca să nu auză eposile lui. Iar el, îmbrăcându-să cu toate hainile, au stat la cărmă, şi au zis un epos, şi, sfârşind eposul, îndată au sărit în Marea, cu totul cum era — Deci ceea cu vasu'au mers la Corinth, iară pre acela l-au scos dulful la Tinar, fiind subt dînsu. Deci, eşind de acolo, au purces la Corinth, cum era cu hainile, şi, ajungând, i-au spus lui Pericandru povestea lui. Iară el nu l-au crezut, ce încă l-au pus la pază, şi au fost purtând şi grija corăbiei, când va nemeri. Deci, după ce veniră şi ei, îi chiamă Pericandru de-i întrebă pentru Arion ce ştiu. Iar ei ziseră că iaste viu sănătos în Italiea şi iaste avut la Taranda. Deci îndată scoasă pre Arion din închisoare şi-l adusă de faţă. Deci atunce nu mai putură nimică să mai răspunză. Acestea zic şi Corintheni şi Lezvi, şi iaste o pildă a lui Arion la Tinar, de aramo, un om nu mare pre un dulful" (Trad. Coşula, p. 11—12).

În redarea paragrafului 23 traducătorul a suprimat propoziţia „καὶ διθύραμβον πρῶτον ἀνθρώπων τῶν ἡμεῖς ἴδμεν ποιήσαντά τε καὶ ὀνομάσαντα καὶ διδάξαντα ἐν Κορίνθῳ" („cel dintîi, după cîte ştim, care a creat un ditiramb, compoziţie numită astfel de el şi înfăţişată în public la Corint"). În paragraful 24 omite pe πιστεύοντα οὐδαμοῖσι μᾶλλον ἢ Κορινθίοισι („neavînd în nimeni încredere decît în corinteni"); de asemenea intervertoşte ordinea în ἢ αὐτὸν διαχρᾶσθαί μιν, ὡς ἂν ταφῇς ἐν γῇ τύχῃ, ἢ ἐκπηδᾶν ἐς τὴν θάλασσαν τὴν ταχίστην. De asemenea a schimbat sensul în fraza Καὶ τοῖσι ἐσελθεῖν γὰρ ἡδονὴν εἰ μέλλοιεν ἀκούσεσθαι τοῦ ἀρίστου ἀνθρώπων ἀοιδοῦ, ἀναχωρῆσαι ἐκ τῆς πρύμνης ἐς μέσην νέα.

Cuprinsul ei în original este: „şi aceştia au fost pătrunşi de un sentiment de plăcere la gîndul că aveau să asculte pe cel mai dibaci cîntăreţ şi au plecat de la pupă spre mijlocul corăbiei". Bogăţia textului original a fost sacrificată de traducător, care se mulţumeşte cu „şi aşă ei, văzind cum va să zică, se dederă în mijlocul corabiei pentru ca să nu auză eposile lui" (Trad. Coşula, p. 11).

Un episod remarcabil prin frumuseţea redării este acela privitor la inelul lui Policrates:

39. „Iar, oştind Camvis asupra Eghiptului, făceră şi Laconii oaste asupra Samului şi a lui Policrat, feciorul lui Eacos (= Aiax), carile, rădicându-să, luă şi Samul. Şi, întăi, făcia trii părţi cetatea, cu fraţii lui, Pantagnot şi Siloson. După aceia, pre unul omoră, pre altul goni, şi luă singur Samul. Şi avu prieteşug acesta Policratis cu Amasis, Inpărat[ul] Eghiptului, luând daruri de la dănsul, trimiţîndu-i altile. Şi, pre scurtă vremi, faptile [= trebile] lui Policratis s-au adaos [= şi erau vestite] la Ioniia şi la toţi Grecii. Pentru căci, unde vria oşti, tot avia norocu. Şi avia catargi 100 şi 1000 de arcaşi. Şi prăda pre toţi. Nu mai alegè pre nimine, pentru că zicè că: „Priiatenului mai mult î[i] voi hărăzi dându-i ce i-am luat, decăt nedându-i nimică". Multe ostroavi luă, multe

cetăți și la uscat. Și pre Lezvii încă, agiutând, cu toți, Milisiilor, îi dobândi, carii, legați, au săpat tot șanțul pregiur Samos.

40. Și, având atâta norocu la toate, nu trecè să nu înțăliagă faptile lui, ci foarte Amasis au socotit să le ție toate. Și, tot sporindu-i nărocul înnainte, îi scrisă o carte Amasis lui Policratis, și trimisă la Samos. Amasis lui Policratis așa zicè: „Dulce lucru iaste a în[ță]legi pentru omul priiatin și iubit, cum iaste în nărocu bun. Iar mie, acest năroc al tău mare nu-mi placi, știind cum și Dumnăzău zavistuește. Și eu încă aș vrè, și pre cei ce iubăsc, încă așa, dintru une lucruri să fiu cu nărocu, iar într'altile încă să primejduesc, și așa să-mi petrecu viiața, cu premenire, să nu fiu pururea în nărocu. Pe[n]tru că nici pre un om n-am auzit carile n-au murit rău, dezrădăcinat, fiind nărocos pururea. Deci, tu să mă asculți pre mine și să faci așa pentru aceste nărocuri: Să cerci să afli ci ai lucru mai de folos și pentru carile te va duria inima mai tare, și să-l pierzi într'un locu undi nu-l vei mai afla. Iar, de nu ți să vor primeni norocirile, să faci cum te învăț eu".

41. Acesta lucru socotind Policratis cum bine îl învață Amasis, socoti, la care lucru, dintru odoarăle lui, pierzindu-l, îl va mai duria inima? Și, căutând, socoti, dintru toate, că avia un inel de aur și cu zmăragdu, carile era odor foarte bun, pentru că era zmăragdul săpat, făcut de Theodor Tileclis. Și socoti să piarză acesta, făcând într'acest chip: făcu o cătargă plină de oameni, și, mai apoi, eși pre Mare, departe, la luciu. Și, așa, înnainte [tu]turor, scoasă inelul, și-l aruncă în Marea. Și, așa, să întoarsă înnapoi, părându-i foarte rău.

42. Apoi, iarăși, i să mai tămplă într'acest chip: un om, păscari, prinzînd un pește mari și frumos, socoti cum să-l ducă lui Policratis daru. Și-l dusă la ușă, și zisă că-i îi voia să să înpreune cu Policratis. Și, intrând păscarul înlontrul, zisă: „O Înpărate, eu, acest pește prinzindu-l, nu socotii să-l ducu la tărg, măcar că sânt săracu, ci socotii cum de tine iaste vrednic și de Domniia ta. Pentru aceia și ție ți l-am adus". Și Policratis răspunsă, părându-i foarte bine: „Bine ai făcut, priiatene, și de dăori îți mulțămăsc: și pentru cuvânt, și pentru daru. Și te chiemu și la prânzu". Acestea cuvinte auzind păscarul, foarte cu bucurie să dusă acasă-și. Iar peștile, spintecându-l, aflară slugile lui în păntice pecetia aceia a lui Policratis. Și, dacă au văzut-o, foarte curând, cu bucurie, o dusă lui Policratis, și dând pecetia, zisără-i cum o aflară. Și, așa, luă și scrisă într'o carte tot acest lucru, și trimisă la Eghipt, lui Amasis.

43. Și, luând Amasis cartia, socoti cum nevoie iaste a scoati pre om dintru lucru ce iaste să-l pată și cum Policratis, la cel de apoi, nu va muri bine, fiind nărocos întru toate; pentru că și ce pierdu, încă află. Deci, socoti într'acest chip, și trimisă sol la Samis [16], la Policratis, pentru ca să strici prieteniia cu dânsul, și, de-i va veni primejdia lui Policratis, nefiindu-i priiaten lui Amasis, nu-i va păria nici un rău, de vremi ci nu-i va fi priiaten".

N-am exagerat spunînd că unele episoade sînt redate fidel. Un exemplu este prezentarea escortei regale din Cartea a VII-a, cuprinzînd paragrafele 40—41.

[16] Credem că s-a citit greșit „Samis", în loc de Samos.

40. „Şi, făcând acest lucru, trecia şi oastia; şi întâi, mergia' vitile şi încărcăturile, după aceia, oaste adunată, de tot felul, amesticată, din toate limbile, nu osăbită; acolo era mai mult de giumătate de oaste; acii era locu mult lăsat, şi nu se apropiia'aceştia cu Inpăratul, pentru că mergia' 1000 de Perşi călări, aleşi dintru toţi Perşii, cu suliţăle în gios, ţiindu-le cu ferăle spre pământ; după aceştiia, cai nisăi, ce să zicu svânţi, înpodobiţi foarte frumos, 10. Nisăi să chiamă, că iaste un cămpu la Midiia carile scoate cai mari, ce să chiamă „nisăi". Şi, după aceştiia 10 cai, carăta lui Diia (= Zeus) era făcută: o trăgia' opt cai albi, şi, după cai, era vezeteul, pedestru, de-i hăţuia, pentru că întru acest car nici un om nu să suia. După acesta era Xerxis Inpărat, într-o carătă, cu cai nisăi; şi era în car şi vezeteu Patiramfis, feciorul lui Otanis Persul.

41. Aşa eşia din Sardis Xerxis, şi eşia mutându-să din car în car, într'alt felu făcut. Şi, după dănsul, iarăşi Perşi, viteji aleşi, suliţaşi, 1000, ţiind suliţăle în sus aceştiia. După aceştiia altă mie de Perşi, călăreţi aleşi. Şi, după călărime, dintru ceialanţi Perşi aleşi 10.000. Aceştiia era' pedestri, şi, din aceştiia la suliţă avia' 1000 clopoţi de zur, pentru mănunchi, şi era' pregiur cei 9[000], iar cele noă [mii] avia' clopoţi de argint. Şi avia' clopoţi de aur şi ceia ci era' cu suliţăle în gios plecate; şi cei de pre lângă Xerxis avia' mere de aur în măn[i]. După aceştiia, era' 10 mii de călăreţi a' Perşilor, buni, şi după aceştiia era' vro 200 de stânj[âni], şi apoi celălant nărod de oaste amestecat".

Pe lîngă procedeul abrevierii, folosit în părţile descriptive, autorul modernizează textul, înlocuind vechile numiri geografice prin corespondentele lor moderne: Tirisul este Nistrul (p. 213) („... i-au îngropat pre tot nărodul tătărăsc lângă apa lui Tiris). (Nistrul iaste această apă)", Istrul este Dunărea („Dunăre iaste cu cinci guri", p. 222—38: Porato este Prutul („unul, întâi, ce-i zicu Tătarăi Prutul", p. 223); Avaros este redat prin Argeş („... şi altul Sireatul, Argeşul, Oltul şi Jiiul", p. 223).

Maiotis este Măiacul („Şi întâi făcură şanţi, făcând larg, începându-l din munţii Tavrului până la iazărul Măiacului", p. 210); Mysii sînt redaţi prin „bulgari" sau sîrbi („... nici a Bulgarilor şi a Teferilor, ce-au fost mai înte de Troada", p. 368); cartaginezii sînt numiţi Tunezi, Tunezlii („Deci, să toemiră Tirsinii şi Tunezlii...", p. 68). Numele insulei Hios este redat prin Sacîzul Sacîzanilor („Iară Militenilor nimirile dintru ţara Ionilor nu le agiuta, fără numai Sacăzani", p. 9—10).

În vederea unei lecturi curente, traducătorul în romîneşte al lui Herodot a căutat pentru dregătoriile antice termeni echivalenţi cunoscuţi pe vremea aceea, ca *domni* (...„trimiseră... Domnii Athinei pre Miltiad... ca să fie acolo domn", p. 324); *hatmani* („şi le era hatman Otanis a lui Amistrie, tatăl fimei lui Xerxis", p. 382); *stolnici* („... porunci pitarilor şi stolnicilor să-i grijască ospăţul", p. 498); *comişei* („Iară Darie avia un comişăl pre numi Ivaris", p. 182). O altă caracteristică constă în introducerea în textul herodoteic a unor explicaţii menite să-l facă mai accesibil. Cu privire la Chersonez, se dă următoarea explicaţie: „Acesta Hersonisos iaste de la Ţarigrad locul între Maria Niagră şi între cia Albă, până unde să lărgeşte". Democraţia o caracterizează în chipul următor: „Dimocraţie, adică să fie cu toţi cetăţeni mai mari, nu unul". Alteori traducerea

completează pe Herodot, lămurind atribuțiile zeilor elini. Glorificînd pe oamenii lui Leonidas, căzuți în lupta de la Termopile, spune următoarele: „Și așa cinste veșnică agonisind el și destoinicia Spartei nu se mai stinse, nici se va stinge".

Ceea ce conferă un caracter aparte traducerii lui Herodot este legătura care se face adesea între fapte și situații descrise de Herodot și stările sociale contemporane. Este o notă pe care o întîlnim și în cuprinsul altor opere, cum ar fi *Psaltirea* în versuri a lui Dosoftei sau *Alexandria*, romanul vieții lui Alexandru cel Mare.

Dragostea de patria cotropită și de poporul asuprit determină pe traducătorul Herodotului de la Coșula la reflecții ca cea care urmează: „Pentru că streinii caută stăpînului, iar nu țării" (p. 141, Trad. Coșula). Se străvede, din această răbufnire, ura împotriva turcilor, împotriva abuzurilor, a lipsei de scrupule a vizirilor, pașalelor și a altor demnitari. Traducerea Herodotului de la Coșula lasă să se vadă ura față de turci, mărturisindu-se și de data aceasta, ca la atîți alți scriitori, prezența unui viguros filon realist care străbate în toată literatura balcanică.

Cine este autorul traducerii? Cel dintîi Nicolae Iorga, cu prilejul tipăririi manuscrisului aflat la Coșula, a emis părerea că opera poate fi atribuită lui Eustratie sau Efstratie logofătul, omul de încredere al lui Vasile Lupu; pe acesta Miron Costin îl indică drept autor al cronicii în limba țării, scrisă înainte de Ureche. Atribuirea o făcea luînd în considerare activitatea culturală desfășurată de Eustratie, care dăduse la iveală traducerea „Nomocanonului" lui Manoil Malaxos, sub titlul „Pravilă aleasă", în 1632, „Tainele bisericești", în 1644, la „Trei Ierarhi", „Carte rămînească de învățătură de la pravilele împărătești și de la alții gîndite".

Cine era acest Efstratie? [17] Despre viața lui știm că între 1618—1629 era diac, că la 5 august 1631 Moise Vodă Movilă îi dăruia satul Pîrliți de la ținutul Sorocii, că nădejdile de parvenire ale cărturarului nostru au fost risipite din pricina eșecului lui Moise Vodă Movilă. El figurează în diferite documente, cumpărînd și vînzînd, primind și făcînd daruri. Opinia lui N. Iorga a fost combătută de Const. A. Stoide, care susținea că Efstratie nu era un cunoscător al limbii grecești vechi [18]. Constantin Giurescu adoptă aceeași atitudine [19]. G. Pascu considera ca traducător pe spătarul Nicolae Milescu, pe motiv că era un cărturar format în Occident [20]. Haralamb Mihăescu, care, alături de Vasile Bogrea, a cercetat

[17] Efstratie este amintit în următoarele documente: într-un uric al lui Radu Mihnea din 2 martie 1618, prin care acesta din urmă întărește vornicului Dumitru Goia cumpărături făcute în Săndrești pe Bistrița de la giupîneasa și copiii lui Bărboi, biv-vel vornic. La rîndul său, Ursu Bărboi cumpărase aceste părți din Săndrești, ne spune uricul, de la Bran comis și Istratie diac. Un document dat cu doi ani mai tîrziu arată pe Efstratie ca logofăt. În fine, există și un al treilea document, din 5 august 1631, din care reiese că Moise Vodă Movilă îi dăruia lui Efstratie logofătul al treilea satul Pîrliți din ținutul Sorocii. V. Const. A. Stoide, în Arhiva-Iași, 1933, nr. 3—4, p. 123—127; v. și Arhiva, 1934, nr. 1—2. Titlul articolelor este: *Contribuții la biografia lui Efstratie logofătul.*

[18] Constantin A. Stoide, *Contribuții la biografia lui Efstratie logofătul*, în Arhiva, 1933, p. 123—7 și Arhiva, 1934, nr 1—2.

[19] Buletinul Comisiei istorice, 1916, p. 112.

[20] G. Pascu, *Istoria literaturii române în sec. XVII*, p. 28.

limba traducerii lui Herodot, crede că ar putea fi mai degrabă atribuită unui boier talentat din nordul Moldovei, cunoscător al limbii grecești [21].

Problema rămîne încă deschisă. Noi înclinăm să credem că traducerea romînească este opera unui cleric, care va fi slujit fie la Coșula, fie la vreunul din schiturile apropiate ca Oneaga, Delenii, Sf. Nicolae. Nu trebuie uitat faptul că mănăstirea a fost administrată de-a lungul vremii de unii clerici luminați, care aveau legături cu Polonia și cu Sf. Munte. Tradiția s-a păstrat și pentru timpul mai apropiat de noi, cînd găsim ca stareț al lăcașului pe Iacint Iurașcu (1886—1887), unchiul poetului Mihail Eminescu [22].

Drept concluzii la acest studiu al nostru reținem următoarele:

a) Textul lui Herodot a fost tradus din greaca veche în neogreacă de un cărturar grec, poate chiar pe timpul asediului Cretei, și apoi a fost transportat de un cretan din rîndul acelora care au părăsit insula, îndreptîndu-se spre Constantinopol. Cunoscător al mai multor limbi, ca toți grecii insulari, va fi venit ulterior în suita vreunui domn în țara noastră.

b) În ceea ce privește traducătorul în romînește, înclinăm să credem că a fost un monah, așa cum de altfel s-a păstrat tradiția la mănăstirea Coșula.

c) În ceea ce privește reflecțiile și apropierile la stările sociale, credem că le-a putut face deopotrivă traducătorul în neogreacă cît și traducătorul romîn.

d) Timpul în care s-a făcut traducerea în romînește este începutul secolului al XVIII-lea.

e) Opera aceasta, făurită sub impulsul ideilor Renașterii, nu trebuie privită numai ca o primă tălmăcire a unei opere clasice de netăgăduită valoare, dar și ca o oglindire a luptei duse de cele două popoare balcanice, poporul romîn și cel grec, pentru a scutura un jug asupritor.

Traducerea acestei lucrări în romînește este nu numai un eveniment cultural, ci și unul politic-social, a cărui importanță n-a fost pînă acum scoasă în evidență.

À PROPOS DE LA PREMIÈRE TRADUCTION ROUMAINE D'HÉRODOTE

RÉSUMÉ

La première traduction roumaine d'Hérodote a été découverte en 1908, au monastère de Coșula (Botoșani) par Nicolas Iorga et publiée à Vălenii de Munte en 1909. Elle présente beaucoup d'abréviations, de localisations et d'interventions. Le texte primitif ne fut pas l'original grec, mais une traduction néo-grecque faite dans un but de vulgarisation. Ce

[21] Haralamb Mihăescu, *Cea mai veche traducere romînească a lui Herodot*, în Arhiva, 1936, p. 105—111.

[22] Informația o deținem de la preotul Theodor Mihai, actual paroh al bisericii.

genre de traductions des classiques grecs ont été conçues par les savants grecs réfugiés en Occident après la chute du Constantinople.

Le promoteur de cette série de traductions destinées à soutenir la cause tragique du peuple grec a été Nicolaos Sofianos, qui manifestait son activité dans l'importante colonie grecque de Venise. C'est ainsi que cette traduction importée chez nous fut traduite à nouveau dans une belle langue roumaine.

UN EXEMPLE DE STYLE INDIRECT LIBRE EN LATIN

PAR

I. FISCHER

Le problème est connu ; il a déjà pris sa place dans les manuels [1] et il n'est plus opportun de reproduire les données du débat qui a opposé A.-C. Juret, qui, le premier, a cru reconnaître en latin le phénomène décrit particulièrement par Marguerite Lips (*Le style indirect libre*, Paris, 1924) [2], à J. Bayet [3].

Nous apporterons ci-dessous un passage qui confirme les vues de J. Bayet (l'indice formel du style indirect libre est l'imparfait de l'indicatif) et qui présente en outre l'avantage de ne pouvoir être considéré que très difficilement comme une « narration pure » [4].

C'est un texte d'Aulu-Gelle (XVIII, 4, 5). Le grammairien Sulpice Apollinaire feint de ne pas savoir s'il y a une différence entre la signification de *stolidus* et de *uanus*, qui paraissent opposés dans un texte de Salluste et ne le sont pas dans le langage courant ; il demande la solution du problème à un prétendu spécialiste dans l'interprétation de Salluste :

Quaesitum ergo ex se Apollinaris neque id se dissoluere potuisse adseuerabat, quid esset 'uanior' et quid 'stolidior', quoniam Sallustius sic ea separasse atque opposuisse inter se uideretur, tamquam diuersa ac dissimilia nec eiusdem utraque uitii forent, ac propterea petebat *uti se doceret significationes utriusque uocis et origines.*

« A en croire Apollinaire, on lui aurait demandé ce que signifiaient *uanior* et *stolidior*, et il n'aurait pas su résoudre la difficulté : Salluste en effet semble les distinguer, les opposer, comme s'ils étaient radicalement

---

[1] Cf. J. Cousin, *Évolution et structure de la langue latine*, Paris, 1944, p. 86—87 ; A. Ernout — F. Thomas, *Syntaxe latine*[2], Paris, 1964, p. 434—435.

[2] A.-C. Juret, *Le style indirect libre en latin*, dans les *Mélanges Vendryes*, p. 199—201.

[3] J. Bayet, *Le style indirect libre en latin*, RPh, V, 1931, p. 326—342, et VI, 1932, p. 5—23. Réplique de A.-C. Juret, *Réflexions sur le style indirect libre*, RPh, XII, 1938, p. 163—167.

[4] L'expression appartient à A.-C. Juret, qui l'emploie, dans sa réplique, en discutant les exemples présentés par J. Bayet.

différents, comme s'ils n'étaient pas des synonymes désignant un même défaut ; aussi demandait-il qu'on lui expliquât le sens des deux mots et leur origine ». (Traduction M. Mignon, Paris, Garnier, 1934).

Le texte débute par un court fragment en style indirect, subordonné au verbe declarandi *adseuerabat*, appartenant à la narration d'Aulu-Gelle. Mais il est évident que *petebat* fait partie de la question posée par Sulpice Apollinaire : « c'est pour cela que *je demande* que tu m'expliques le sens des deux mots et leur origine ».

Nous sommes donc en présence d'un spécimen clair de style indirect libre : l'énoncé est reproduit sans être formellement subordonné à un verbe declarandi.

К ВОПРОСУ О ПРИНЦИПАХ ВЫДЕЛЕНИЯ ЧАСТЕЙ РЕЧИ У ДИОНИСИЯ ФРАКИЙЦА

ВЛ. В. КАРАКУЛАКОВ
(Душанбе, СССР)

Восьмичленная александрийская система „частей речи" (μέρη τοῦ λόγου) (ὄνομα „имя", ῥῆμα „глагол", μετοχή „причастие", ἄρθρον „член", ἀντωνυμία „местоимение", πρόθεσις „предлог", ἐπίρρημα „наречие", σύνδεσμος „союз"), зафиксированная в учебнике Дионисия Фракийца [1], отражает различие принципиальных исходных позиций „александрийцев" и стоиков в области грамматического исследования языка. У александрийских грамматиков, с самого начала посвятивших себя филологическому толкованию древних, в первую очередь гомеровских, текстов, в отличие от стоиков, на первом плане оказывается „слово" (λέξις), а не „предложение" (λόγος). Отсюда большее внимание к внешним специфическим языковым особенностям, отсюда определения частей речи, учитывающие не только семантический момент, но в равной мере и морфологический, а в ряде случаев и синтаксический.

Так, в определении *имени* в равной мере учитываются морфологический и семантический моменты („склоняемая часть речи, обозначающая тело или вещь, тело — например, *камень*; вещь — например, *воспитание*")[2]; морфологический и синтаксический моменты сочетаются в определении наречия: „несклоняемая часть речи, высказываемая о глаголе или прибавляемая к глаголу")[3] и члена („склоняемая часть, стоящая впереди и позади склоняемых имен")[4]; как показывают приведенные Дионисием примеры, к „члену" относятся как артикль, так и очень близкое к нему по форме относительное местоимение; сюда же, по всей вероятности, относится и указательное местоимение, которое нигде не фигурирует у

[1] Dion. Thrac., § I, p. 23, 1—3 Uhl. Авторство этой классификации некоторыми источниками приписывается Аристарху (напр., Quintil., *Inst. orat.*, I, 4, 20).

[2] Dion. Thrac., § 12 (14 b), p. 24. 3—6 Uhl.: μέρος λόγου πτωτικόν, σῶμα ἢ πρᾶγμα σημαῖνον...

[3] Dion. Thrac., § 19, (24 b), p. 72, 4—5 Uhl.: μέρος λόγου ἄκλιτον, κατὰ ῥήματος λεγόμενον ἢ ἐπιλεγόμενον ῥήματι...

[4] Dion. Thrac., § 16 (20 b), p. 61, 1—3 Uhl.: μέρος λόγου πτωτικόν, προτασσόμενον † καὶ ὑποτασσόμενον τῆς κλίσεως τῶν ὀνομάτων...

Дионисия [5], но несомненно, могло рассматриваться им как „производный" член[6]. Что касается наречий, то их насчитывается у Дионисия 26 видов, из которых, по сути дела, наречиями являются лишь около половины; остальные — это междометия, различные частицы и т.п.[7].

Причастие в качестве самостоятельной части речи впервые выделяется александрийскими грамматиками именно на основе морфологических показателей („слово причастное к особенностям и глаголов и имен. Акциденции причастия — те же самые, что у имени и глагола, кроме лиц и наклонений")[8].

В более древнем определении глагола, восстановленом Улигом, восходящем к самому Дионисию Фракийцу, морфологический момент сочетался с синтаксическим („беспадежное слово, означающее предикат")[9]; в более позднем определении, встречающемся в тексте Дионисия, упор делается на морфологические моменты („беспадежное слово, принимающее времена, лица и числа и представляющее действие или страдание")[10].

Местоимение понимается Дионисием Фракийцем очень узко („слово, употребляемое вместо имени, показывающее определенные лица")[11]; оно охватывает только личные (несомненно, с включением сюда возвратных) и притяжательные местоимения, причем первые рассматриваются как „простые" (ἁπλά), вторые — как „производные" (σύνθετα) [12]. Что касается вопросительных, неопределенных и соотносительных местоимений, то они рассматриваются как „виды" имени: вопросительное — ὄνομα ἐρωτηματικόν[13], неопределенное — ὄνομα ἀόριστον[14], соотносительное (такой — τοιοῦτος, столький — τοσοῦτος, столь большой — τηλικοῦτος) — ὄνομα ἀναφορικόν[15].

---

[5] A. Traglia, *La sistemazione grammaticale in Dionisio Trace* (Studi classici e orientali, V, Pisa, 1956), стр. 66.

[6] Член — ὁ, ἡ, τό, указательное местоимение — ὅδε, ἥδε, τόδε. Ср. рассмотрение у Дионисия личных местоимений — как простых, притяжательных — как производных (§ 17, (21 et 22b) p. 68, 1—2 Uhl.).

[7] Ср. с πανδέκτης поздних стоиков.

[8] Dion. Thrac., 15 § (19 b), p. 60, 1—3 Uhl.: λέξις μετέχουσα τῆς τῶν ῥημάτων καὶ τῆς τῶν ὀνομάτων ἰδιότητος. Παρέπεται δὲ αὐτῇ ταῦτα ἃ καὶ τῷ ὀνόματι καὶ τῷ ῥήματι δίχα προσώπων τε καὶ ἐγκλίσεων.

[9] Dion. Thrac., p. XC Uhl.: λέξις ἄπτωτος κατηγόρημα σημαίνουσα.

[10] Dion. Thrac., § 13 (15 b), p. 46, 4—5 Uhl.: λέξις ἄπτωτος, ἐπιδεκτικὴ χρόνων τε καὶ προσώπων καὶ ἀριθμῶν, ἐνεργειαν ἢ πάθος παραστᾶσα. Определение глагола как „беспадежного" слова показывает, что стоическое понимание πτῶσις (падеж) как акциденции только имени было успешно Дионисием Фракийцем.

[11] Dion. Thrac., § 17 (21 et 22 b), p. 63, 1—2 Uhl.: λέξις ἀντὶ ὀνόματος παραλαμβανομένη, προσώπων ὡρισμένων δηλωτική.

[12] Dion. Thrac., § 17 (21 et 22 b), p. 68, 1—2 Uhl.

[13] Dion. Thrac., § 12 (14 b), p. 39, 1—2 Uhl.

[14] Там же, p. 39, 3—4 Uhl.

[15] Там же, p. 40, 1—3 Uhl.

Служебные, неизменяемые части речи определяются с точки зрения синтаксической, по их роли в предложении (или словосочетании). Предлог — это „слово, стоящее перед всеми частями речи и в составе слова и в составе предложения"[16], а союз — „слово, связывающее мысль в определенном порядке и показывающее пробелы в выражении мысли"[17]; при этом в число союзов включается и ряд частиц, присущих, главным образом, гомеровскому языку („восполняющие союзы" — σύνδεσμοι παραπληρωματικοί).

В ряде грамматических вопросов ясно ощущается полемическая направленность „александрийских" установок по отношению к позициям, занимаемым стоиками. В классификации частей речи это наиболее ярко проявляется в рассмотрении имени собственного (ὄνομα κύριον)[18] и имени нарицательного (ὄνομα προσηγορικόν) как двух „видов" (εἴδη) одной части речи — имени (ὄνομα), а не как двух самостоятельных частей речи[19].

У Дионисия Фракийца в конце перечня частей речи подчеркивается, что „*нарицание*, как вид, подчинено имени"[20]. Полемизируя по этому вопросу со стоиками, он определяет имя собственное как „вид", обозначающий „особую сущность" (ἰδία οὐσία), а имя нарицательное — как „вид", обозначающий „общую сущность" (κοινὴ οὐσία)[21], повторяя почти дословно определения Диогена Вавилонского. Однако, знаменательно, что будучи вынужденным пользоваться философской категориальной аргументацией, Дионисий Фракиец отказывается от специфически стоического термина ποιότης (качественно определенная субстанция), предпочитая аристотелевский термин οὐσία (сущность)[22], и рассматривает собственные и нарицательные имена как соответствия двум ступеням аристотелевской „сущности" — „первой сущности" (πρώτη οὐσία), имманентному конкретной вещи непосредственному

---

[16] Dion. Thrac., § 18, (23 b), p. 70, 1—2 Uhl.: λέξις προτιθεμένη πάντων τῶν τοῦ λόγου μερῶν ἔν τε συνθέσει καὶ συντάξει. Принимаемый нами русский перевод терминов σύνθεσις и σύνταξις принадлежит А. И. Доватуру (Сборник „Античные теории языка и стиля", Москва-Ленинград, 1936, стр. 134).

[17] Dion. Thrac., § 20 (25 b), p. 86, 2—4 Uhl.: λέξις συνδέουσα διάνοιαν μετὰ τάξεως καὶ τὸ τῆς ἑρμηνείας κεχηνὸς δηλοῦσα.

[18] Выражение „κύριον ὄνομα" первоначально возникает как стилистический термин и служит для обозначения *прямого значения слова*. Он встречается в этом значении, как правило, у риторов (впервые у Ликимния — Radermacher 2, *Hermias in Plat. Phaedr.*, p. 239, 12 [p. 192 Ast.], а также в ранней поэтике, в частности у Аристотеля (*Поэтика*, 21, 475b 1 и др.). См. подробнее о проникновении ранней стилистической и поэтической терминологии в область грамматики, H. Koller, *Die Anfangsgründe der griechischen Grammatik* (Glotta, v. 37, 1958, № 1—2, стр. 5—40).

[19] Причем это лишь два среди 24 „видов" имен, насчитывающихся у Дионисия Фракийца.

[20] Dion. Thrac., § 11, (12 et 13 b), p. 23, 3 Uhl.: ἡ γὰρ προσηγορία τῷ ὀνόματι ὑποβέβληται.

[21] Dion. Thrac., § 12 (14 b), p. 33, 6—34, 2 Uhl.

[22] A. Traglia, ук. соч., стр. 66; ср. Varro, *De lingua Latina*, Buch VIII erklärt von H. Dahlmann, Berlin, 1940 (Hermes, Einzelschriften, Hf. 7), стр. 125.

индивидуальному бытию, единичному и неделимому, и ,,второй сущности'' (δευτέρα οὐσία), выражающей не индивидуальное бытие, а роды и виды[23].

[23] Что это именно так, свидетельствует определение имени собственного и нарицательного у Теодора Газы (XV в.), представляющее собой почти дословное повторение определения Дионисия (причем совпадают и три из четырех приведенных примеров), однако с заменой дионисовых гибридных формулировок ,,особая сущность'' и ,,общая сущность'', (возникших, видимо, под влиянием терминологии Диогена Вавилонского), четкими аристотелевскими — ,,первая сущность'' и ,,вторая сущность'' (Γραμματικὴ εἰσαγωγή. 1495, стр. 521). Cf. G. F. Schoemann, *Die Lehre von den Redetheilen nach den Alten*. Berlin. 1862, стр. 81—82.

UN FRAGMENT INEDIT AL HOTĂRNICIEI LUI LABERIUS MAXIMUS

(SEG I 329)

DE

D. M. PIPPIDI

Cum e îndeobște știut, importantul document epigrafic cunoscut sub numele de „Hotărnicia consularului Laberius Maximus" (în grecește : Ὁροθεσία Λαβερίου Μαξίμου ὑπατικοῦ), a fost descoperit în cea dintîi campanie de săpături întreprinse la Histria, în vara 1914, în două exemplare grav mutilate, dar în locuri diferite și în măsuri inegale.

Unul din ele, convențional indicat cu sigla B, e săpat pe o piatră tare și — cu mici stricăciuni pricinuite de transportarea în Muzeul șantierului, unde poartă numărul de inventar 2 — se găsește și astăzi în starea de acum cincizeci de ani. A fost editat de Vasile Pârvan în *Histria IV*, nr. 16 [1], apoi — după corecțiuni extrem de importante aduse textului de Adolf Wilhelm [2] și Hermann Dessau [3], respectiv în 1922 și 1926 — reeditat și comentat de mine în *Dacia*, N.S. II, 1958, p. 227—247 [4].

Al doilea exemplar, obișnuit cunoscut ca A (Muz. Histria, inv. nr. 3), a fost săpat pe o piatră nisipoasă, extrem de friabilă : grav avariat încă de la descoperire, e acum complet distrus, din întreaga-i suprafață scrisă păstrîndu-se abia vagi urme de litere. Descrierea blocului, făcută de Pârvan la scurtă vreme după descoperire, sună precum urmează : „În placajul curtinei *i*, lîngă turnul II, se află, cu fața la aer, culcat pe dreapta,

---

[1] = ARMSI, XXXVIII, 1916, p. 558—593.

[2] Anzeiger Akad. Wien, 1922, nr. XV—XVIII, p. 36 urm. (= SEG I 329).

[3] ÖJh, XXIII, 1926, Beibl. 345—358, Cf. R. Journet, *Istros*, I, 1934, p. 150—151, urmat de Radu Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, Bucarest, 1938, p. 117, ale căror rezerve față de încheierile lui Dessau mi se par cu totul neîntemeiate.

[4] Studiu retipărit acum în *Epigraphische Beiträge zur Geschichte Histrias in hellenistischer und römischer Zeit*, Berlin, 1962, p. 133—153 (în cele ce urmează : *Epigraphische Beiträge...*).

un cip de piatră nisipoasă, înalt de 1,55 și lat de 0,56 m, foarte rău stricat de umezeală, coșcovit tare și avînd lipsă mari așchii din fața scrisă; toate aceste împrejurări fac foarte grea cetirea documentului, din care nu mai avem sus decît cîteva litere de text latin și apoi, dedesupt, mari fragmente de text grec. Literele sînt înalte de 0,015 m; ligaturile sînt extraordinar de numeroase și bogate" [5].

Lăsînd la o parte alte amănunte, care n-au să ne intereseze astăzi, reținem indicația că la data cînd a fost editată, în 1916, inscripția se găsea încastrată în zidul de incintă: Pârvan nu i-a putut deci examina decît o față și — de bună seamă pentru că întreg textul exemplarului B e săpat pe o singură latură a blocului paralelipipedic — nu pare să fi bănuit măcar că textul de pe fața principală a exemplarului A a putut fi gravat în continuare pe o altă față a pietrei. Lucrul e cu atît mai surprinzător cu cît, cum se poate înțelege din desenul și fotografia pomenite înainte, textul citibil în momentul descoperirii pe fața principală a exemplarului A se oprea la r. 60 al celui săpat pe fața principală a exemplarului B, care numără în totul 72 de rînduri. Era ușor de bănuit, în aceste condiții, că — fiind vorba de reproduceri ale aceluiași document oficial, interesînd în cel mai înalt grad cetatea și pe cetățeni — o copie nu putea fi mai puțin completă decît alta. Și totuși, întrucît controlul nu era posibil cîtă vreme blocul se găsea zidit, Pârvan s-a resemnat în fața inevitabilului și, acceptînd ceea ce-i oferea întîmplarea, s-a mulțumit să editeze — cu unele lecțiuni interesante împrumutate exemplarului A — *singur textul exemplarului B*, atît cît supraviețuiește.

Blocul n-avea să rămînă însă neclintit în locul unde fusese descoperit. La o dată ce nu se poate preciza (cu multă probabilitate după moartea timpurie a descoperitorului Histriei) a fost scos din placajul curtinei *i* și transportat în Muzeu, unde se găsea expus în 1949, anul reluării săpăturilor de actuala echipă de cercetători ai Institutului de arheologie al Academiei R.P.R. Din păcate, grav vătămată din momentul descoperirii, piatra a continuat să se descompună sub acțiunea agenților atmosferici în așa măsură încît, reeditînd documentul în 1958, mi-a fost cu neputință să procedez la un examen amănunțit și a trebuit să mă mulțumesc cu facsimilul publicat de Pârvan, opera excelentului desenator care a fost Dionisie Pecurariu (fig. 1).

Povestea textului *Hotărniciei* nu se sfîrșește însă aci. În momentul cînd a fost scos din zid pentru a i se da așezarea actuală, blocul a putut fi — în sfîrșit — cercetat pe toate părțile. S-a constatat atunci că scrisul de pe fața principală continua pe una din fețele laterale, și tot atunci sau poate ceva mai tîrziu bucata de text neînregistrată de Pârvan a fost fotografiată în condiții relativ bune. Printr-o întîmplare fericită, o copie a fotografiei mi-a ajuns de curînd în mînă, și astfel mă găsesc în situația de a face cunoscut — în completarea ediției din 1958 — un fragment inedit al faimosului document, din păcate un fragment inform, grav avariat, ale cărui lecțiuni noi nu-s de natură să schimbe informațiile din textul cunoscut,

[5] *Histria IV*, p. 556.

dar care cu multă probabilitate vor putea fi cîndva valorificate pe temeiul unor descoperiri viitoare.

Înainte de a încheia cu aceste deslușiri preliminare, amintesc că din punctul de vedere al modului de redactare Hotărnicia lui Laberius Maximus e un decret al acestui guvernator al Moesiei Inferioare, cu data 25 octombrie anul 100 e.n., prin care se fixau limitele teritoriului Histriei, cu scopul de a curma neînțelegerile ivite între locuitorii cetății scutite de dări și concesionarul veniturilor „vămii malului trac" (în latinește: *publicum portori ripae Thraciae*). Decretul e redactat în limba latină și — în exemplarul mai bine conservat al documentului — ocupă primele opt rînduri, după care urmează mai multe scrisori în limba greacă, emanînd de la o seamă de guvernatori ai Moesiei din veacul I e.n., în legătură cu aceeași problemă a imunităților fiscale acordate cetății. Ceea ce se citește de la r. 61 înainte în exemplarul B (63 și urm. în exemplarul A) reprezintă începutul așa-numitei *subscriptio*, formula de întărire a textului săpat pe piatră, care garantează exactitatea copiei și precizează natura actului astfel dat publicității. Partea conservată din *subscriptio* se întinde în exemplarul B pînă la r. 72 (fig. 2); în exemplarul A, în schimb, cum rezultă din fotografia pe care o reproduc (fig. 3), ajunge pînă la r. 84 (din păcate, în condiții lamentabile), fără ca vreun

Fig. 1: Hotărnicia lui Laberius Maximus, exemplarul A (desen de D. Pecurariu)

amănunt să lase a se înțelege că se sfîrșea aci. În cele ce urmează redau textul păstrat al subscripției după exemplarul A (inclusiv rîndurile cunoscute din B) cu întregirile acceptate de editorii anteriori, acolo unde starea de conservare a textului îngăduia conjecturi plauzibile.

63 [*Exemplum epistulae Mari L*]*aberi M*[*a*]*xi*[*m*]*i l*[*eg*(*ati*) *Aug*(*usti*)]
[*pr*(*o*) *pr*(*aetore*) *Imp*(*eratore*) *Caes*(*are*) *T*]*raian*<*o*>
G[*ermanico III Iulio Fron*-]
65 [*tino III co*(*n*)*s*(*ulibus*) *V*]*III kal*(*endas*) [*No*]*uembres. Descriptum*
[*et recognit*]*um factum ex com*[*m*(*entariis*) *Mari Laberi*]
[*Maximi*]*leg*(*ati*) *Aug*(*usti*) *pr*(*o*) *pr*(*aetore*) *permi*[*ttente Fabio Pom*-]
[*peiano quae iam scrip*]*ta sunt Charagon*[*io Philo*-]
[*palaestro cond*(*uctori*) *pub*]*l*(*ici*) *portori ripae Thr*[*aciae postulanti*]
70 [*ut portor*]*ium sibi Halmyridi*[*s et Peuci daretur. Secundum*]
[*forma*]*m quam accepit i*[*us exigendi portori habebit a fini*-]
[*bu*]*s canabar*(*um*)*D*[*imensium usque ad mare*? — — — —]
[. .] DVCET *a Sa*[*cro ostio*? — — — — — — — — — —]
[. .] CIONARIIV — — — — — — — — — — — — —
75 [*ma*]*gistrat*[*us*? — — — — — — — — — — — — —]
[. . .] *Histrian*[*orum* ? — — — — — — — — — — —]
[. . .] ETREL — — — — — — — — — — — — —
[. . .] CEROBAI — — — — — — — — — — — — —
[*u*]*eterano* — — — — — — — — — — — — — —
80 NTAREQV[*e* — — — — — — — — — — — — — *Labe*-]
rius Max[*imus* — — — — — — — — — — — — — — —]
[.] AQVEL — — — — — — — — — — — — — —
[.] ACCOS — — — — — — — — — — — — — —
[. .] SCEDA — — — — — — — — — — — — — —

N.C. — R. 63 întregit după B, în acest loc bine conservat; *Mari*, în loc de *Mani*, e o greșeală repetată în B și trebuie să se fi întîlnit și în A. — R. 64: pentru *Caes*(*are*), în B se citește *Caesari*; pentru [*T*]*raian*<*o*>, *Traiano*. — R. 65—67 întregite după B, mai complet, unde apare și numele lui Fabius Pompeianus; [*scrip*]*ta sunt* A, [*q*]*uae i*[*a*]*m era*(*nt*?) *scri*[*pta* — — — — —] Pârvan, după B — R. 68: *Charagonio Phicoralaestro* B; *Phicora*[*l*?] *aestro* Pârvan. Lecțiunea *Philopalaestro*, propusă de Wilhelm, Anz. Akad. Wien, 1922, n. XV—XVIII, p. 38 a fost confirmată de o dedicație descoperită în 1938 la Novae: D. Decev, ÖJh XXXI, 1939, Beibl. 130 (cf. H. Nesselhauf, Epigraphica, I, 1939, p. 334). — R. 69: pentru *cond*(*uctori*), Pârvan citea *cond*(*uctore*); pentru [*postulanti*], B prezintă *postulante*. — R. 70: întregirea și punctuația sînt ale mele, întemeiat pe A și B. Pârvan și Wilhelm citeau aci: *u*[*t portorium* — — — *Hal*]*myridis et Peuci daretur secund*[*um*..]—R. 71: [*forma*]*m* Pippidi; [*ueterem legem*?] Pârvan-Wilhelm; *i*[*us exigendi portori habebit*] Pippidi; [?*b*]*it ius exigendi porto*[*ri*] Pârvan, după B. — R. 71—72: [*a finibu*]*s canabar*(*um*) *D*[*imensium usque ad mare*] Pippidi; [— — *a* — — — / — — — *a*]*rum Dimensium usque* Pârvan; [— — *a territorio* / *uicano*]*rum Dimensium* Nesselhauf. — R. 73—84: citirile sînt toate ale mele.

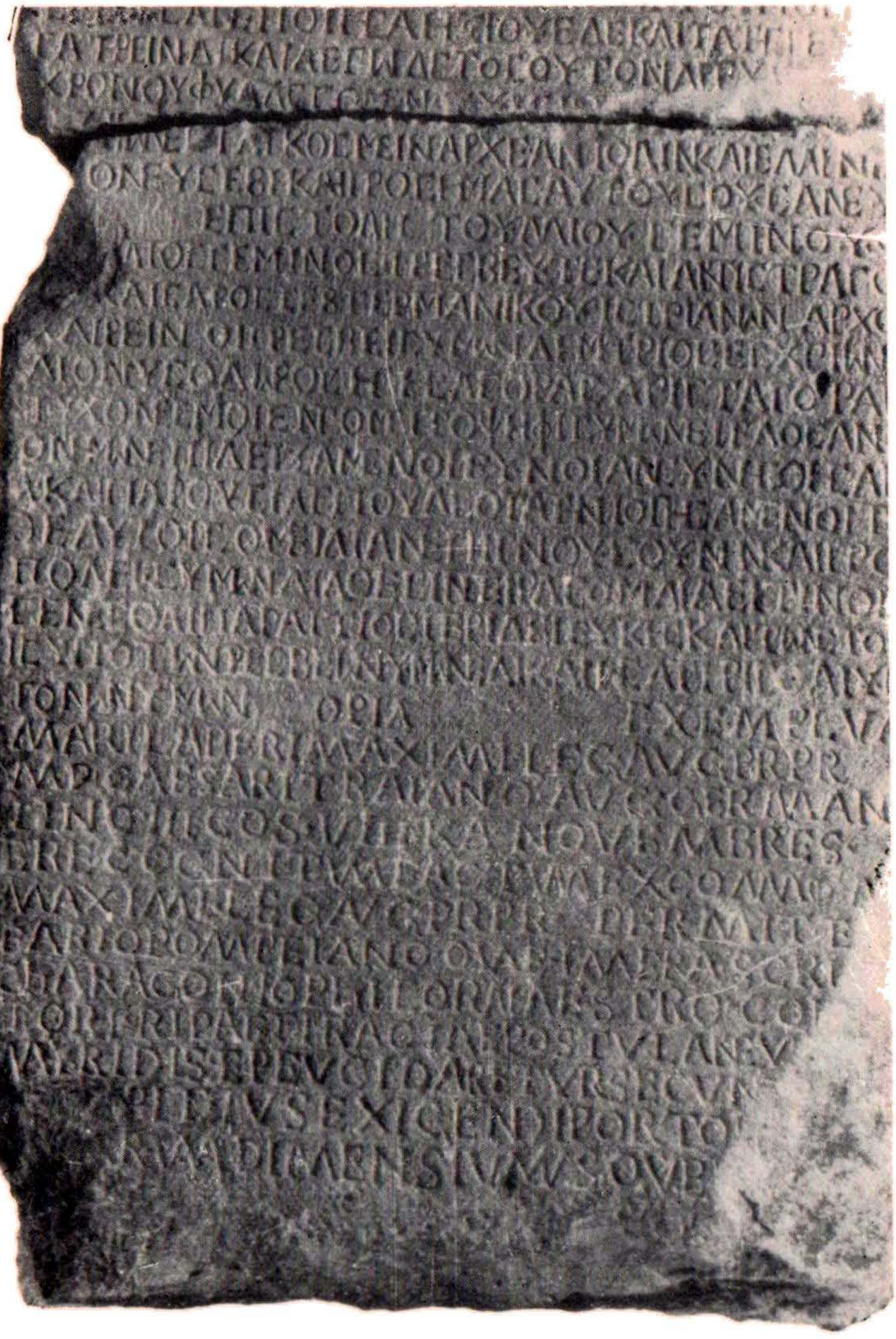


Fig. 2 : Hotărnicia lui Laberius Maximus, exemplarul B (rindurile 61—72)

Fig. 3: Hotărnicia lui Laberius Maximus, exemplarul A (rîndurile 63—84)

Traducere :

„Copie a scrisorii lui Marius (greşeală pentru Manius) Laberius Maximus, trimis imperial cu puteri pretoriene, din 25 octombrie al anului cînd erau consuli împăratul Caesar Traian Augustul Germanicul şi Iulius Frontinus, ambii pentru a III-a oară (= 100 e.n.). Text reprodus şi verificat după însemnările lui Marius Laberius Maximus, trimis imperial cu puteri pretoriene, cu îngăduinţa lui Fabius Pompeianus, scris (şi transmis) mai de mult lui Charagonius Philopalaestrus, concesionar al veniturilor vămii ţărmului Traciei care ceruse să i se plătească vama lacului Halmyris şi a gurii Peuce. Potrivit deciziei primite, va avea dreptul să perceapă vamă de la hotarele canabelor din Dimum pînă la mare . . .” (*de aci înainte textul, din cale afară de vătămat, nu mai îngăduie vreo încercare de întregire sau de traducere*).

Cum e uşor de văzut din aparatul critic, în ciuda gravelor mutilări suferite înainte şi după descoperirea lui de Pârvan, exemplarul A al *Horothesiei* ne-a păstrat în partea-i finală cîteva lecţiuni preţioase, de natură uneori să confirme, alteori să înlăture conjecturile primilor editori şi, în general vorbind, să înlesnească înţelegerea conflictului care — opunînd pe locuitorii Histriei concesionarului „Vămii ţărmului trac” —a prilejuit intervenţia guvernatorului Moesiei Manius Laberius Maximus. Înainte de a da în această privinţă unele precizări, trebuie să observ însă că între subscripţiile celor două copii ajunse pînă la noi există deosebiri de formă ce nu-s desigur imputabile lapicizilor, ci trebuie să fi figurat în textele puse la dispoziţia acestora pentru a fi săpate în piatră. Astfel, cu multă probabilitate, cuvintele [*quae iam scrip*]*ta sunt*, în r. 68 al exemplarului A, faţă de [*q*]*uae i*[*a*]*m era*(*nt*) *scrip*[*ta*], din r. 67 al exemplarului B, şi tot astfel : *postulante u*[*t portorium . . . Hal*]*myridis et Peuci daretur* (din exemplarul B, r. 69—70), faţă de : [*postulanti ut portor*]*ium sibi Halmyridi*[*s et Peuci daretur*], în exemplarul A, rîndurile 69—70. Cu aceste uşoare nepotriviri, cuprinsul celor două copii e identic, cum ne puteam aştepta, fiind vorba de un document oficial, şi această împrejurare înlesneşte considerabil sarcina editorului, care, în stabilirea textului, se poate referi cu egală îndreptăţire la ambele exemplare ce-i stau la îndemînă [6].

În restituirea propusă mai sus, rîndurile 66—70 alcătuiesc o frază al cărei sens e certificarea textului săpat în continuare, despre care se arată că reprezintă o hotărîre a lui Laberius Maximus, scoasă din „arhiva” acestuia cu îngăduinţa unui urmaş al său la administraţia Moesiei — Fabius

[6] Dacă, aşa cum s-a presupus uneori, cele două copii A şi B au fost gravate în epoca Severilor, cu scopul de a reaminti privilegiile fiscale ale histrienilor în seculara dispută cu concesionarii „Vămii ţărmului trac” şi ai „Vămii Illyricului” (RÉL, XVI, 1938, p. 27), posibilitatea ca *Hotărnicia* să fi fost expusă în mai multe puncte ale teritoriului orăşenesc nu-i cîtuşi de puţin exclusă. În acest caz, ne putem aştepta ca săpăturile viitoare să scoată la iveală un nou exemplar — poate mai bine conservat — al preţiosului document, atît de important pentru istoria administrativă a Dobrogei romane.

Pompeianus [7]. Provocată de pretenţia concesionarului „Vămii ţărmului Traciei" (*conductor publici portori ripae Thraciae*) de a i se plăti darea cunoscută sub numele de *portorium* pentru mărfurile transportate pe braţul Sf. Gheorghe (în antichitate *Peuce*) şi pe lacul Razelm (în textul nostru *Halmyris*), hotărîrea guvernatorului Moesiei din anul 100 întărea, după toate probabilităţile, imunitatea fiscală de care locuitorii Histriei par să se fi bucurat în limitele teritoriului lor orăşenesc din clipa încorporării cetăţii în statul roman, către începutul erei noastre [8]. În rîndurile păstrate ale celor două *subscriptiones* nu se face vreo aluzie la această scutire, de bună seamă menţionată în partea pierdută a textului. Includerea unei asemenea clauze în statutul concedat Histriei cu cel puţin un veac înainte de decizia lui Laberius e totuşi neîndoioasă, dacă ne gîndim la înlesnirile acordate altor *ciuitates immunes* din părţile răsăritene ale Imperiului [9], ori la scrisorile adresate autorităţilor histriene de o serie de guvernatori ai Moesiei din sec. I — începînd cu Terentius Tullius Geminus şi sfîrşind cu Pomponius Pius [10]. În toate aceste documente, asigurarea că „drepturile" dăruite cetăţii au a rămîne neştirbite, iar „hotarele strămoşeşti" neschimbate, revine în termeni aproape identici. „În legătură cu Peuce şi cu gurile, informat de solii voştri, am găsit cu cale să vi se păstreze hotarele din strămoşi", scrie între anii 47—50, Tullius Geminus [11]; iar Flavius Sabinus, ceva mai tîrziu: „cu toate că reţeaua vamală a malului Dunării se întinde pînă la mare... am găsit cu cale că trebuie să vă fie păstrată, după datină, îngăduinţa de a poseui în gura Peuce şi de a aduce lemn de facle pentru nevoile fiecăruia, fără plata vreunei taxe" [12]. Cam la fel se exprimă, în substanţă, Plautius Aelianus — „îmi cereţi... ca drepturile voastre în legătură cu Peuce să rămînă nevătămate" [13] — şi Pomponius Pius, în a cărui scrisoare vechimea „drepturilor" histrienilor e încă o dată subliniată cu vigoare: „pentru ca drepturile

[7] În stadiul actual al documentării, personalitatea şi cariera lui Fabius Pompeianus ne sînt cu totul necunoscute, motiv pentru care Pârvan înclina a vedea în el un *procurator uectigalis Illyrici* (*Histria IV*, p. 580; cf. observaţiile mele *Epigraphische Beiträge...*, p. 138, n. 10), în timp ce Dessau preferă ipoteza după care ne-am găsi înaintea unei erori a lapicidului, care a gravat Fabius *Pompeianus* în loc de Fabius *Postuminus*, consul suffect în anul 96 (Degrassi, *Fasti consolari*, p. 29), guvernator al Moesiei Inferioare încă sub Traian (Stein, *Die Legaten von Moesien*, Budapest, 1940, p. 61—62), cu multă probabilitate urmaşul imediat al lui Laberius Maximus la administraţia provinciei dunărene (PIR² III, p. 108, nr. 54). Faţă de numeroasele greşeli de nume şi de ortografie strecurate în textul celor două exemplare ale *Horothesiei* ajunse pînă la noi, socot că ultima ipoteză are pentru ea o mare doză de verosimilitate.

[8] În legătură cu obscura problemă a înglobării în imperiul roman a cetăţilor greceşti de pe litoralul dobrogean al Mării Negre, vezi consideraţiile mele din *Istoria Romînici* I, 1960, p. 482 şi *Epigraphische Beiträge*, p. 101—105, 150—153.

[9] *Syll*³. 618, 10 urm.; OGI 455, 13—15; Chr. Dunant-J. Pouilloux, *Recherches sur l'histoire et les cultes de Thasos*, II (Paris, 1958), nr. 174, cu comentariul p. 44.

[10] Pentru cronologia acestor documente şi a guvernatorilor de la care emană, împotriva aserţiunilor lui Pârvan, *Histria IV*, p. 565—572, urmat de Vulpe, *Hist. ancienne de la Dobroudja*, p. 117 urm., cf. Stein, *Die Legaten von Moesien*, p. 28—32 şi D. M. Pippidi, *Epigraphische Beiträge*, p. 106—132.

[11] Rîndurile 59—61 ale exemplarului B.

[12] Rîndurile 16—25.

[13] Rîndurile 44—45.

cetăților să nu fie numai păstrate, dar și sporite, am încuviințat ca venitul peștelui prins în gura Peuce să fie al vostru, *după dreptul de care* — din mila împăraților — *strămoșii și părinții voștri s-au bucurat neîntrerupt*"[14].

În lumina acestor precizări, natura conflictului care opunea pe histrieni lui Charagonius Philopalaestrus — *conductor publici portori ripae Thraciae* — apare limpede. Creată după toate probabilitățile în 46 e.n., o dată cu transformarea regatului Traciei în provincie și cu alipirea Dobrogei la Moesia, rețeaua vamală a malului trac — pe numele-i oficial *portorium ripae Thraciae* — pare să se fi adăugat, fără să se confunde cu ea, „vămii" dinainte existente a Illyricului (*portorium Illyrici utriusque*), în așteptarea momentului cînd, ca urmare a unei reforme a lui Hadrian, avea să fie integrată în organizația vastă îmbrățișînd nu mai puțin de 11 provincii și purtînd numele întrucîtva complicat de *portorium Illyrici utriusque et ripae Thraciae* [15]. Despre alcătuirea și chiar despre existența unei „vămi" a țărmului trac, înainte de descoperirea și de publicarea *Horothesiei*, în 1916, nu exista vreo știre. Abia cu editarea — de Pârvan — a documentului, s-a luat cunoștință de faptul că limitele ei mergeau de la localitatea Dimum, pe malul Dunării bulgărești, între Asamum și Novae, pînă la vărsarea fluviului în mare. Această din urmă indicație ne e oferită de un pasaj al primei scrisori a lui Flavius Sabinus către histrieni, în care, în legătură cu problema imunității fiscale a orașului, ridicată de solii acestuia, guvernatorul e adus să facă precizarea că rețeaua vamală a malului Dunării se întindea pînă la mare : τὸ τῆς κατὰ τὸν Ἴστρον ὄχθης τέλος μέχρι θαλάσσης διήκει [16]. Cît privește punctul opus, locul unde „Vama malului trac" se lega de „vama" mai veche a Illyriculuĭ, rîndul 72 din exemplarul B al Hotărniciei păstrează numai cuvintele : --- *rum Dimensium usque*, întregite de primul editor : [*a finibus terra*]*rum Dimensium usque* [*ad caput Peuci*?].

În legătură cu aceste conjecturi, Pârvan se ținea dator să sublinieze caracterul lor ipotetic [17]. În realitate, măcar că inspirată de o lăudabilă prudență științifică, rezerva învățatului era desigur exagerată, cîtă vreme numele *Dimensium* se citește în exemplarul mai bine conservat al inscripției, iar faptul că limita opusă a rețelei vamale era marea, rezultă și el limpede din scrisoarea lui Flavius Sabinus. Într-o singură privință îndoiala lui Pârvan era probabil îndreptățită, și anume cînd e vorba de a ști ce va fi urmat în r. 72 al inscripției după *usque ad*? Propria-i lecțiune — *caput Peuci* — prezintă dezavantajul de a fi ambiguă, în sensul că precizarea se aplică deopotrivă amînduror extremităților brațului Peuce : celei de la început, din preajma Tulcei, unde începe să se ramifice Delta, ca și celei de sfîrșit, unde brațul Sf. Gheorghe atinge marea. Acesta e de altfel motivul pentru care, în textul reconstituit înainte al subscripției exempla-

[14] Rîndurile 34—38.

[15] Istoricul acestei importante circumscripții „vamale", ca și, îndeobște, al sistemului de impunere a circulației mărfurilor sub Imperiul roman timpuriu, a fost scris cu agerime și migală de S. J. De Laet în teza sa *Portorium. Étude sur l'organisation douanière chez les Romains, surtout à l'époque du Haut-Empire*, Brugge, 1949, în special p. 175—246. Cf. Fr. Vittinghoff s.v. *Portorium*, RE, XXII (1953), col. 359—360.

[16] Rîndurile 16—17.

[17] *Histria IV*, p. 589, n. 2; 591.

rului A, am preferat conjectura *ad mare*, ca fiind mai clară şi mai conformă — cel puţin ca sens — cu modul de a se exprima al lui Flavius Sabinus: μέχρι θαλάσσης.

Astfel întregită, fraza: [*secundum forma*]*m quam accepit i*[*us exigendi portori habebit a finibu*]*s canabar*(*um*) *D*[*imensium usque ad mare*] nu lasă îndoială asupra originii litigiului pe care Laberius Maximus era chemat să-l rezolve. În măsura în care reţeaua vamală a ţărmului trac se întindea pînă la mare, Charagonius Philopalaestrus era îndreptăţit să perceapă pe bunurile transportate din şi pe braţul Peuce, şi la fel şi pe lacul Halmyris, impozitul indirect al cărui concesionar se întîmpla să fie. De altă parte, prin statutul concedat de autorităţile romane în momentul integrării în Imperiu, histrienii — la fel ca locuitorii altor *ciuitates foederatae* sau *ciuitates liberae et immunes* din cuprinsul statului roman — se bucurau de imunitatea fiscală în limitele teritoriului lor orăşenesc. Opoziţia la pretenţiile concesionarului „Vămii malului trac" se reducea, în aceste condiţii, la recunoaşterea de fiece nou guvernator a hotarelor lor strămoşeşti, în care — printr-o ficţiune juridică inspirată de dorinţa de a ajuta cetatea să-şi sporească veniturile [18] — erau incluse fie şi parţial braţul Peuce (în înţelesul libertăţii de a circula şi pescui fără a plăti dări în această gură a Dunării) şi lacul Razelm (cu excluderea apelor teritoriale ale locuitorilor din Argamum) [19]. E ceea ce par să fi făcut într-o formă implicită guvernatorii amintiţi din sec. I, atunci cînd se mulţumeau să recunoască validitatea „drepturilor" şi intangibilitatea „hotarelor strămoşeşti" ale histrienilor, e ceea ce face în mod explicit Laberius Maximus, procedînd — poate pentru întîia oară în istoria raporturilor dintre oraşul grec şi Roma — la fixarea pe teren a graniţelor teritoriului orăşenesc, pentru a pune capăt definitiv neînţelegerilor prezente şi viitoare.

Cît vorbim de litera şi de înţelesul r. 72 al Hotărniciei, nu e poate inutil să subliniez împrejurarea că, în raport cu exemplarul B, exemplarul A aduce precizarea interesantă că jurisdicţia lui Charagonius Philopalaestrus începea [. . .*a finibu*]*s canabar*(*um*) *D*[*imensium*], ceea ce înseamnă că în zilele lui Traian, şi desigur mai de mult, exista în această localitate o tabără militară, în marginea căreia apucase să se înfiripe o aşezare civilă de tipul *canabae*. Ştirea e nouă şi, din păcate, izolată [20]. Prezenţa

[18] Această dispoziţie binevoitoare e limpede proclamată în prima — în ordine cronologică — din scrisorile lui Flavius Sabinus către histrieni: ἐπεὶ καὶ οἱ [πρέσβεις ὑμῶν] διεβεβαιοῦντο καὶ Ἀσιατικὸς ὁ ἔπαρχος [ἔλεγε σχεδὸν] ἐκείνην μόνην εἶναι τῆς πόλεως πρόσο[δον τὴν ἐκ τοῦ] ταρειχευομένου ἰχθύος, ἔδοξα δεῖν [ὑμεῖν κατὰ τὴν ὑμετέ]ραν συνήθειαν μένειν τὴν αὐτὴν ἄδει[αν . . .] κτλ. (r. 19—22). Cf. şi scrisoarea iu Plautius Aelianus r. 45—48, citată mai sus p. 336 şi n. 13.

[19] Cum se ştie, din lipsa unor săpături sistematice, aşezarea acestei vechi — dar misterioase — colonii greceşti de pe litoralul dobrogean n-a fost încă stabilită cu certitudine. O presupunere verosimilă e că Argamum (Ὀργάμη la Hecataios, frg. 183 Nenci; Ἀργαμώ la Procop., *De aedif.*, IV 11) ar fi de identificat cu ruinele de la capul Dolojman, la cca. 6 km est de Jurilofca (Paul Nicorescu, în volumul *În memoria lui Vasile Pârvan*, Bucureşti, 1934, p. 222 urm.; R. Vulpe, *Hist. anc. de la Dobroudja*, p. 120. n. 1).

[20] Localitatea no era pînă acum cunoscută ca o *statio* a şoselei militare construite de romani de-a lungul Dunării (Ptolem., III 10; *Itiner. Anton.*, 221) şi, de asemenea, ca unul din birourile reţelei vamale a Illyricului: AEM, XVII, 1894, p. 175, nr. 12 şi 178, nr. 21 (= CIL III 12399, 12363). Cf. De Laet, *op. laud.*, p. 199—200.

la Dimum a unei tabere militare ne era pînă acum cunoscută numai dintr-un izvor tîrziu, *Notitia Dignitatum*, care ne informează că în sec. V staţiona aici un *cuneus equitum Solensium* [21]. Ce anume trupe, şi cît de importante, îşi vor fi avut garnizoana la Dimum în sec. I e.n., rămîne s-o aflăm din descoperiri viitoare [22].

Ultimele rînduri ale exemplarului A al Hotărniciei sînt într-o stare de conservare prea proastă pentru a permite vreo inducţie valabilă. Ici şi colo am putut întregi cîte un cuvînt (rîndurile 73, 75, 76, 79, 80—81), şi la fel vor mai face poate şi alţii în viitor. Din toate aceste frînturi, greu se poate scoate însă un înţeles legat. Oricît de interesantă va fi fost în special această parte a subscripţiei, şi oricît de vie dorinţa noastră de a-i pătrunde noima, pentru a încerca speculaţii asupră-i mi se pare preferabil a aştepta informaţii ulterioare.

EIN UNBEKANNTES BRUCHSTÜCK DER ΟΡΟΘΕΣΙΑ ΛΑΒΕΡΙΟΥ ΜΑΞΙΜΟΥ ΥΠΑΤΙΚΟΥ (SEG I 329)

(ZUSAMMENFASSUNG)

Das bedeutende Ὁροθεσία Λαβερίου Μαξίμου ὑπατικοῦ benannte epigraphische Dokument wurde im Sommer 1914, bei den ersten in Histria unternommenen Ausgrabungen aufgefunden, und zwar in zwei an verschiedenen Stellen ungleichmäßig beschädigten Exemplaren. Eines von diesen, mit Sigel B bezeichnet, ist in einen harten Stein eingemeißelt und befindet sich heute in demselben Zustand wie vor 40 Jahren. Es wurde zuerst von Pârvan in *Histria IV*, Nr. 16, veröffentlicht, dann — nach äußerst wichtigen von Adolf Wilhelm und Hermann Dessau durchgeführten Korrekturen — von mir in der Zeitschrift *Dacia* 1958 wieder herausgegeben und kommentiert.

Das zweite Exemplar, gewöhnlich als A bekannt, ist in einen äußerst brüchigen Sandstein gemeißelt. Es war schon bei seiner Entdeckung stark beschädigt, ist jetzt vollständig zerstört und auf der Oberfläche sind nur unklare Spuren von Buchstaben erkennbar. Im Jahre 1916, als es veröffentlicht wurde, befand sich der Stein noch in der Befestigungsmauer: Pârvan konnte also bloß eine Seite untersuchen und vermutete nicht daß der auf die Hauptseite eingemeißelte Text eine Fortsetzung auf einer anderen Seite des Steins haben könnte.

Der Steinblock blieb jedoch nicht auf derselben Stelle. Als er aus der Mauer genommen wurde, um ins Museum Histria gestellt zu werden, konnte

[21] *Not. Dign. Or.*, XL 6 = 12. Cf. A. Betz, în RE VI A, col. 459.

[22] Pentru unele descoperiri de monete din sec. V în cuprinsul aşezării, vezi V. Velkow, în *Нδαι*, XV, 1946, p. 241; pentru vicisitudinile ei sub Imperiul tîrziu, de acelaşi, *Градът в Тракия и Дакия през късната античност* (IV—VI B), Sofia, 1959, p. 60, 87—88, 163.

er endlich von allen Seiten untersucht werden. Dann stellte man fest, daß die Inschrift auf der Hauptseite auf einer der Nebenseiten fortgesetzt wurde, und ebenfalls damals konnte der von Pârvan nicht verzeichnete Text unter relativ guten Bedingungen photographiert werden. Durch einen glücklichen Zufall kam ich unlängst in den Besitz einer Kopie dieser Photographie, und so bin ich in der Lage, einen unveröffentlichten Teil des wichtigen Dokuments — als Ergänzung der Ausgabe von 1958 — bekannt zu machen.

Bevor ich diese Erläuterungen abschließe, erwähne ich, daß — der Form nach — die *Horothesie* ein Dekret des Statthalters von Niedermösien M' Laberius Maximus mit dem Datum 25. Oktober 100 ist, wodurch die Grenzen des Stadtgebiets Histria festgesetzt wurden. Dieser Akt sollte den Zwistigkeiten, die zwischen den Einwohnern der von Abgaben freien Stadt und dem *conductor* des „thrakischen Zolls" (*publicum portori ripae Thraciae*) ein Ende bereiten. Das Dekret ist lateinisch verfaßt und in dem besser erhaltenen Exemplar beschränkt es sich auf die 8 Anfangszeilen; nachher folgen mehrere Briefe in griechischer Sprache, die sich auf dasselbe Problem beziehen und die von einer Reihe von Statthaltern Moesiens im 1. Jh. stammen. Der Text, der auf die 61. Zeile des B-Exemplars folgt, stellt den Anfang der *subscriptio* dar. Er reicht im B-Exemplar bis zur 72. Zeile (Abb. 2); im A-Exemplar hingegen — wie die Photographie beweist (Abb. 3) — reicht er bis zur 84. Zeile (leider in bedauernswertem Zustand), ohne daß irgendein Zeichen das Ende des Textes andeutet.

In der weiter oben S. 334 vorgeschlagenen Ergänzung stellen die Zeilen 66—70 einen Satz dar, dessen Inhalt den weiteren Text bestätigt, wo gesagt wird, daß dieser einen Beschluß des Laberius Maximus darstelle und aus dessen Archiv dank der Erlaubnis eines seiner Nachkommen in der Verwaltung Moesiens, Fabius Pompeianus, entnommen wurde. Die Maßnahme wurde deshalb getroffen, weil der *conductor publici portori ripae Thraciae* den Anspruch erhob, daß ihm für die auf dem Peuce-Arm und dem Halmyris-See durchgeführten Warentransporte das *portorium* geleistet werde. Aller Wahrscheinlichkeit nach festigte der Statthalter die Steuerimmunität, derer die Histrianer in ihrem Stadtgebiet seit der Eingliederung in den römischen Staat, zu Beginn u.Z., sich erfreuten. In den erhaltenen Zeilen der beiden *subscriptiones* wird keine Anspielung auf diese Tatsache gemacht. Es ist jedoch wahrscheinlich, daß eine solche Klausel in das Statut Moesiens wenigstens ein Jahrhundert vor dem Beschluß des Laberius Maximus einbezogen wurde. Diese Behauptung wird glaubhaft, wenn wir an andere den *ciuitates immunes* aus dem östlichen Teil des Römerreichs verliehene Erleichterungen denken, oder an die Briefe, die von mehreren Statthaltern Moesiens — von Terentius Tullius Geminus bis Pomponius Pius — an die Behörde Histrias gerichtet wurden. In allen diesen Dokumenten erscheint die stets fast in der gleichen Form gemachte Versicherung, daß die der Stadt verliehenen Rechte ungeschmälert und die „Grenzen von Alters her" unverändert bleiben werden.

Durch diese Bestimmungen wird das Wesen des Konfliktes zwischen Histrianern und Charagonius Philopalaestrus — *conductor publici portori ripae Thraciae* — klar. Aller Wahrscheinlichkeit nach im Jahre 46, gleichzeitig mit der Umwandlung des Königreichs Thrakien in eine Provinz und dem Anschluß der Dobrudscha an Moesien, geschaffen, scheint der Zollgürtel des thrakischen Ufers zur Zeit Hadrians in die weitverzweigte Organisation, die nicht weniger als 11 Provinzen umfaßte unter der einigermaßen komplizierten Bezeichnung *portorium Illyrici utriusque et ripae Thraciae* aufgenommen worden zu sein. Über die Bildung oder gar das Vorhandensein eines *portorium ripae Thraciae* vor der Entdeckung der Horothesie, im Jahre 1914, gab es keine Kenntnis. Erst mit der Veröffentlichung des Textes durch Pârvan wurde die Tatsache bekannt, daß dessen Grenzen von der Ortschaft Dimum (am bulgarischen Donauufer), zwischen Asamum und Novae, bis zur Mündung des Stromes reichten. Diesen letzten Hinweis gibt uns eine Stelle aus dem ersten Briefe des Flavius Sabinus an die Histrianer, wo er bezüglich der Steuerimmunität der Stadt, die von deren Boten gefordert wurde, genau bestimmt, daß der Zollgürtel des Donauufers sich bis zum Meer erstreckt: τὸ τῆς κατὰ τὸν Ἴστρον ὄχθης τέλος μέχρι θαλάσσης διήκει. Was den entgegengesetzten Punkt betrifft, die Stelle, wo sich der „Zoll des thrakischen Ufers" mit dem älteren Zoll Illyricums verbindet, enthält die 72. Zeile des B-Exemplars der Horothesie nur die Wörter: . . . *rum Dimensium usque*, die vom ersten Herausgeber ergänzt wurden: [*a finibus terra*]*rum Dimensium usque* [*ad caput Peuci*?].

Den hypothetischen Charakter dieser Ergänzung unterstrich Pârvan selbst. Wenn auch aus einer lobenswerten wissenschaftlichen Vorsicht entsprungen, war sein Vorbehalt gewiß übertrieben, weil doch das Wort *Dimensium* auf dem besser erhaltenen Exemplar des Steins zu lesen ist, und die Tatsache, daß das entgegengesetzte Ende des Zollgürtels das Meer war, klar aus dem Brief des Flavius Sabinus hervorgeht. Nur in Hinsicht auf die Frage, was nach *usque ad* gefolgt wäre, war der Zweifel Pârvan's berechtigt. Seine Ergänzung: *caput Peuci* hat den Nachteil, daß sie zweideutig ist, in dem Sinne, daß die Bestimmung im gleichem Maße für die beiden extremen Punkte des Peuce-Armes zutreffend ist: sowohl für dessen Anfang, in der Nähe von Tulcea, wo sich die Donau zu verzweigen beginnt, als auch für das Ende, wo der St. Georgs-Arm das Meer berührt. Dies war auch der Grund, weshalb ich in dem weiter oben ergänzten Text der *subscriptio* die Lesart *ad mare* vorgezogen habe, da diese Wendung klarer und der Ausdrucksweise des Flavius Sabinus — wenigstens sinngemäß — besser entspricht: μέχρι θαλάσσης διήκει.

So ergänzt, beseitigt der Satz: [*secundum formam quam accepit i*[*us exigendi portori habebit a finibu*]*s canabar*(*um*) *D*[*imensium usque ad mare*] jeden Zweifel über den Ursprung der Zwistigkeiten, die Laberius Maximus schlichten sollte. Wenn der Zollgürtel des thrakischen Ufers bis zum Meer reichte, war Charagonius Philopalaestrus als *conductor* berechtigt, das *portorium* zu fordern, sowohl für die Warentransporte auf dem Peuce-Arm als auch auf dem Halmyris-See. Andererseits erfreuten

sich die Histrianer — ebenso wie die Bewohner anderer *ciuitates foederatae* oder *ciuitates liberae et immunes* — durch das von den römischen Behörden bei der Eingliederung ins Kaiserreich aufgestellte Statut der Steuerimmunität im Rahmen ihres städtischen Gebietes. Unter diesen Bedingungen beschränkte sich der Widerstand gegenüber den Ansprüchen des *conductors* auf die Anerkennung ihrer uralten Grenzen seitens jedes neuen Statthalters; hinzu kam noch ein Teil des Peuce-Arms und des Halmyris-Sees (die Gewässer der Bewohner von Argamum ausgeschlossen), welcher der Stadt ihre Einnahmen erleichtern sollte. Scheinbar haben dies auch die erwähnten Statthalter im 1. Jh. getan, als sie sich begnügten, die Gültigkeit der „Rechte" und die Unantastbarkeit der „uralten Grenzen" der Histrianer anzuerkennen, und so geht auch Laberius Maximus vor, als er — vielleicht zum ersten Mal in der Geschichte der Beziehungen zwischen der griechischen Stadt und Rom — die *fines Histrianorum* abgrenzt, um den gegenwärtigen und künftigen Mißhelligkeiten ein Ende zu bereiten.

Da wir über den Sinn der 72. Zeile der Horothesie sprechen, ist es vielleicht nicht nutzlos, den Umstand zu betonen, daß das A-Exemplar, im Vergleich zu B die interessante Bestimmung bringt, daß die Gerichtsbarkeit des *conductors* Charagonius Philopalaestrus begann: [... ... *a finibu*]*s canabar*(*um*) *D*[*imensium*]. Dies bedeutet, daß es zur Zeit Traians, und gewiß auch früher, in dieser Ortschaft ein Militärlager gab und daneben eine zivile Niederlassung. Die Nachricht ist neu und kommt leider nur hier vor. Das Vorhandensein eines Militärlagers in Dimum war uns bisher nur aus der *Notitia Dignitatum* bekannt, wo berichtet wird, daß dort im 5. Jh. ein *cuneus equitum Solensium* stationierte. Künftigen Erhebungen wird es vorbehalten bleiben festzustellen, was für Truppen im 1. Jh. in Dimum in Garnison lagen und welchen Zweck sie dort zu erfüllen hatten.

HESIOD ŞI POEMELE HESIODICE ÎN LUMINA UNOR CERCETĂRI RECENTE

DE

A. PIATKOWSKI

Al cincilea deceniu al secolului nostru s-a caracterizat printr-o intensă activitate filologică cu privire la începuturile literaturii greceşti : poezie eroică, didactică, genealogică, povestiri fantastice ş. a. m. d. Ca o apă vie, descifrarea parţială a Linearului B a dat studiilor homerice un impuls considerabil. Paralel cu numeroase publicaţii despre Homer, nici Hesiod n-a fost dat uitării. Numeroase fragmente papiriacee au adus anual completări la opera hesiodică. În cursul deceniului al cincilea au fost traduse şi părţi destul de întinse din poemele orientale din mileniul al II-lea şi începutul mileniului I î. e. n., păstrate pe tăbliţe de lut. Cunoaşterea conţinutului acestor tăbliţe a îngăduit reconsiderarea alcătuirii şi structurii vechilor poeme greceşti, cele hesiodice inclusiv. În aceeaşi perioadă, problema raporturilor între Homer şi Hesiod a cunoscut de asemenea un însemnat reviriment.

În darea noastră de seamă vom încerca să schiţăm, după lucrările pe care le-am avut la dispoziţie, cîteva din cele mai actuale aspecte ale cercetărilor asupra lui Hesiod.

1. *Pseudo-Hesiodea.* Fragmentele hesiodice pe papiri cunoscute pînă în 1956 au fost editate după Evelyn-White (ediţia IV, îngrijită de Page, 1936) şi Traversa (1951) de Reinhold Merkelbach, *Die Hesiodfragmente auf Papyrus*, Teubner, 1957. Marea ediţie a fragmentelor hesiodice publicată în 1903 de A. Rzach fusese în 1913 îmbogăţită cu nouă fragmente papiriacee la care, ulterior, Evelyn-White şi Page au adăugat 15 fragmente, Traversa 17 iar Merkelbach 23.

Creşterea considerabilă a numărului fragmentelor hesiodice pe papiri a îngăduit papirologului francez Jacques Schwartz să alcătuiască o lucrare de sinteză pe care a înfăţişat-o ca teză de doctorat Universităţii din Paris : *Pseudo-Hesiodea. Recherches sur la composition, la diffusion et la disparition ancienne d'œuvres attribuées à Hésiode*, Paris, 1960, 631 p. + indici = 657 p.

Deoarece descoperirile de papiri din ultima vreme au dus la primejdia atribuirii unui prea mare număr de fragmente de şcoală hesiodică *Catalogului Femeilor*, J. Schwartz a făcut un sever examen critic situaţiei din preajma anului 1960 şi a ajuns, după impresia noastră, la unele concluzii caracteristice oricărui hipercriticism. J. Schwartz identifică *Catalogul Femeilor* cu *Eoiai* şi consideră această operă de proveniență tîrzie (sec. VI î. e. n.) ca rezultat al stratificării unor serii succesive de legende tesaliene şi beoţiene care flatau vanitatea nobilimii locale (p. 486 şi urm. ; p. 524). Despre o contingenţă a *Catalogului* cu Hesiod însuşi, Schwartz crede

că nu poate fi vorba. El introduce cu hotărîre *Catalogul femeilor* în Corpusul pseudo-hesiodic, în ciuda părerii filologilor din Alexandria care nu aveau dubii despre autenticitatea acestei opere (p. 33 şi urm.).

Operele pseudo-hesiodice, *Catalogul Femeilor* inclusiv, se cuvin, după opinia lui Schwartz, ataşate ciclurilor epice care circulau la sfîrşitul perioadei arhaice a literaturii greceşti. *Catalogul Femeilor*, ca şi *Melampodia* (Melampus era străbunul lui Adrastos), sînt producţii care aparţin atît ciclului mitic cît şi celui teban.

Din *Catalogul Femeilor* (*Eoiai*?) operă căreia îi este consacrată cea mai mare parte a lucrării lui J. Schwartz (p. 265 — 483), s-au păstrat cîteva sute de versuri, parte fragmente literare, citate la diferiţi autori, parte fragmente papiriacee. Listele genealogice se pare că aveau priori tate asupra părţilor narative. Autorul încearcă să pună oarecare ordine în şirul fragmentelor, pentru obţinerea unui întreg, dar cum singur mărturiseşte, în practică, e vorba de un „puzzle" imposibil de dezlegat (p. 265). Şi cu toate acestea, prin publicarea unui papirus egiptean inedit (P. I. F. A. O 322, cumpărat de Pierre Jouguet la Cairo în 1940 şi descifrat în 1946) J. Schwartz aduce o contribuţie esenţială la cunoaşterea începutului *Catalogului Femeilor*, care conţine două *Eoiai* a unor muritoare iubite de Poseidon, Canace şi Eurynome [1]. Acest papirus, compus din 12 fragmente de dimensiuni inegale, prin păstrarea în bune condiţii a 25 de versuri, întregeşte în mod fericit cele 16 versuri ale P. Berl. 7497 (frag. B. Merkelbach), care, la rîndul lui, prin sfîrşitul versurilor a lămurit conţinutul P. Oxyr. 421. O parte din primele 8 rînduri ale P. Oxyr. 421 este identică cu versurile 18 — 25 din P. I. F. A. O 322. Data probabilă a manuscrisului egiptean este sec. al II-lea e. n. După propria mărturie a lui Schwartz, descifrarea acestui papir a fost punctul de plecare al întregii lucrări, căci paralel cu studiul fragmentelor Merkelbach, învăţatul francez a putut trece la încercarea de reconstituire a structurii *Catalogului* aşa cum un paleontolog întregeşte din cîteva relicve înfăţişarea unei fiinţe preistorice. Conţinutul mitologic al operei este analizat de autor cu o impresionantă desfăşurare de erudiţie, îndeosebi pe baza apropierilor cu *Bibliotheca* lui Apollodor şi a *Fabulelor* lui Hyginus, considerate de Schwartz drept o adevărată cheie pentru cunoaşterea *Catalogului Femeilor*.

În istoria literară a *Catalogului* aşa cum este înfăţişată în *Pseudo-Hesiodea* (*Essai sur ses origines et sa formation*, p. 485 — 548) se găseşte pe larg tratată şi problema interdependenţei între Homer, Hesiod şi autorii *Catalogului*. J. Schwartz atribuie o origine comună Catalogului corăbiilor din cîntul II al *Iliadei* şi Catalogului pretendenţilor Elenei inclus în *Catalogul Femeilor* (P. Berl. 9739 şi 10 560, respectiv frag. 94 şi 96 Rz.[3], Merk. frag. G p. 21 şi frag. II p. 24) pe care le socoate redactate la începutul sec. al VI-lea pentru gloria Atenei. La p. 522 şi urm., Schwartz formulează ipoteza existenţei unei şcoli poetice în Asia, protejată de o dinastie locală (Enneazii din Skepsis, cum propusese deja Paul Mazon?), de la care provin cînturile XX şi XXI din *Iliada*, imnul homeric către Afrodita [2], unele pasaje din *Odiseea*, cum ar fi bunăoară, cîntul VII, v. 56 şi urm. (descendenţa lui Poseidon cu Periboia), sfîrşitul *Theogoniei* şi unele fragmente din *Catalogul Femeilor*. La p. 528 J. Schwartz compară discursurile celor doi bătrîni din *Iliada*, al lui Phoinix (cîntul IX, v. 434 — 605) şi al lui Nestor (cîntul XI, v. 656 — 803) cu P. Berl. 9777 iar contingenţele între *Nekyia* din cîntul XI al *Odiseei* şi fragmentele asemănătoare din *Catalog* sînt pe larg discutate, uneori împotriva părerilor lui Page şi Merkelbach. Penultima

[1] Reconstituirea începutului *Catalogului Femeilor*, aşa cum este prezentată de Schwartz, infirmă propunerile de reconstituire ale lui Klaus Stiewe, *Zum Hesiodpapyrus B Merkelbach* (P. Berl. 7497 şi P. Oxyr. 421) publicate în Hermes 88, 1960, p. 253—265. Stiewe propunea o stemmă a Eolizilor în care este vorba despre Bellerofon şi părinţii lui.

[2] Cf. articolul lui Fr. Solmsen, *Zur Theologie im grossen Aphrodite-Hymnus*, în Hermes, 88, 1960, p. 1—13.

parte a lucrării se ocupă cu influenţele literare ale *Catalogului Femeilor*. *Pseudo-Hesiodea* se încheie cu istoricul ediţiilor şi al lucrărilor filologice despre Corpusul Hesiodic.

Monumentala reconstrucţie la care s-a angajat Schwartz, include, afară de paginile consacrate *Catalogului Femeilor* monografii ale fiecărei opere pseudo-hesiodice.

Cartea lui J. Schwartz reprezintă cea mai importantă contribuţie adusă pînă în prezent studierii fragmentelor pseudo-hesiodice. Cu toate acestea, *Pseudo-Hesiodea* lasă o urmă de nelinişte în mintea cititorului, caracteristică lecturii tuturor studiilor în care găsim încercări de profilare a stratigrafiei poemelor epice greceşti. Excluderea *Catalogului Femeilor* din rîndul operelor autentic hesiodice este poate prea categorică aşa cum o face Schwartz. Autenticitatea *Catalogului*, care a dăinuit spre deosebire de celelalte lucrări de şcoală hesiodică pînă în perioada bizantină, nu a fost contestată de nimeni. Singur Asclepiades din Myrlea, aparţinînd şcolii din Pergam, trece în rîndul operelor apocrife *Marile Eoiai*, pe care J. Schwartz le identifică cu *Catalogul Femeilor*. Ipoteza din *Pseudo-Hesiodea* cu privire la geneza *Catalogului* (vezi îndeosebi p. 495 şi urm.) se sprijină pe comparaţii cu unele straturi din epopeile homerice databile în secolul VI î. e. n. Acceptarea acestei ipoteze implică însă acceptarea teoriei analiste a formării *Iliadei* şi a *Odiseei* pînă tîrziu în sec. al VI-lea. Recentele studii homerice sînt, în general, orientate împotriva acestei păreri. Hiatul între Hesiod şi timpul de formare a *Catalogului* aşa cum îl stabileşte Schwartz, ni se pare prea lung, deşi Schwartz este de acord cu circulaţia unei scheme primitive a *Catalogului*, anterioară chiar lui Alcman, în secolul al VII-lea. Cu excepţia *Astronomiei* (sau *Astrologici*), catalog al ivirii şi apusului astrelor, tendinţa generală a studiilor lui Schwartz este de a socoti poemele din Corpusul hesiodic de dată recentă.

Meritele cărţii lui J. Schwartz sînt considerabile. Datorită savantului papirolog francez, începutul *Catalogului Femeilor* este actualmente bine cunoscut, ca şi liniile generale ale conţinutului. Identificarea centrelor antice în care s-au dezvoltat şcoli de poezie hesiodică în secolul al VI-lea (Chalkis, Samos, Eretria, Miletul, Naupaktos, Atena, care cucereşte Chalkisul în 506 î.e.n. ş. a.) este făcută cu deosebită competenţă. J. Schwartz a pus la îndemîna tuturor celor interesaţi de probleme hesiodice un instrument de lucru de prim ordin, în care problemele sînt tratate exhaustiv.

2. *Lucrările lui Heinz Munding despre Hesiod.* Cu cîţiva ani în urmă, filologul vest-german Heinz Munding a publicat o serie de studii despre Hesiod prin care urmărea, continuînd o linie deja trasată de Wilamowitz şi de Dornseiff, să stabilească puncte de contact nu numai în direcţia Homer-Hesiod, ci şi invers, în direcţia Hesiod-Homer[3], H. Munding a reunit rezultatele la care a ajuns într-o carte de dimensiuni reduse, *Hesiods Erga in ihrem Verhältnis zur Ilias*, Frankfurt, Klostermann, 1959, 179 p. Cartea poartă subtitlul *Ein Vergleich und seine Folgerungen für die Entstehung der Gedichte.*

Cartea lui H. Munding, care conţine multe observaţii pline de interes, are un viciu de fond, şi anume, un cîmp de investigaţii mult prea strîmt în raport cu traducerea şi publicarea textelor epigrafice orientale care îngăduie o viziune cu totul nouă asupra genezei poemelor hesiodice.

Unul din obiectivele urmărite de Munding este acela de a dovedi că tema *Eris*-ului a fost preluată de Hesiod de la Homer şi dezvoltată într-un spirit nou, în concordanţă cu timpul şi mediul social în care a trăit Hesiod. Tezele sale despre *Eris*, Munding le expusese deja într-un articol intitulat *Eine Anspielung auf Hesiodos Erga in der Odyssee*, în Hermes, 83, 1955, p. 51—68;

[3] Asemenea încercări au fost considerate cu totul inconsistente de profesorul maghiar I. Trencsényi-Waldapfel încă din 1955, cînd a publicat la Budapesta studiul său despre Homer şi Hesiod, pe care noi l-am folosit în traducerea rusă, apărută în 1956.

el le-a reluat într-un articol mai recent, *Die böse und die gute Eris*, Gymnasium, 67, 1960, p. 409 — 422.

Vom încerca, foarte pe scurt, să prezentăm esențialul acestei apropieri între Homer și Hesiod, așa cum a fost tratată de Munding. H. Munding a studiat sensurile cuvîntului *eris* la Homer și Hesiod în conexiune cu cele ale cuvîntului *ergon*. Punctul de plecare este foarte promițător. Munding arată că la Homer, în nici unul din pasajele analizate cuvîntul *ergon*, „muncă", „lucrul", nu are încă semnificația morală pe care a căpătat-o la Hesiod. La Homer și războiul era privit ca un *ergon* și încă unul din cele mai însemnate. Puternicul accent moral pus asupra cuvîntului de Hesiod în *Erga* 28, 311, 316 etc. nu poate fi întîlnit nicăieri la Homer. Cu toate acestea, după Munding, în *Odiseea*, XVIII, 362 — 364 se găsește o abatere de la constatările făcute, inexplicabilă altfel decît pe calea unei directe influențe hesiodice :

Ἀλλ' ἐπεὶ οὖν δὴ ἔργα κάκ' ἔμμαθες, οὐκ ἐθελήσεις
ἔργον ἐποίχεσθαι, ἀλλὰ πτώσσειν κατὰ δῆμον
βούλεαι, ὄφρ' ἂν ἔχῃς βόσκειν σὴν γάστερ' ἄναλτον

Opoziția între ἔργα κακά, πτῶσσειν κατὰ δῆμον și cuvîntul ἔργον este unică la Homer. Dacă sînt luate în considerare și cuvintele lui Ulise din versurile următoare :

εἰ γὰρ νῶιν ἔρις ἔργοιο γένοιτο
ὥρῃ ἐν εἰαρινῇ, ὅτε τ' ἤματα μακρὰ πέλονται
ἐν ποίῃ

în sintagma ἔρις ἔργοιο se remarcă, pentru prima oară, la Homer, ideea *întrecerii în muncă*. Din toate pasajele analizate de Munding, numai versurile din *Odiseea* VIII, 209 — 211 :

Ἄφρων δὴ κεῖνός γε καὶ οὐτιδανὸς πέλει ἀνήρ
ὅς τις ξεινοδόκῳ ἔριδα προφέρηται ἀέθλων
δήμῳ ἐν ἀλλοδαπῷ

se apropie de ἔρις ἔργοιο prin ἔριδα ἀέθλων „întrecere în luptă".

La Homer nu există nici o distincție calitativă a noțiunii de „întrecere". Opoziția între „întrecerea bună" și „întrecerea rea" este autentic hesiodică[4]. Această observație îl determină pe Munding să formuleze ipoteza că poetul *Odiseei* a introdus în cîntul XVII concepția hesiodică despre *Eris*. Îndemnul lui Ulise către Eurymachos privește tocmai cositul și aratul, principalele activități de care se ocupă poetul *Muncilor și Zilelor*. A treia formă de întrecere la care este invitat Eurymachos de Ulise, lupta dreaptă (376 — 379), a fost considerată neautentică încă de Wilamowitz și de Finsler. Introducerea acestor versuri într-un pasaj în care este vorba despre întrecere în activitatea creatoare e posibil să reprezinte, după Munding, însuși nucleul *Agonului*.

Deși prudent și rezervat în concluziile pe care le înfățișează, Munding persistă pe linia stabilirii de influențe în direcția Hesiod-Homer. Încercarea la care Agamemnon supune armata (*Iliada*, II, 105 — 154) trădează de asemenea, după autor, o influență hesiodică (p. 148 a cărții citate). Atitudinea unei colectivități din timpurile croice, bucuroasă să nu mai lupte și să se întoarcă acasă, nu poate fi explicată decît în spiritul pacifismului hesiodic.

Aceste două exemple pe care le-am ales din studiile lui Munding despre interdependența Homer-Hesiod ni s-au părut caracteristice pentru metoda de lucru a filologului vest-german. Ideea de a urmări evoluția semantică a unor termeni comuni la Homer și Hesiod și de a studia prefacerile sociale intervenite la începutul mileniului I în Grecia este excelentă. Nu aceasta a fost

[4] *Eine Anspielung...*, Hermes, 83, p. 62; cf. Kurt von Fritz, *Das Hesiodische in den Werken Hesiods*, Entretiens sur l'antiquité classique, Fondation Hardt, Genève, 1960, p. 38.

însă obiectivul principal urmărit de autor. El s-a pierdut într-o serie de detalii care uneori l-au dus spre concluzii inacceptabile. Aşa de pildă, părerea că „cearta" dintre Ahile şi Agamemnon, cu urmările ei funeste, a inspirat pe Hesiod în desfăşurarea conflictului cu Perses, în sfaturile (ὑποθῆκαι) pe care poetul le dă mezinului, nu a fost primită cu simpatie de critică[5]. Lipsa de concordanţă între valoarea reală a multora din observaţiile comparative făcute de Munding şi tendinţa de a demonstra o tezã numai de dragul originalităţii, poate să dea de gîndit tuturor celor care merg pe acest drum. Motivele care l-au îndemnat pe Hesiod să compună *Erga* (p.55 a cărţii citate) nu pot fi reduse la dorinţa lui Hesiod de a răspîndi în Beoţia o operă superioară *Iliadei* pe plan moral, după cum nici principii de viaţă hesiodice, dacă pot fi găsite la Homer, nu înseamnă o influenţă directă. În lumina culegerilor de proverbe şi maxime morale care au circulat în Orient, de care P. Walcot s-a ocupat într-un articol de curînd publicat în Revue des Études Grecques, este mai plauzibil să presupunem că ambii poeţi au avut la dispoziţie un cîmp comun de inspiraţie. Studiile lui Munding dovedesc că în Occident problema homerică este încă tratată de unii cercetători din punctul de vedere al teoriei straturilor. Ca şi J. Schwartz, Heinz Munding rămîne încredinţat că epopeile homerice şi-au căpătat forma definitivă abia în secolele VII — VI î. e. n.

3. *Hesiod şi tradiţia literară orientală din mileniul al II-lea.* Mai fructuoase şi cu rezultate unanim acceptate, s-au dovedit încercările de apropiere între vechea poezie orientală şi începuturile poeziei din aria greacă. În darea noastră de seamă ne vom opri la studiile făcute de profesorul vienez Albin Lesky şi de P. Walcot.

În anul 1955 Albin Lesky a publicat în Saeculum VI, 1955, p. 32 — 52 un articol intitulat *Griechischer Mythos und Vorderer Orient*, în care găsim şi astăzi încă o bună sinteză a problemei care ne preocupă. Pe acea vreme A. Lesky nu era la prima încercare în domeniul literaturii antice comparate. În 1950 publicase deja studiul său *Hethitische Texte und griechischer Mythos*[6], bazat pe cele mai recente traduceri şi interpretări ale textelor orientale, ca acelea ale lui H. G. Güterbock, de pildă, sau acelea, puţin mai vechi, ale lui H. Otten. Între timp a apărut la Princeton colecţia *Ancient Near Eastern Texts relating to the Old Testament* (ANET) îngrijită de J. B. Pritchard (1950 şi 1955) precum şi transcrierea „Cîntecului lui Ullikumi", *The Song of Ullikumi*, Revised Text from the Hittite Version of a Hurrian Myth, făcută de Güterbock în Journal of Cuneiform Studies, 1951, p. 135 şi urm., 1952, p. 8 şi urm.

La douăzeci de ani după F. Dornseiff, Lesky relua sistematic problema substratului oriental în vechea literatură greacă sprijinindu-se pe date mai bogate şi mai sigure decît cele pe care le avusese la dispoziţie Dornseiff. Conţinutul articolului publicat în Saeculum, Lesky l-a folosit şi pentru redactarea capitolului *Hesiod* din cartea sa *Geschichte der griechischen Literatur*, Berlin, 1958.

Contribuţia profesorului Lesky pentru cunoaşterea genezei poemelor cosmogonice şi teogonice din Grecia arhaică este însemnată mai ales prin claritatea desăvîrşită a expunerii şi prudenţa contururilor pe care le trasează. A. Lesky atrage în permanenţă atenţia asupra primejdiei panorientalismului care a împins pe mulţi învăţaţi de odinioară, printre alţii şi pe Jensen, spre identificări facile şi greşite. Actualmente însă, susţine Lesky (articolul citat din Saec., p. 45), ne este îngăduit să trecem la o reconsiderare a începuturilor literaturii greceşti în calitatea lor de produs al întregului complex cultural mediteranean.

---

[5] Vezi de pildă recenzia Margaretei Riemschneider în DLZ, anul 83, caietul 11, nov. 1962, col. 984, sau articolul citat al lui K. von Fritz, p. 44.

[6] Anzeiger der Öst. Akad. d. Wiss., phil. hist. Klasse, 1950, p. 137.

Cu ajutorul textelor hurrito-hittite publicate de H. Otten, H. G. Güterbock, J. B. Pritchard şi alţi orientalişti, astăzi pot fi stabilite unele fire de legătură sigure între miturile orientale şi *Theogonia* hesiodică.

Pe vremea împăratului Hadrian, un literat din Byblos, anume Herrenius Philon, a scris o Φοινικικά. După propriile sale mărturii, Philon s-a inspirat în prima parte a *Istoriei feniciene* după opera unui compatriot, Sanchuniathon, care a compus poeme cosmogonice încă înaintea războiului troian. Excerpte din Philon se găsesc la Eusebios în *Praeparatio Evangelica*. Philon conta ca un plagiator după Hesiod cînd publicarea tăbliţelor ugaritice de la Ras-Schamra (nordul Siriei), datate între 1400 şi 1200 î. e. n. a răsturnat aprecierile de pînă acum asupra lui Philon [7].

Astăzi nu mai încape nici o îndoială că Hesiod a cunoscut sub o formă oarecare tradiţia orientală a succesiunii unor stăpîni ai cerului. Dacă originea acestei tradiţii este cumva sumeriană, acest lucru nu s-a stabilit încă.

Mitul oriental al succesiunii stăpînilor cerului prezintă următoarea ordine : Alalu, Anu, Kumarbi, Zeul trăsnetului şi al furtunii ; acesta din urmă a fost identificat cu divinitatea hurrito-hittită Tešub. Această ordine coincide întru totul succesiunii în ceruri aşa cum era înfăţişată de Philon, adică cu patru componente, din care ultima reprezintă domnia lui Baal, fiul lui El (Timpul). O tăbliţă hurrită găsită la Ras-Schamra cuprinde numele dublu El-Kumarbi, ceea ce constituie o trăsătură de unire sigură între seria hurrito-hittită şi cea feniciană. Kumarbi este Cronos, divinitatea răsturnată de ultimul stăpîn al cerului, Zeul furtunii, Baal, Zeus, Iuppiter Dolichenus [8].

Kumarbi, în luptă cu tatăl său Anu (Cerul, Uranos în tradiţia greacă), îi muşcă sexul şi îl înghite. Anu însă îi atrage atenţia să nu se bucure de victoria sa, căci din sămînţa care va rodi în trupul lui se va naşte groaznicul zeu al furtunilor, viitorul duşman al lui Kumarbi. Relatarea textului hurrito-hittit despre mitul succesiunii în ceruri se opreşte aici.

Ca şi la Hesiod, raportul între Anu şi Kumarbi este acela între tată şi fiu ; Anu este deposedat de sex de propriul lui fiu, întocmai ca Uranos de Cronos. Mitul grec este indiscutabil mai bogat în implicaţii cosmogonice decît cel hurrito-hittit. Copiii Gaiei îl urăsc pe Uranos care se teme. El îşi îngroapă copiii într-o peşteră adîncă ; Gaia suferă dureri cumplite. Ea este aceea care pune la cale atacul împotriva lui Uranos împreună cu copiii ei. Lovitura este dată cu un cuţit sau o sabie încovoiată cînd zeul cerului vine să se unească cu pămîntul. Aşa cum a arătat W. Staudacher [9], acest mit cosmogonic în care este vorba despre felul cum pămîntul s-a despărţit de cer a fost legat şi în Orient, şi la Hesiod, de mitul schimbării puterii în cer prin violenţă. Cuţitul încovoiat (ἅρπη) este un element de cultură materială orientală, amintit şi în lupta între Perseu şi Gorgona. Hesiod a îmbogăţit acest mit prin acela al naşterii Afroditei, considerat de mulţi cercetători ai *Theogoniei* ca neautentic.

Noi fragmente descifrate pe tăbliţe de lut, foarte deteriorate, îngăduie întrucîtva continuarea povestirii despre Kumarbi. Kumarbi scuipă sămînţa înghiţită o dată cu sexul lui Anu şi pămîntul rodeşte. La Hesiod, *Theogonia*, 479, Rhea, mama lui Zeus, încredinţează şi ea pămîntului pe Zeus, ca să-l adăpostească de Cronos. Sfîrşitul acestui poem sau serii de poeme cosmogonice hurrito-hittite nu mai este cunoscut.

---

[7] Vezi şi I. Trencsényi-Waldapfel, *Гомер и Восток*, trad. în limba rusă, Moscova, 1956, Editura în limbi străine, p. 30 şi nota 26.

[8] P. Meriggi, *I miti di Kumarbi, il Krono Currico*. Athenaeum, 31, 1953, p. 101 şi urm.

[9] *Die Trennung vom Himmel und Erde. Ein vorgriechischer Schöpfungsmythus bei Hesiod und den Orphikern*, Diss. Tübingen, 1942 ; cf. şi K. Marót, *Die Trennung von Himmel und Erde*, Acta Antiqua Hung., I, 1951, p. 35—66.

Completarea mitului despre domnia în cer există totuşi în *Cîntecul lui Ullikumi*, fiul lui Kumarbi. Povestea lui Ullikumi este cunoscută din tăbliţe de provenienţă şi de epocă diferită. Kumarbi zămisleşte cu o stîncă un monstru de piatră destinat să-l doboare pe duşmanul său, pe Zeul Furtunilor (Tešub). Şi la Homer găsim de două ori menţionată apariţia unor fiinţe de piatră, şi anume în *Iliada*, XXII, 126, sau de lemn, *Odiseea*, XIX, 163. Zeităţi feminine aşază copilul pe genunchii tatălui care-i dă numele de Ullikumi. Acest obicei este cunoscut şi în tradiţia greacă:

Καὶ τοὺς μὲν κατέπινε μέγας Κρόνος, ὥς τις ἕκαστος
νηδύος ἐξ ἱερῆς μητρὸς πρὸς γούνα0' ἵκοιτο

Theog., 459—460

Kumarbi veghează ca Ullikumi să crească. Monstrul de piatră atinge curînd cerul datorită sprijinului pe care-l capătă de la uriaşul Upelluri. Zeul furtunilor, înştiinţat de Zeul soarelui despre apariţia acestui monstru, se arată foarte îngrijorat. Ištar îl consolează, dar Zeul furtunilor trebuie să se pregătească de luptă. După grele încercări, chiar şi înfrîngeri, Zeul furtunilor (Tešub), ajutat de ceilalţi zei ai cerului, îl doboară pe Ullikumi.

Apropierea între mitul lui Ullikumi şi lupta între Cronos şi Zeus nu poate fi întîmplătoare, cu toată deosebirea de amănunte pe care A. Lesky o analizează cu minuţiozitate. Şi în povestea lui Ullikumi şi în cea a lui Hesiod zeul doborît naşte un monstru cu scopul de a da o lovitură hotărîtoare. La Hesiod, Typhoeus n-are nimic de a face în înfăţişarea lui cu Ullikumi. În ambele poeme însă noul stăpîn al cerului posedă ca armă de luptă fulgerul şi este ajutat şi de alţi zei. Afară de punctele de contact cu *Theogonia* hesiodică, A. Lesky stabileşte multe alte contingenţe între Cîntecul lui Ullikumi şi poeţii lirici greci, Eshil etc., ceea ce dovedeşte că tradiţia mitologică greacă îşi trage seva dintr-o tradiţie mai veche, cu care a venit în contact încă din perioada micenianăˢ. Cu multă pondere, Lesky arată totuşi că în explicarea formării mitologiei greceşti tradiţia orientală trebuie folosită în chip raţional. În aria greacă procesul de antropomorfizare a forţelor cosmogonice şi teogonice este în continuă întărire începînd cu mileniul I î.e.n. Hesiod, alcătuindu-şi poemul cosmogonic şi teogonic face un pas însemnat faţă de Orient. În *Theogonia* nu e vorba numai de felul cum domnia a fost smulsă părinţilor de succesori, ci şi de triumful lui Zeus care echivalează cu triumful ordinii în lume, al împărţirii atributelor puterii între zei. Grandeurea domniei lui Zeus nu a fost niciodată subliniată de Homer în chipul cum a făcut-o Hesiod. Abia Eshil va amplifica ideea hesiodică pentru a o pune în slujba interesului Atenei[11].

★

În articolul *Hesiod and the didactic literature of the Near East*[12], P. Walcot se ocupă de probleme asemănătoare cu cele tratate de Lesky, însă raportate la *Munci şi Zile*. Walcot este de acord cu părerea, astăzi în general acceptată, că primele contacte culturale între Orient şi Grecia s-au stabilit în perioada micenianăˢ. În consideraţiile sale Walcot s-a orientat după textele publicate de J. B. Pritchard în ANET (1955), W. F. Albright, *Wisdom in Israel and in the Ancient Near East*, Supplements to Vetus Testamentum, III, Leyda, 1955, textele didactice publicate de S. N. Kramer după tăbliţele sumeriene şi, mai ales, după culegerea

[10] Cf. T. B. L. Webster, *From Mycenae to Homer*, Londra, Methuen, 1960, p. 50 64 şi urm.

[11] Modul cum Eshil a preluat şi valorificat moştenirea hesiodică a fost tratat de Fr. Solmsen într-o carte intitulată *Hesiod and Aeschylus*, Ithaca, New York, 1949.

[12] Articol publicat în Revue des Études Grecques, 1962, p. 13—36.

de proverbe sumeriene publicată de E. I. Gordon, *Sumerian Proverbs: Glimpses of every day life in ancient Mesopotamia*, Philadelphia, 1959.

Walcot arată că motivele comune literaturii didactice orientale şi literaturii hesiodice sînt două: a. disputa între doi adversari, fraţi, tată şi fiu, amici etc. care se laudă pe rînd şi apoi se iau în derîdere unul pe celălalt. Această formă de *agon* se petrece în textele orientale nu numai între oameni ci şi între animale, pasăre şi peşte, bunăoară, sau între obiecte inanimate, toporul şi plugul, sau între anotimpuri, vara şi iarna. Nici una din disputele între animale cunoscute astăzi în vechile texte orientale nu se potriveşte cu *ainos*-ul hesiodic despre uliu şi privighetoare, dar prototipul este evident oriental. Două din asemenea dispute pot fi recunoscute în fabulele esopice. În lumina lămuririlor lui Walcot, ipoteza lui H. Munding despre neînţelegerea între Hesiod şi Perses ca un decalc homeric nu mai are consistenţă; b. mitul vîrstei de aur, tradiţie comună în Mesopotamia, Persia, Egipt. Apropierea acestui mit de tradiţia greacă şi de Hesiod a fost în anii din urmă reluată în discuţie după E. Meyer şi R. Reitzenstein de I. Trencsényi-Waldapfel şi de J. Gwin-Griffiths. Afinitatea de conţinut între tăbliţele orientale care cuprind sfaturi practice, precepte, instrucţiuni morale şi sfaturile adresate de Hesiod lui Perses este pe alocuri surprinzătoare, deşi, evident, putem avea de a face cu simple coincidenţe.

O altă comparaţie se impune între *Erga* şi un calendar agricol găsit pe o inscripţie din Palestina, la Gezer, nu departe de Ierusalim (art. citat, p. 21). Traducerea inscripţiei se află în colecţia *Documents from Old Testament Times* (DOTT), publicată de D. Winton Thomas în 1958. Calendarul palestinian enumeră toate muncile agricole care se desfăşoară din septembrie pînă în august. După textul cu caracter mnemonic se pare că inscripţia reprezintă un exerciţiu de şcoală. Dacă se ţine seama că şi tăbliţele sumeriene au dat la iveală un calendar al fermierului de aproximativ 100 de rînduri, care enumeră muncile agricole începînd cu mai-iunie, concluzia pe care o trage P. Walcot e că şi Hesiod a cunoscut existenţa unor calendare de acest fel. Calendarul pe care l-a întocmit el, ţinînd seama de un ciclu anual al muncilor agricole, nu are nimic de-a face cu aceste calendare orientale. În *Erga*, Hesiod a întocmit un calendar local, destinat unei circulaţii regionale. Cu toate acestea, Hesiod a cunoscut cu siguranţă poeme asemănătoare cu al lui.

Două texte babiloniene, un imn adresat zeului soarelui Samash, aparţinînd bibliotecii lui Aşşurbanipal (sec. VII î.e.n.) şi altul care conţine o culegere de sfaturi despre înţelepciune (cópii babiloniene datate între 700 şi 450) atestă alte surprinzătoare contingenţe cu Hesiod. Samash, zeul soarelui, are aceleaşi atribute pe care le posedă Zeus la Hesiod. În imnul închinat lui Samash se află o enumerare a descendenţei oamenilor necinstiţi care aminteşte de *Erga*, v. 225 şi urm., 238 şi urm., 282 şi urm., iar în sfaturile despre înţelepciune unele îndemnuri sună identic cu cele ale lui Hesiod. Iată cîteva exemple: „nu te lăsa tirit de invidie în relaţiile cu semenii tăi" (cf. *Erga*, 28—29), „abţine-te de la certuri, nu-l vorbi de rău pe aproapele tău" (cf. *Erga*, 721), „nu jura fals", ş.a.m.d.

Şi unele texte egiptene publicate în ANET de Wilson merită să fie luate în considerare pe linia unei comparaţii cu Hesiod. Aceste texte, care aparţin sec. XII—X î.e.n., reprezintă apeluri la justiţia divină şi instrucţiuni morale (ὑποθῆκαι) care amintesc cum nedreptatea şi silnicia grea domnesc pe pămînt. Instrucţiunile atribuite vizirului regal Ptah-hotep amintesc pe cele din *Erga*: omul bun profită de sfaturile bune (cf. *Erga*, 295—297); frauda aduce eventual bogăţie, dar justiţia triumfă (cf. *Erga*, 321—326). În aceste „instrucţiuni" sînt discutate pe rînd situaţii practice din viaţa socială, problema moştenirii părinteşti, comportarea diferiţilor moştenitori etc. Aceleaşi aspecte le prezintă şi instrucţiunile regelui Meri-Ka-Re, din perioada premergătoare prăbuşirii vechiului regat unde pot fi în plus citite şi sfaturi cu privire la înjghebarea unei gospodării agricole.

Hesiod nu a cunoscut direct nici una din aceste scrieri specifice Orientului din mileniul II şi începutul mileniului I. Este incontestabil însă că poetul-păstor de la Ascra nu era străin de obişnuitele preocupări literare ale vremii sale şi că originea sa asiatică a contribuit într-o oarecare măsură la familiarizarea poetului cu temele tratate în Orient. Ar fi fost de dorit ca P. Walcot, în articolul său atît de bine documentat, să adauge că totuşi, în compoziţiile hesiodice, specificul local a jucat un rol hotărîtor. Realităţile sociale din Beoţia alcătuiesc substratul principal din *Erga*, motivul cel mai puternic care l-a îndemnat pe Hesiod să scrie un asemenea poem. Contingenţele cu textele orientale de aceeaşi factură dovedesc doar că Hesiod aparţinea unor cercuri de rapsozi în care asemenea teme se cîntau în mod obişnuit. Este tocmai ceea ce susţin şi cei mai autorizaţi cercetători actuali ai poemelor hesiodice.

4. *Compoziţia şi structura poemelor hesiodice.* Aşa cum a existat şi există încă o problemă homerică, în veacul trecut s-a ivit şi o problemă hesiodică ; ea a fost dezvoltată îndeosebi prin studiile lui Wilamowitz şi Jacoby. Interesul pentru problema hesiodică, departe de a fi epuizat este actualmente întreţinut de studiile lui K. von Fritz, W. J. Verdenius, G. S. Kirk şi P. Walcot.

În volumul *Hésiode et son influence*, publicat în 1960 la Geneva sub auspiciile Fundaţiei Hardt [13] se găsesc reunite trei din studiile pe care le vom lua în considerare şi anume : K. von Fritz, *Das Hesiodische in den Werken Hesiods*, p. 1—48, G. S. Kirk, *The Structure and Aim of the Theogony*, p. 61 — 95 şi W. J. Verdenius, *Aufbau und Absicht der Erga*, p. 109 — 159.

Între aceste studii se află concordanţe dar şi divergenţe de păreri. Există, de pildă o apreciere comună asupra lipsei unui plan compoziţional în ambele poeme hesiodice. Nici *Theogonia*, nici *Erga* nu au închegarea şi unitatea de concepţie a epopeilor homerice. Profesorul von Fritz, de la Universitatea din München, şi-a luat asupra sa sarcina să lămurească „ce este hesiodic" în textul păstrat astăzi sub numele lui Hesiod din Ascra. Evident, acest lucru este dificil, căci unele date noi pot răsturna presupuneri vechi. Von Fritz şi-a propus următoarele obiective : a. delimitarea acelor pasaje care cuprind mărturii direct legate de viaţa şi activitatea poetului ; b. stabilirea influenţelor străine asupra lui Hesiod însuşi ; c. stabilirea versurilor hesiodice de cele nehesiodice. Ca şi G. S. Kirk, von Fritz a ridicat problema timpului cînd poemele hesiodice au fost fixate în scris şi durata eventuală a circulaţiei lor pe cale orală.

În cercetarea pe care a întreprins-o, von Fritz a examinat mai întîi metodele de lucru ale precursorilor, mai ales cele ale lui Felix Jacoby. Von Fritz a demonstrat cu strălucire (*art. cit.*, p.6 şi urm.) că cei mai mulţi editori şi comentatori ai lui Hesiod au fost ispitiţi să înlăture pasaje din textul hesiodic ca o consecinţă a faptului că n-au ţinut seama de *specificul poeziei hesiodice*. Înlănţuirea logică desăvîrşită, unitatea tratării unui mit sau a unei serii de mituri, existenţa unui plan de lucru nu sînt atributele poeziei hesiodice. A judeca *Theogonia* şi *Erga* după asemenea criterii, înseamnă a alege o cale greşită.

Materia mitică tratată de Hesiod era probabil bine cunoscută în veacurile VIII — VII î.e.n. (*art. cit.*, p. 15). Principala problemă hesiodică constă în a urmări aportul original al lui Hesiod în dispoziţia acestei materii care, aşa cum s-a dovedit actualmente, era comună în tot bazinul estic mediteranian. Hesiod a polarizat în jurul unor nuclee mitice bine cunoscute, elemente disparate pe care însă le-a grupat în sprijinul unei idei dominante : sublinierea binefacerilor domniei lui Zeus. Întreaga operă hesiodică a fost scrisă sub impresia noilor concepţii greceşti

[13] Fondation Hardt pour l'étude de l'antiquité classique, *Entretiens*, Tomul VII, Vandœuvres, Genève, sept. 1960.

despre antropomorfizarea zeilor şi a progresului civilizaţiei omeneşti legat de domnia olimpienilor [14]. Mai mult încă, Hesiod s-a străduit să arate că victoria pe care Zeus a obţinut-o asupra forţelor potrivnice i se datorează în exclusivitate. Ajutoarele pe care Zeus le-a avut în lupta cu titanii reprezintă doar potenţe subordonate lui. Pasionant de urmărit este şi modul în care Hesiod a tratat raporturile între divinităţile preolimpice (pregreceşti) şi cele olimpice, între divinităţile care întruchipează forţe ale naturii şi cele care sînt personificări de abstracţii în cadrul unei religii care nu recunoaşte Binele şi Răul ca principii supreme.

Între *Theogonia* şi *Erga* există o certă continuitate de compoziţie. În *Erga* poetul se adresează lui Zeus în calitatea lui de zeu al dreptăţii. De această credinţă nestrămutată în triumful dreptăţii leagă Hesiod lanţul sfaturilor şi al îndemnurilor la muncă către Perses. Ambele poeme sînt străbătute de o undă de tristeţe, vizibilă îndeosebi în mitul lui Prometeu şi în cel al Pandorei, cînd Hesiod ia în considerare atitudinea oamenilor faţă de zei.

Studiul lui von Fritz despre Hesiod este una din cele mai frumoase analize care au apărut în ultima vreme asupra poeziei hesiodice. Paginile pe care le-a scris von Fritz despre aparenta inconsecvenţă logică din compoziţia hesiodică sînt din cele mai convingătoare. Subscriem fără rezervă ideilor din următorul pasaj: „... schlechte Disposition, unlogische Gedankenfolge, mangelde Überleitung und dergleichen. Jacoby hat dies in seiner Weise für die Theogonie auch mit grosser Konsequenz durchgeführt. Aber die erste Hälfte der Erga zeigt noch deutlicher als die Theogonie, dass man das ganze Gedicht, und gerade das Dichterische daran, zerstören muss, ja, dass man im Grunde nichts übrig behält, wenn man darin wirklich konsequent sein und alles was nach den für einen guten Schulaufsatz geltenden Regeln anstössig ist, als unrecht entfernen will" [15]. Talentul poetic spontan, plin de prospeţime şi sinceritate al lui Hesiod, a fost admirabil pus în valoare de von Fritz. A studia după principiile stratigrafiei analitice operele lui Hesiod, înseamnă, după von Fritz, a ignora întrucîtva forţa poetică care menţine coeziunea întregului. Von Fritz îşi încheie expunerea cu părerea elogioasă pe care o avea despre Hesiod cel mai pedant poet al Alexandriei, Calimah. Poetul admira în special καθαρότης hesiodică, referindu-se la claritatea fluxului de idei neîntinat de adaosuri supărătoare.

Aşa cum şi-a redactat studiul, profesorul von Fritz ne apare drept un unitarian convins, deşi ca orice unitarian din zilele noastre, el recunoaşte posibilitatea adaosurilor care nu impietează cu nimic liniile fundamentale ale ansamblului.

G. S. Kirk, profesor de greacă la Cambridge, este în schimb partizanul vechii „Kerntheorie". În analiza pe care o face asupra *Theogoniei* el recunoaşte un nucleu care a suferit expansiuni şi retractări, precum şi cîteva interpolări mari, propuse ca atare de Wilamowitz şi Jakoby. Cu toate acestea, Kirk aduce un punct de vedere nou, care se apropie de cel al lui von Fritz. Actuala înfăţişare a *Theogoniei* nu trebuie explicată pe calea adaosurilor, ci din studiul elaborării primare, adică hesiodice (*art. cit.*, p. 67 şi urm.). Ca şi epopeile homerice care s-au ivit în Ionia, *Theogonia* a luat probabil fiinţă în cercurile de rapsozi beoţieni, însă spre sfîrşitul perioadei de glorie a epopeii greceşti (sec. VII î.e.n.). Hesiod însuşi a fost un rapsod. *Theogonia*, după înfăţişarea pe care o are, a circulat probabil mai întîi sub formă orală, întocmai ca şi alte producţii epice asemănătoare despre zei şi eroi. Ordinea puţin riguroasă a expunerii, contradicţiile, lipsa de simetrie, sînt tot atîtea caracteristici ale *recitării rapsodice*; expansiunile şi adaosurile ulterioare n-au modificat esenţial compoziţia poemului. După această teză, pe larg argumentată, Kirk trage o concluzie identică cu cea a lui von Fritz: „This forms one overwhelming argument against the kind of endeavour undertaken by Jakoby in his edition:

[14] Această teză a fost pe larg tratată de Fr. Solmsen în cartea sa *Hesiod and Aeschylus*, Ithaca, New York, 1949.

[15] *Art. citat*, p. 41.

for the line between what is so anomalous that it must be due post-hesiodic interference, and what might be considered legitimate for a singer like Hesiod working on subjects like Hesiod's, is so tenous and irregular that in many cases it simply cannot be accurately drawn on the evidence available"[16]. Rezultatul comun la care au ajuns cei doi filologi, pe căi diferite, este izbitor.

Întorcîndu-se la teoria sîmburelui primitiv, G. S. Kirk recunoaşte trei interpolări majore în *Theogonia*: descrierea Tartarului, episodul lui Typhoeus, lista finală a zeităţilor iubite de muritori, preluată dintr-un catalog hesiodic. Motivul pentru care Kirk este de acord cu propunerile mai vechi, în acest sens, este întreruperea ordinii firești a unui pasaj prin episoade diferite ca stil şi limbă (*art. cit.*, p. 73). Aşa, de pildă, episodul lui Typhoeus, monstru care în altă parte a poemului apare sub numele de Typhaon, întrerupe în mod evident Titanomachia. Deşi Kirk recunoaşte posibilitatea unei contingenţe între rolul lui Typhoeus şi cel al lui Ullikumi, rămîne la părerea originii nehesiodice a acestui episod (*art. cit.*, p. 90 — 91).

Theogonia propriu-zisă, este alcătuită, după Kirk, din îmbinarea unei cosmogonii şi a unei teogonii, formulă original hesiodică, prin care poetul scoate în evidenţă triumful lui Zeus. Înfrîngerea Titanilor corespunde unei bătălii decisive. Hesiod nu a inventat materia mitică pe care a înfăţişat-o publicului din vremea sa, dar în compoziţia orală a poemului se află fluctuaţii uşor de înţeles dacă ţinem seama de existenţa unor versiuni diferite cunoscute de autor. Cît de mult depinde *Theogonia* hesiodică de sistematizări anterioare nu se poate şti. La această observaţie a lui Kirk, (*art. cit.*, p. 91), am adăuga că descoperirea ştirii elenistice despre un poem cosmogonic al lui Aleman, Ox. pap. 2390, vol. XXIV, atestă că *Theogonia* hesiodică nu era singura compoziţie de acest gen. E probabil că originea unora din imnii orfici poate fi împinsă pînă în secolul al VII-lea î.e.n. şi că ecouri din preocupările cosmogonice în cercurile rapsodice se află şi în cîntul XIV din *Iliada*, v. 200 — 201 şi 301 — 302.

W. J. Verdenius este de acord cu dependenţa lui Hesiod de recitarea rapsodică. Afară de articolul pe care l-am citat în *Entretiens Hardt*, tot în anul 1960 a mai apărut un articol semnat de Verdenius în Revue des Études Grecques, 53, p. 345 — 362 intitulat *L'association des idées dans Homère, Hésiode, Théognis*. Ideile exprimate în ambele studii sînt aceleaşi.

Verdenius a studiat compoziţia hesiodică după criteriul *asociaţiei spontane, specifice recitării rapsodice*. Numeroase observaţii ale profesorului olandez pentru explicarea tehnicii în compoziţia hesiodică coincid cu observaţii formulate de von Fritz şi de Kirk. Profesorul Verdenius a supus unui amănunţit examen critic ediţiile poemului hesiodic *Munci şi Zile* (Rzach, Mazon, Colonna) pentru a lua în discuţie pasajele considerate neautentice de editori. În acelaşi timp, el a cercetat şi părerile acestor editori, diferite unele de altele, despre compoziţia poemului. După părerea sa, majoritatea acestor păreri păcătuiesc pe două căi: a. încercarea de a descoperi un plan acolo unde nu există; b. lipsa oricărui interes pentru progresul lent, dar concret, al expunerii, în formele cunoscute (*art. cit.*, în EH, p. 112). Binecunoscuta propunere a lui Paul Mazon cu privire la planul *Muncilor şi Zilelor* nu este acceptată de Verdenius. În locul stabilirii unei scheme de plan, Verdenius îşi propune să urmărească modul cum progresează gîndirea hesiodică „der Fortschritt des Gedankes". El indică cum uneori un singur cuvînt este suficient pentru o cotitură a gîndirii. În dezvoltarea unor mituri poetul uită uneori de punctul de plecare, de teza pe care dorea s-o ilustreze prin mit (*Ibid.*, p. 126). Mitul vîrstelor, de pildă, nu are o contingenţă directă cu ideea muncii şi a întrecerii constructive, ci indică că oamenii plătesc nu numai greşeala lui Prometeu, ci şi propriile lor greşeli (*Ibid.*, p. 127). Verdenius a examinat mitul vîrstelor în *Erga* raportat la concepţia generală a lui Hesiod despre progres, o temă care frămîntă de multă vreme pe comentatorii lui Hesiod. El o lămureşte prin prisma metodei pe

[16] *Art. citat*, p. 71.

care a adoptat-o şi anume „printr-o obişnuită schimbare a punctului de greutate" (*Ibid.*, p. 132). Hesiod începuse a demonstra că buna stare a oamenilor depinde de legăturile pe care aceştia le întreţin cu zeii. Acesta era sensul mitului Pandorei, „răul" trimis de Zeus oamenilor pe pămînt. Muritorii nu ştiu să preţuiască triumful lui Zeus şi al olimpienilor. În comportarea generaţiilor succesive de oameni au existat mari fluctuaţii. Ultima generaţie, cea în care trăieşte poetul, înţelege să-şi facă dreptatea cu pumnul (*Erga*, v. 192). De la cuvîntul Dike, Hesiod trece apoi la consideraţiile ceva mai sistematice pe care le face asupra Dreptăţii şi a Hybrisului. E vorba despre principala luptă antagonică ce se dă în lume şi în care, după credinţa nestrămutată a poetului, Dreptatea va învinge. Aminteam mai sus [17] că religia greacă nu recunoaşte principiile supreme ale Binelui şi Răului. Ne îngăduim sugestia, că în lupta antagonică între Dike şi Hybris, pe care o analizează Verdenius, se poate întrezări o influenţă orientală de felul acelora care se găsesc în *Theogonia*. Ajunge oare Dreptatea pentru agonisirea de avere? Răspunsul lui Hesiod este negativ. El dă un sfat cu valoare imperativă: ispăşirea greşelilor săvîrşite se face prin muncă. De acest sfat se leagă partea a doua a poemului care echivalează cu o expunere de motive îmbinată cu sfaturi practice. Hesiod nu şi-a încheiat poemul cu un rezumat al ideilor fundamentale (*Ibid.*, p. 155). Acest fapt, după Verdenius, este o consecinţă directă a lipsei de sistematizare a poemului, astăzi unanim recunoscută de criticii hesiodici. Concluzia lui Verdenius sună astfel: „Das grundlegende Kompositionsprinzip Hesiods ist nicht die Systematik der Klassifikation, sondern die Kontinuität der Assoziation. In Strom der Gedanken tauchen allerhand Probleme auf, um wieder in Ihm zu verschwinden und vielleicht später in einer anderen Gestalt noch einmal zu erscheinen" (*Ibid.*, p. 156).

În încheierea articolului său *Aufbau und Absicht der Erga*, Verdenius recunoaşte că la Hesiod nu este vorba de o totală lipsă de ordine în aranjarea materialului. Dar ordinea compoziţiei hesiodice este deosebit de dinamică şi dinamismul ei constă în procedeul asociaţiilor spontane.

La un an diferenţă, P. Walcot publica în Revue des Études Grecques [18] un articol intitulat *The Composition of the Works and Days*. Împotriva vederilor lui Verdenius, învăţatul englez este de părere că, dimpotrivă, Hesiod se dovedeşte un poet foarte priceput în gruparea materialului. În *Erga* există chiar un principiu metodologic de grupare a materialului pe care autorul articolului îl numeşte „ring-composition", „compoziţie bazată pe sistemul concentric". Acest principiu Walcot îl studiază luînd în considerare diferite segmente din *Erga*, printre altele, mitul vîrstelor.

De acord cu teza că poemele hesiodice poartă încă amprenta unei producţii literare bazată pe tradiţia orală, Walcot insistă nu asupra forţei asociative care, după Verdenius, antrenă irezistibil fluxul povestirii, ci asupra *repetiţiei unor versuri identice sau similare* [19]. Prin asemenea repetiţii Hesiod marca începutul sau sfîrşitul unei secţiuni. Acesta este principiul compoziţiei rapsodice denumită de Walcot „ring-composition". În mitul vîrstelor, de exemplu, dacă se examinează calitatea morală a oamenilor din generaţiile succesive se obţine următoarea schemă: 1. primele două vîrste, de aur şi de argint sînt perioade în care oamenii venerează încă pe zei. Cei din vîrsta de aur, după moarte au devenit δαίμονες (*Erga*, v. 122) iar cei din vîrsta de argint μάκαρες (*Erga*, v. 141). În schimb, oamenii ticăloşi din vîrsta bronzului merg direct

[17] Vezi mai sus, p. 352.
[18] REG, LXXIV, 1961, *The Composition of the Works and Days*, p. 1–19.
[19] În formularea teoriei sale asupra compoziţiei hesiodice, P. Walcot se sprijină pe observaţiile lui B. A. van Groningen, *La composition littéraire archaïque grecque*, Amsterdam, 1958.

în Hades, fără nici o distincţie (*Erga*, v. 152). Eroii, care au trăit în vîrsta imediat precedentă celei în care s-a născut poetul, au ajuns în insula fericiţilor (*Erga*, v. 171). Semenii lui Hesiod, cei din vîrsta fierului, vor avea o soartă nefericită dacă nu vor asculta de glasul Dreptăţii. Schema este aşadar ABBA. După aceleaşi criterii Walcot analizează şi faimoasa descriere a iernii (*Erga*, v. 504 şi urm.) pe care o consideră autentică, împotriva părerii curente. Iată şi concluzia lui Walcot: „The myth of the ages of mankind constitutes a straight-forward example of ring-composition. A close look at the rest of the *Works and Days* will reveal much of Hesiod's mastery in the organisation and arrangement of his subject-matter and a subtle employment of ring-composition to bind his material together in a coherent entity" (*art. cit.*, p. 7). După Walcot, „the subject-matter" a poemului *Munci şi Zile* este munca. Această temă constituie un element comun tuturor cercurilor din compoziţia hesiodică, iar tema justiţiei divine reprezintă o trăsătură de unire. Prooimionul şi Zilele se află în afara limitelor ultimului cerc (*art. cit.*, p. 13). Sfîrşitul poemului are un plan perfect unitar.

Deşi pornind de la o premisă identică cu cea a lui Verdenius (compoziţia hesiodică depinde încă de recitarea rapsodică) P. Walcot ajunge la o formulare cu totul diferită despre caracterul *Muncilor şi Zilelor* : „Our examination enables us to maintain that the *Works and Days* is a poem possessing a unity of design. The same sentiments repeat themselves from one part of the poem to the next, and the whole is bound together by an increasingly skilful use of ring-composition" (*art. cit.*, p. 15). Unitatea fundamentală a poemului nu exclude totuşi existenţa digresiunilor şi a expansiunilor. Poetul, printr-un procedeu oarecare ştie să revină mereu la tema principală. Aspectul dezlînat (the very looseness, p. 16) al compoziţiei în *Erga* a fost mult exagerat de comentatori. Dacă lui Hesiod i se admite calitatea de rapsod, trebuie să se ţină seama de maniera în care compune rapsodul, după un anumit tip. Nu începe îndoială că între Homer, care se află mai aproape de perioada de glorie a recitării rapsodice, şi Hesiod, există o diferenţă vizibilă. Hesiod este mai puţin rigid, plin de spontaneitate în creaţia sa, nu se foloseşte de clişeele obişnuite ale stilului rapsodic. De aici rezultă că poetul nu mai era robul practicilor recitării de altădată. Independenţa lui Hesiod l-a împins spre un gen de compoziţie nou, îndepărtat de schema compoziţiei homerice.

★

Părerile exprimate de autorii articolelor pe care le-am prezentat nu sînt atît de divergente cum ar părea la prima vedere. Între cei trei învăţaţi se pot găsi următoarele acorduri : a. Hesiod a fost un rapsod care a trăit în zona Tesaliei şi a Beoţiei unde înflorise o ultimă etapă din dezvoltarea poeziei epice greceşti ; b. poemele lui trădează aspecte caracteristice recitării rapsodice (diferit expuse de Verdenius şi de Walcot) ; c. nu trebuie făcute prea mari (Kirk) sau de loc (von Fritz, Walcot) concesii metodei analitice care operează cu atheteze îngrijorătoare în corpul poemelor hesiodice ; d. talentul marelui poet din Beoţia a spart tiparele vechii recitări rapsodice (Walcot) şi abaterea de la formele tradiţionale a prilejuit suspiciuni mai mult sau mai puţin justificate asupra unităţii de compoziţie în ambele poeme hesiodice.

Aceste trăsături comune nu trebuie să întunece sensul diferenţelor de concepţie. K. von Fritz este unitarian ; G. S. Kirk, adept al teoriei sîmburelui primordial ; Verdenius încearcă să ne convingă că poemele hesiodice n-au nici un fel de plan iar Walcot, dimpotrivă, că ele sînt structurate după un plan bine definit. Dar această diversiune este fertilă pentru alcătuirea unei păreri generale asupra stadiului atins actualmente de studiile asupra compoziţiei hesiodice, părere care ar putea fi astfel formulată : în compoziţia hesiodică, specifică recitării rapsodice tîrzii, se găseşte o manieră proprie de aranjare a materialului, originală, cu o mare libertate de mişcare ; lanţurile asociative au diferite lungimi şi diferite procedee de conexiune unele

cu altele ; Hesiod nu a izbutit să sistematizeze fără greş şi să coordoneze perfect acest material care trădează şi unele influenţe orientale ; poetul posedă o forţă de convingere puţin obişnuită, rectitudine morală, sensibilitate în faţa frumuseţii morale şi din natură ; el este totodată şi un gînditor, ambele poeme fiind compuse conform unor concepţii limpezi despre viaţă şi lume. Aceste concepţii joacă rol de liant nu numai între părţile compoziţiei fiecărui poem în parte, ci şi între cele două poeme.

Într-o dare de seamă viitoare ne propunem să continuăm această expunere îndreptîndu-ne atenţia asupra ultimelor interpretări ale miturilor hesiodice, a concepţiei poetului în general şi a lucrărilor care tratează despre stilul hesiodic.

AL VIII-LEA CONGRES INTERNAȚIONAL DE ARHEOLOGIE CLASICĂ

DE

PETRE ALEXANDRESCU

Între 3 și 13 septembrie a avut loc la Paris, în clădirea Institutului de Artă și Arheologie, al VIII-lea Congres Internațional de arheologie clasică. Peste 500 de învățați francezi și străini au participat la lucrări, în atmosfera de caldă curtoazie creată de organizatorii congresului. Comitetul de conducere a avut ca președinte pe ilustrul istoric André Piganiol și ca secretar pe Pierre Demargne, directorul Institutului de Artă și Arheologie din Paris. Din punct de vedere al organizării, acest congres se deosebea de cele precedente prin două inițiative binevenite. În primul rînd, lucrările s-au desfășurat numai în ședințe plenare, evitîndu-se împărțirea în secții concomitente. În al doilea rînd, congresul de la Paris a avut o temă unică de discuții, pentru care s-au cerut unor specialiști consacrați rapoarte generale. S-au evitat astfel unele din dificultățile resimțite mai ales la congresul precedent de la Roma — Neapole 1958, la care s-au prezentat comunicări foarte numeroase cu subiecte foarte diferite și de valoare inegală. Tema congresului a fost „Influențele civilizației greco-romane asupra culturilor periferice". Această temă, deosebit de oportună și mai puțin atinsă în congresele precedente, a antrenat la discuții un număr mare de învățați, unii dintre ei specialiști în domenii vecine și conexe arheologiei greco-romane. Rapoartele generale au fost tipărite într-un volum preliminar pe care participanții l-au primit din timp.

Ședințele au fost consacrate fiecăreia dintre principalele regiuni periferice. Ședința de miercuri 4 septembrie (dimineața) : *Occidentul preroman. Influența mediteraneană în epoca fierului.* Raport : C. F. C. Hawkes (Marea Britanie), *The Celts. Report on the Study of their culture and their Mediterranean relations, 1942—1962*, urmat de comunicările lui M. Pallottino (Italia), despre mediația etruscă între Mediterana și Occidentul european, M. Almagro - Basch, despre influența greacă în peninsula iberică. Ședința de după-masă a aceleiași zile : *Galia Romană. Originalitatea artei sale.* Raport : P.-M. Duval (Paris), *L'originalité de l'architecture gallo-romaine* urmată de comunicările lui H. von Petrikowitz (R. F. G.), despre originalitatea artei romane de pe Rin, P. Lambrechts (Belgia), despre persistența elementelor indigene în arta Galiei belgice, R. Lauer - Bélart (Elveția), despre elementele celtice în arta Elveției romane. Ședința din 5 septembrie (dimineața) : *Italia de nord, Europa Centrală și Septentrională. Arta provincială și influențele mediteraneene*, cu comunicările lui G. Mansuelli (Italia) despre caracterul provincial al artei din Italia Cisalpină, Erna Diez (Austria), despre caracterul provincial al sculpturii din Noricum, J. Werner (R. F. G.), despre reprezentările figurate în Germania

liberă şi prototipurile lor provincial romane, O. Klingt-Jensen (Danemarca), despre influenţele italice şi celtice asupra artei scandinave. Şedinţa din 6 septembrie (dimineaţa): *Africa de nord, Arta africană, moştenirea punică şi influenţele greco-romane* cu comunicările lui R. G. Goodchild (Libia), despre sculpturile rupestre libice, Maria Floriani Squarciapino (Italia), despre sculptura din epoca Severilor de la Leptis Magna, G. Ch. Picard (Franţa), despre influenţele clasice greceşti asupra reliefului religios african, Jean Lassus (Franţa), despre adaptarea urbanismului roman în Africa de nord etc. Şedinţa de vineri 6 septembrie (după-amiază): *Grecia şi Ciprul. Influenţa greacă în regiunile periferice ale Greciei europene*, comunicările lui G. Bakalakis (Grecia) despre iradiaţia greacă şi romană în bazinul Hebrului inferior, D. Lazaridis (Grecia), despre săpăturile din regiunea Pangeu. Şedinţa din 7 septembrie (dimineaţa): *Balcanii, regiunile dunărene, Polonia. Influenţa greco-romană asupra acestor regiuni.* Raport Em. Condurachi (Romînia), *Les influences gréco-romaines dans les Balkans, en Hongrie et en Pologne*, cu comunicările lui M. Grbić (Iugoslavia), despre plastica greco-romană din Iugoslavia, D. P. Dimitrov (Bulgaria), despre problemele influenţei greceşti în Bulgaria. Şedinţa din 7 septembrie (după-amiază): *Rusia pontică, Arta greco-scitică.* Raport: V. Blavatski (U.R.S.S.), *Le rayonnement de la culture antique dans les pays de la Pontide du Nord*, cu comunicările lui B. B. Piotrovschi (U.R.S.S.) despre cercetările sovietice de la Karmir-Blur, A. Pugacenkova (U.R.S.S.), asupra artei regiunilor septentrionale ale Parthiei şi Bactrianei. Şedinţa de luni 9 septembrie (dimineaţa): *Anatolia. Civilizaţiile anatoliene şi relaţia lor cu arta greacă arhaică.* Raport: E. Akurgal (Turcia), *Les problèmes de l'Art Phrygien. L'origine du peuple phrygien et la période obscure des peuples thraco-macédoniens en Asie Mineure*, cu comunicările lui K. Bittel (R. F. G.), cu privire la cercetările din nivelele frigiene de la Bogaz-Kioi, Rodney S. Young (U.S.A.), despre săpăturile de la Gordion, G. M. A. Hanfmann (U.S.A.), despre legăturile dintre Grecia şi Lydia pe baza săpăturilor de la Sardis. Şedinţa din 9 septembrie (după-amiază): *Orientul apropiat. Grecia şi Orientul în arta semitică şi egipteană în epocile elenistică şi romană.* Cu comunicările lui M. Chehab (Liban) despre teracotele elenistice din Liban, Ernest Will (Franţa), despre caracterul artei parte din Siria, Peter J. Parr (Marea Britanie) despre începuturile epocii elenistice la Petra, Jacqueline Pirenne (Belgia), asupra artei elenistice sud-arabe, B. v. Bothmer (U.S.A.) despre influenţa elenistică asupra sculpturii egiptene tîrzii. Şedinţa de marţi 10 septembrie (dimineaţa): *Regiunile iraniene şi indiene. Israel. Influenţa greco-romană asupra civilizaţiei acestor ţinuturi.* Raport: Sir Mortimer Wheeler (Marea Britanie). *Problèmes de l'action exercée par la Méditerranée sur les arts de l'Iran et de l'Inde*, cu comunicările lui D. Schlumberger (Franţa) asupra originii şi caracterului artei sasanide, P. Amandry (Franţa), despre problema influenţei greceşti asupra artei bijuteriilor din Persia Achemenidă.

Fiecare dintre şedinţe s-a încheiat prin discuţii care constau fie în comentarii la rapoarte şi comunicări, fie în scurte dări de seamă menite să lumineze sau să aducă informaţii noi la problemele tratate.

În afara programului congresului, dar purtînd asupra aceleiaşi teme, s-au ţinut cîteva conferinţe, dintre care semnalăm, pentru deosebitul ei răsunet, aceea a profesorului R. Bianchi-Bandinelli, despre formarea şi disocierea comunităţii (κοινή) artei elenistice. Cu ocazia congresului s-au deschis la Paris cîteva expoziţii speciale. Astfel, la Luvru, directorul general al muzeului J. Charbonneaux a prezentat expoziţia „Arta în occidentul roman" cuprinzînd tezaurele de argintărie şi piesele sculpturale în bronz şi piatră cele mai importante din Gallia, precum şi unele împrumutate din muzeele germane şi din Anglia. La Muzeul Cluny, P. M. Duval a prezentat noua expoziţie şi ruinele superbe ale termelor din vremea lui Iulian Apostatul. De asemenea la St. Germain-en-Laye, la Muzeul de Antichităţi Naţionale, au fost deschise cîteva săli noi cu materiale arheologice ale civilizaţiei galo-romane.

Pe lîngă programul de ședințe, s-au organizat o serie de excursii la citeva dintre obiectivele arheologice sau artistice mai importante. Astfel la Versailles s-au vizitat noile săli ale palatului și încîntătorul teatru al lui Ludovic al XV-lea, recent restaurat. Ultimele zile au fost destinate pentru două excursii concomitente, una în estul Franței și în Alsacia, cealaltă în sud, la cunoscutele stațiuni greco-indigene de la Entremont și St. Blaise, precum și la ruinele antice de la Marsilia. Cu această ocazie s-au vizitat o serie de muzee de provincie dintre care unele deschise special în vederea acestui eveniment.

Excelent organizat, congresul a reprezentat un prilej de a cunoaște numeroase personalități ale arheologiei din întreaga lume, de a statornici prietenii noi și de a face cunoscute realizările arheologiei românești, a cărei reputație internațională este deosebit de înaltă.

Următorul congres va avea loc la Damasc în 1967.

EPIGRAFIA LATINĂ ÎN 1963

DE

D. M. PIPPIDI

Toamna anului 1963 a văzut petrecîndu-se două întîmplări de o neîndoioasă însemnătate pentru specialiştii epigrafiei latine şi ai istoriei romane îndeobşte : în septembrie, constituirea—la Paris — a unei Asociaţii Internaţionale de Epigrafie Latină ; în octombrie — la Berlin — sărbătorirea a 100 de ani de la apariţia celui dintîi volum din *Corpus Inscriptionum Latinarum* şi a 60 de ani de la săvîrşirea din viaţă a lui Theodor Mommsen. Despre amîndouă, fie-mi îngăduit să dau cîteva deslușiri, în cadrul unei cronici destinate să informeze pe cititorul romîn despre iniţiativele şi realizările de seamă din domeniul studiilor clasice din lumea întreagă.

★

Convocat de iniţiativa profesorilor J.-P. Wuilleumier şi H.-G. Pflaum, sub auspiciile Centrului naţional francez de cercetări ştiinţifice (CNRS), colocviul de epigrafie latină menit să pregătească întemeierea unei asociaţii internaţionale de epigrafie latină şi-a desfăşurat lucrările la Paris, în zilele de 2 — 3 septembrie 1963. La întîlnire au luat parte, pe lîngă specialişti din numeroase ţări capitaliste din Europa şi America, reprezentanţii mai multor republici socialiste : Bulgaria, Cehoslovacia, Iugoslavia, Polonia, R.P.R., Ungaria. Împiedicat să asiste la consfătuire din motive de sănătate, delegatul R.D.G. şi-a trimis adeziunea la hotărîrile luate într-o atmosferă prietenească şi într-un spirit de deplină colaborare. Pînă la urmă, delegaţii prezenţi şi-au dat consimţămîntul la constituirea unei Asociaţii Internaţionale de Epigrafie Latină (AIEL), alegînd şi organele de conducere ale acesteia pe o perioadă de cinci ani. Preşedinte al Asociaţiei a fost ales Attilio Degrassi ; administrator : J.-P. Wuilleumier ; director de studii : H. -G. Pflaum ; casier : Gerold Walser. Ca adjuncţi ai acestora au fost aleşi, între alţii : K. Michałowski, J. Irmscher, B. Gerov, L. Vidman, D. Rendić-Miocević.

Sediul Asociaţiei va fi la Paris. Pentru început, mijloacele necesare îi vor fi puse la dispoziţie de CNRS, iar mai tîrziu — se speră — de Consiliul Internaţional al Filozofiei şi Ştiinţelor umane prin Federaţia Internaţională a Asociaţiilor de Studii clasice, la care noua întocmire a aderat din primul moment.

Scopurile Asociaţiei sînt limpede formulate în Statutul întocmit cu acelaş prilej şi adoptat în unanimitate.

„L'Association Internationale d'Épigraphie Latine — se spune în art. 1, pe care, pentru interesul lui, îl reproduc aci în întregime — a pour but de promouvoir et de coordonner les re-

cherches scientifiques en ce domaine, sans porter atteinte à l'œuvre entreprise dans les divers pays.

Elle se propose notamment :

a) d'établir une liaison culturelle entre les chercheurs ou les organismes ;

b) de constituer un centre de documentation et de consultation ouvert à tous les membres de l'Association et de suggérer la constitution de centres nationaux dans les divers pays ;

c) de créer un séminaire de recherche et d'enseignement, destiné à des savants et à des étudiants envoyés en mission de divers pays, et d'encourager le développement de séminaires analogues en divers lieux ;

d) de dresser un fichier épigraphique d'après un modèle international en liaison avec les entreprises similaires et de le tenir à jour en fonction des découvertes et des études ;

e) de rédiger un bulletin périodique donnant un compte rendu méthodique et critique de toutes les publications, le texte des inscriptions nouvelles au gré des inventeurs, l'indication des travaux en cours, des suggestions de recherches, etc. ;

f) d'harmoniser la confection de *corpus* nationaux et régionaux et d'encourager celle de *corpus* spéciaux, concernant les fastes, les milliaires, l'*instrumentum domesticum*, les inscriptions métriques, les textes écrits à la pointe sèche ou à l'encre, etc. ;

g) de collaborer à la poursuite des principaux recueils (*Corpus Inscriptionum Latinarum*, *Inscriptiones Italiae*, *Inscriptions Grecques et Latines de Syrie*, *Inscriptions Latines de l'Algérie*, *Inscriptions Latines d'Afrique*, *Inscriptiones Graecae ad res Romanas pertinentes*, *Inscriptiones Latinae Selectae*, *Inscriptiones Latinae Christianae Veteres*, *Prosopographia Imperii Romani*, *Prosopographie chrétienne du Bas-Empire*, *Dizionario Epigrafico di Antichità Romane*, etc.), en accord avec les personnalités et les organismes qui les dirigent ;

h) de contribuer à des études synthétiques sur les institutions romaines (magistratures, sacerdoces, armée, provinces, cités, onomastique, etc.) ;

i) d'organiser des congrès et colloques ;

j) de développer les rapports de l'épigraphie latine avec les autres sciences de l'antiquité classique."

Cum e uşor de văzut, realizarea unor ţeluri atît de numeroase şi de felurite nu e de aşteptat pentru mîine, nici pentru săptămîna viitoare. Aducerea lor la îndeplinire atîrnă, de bună seamă, de mijloacele materiale pe care Asociaţia va şti să le agonisească, dar mai ales de spiritul de colaborare internaţională de care se va dovedi însufleţită, fiind de la sine înţeles că nici o ţară din lume nu dispune de forţe ştiinţifice suficiente pentru a face faţă singură obligaţiilor decurgînd din Statut şi că, de altă parte, oricît de bine utilat şi de dotat, un centru de cercetări de felul celui ce urmează a lua fiinţă atîrnă, prin natura lucrurilor, de informaţiile şi documentele pe care epigrafiştii dintr-o ţară sau alta vor consimţi să i le pună la dispoziţie. Succesul întreprinderii depinde astfel în primul rînd de încrederea pe care conducătorii Asociaţiei vor şti s-o statornicească în raporturile lor cu specialiştii din lumea întreagă, condiţie indispensabilă — cum a dovedit-o experienţa — în activitatea oricărei întocmiri internaţionale.

Urînd noii Asociaţii şi conducătorilor ei succesul pe care-l meritä importanţa ţelurilor urmărite, epigrafiştii din R.P.R., angajaţi de mai multă vreme în pregătirea unei culegeri de inscripţii greceşti şi latine, iau act cu mulţumire de faptul că această muncă se încadrează printre obiectivele de seamă ale AIEL, în concepţia căreia asemenea culegeri regionale reprezintă o etapă premergătoare alcătuirii de *corpora* internaţionale, de felul celor întemeiate cu un veac în urmă la Berlin (CIG, CIL, IG).

★

Două luni după colocviul de epigrafie latină de la Paris, Academia Germană de Ştiinţe organiza la rîndul ei o sesiune ştiinţifică internaţională — la Berlin, între 31 octombrie şi 3 noiem-

brie — pentru sărbătorirea a 100 ani de la apariţia primului volum din *Corpus Inscriptionum Latinarum* şi a 60 ani de la moartea lui Theodor Mommsen.

Alături de acest aspect festiv, sesiunea a mai comportat şi alte activităţi :

— comunicări ştiinţifice din domeniul epigrafiei latine, ţinute de participanţi ;

— o informare despre stadiul lucrărilor în vederea publicării — cu ajutor internaţional — a mai multor volume din CIL, actualmente în lucru ;

— discutarea unei serii de probleme de tehnică epigrafică, ridicate de munca la volumul III al culegerii, în care sînt cuprinse inscripţiile latine descoperite pe teritoriul ţării noastre, în Transilvania, Oltenia şi Dobrogea.

La sesiune au luat parte mai mult de 100 persoane, reprezentînd 16 ţări. Printre delegaţi, alături de numeroşi cercetători tineri din R.D.G. şi din ţările invitate, se numărau veterani ai studiilor antichităţii, ca Fr. Zucker, Johannes Sundwall, Günther Klaffenbach, precum şi numeroşi învăţaţi de vîrstă mijlocie din ţările socialiste şi de aiurea : H. Berve, V. Beševliev, A. Betz, I. Bieżuńska-Małowist, D. P. Dimitrov, G. Dunst, Werner Hartke, R. Heidenreich, J. Irmscher, J. R. Morris, T. Nagy, Werner Peek, F. Peeters, Leiva Petersen, H.-G. Pflaum, D. Rendić-Miocević, Ian Archibald Richmond, J. Šašel, K. Schubring, I. Venedikov, Gerold Walser.

La sesiune s-au citit şi discutat cca. 50 de comunicări şi referate, în şedinţe plenare sau de secţie. De asemenea s-au examinat — între colaboratori angajaţi în aceeaşi muncă — probleme de editare a inscripţiilor latine, în special legate de vol. III din CIL, a cărui recelaborare e în curs, cu ajutorul specialiştilor din R.D.G., Austria, R.P. Bulgaria, R.S. Cehoslovacă, R.F.S. Iugoslavă, R. P. Romînă şi R. P. Ungară. În această privinţă, dacă ar fi desigur exagerat să se pretindă că toate greutăţile au fost înlăturate, e permis să se afirme că schimburile de vederi şi informaţii prilejuite de întîlnirea tovarăşilor de muncă din atîtea ţări au avut darul să risipească multe nedumeriri şi să inspire încredere în realizarea apropiată a operei comune.

La sesiunea festivă de la Berlin, Academia R. P. R. a fost reprezentată printr-o delegaţie formată din conf. univ. I. I. Russu, de la Universitatea din Cluj, conf. univ. Iorgu Stoian, de la Universitatea din Bucureşti, Emilian Popescu, cercetător la Institutul de Arheologie al Academiei R. P. R., sub conducerea celui ce semnează aceste rînduri. Epigrafiştii romîni au luat o parte activă la desfăşurarea lucrărilor : tov. Emilian Popescu şi Iorgu Stoian au citit cîte o comunicare, tov. Russu a intervenit în discuţia mai multor lucrări prezentate de delegaţi străini, conducătorul delegaţiei a făcut o comunicare şi a susţinut un raport în şedinţa consacrată problemelor legate de munca de editare. Toate aceste manifestări au fost favorabil apreciate de gazde şi de participanţii la sesiune, în general. Ca în orice împrejurare similară, contactele personale şi prieteniile legate în zilele petrecute la Berlin au fost socotite printre roadele cele mai de preţ ale reuniunii, pentru a cărei bună organizare şi deplină reuşită se cuvin aduse mulţumiri Academiei Germane de Ştiinţe şi Institutului pentru studiul antichităţii greco-romane (Institut für griechisch-römische Altertumskunde).

CRONICA DE DREPT ROMAN

DE

VALENTIN AL. GEORGESCU

I. — COMEMORAREA CELUI DE-AL VII-lea CENTENAR AL MORȚII LUI ACCURSIUS

Între 21 — 26 octombrie 1963, Municipalitatea orașului și Universitatea din Bologna au organizat un congres internațional pentru comemorarea a șapte sute de ani de la moartea marelui glosator Accursius, autorul celebrei *Glossa ordinaria* sau *magistralis* a cărei autoritate în fața instanțelor medievale este cunoscută și care a contribuit împreună cu întreaga activitate doctrinală a școlii glosatorilor la receptarea dreptului roman în Europa apuseană și, prin aceasta, la formarea drepturilor naționale respective. Prin intermediul operei lui Prosper Farinaccius, soluții glosatorice se regăsesc, adaptate, în *Cartea românească de învățătură* (Iași, 1646) și în textele corespunzătoare din *Îndreptarea legii* (București 1652). Întrunirea de la Bologna a fost un prilej excepțional de dezbatere a rolului dreptului antichității romane în dezvoltarea juridică ulterioară a Europei. Răspunzînd invitației primite, redactată în limba latină, Institutele de istorie și de Cercetări juridice ale Academiei R. P. R. au adresat congresului un cuvînt de salut în aceeași limbă și au trimis două comunicări:

a) Prof. dr. Traian Ionașcu, membru corespondent al Acad. R. P. R., directorul Institutului de cercetări juridice și Valentin Al. Georgescu, cercetător principal la Institutul de istorie, *Unitatea și diversitatea formelor de receptare a dreptului romano-justinianeu în Occident și a celui romano-bizantin în Orient*;

b) Valentin Al. Georgescu, *Prosper Farinaccius și pravilele românești din secolul al XVII-lea* (Influențe glosatorice indirecte asupra acestor pravile).

II. — DIN REZULTATELE UNUI CURS DESPRE „ISTORIA GÎNDIRII CIVILISTE" LA UNIVERSITATEA DIN LENINGRAD

O. S. Joffe, profesor de drept civil la Univ. din Leningrad, *Из истории цивилистической мысли, юриспруденция древнего Рима* (Din istoria gîndirii civiliste. Jurisprudența Romei antice), în *Проблемы гражданского и административного права*, Ed. Univ. din Leningrad, 1962, p. 314—341 (volum publicat în memoria lui A. V. Venediktov).

Urmărind „lărgirea orizontului studenților și dezvoltarea culturii noi", cunoscutul civilist, acad. A. V. Venediktov a introdus la Universitatea din Leningrad, după 1950, un curs de istoria gîndirii civiliste, predat mai mulți ani de O. S. Joffe. Articolul este un rezumat al primei părți a cursului (care mergea pînă în zilele noastre). Autorul arată că dreptul privat roman are o uriașă importanță care depășește orînduirea sclavagistă, constituind cea mai desăvîrșită formă de drept bazat pe proprietatea privată, dreptul abstract, dreptul privat, dreptul personalității abstracte, care conține cea mai fină analiză a relațiilor existente ale producției de mărfuri. Relații de marfă-bani existînd atît în feudalism cît și în capitalism, aceste orînduiri, și îndeosebi cea capitalistă, au avut nevoie să recepteze dreptul roman și au putut-o face cu folos, prin adaptarea lui creatoare la noi condiții istorice. În această perspectivă, autorul schițează pentru studenți dezvoltarea jurisprudenței romane în cele trei mari perioade ale sale: preclasică, clasică (sec. I—III e.n.) și postclasică (sec. IV—VI e.n.). Studiul este interesant atît prin metoda folosită, cît și prin demonstrația reușită a tezei privitoare la utilitatea dreptului roman pentru formarea culturii juridice generale, din punct de vedere istoric și tehnic, a juristului de astăzi, după ce receptarea dreptului roman a încetat, ca proces istoric, în țările socialiste.

III. — SITUAȚIA STUDIILOR DE DREPT ROMAN ÎN R. P. BULGARIA

În „Revue historique de droit français et étranger", 1961, p. 571 — 584, M. Andreev a publicat o prețioasă notă despre *Ouvrages bulgares sur l'histoire de l'État et du droit parus durant la période 1944 — 1960*. Acest sistem de informare ar trebui generalizat și permanentizat pentru a se ușura documentarea reciprocă asupra producției științifice în limbile cu circulație regională. Aici vom semnala numai lucrările legate direct sau indirect de tematica „Studiilor clasice" și vom analiza mai pe larg ultima ediție a manualului de drept privat roman al prof. M. Andreev, în așa fel încît să avem o imagine de ansamblu a situației studiilor romanistice în R. P. Bulgaria, din 1944 pînă astăzi.

Studii interesante au fost consacrate receptării dreptului roman prin intermediul culegerilor bizantine tîrzii [1], Eglogei slave [2], răspunsurilor papei Nicolae I [3] și izvoarelor grecești ale istoriei bulgare [4]. Putem adăuga astăzi cele 2 volume din Istoria Bizanțului (Sofia, 1959 și 1963) și studiul despre feudalismul bizantin, ale prof. D. Anghelov.

---

[1] M. Andreev, *O copie nestudiată a Sintagmei lui Matei Vlastares*, Известия на правния Институт при Б. А. Н. 1955, 1 — 2; *Despre problema originii și conținutului „Legii pentru judecarea oamenilor"*, Годишник на Соф. Унив., Юр. Фак., 49, 1957 și alte aspecte ale problemei în „Правна мисъл", II, 1958, 1; Славянский Архив, Moscova, 1959; V. Ganev, *„Legea pentru judecarea oamenilor"*, Sofia, 1959, 620 pp. *Adde* studiile prof. M. Andreev din „Jahrbuch f. Gesch. d. U.d. S.S.R. u. d. Volksdemokr. Länder Europas", Berlin, VI, 1962, p. 411—422 și „Rev. des études sud-est europ.", 1963, nr. 3—4.

[2] M. Andreev, *Le droit romain et l'Eclogue slave (quelques réflexions sur les écarts de l'Eclogue slave du droit romain)*, în *Bartolo da Sassoferrato, Studi e documenti per il VI centenario*, I, 1961, p. 109—129.

[3] Duičev, *Die Responsa Nicolai I Papae ad consulta Bulgarorum, als Quelle für die bulgarische Geschichte, Festschrift des Haus-, Hoff- und Staatsarchivs*, 1949, I, B.

[4] Vol. I, Sofia, 1954; II—IV, 1958—1969.

În materie de drept roman, aportul istoriografiei bulgare este vrednic de laudă.

Autorul notei precizează că dreptul roman nu mai are în Bulgaria importanța de dinainte de stabilirea relațiilor economice-socialiste și a dreptului corespunzător, dar acest drept rămîne și astăzi o metodă de neînlocuit pentru învățămîntul juridic și ca atare figurează în programul facultății de drept din Sofia, unde este predat de prof. M. Andreev, cunoscut cititorilor prin comunicarea făcută la Asociația noastră și publicată în vol. V al Studiilor Clasice (*Lex Iulia de adulteriis coercendis*).

Continuînd și lărgind activitatea științifică începută în colaborare cu prof. P. Venedikov [5], prof. M. Andreev a publicat un excelent manual de Drept roman privat, în 1958 (Sofia, 359 p.)[6], o serie de studii privind procedura civilă [7], dreptul familiei [8] și drepturile reale [9], și a dat în 1962 o nouă ediție adăugită și îmbunătățită a Manualului său asupra căruia ne vom opri mai pe larg.

IV. — M. ANDREEV, *Римско частно право*, ed. 2, Sofia, 1962 (370 p.)

După un capitol privitor la obiectul, importanța și metoda studiilor de drept roman, la esența și elaborarea acestei discipline, Manualul tratează în șapte părți : izvoarele, procedura, persoanele și familia, drepturile reale, obligațiile (partea generală și partea specială), succesiunile. Prin dimensiunile lui mijlocii, prin folosirea unui apreciabil număr de texte reproduse în original și în traducere, prin introducerea unor dezvoltări (în caractere mici) care depășesc nevoile stricte ale învățămîntului, prin expunerea clară și metodică, prin condensarea în note —fără excese de erudiție—a unei bogate literaturi și prin atenția acordată materiilor în care autorul a publicat cercetări speciale, Manualul este nu numai o operă didactică ci și una de cultură și informație generală pentru juriști și pentru istorici. Autorul, pornind de la importanta contribuție în materie de istorie antică a lui Marx și Engels, folosește rezultatele istoriografiei sovietice, unele cercetări ale romaniștilor romîni, unguri, poloni și iugoslavi, precum și, în mod critic, o largă parte din bogata producție romanistică din Occident [10]. Autorul preconizează o strînsă legătură între romanistica juridică și filologică clasică, referindu-se aprobativ la cercetările romîne de filologie juridică.

Ni se par deosebit de reușite paragrafele despre izvoare și istorie (p. 6 — 10, unde se dau studenților largi sugestii de documentare în afara obligațiilor școlare), despre *ius res-*

[5] *Drept roman*, Sofia, 1947, 427 p.

[6] V. rec. lui H. Kupiszewski, în „Z.S.S., R.A.", 1959, p. 668—9 ; A.A. Rubanov, Вестник Древней Истории, 1960, nr. 2, p. 147 - 151.

[7] *Jurământul necesar în dreptul roman clasic*, Годишник, cit., 41, 1946 ; *Obiectul procesului civil în dreptul roman clasic*, *ibid.*, 42, 1947 ; *Efectul extinctiv al unei litis contestatio*, *ibid.*, 43, 1948 ; *L'effet extinctif de l.c.*, Atti del Congresso di diritto romano e di storia del diritto, III, Verona, 1948.

[8] *Divorțul și adulterul în dreptul roman clasic*, Sofia, 1954, și un extras substanțial în „Rev. d'hist. de Droit", 1957.

[9] *Proprietatea imobiliară la Roma înainte de Legea celor XII Tabule*, Годишник, cit., 45, 1952 ; Недвижимая собственность в Риме до XII таблиц, Вестник Древней Истории, 1955, nr. 1 ; *Proprietatea funciară în străvechiul drept roman*, „Правна мисъл, III, 1959, nr. 4, p. 87 și urm.

[10] În legătură cu *Constitutio Antoniniana* (p. 105, nr. 1 și p. 116, nr. 1), a se vedea importantul studiu al acad. E. Condurachi, *La Costituzione Antoniniana e la sua applicazione dell'Impero Romano*, „Dacia", II, 1958, p. 281—316 și Fernand de Visscher, *La constitution Antonine et la dynastie africaine des Sévères*, „Rev. intern. des droits de l'antiquité", 1961, p. 229—242. *Adde*, astăzi, și prețiosul *Literaturübersicht* (I), publicat de Chr. Saase (a cărui disertație din 1958 este citată în Manual prin recenzia lui H. J. Wolff, din „Z. S. S. R. A." 1959, p. 575—580) în "Journal of juristic papyrology", 1962.

pondendi (unde am fi dorit să fie reţinută contribuţia lui F. de Visscher la care a colaborat Matei Nicolau, vezi „Revue hist. de droit", 1936, p. 616 — 618), despre interpolaţii şi despre codificarea lui Justinian. Încadrarea dreptului roman în dezvoltarea drepturilor antice, raportarea codificării lui Justinian la problema începuturilor feudalismului bizantin (începuturi indicate excelent în paragraful despre colonat, p. 118 — 121) şi soarta dreptului roman după Justinian, au rămas în afara expunerii din acest Manual, ca probleme pe care studenţii le regăsesc în cadrul Cursului de istoria generală a statului şi dreptului.

În materia procedurii se insistă asupra problemelor legate de *litis contestatio* şi *res iudicata*, precum şi asupra procedurii extraordinare. Corporaţiile şi fundaţiile—materie în care bogata literatură recentă este încă în stadiul dezbaterilor savante — sînt prezentate în cap. XVII (p. 147—150) potrivit importanţei lor deosebite şi locului pe care problema personalităţii morale îl ocupă în dreptul socialist. Sînt mai larg tratate sclavia, proprietatea şi obligaţiile, acestora consacrîndu-li-se 1/3 din volum. Autorul propune o nouă explicaţie a fundamentului apărării posesiunii şi a unor aspecte ale obligaţiei în străvechiul drept roman. Existenţa *nexum*-ului ca contract, contestată în literatura romînă (I. Popescu-Spineni) este admisă ca neîndoielnică de autor.

Pentru a corespunde nevoilor didactice, Manualul a adoptat metoda expunerii instituţionale. În planul sistematic al dreptului, mai sus indicat, fiecare instituţie este înfăţişată în dezvoltarea ei istorică, insistîndu-se asupra perioadei de maximă înflorire (clasică şi justiniană). Realizarea acestui prim obiectiv lasă loc liber—în literatura romanistică a tuturor ţărilor socialiste — pentru o istorie cuprinzătoare a statului şi dreptului roman, nelimitată la dreptul privat şi la dreptul procesual, în care ansamblul dezvoltării instituţionale să fie înfăţişat în cadrul fiecărei perioade istorice a societăţii romane sclavagiste. Cu experienţa dovedită, prof. M. Andreev este chemat să înzestreze cu o astfel de operă literatura romanistică a ţării sale. Ne întrebăm chiar dacă nu a sosit momentul unei largi colaborări a tuturor forţelor creatoare din ţările socialiste, pentru realizarea unei aprofundate sinteze de mari proporţii asupra istoriei statului şi dreptului roman de care istoriografia acestor ţări are neapărată nevoie. Academia de Ştiinţe din Berlin (R. D. G.) a dat un exemplu de colaborare, încredinţînd unui comitet internaţional (R. D. G., R. P. P., R. P. U. şi R. P. Bulgaria) editarea unui volum de Studii de istorie a drepturilor antice.

În ansamblu, expunerea prof. M. Andreev pune în lumină caracterul sclavagist al dreptului roman, învederînd, în lumina materialismului istoric, principalele cuceriri realizate de antichitatea romană în materie de drept. Aceste cuceriri apar astăzi sub dubla formă de achiziţie, dezvoltată creator de societatea bazată pe diviziunea în clase şi pe un regim de proprietate privată, şi de aport temeinic la cultura juridică în general.

Notă. Studiile al căror titlu a fost dat, în notele acestei cronici, numai în romîneşte, au apărut în limba bulgară.

CENTENARUL MUZEULUI NAȚIONAL DE ANTICHITĂȚI

DE

RADU VULPE

La 23 noiembrie 1964 se împlinesc o sută de ani de cînd Alexandru Ioan I Cuza, domnitorul Romîniei de curînd constituite prin unirea Țării Romînești și a Moldovei, a semnat decretul nr. 1648/1864, prin care se întemeia actualul Muzeu Național de Antichități din București. Documentul îi fusese prezentat principelui de către Nicolaie Kretzulescu, ministrul Justiției, al Cultelor și al Instrucțiunii Publice din guvernul prezidat de Mihail Kogălniceanu. Atît ministrul de resort, cît și primul-ministru, amîndoi intelectuali de elită și progresiști, erau animați de o nobilă pasiune pentru vestigiile antichității și profund convinși de rolul important al muzeelor în ridicarea nivelului cultural al maselor.

De fapt, noua instituție înlocuia, în forme superioare, un modest „Muzeu Național" care exista la București încă din noiembrie 1834, cînd fusese înființat de Alexandru Ghica, domnul Țării Romînești de sub regimul Regulamentului Organic. Dar, în ciuda solemnului său titlu, acel „muzeu", adăpostit într-o dependință neînsemnată a clădirii Colegiului Sf. Sava, cu un acoperiș de scînduri care lăsa să pătrundă ploaia, nu era decît un biet depozit improvizat pentru cîteva pietre romane cu inscripții și sculpturi și pentru cîteva vitrine cu mărunțișuri, printre care și piese interesînd științele naturale. E drept că la resturile romane, provenind mai cu seamă din Oltenia, se adăugase, cu începere din 1842, faimosul tezaur de la Pietroasa, din epoca migrațiilor, descoperit în 1837, care fusese păstrat între timp la Arhivele Statului. Însă, oricît de prețioase și de însemnate, cele 12 piese salvate din acest tezaur nu puteau justifica numele de muzeu pentru o colecție foarte restrînsă, lipsită de local, de personal competent, de perspective. De aceea, pentru evoluția Muzeului Național de Antichități de astăzi, nu poate fi luat ca punct de plecare decît actul de la 23 noiembrie 1864, prin care în Capitala Romîniei unite lua ființă o instituție arheologică propriu-zisă, asigurată în privința esențialelor sale condiții de funcționare și de dezvoltare.

Muzeul cel nou a moștenit micul fond de obiecte al celui vechi, dar determinant pentru constituirea sa a fost fondul mult mai bogat și mai cuprinzător pe care i l-a donat generalul Nicolaie Mavros. Acest înalt demnitar al fostei Țări Romînești avusese prilejul, în calitatea sa de director general al carantinelor de pe frontiera Dunării, să achiziționeze, fie de pe teritoriul țării noastre, fie de la amatorii de antichități din străinătate, un remarcabil număr de monumente antice, constînd din inscripții, fragmente arhitectonice, sculpturi, monede greco-

romane, precum şi dintr-o serie de vase greceşti datînd din epoca dipyloniană pînă la sfîrşitul epocii clasice. În prima jumătate a secolului XIX moda colecţiilor particulare de antichităţi fusese foarte răspîndită în Europa şi pătrunsese şi în principatele romîne, în primul rînd prin influenţa aristocraţiei ruse. Mulţi boieri şi intelectuali romîni cu dare de mînă îşi alcătuiseră atunci asemenea colecţii, dar primul care a înţeles în mod efectiv că vestigiile civilizaţiilor de altădată nu trebuie să rămînă în proprietate privată şi că rostul lor este să folosească instrucţiei întregului popor a fost N. Mavros.

Exemplul său a fost urmat şi de alţi colecţionari. Cu timpul, fie prin donaţiile acestora, fie prin cumpărare, patrimoniul Muzeului Naţional de Antichităţi s-a văzut sporit cu aproape toate colecţiile particulare mai de seamă din ţară, ca cele realizate de D. Papazoglu, Scarlat Rosetti, P. Casotti, Cezar Bolliac, Banul Mihail Ghica, D. Sturdza, M. Kogălniceanu, N. Kretzulescu, P. Enciulescu, N. Beldiceanu etc. Pe de altă parte, secularizarea bunurilor mînăstireşti, una din principalele reforme de sub domnia lui Cuza, a prilejuit intrarea unui mare număr de obiecte religioase de valoare istorică în posesiunea Statului, pe seama Muzeului, care s-a îmbogăţit, pe lîngă Secţia de antichităţi propriu-zisă, şi cu o importantă secţie eclesiastică. Astfel amplificat, Muzeul a fost instalat într-o aripă a palatului Universităţii, care tocmai fusese construit. În acest local avea să rămînă peste 60 de ani.

Pentru a i se asigura o îndrumare competentă şi eficace, Muzeul a fost pus de la început sub tutela unui Comitet arheologic, instituit cu scopul de a se ocupa cu conservarea şi supravegherea tuturor monumentelor istorice de pe teritoriul Romîniei. Ca recompensă pentru generosul şi hotărîtorul său gest, preşedinte al acestui Comitet a fost numit Nicolaie Mavros, cu titlul „pe viaţă", printr-un decret al domnitorului Cuza emis în aceeaşi zi în care lua fiinţă noul Muzeu. Ca o dovadă de profunda seriozitate cu care lucrurile fuseseră chibzuite este suficient să amintim că primii membri ai Comitetului arheologic au fost: Alexandru Odobescu, eminentul scriitor şi învăţat de renume european, întemeietorul arheologiei ştiinţifice la noi; August Treboniu Laurian, faimosul filolog latinist, dar şi primul epigrafist din Romînia; Cezar Bolliac, cunoscutul scriitor şi luptător progresist şi neobositul arheolog de teren, pe atunci directorul Arhivelor Statului, şi V. Alexandrescu-Urechiă, valorosul istoric al romînilor.

Numai din lista acestor nume, la care curînd aveau să se mai adauge altele, de asemenea bine justificate, ca, de exemplu, al lui Aaron Florian, — profesorul de istorie universală de la Facultate, autorul primei istorii a Ţării Romîneşti—, reiese concepţia de bază a noii instituţii, care nu trebuia să rămînă un simplu depozit de obiecte, ci urma să se integreze într-o activitate mai vastă, de caracter ştiinţific.

Totuşi, în practică, mulţi ani Muzeul s-a limitat la rolul său esenţial de expoziţie a unor colecţii. Personalităţile din Comitetul arheologic erau absorbite de alte obiective, iar în situaţia de director al Muzeului nu figurau, de cele mai multe ori, decît persoane fără competenţă şi fără iniţiativă, care se perindau la intervale scurte. Abia în 1881, cînd acest post i-a fost încredinţat lui Grigorie G. Tocilescu, Muzeul Naţional de Antichităţi a fost scos din inerţie, înregistrînd un salt hotărîtor în evoluţia sa ca instituţie ştiinţifică activă. Acest istoric inteligent, harnic şi cu preocupări multilaterale, care în acelaşi an fusese numit profesor de istorie antică la Universitatea din Bucureşti, a făcut din Muzeu centrul prin excelenţă al cercetărilor de arheologie clasică din Romînia. Activitatea sa arheologică a fost atrasă în mod deosebit de Dobrogea, unde, ani în şir, el s-a consacrat explorării celebrului Trofeu de la Adamclisi şi ruinelor cetăţii Tropaeum Traiani. Făcînd cercetări şi săpături şi în restul Dobrogei, precum şi în alte regiuni ale ţării, în special în Oltenia, el a îmbogăţit colecţiile Muzeului cu peste 2000 de pietre cu inscripţii şi sculpturi, fără a mai vorbi de nenumărate monede şi obiecte mărunte. Rezultatele principalelor sale cercetări au apărut în volumul *Monumentul de la Adamklissi*: *Tropaeum Traiani* (Viena, 1895, în colaborare cu O. Benndorf şi G. Niemann) şi în volumul *Fouilles et recherches*

archéologiques en Roumanie (București, 1900). Fondul de inscripții și sculpturi anterior venirii lui la direcția Muzeului a fost publicat în opera sa *Monumente epigrafice și sculpturale ale Muzeului Național de Antichități din București* (2 vol., București, 1902—1908).

După moartea sa, întîmplată în 1909, Muzeul a fost condus, timp de mai puțin de un an, de George Murnu, distinsul traducător al poemelor homerice și profesor de arheologie la Universitate. Lui i se datoresc începuturile de sistematizare și de studiere a colecției de vase dipyloniene și arhaice rămase de la Mavros, precum și o parte din săpăturile făcute în cetatea Tropaeum Traiani.

În 1910, la direcția Muzeului a fost numit Vasile Pârvan, una din cele mai de seamă personalități pe care le-a avut Romînia în domeniul studiilor despre antichitate. Înzestrat cu alese însușiri intelectuale și înarmat cu o superioară pregătire științifică în diversele domenii ale istoriei, el a desfășurat o neobosită activitate de studii, de explorări și de organizare, îndrumînd arheologia romînă pe căile dezvoltării sale moderne. Spre deosebire de un Odobescu sau de un Tocilescu, care s-au mărginit la o activitate personală, Pârvan a știut să-și facă elevi, creînd o școală arheologică durabilă și asigurînd astfel activității arheologice de la noi o continuitate fermă și un caracter colectiv, fără de care progresele remarcabile realizate ulterior în acest domeniu n-ar fi fost posibile. Pârvan a condus săpăturile din cetatea romană de la Ulmetum și din străvechiul oraș elenic Histria, publicînd imediat rezultatele lor epigrafice și, în parte, și arheologice. În plus, a publicat rezultatele numeroaselor sale cercetări arheologice și mai ales epigrafice relative la alte puncte din Dobrogea, ca Tomis, Callatis, Tropaeum, Salsovia, Capidava, Carsium, Gura Dobrogei etc. El a stimulat, direct ori prin colaboratorul său Ion Andrieșescu, cercetările referitoare la epocile străvechi ale comunei primitive. El însuși, în ultimii ani ai vieții sale, și-a concentrat atenția asupra protoistoriei Daciei, dînd la lumină magistrala sa sinteză *Getica*. În același timp a întemeiat și condus periodicul arheologic *Dacia*. A fost o personalitate deosebit de productivă. Întreaga sa activitate a avut ca bază Muzeul Național de Antichități, care încă din vremea sa a devenit de fapt un Institut arheologic. A stăruit mult ca Statul burghez de pe atunci să consacre acest institut prin forme legale, dar, pînă la moartea sa neașteptată, întîmplată în 1927, Vasile Pârvan n-a izbutit să-și vadă împlinit acest *pium desiderium*.

I-a urmat la direcția Muzeului, timp de nouă ani (1927—1936), Ion Andrieșescu, profesor de preistorie la Facultate și fost subdirector al Muzeului încă din 1915. N-a putut să realizeze nici el institutul dorit, dar a căutat să continue activitatea creată de Vasile Pârvan în jurul Muzeului, sprijinind pe foștii elevi ai acestuia în săpăturile lor privitoare atît la ruinele greco-romane, cît și la resturile epocilor comunei primitive. Sub direcția sa, în 1931, Muzeul s-a mutat din localul vechi al Universității. Secția eclesiastică a fost instalată în palatul Kretzulescu, de pe strada Știrbei-Vodă, de unde ulterior a fost trecută la Muzeul de Artă al R.P.R. Muzeului Național de Antichități, rămas numai cu colecțiile sale specifice, i s-a atribuit casa Macca, unde se află în prezent, în str. I. C. Frimu.

Anii tulburi ai războiului, ca și aceia care l-au precedat imediat, au constituit un prilej de verificare a solidității și eficacității școlii arheologice a lui Vasile Pârvan. În ciuda adversităților de tot felul, activitatea arheologică din jurul Muzeului s-a putut desfășura cu rezultate pozitive, iar revista *Dacia* nu și-a întrerupt apariția.

După 23 August, Statul de democrație populară a acordat arheologiei o atenție deosebită. Muzeul Național de Antichități nu numai a continuat să rămînă centrul activității de cercetări, crescute acum în proporții nebănuite mai înainte, dar a izbutit, în sfîrșit, în cadrul Academiei Republicii Populare Romîne, cu sprijinul larg al Partidului și al guvernului, să se transforme în acel Institut de arheologie la care Vasile Pârvan atît de mult gîndise. În acest Institut de arheologie al Academiei R.P.R., Muzeul Național de Antichități, ca pură instituție

de conservare şi expunere, reprezintă numai o secţie, alte trei secţii (a orînduirii comunei primitive, a orînduirii sclavagiste şi a orînduirii feudale), plus două sectoare (paleoliticul şi numismatica), fiind rezervate exclusiv activităţii de studii şi cercetări. Periodicul *Dacia*, renăscut într-o nouă serie şi cu o apariţie punctuală asigurată — spre deosebire de vechea serie —, nu mai este singura publicaţie a Institutului, ci îşi împarte rolul de monitor arheologic cu revista *Studii şi cercetări de istorie veche*, cu publicaţiile *Materiale şi cercetări arheologice* şi *Studii şi cercetări de numismatică* şi cu seria de monografii *Biblioteca de Arheologie*.

În cei o sută de ani ai săi, Muzeul Naţional de Antichităţi, cu toate vicisitudinile prin care a trecut, cu toată complexitatea de directive, de preocupări, de materiale, la care a ajuns, şi-a păstrat nealterate, ca două fire conducătoare, paralele, pe de o parte calitatea de instituţie ştiinţifică activă, care îi fusese prevăzută teoretic încă de la început şi care s-a dezvoltat pînă la aspectele impunătoare de azi, pe de alta eminenţa colecţiilor sale clasice din care s-a născut şi care, exclusive la origine, au fost pe urmă, ca un efect inerent progresului ştiinţific, covîrşitor concurate de colecţiile referitoare la epocile orînduirii comunei primitive, la perioada migraţiilor şi la orînduirea feudală, fără ca, totuşi, să se eclipseze sub superioritatea lor cantitativă. Muzeul Naţional de Antichităţi continuă să aibă una din cele mai mari colecţii epigrafice din ţară, o colecţie de sculpturi foarte importantă în special pentru studiul artei provinciale romane şi o colecţie numismatică deosebit de bogată. Iar dacă ţinem seama de dezvoltarea şantierului arheologic de prim ordin de la Histria, precum şi de activitatea altor colective de săpături ale Institutului de arheologie al Academiei R.P.R. în oraşele greceşti şi romane din Dobrogea şi în centrele romane din restul ţării, putem spune că antichităţile clasice îşi menţin, şi după trecerea unui secol, un loc de frunte în cadrul instituţiei create de Alexandru Cuza prin decretul său de la 23 noiembrie 1864.

COMEMORAREA LUI MATEI NICOLAU

la facultatea de limbi romanice şi clasice din Bucureşti

DE

ADINA BÎRSAN

În ziua de 14 decembrie 1963, în amfiteatrul Hașdeu al Facultății de limbi romanice şi clasice, Cercul ştiinţific al studenţilor secţiei de filologie clasică a organizat o şedinţă comemorativă, cu prilejul împlinirii unui sfert de veac de la moartea învăţatului filolog şi jurist care a fost Matei Nicolau.

Au fost de faţă un număr mare de cadre didactice de la catedra de filologie clasică, studenţi, precum şi o seamă de invitaţi de la alte instituţii de învăţământ.

În cadrul şedinţei s-au citit două referate. Primul, întocmit de Ioana Crevedia, studentă în anul al V-lea, a cuprins o prezentare de ansamblu a vieţii şi activităţii ştiinţifice a acestei figuri de seamă a studiilor de antichitate din ţara noastră. Al doilea, susţinut de Francisca Băltăceanu, studentă în anul al IV-lea, a expus ideile fundamentale ale lucrării *Originea propoziţiei infinitive în limbile clasice*, scrisă pentru a fi înaintată ca teză de doctorat Facultăţii de Litere a Universităţii din Bucureşti.

În continuare, prof. Val.-Al. Georgescu, prieten şi coleg de studii al lui Matei Nicolau, a subliniat însemnătatea contribuţiei aduse de acesta în domeniul istoriei drepturilor antice, relevînd totodată preţuirea de care s-a bucurat învăţatul romîn la Paris, din partea unor eminenţi oameni de ştiinţă francezi şi străini.

Acad. prof. Al. Graur, evocînd amintiri din vremea legăturilor sale cu Nicolau, a vorbit despre marile greutăţi întîmpinate de acesta după întoarcerea de la Paris, în găsirea unei situaţii care să-i asigure putinţa de a-şi continua activitatea.

Imaginea personalităţii lui Matei Nicolau a fost întregită de profesorul Remus Caracaş, căruia Nicolau i-a fost elev în anii 1916—1917 şi care a scos în evidenţă precocitatea şi seriozitatea elevului de atunci, alături de neobişnuita sa capacitate de sinteză.

În încheierea şedinţei, acad. Al. Graur a făcut propunerea ca Societatea de Studii clasice din R.P.R. să examineze posibilitatea de a cinsti memoria lui Matei Nicolau printr-o publicaţie omagială, la o dată cît mai apropiată.

BIBLIOGRAFIA CLASICĂ ROMÎNEASCĂ (1963)*

DE

I. FISCHER

I. BIBLIOGRAFII, GENERALITĂŢI

1. *Bibliografia lucrărilor de lingvistică apărute în ţara noastră de la 1 mai 1962 pînă la 1 mai 1963.* LR, XII, 1963, 4, p. 397 — 453.
2. *Institutul de arheologie la a 15-a aniversare a proclamării Republicii Populare Romîne.* SCIV, XIII, 1962, 2, p. 249 — 258.
3. M. Coja, H. Nubar, *Arheologia greco-romană în Dobrogea.* [Cronica cercetărilor în anii 1947 — 1962.] Studii, XV, 1962, p. 1411 — 1424.
4. Em. Condurachi, *Cercetarea istoriei străvechi şi vechi a Romîniei în anii puterii populare.* Studii, XV, 1962, 6, p. 1355 — 1366.
5. Em. Condurachi, *L'archéologie roumaine au XX^e siècle.* Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R., 1963, 104 p. + 1 hartă + planşe.

---

* Prezenta bibliografie a luat în considerare lucrările autorilor din R.P.R., tipărite în ţară sau străinătate, lăsînd la o parte lucrările savanţilor străini publicate la noi. Dintre recenzii au fost înregistrate, la lucrarea recenzată, numai cele privind volumele romîneşti (despărţite de indicaţiile bibliografice ale acestora printr-o bară verticală). Lucrările litografiate şi manuscrise (dactilografiate) nu figurează în repertoriu. La articolele de revistă am dat, unde a fost cazul, între croşete, indicaţii asupra cuprinsului. La capitolul *Texte, traduceri*, ordinea este cea alfabetică a scriitorilor antici; în cadrul celorlalte capitole s-a ţinut seama de ordinea alfabetică a autorilor moderni. Au fost incluse şi unele lucrări mai vechi, omise din bibliografia anilor precedenţi.

Deoarece strîngerea documentării din publicaţiile puţin accesibile întîmpină dificultăţi, rugăm pe autorii lucrărilor publicate în străinătate sau în culegeri care nu au ca obiect principal Antichitatea să ne semnaleze contribuţiile de acest fel.

Dăm mai jos abrevierile publicaţiilor despuiate:

AAPh = *Acta antiqua Philippopolitana. Studia historica et philologica.* Sofia, 1963.
AUB = *Analele Universităţii din Bucureşti. Seria ştiinţe sociale.*
AUI = *Analele ştiinţifice ale Universităţii „Al. I. Cuza" din Iaşi. Secţiunea III (ştiinţe sociale).*
CF = *Cercetări filozofice.* Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R.
CL = *Cercetări de lingvistică.* Cluj, Ed. Academiei. R.P.R.
Dacia = *Dacia. Revue d'archéologie et d'histoire ancienne.* Bucureşti. Ed. Academiei R.P.R.

6. G. Creţia, *Studii clasice I — IV (articole de lingvistică).* [Recenzie.] SCL, XIII, 1962, 3, p. 412 — 416.
7. C. Daicoviciu, E. Stănescu, *Problemele principale ale cercetării istoriei Romîniei în anii puterii populare.* [Istoria antică, p. XCIII — XCVI.] Studii, XV, 1962, 6, p. LXXXIII — CV.
8. I. Fischer, *Bibliografia clasică românească (1962).* StCl, V, 1963, p. 375 — 386.
9. Val.-Al. Georgescu, *Locul dreptului roman în cadrul studiilor clasice din ţările socialiste.* [Rezumat.] StCl, V, 1963, p. 446.
10. O. Iliescu, *Cabinetul numismatic al Academiei R.P.R. în pragul celui de al X-lea deceniu de la întemeierea colecţiilor sale.* SCB, V, 1963, p. 179 — 197.
11. M. Macrea, *Dacia sub stăpînirea romană.* [Cronica cercetărilor din anii 1947 — 1962.] Studii, XV, 1962, 6, p. 1399 — 1409.
12. R. Ocheşanu, *A VI-a Conferinţă internaţională de studii clasice (Plovdiv, 24 — 29 aprilie 1962).* LR, XI, 1962, 6, p. 685 — 686.
13. D. M. Pippidi, *Dezvoltarea studiilor de epigrafie greacă şi latină.* [În Romînia.] Studii, XV, 1962, 6, p. 1377 — 1388.
14. D. M. Pippidi, *A VI-a Conferinţă intersocialistă de studii clasice (Plovdiv, 24 — 29 aprilie 1962).* StCl, V, 1963, p. 335 — 336.
15. D. M. Pippidi, *Al IV-lea Congres internaţional de epigrafie greacă şi latină (Viena, 17 — 22 septembrie 1962).* StCl, V, 1963, p. 339 — 340.
16. D. M. Pippidi, *O colecţie de studii despre cultele orientale în Imperiul roman.* StCl, V, 1963, p. 351 — 353.
17. C. Poghirc, *A II-a Conferinţă internaţională a Secţiei de istorie antică a Societăţii germane de istorie.* StCl, V, 1963, p. 337 — 338.
18. C. Poghirc, *B. P. Hasdeu indo-europenist.* LR, XII, 1963, 5, p. 469 — 477.
19. Em. Popescu, *Dr. Horia Slobozianu.* [Necrolog.] SCIV, XIII, 1962, 2, p. 485 — 486.
20. Al. Rosetti, *Bogdan Petriceicu Hasdeu şi studiul limbii române.* LR, XII, 1963, 5, p. 459 — 463.

LL = *Limbă şi literatură.* Bucureşti, Societatea de ştiinţe istorice şi filologice din R.P.R.
LR = *Limba română.* Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R.
Ortodoxia = *Ortodoxia. Revista Patriarhiei române.* Bucureşti, Institutul biblic.
RFRG = *Revista de filologie romanică şi germanică.* Bucureşti. Ed. Academiei R.P.R.
RL = *Revue de linguistique.* Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R.
RRH = *Revue roumaine d'Histoire.* Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R.
RSS = *Revue des sciences sociales.* Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R.
SAI = *Studii şi articole de istorie.* Bucureşti. Societatea de ştiinţe istorice şi filologice din R.P.R.
SAO = *Studia et acta orientalia.* Bucureşti, Ed. Meridiane.
SCB = *Studii şi cercetări de bibliologie.* Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R.
SCIA = *Studii şi cercetări de istoria artei.* Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R.
SCIV = *Studii şi cercetări de istorie veche.* Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R.
SCL = *Studii şi cercetări lingvistice.* Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R.
SCSI = *Studii şi cercetări ştiinţifice.* Iaşi, Ed. Academiei R.P.R.
SLU = *Studii de literatură universală.* Bucureşti, Societatea de ştiinţe istorice şi filologice din R.P.R.
ST = *Studii teologice.* Bucureşti, Institutul biblic.
StCl = *Studii clasice.* Bucureşti. Ed. Academiei R.P.R.
Studii = *Studii, revistă de istorie.* Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R.
SUC = *Studia Vniuersitatis Babeş-Bolyai.* Cluj.

21. I. I. Russu, *Aportul lui Ştefan Moldovan la epigrafia Daciei.* SCIV, XIV, 1963, 2, p. 441 — 450.
22. S. Stati, *A VI-a Conferinţă internaţională de studii clasice (Plovdiv, 24 — 29 aprilie 1962).* SCL, XIII, 1962, 4, p. 549 — 550.
23. L. Wald, *Hasdeu şi problemele de teorie a limbii.* LR, XII, 1963, 5, p. 464—468.

II. LINGVISTICĂ

A. Limba greacă

24. N. I. Barbu, *Juxtapunerea (parataxa) în greacă, latină, română.* LL, VI, 1962, p. 53 — 65.
25. C. Daniel, *Des emprunts égyptiens dans le grec ancien.* SAO, IV, 1962, p. 13 — 23.
26. M. Marinescu-Himu, F. Vanţ-Ştef, *Limba „κοινή", fază importantă în evoluţia limbii greceşti.* AUB, X, 1961, 23, p. 573 — 580.
27. A. Piatkowski, Πατριώτης, *eine griechische Bezeichnung für Landbewohner, die keine Bürger sind.* Linguistique balkanique (Sofia), V, 1963, p. 41 — 46.
28. C. Poghirc, *Particula pronominală* -ne *în greacă, albaneză şi română.* SCL, XIII, 1962, 4, p. 491 — 495.
29. S. Stati, *La langue des inscriptions grecques de Dobroudja. Questions de méthode.* Linguistique balkanique (Sofia), VI, 1963, p. 29 — 33.

B. Limba latină

30. Fl. Demetrescu, *Istoricul cuvîntului „populus".* AUB, X, 1961, 23, p. 559 — 572.
31. I. Fischer, *Observaţii asupra limbii comediei latine.* [Rezumat.] StCl, V, 1963, p. 443.
32. Al. Graur, *Verbe latineşti în* -ito. [Verbele de tipul *debilito, felicito* derivă nu de la adjective, ci de la abstracte în *-tas.*] StCl, V, 1963, p. 7 — 11.
33. L. Lupaş, *Denumirile mormîntului în latină.* StCl, V, 1963, p. 111 — 135.
34. I. I. Russu, *Toponimicele din peninsula Balcanică în „De aedificiis".* [Emendări ale textului lui Procopius, permiţînd recuperarea unor nume latine de localităţi.] SCL, XIII, 1962, 3, p. 393 — 402.
35. I. I. Russu, *Die Ortsnamen der Balkanhalbinsel in* De aedificiis. [Traducerea articolului precedent.] RL, VIII, 1963, 1, p. 123 — 132.
36. S. Stati, *Limba latină în inscripţiile din Dacia şi Scythia minor.* Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R., 1961, 161 p. | CL, VI, 1962, 2, p. 443 — 452, I. I. Russu; RFRG, VII, 1963, 1, p. 151 — 156 M. Iliescu.

C. Lingvistică indo-europeană

37. Vl. Bănăţeanu, *Polisinteza sau încorporarea în unele limbi indo-europene.* SCL, XIII, 1962, 4, p. 497 — 518.
38. Vl. Bănăţeanu, *Urme ale morfologiei şi sintaxei urartice în armeana clasică.* [Desinenţe de instrumental, construcţia ergativă etc.] SCL, XIV, 1963, 2, p. 219 — 231.
39. Vl. Bănăţeanu, *Contribuţii noi privitoare la problema unei limbi „protoindice" în Asia anterioară.* SCL, XIV, 1963, 3, p. 391 — 408.

40. I. Fischer, *Corrélation fortes~douces dans les langues méditerranéennes?* [Ipoteza, bazată pe fapte etrusce, greceşti şi venete, ar explica, între altele, fluctuaţiile oclusivelor în împrumuturile „mediteraneene" din greacă şi latină.] Linguistique balkanique (Sofia), VI, 1963, p. 139 — 144.
41. C. Poghirc, *L'alternance* m/mb/b *en thrace et en albanais.* [Fenomenul, atestat în toponimia daco-misiană şi în albaneză, permite cîteva apropieri etimologice.] Linguistique balkanique (Sofia), VI, 1963, p. 97 — 100.
42. A. Vraciu, *Актуальные вопросы изучения субстратных элементов румынского языка.* Linguistique balkanique (Sofia), VI, 1963, p. 119 — 132.
43. L. Wald. *Quelques noms d'esclaves dans les langues indo-européennes.* Linguistique balkanique (Sofia), VI, 1963, p. 133 — 138.

III. CRITICĂ ŞI EXPLICAŢII DE TEXT

44. Tr. Costa, *Două conjecturi vitruviene.* [6, 6, 7 : *trabes ea lumina, sub contignationes* (pentru *trabes seu lumina aut contignationes*) ; *ab inferioribus locis orti, penitus per loca ardentia transeunt* (pentru *ab inferioribus locis penitus orti per loca ardentia transeunt*).] StCl, V, 1963, p. 287 — 288.
45. A. M. Frenkian, *La lacune du manuscrit plotinien Vindobonensis Phil. Gr. 226.* Maia (Bologna), XIV, 1962, 3, p. 175 — 176.
46. A. M. Frenkian, *Les numérotations marginales intermittentes des manuscrits de Plotin.* Maia (Bologna), XV, 1963, 2, p. 143 — 147.
47. N. Lascu, *Le „Epistulae ex Ponto" in un codice di Alba Iulia.* [Ms. din sec. XIII în bibl. Batthyaneum]. StCl, V, 1963, p. 181 — 189.
48. C. Poghirc, *Asupra unui pasaj controversat din Tucidide (III, 94, 5 :* ἀγνωστότατοι γλῶσσαν*).* [Trebuie tradus „foarte greu de înţeles", nu „cu totul ininteligibil" ; e vorba de un dialect grec aberant.] AUB, XI, 1962, 25, p. 387 — 389.

IV. ISTORIE LITERARĂ

49. D. Abrudan, *Vechiul testament în scrierile fericitului Augustin.* ST, XV, 1963, 3 — 4, p. 141 — 154.
50. N. I. Barbu, *Observaţii asupra originalităţii lui Rutilius Claudius Namatianus.* AUB, X, 1961, 23, p. 229 — 240.
51. N. I. Barbu, *Les esclaves chez Martial et Juvénal.* AAPh, p. 67 — 74.
52. N. I. Barbu, *Observaţii asupra poeziei lui Claudian.* StCl, V, 1963, p. 259 — 268.
53. E. Cizek, *L'Apocoloquintose, pamphlet de l'aristocratie latine.* AAPh, p. 295 — 303.
54. E. Cizek, *Despre redactarea dialogului* De uita beata. [Dialogul, apărut într-o perioadă de criză a relaţiilor dintre Nero şi senat, reprezintă apărarea lui Seneca împotriva adversarilor săi din rîndurile aristocraţiei : redactarea cap. 17 — 28 este influenţată de caracterul de actualitate al dialogului.] StCl, V, 1963, p. 211—222.
55. F. Edelstein, *Cicero despre genul oratoric în „Brutus".* SUC (Philologia), IV, 1961, 2, p. 161 — 182.
56. Gabriel Popescu, *Psalmii în predicile fericitului Augustin.* ST, XV, 1963, 3 — 4, p. 155— 172.

57. V. Prescure, *Personalitatea morală a sfîntului Vasile cel Mare.* ST, XIV, 1962, 5 — 6, p. 283 — 299.
58. L. Rusu, *Eschil, Sofocle, Euripide.* Bucureşti, Ed. tineretului, 1961, 432 p. | StCl, V, 1963, p. 415 — 416, N. Ş. Tanaşoca.
59. T. Vianu, *Manierism şi asianism.* [Discuţii pe marginea lucrării lui G. R. Hocke, *Manierismus in der Literatur.*] StCl, V, 1963, p. 341 — 349.

V. ISTORIA FILOZOFIEI ŞI A ŞTIINŢELOR

60. I. Banu, *Heraclit din Efes.* Traducerea fragmentelor heracliteene: A. Piatkowski în colaborare cu I. Banu. Bucureşti, Ed. ştiinţifică, 1963, 382 p.
61. G. Brătescu, *Evoluţia concepţiilor despre corelaţia dintre morfologic şi funcţional (cu referire specială la medicii antici).* Revista medicală, IX, 1963, 2, p. 216 — 220.
62. G. Brătescu, *Hippocratismul şi revizuirea lui antică.* [Declinul şcolii hipocratice se datorează crizei ideologice care a urmat după războiul peloponeziac.] StCl, V, 1963, p. 43 — 67.
63. Ath. Joja, *Actualité de la logique et de l'éthique d'Héraclite.* RSS, VII, 1963, 1, p. 5—12.
64. N. Lascu, Gh. Toma, *Contradicţia dintre munca intelectuală şi cea fizică în „Politica" lui Aristotel.* SUC (Historia), 1963, 1. p. 7 — 20.
65. I. Negoiţă, *Demnitatea muncii la sfîntul Ioan Gură de Aur.* ST, XV, 1963, 3 — 4, p. 210 — 219.
66. Z. Petre, *Les sophistes et la question de l'esclavage.* AAPh, p. 75 — 79.
67. Z. Petre, *Teoria sofistă a egalităţii naturale.* [Caracterul progresist al teoriei şi rolul ei în întărirea democraţiei sclavagiste.] StCl, V, 1963, p. 69 — 91.
68. F. Vanţ-Ştef, *Probleme de limbă în opera lui Aristotel.* StCl, V, 1963, p. 93 — 110.

VI. ISTORIA RELIGIILOR

69. N. Chiţescu, *Aspecte ale eclesiologiei la sfinţii trei ierarhi.* ST, XIV, 1962, 7 — 8, p. 395 — 413.
70. C. Daniel, *Sur l'origine et la provenance des papyrus gnostiques coptes de Nag-Hammadi.* SAO, III, 1960, p. 15 — 29.
71. C. Ion, *Instituţia horepiscopilor în biserica veche.* ST, XIV, 1962, 3 — 4, p. 300 — 327.
72. G. Ivănescu, *Divinités indo-européennes empruntées aux populations de l'Asie antérieure et de la Méditerranée.* SAO, III, 1960, p. 117 — 127.
73. A. A. Munteanu, *Arhiepiscopia Iustiniana Prima şi jurisdicţia ei.* ST, XIV, 1962, 7—8, p. 441 — 470.
74. A. A. Munteanu, *Exarhii în biserica veche.* ST, XIV, 1962, 9 — 10, p. 549 — 569.
75. D. Protase, *Considérations sur les rites funéraires des Daces.* [Dacia romană, p. 185 — 190.] Dacia, VI, 1962, p. 172 — 197.
76. I. F. Stănculescu, *Arhiepiscopii.* ST, XIV, 1962, p. 598 — 617.
77. L. Stoianovici, *Contributions à l'étude des influences balkaniques sur la mythologie grecque classique (autour du mythe de Dionysos).* AAPh, p. 207 — 214.
78. D. Tudor, *„Ordo Augustalium" în Dacia romană.* SAI, III, 1961, p. 7 — 24.
79. D. Tudor, *Le organizzazioni degli Augustales in Dacia.* Dacia, VI, 1962, p. 199 —214.

VII. ISTORIE ECONOMICĂ ŞI SOCIALĂ

80. D. Berciu, *Este şi o cale cimmeriană în difuziunea metalurgiei fierului?* SCIV, XIV, 1963, 2, p. 395 — 402.
81. A. Bodor, *Dacian Slaves and Freedmen in the Roman Empire and the Fate of the Dacian Prisoners of War.* AAPh, p. 45 — 52.
82. M. Coja, *L'artisanat à Histria du VI^e^ au I^e^ siècle avant notre ère.* Dacia, VI, 1962, p. 115 — 138.
83. E. Grinţescu, A. Piatkowski, *Agricultura şi ramurile ei în epoca lui Homer.* StCl, V, 1963, p. 13 — 41.
84. M. Jacotă, *Contribuţii la studiul crizei generale a sistemului sclavagist în Imperiul roman.* [Mărturia textelor juridice.] StCl, V, 1963, p. 191 — 210.
85. D. Tudor, *Problema colonatului în Dacia romană.* SAI, II, 1957, p. 33 — 38.

VIII. ISTORIE POLITICĂ

86. *Istoria României. I. Comuna primitivă, sclavagismul, perioada de trecere la feudalism.* Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R., 1960, LXXI + 889 p. SUC (Historia), VIII, 1963, 1, p. 117 — 120, A. Bodor, I. I. Russu.
87. C. Daicoviciu, Em. Petrovici, Gh. Ştefan, *La formation du peuple roumain et de sa langue.* Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R., 1963, 65 p. + 1 hartă.
88. C. Daicoviciu, St. Pascu, V. Cherestesiu, St. Imreh, Al. Neamţu, T. Morariu, *Din istoria Transilvaniei. I.* Ediţia a III-a. [C. Daicoviciu : Epoca veche, sclavagismul, p. 26 — 57.] Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R., 1963, XI + 354 p.
89. K. Horedt, *Transsylvanien im ersten Jahrhundert nach der Preisgabe der Provinz Dazien.* AAPh, p. 157 — 163.
90. D. M. Pippidi, *Despre organizarea militară a Histriei în epoca preromană.* [Documente epigrafice din sec. II — I î.e.n.] SCIV, XIII, 1962, p. 337 — 348.
91. D. M. Pippidi, *À propos du basileus Rhemaxos.* AAPh, p. 91 — 98.
92. D. M. Pippidi, *Histria şi geţii în sec. II î.e.n. Observaţii asupra decretului în cinstea lui Agathocles, fiul lui Antiphilos.* [Comentarea inscripţiei, privind în special localizarea în cîmpia Dunării a stăpînirii lui Rhemaxos]. StCl, V, 1963, p. 137— 163.
93. Dorin Popescu, *Autour de la question des Scythes en Transylvanie.* [Se discută mărturiile din Herodot, IV.] Dacia, VI, 1962, p. 443 — 455.
94. D. Protase, *Le coorti I Hispanorum milliaria e I Vbiorum in Dacia.* Dacia, VI, 1962, p. 505 — 508.
95. D. Tudor, *Peregrinările sclavului Callidromus.* [Cronologie.] SAI, I, 1956, p. 19 — 30.
96. R. Vulpe, *La pénétration hellénistique dans les plaines gètes.* [Rezumat.] Bericht über den V. internazionalen Kongress für Vor- und Frühgeschichte, Hamburg 1958 (Berlin), 1961, p. 843.
97. R. Vulpe, *Le titre* iudex *porté par Athanaric.* Swiatowit (Varşovia), XXIV, 1962 (Mél. Wl. Antoniewicz, II), p. 313 — 318.

98. R. Vulpe, *Le nombre des colonies et des municipes de la Mésie inférieure.* AAPh, p. 145 — 156.
99. R. Vulpe, *Les Bures alliés de Décébale dans la première guerre dacique de Trajan.* [Discutarea pasajului din Cassius Dio (Xiphilinus), 68, 8, coroborat cu reliefurile columnei lui Traian şi ale monumentului de la Adamclissi: burii ar fi aliaţii lui Decebal care au atacat Mesia inferioară în 102: ei, şi nu bastarnii, ar fi germanii înfăţişaţi în reliefurile de la Adamclissi.] StCl, V, 1963, p. 223 — 247.

IX. ARHEOLOGIE GRECO-ROMANĂ

100. P. Alexandrescu, *Cercetări în necropola tumulară de la Histria.* [Cronologie, destinaţie, rituri.] SCIV, XIII, 1962, 2, p. 325 — 336.
101. P. Aurelian, *Предварительные сведения в связи с хронологией могильника в Пьятра Фрекэцей.* Dacia, VI, 1962, p. 215 — 234.
102. I. Barnea, *Garvăn-Dinogetia.* Bucureşti, Ed. Meridiane, 1961, 87 p. | SCIA, IX, 1962, 1, p. 250 — 251, M. A. Musicescu.
103. I. Barnea, *Ceramica din cariera de cretă de la Basarabi.* [Ceramică romană provincială şi romano-bizantină.] SCIV, XIII, 1962, 2, p. 349 — 371.
104. G. Bordenache, *Un nuovo ritratto di Faustina minore.* Dacia, VI, 1962, p. 489 — 495.
105. G. Bordenache, *Un' imagine di cattiva provenienze da Dionysopolis.* Dacia, VI, 1962, p. 497 — 503.
106. E. Bujor, *The Amphorae Deposit of Islam Geaferca.* Dacia, VI, 1962, p. 475 — 487.
107. V. Canarache, A. Aricescu, V. Barbu, A. Rădulescu, *Tezaurul de sculpturi de la Tomis.* Bucureşti, Ed. ştiinţifică, 1963, 155 p., 57 pl.
108. P. Diaconu, *Zur Frage der Datierung des Steinwalles in der Dobrudscha und der Lokalisierung der im Berichte des griechischen Toparchen geschilderten Ereignisse.* [Valul, atribuit adesea epocii romane, ar fi fost construit de bulgari la sfîrşitul sec. X.] Dacia, VI, 1962, p. 317 — 335.
109. S. Dimitriu, *A Fikellura Vase Found at Histria.* Dacia, VI, 1962, p. 457 — 467.
110. I. T. Dragomir, *Două basoreliefuri dionisiace descoperite la Făgăraşul nou (r. Hîrşova, reg. Dobrogea).* [Artă romană din sec. II e.n.] SCIV, XIII, 1962, 2, p. 421—429.
111. V. Drăguţ, *Stilurile Greciei antice.* Bucureşti, Ed. Meridiane, 1962, 99 p.
112. Fl. B. Florescu, *Monumentul de la Adamklissi, Tropaeum Traiani.* Ediţia a II-a revăzută şi adăugită, Bucureşti, Ed. Academiei R.P.R., 1961, 747 p. + 3 p. + pl. | StCl, V, 1963, p. 430 — 437, I. I. Russu; Dacia, VI, 1962, p. 554 — 555, G. Bordenache.
113. D. M. Pippidi, *Gli scavi nella zona sacra di Histria. Stadio attuale.* Dacia, VI, 1962, p. 139 — 156.
114. Dorin Popescu, *Les fouilles archéologiques dans la République Populaire Roumaine en 1961.* Dacia, VI, 1962, p. 515 — 532.
115. Dorin Popescu, *Săpăturile arheologice din Republica Populară Romînă în anul 1962.* SCIV, XIV, 1963, 2, p. 451 — 466.
116. C. Preda, *Callatis.* Bucureşti, Ed. Meridiane, 1963, 48 p. + 48 pl. + 1 hartă.
117. C. Preda, *Una nuova tomba a volta scoperta presso di Mangalia-Callatis.* Dacia, VI, 1962, p. 157 — 172.

X. EPIGRAFIE GREACĂ ŞI LATINĂ

118. A. Aricescu, *Notă asupra unui decret elenistic inedit din Muzeul regional de arheologie Dobrogea.* [Inscr. mutilată, care ar proveni de la Callatis, sec. III – II î.e.n.] StCl, V, 1963, p. 315 — 318.
119. A. Aricescu, *Inscripţii inedite tomitane în versuri.* [Trei inscr. greceşti, una latină şi una bilingvă, sec. II î.e.n. – sec. III e.n.] StCl, V, 1963, p. 319 — 331.
120. Em. Doruţiu, *O nouă inscripţie a lui Q. Trebellius Maximus?* [CIL, III, 7534, socotită pierdută, ar putea fi în colecţia Muzeului Naţional de Antichităţi.] SCIV, XIII, 1962, 2, p. 415 — 419.
121. N. Gostar, *Monumente epigrafice inedite din lapidariul Muzeului regional de arheologie Dobrogea.* [12 inscr. publice, religioase şi funerare, greceşti şi latine]. StCl, V, 1963, p. 299 — 313.
122. D. M. Pippidi, *Décrets honorifiques de Callatis.* [Inedite.] Dacia, VI, 1962, p. 469 — 474.
123. Gh. Poenaru-Bordea, *Cîteva inscripţii recent descoperite în Dobrogea.* [7 inscr. greceşti şi latine, sec. II — III e.n.] StCl, V, 193, p. 289 — 297.
124. A. Rădulescu, *Inscripţii inedite din Dobrogea.* [19 inscr. greceşti şi latine.] SCIV, XIV, 1963, 1, p. 79 — 105.
125. Th. Sauciuc-Săveanu, *Fragment de inscripţie greacă funerară.* [Sec. III — IV, în versuri.] SCIV, XIV, 1963, 2, p. 419 — 425.
126. Z. Székely, *Materiale epigrafice din estul Transilvaniei.* [Inscr. funerară din sec. II e.n., la Inlăceni, cărămidă stampilată a unităţii *Ala I Gallorum* la Boroşneul Mare.] SCIV, XIV, 1963, 1, p. 163 — 166.

XI. NUMISMATICĂ GRECO-ROMANĂ

127. B. Mitrea, *Concerning a Corpus of Roman Monetary Discoveries* intra et extra fines Imperii Romani repertae. Dacia, VI, 1962, p. 509 – 514.
128. B. Mitrea, *Monnaies antiques et byzantines découvertes plus ou moins récemment en Roumanie.* Dacia, VI, 1962, p. 533 — 541.
129. B. Mitrea, *Descoperiri recente şi mai vechi de monede antice şi bizantine în Republica Populară Română.* SCIV, XIV, 1963, 2, p. 466 — 474.

XII. DREPT ROMAN

130. M. Jacotă, *Cîteva texte din perioada clasică a dreptului roman oglindind transformările relaţiilor de producţie sclavagiste.* AUI, VI, 1960, 2, p. 353 — 362.

XIII. SUPRAVIEŢUIREA ANTICHITĂŢII

131. Venera Antonescu, *Figura lui Catilina în drama lui Ibsen (studiu de literatură comparată).* AUB, XI, 1962, 25, p. 323 — 344.
132. I. Fischer, *O sursă antică a lui Caragiale.* [Schiţa *Logica baroului* provine indirect din Gellius, *NA*, V, 10.] StCl, V, 1963, p. 333 — 334.

133. M. Marinescu-Ilimu, *Contribuții la istoria învățământului limbii latine în țara noastră.* StCl, V, 1963, p. 355 — 361.

134. D. Marmeliuc, *Interpretări homerice. Pe marginea Iliadei lui Homer în traducerea lui G. Murnu.* StCl, V, 1963, p. 269 - 286.

135. M. Nasta, *Din nou despre versiunile românești din clasici. Pe marginea unor traduceri din Aristofan.* StCl, V, 1963, p. 363 — 374.

136. T. Vianu, *Studii de literatură universală și comparată.* [Antichitatea și Renașterea, p. 8 — 35; Renașterea și Antichitatea, p. 37—38; Începuturile realismului în Antichitate, p. 39 — 50; Patosul adevărului în *Oedip* și *Hamlet*, p. 91 — 98; Din istoria unei teme poetice: lumea ca teatru, p. 123 - 136; Receptarea Antichității în literatura română, p. 559 — 563; Imaginea Greciei în *Memento mori* de Eminescu, p. 579 — 588; Manierism și asianism, p. 611 — 620; Mitul prometeic, p. 621 — 632.] București, Ed. Academiei R.P.R., 1963, 667 p.

XIV. TEXTE, TRADUCERI

A. Literatura greacă

137. Diogenes Laertios, *Despre viețile și doctrinele filozofilor.* Traducere din limba greacă de C. I. Balmuș. Studiu introductiv și comentariu de A. M. Frenkian. București, Ed. Academiei R.P.R., 1963, 854 p.

138. Plutarh, *Viețile paralele, II.* Traducere, notițe istorice și note de N. I. Barbu. București, Ed. științifică, 1963, 540 p.

139. Procopius din Caesarea, *Războiul cu goții.* Traducere și introducere de H. Mihăescu. București, Ed. Academiei R.P.R., 1963 304 p. + 1 hartă. | CF, X, 1963, 3, p. 805.

B. Literatura latină

140. Titus Livius, *De la fundarea Romei. V.* (Traducere: T. Vasilescu, Fl. Demetrescu, P. H. Popescu; note: T. Vasilescu, Fl. Demetrescu.) București, Ed. științifică, 1963, 440 p.

141. P. Cornelius Tacitus, *Opere. II. Istorii.* Traducere, studiu introductiv și note de N. Lascu. București, Ed. științifică, 1963, 392 p.

142. Cornelii Taciti, *De origine et situ Germanorum.* (Traducere din limba latină, comentariu și apendice critic de T. Naum. Prefață de N. Lascu.) București, Ed. didactică și pedagogică, 1963, 133 p + 1 hartă.

XV. MANUALE DIDACTICE[1]. ANTOLOGII. DICȚIONARE

143. Em. Condurachi, Vl. Iliescu, *Crestomație de texte privitoare la istoria antică.* Ediția a II-a. București, Ed. didactică și pedagogică, 1963, 244 p.

144. R. Ocheșanu, L. Macarie, S. Stati, N. Ștefănescu, *Dicționar latin-român.* București. Ed. științifică, 1962, 959 p. | LR, XII, 1963, 3, p. 316 — 318, L. Lupaș.

[1] Manualele pentru învățământul mediu retipărindu-se fără modificări (și fără menționarea numărului ediției) la începutul fiecărui an școlar, nu vom înregistra sub această rubrică decît lucrările noi (sau cele omise din repertoriile precedente).

INDICELE BIBLIOGRAFIEI

Cifrele trimit la numerele de ordine.

I. *Autori antici*

Aristofan 135
Aristotel 64, 68
Augustin 49, 56
Cassius Dio 99
Cicero 55
Claudian 52
Diogenes Laertios 137
Eschil 58
Euripide 58
Gellius (A) 132
Heraclit 60, 63
Herodot 93
Hipocrat 62
Homer 83, 134
Ioan Hrisostomul 65
Iuvenal 51
Livius (T) 140
Marţial 51
Ovidiu 47
Plotin 45, 46
Plutarh 138
Procopius 34, 35, 139
Rutilius Namatianus 50
Seneca 53, 54
Sofocle 58, 136
Tacit 141, 142
Tucidide 48
Vasile cel Mare 57
Vitruvius 44

II. *Cuvinte*

a. greceşti

ἀγνωστότατος 48
πατριώτης 27

b. latine

debilito 32
felicito 32
iudex 97
populus 30

III. *Autori moderni*

Abrudan D 49
Alexandrescu P 100
Antonescu V 131
Aricescu A 107, 118, 119
Aurelian P 101
Balmuş C I 137
Banu I 60
Barbu N I 24, 50, 51, 52, 138
Barbu V 107
Barnea I 102, 103
Bănăţeanu Vl 37, 38, 39
Berciu D 80
Bodor A 81, 86
Bordenache G 104, 105, 112
Brătescu G 61, 62
Bujor E 106
Canarache V 107
Cherestesiu V 88
Chiţescu N 69
Cizek E 53, 54
Coja M 3, 82
Condurachi Em 4, 5, 143
Costa Tr 44
Creţia G 6
Daicoviciu C 7, 87, 88
Daniel C 25, 70
Demetrescu Fl 30, 140
Diaconu P 108
Dimitriu S 109
Doruţiu Em 120
Dragomir I T 110
Drăguţ V 111
Edelstein F 55
Fischer I 8, 31, 40, 132
Florescu Fl B 112
Frenkian A M 45, 46, 137
Georgescu V A 9
Gostar N 121

Graur Al 32
Grinţescu E 83
Horedt K 89
Iliescu M 36
Iliescu O 10
Iliescu Vl 143
Imreh Şt 88
Ion C 71
Ivănescu G 72
Jacotă M 84, 130
Joja Ath 63
Lascu N 47, 64, 141, 142
Lupaş L 33, 144
Macarie L 144
Macrea M 11
Marinescu-Himu M 26, 133
Marmeliuc D 134
Mihăescu H 139
Mitrea B 127, 128, 129
Morariu T 88
Munteanu A A 73, 74
Musicescu M A 102
Nasta M 135
Naum T 142
Neamţu A 88
Negoiţă I 65
Nubar H 3
Ocheşanu R 12, 144
Pascu Şt 88
Petre Z 66, 67
Petrovici Em 87
Piatkowski A 27, 60, 83
Pippidi D M 13, 14, 15, 16, 90, 91, 92, 113, 122
Poenaru-Bordea G 123
Poghirc C 17, 18, 28, 41, 48
Popescu Dorin 93, 114, 115
Popescu Em 19
Popescu Gabriel 56
Popescu P H 140
Preda C 116, 117
Prescure V 57
Protase D 75, 94
Rădulescu A 107, 124
Rosetti Al 20
Russu I I 21, 34, 35, 36, 86, 112
Rusu L 58
Sauciuc-Săveanu Th 125
Stati S 22, 29, 36, 144
Stănculescu I F 76
Stănescu E 7
Stoianovici L 77
Székely Z 126
Ştefan G 87
Ştefănescu N 144
Tanaşoca N Ş 58
Toma G 64
Tudor D 78, 79, 85, 95
Vanţ-Ştef F 26, 68
Vasilescu T 140
Vianu T 59, 136
Vraciu A 42
Vulpe R 96, 97, 98, 99
Wald L 23, 43

L'Année philologique. Bibliographie critique et analytique de l'antiquité gréco-latine publiée, sous la direction de J. Marouzeau, par Juliette Ernst. Tome XXXII: Bibliographie de l'année 1961 et complément des années antérieures. Paris, „Les Belles Lettres", 1963, XXII—638 p. in 16°.

Cititorii Studiilor Clasice cunosc interesul neobişnuit al publicaţiei îngrijite de Juliette Ernst, ca şi însemnătatea serviciilor aduse de această bibliografie — unică în felul ei — cercetătorilor din toate domeniile antichităţii. Recenzentul nu poate să nu releve totuşi perfecţionarea neîntreruptă a acestui admirabil instrument de lucru, în sensul numărului mereu sporit de publicaţii despuiate şi, totodată, al înţelesului tot mai larg acordat noţiunii de „antichitate", care, în accepţia editourei, îmbrăţişează, în spaţiu, toate regiunile legate într-un fel sau altul de Grecia şi de Roma, iar în timp, vestigiile cele mai vechi ale civilizaţiilor clasice, altădată generos abandonate specialiştilor „preistoriei". Rezultatul acestui îndoit efort e creşterea cu fiece nou volum a numărului paginilor „Anului", ceea ce ar putea constitui o piedică în consultarea lui rapidă, dacă orientarea cititorului n-ar fi înlesnită de indici bogaţi şi comozi: *index des rubriques collectives, index nominum antiquorum, index d'humanistes, index des auteurs.*

Fiece volum din *Année philologique* înregistrează astfel contribuţia anuală a învăţaţilor din întreaga lume la ştiinţa antichităţii, şi e o satisfacţie pentru cercetătorii din R.P.R. să constate că munca lor e fidel oglindită în această publicaţie de largă circulaţie, care foloseşte în bună măsură *Bibliografia clasică românească* publicată an de an de I. Fischer în paginile Studiilor Clasice.

D. M. Pippidi

PAUL PETIT, *Guide de l'étudiant en histoire ancienne.* Préface de André Aymard, Doyen de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université de Paris. Paris, *Presses Universitaires de France*, 1959, 208 p. in 16°.

„Călăuza" aci semnalată are un caracter mai modest decît „Introducerea" lui H. Bengtson, recenzată în volumul precedent al revistei (p. 406—407), cel puţin ca realizare, dacă nu şi ca intenţii. Problemele de ordin teoretic şi metodologic, condiţiile muncii istoricului îndeobşte au fost de data aceasta sacrificate în favoarea unor preocupări de un ordin mai imediat. „Nous

avons voulu seulement faciliter la tâche de l'étudiant, lui donner une initiation ..., lui offrir le moyen de se livrer à des études personnelles" — scrie în această privinţă autorul, fără să se gîndească, poate, că astfel de scopuri îşi propun toate „iniţierile" — indiferent în ce disciplină — şi că sarcina de a pregăti cercetători e departe de a fi neînsemnată. La asemenea rezultat nu se ajunge cu ajutorul bibliografiilor — oricît de complete — deşi, ca să fim echitabili, informaţiile bibliografice nu-s desigur lipsite de utilitate.

Ca plan, lucrarea începe printr-o serie de consideraţii generale asupra istoriei vechi, incluzînd şi o schiţă a dezvoltării istoriografiei moderne asupra acestei perioade din istoria universală. Urmează apoi — sub titluri ca : *L'acquisition des connaissances fondamentales*, *La connaissance des textes anciens*, *Les sciences dites auxiliaires* — trei capitole în care scurte notiţe pregătitoare preced bibliografii mai mult sau mai puţin sistematice, însoţite de rare aprecieri de valoare asupra operelor mai reprezentative. Volumaşul se încheie cu indicaţii utile în primul rînd studenţilor francezi în legătură cu pregătirea examenelor şi a concursurilor, potrivit regulamentelor academice astăzi în vigoare.

Pe lîngă inevitabilele lacune şi, poate, tot atît de inevitabilele greşeli, despre care voi spune o vorbă mai departe, listele bibliografice prezintă inconvenientul de a nu fi întocmite după un criteriu unitar. Aproape de fiecare dată găsim menţionate alături — fără alte deslușiri — lucrări de adîncă erudiţie şi lucrări de popularizare, sau ediţii savante acolo unde ne-am aştepta să aflăm recomandări de traduceri sau de ediţii bilingve (la p. 104, de pildă, în legătură cu Corespondenţa lui Cicero, sîntem trimişi la ediţia Tyrrell-Purser — pe drept cuvînt celebră, dar anevoie de consultat de studenţi —, dar nu se face menţiune de ediţia bilingvă, în 6 volume, îngrijită de Ed. Bailly în colecţia Garnier !).

Ici, şi colo, unele judecăţi asupra autorilor antici sau moderni trezesc nedumeriri : Cassius Dio e „unul din cei mai mari istorici" (p. 73), Salustiu „depăşeşte" pe Tucidide în pătrundere psihologică (p. 79), Pompeius Trogus ar fi fost „cel dintîi autor al unei istorii universale centrate pe cucerirea romană" (p. 89). Curios e şi chipul cum se apreciază munca epigrafistului şi aportul epigrafiei la cunoaşterea lumii vechi : „il faut avoir derrière soi une très forte culture ancienne, et devant soi des milliers de fiches bien classées, pour avoir des chances raisonnables de succès... que vient ruiner d'un coup la découverte d'un fragment nouveau apportant la solution imprévue" (p. 139—140 ; cf. p. 149, bilanţul mult prea sumar al principalelor contribuţii ale epigrafiei la istoria greacă).

Asupra lacunelor nu vreau să mă opresc : observaţii de acest fel se pot face la fiecare pagină. Prefer să relev unele greşeli susceptibile de a fi îndreptate la o eventuală ediţie viitoare : la p. 19, în loc de Sterling, citeşte Sterling *Dow* (tot acolo, autorii raportului despre civilizaţiile din valea Dunării, prezentat la Congresul de la Stockholm, sînt Ion Nestor şi C. Daicoviciu) ; p. 71 : cartea lui M. Egger, *Denys d'Halicarnasse*, P. 1902, nu tratează despre istoricul grec „d'un point de vue *surtout* littéraire", ci exclusiv despre scrierile lui de critică literară, cum rezultă chiar din subtitlul care sună : „Essai sur la critique littéraire et la rhétorique chez les Grecs au siècle d'Auguste" ; vol. II din cartea lui Tarn despre Alexandru cel Mare nu e o culegere de izvoare, cum se spune la p. 100 („les sources de l'histoire d'Alexandre sont *rassemblées* par ..."), ci o culegere de studii asupra izvoarelor păstrate sau pierdute ale perioadei respective, ceea ce-i cu totul altceva. Cele două cărţi citate la p. 105 : Ehrenberg-Jones, *Documents illustrating the reigns of Augustus and Tiberius* (Oxford, 1955) şi M.P. Charlesworth, *Documents illustrating the reigns of Claudius and Nero* (Cambridge, 1942) nu cuprind alt soi de texte decît epigrafice şi papirologice ; nu se vede, în aceste condiţii, în ce fel ar ilustra afirmaţia : „une abondante littérature, poétique et technique, fournit pour le I-er siècle une bonne documentation". P. 144 : *Inscriptiones Latinae liberae rei publicae* nu reprezintă o *colecţie dirijată*, ci o *culegere întocmită* de Attilio Degrassi. Tot acolo, afirmaţia după care, pînă în 1959, ar fi apărut 13 volume

din *Supplementum epigraphicum Graecum* („le dernier en 1956") nu-i nici ea exactă : un al XIV-lea volum a apărut în 1957, iar al XV-lea, în 1958 (astăzi publicaţia a ajuns la vol. XIX, 1963).

La capătul unei lecturi atente, impresia lăsată de „Călăuza" e că textul ar fi avut nevoie de o nouă revizie înainte de a fi încredinţat tiparului. Tocmai pentru că destinate unor cititori neexperimentaţi, informaţiile mai trebuiau verificate, iar judecăţile cîntărite cu grijă. O bună „iniţiere" e poate mai anevoie de scris decît o monografie savantă, şi în această materie nimic nu poate înlocui o îndelungată experienţă didactică.

D. M. Pippidi

The Mycenae Tablets III. Edited by John Chadwick, with Contributions from Emmett L. Bennett Jr., Elisabeth B. French, Lord William Taylour, Nicholas M. Verdelis, Charles K. Williams (*Transactions of the American Philosophical Society*, Philadelphia, New Series, vol. 52, Part 7, 1962), Philadelphia 1963, 76 p. in 4°.

Primele 46 pagini dau o descriere a clădirilor dezgropate, unde s-au găsit tabletele publicate de pe la 1958 pînă în 1961, cu planurile lor.

Urmează fotografiile tabletelor (pp. 48—53), apoi textele editate de John Chadwick, urmate de reproducere desenată, transcriere în caractere latine şi scurte note, totul cu o acurateţe conformă exigenţelor ştiinţei (pp. 54—67). Note paleografice şi Note la *Mycenae Tablets II* (completare) de E. L. Bennett Jr., un Apendice de Chadwick şi un indice al cuvintelor miceniene termină volumul, publicat în condiţii excepţionale.

Textele, în număr de 23, din acest volum *Mycenae Tablets III* n-au importanţa şi amploarea celor din *Mycenae Tablets II*. Totuşi unele din ele pun probleme interesante pentru limbă şi pentru descifrare care merită a fi relevate : Oi 701, V 659. Ipoteza unei zeiţe Σατὼ Πότνια este interesantă, dar rămîne încă o ipoteză.

Salutăm deci apariţia acestei completări a textelor găsite în ultimul timp la Micene, care poate servi ca model pentru asemenea publicaţii.

Aram M. Frenkian

INSCRIPTIONES LATINAE LIBERAE REI PUBLICAE. Fasciculus alter. Curauit Attilius Degrassi (Biblioteca di Studi superiori, vol. XL. Storia antica ed epigrafia). Firenze, „La Nuova Italia" editrice, 1963, XIII—547 p. in 16°.

În *Dacia* N.S., II, 1958, p. 532—533, semnalînd apariţia primului fascicul din noua culegere de inscripţii latine republicane, îngrijită de Attilio Degrassi, am arătat pe scurt însemnătatea lucrării şi meritele ştiinţifice ale autorului, stegarul necontestat al studiilor

de epigrafie latină în Italia şi, de curînd, preşedintele Asociaţiei Internaţionale de Epigrafie Latină. Fasciculul al II-lea, apărut cu oareeare întîrziere dar în condiţii ce compensează zăbava involuntară a editorului, cuprinde, pe lîngă un cuvînt-înainte şi indicii de care va fi vorba mai departe, cîteva categorii de inscripţii de cea mai mare însemnătate : *leges sacrae* ; *senatus consulta* ; *edicta* ; *sententia Minuciorum*, *lex Puteolana* ; *magistratus et sacerdotes ciuitatium*, *pagorum*, *uicorum* ; *collegia urbana*, *suburbana* etc. ; *artifices*, *serui publici* ; *tesserae nummulariae & hospitales* ; *sortes* ; *glandes* ; *tituli picti uel graphio scripti*, *programmata Pompeiana* ; *tabellae defixionum* ; *instrumentum* ; *uaria*.

Numărul textelor strînse laolaltă se ridică astfel la 1270, cărora li se adaugă într-un apendice special, alte 12 inscripţii recent descoperite, dintre care cel puţin trei de o vechime notabilă : o dedicaţie pentru Castor şi Pollux (*Castorei Podlouqueique/qurois*), atribuită de editor secolelor VI—V ; o altă dedicaţie, în cinstea lui Aeneas în ipostază de *lar*, din secolele IV—III ; în sfîrşit, un miliariu sicilian cu numele consulului C (?) Aurelius Cotta, de la jumătatea sec. al III-lea î.e.n

Pentru epigrafiştii romini, semnalez că importanta inscripţie care ne-a păstrat o parte din textul tratatului încheiat în jurul anului 70 între Roma şi Callatis (MNA L 1661) e publicată de Degrassi, cu un succint comentariu, sub no. 516. Stingherit de rupturile pietrei la dreapta şi la stînga, care nu permit o apreciere corectă a lungimii lacunelor, editorul, din prudenţă metodologică, nu reproduce întregirile lui Passerini, dar îşi însuşeşte concluziile istorice ale regretatului învăţat milanez, într-un studiu care a contribuit în bună măsură la înţelegerea corectă a documentului şi care a primit mai tîrziu adeziunea lui De Sanctis (*Athenaeum*, XXIII, 1935, p. 57—72 ; cf. *Storia dei Romani* IV 2, 1, 1953, p. 299, n. 785).

Paginile 379—388 ale volumului cuprind îndreptări şi precizări suplimentare cu privire la textele publicate în fasciculul I ; pag. 391—545 sînt închinate indicilor şi unei amănunţite table de concordanţe — în primul rînd cu diferitele volume din CIL, dar şi cu ILS, AE şi alte publicaţii epigrafice de seamă. Despre indici (nu mai puţin de 13, întocmiţi cu ajutorul unui grup de elevi şi colaboratori tineri ai editorului) e de spus doar că pot servi ca model nu doar prin număr şi varietate, ci şi prin precizia ireproşabilă. Pildă, între alţii, indicii XII (*ratio nominum*) şi XIII (*grammatica quaedam*) a căror utilitate va fi preţuită desigur nu numai de epigrafişti, dar şi de lingviştii şi filologii interesaţi de gramatica istorică a limbii latine.

În ansamblu, o culegere ce poate sta cu cinste alături de I-ul volum din CIL, îngrijit de Mommsen, de la a cărui publicare s-a împlinit de curînd un veac şi al cărui centenar a fost sărbătorit cu fast de Academia de Ştiinţe din Berlin (cf. mai sus p. 362).

D. M. Pippidi

INSCRIPTIONES GRAECAE IN BULGARIA REPERTAE. Edidit Georgius Mihailov. Vol. III : *Inscriptiones inter Haemum et Rhodope repertae*. Fasciculus prior : *Territorium Philippopolis*. Serdicae, in aedibus typographicis Academiae Litterarum Bulgaricae, MCMLXI, 305 p. + 259 planşe afară din text.

Cu regularitatea cu care ne-au obişnuit volumele precedente şi cu o rapiditate care-şi găseşte explicaţia într-o lungă perioadă de pregătire a lucrării în ansamblu, Georgi Mihailov face să apară un prim fascicul din volumul III al importantei sale culegeri a inscripţiilor

greceşti de pe întreg teritoriul R.P. Bulgaria. După dările de seamă închinate volumelor I—II în *Dacia*, N. S., I, 1957, p. 358—359 şi IV, 1960, p. 598—600, ar fi desigur de prisos să repet ceea ce am scris altădată în legătură cu seriozitatea şi cu acribia editorului, sau cu înaltul nivel ştiinţific al lucrării. Va fi de ajuns să arăt că, pe măsură ce munca de editare progresează, autoritatea şi experienţa autorului se adîncesc, iar opera cîştigă în amploare şi se apropie de ceea ce trebuie să fie un *Corpus* epigrafic din zilele noastre.

Cum s-a înţeles din titlu, fascicolul aci semnalat cuprinde exclusiv inscripţiile din Philippopolis şi împrejurimi: 674 numere în totul, în cea mai mare parte publicate, dar de cîte ori a fost posibil revăzute pe piatră şi îmbogăţite cu lecţiuni noi şi un aparat critic sistematic. În ciuda împrejurării că oraşul a fost întemeiat la începutul celei de-a doua jumătăţi a sec. al IV-lea, documentele de epocă elenistică sînt puţine: abia două decrete fragmentare, şi acelea de origine îndoielnică; marea majoritate datează din vremea stăpînirii romane, şi mai precis din perioada dintre Traian şi Gallienus. Din sec. I nu se cunoaşte decît o dedicaţie amintind numele lui Vespasian, iar de pe la jumătatea sec. III înainte chiar inscripţiile neoficiale devin extrem de rare.

Se poate deci spune că inscripţiile strînse acum laolaltă pentru întîia oară oglindesc viaţa oraşului în perioada de maximă înflorire a Imperiului şi de desfăşurare a procesului de romanizare în Balcani. Tocmai din acest punct de vedere, parcurgerea volumului ne permite să înţelegem însă că rezultatele obţinute au fost neînsemnate şi că, judecate în ansamblu, mentalitatea şi modul de viaţă al localnicilor nu par să se fi schimbat între epoca stăpînirii macedonene şi aceea a Severilor, de cînd datează cele mai multe inscripţii păstrate. Modul de administrare a oraşului e al unei cetăţi de tip grec, numele magistraţilor — în măsura în care ne sînt cunoscute — sînt acele familiare din alte nenumărate πόλεις. Singurele deosebiri decurg din prevalenţa populaţiei trace — cu urmarea că onomastica şi chiar panthеonul philippopolitan se depărtează sensibil de ceea ce eram deprinşi să citim în documentele epigrafice ale cetăţilor de pe coasta tracă. În această ordine de idei, surprinde raritatea dedicaţiilor pentru zei ca Dionysos şi Aphrodita, ori pentru divinităţile orientale Kybele, Sarapis, Mithras, într-o vreme cînd răspîndirea cultelor lor în Imperiu atinge o intensitate niciodată întrecută. În schimb, abia dacă trebuie s-o mai spun, Eroul trac apare în felurite ipostaze şi cu variate denumiri, iar sanctuarul lui Asclepios de la Batkun a dat la iveală numeroase dedicaţii şi *ex voto*-uri închinate divinităţii tămăduitoare, interpretare greacă a unui zeu local.

Înainte de a încheia această prezentare de ansamblu a lucrării, cîteva observaţii de amănunt.

În comentariul la no. 879, unde se citează inscripţia histriană defectuos publicată de I. Stoian în SCIV, V, 1954, p. 95, no. 10, s-ar fi cuvenit poate menţionată ediţia îmbunătăţită a aceluiaşi text dată de mine tot acolo, p. 549—554.

În catalogul fragmentar no. 884, despre care G. M. socoate că ar fi început cu pomenirea unui guvernator necunoscut al Traciei din prima jumătate a sec. al III-lea, mi se pare că numele acestuia se cuvine restituit nu în primul rînd al textului, aşa cum au făcut toţi editorii, începînd cu Kalinka, ci în rîndurile 8—9, după menţiunea demnităţii sacerdotale ([σοδᾶλιν Ἀντ]ωνειναόν) şi înainte de numele soţiei şi al fiilor: [[καὶ...)γ]υναῖκα αὐτοῦ κτλ. În acest caz, ultima literă păstrată din r. 8 — O — ar putea fi iniţiala gentiliciului pierdut, fie că ne-am gîndi la un personaj necunoscut, fie la unul din guvernatorii din prima jumătate a sec. al III-lea al cărui nume începea cu V (resp. Ου-): M. Vlpius Senecio Saturninus, de pildă, legat al Traciei sub Severus Alexander (Stein, *Röm. Reichsbeamte der Provinz Thracia*, p. 69—71).

În inscripţia onorifică no. 887 bis, în şirul demnităţilor orăşeneşti exercitate de un necunoscut, după ἀγορ[ανομήσαντα] ar putea, cred, urma în r. 2—4; [ταμιεύ]σαντα καὶ ἄρξαντα τὴν πρώτην] ἀρχήν.

În sfîrşit, în legătură cu inscripţia monumentală no. 878, amintind o refacere a zidurilor oraşului sub Marcus Aurelius, într-o împrejurare ce nu-i poate fără legătură cu invazia costobocilor în Peninsula Balcanică şi Grecia, la argumentele autorului în sprijinul unei datări în anul 172 sînt de adăugat acum consideraţiile lui Emilian Popescu în marginea inscripţiilor din Tropaeum Traiani publicate în această revistă (mai sus, p. 185 şi urm.)[1].

D. M. Pippidi

SEX. PROPERTII *Elegiarum liber secundus*. Edidit Petrus Johannes Enk, Leiden, A. W. Sijthoff, 1962, 2 volume, 136 şi 482 p.

Alcătuitorul ediţiei şi-a consacrat întreaga viaţă studierii *Elegiilor* lui Properţiu. Sînt mai bine de cincizeci de ani de cînd a publicat *Ad Propertii Carmina commentarius criticus* şi, deşi între timp a editat două piese de Plaut (*Mercator* şi *Truculentus*) şi *Cynegeticele* lui Grattius, cum şi lucrări de istoria literaturii latine, totuşi, după propria lui mărturisire, n-a încetat nici un moment de a avea ca principală preocupare cercetarea operei lui Properţiu. Astfel a reuşit să publice în 1946 prima carte a poetului, însoţită de o bibliografie generală properţiană, iar acum, după 16 ani, cartea a doua, unde a adăugat continuarea bibliografiei generale, cuprinzînd lucrările tipărite între 1940 şi 1960 (în total 23 de pagini, peste 250 de titluri, multe dintre ele fiind însoţite de referinţe asupra recenziilor). La sfîrşit, se ataşează mai multe facsimile de manuscrise şi o fotografie a unei stînci cu imaginea pretinsă a Niobei.

În primul tom al volumului al doilea găsim, pe lîngă prefaţă, *Prolegomena*, conţinînd note filelogice asupra ediţiei, aprecieri asupra caracterului lui Properţiu, apoi toate pasajele din opera poetului care prezintă asemănări cu pasaje din poeţii anteriori sau posteriori, cu observaţiile editorului, în sfîrşit, bibliografia şi textul cărţii a doua a *Elegiilor*, cu un aparat critic, pentru care P. J. Enk a colaţionat din nou toate manuscrisele folosite. Volumul al doilea cuprinde un amplu comentar al textului, vers cu vers, şi un indice alfabetic al cuvintelor şi expresiilor comentate. Întreaga lucrare e redactată în latineşte.

Dispunem acum de un instrument de lucru care ne dispensează de a mai aduna date privitoare la cartea a doua a lui Properţiu şi la activitatea poetului în general. Pentru fiecare vers în parte, avem gata strînse toate ipotezele şi toate comentariile, însoţite de părerea editorului. Textul este prezentat la nivelul celor mai exigente ediţii actuale.

Sîntem cu toţii de acord să considerăm pe Properţiu ca pe un poet sincer, care exprimă sentimente reale, spre deosebire de Ovidiu şi chiar de Tibullus, mai puţin convingători. Dar cred că se exagerează atunci cînd se face exegeză pe fiecare frază a autorului, pentru a se trage din opera lui informaţii concrete asupra întîmplărilor din viaţa lui. Este vorba totuşi

[1] În timp ce se tipăreşte această dare de seamă, iau cunoştinţă de ingenioasa conjectură a lui Günter Dunst (*Kuhn's Ztschr. f. vergl. Sprachforschung*, LXXVIII, 1963, p. 147—153), care, în r. 19 al inscripţiei no. 1517, în cuvîntul mutilat ΑΡΧΙ. ΑΛΑΑΡΟΣ, propune să se recunoască ἀρχιγάλλαρος (Mai-marele unui grup de γάλλαροι: Hesych. gl. 105, I p. 361 Latte), termen nou în ierarhia dionysiacă şi avînd înţelesul de „dansatori în serviciul zeului" (*op. cit.*, p. 152, n. 1). Acelaşi cuvînt trebuie acum restituit şi în inscripţia dionysiacă din Apollonia Pontică CIG, II, 2052 = IGB, I, 401.

de artă, adică, în ultimă analiză, de ficţiune, şi nu cred că e cazul să stabilim un jurnal cu aspect cronologic al relaţiilor poetului cu Cynthia. Era Properţiu fricos, aşa cum deduce un comentator din faptul că mai multe pasaje încep cu *Non ego nunc uereor...*? Ca un argument încă mai convingător a fost folosit versul *Nullus de nostro sanguine miles erit.* Pe drept cuvînt Enk respinge acest fel de a raţiona, fără să fie el însuşi cu totul scutit de eroarea de a crede că toate elementele intrigii cutării sau cutării elegii sînt neapărat copiate după realitate. Poetul are nevoie să-şi diferenţieze unităţile şi de aceea este obligat să folosească situaţii noi la fiecare elegie nouă, eventual să le inventeze. Pe de altă parte trebuie lăsată o anumită margine pentru manieră, care este limpede că nu poate fi străină de opera unui alexandrin. Dar este oare nevoie să ne punem problema dacă poetul era sau nu fricos, ca să putem judeca valoarea operei?

Să sperăm că nu va trebui să aşteptăm prea mult încheierea monumentalei ediţii, operă a vieţii lui P. J. Enk.

Al. Graur

P.S. Din păcate, dezideratul formulat în fraza de încheiere a recenziei a fost respins în chip brutal de soartă: în momentul cînd dăm revista la tipar ne vine ştirea tristă că P.J. Enk a încetat din viaţă.

APULÉE, *Métamorphoses, IV 28—VI 24. Le conte d'Amour et de Psyché* („Erasme". Collection de textes latins commentés, publiée sous la direction de Pierre Grimal). Paris, „Les Presses Universitaires de France", 1963, 140 p. in 16°.

Noua colecţie de texte clasice publicată la *Presses Universitaires* sub îngrijirea profesorilor Pierre Grimal (pentru seria latină) şi Robert Flacelière (pentru seria greacă) e destinată, în intenţia editorilor, învăţămîntului superior din Franţa şi de aiurea. Studenţii de toate gradele şi chiar membrii mai tineri ai corpului profesoral găsesc în ea, într-o prezentare exemplară şi la preţuri accesibile, lucrări de mică întindere sau pagini reprezentative din opere oricît de vaste în ediţii critice însoţite de introduceri şi de comentarii lingvistice şi istorice. Introducerile sînt mici monografii, informate şi competente, iar comentariile — destinate în primul rînd să faciliteze înţelegerea autorilor—, un model de sobrietate şi de precizie. În aceste condiţii, succesul de public nu s-a lăsat aşteptat, şi colecţia numără astăzi 6 volumaşe în seria greacă (Isocrate, Menandru, Apollonios din Rhodos, Lucian, o Antologie a poeţilor elegiaci, Plutarch) şi 10 în cea latină: Seneca, Tacit, Ovidiu, Vergiliu, Caesar, Plaut, Titus Livius, Lucan, Apuleius.

Ultimul text latin apărut — *Metamorphoseis IV 28—VI 24* — e îngrijit de Pierre Grimal, directorul seriei, care a editat şi comentat în cadrul aceleiaşi colecţii dialogul lui Seneca *De breuitate uitae.* În cazul scriitorului din Madaura efortul principal al editorului trebuia să se îndrepte inevitabil în două direcţii: situarea basmului despre Eros şi Psyche în cadrul celorlalte producţii similare ale antichităţii şi punerea în lumină a particularităţilor unui stil care — mai ales în paginile din *Metamorfoze* care fac obiectul ediţiei — se situează la egală distanţă de canonul clasic şi de libertatea limbii vorbite. Problemele de istorie literară şi religioasă sînt tratate cu prudenţă în Introducerea care — subliniind caracterul excesiv al oricărei inter-

pretări unilaterale a mitului: isiacă, dionysiacă ori platonică — reține totuși semnificația filozofic-alegorică a poveștii. „L'histoire d'Amour et de Psyché — citim la p. 19 — est une „odyssée" de l'âme humaine, elle n'est pas une „nouvelle" qui n'aurait d'autre fin que le plaisir de conter. Tradition issue de la „révélation" orphique, théorie platonicienne de l'amour, cheminement et ascension de l'âme depuis l'incarnation jusqu'à l'apothéose, tout cela est présent dans ce véritable „mythe", dont le support a été demandé à un conte de bonne femme".

În stabilirea textului, editorul, cîștigat de studiile lui D. S. Robertson, se întemeiază cu precădere pe manuscrisul F (un *Laurentianus* din sec. XI), ale cărui greșeli încearcă să le explice fără a recurge la conjecturile temerare atît de numeroase în ediția Van Der Vliet, respinse astăzi cu hotărîre de cercetătorii tradiției manuscrise a lui Apuleius.

D. M. Pippidi

EUGIPPIUS, *Das Leben des heiligen Severin*. Lateinisch und deutsch. Einführung, Übersetzung und Erläuterungen von Rudolf Noll. Mit 1 Karte. Akademie-Verlag, Berlin, 1963, VIII, 150 p. (Schriften und Quellen der antiken Welt, 11).

Eugippius a trăit cam între anii 460—535. Pînă la vîrsta de 28 de ani și-a petrecut viața în Noricum, îndeosebi în orășelul Favianis, azi Mautern pe Dunăre, puțin mai la vest de Viena, iar în anul 488 a fost silit să se mute în Italia, unde s-a retras la Lucullanum, lîngă Neapolis. Severinus era originar din Italia, dar a petrecut un timp în Orient, iar de acolo a ajuns în Noricum și a activat de-a lungul Dunării, între Vindobona (Viena) și Quintanis (azi Künzing, în Bavaria), la apus de Passau, pînă în anul 482. Amîndoi au cunoscut de aproape viața provincială din valea Dunării, într-o regiune unde se întîlneau și se ciocneau puternic civilizația romană și lumea germanică. Dar orizontul celor doi bărbați era mai larg decît granițele înguste ale provinciei Noricum, de aceea *Viața sfîntului Severin*, scrisă de Eugippius în anul 511, este un document istoric de mare însemnătate pentru cunoașterea imperiului roman din veacul al V-lea. Din lectura lui, prin aluzii sau analogii prețioase, ne putem face o idee și despre viața de la Dunărea de Jos, din părțile țării noastre, în epoca aceea.

Opera ni s-a păstrat în opt manuscrise, rînduite de Theodor Mommsen în două grupe: grupul I, socotit mai autentic și cuprinzînd manuscrise din veacurile X—XI, și grupul II, cu manuscrise din secolele X—XII. Prima ediție critică a fost dată de H. Sauppe, în *Monumenta Germaniae Historica*, în 1877, iar a doua a fost pregătită de P. Knöll și a apărut în 1886, în *Corpus scriptorum ecclesiasticorum Latinorum* de la Viena. Cel care a studiat în adîncime manuscrisele și a alcătuit un aparat foarte bogat a fost Theodor Mommsen, a cărui ediție a apărut în 1898, după ce autorul publicase în prealabil un studiu amănunțit, intitulat *Eugippiana*, în revista Hermes, din anii 1897—1898. Textul stabilit de Th. Mommsen a fost reprodus în ediția (cu traducere și introducere) a lui Rudolf Noll, din anul 1947, tipărită la Viena și destinată publicului mare. Pentru ediția de față a fost ales tot textul stabilit de Mommsen, dar i s-a adăugat un aparat critic redus, selecționat din aparatul extrem de bogat al lui Th. Mommsen. Munca selectării aparatului critic a făcut-o Emil Vetter, care în ediția de față semnează și un capitol din introducere, intitulat: „Baza tradiției manuscrise și stabilirea textului". Examenul aparatului critic a fost util și a dus la concluzia că preferința dată de Mommsen grupului I de manuscrise nu este pretutindeni îndreptățită. Într-adevăr, analiza conștiincioasă făcută de

Emil Vetter şi exemplele citate în introducere sînt convingătoare. Se înţelege că această constatare s-a răsfrînt şi asupra stabilirii textului din ediţia de faţă, care, deşi are la bază ediţia lui Mommsen, se deosebeşte totuşi de aceasta în unele locuri. Rezultatul este un progres faţă de trecut, iar ediţia de faţă poate fi luată ca punct de plecare pentru toate cercetările viitoare.

Traducerea făcută de Rudolf Noll se înfăţişează precisă şi elegantă, răspunzînd întru totul intenţiei iniţiale de a atrage un număr cît mai mare de cititori. Introducerea este magistrală: deşi lipsită de un aparat informativ în subsol, ea conduce discuţia cu deosebită pricepere şi captivează în cea mai mare măsură. Autorul cunoaşte bine atît rezultatele cercetărilor arheologice moderne cît şi izvoarele literare antice şi prezintă o sinteză frumoasă care pune în plină lumină textul lui Eugippius. Comentariul succint este îndestulător pentru înţelegerea problemelor studiate.

Din lectură, Eugippius apare o persoană modestă, dar nu lipsită de cultură, cu toate că el însuşi se declară neştiutor (*ignarus liberalium litterarum*) şi străin de ştiinţa veacului (*saeculari... litteratura*). Această modestie se traduce printr-un stil simplu şi limpede, care se potriveşte bine cu întîmplările povestite şi le garantează destulă veracitate istorică, spre deosebire de operele înflorite şi străbătute de patosul retoric al unor istorici de cabinet. Limba nu cuprinde vulgarisme, dar nici artificii stilistice luate din cărţi: după unele trăsături, se vede că autorul a trăit multă vreme în Italia şi şi-a însuşit felul de a vorbi al publicului cult de acolo, dar nu şi particularităţile graiului de rînd din regiunile izolate. Autorul scrie în limba comună a vremii, care cuprinde şi unele deosebiri faţă de limba clasică, de pildă: *scio quia* „ştiu că", *credimus quod* „credem că", *polliceor quod* „făgăduiesc că" etc. *Memoria* are înţelesul de „mormînt". Pentru noţiunea „a muri" sînt folosiţi termeni de factură creştină: *migrare e corpore, transire, de hoc saeculo transire, e corpore transire, de saeculo recedere.* Ablativul *mente* precedat de substantiv apare cu valoare slăbită, amintind de sufixul *-ment, -mente* din limbile romanice: *improvida mente* „pe neaşteptate", *praesaga mente* „cu presimţire". *Basilica* înseamnă „biserică", în înţelesul concret de „construcţie, clădire", pe cînd *ecclesia* exprimă noţiunea de „adunare, comunitate creştină". Substantivul *dies* este de cele mai multe ori de genul feminin, după cum s-a transmis şi în limba română, dar apare cîteodată şi de genul masculin: *quadam die, eadem die*, dar şi *eodem die, die tertio.* Cuvîntul *hospitium*, cu înţelesul „casă", a stăruit pînă în limba greacă modernă: σπίτι. *Ecce ille qui* precede şi explică în parte pe *acela care* din limba română, iar *se mirabantur* pe „se mirau". Pronumele *ille* aşezat după substantiv (*loci illius, liquor ille gratissimus*) arată o topică labilă şi justifică prezenţa articolului enclitic din limba română.

H. Mihăescu

P. BOSCH-GIMPERA. *El problema indoeuropeo.* Con un apéndice de M. Swadesh. Mexico, Direccion General de Publicationes, 1960, 385 p.

Punerea de acord a datelor arheologiei, antropologiei şi lingvisticii este, după cum se ştie, una dintre cele mai complicate probleme ale istoriei civilizaţiei umane, căci obiectele şi craniile rămase de la popoarele dispărute nu spun nimic asupra limbii pe care o vorbeau acestea. Un popor îşi poate schimba în cursul istoriei sale limba şi civilizaţia, şi vorbitorii aceleiaşi limbi pot fi foarte bine de rase diferite. S-au construit, pe baza identificării nejustificate, pripite, adeseori de-a dreptul voit rău intenţionate, teoriile cele mai fanteziste, uneori pur şi simplu criminale.

Cartea lui Bosch-Gimpera nu este singura încercare de sinteză a problemei apărută în ultima vreme. Amintim doar, în afara diferitelor articole risipite prin reviste, lucrarea lui H. Hencken, *Indo-European languages and archaeology*, Menasha, Wisconsin, 1955.

Autorul lucrării de față a publicat în ultimele patru decenii numeroase lucrări de arheologie și preistorie, mai ales din domeniul celtic și iberic (v. p. 263—266). Autorul nu este lingvist (de altfel este imposibil de găsit o persoană care să posede în egală măsură trei domenii atît de vaste și diferite); acest lucru se simte, cu toată buna informație de care dă dovadă, din faptul că mai citează încă lucrările lui Bopp și Schleicher și consideră încă problema *centum satem* drept o problemă hotărîtoare. Scopul pe care și-l propune nu este acela de a ne prezenta teorii proprii cu orice preț originale, ci de a expune teoriile și datele cele mai importante emise în problema tratată și de a încerca, pe cît e posibil, punerea lor de acord și detașarea concluziilor posibile. Cartea este în primul rînd o lucrare de informare, de istorie a problemei, lucru care constituie o calitate cînd e vorba de o problemă atît de controversată, cu o bibliografie imensă. În prima parte se face un istoric al teoriilor pe domenii și persoane, în cea de-a doua o expunere a stadiului actual al cunoștințelor pe epoci istorice și regiuni. Autorul constată că faptele lingvistice presupun o unitate mult mai timpurie (mileniile VI—V cel puțin) decît o permit datele arheologice (cel mai devreme mileniul III). Cîteva pagini de concluzii (241—251), mai degrabă un rezumat, încheie lucrarea. Trebuie lăudată extrema prudență a autorului, tactul cu care se mărginește în general la teoriile cele mai acceptate și mai acceptabile. Deși și-a făcut școala în Germania în vremea dominației teoriilor lui Kossina ș.a. (sau poate tocmai de aceea), autorul condamnă cu hotărîre aberațiile rasiste, respingînd identificarea limbii cu rasa și a rasei cu națiunea și civilizația. Autorul a făcut efortul unei informări cît se poate de largi (v. bibliografia, p. 255—339) și nu s-a limitat la publicațiile occidentale, fiind la curent cu multe din lucrările savanților sovietici și din țările de democrație populară, cu unii dintre care, pare-se, întreține chiar legături personale. Din păcate lucrările sovietice citate sînt mai ales din epoca dominației ideilor marriste, iar lucrările românești, destul de numeroase, sînt aproape toate din epoca antebelică. Apar în titlurile lucrărilor citate de acest tip greșeli regretabile, deși explicabile, de grafie; transcrierea cuvintelor și numelor slave este uneori de-a dreptul ininteligibilă.

Cartea mai conține un apendice, „Unele corelații dintre arheologie și lingvistică" (p.345—352), datorat lui M. Swadesh, care încearcă să aplice concluziile arheologice la unele fapte lingvistice indo-europene. Este vorba de unele divergențe lexicale între limbile indo-europene prin sec. XIII î.e.n., foarte discutabile, bazate pe criterii cu totul aproximative și de prezentarea unor izoglose fonetice dintre cele mai cunoscute. Cartea se încheie cu zece hărți și un indice de nume proprii care o fac mai utilă și mai ușor de mînuit.

C. Poghirc

A. DE FRANCISCIS, O. PARLANGÈLI, *Gli Italici del Bruzio nei documenti epigrafici*, Napoli, L'Arte tipografica, 1960 (Università di Napoli, Centro di Studi per la Magna Grecia, II), 63 p., în 8°, +17 pl.

Sub acest titlu, autorii publică un corpus comentat al celor 15 inscripții (incluzînd în acest număr stampilele de vase și monedele) osce (sau pre-osce) din anticul Bruttium. Dintre acestea, 5, adică o treime, sînt inedite și încă două lipsesc din cea mai amplă culegere

de inscripții italice, manualul lui E. Vetter [1]. Acest singur amănunt este suficient pentru a scoate în evidență importanța lucrării pentru progresul cunoștințelor noastre privind idiomele italice din regiune ; realizarea, din toate punctele de vedere exemplară, a corpusului, face din acesta un instrument de lucru ideal și un model al genului.

Cei doi colaboratori, punîndu-se de acord asupra lecturii și interpretării, și-au împărțit atribuțiile : A. de Franciscis a redactat introducerea istorico-arheologică (p. 9—21) și a editat inscripțiile (p. 23—29), iar O. Parlangèli este autorul comentariului lingvistic (p. 31—57) și al glosarului (p. 61—62).

În prima parte sînt date informațiile strict necesare asupra istoriei populațiilor și limbilor din Bruttium ; de asemenea, sînt prezentate date succinte cu privire la localitățile în care s-au găsit inscripțiile, precum și asupra naturii, destinației și datării acestora.

Partea a doua, ediția propriu-zisă, este constant sprijinită de foarte clare reproduceri fotografice (numai pentru două inscripții, de importanță secundară, sînt date facsimile) [2], iar faptul că autorii au cercetat personal toate documentele epigrafice [3] i-a dus adesea la corectarea unor lecturi anterioare. Astfel în inscripția 1 (194 Vetter), în rîndul întîi, se citește σακαρακι-διμαι față de σακαρακλιμα din Vetter ; rîndul 3, ραν̣μαι față de *F*ανγμαι, iar rîndul ultim πκ.σ.αι față de ...σ... . Desigur că noua lectură, în parte confirmată de inscripția 3, care începe la fel, înlătură unele dificultăți grafice și lingvistice : geminarea lui κ înainte de λ și desinența nominală -ει (pentru interpretare, vezi mai jos, p. 398). Inscripția 10 (186 Vetter) este citită τουτικεμδιπατερεμ, în loc de τουτικε[λ]ιποτερεμ. Deși nu poate fi vorba de trasee net individualizate ale literelor, credem totuși că semnul al 12-lea nu poate fi citit α, traseul fiind mai apropiat de un O (fără a fi identic cu semnul al 2-lea). Inscripția 15 (195a Vetter), a cărei apartenență lingvistică e discutabilă, e citită o v i ṣ ś o ṣ — m a m i o ṣ — ṣ m e l m e ṣ i [?, în loc de o*F*λσοια αλτιπιμεσεμι.

Inscripțiile, gravate în caractere grecești, au fost transliterate de autori după un sistem aproape identic cu acela folosit pentru textele grecești clasice (Η = *ē*, Ω = *ō*, Ψ = *ps*, dar *F* = *v*, *Y* = *u*). Scopul acestei transliterații este posibilitatea de a reda mai bine semnele complementare folosite în unele inscripții [4]. Evident, nu poate fi adusă nici o obiecție sistemului propus, dar credem că ideea însăși a transliterației nu ar putea fi extinsă pentru eventualitatea unei ediții complete a textelor osce, deoarece : (a) ar dispărea posibilitatea de a atrage comod atenția cititorului asupra felului în care sînt gravate inscripțiile, literele latine fiind rezervate în general inscripțiilor în alfabet local (aldine sau spațiate) sau latin (cursive) ; distincția este importantă și pentru faptul că regulile ortografice, în măsura în care există, sînt destul de diferite, variind după alfabetul în care e gravată inscripția ; (b) semnele complementare nu ies suficient în evidență ; or introducerea unor asemenea semne e deosebit de semnificativă pentru sistemul fonologic al unei limbi ; (c) transliterația însăși e nevoită să folosească semne diacritice fără valoare fonetică precisă (*ē*, *ō*), dar care sugerează totuși cititorului o anumită interpretare ; pe de altă parte, pentru un singur semn din original, Ψ, sînt necesare două semne, *ps*, fiecare din ele existînd și independent în transliterație.

---

[1] E. Vetter, *Handbuch der italischen Dialekte*, I. Heidelberg, 1953. În tabloul de concordanțe (p. 7) s-au strecurat cîteva greșeli : numerele 8—11 de Franciscis-Parlangèli corespund cu numerele 189, 200 F 3 obs. (p. 138), 186, 200 F 3 (p. 138) Vetter (nu cu —, 189, 138, 186).

[2] Lipsesc numai stampilele de la nr. 6 (188 Vetter).

[3] Două inscripții care nu au mai putut fi găsite figurează într-o anexă (p. 59) ; ele lipsesc și din Vetter.

[4] Cf. prefața, p. 5.

Partea a treia, cea mai întinsă, e consacrată comentariului lingvistic. Bogăția materialului fonetic și morfologic adus în discuție, precum și varietatea și soliditatea interpretărilor propuse, fac ca aceste pagini să devină indispensabile oricărui specialist care ar aborda problemele limbii osce.

Găsim astfel elemente morfologice neatestate în altă parte sau slab atestate : σακαρακιδ ar fi o formă de perfect, cu elementul *-k-* cunoscut numai din λιοκακειτ (184 Vetter, care înclină să-l considere prezent)[5]. Desigur că în stadiul actual al cercetărilor e greu să se ajungă la o interpretare definitivă ; ne îngăduim de aceea să atragem atenția asupra faptului că σακαρακιδ ar fi unicul cuvînt din inscripțiile cu caractere grecești în care dentala finală a desinenței verbale apare notată cu δ și nu cu τ[6].

Și inscripția inedită nr. 2 ridică o serie de probleme dificile : existența grupului *-kt-* netransformat în *-ht-* și a două forme de genitiv : -ηις (πακτηις) și -ης (ερουντης, πακτιης), aceasta din urmă complicată și de faptul că numele cu rădăcina *pakt-* apare cu două terminații : -ηις și -ιης. Pentru rezolvarea problemei dintîi, se propune analogia cu alte nume formate cu *pak-*, care a conservat fonetismul derivatului ; pentru cea de-a doua, autorul elimină ipoteza unei scrieri greșite -ιης pentru -ηις și se pronunță în favoarea existenței a două teme : *-to-* (gen. -ηις) și *-tio-* (probabil greșeală de tipar pentru *-ito-*, cu gen. -ι-ης[7]). Ipoteza e plauzibilă, dar poate numai dacă admitem că a doua temă e un adjectiv cu valoare patronimică[8]. Autorul are desigur dreptate să considere digrama ου ca reprezentînd nu diftongul *ou*, ci o vocală simplă ; în loc de *u*, am propune însă *o* închis[9].

Inscripția nr. 12, socotită pre-oscă, dar italică, e interpretată ca un acuzativ, complement de destinație al unui verb care înseamnă „a dărui" (cf. lat. *donare aliquem*) și ale cărui urme ar fi semnele scrijelite pe partea opusă a vasului ; διπατερει e considerat numele divinității (de tipul *Diespiter*).

Importante probleme de fonetică sînt dezbătute în comentariul inscripției nr. 13 : valoarea și istoria sunetului osc *ü*, evoluția grupelor nazală + oclusivă și nazală + siflantă (*ps* din νομψιι ar fi o fază premergătoare celei cu siflantă sonoră, atestată într-o inscripție mamertină).

Inscripția 15, considerată de Vetter drept greacă, e socotită de Parlangèli ca aparținînd unei populații indo-europene pre-osce.

Prezentarea pe care am făcut-o mai sus lucrării celor doi savanți italieni ar putea părea prea amplă față de cele 60 de pagini ale textului. Însă importanța contribuției autorilor pentru ansamblul studiilor italice ne-a îndemnat să ne abatem fără scrupule de la legile nescrise ale recenziilor.

I. Fischer

---

[5] În celelalte exemple invocate, αfακειτ, αναfακεῖ, λειμειτ, *-k-* poate face parte din rădăcină.

[6] Vezi totuși inscr. 181 Vetter, în care un δ izolat ar putea fi urma unei desinențe ; σακαραχιδ din inscr. nr. 2 confirmă lectura, dar nu neapărat și interpretarea.

[7] Desinența -ης de genitiv e atestată în ερουντης.

[8] Lectura e încă discutată ; Vetter ar citi πακFιης, ceea ce e posibil pentru a doua formă, litera τ e însă clară în πακτηις.

[9] Cf. Studii clasice, IV, 1962, p. 11.

OTTO HAAS, *Messapische Studien.* Inschriften mit Kommentar, Skizze einer Laut- und Formenlehre. Heidelberg, Carl Winter Universitätsverlag, 1962, 223 p.

La scurtă vreme după remarcabila ediție a inscripțiilor mesapice datorată lui O. Parlangèli cei ce se ocupă de acest domeniu au bucuria apariției unei cărți noi, care îmbrățișează întreaga problematică a limbii mesapice. Cum cartea sa se afla sub tipar la apariția ediției lui O. Parlangèli, Otto Haas nu a putut-o folosi decît la ultima corectură.

Intenția inițială a autorului fusese să dea doar un comentar al inscripțiilor lungi (o continuare a lucrării publicate în Lingua Posnaniensis IV, p. 64—84), singurele capabile, după părerea autorului, să ne dea o imagine mai completă despre limba și viața mesapilor. Cartea a crescut în procesul alcătuirii atît, încît autorul, pentru a ușura tipărirea, a fost nevoit să reducă mai ales partea etimologică. După cum se spune în prefață, capitolul final, dedicat relațiilor dintre limbile din Balcani și Italia a fost lăsat pentru o tratare mai amănunțită ulterioară.

Cartea începe cu o introducere care tratează pe scurt despre domeniul lingvistic mesapic, despre raporturile mesapilor cu ilirii, grecii, italicii și romanii și dă datele strict necesare despre organizarea și religia mesapilor, după care urmează un scurt istoric al descoperirii și descifrării inscripțiilor (p.9—21). Capitolul următor, dedicat inscripțiilor, începe cu unele date despre scriere (provenința alfabetului, valoarea semnelor) și cronologia inscripțiilor. Urmează apoi publicarea și comentarea inscripțiilor, clasate după conținut: inscripții dedicatorii, inscripțiile mai lungi (decrete, în interpretarea autorului), inscripții indicînd posesiunea, inscripții funerare sau formate numai din nume, inscripții fragmentare și îndoielnice, monede (p.22—159). Un scurt capitol tratează despre glose (p. 160—165), după care urmează fonetica (p. 166—193), morfologia numelui (p. 194—203) și a verbului (p. 204—206), un glosar, mult mai redus decît al lui O. Parlangèli (p. 208—221) și o hartă. Bibliografia nu este adunată aparte.

După cum se vede chiar din simpla înșiruire a titlurilor capitolelor, este vorba de o carte bogată în fapte și, trebuie s-o spunem, și în idei. Într-o prezentare de felul celei de față nu vom putea atinge decît cîteva dintre ele.

Deși cartea este datorată unui lingvist, trebuie spus că latura epigrafică a lucrării este la înălțime. Autorul nu s-a mulțumit cu lectura altora, ci a controlat adesea prin autopsie inscripțiile (lucru indicat cu regularitate). Lucrarea aduce uneori lecturi mai corecte chiar decît a lui Parlangèli (v. de ex. B.1.01 = CIM 55 = PID 395). Cele două lucrări se completează reciproc, fără a se face de prisos una pe alta. Trebuie lăudată prudența cu care autorul distinge noțiuni altă dată cu prea multă ușurință confundate, ca ilira și mesapica, de exemplu, pe care autorul crede că e mai prudent să le tratăm separat în etapa actuală a cunoștințelor. El consideră de asemenea că unitatea lingvistică a triburilor ilirice nu a fost încă suficient demonstrată (p. 11 și urm.); ne bucurăm să ne întîlnim și aici în concepție cu autorul cărții. Lăudabilă este, de asemenea, renunțarea la fetișizarea absolută a distincției *centum-satem*, fapt evident tîrziu și adesea individual în istoria limbilor indo-europene. Scoaterea albanezei din grupul *satem* și legarea ei mai strîns de mesapică (p. 185), idee susținută și de alții anterior (v. în ultimă instanță E. Hamp, *Studies... J. Whatmough*, 1957, p. 73 și urm.), nu ni se pare suficient argumentată, de aceea așteptăm cu nerăbdare cartea pe care o anunță autorul.

Împărtășim ideea autorului asupra importanței inscripțiilor lungi, dar nu putem să nu atragem atenția asupra faptului că tocmai aici greutățile de interpretare sînt mai mari și doza de subiectivitate în interpretare mai periculoasă. Dacă în inscripțiile mici, formate aproape numai din nume și construite după un calapod bine cunoscut, sensul este adesea aproape evident, în inscripțiile lungi, al căror conținut este adesea greu de bănuit, greutățile încep o dată

cu separarea, adesea imposibilă, în cuvinte. Dovada cea mai bună o constituie faptul că interpretarea autorului diferă diametral de cea a predecesorilor săi.

Faptul nu scade însă valoarea lucrării, mai ales într-un domeniu atît de dificil şi de controversat ca acesta, şi salutăm cu toată bucuria apariţia cărţii, atît pentru valoarea ei intrinsecă, cît şi pentru sugestiile fructuoase pe care le oferă şi care nu vor întîrzia, sîntem siguri, să dea roadele aşteptate.

C. Poghirc

GERHARD REITER, *Die griechischen Bezeichnungen der Farben Weiss, Grau und Braun. Eine Bedeutungsuntersuchung.* Commentationes Aenipontanae XVI. Universitätsverlag Wagner, Innsbruck, 1962, 121 (132) p.

Pregătind, sub îndrumarea prof. Robert Muth, un corespondent pentru limba greacă al lucrării lui J. André, *Étude sur les termes de couleur dans la langue latine* (Paris, 1949), autorul a găsit cu cale să tipărească mai întîi numai partea prezentată ca disertaţie în 1960 la Universitatea din Innsbruck, referitoare la culorile alb, cenuşiu şi brun. Deşi în prefaţă sîntem preveniţi că tratarea problemelor generale ale chestiunii a fost amînată pînă la apariţia lucrării complete, totuşi introducerea (p. 9—19) cuprinde, pe lîngă o scurtă istorie critică a studierii problemei, discuţia aspectelor sub care trebuie făcut studiul culorii şi unele indicaţii asupra modului cum a fost concepută lucrarea. Bazîndu-se pe date lingvistice, cercetarea depăşeşte totuşi domeniul filologiei, cerînd, pentru buna înţelegere a lucrurilor, cunoştinţe de chimie, de optică, fiziologie şi psihologia culorii, de care autorul a ţinut seama în cursul lucrării. Astfel limitarea cercetării la seria lineară alb-gri-brun se explică prin faptul că, în metrica culorilor, cele trei amintite se cuprind în sfera aşa-numitelor „unbunte Farben". Pornind tot de la astfel de considerente, care fac ca λευκός să fie considerat mai mult ca denumire a unui anume grad de luminozitate, autorul include şi pe πολιός „sur" în sfera noţiunii de „alb", pornind de la valoarea concretă a culorii şi nu de la impresia subiectivă, exprimată adesea metaforic. În afara considerentelor optice şi psiho-fiziologice, autorul porneşte pe plan lingvistic în asemenea cazuri şi de la teoria „cîmpurilor" a lui Leo Weisgerber, conform căreia valoarea concretă a cuvîntului ca şi întrebuinţările lui stilistice sînt determinate de seria sinonimică, de perechile contrastante etc.

Materialul lingvistic utilizat se întinde, ca atestare, de la Homer (cînd este posibil chiar din miceniană) şi pînă la Nonnos şi romanul grecesc, autorul bazîndu-se, bineînţeles, pe lexicoane speciale, indici, concordanţe, o lectură integrală a literaturii greceşti în acest scop fiind nu numai irealizabilă de către un singur om, dar şi mai puţin eficace practic decît consultarea instrumentelor indicate mai sus. Pentru epoca bizantină autorul s-a limitat la consultarea doar a lexicoanelor, ca Etymologicum Magnum sau lexiconul lui Suidas, fără a merge la texte. Din această cauză lucrarea nu este deci exhaustivă, dar are meritul de a nu fi limitată la un anumit domeniu sau spaţiu de timp.

În tratarea cuvintelor se dau, după indicarea sensului de bază, formaţiile existente în limbă (adjective, substantive, verbe, derivate şi compuse), cînd este cazul etimologia cuvîntului iar apoi, în ordine cronologică, atestările sensurilor proprii şi — separat — întrebuinţările

metaforice. Schema aceasta poate fi mai bine urmărită, desigur, numai la cuvintele care comportă o tratare mai amplă, ca λευκός (p. 20—45) sau rădăcina **arg-* (p. 45—52). Capitolul despre fiecare culoare se încheie cu scurte concluzii, care aduc unele date interesante. Astfel cu toată bogăţia de termeni pentru culoarea „alb", autorul constată o anume sărăcie în stabilirea raporturilor în interiorul acestei culori, unde λευκός predomină fără un concurent serios, în timp ce în latină *albus* se opune lui *candidus*, la fel ca în cazul lui *ater / niger*, unde greaca foloseşte indistinct pe μέλας. Prin contrast cu „alb", care posedă mulţi termeni, printre care şi o serie de abstracţi, precum şi multe întrebuinţări poetice, „brun, întunecat" are un vocabular sărac şi redus aproape exclusiv la valori concrete, folosite de multe ori, mai ales în compuse, pentru a marca nuanţele întunecate ale altor culori, cu slabă utilizare în poezie (cu excepţia cuvintelor denumind nuanţe întunecate ale pielii), la fel ca şi noţiunea de „cenuşiu", de altfel, care posedă nuanţe aproape numai în limbajul specialiştilor. În privinţa derivării autorul remarcă o serie de mijloace specifice, sufixe ca -ειδής, -ώδης, -ινος, -εος, -φανής, -βαφής, -χρως, ş.a. În ce priveşte originea şi sfera de circulaţie a cuvintelor, el distinge domeniul poeziei, unde îşi au originea formaţii ca χιόνεος, ἐλεφάντινος, λύγδινος, provenite evident dintr-o comparaţie („alb ca zăpada" etc.) de limbajul specialiştilor şi de sfera comună, diferite adesea atît în ce priveşte mijloacele de formare, cît şi repartiţia termenilor. Alte concluzii, mai generale, în ce priveşte terminologia culorii la greci nu erau, desigur, posibile din studierea numai a trei noţiuni.

Un preţios indice al celor mai importante locuri citate din autorii antici încheie lucrarea. Bibliografia lucrării este indicată la început (p. 5—6). Un indice de cuvinte ar fi fost de asemenea necesar, căci el este numai în mică parte suplinit de tabla de materii, de altfel foarte amănunţită a lucrării.

Lucrarea lui Gerhard Reiter este, prin rigoarea de metodă şi profunzimea cercetării, o carte de căpătîi în problema studiată. Nu rămîne decît să dorim autorului terminarea cît mai grabnică a întregii opere.

C. Poghirc

ION BANU, *Heraclit din Efes*. Traducerea fragmentelor heraclitice : A. Piatkowski în colaborare cu I. Banu, Bucureşti, Editura ştiinţifică, 1963, 382 pagini, în 8°.

Lucrarea consacrată unuia din cei mai mari gînditori ai Greciei antice începe cu un studiu de Ion Banu, profesor la Facultatea de filozofie a Universităţii Bucureşti. El cuprinde 200 pagini, în care autorul adună cu sîrguinţă informaţiile de i-au stat la dispoziţie din studiile moderne despre Heraclit şi dă o expunere conştiincioasă a filozofiei acestuia, sprijinită pe textele pe care antichitatea ni le-a transmis, fie ca citate din opera lui Heraclit, astăzi pierdută, fie ca doxografii expuse de autori tardivi, de la Theofrast încoace, care dau referate despre concepţiile marelui gînditor din Efes. Este de prisos să insistăm asupra utilităţii unei astfel de lucrări pentru publicul nostru cititor.

Urmează textul grec al referatelor despre Heraclit şi al fragmentelor conservate din opera acestuia prin citate la autori antici, după ediţia cea mai bună care există, a lui Diels-Kranz, *Die Fragmente der Vorsokratiker*, vol. I, ed. a 9-a, 1960, care este o reproducere anastatică a ediţiei a 5-a din 1935, la fel ca şi ediţiile intermediare a 6-a—8-a.

Traducerea acestor texte de A. Piatkowski (pp. 247—319) se remarcă prin exactitatea şi claritatea ei, şi va aduce reale servicii cercetătorilor filozofiei lui Heraclit.

Autorii au mai dat în traducere texte despre concepţia lui Heraclit care nu figurează în culegerea Diels-Kranz, precum şi cele nouă *Epistole* pseudo-heracliteene, importante pentru cunoaşterea lui Heraclit (mai ales *Epistolele* nr. 5 şi 6), pe care Diels le-a lăsat afară din culegerea sa, deşi a fost prevenit de către Otto Gilbert de inoportunitatea omisiunii lor.

Un număr de trei indici ajută la orientarea în textul lucrării. Lucrarea se încheie cu trei rezumate în limbile rusă, franceză şi engleză.

Am fi preferat ca ordinea traducerii fragmentelor să fie aceea a lui Diels-Kranz. Încercările de a aranja fragmentele într-o ordine sistematică, după criterii care rămîn subiective, cum au făcut Bywater şi Schuster, n-au dat rezultate satisfăcătoare şi de aceea au fost abandonate.

Ar fi fost de dorit şi o bibliografie conţinînd lucrările cele mai importante despre Heraclit şi filozofia lui, lucrări al căror număr este considerabil.

Cartea despre *Heraclit din Efes* a prof. Ion Banu, cu traducerea textelor de A. Piatkowski şi reproducerea textelor originale greceşti, constituie un bun început şi sîntem convinşi că ea va aduce mari servicii şi va fi un instrument de lucru folositor cercetătorilor filozofiei greceşti. Dorim totodată să se efectueze asemenea studii şi pentru ceilalţi filozofi ai Greciei antice, ca milesienii, pitagoricienii, eleaţii şi ceilalţi filozofi naturalişti ca Empedocle, Anaxagora, Democrit şi alţii, care le-au urmat.

Aram M. Frenkian

HUBERT HINTENLANG, *Untersuchungen zu den Homer-Aporien des Aristoteles*, 1961, München, 149 p.

Sub acest titlu, Hubert Hintenlang prezintă o teză de disertaţie susţinută la Heidelberg în 1961. Autorul, aliindu-se părerii unor savanţi ca J. Vahlen, Römer, Mitchel Caroll, Giuseppe Ammendola, care nu se îndoiesc de paternitatea „Aporiilor homerice" ba chiar fixează cu aproximaţie data compunerii lor, îşi îndreaptă cercetarea pe alt făgaş decît cel sugerat de titlu, şi anume : urmărirea felului în care principiile aristotelice de critică literară din *Poetica* şi în special din capitolul 25, se aplică diverselor fragmente din „Aporiile homerice".

Lucrarea are meritul că grupează în jurul ideilor de ordin general şi teoretic din *Poetica* un număr mare de fragmente din „Aporiile homerice" şi scoate în evidenţă spiritul analist, obiectiv şi talentul interpretativ al lui Aristotel, care a rezolvat numeroase dificultăţi în înţelegerea textului epopeii prin explicaţii de ordin istoric, geografic şi filologic. Un plan foarte amănunţit cu capitole mari şi subcapitole ne pune la curent cu conţinutul lucrării şi cu metoda de cercetare. Cîteva enunţări în cuvîntul introductiv, cum ar fi : contribuţia, prin analiza „Aporiilor homerice", a atît de dezbătuta problemă homerică, sau teoretizări ale lui Aristotel cu privire la critica

textului homeric, ne dau speranţa unor concluzii foarte interesante. Ele sînt în mare parte realizate, chiar dacă uneori problema anunţată nu mai e dezvoltată în cursul lucrării — de ex. legătura între „Aporiile homerice" şi „problema homerică", considerată de o importanţă secundară. Autorul merge pe un paralelism foarte exact între cap. 25 al *Poeticii*, în special, şi frgm. din „Aporiile homerice", demonstrînd practic aplicarea de către Aristotel a propriilor principii teoretice.

Analiza este interesantă prin precizie, prin legătura permanentă cu textul aporiilor, al *Poeticii* şi al epopeii şi prin claritatea expunerii dar autorul încarcă cam mult enunţările teoretice cu exemple, care în cazul similitudinii ar putea fi numai amintite sau cercetate mai scurt. Bogăţia argumentelor este convingătoare, dar dăunează în anume măsură unor concluzii care, rezolvate numai într-o fază finală, nu se adîncesc şi de aceea se risipesc; printre altele aş menţiona: concepţia lui Aristotel că:

— interpretarea istorică ca metodă în lămurirea unui text, metodă folosită din plin de el, nu este un scop în sine ci serveşte criticii literare;

— că deşi priveşte literatura ca fiind μίμησις, el acordă importanţă, ba mai mult, nu neagă rolul ficţiunii poetice, în măsura în care aceasta se păstrează în limitele verosimilului, sau în fine

— felul în care Aristotel priveşte mitul şi funcţia sa în epopee: pentru el acesta reprezintă buna tradiţie mitologică, fără nici un sens alegoric, iar valoarea lui e una artistică, nu simbolică. Aci ar fi fost interesant de făcut legătura cu alexandrinii, al căror precursor, în această chestiune, este Aristotel.

Pe lîngă frgm. din „Aporiile homerice", care se suprapun exact ideilor din cap. 25 (*Poetica*), Hintenlang mai ia în considerare şi altele, care au corespondenţe în restul pasajelor din *Poetica* sau chiar în alte opere ale lui Aristotel (*Metaphysica* de ex.). Aci concluziile sale ţin să evidenţieze valoarea criticii de text aristotelice, care pe de-o parte a fixat în judecăţi generale, teoretice, aplicabile oricărei opere literare păreri sporadice, idei care existau dar nu se închegaseră într-un sistem, pe de altă parte a arătat că în aprecierea valorică a unei opere literare trebuie să se ţină seama de publicul auditor şi de momentul istoric.

Strădania lui Hintenlang se îndreaptă aci pentru a distinge între ce aparţine lui Aristotel şi ce sînt adăugiri ulterioare (frg. 178 R.). Bine argumentat se dovedeşte capitolul privitor la explicaţiile filologice date de Aristotel, autorul sesizînd limitele lui izvorîte din neînţelegerea unor cuvinte care nu mai erau în uz.

Lucrarea este clar concepută, ceea ce oferă pe lîngă interesul pentru problema în sine şi o lectură uşoară, cu exemplificări bogate.

Valoarea cercetării foarte atente a pasajelor din *Poetica*, a grupării atente şi a interpretării, acolo unde s-a putut, a fragmentelor din „Aporiile homerice", este diminuată de concluziile finale, care prin enunţarea lor destul de strînsă, nu unesc într-un tot compartimentele lucrării, fac o legătură prea puţin argumentată între probleme ivite în decursul ei, cum ar fi: influenţa sistemului filozofic al lui Aristotel asupra principiilor sale de critică literară şi opunerea lor fixităţii teoriei platonice, nu o includ într-un context mai larg, cuprinzător.

Hintenlang demonstrează însă bine relaţia între *Poetica* (în esenţă cap. 25) şi „Aporiile homerice" adăugînd încă un merit filozofului antic, acela de întemeietor al cercetărilor filologice homerice.

Lucrarea se încheie cu o bibliografie foarte bogată, cuprinzînd numeroase texte şi lucrări mai speciale sau mai generale.

M. Guţu

ETTORE PARATORE, *Storia della letteratura latina*, ediția a doua, Firenze, Sansoni, 1961, 1023 p.

Într-un singur volum — foarte compact însă —, dedicat maestrului său Gino Funaioli Ettore Paratore prezintă în linii esențiale istoria milenară a literaturii latine. La asemenea proporții, cartea se adresează unor cercuri largi de cititori, dar conține numeroase observații utile și pentru specialist. Autorul respinge periodizarea tradițională a literaturii latine, pe care-o consideră școlărească, pentru a propune o alta, inspirată de criteriul limpede afirmat al legăturii indisolubile (*il vincolo indissolubile*) dintre istoria culturală și cea politică (p. 2). De aceea noua istorie literară se împarte în următoarele capitole : *le origini, l'età dalla guerra tarentina alle guerre d'Oriente, l'età dalle guerre d'Oriente alla morte di Silla, l'età di Cesare, l'età augustea, l'età della dinastia Giulio-Claudia, l'età dei Flavi e di Traiano, l'età degli Antonini, l'età del basso-impero.*

În cadrul fiecărei perioade prezentarea scriitorilor este precedată de o introducere generală, în care sînt evocate faptele politice însemnate și este semnalată corelația dintre fenomenele culturale și cele politice-sociale. În general, primele pagini ale introducerii sînt consacrate narării și analizării faptelor politice, iar ultimele celor culturale, mai ales evocării trăsăturilor dominante ale literaturii din momentul respectiv. Deși constrîns de caracterul cărții și de proporțiile ei modeste, la relevarea unor date esențiale, în general cunoscute, autorul nu ezită să depășească ierarhizarea tradițională a valorilor și să-și organizeze corespunzător expunerea. Astfel, consacră cinci pagini lui Cornelius Gallus, iar în cele două pagini dedicate lui Florus acordă mult spațiu înfățișării și analizării operelor minore ale scriitorului, îndeobște puțin cunoscute și studiate. Îl preocupă textura complicată a vieții și operei scriitorilor, conexiunile, afinitățile generate de un curent literar sau altul, situarea producțiilor literare în evoluția specifică a speciei literare respective și chiar a modalității artistice în care se integrează. De multe ori se constată efortul de a defini și evidenția latura cetățenească a activității scriitorilor, de a descifra în operele lor atitudinea față de epocă, integrarea acestora în contextul istoric. După relevarea concentrată, adesea substanțială a biografiei, se consacră un spațiu destul de întins analizei filologice a operelor. Caracterul lucrării obligă pe cercetătorul italian să renunțe la subsol, la citarea amănunțită a diferiților exegeți moderni, dar intervin frecvent referiri consistente la „starea actuală a chestiunii", adesea prezentată în aspectele ei esențiale. Cronologia, condițiile de editare, autenticitatea sau neautenticitatea unei opere, reconstituirea operelor pierdute sînt dezbătute amplu. *Exempli gratia* citez discuția asupra operelor pseudo-vergiliene (p. 363—366), dezbaterea ipotezelor asupra datării *Bucolicelor* lui Vergiliu cu precizarea poziției autorului (358—369), discutarea detaliată a problemei cronologiei opusculului senecan *Apocoloeyntosis* — cu toate că autorul acestor rînduri nu se raliază supozițiilor lui Ettore Paratore, rămînînd pe pozițiile înfățișate cîndva — (p. 565 — 566), sau concentrata dar judicioasa examinare a tragediei *Octavia* (p. 574 - - 575). Deși anumiți savanți italieni resping clasica identificare a lui Petroniu din *Analele* taciteene cu autorul *Satiriconului*, plasat de ei cîndva în sec. II—III e.n., Ettore Paratore se situează pe pozițiile tradiționale, pe care le apără cu o argumentație pertinentă. Chiar dacă tezele sale coincid cu părerile îndeobște acceptate, autorul știe să sugereze lumini noi, să adauge notații interesante, utile cititorilor. Se pot cita astfel observațiile judicioase asupra influenței epicureismului asupra operei vergiliene.

Analiza operelor literare și a faptelor culturale și politice e condusă cu vivacitate. Este remarcabilă relatarea itinerariului politic al lui Octavian August și reliefarea mobilelor lui (p. 336—337). E interesant că autorul atribuie campania lui August împotriva lui Antoniu unor

cauze economico-politice. Roma nu putea supraviețui, nu putea exista economic și politic fără Orient (p. 337).

Sînt examinate cu sagacitate cauzele care au determinat pe Vergiliu să scrie *Georgicele* (p. 376). În genere filiațiile literare, sensurile estetice sînt evocate atent și nu lipsesc nici judecățile de valoare subtile (Plaut, p. 45 și urm., Vergiliu etc.). Sînt demne de reținut observațiile pertinente asupra conceptului de *otium* la scriitorii sec. I.

Alături de consistența analizelor literare și subtilitatea unor aprecieri, eleganța exprimării constituie o calitate importantă a istoriei literare semnate de Ettore Paratore. Stilul clar, sugestiv al expunerii atrage pe cititor. Uneori sînt inserate traduceri ale unor fragmente semnificative.

Există însă și aspecte care pot prilejui nedumeriri, obiecții. Pentru cercetătorul italian istoria Romei apare ca un *miracolo unico nella storia dell'umanità*. Deși preocupat de corelația factor politic-factor cultural, autorul nu se referă la determinatele economico-sociale primordiale, a căror înțelegere poate risipi orice „mister" și orice „miracol" în istoria romană. Uneori autorul folosește noțiuni politice moderne, generate de realități social-politice contemporane. În felul acesta se proiectează o lumină falsă asupra istoriei politice și literare antice : se menționează o presupusă „conștiință națională italiană" la poeții epocii augusteice Vergiliu, Horațiu, Ovidiu (p. 339), se vorbește nu de caracterul anti-roman al gîndirii lor artistice (ar fi imposibilă o asemenea ipoteză !), dar de coloratura italică, nou-romană a poeziei lor (p. 340). Astfel de ipoteze nu sînt demonstrate clar, pentru că de fapt nici nu sînt demonstrabile. Pe de altă parte, autorul reliefează frecvent aportul grecesc la constituirea și evoluția literaturii latine. Fără a nega importanța contribuției elenice, socot că s-ar fi cuvenit să fie mai stăruitor cercetată originalitatea literaturii latine, rolul valențelor italice. Dacă este vorba de fond italic, ar fi meritat evidențiat tocmai filonul popular roman în teatrul plautin, de altfel relevat de autor (p. 18), dar după părerea noastră insuficient valorificat în capitolul respectiv. Fără îndoială că este extrem de dificilă organizarea unui material atît de bogat la un volum de 1000 de pagini, dar mi se pare că s-a acordat o pondere prea mică atît de interesantei literaturi din epoca tîrzie a imperiului, ca îndeobște în istoriile literaturii latine. De asemenea cititorul poate avea impresia că în economia unor capitole a fost neglijată tratarea prozei, atît de însemnată în ansamblul literaturii Romei antice, în favoarea poeziei, mult mai amplu și mai strălucit examinată de autor.

Asemenea obiecții, ca și altele pe care le-ar putea suscita lectura unui volum atît de consistent, nu fac mai puțin plăcută și mai puțin interesantă lectura cărții profesorului Paratore. Fotografiile excelente care însoțesc textul, hîrtia de calitate pe care s-a imprimat volumul, textul dens, dar clar tipărit înlesnesc la rîndul lor lectura.

Eugen Cizek

M. I. FINLEY, *The Ancient Greeks*. London, Chatto & Windus, 1963. XII—207 p. in 16°. Hărți și 23 planșe (in parte colorate) afară din text.

S-a spus in repetate rînduri că, pentru a scrie o bună operă de popularizare, autorul trebuie să fie deopotrivă un om învățat și un om de talent. Acest adevăr se impune ca o evidență la citirea ultimei cărți a lui M. I. Finley, ale cărui contribuții la cunoașterea economiei și a drep-

tului antic i-au cîştigat un loc invidiat printre istoricii societăţii greceşti în perioadele arhaică şi clasică, şi a cărui lucrare închinată „Lumii lui Odysseu" (tradusă în mai multe limbi) a fost analizată de M. Nasta într-un volum precedent al Studiilor Clasice (V, 1963, p. 408—410). Publicaţia aci semnalată reprezintă redactarea într-o formă definitivă a unei serii de conferinţe rostite la Radio la începutul anului 1961. Această împrejurare explică rarele neajunsuri şi multele calităţi ale unui text care n-a fost scris pentru a sluji ca manual sau pentru a ţine locul unei cărţi de referinţă. Timpul măsurat a impus autorului obligaţia de a-şi concentra atenţia asupra problemelor esenţiale şi de a o face cu o concizie lapidară. Departe de a-i dăuna, aceste constrîngeri au conferit cărţii calitatea suplimentară de a fi foarte personală în judecăţi şi în exprimare. Cum sîntem preveniţi în Cuvîntul înainte : „This is a personal analysis, not a summary or least common denominator of the views held by other historians. I hope I have succeeded in distinguishing between a generally accepted fact and an inference, a conclusion, an interpretation of my own ; I have tried to suggest in a general way the nature of the evidence ; and I have appended a long enough bibliography to provide anyone who wishes with titles to which he may turn either for different interpretations or for detailed studies of special topics and periods".

Cum era firesc, într-o carte cu acest titlu, primele pagini sînt închinate obîrşiei poporului grec şi caracterelor generale ale istoriei lui. Urmează un scurt capitol despre „perioada obscură" în care s-au elaborat poemele homerice, apoi expuneri mai lungi despre Grecia arhaică şi despre Cetatea-stat a epocii clasice, studiate în aspectele lor de căpetenie : economic, structură socială, forme de organizare politică. Alte trei împărţiri tratează despre literatură şi ştiinţă (incluzînd filozofia şi morala populară), despre artele plastice în perioada de apogeu a culturii greceşti, după care, într-un ultim capitol, se schiţează în trăsături rapide situaţia politică şi realizările culturale ale grecilor de-a lungul epocilor elenistică şi romană.

Fără îndoială, se poate discuta dacă aceste faze importante din istoria lumii vechi (şi, implicit, a poporului grec) n-ar fi meritat o tratare mai amănunţită. Se poate de asemenea discuta dacă -- tocmai într-o sinteză în atîtea privinţe nouă şi neconformistă — rolul grecilor periferici şi al contactelor cu „barbarii" limitrofi în evoluţia societăţii şi a culturii greceşti n-ar fi trebuit şi el pus în lumină. Ar însemna să uităm însă tot ce-i bine gîndit şi sugestiv exprimat în lucrarea de care ne ocupăm, dacă am zăbovi mai mult asupra unor lacune decurgînd din condiţiile în care a fost scrisă, şi n-am sublinia cu căldură atîtea calităţi reale, care fac din ea una din cele mai sigure şi mai atrăgătoare iniţieri în istoria socială, politică şi culturală a grecilor vechi în perioada de apogeu a dezvoltării lor milenare.

D. M. Pippidi

L. ROBERT, *Villes d'Asie Mineure. Études de géographie ancienne.* Seconde édition. Réimpression photographique augmentée de 200 pages et 16 planches, avec un index nouveau. Paris, Éditions E. De Boccard, 1962. 511 p. in 16° + 35 planşe şi hărţi.

Prima ediţie a acestei cărţi a apărut cu un sfert de veac în urmă, într-o vreme cînd — cercetător încă tînăr — autorul începea să se impună lumii ştiinţifice nu numai ca un adînc cunoscător al Asiei Mici antice, dar şi ca un inovator al metodelor de cercetare în complexa disciplină care e geografia istorică. Sub acest nume, secolul al XIX-lea ne-a transmis o seamă de

relații de călătorie într-o regiune sau alta a lumii vechi (în special în ținuturi făcînd parte din fostul imperiu turc), a căror utilitate nu se poate tăgădui, dar care — alături de indicații prețioase despre monumente astăzi pierdute și de copii de inscripții, uneori de mare însemnătate — cuprind destule știri greșite sau localizări fanteziste. În asemenea materie, în special problema localizării așezărilor antice pomenite în izvoare e cea care dă mai mult de lucru specialistului, în primul rînd pentru că informațiile geografilor vechi sînt rareori de o precizie ireproșabilă, în al doilea rînd pentru că mai multe localități din regiuni diferite purtau în antichitate același nume, în sfîrșit pentru că — atunci ca și acum monedele și inscripțiile avînd tendința să circule departe de locul lor de baștină — identificări încercate pe asemenea baze fragile aveau rareori șansa să se dovedească exacte.

Astfel fiind lucrurile, noutatea metodei inaugurate de Louis Robert de la primele sale cercetări în Lidia și Misia (mai tîrziu în Frigia și Caria) nu stă atît în descoperirea de surse noi de informație, cît în folosirea lor judicioasă. Nici documentul numismatic, nici acel epigrafic — nici chiar ruinele de monumente oricît de impozante — , considerate izolat, nu mai constituie pentru învățat un indiciu suficient, ci numai mărturia lor concordantă, confruntată și întărită de fiecare dată cu arătările textelor — în accepția cea mai largă a cuvîntului. Această ultimă precizare nu-i lipsită de semnificație, dacă ne gîndim că în cele mai multe cazuri specialiștii anteriori ai geografiei istorice se mulțumeau cu parcurgerea surselor propriu-zis geografice — Strabo, Mela, Plinius, pentru o epocă mai nouă *Synecdemul* lui Hierokles —, cită vreme informații prețioase de topografie antică se pot scoate *din orice autor* grec sau latin citit cu atenție și interpretat cu sagacitate. Din acest punct de vedere, unele memorii recente ale lui L. Robert au arătat în chip strălucit rezultatele neașteptate la care poate duce examenul nu numai al poeților din *Anthologia Palatina*, ca să citez un exemplu, dar pînă și al unor scrisori în aparență anodine de clerici bizantini din sec. al X-lea! (*Sur des lettres d'un métropolite de Phrygie. Philologie et réalités*, în *Journal des Savants* 1961/1962, cu prilejul lucrării lui Jean Darrouzès: *Epistoliers byzantins du X-e siècle*).

În *Villes d'Asie Mineure* (urmată, la scurt interval, de *Études anatoliennes*) numărul localităților trecute în revistă pentru a li se fixa așezarea și a se lămuri aspecte interesante din viața lor istorică era încă mic. De atunci, în călătorii repetate anual și, uneori, de două și de trei ori în cursul aceluiași an, raza teritoriilor cercetate s-a extins, rezultatele obținute (înfățișate în numeroase lucrări, începînd cu monumentala *La Carie. II: Le plateau de Tabai*) au ajuns să îmbrățișeze părți tot mai considerabile din Asia Mică în epocile elenistică, romană și bizantină. Cum e firesc, această acumulare de cunoștințe nu putea rămîne fără urmări pentru problemele studiate anterior, și această împrejurare explică pentru ce — reeditînd în 1962 un volum apărut în 1937 — autorul nu se putea mulțumi cu o simplă retipărire, fie și „revăzută", ci prezintă cititorului o lucrare înnoită prin adaosul a 200 pagini de studii și documente de cel mai înalt interes, recoltate de-a lungul mai multor decenii de explorări neîntrerupte.

A da o idee, fie și aproximativă, de bogăția acestor *additamenta* e o sarcină ingrată, în cadrul unei scurte note de prezentare. Ceea ce-mi propun să relev, în aceste condiții, sînt exclusiv problemele tratate cu răgaz — adevărate studii de sine stătătoare — ale căror concluzii uneori depășesc, alteori conferă un caracter definitiv soluțiilor adoptate în prima ediție a cărții.

Astfel, la p. 252 — 271, în legătură cu cistoforii îndeobște atribuiți lui Eumenes al II-lea, L. Robert se raliază opiniei emise între timp de E. S. G. Robinson, după care regele ale cărui inițiale se citesc pe piesele mai bine conservate n-ar fi binecunoscutul aliat al romanilor, ci o figură nouă în galeria suveranilor pergamenieni, Aristonicos, căpetenia răsculaților din 133, ridicat la tron cu numele dinastic de Eumenes al III-lea. Semnificativă prin ea însăși, această atribuire nu-i decît punctul de plecare al unei remanieri radicale a cronologiei emisiu-

nilor amintite, la rîndu-i importantă pentru fixarea datelor de întemeiere a unei serii de oraşe controlate de Aristonicos de-a lungul celor patru ani de luptă împotriva romanilor. Cu acelaşi prilej, se pune capăt controversei dacă oraşul Stratoniceia, pomenit de izvoare ca ultim bastion al răsculaţilor, a fost Stratoniceia din Caria sau acea din valea Caicului. Opinînd pentru această din urmă soluţie, după ce cîndva apărase localizarea cariană, autorul consacră mai multe pagini de descriere ţinutului unde se înălţa, pe o culme, citadela „heliopoliţilor". „La vue depuis le sommet de l'acropole — notează el — engage l'historien géographe à des réflexions sur la guerre d'Eumène III et l'histoire de ce prince. Les textes brefs qui nous en instruisent donnent l'impression d'allées et venues à travers le royaume de Pergame, de villes prises et perdues, de succès temporaires et d'échecs. L'existence des ateliers monétaires avec les années de règne à Thyatire, Apollonis et Stratonicée, nous apprend quel fut le centre du royaume d'Eumène III, qui ne put jamais occuper Pergame. L'occupation de Thyatire et d'Apollonis, mentionnée par Strabon, n'a pas été un épisode passager; Stratonicée n'a pas été un refuge atteint en dernière heure, mais le dernier bastion d'une résistance qui se rétrécissait. Thyatire, Apollonis et Stratonicée furent „les villes d'Eumène III", là où son pouvoir était solide et permanent, où il pouvait organiser une administration et un atelier monétaire" (p. 264).

Un excursus tot atît de interesant, dar într-o altă ordine de idei, e acel închinat localizării oraşului Satala din Lidia şi teritoriului lui rural (p. 280 urm.) pe temeiul unei serii de argumente de ordin toponimic şi geografic. Postulată încă din prima ediţie a cărţii, identitatea aşezării antice cu actualul tîrg Adala e acum definitiv stabilită cu ajutorul particularităţilor geologice ale regiunii învecinate, cunoscută sub numele de Κατακεκαυμένη (Lidia „arsă"). E vorba de un pămînt vulcanic, presărat cu cratere stinse, acoperit cu revărsări de lavă, celebru în antichitate pentru lipsa lui de vegetaţie şi, din această pricină, deseori descris de autori, începînd cu Strabo şi sfîrşind cu *Actele* martirului Pionios, executat în timpul persecuţiei lui Decius. Seria textelor clasice reproduse şi comentate — continuată cu citate semnificative din descrierile călătorilor moderni: geologi, geografi şi arheologi — e completată de L. Robert cu propriile sale impresii de explorator al ţinutului studiat, preocupat să surprindă legături între un cadru de natură atît de neobişnuit şi simţămintele locuitorilor regiunii, reflectate în literatură, religie şi legendă. Bogate în observaţii ascuţite şi în asociaţii de idei niciodată întrevăzute înainte, paginile acestea sînt printre cele mai interesante din volum, constituind totodată o excelentă ilustrare a metodei în stare a face din geografia istorică o disciplină ştiinţifică.

Spaţiul restrîns nu-mi îngăduie să mă opresc cu egală luare aminte asupra tuturor celorlalte *additamenta* — deopotrivă preţioase, deopotrivă exemplare. Semnalez totuşi în chip special discuţia cu privire la localizarea oraşului Keretapa-Diokaisareia din Frigia (p. 318 — 338), datele noi în legătură cu „lacul amar" Sanaos (p. 338 — 355), concluziile desprinse din examenul problemelor legate de identificarea şi istoria oraşului Germe din Misia (p. 377 — 413). Nu pot, de asemenea, să nu atrag atenţia asupra concluziilor metodologice ale lucrării, formulate într-o *Postfaţă* al cărei interes neobişnuit nu va scăpa cititorului familiarizat cu opera ştiinţifică a lui Louis Robert, dar şi cu reacţiile unui mare număr de confraţi — epigrafişti ori istorici — la luările lui de poziţie întotdeauna categorice şi nu o dată necruţătoare. Din acest punct de vedere, sînt de reţinut şi de meditat reflecţiile de la p. 418, care îmbracă, se poate spune, un caracter programatic: „Nos vieilles sciences de l'antiquité ne peuvent se passer de la critique des théories, opinions et hypothèses modernes, ce que certains appellent, subjectivement, tantôt discussion ou critique, tantôt polémique — accommodons-nous même de ce terme

tendancieux, au gré des auteurs, pourvu que nous fassions passer la chose, la critique, indispensable à nos études et telle que j'en reçus le goût de mon maître Maurice Holleaux, ce polémiste redouté. Je crois que toute œuvre scientifique est aussi une œuvre d'enseignement scientifique, et que l'enseignement n'a pas son plus grand pouvoir et sa plus grande vertu quand il expose et qu'il raconte, mais quand il prouve et qu'il réfute ; on comprendra peut-être cette opinion chez qui, comme moi, a eu le privilège et la charge d'enseigner déjà très jeune et de former ou de développer tant de jeunes esprits à la recherche scientifique" (cf. tot acolo, nota 2, precum şi p. 420 — 430, cu notele respective).

Indici sistematici, de o bogăţie rară, încheie volumul (p. 439 — 506), ilustrat cu 35 planşe, în cea mai mare parte după clişeele autorului.

D. M. Pippidi

VEIKKO VÄÄNÄNEN, *Graffiti di Pompei e di Roma*, Roma, Amici di Villa Lante al Gianicolo, 1962 (Conferenze e memorie di Villa Lante, fasc. 1), 13 p., in 8°.

Broşura pe care o prezentăm inaugurează seria conferinţelor ţinute şi publicate sub auspiciile asociaţiei culturale constituite în jurul Institutului finlandez din Roma (*Institutum Romanum Finlandiae*, cu sediul în Villa Lante). În cîteva pagini dense dar niciodată greoaie, autorul oferă o privire de ansamblu asupra dificilelor probleme ridicate de studiul grafitelor şi relevă importanţa acestor documente pentru foarte variate domenii ale ştiinţei antichităţii.

Numeroasele inscripţii, zgîriate cu stilul (sau cu alt corp ascuţit) sau scrise cu cărbune pe pereţii şi coloanele caselor şi edificiilor publice din Roma şi din alte localităţi ale Italiei (conservate mai ales în oraşele îngropate de lava Vezuviului în anul 79 e. n.) ne înfăţişează o imagine a omului de pe stradă roman neconcordantă cu acea *gravitas* pe care i-o atribuie tradiţia. Comentarii, însoţite adesea de desene, ale evenimentelor sportive sau teatrale ale zilei, glume (de gust uneori îndoielnic) la adresa concetăţenilor sau a cititorului întîmplător, afişe de tot felul unele pe ton serios, altele făcute desigur fără consimţămîntul celui vizat, toate acestea, totalizînd circa 5 000 de inscripţii pompeiene şi peste 800 la Herculanum, ne introduc în plină viaţă cotidiană a cetăţenilor Italiei.

Autorul trece în revistă, rînd pe rînd, particularităţile grafice şi lingvistice ale grafitelor, diversele lor categorii din punctul de vedere al conţinutului, valoarea lor documentară pentru cunoaşterea vieţii economice, culturale, artistice, religioase etc. ale cetăţilor Italiei în sec. I e. n. Paginile finale sînt consacrate cîtorva grafite mai importante descoperite la Roma.

Conferinţa profesorului Väänänen, sugestiv ilustrată prin cîteva facsimile, e de natură să deştepte interesul nespecialiştilor pentru un sector mai puţin frecventat al disciplinelor ştiinţifice consacrate antichităţii clasice ; pentru specialiştii diverselor domenii, constituie o oportună atragere a atenţiei asupra datelor valoroase pe care grafitele le pot oferi cercetărilor.

Strălucit inaugurată prin lucrarea prezentată în rîndurile de mai sus, noua colecţie a Institutului finlandez din Roma îşi va cuceri desigur un loc de prim rang în ansamblul publicaţiilor consacrate civilizaţiei antice.

I. Fischer

ROBERT ETIENNE, *Bordeaux antique* (*Histoire de Bordeaux* publiée sous la direction de Ch. Higounet par la Fédération historique du Sud-Ouest, sous les auspices de la Ville de Bordeaux, I). Bordeaux, 1962. 386 p. in 16°. Numeroase hărți și 24 planșe afară din text.

La sfîrșitul veacului trecut Camille Jullian făcea să apară în capitala Girondei o *Histoire de Bordeaux depuis les origines jusqu'en 1895*, scrisă de el singur cu o egală competență pentru toate etapele unui trecut milenar și cu o repeziciune care umplea de mirare pe cei ce nu cunoșteau temeinicele lucrări pregătitoare publicate de autor în deceniul precedent, începînd cu *Corpus*-ul comentat al documentelor epigrafice ale Burdigalei (*Inscriptions romaines de Bordeaux*, 2 vol., 1887 — 1890) și sfîrșind cu ampla monografie consacrată lui Ausoniu și epocii lui: *Ausone et Bordeaux. Étude sur les derniers temps de la Gaule romaine* (Bordeaux, 1893). Cum s-a relevat din primul ceas, cartea lui Jullian reprezenta o încercare de istorie urbană cum nu se mai scrisese vreodată în Franța. Laudele cu care a fost salutată erau deci justificate și autoritatea lucrării e încă mare în acele domenii unde afluxul de materiale n-a venit să modifice cunoștințele dobîndite cu trudă. Asemenea domenii sînt însă rare, și era firesc ca, după aproape trei sferturi de veac de cercetări inițiate de incomparabilul animator care a fost autorul *Istoriei Galiei*, numărul descoperirilor să facă astăzi obligatorie revenirea asupra unor date și împrejurări în aparență sigur stabilite. Progrese s-au realizat, de altă parte, și în alte domenii decît al istoriei vechi și străvechi a Franței de sud-vest. Explorări de arhive mai fructuoase decît oricînd, interesul sporit pentru documentele de istorie economică și socială au sporit în așa măsură cunoștințele despre dezvoltarea portului și a aglomerării urbane în epocile feudală și modernă, încît noua *Histoire de Bordeaux* plănuită sub conducerea lui Charles Higounet va cuprinde nu mai puțin de șapte volume de text, completate printr-un al optulea, închinat bibliografiei și indicilor.

În cadrul acestei noi întreprinderi științifice, tratarea istoriei vechi și străvechi a fost încredințată lui Robert Étienne, profesor la Universitatea de pe malurile Garonei, cu excepția unei ample introduceri geografice, scrisă de Pierre Barrère. Partea propriu-zis istorică se compune din trei părți: *L'emporion*, *La ville ouverte*, *Le castrum*, la rîndul lor împărțite în cîte trei capitole ale căror titluri indică limpede momentul din istoria orașului căruia fiecare îi e consacrat. În prima carte: *Avant Burdigala*, *Un port de l'étain*, *Une ville-marché*; în cea de-a doua: *Une capitale politique*, *Une métropole cosmopolite*, *Une petite Rome*; în cea de-a treia: *Une ville retranchée*, *Une ville universitaire*, *Une ville chrétienne*. Volumul e întregit cu cinci prețioși apendici unde se tratează probleme necesitînd o discuție specială sau se pun la îndemîna cititorului documentele literare, epigrafice și numismatice referitoare la un aspect sau altul al istoriei Burdigalei sau Aquitaniei romane. O mențiune specială se cuvine paginilor închinate cronologiei lui Ausonius și a familiei lui, activității lui publice și anumitor amănunte ale unei biografii în care aspectele obscure continuă a fi numeroase.

La baza lucrării, în ansamblu, stă deci concepția după care dezvoltarea unui centru urban oglindește un proces organic, determinat de factori interni și externi. Din numărul acestora nu lipsește, de bună seamă, factorul geografic. Spre deosebire de predecesorul său Jullian, în judecata căruia întemeierea și întreaga istorie a Burdigalei n-ar fi decît rezultatul unei ratalități geografice („là où Bordeaux s'élève, il devait, de toute nécessité, y avoir une ville" I), Étienne pune accentul pe strădania locuitorilor ei succesivi, începînd cu seminția galică a Biturigilor Vivisci, a căror muncă tenace și inteligentă — adaptîndu-se la împrejurări, dar știind să le și provoace — a asigurat de-a lungul mileniilor nu numai continuitatea de viață pe acest loc privilegiat, dar și avîntul economic și cultural al unuia din orașele cele mai înfloritoare din întreg vestul european.

Cum a reieşit din indicaţiile date înainte, istoria nu începe la Bordeaux o dată cu întemeierea oraşului. Primul capitol al cărţii se intitulează cu drept cuvînt *Avant Burdigala*, şi în el se consemnează numeroasele urme de vieţuire descoperite de o parte sau alta a estuarului Girondei, încă din paleolitic. În mesolitic aşezările sînt mai rare (aproape toate în regiunea nisipoasă de pe ţărmul Atlanticului), dar în neolitic — între 2 600 — 1 500, după cronologia acceptată de autor — vieţuirea devine din nou intensă, cu o abundenţă de vestigii care permite delimitarea sigură a aşezărilor de vînători-pescari (în preajma Oceanului) şi de agricultori (de-a lungul văilor din interior). Chalcoliticul vede răspîndindu-se în regiune dolmeni, menhiri şi cromlechuri, cu o predominare a primei varietăţi de construcţii megalitice. Iar cu apariţia bronzului, către 1500, se realizează un important pas înainte nu numai în ce priveşte calitatea uneltelor şi a armamentului, dar şi în domeniul relaţiilor dintre triburi situate la mari depărtări.

Prima epocă a fierului coincide în sud-vestul Galiei cu începutul migraţiilor celtice, a căror desfăşurare şi cronologie ridică probleme numeroase, încă nedezlegate. Confruntarea descoperirilor arheologice cu arătările izvoarelor literare şi cu indicaţiile toponimice duce la încheierea că sosirea în regiunea Girondei a primelor grupe halstattiene a avut loc către 550. Dar întemeierea viitorului centru urban nu se leagă de acest prim val de migratori, ci de apariţia pe aceleaşi locuri a Biturigilor Vivisci, la rîndu-i determinată de schimbările importante petrecute în distribuţia triburilor celtice către începutul celei de-a doua jumătăţi a I-ului mileniu. La această dată, purtătorii săbiilor lungi de tip La Tène pun capăt bunei stări a triburilor halstattiene din nord-estul Franţei, întemeiată pe rolul de mijlocitori între deţinătorii cositorului adus din insulele Cassiteride şi negustorii massalioţi deprinşi să-şi procure preţiosul metal în regiunea muntelui Lassois, celebru prin descoperirile senzaţionale din tumulul de la Vix. În perioada de anarhie care urmează, calea de comerţ Ron-Sena se întrerupe. O nouă legătură se va realiza în sec. al III-lea (Diod., V 22; Strab., III 2, 9), dar, la data cînd comerţul massaliot învinge greutăţile cu care avusese de luptat mai bine de un veac, un alt drum al cositorului luase fiinţă — prin estuarul Girondei şi Narbona către Mediterana. Buna funcţionare a noii căi de comerţ cerea însă ca la estuarul Garonei o populaţie interesată în dezvoltarea schimburilor să-şi dureze o aşezare statornică, şi aceasta avea să fie Burdigala, întemeiată cu multă probabilitate în sec. al III-lea î. e. n.

Am zăbovit mai mult asupra acestei dintîi perioade din istoria Bordeaux-ului, pentru că e şi cea mai puţin cunoscută, şi cea în care poziţia autorului — ajutat de descoperiri recente — se deosebeşte mai mult de a predecesorilor. De aci înainte etapele dezvoltării oraşului se reflectă în vestigii arheologice mereu mai numeroase, completate prin izvoare literare şi epigrafice, şi ele în continuă creştere. Negustători prin înclinări şi prin forţa împrejurărilor, — favorizaţi desigur şi de aşezarea lor periferică în raport cu teatrul conflictelor politice din veacurile următoare, — Biturigii Vivisci ajung, cum se exprimă ultimul lor cronicar, „un peuple sans histoire". Cucerirea de către romani — în anul 56 î. e. n., în plin război purtat în Galia de Caesar — avea să le pecetluiască soarta pentru multe veacuri. De aci înainte, istoria Burdigalei e a unui înfloritor oraş roman de provincie, ai cărui locuitori — negustori şi armatori în primul rînd, dar şi agricultori şi viticultori (faima celebrelor lor podgorii începe în primele decenii ale erei noastre) — îşi închină eforturile înfrumuseţării oraşului şi propriei îmbogăţiri.

Firește, nu poate fi vorba să redau oricît de succint întreg conţinutul unei monografii atît de informate şi de dense. Nu pot să nu relev totuşi faptul că tratarea subiectului e în măsura posibilului completă, îmbrăţişînd aspectele felurite ale vieţii unei comunităţi de tip antic, în măsura în care se reflectă în documente. Stăpînirea egală a izvoarelor literare, epigrafice şi arheologice conferă expunerii o indiscutabilă autoritate, iar scrisul viu şi elegant al autorului o face în acelaşi timp agreabilă. Astfel, în acest prim volum din *Istoria Bordeaux*-ului, cititorul găseşte răspuns la toate întrebările pe care şi le poate pune în legătură cu dez-

voltarea oraşului din sec. III î. e. n. pînă în sec. V e. n., fie că e vorba de probleme economice ori politice, urbanistice ori cultural-religioase. În această din urmă privinţă, am avut prilejul să arăt că un capitol din cele mai interesante e închinat Burdigalei-centru universitar. De asemenea, că un important apendice tratează probleme legate de viaţa şi de cariera lui Decimus Magnus Ausonius, — astru de primă mărime pe firmamentul cultural al Burdigalei, — a cărui activitate de retor şi poet e cercetată cu grijă, dar fără specială îngăduinţă.

În ansamblu, o contribuţie remarcabilă la cunoaşterea Galiei antice şi un excelent început al *Istoriei* unuia din cele mai vechi oraşe ale Franţei.

D. M. Pippidi

PAUL-MARIE DUVAL, *Paris antique des origines au troisième siècle*, Paris, Herman, 1961, 372 p., 132 illustrations, 1 dépliant.

Excepţional de bogat ca date şi idei, frumosul volum închinat de Paul-Marie Duval Parisului în antichitate poate fi considerat printre cele mai importante contribuţii la cunoaşterea unei cetăţi din Galia continentală. Nu e vorba numai de o monografie istoric-topografică, ci de un studiu adîncit şi atent al procesului de formare şi dezvoltare a unei cetăţi provinciale — la început liberă, apoi supusă Romei —, în care s-au adunat şi cernut cu discernămînt cercetările mai multor decenii, de la cele închinate problemelor geologice pînă la cele politice, economice, sociale, religioase, juridice sau artistice. Acest bogat material e prelucrat ca metodă şi expus în mod clar şi atrăgător, justificînd pe deplin marele premiu literar acordat volumului de Consiliul general al Senei, pe anul 1961.

După descrierea ciudatei formaţiuni geologice a locului şi a primelor vestigii de aşezare omenească — în lunga perioadă care începe cu neoliticul şi merge pînă la prima vîrstă a fierului — autorul se opreşte în momentul cînd, după apariţia Parisiilor (în cea de-a doua epocă a fierului), ia naştere cetatea Luteţiei, la hotarul dintre Celtica şi Belgica: acest *oppidum* instalat pe insulă către mijlocul sec. al III-lea, bine apărat de cele două braţe ale fluviului şi de mlaştinile ţărmurilor, avea o situaţie privilegiată din punct de vedere strategic, ca şi din acel al comunicaţiilor.

În lupta contra Romei, cetatea relativ mică a Luteţiei urmează soarta Galiei celtice şi, în 53 — 52 î. e. n., se prăbuşeşte o dată cu Galia întreagă. De aci înainte fluviul şi mlaştinile îşi pierd valoarea lor defensivă, dar *pax Romana* va permite curînd dezvoltarea oraşului dincolo de limitele vechiului centru galic, folosind cît mai mult mijloacele de schimb şi de comunicaţii oferite de fluviu. La începutul erei noastre, pe malul stîng al Senei se formează o nouă aşezare urbană, ce poate fi considerată drept o contribuţie a imperiului roman la istoria Parisului: timp de trei veacuri această aşezare se va dezvolta armonios, fără centura zidurilor, ca o cetate neîntăritâ.

Lipsit de texte literare, folosind pe lîngă ruine puţinele texte epigrafice, operele de artă şi produsele meşteşugăreşti, precum şi mobilierul modestelor necropole — o documentare împrăştiată şi inegală, utilizată în mod izolat — autorul schiţează caracterele principale ale cetăţii galo-romane. O admirabilă fotografie aeriană ne dezvăluie, sub oraşul modern, existenţa reţelei de drumuri romane şi îngăduie autorului să reconstituie topografia aşezării antice în elementele esenţiale ale celor două părţi constitutive — cetatea insulară (mai mică decît cea actuală, care are 17 ha) şi cetatea cea nouă, aşezată pe malul stîng, cu caracteristicul forum

închis, amfiteatrul cu scenă, cele două terme, poate şi un hipodrom, un sanctuar izolat, care se afla la Montmartre (Mons Mercurii), vile şi locuinţe de tipuri diverse, ca şi necropolele, — majoritatea de inhumaţie, datînd din sec. I — III e. n., — din care ne provin, de bună seamă, lespezile funerare, refolosite fie în incinta tîrzie, fie în sarcofagele paleocreştine din cimitirul Saint-Marcel.

Edificiile menţionate mai sus sînt studiate, fie pe baza urmelor încă existente, fie cu ajutorul desenelor făcute în momentul descoperirii, în cadrul activităţii edilitare moderne. Astfel, de pildă, forul închis şi amfiteatrul cu scenă, amîndouă tipice pentru Galia, tot aşa, termele, în special cele de nord, care nu numai că prezintă unica sală mare din întreg Occidentul, —cu plafonul şi bolţile absolut intacte, — dar reprezintă un specimen unic în ce priveşte decoraţia plastică a sălii centrale (care se mai întîlnea şi în alte două săli mai mici) şi anume puternicele console, susţinînd bolţile, care înfăţişează prora unor mari corăbii de transport, decorate cu tritoni şi încărcate cu arme. Autorul încearcă să facă o legătură între această ciudată decoraţie — vase fără caracter militar şi totuşi purtătoare de arme — şi activitatea puternicei corporaţii, *nautae Parisiaci*, cunoscută printr-o inscripţie votivă din vremea lui Tiberiu.

E de menţionat faptul că diversele monumente nu sînt studiate unilateral, numai din punctul de vedere al construcţiei sau al decoraţiei plastice, dar şi din cel al destinaţiei lor; amfiteatrul Luteţiei, unul din cele mai mari amfiteatre ale Galiei, care în aparenţă părea oarecum disproporţionat faţă de întinderea modestă a cetăţii, servea,— după părerea autorului—, nu numai locuitorilor din centrul urban al Parisiilor, ci şi întregii *ciuitas*, în vreme ce teatrul, care se numără printre cele mai mici, era desigur rezervat numai populaţiei urbane, şi încă unei pături restrînse din aceasta.

Cîteva blocuri cu decor plastic, conservate la muzeele Cluny, Carnavalet şi St. Germain permit reconstituirea totală sau parţială a mai multor monumente votive, bine cunoscute în Galia, de tipul unor pilaştri sau coloane dedicate lui Iupiter; dintre ele, deosebit de important e cel menţionat mai sus, consacrat de *nautae Parisiaci*, prezentînd o bogată ornamentaţie în care figurează laolaltă zeităţi galice şi romane. Din materialul plastic păstrat, o menţiune specială se cuvine reliefului cu arborele purtător de capete tăiate, — de cu totul alt stil decît capetele tăiate de la Entremont, — a cărui inspiraţie, pornind, poate, de la obiceiul de a decapita duşmanul învins şi de a-i expune ţeasta, îmbracă aci forme clasice.

În volumul acesta atît de echilibrat şi de bogat, capitolul IX, relativ la Luteţia şi la teritoriul ei, ni se pare de un interes deosebit: mai totdeauna spinoasă, problema teritoriului unei cetăţi antice e, în cazul acesta, în care nici un text nu pomeneşte vreun magistrat municipal, cu atît mai greu de rezolvat. De aceea şi autorul, în delicata operă de delimitare a teritoriului cetăţii, întrebuinţează cu prudenţă toate datele pe care le are la îndemînă: topografia regională, urmele arheologice (de la fragmentele de *terra sigilata* sau umilele statuete votive pînă la templul galo-roman de la St. Forget) sau repartiţia tezaurelor monetare (a căror listă e dată la p. 247). Această hartă arheologică a teritoriului Parisului — ţinînd seama, evident, de inevitabilele lacune datorite cunoaşterii încă sporadice şi incomplete a solului — presupune o vastă *ciuitas*, întinzîndu-se mai degrabă la sud de centrul urban, care corespunde aproximativ cu dioceza Parisului la începutul evului mediu. Un asemenea teritoriu trăia în primul rînd din resursele întinselor păduri şi din pescuitul în zonele mlăştinoase, dar şi din extragerea şi transportul pietrei de construcţie.

Un ultim capitol despre societate, religie şi artă completează imaginea Luteţiei galo-romane pînă la prăbuşirea ei sub atacurile repetatelor invazii germanice, în a doua jumătate a sec. III. Din materialul documentar oferit de sculptura funerară ni se înfăţişează o întreagă lume de meşteşugari, — fierari, tîmplari, zidari — de negustori şi cărăuşi, — cărora li se adaugă

luntraşii de pe Sena (*nautae* pomeniţi mai sus). Nici o dată arheologică precisă — un cuptor, de pildă, — nu dezvăluie o producţie ceramică locală : în schimb, o mulţime de fragmente ceramice găsite pe teritoriul cetăţii oglindesc o intensă activitate comercială de transport şi vînzare, care se poate urmări în mai multe direcţii (ceramica de la Graufesenque, din Leroux, din Auvergne) fără întrerupere, din sec. I pînă în sec. III e. n. Nu lipsesc nici curiozităţile, cum e, de pildă, inscripţia pe un vas, care surprinde un dialog între un birtaş şi un muşteriu. Cîte un hîrb păstrează încă graffiti cu numele proprietarilor, nume care, alături de cele din inscripţiile funerare, îngăduie o apreciere a procesului de romanizare a cetăţenilor Luteţiei, ca şi a categoriei sociale din care făceau parte.

În lipsa totală de temple şi altare, singură sculptura ne dă putinţa să cunoaştem religia Parisiilor : un panteon celtic şi roman, cu acel echilibru stabilit de fiecare dată în provinciile Imperiului între propaganda romană, atracţia cultelor orientale şi a religiilor de mîntuire şi vitalitatea cultelor indigene.

Cît priveşte istoria artei, monumentele arhitectonice şi sculpturale ale Luteţiei intră în formulele comune celor trei Galii : forum închis, amfiteatru cu scenă, pilaştri şi coloane închinate lui Iupiter, sculptură funerară legată în genere de reprezentarea activităţii defuncţilor. Autorul încearcă totuşi să surprindă o oarecare originalitate a artei luteţiene, punînd accentul pe elementele unice, cum ar fi relieful cu capete tăiate sau — la termele care adăpostesc astăzi muzeul Cluny — prorele transformate în console, sprijinind grandioasele bolţi.

Invaziile germanice care se succed în Galia între 253 şi 275-6 pun capăt existenţei Luteţiei, ca şi tuturor localităţilor neîntărite din ţinut. În cetatea de pe malul stîng, straturi suprapuse de incendii databile între Gallienus şi Tetricus (253 — 273), tezaurele monetare (251 — 275), necropolele în care se găsesc monede pînă la Gallienus şi Florianus (276), vorbesc despre anii de primejdie şi de moartea cetăţii, altădată înfloritoare. Monumentele distruse n-au mai fost niciînd ridicate din nou, ci s-au dărîmat pentru a fi folosite la construirea zidului de apărare a cetăţii insulare (între 276 şi sfîrşitul sec. III), menită să adăpostească, pe întinsul celor opt hectare, cîtă populaţie mai rămăsese. Şi în acest zid de apărare — ca în toate întăriturile ridicate pe vastul teritoriu al Imperiului sub teribila presiune a popoarelor migratoare — s-au aruncat de-a valma monumente sacre şi funerare, „en achevant de décharner — cum aşa de expresiv scrie autorul — les grandes carcasses de pierre de la ville délaissée". Slabe indicii arată o dăinuire parţială a locuinţelor în afara insulei, atît pe malul stîng, cît şi pe cel drept. În momentul refugiului său pe insulă, cetatea îşi asumă numele întregii *ciuitas* : Luteţia devine Parisul.

Volumul e întregit cu trei apendici care ne oferă în condiţii optime textele epigrafice şi literare, izvoarele privitoare la originea legendară a Parisului şi chiar lista obiectelor de origine sau de presupusă origine parisiană — între acestea faimosul cap feminin colosal (Espérandieu, 3136), împodobit cu coroană murală, de curînd curăţit de oribila vopsea neagră care-i acoperea splendida patină originală. Urmează o bibliografie sistematică şi un indice complet. Mici inovaţii ca, de pildă, modul de a indica date anterioare erei noastre cu un simplu —, uşurează textul de o inutilă masă de semne („înaintea e. n." — „după e. n."). Clare şi cuprinzătoare rezumate, la sfîrşitul fiecărui capitol, înlesnesc chiar şi lectura cititorului grăbit.

În ansamblu, lucrarea lui P.-M. Duval e un model de studiu istoric pentru oricare alt oraş al Imperiului, elaborat cu răbdare pe baza izvoarelor literare, dar şi cu o largă utilizare a surselor arheologice, atent alese şi interpretate.

G. Bordenache

I. D. AMUSIN, *Manuscrisele de la Marea Moartă*, Bucureşti, Editura ştiinţifică, 1963, 302 p. in 16° (1 plan şi o hartă afară din text).

Primele descoperiri de pergamente ebraice şi aramaice în peştera I de la Qumran datează din 1947. Importanţa întîmplării n-avea să se revele însă decît mai tîrziu, şi astăzi, — cînd numărul fragmentelor căutate cu înfrigurare şi păstrate cu grijă, într-o întreagă serie de biblioteci din Israel şi Iordania trece de 40 000, isprava beduinului Mohammed-ed-Dib—prin răsunetul şi urmările ei asupra atîtor importante capitole din istoria antichităţii — poate fi comparată doar cu fapta primilor căutători de papyri în mormanele de *kom* din Oxyrhynchos şi alte aşezări devenite celebre ale Egiptului elenistic.

Un văl greu se ridică asupra unei regiuni şi a unui moment din trecutul Orientului apropiat, strîns legat de dezvoltarea civilizaţiei europene, despre care — în ciuda aparenţelor contrarii — cunoştinţele noastre erau departe de a fi bogate şi, mai ales, precise. Mulţumită manuscriselor publicate sau în curs de publicare (cunoscute din semnalări prealabile sau din extrase semnificative), tradiţia textului biblic apare într-o lumină nouă, o bogată literatură apocrifă iese din umbră, istoria mişcării esseniene şi a originilor creştinismului se îmbogăţesc considerabil. Pentru o perioadă de mai multe veacuri — din sec. al III-lea î. e. n. pînă în sec. II e. n. — numărul izvoarelor privitoare la istoria socială şi politică a Palestinei a sporit într-o măsură cu neputinţă de imaginat abia cu douăzeci de ani în urmă. Şi seria surprizelor nu e încă încheiată.

Se cuvine deci lăudată Editura ştiinţifică pentru meritul de a fi pus la dispoziţia publicului romîn cartea lui I. D. Amusin, — cea dintîi privire de ansamblu asupra subiectului apărută în limba rusă, — şi aceasta cu atît mai mult cu cît, prin alegerea judicioasă a problemelor tratate şi prin expunerea simplă şi clară, lucrarea mi se pare cu totul potrivită pentru a sluji la iniţierea profanilor într-un subiect arid şi vast.

După o scurtă introducere în care se schiţează istoria Palestinei începînd din sec. II î. e. n. (răscoala Maccabeilor) pînă în sec. II e. n. (răscoala condusă de Bar Kochba), lucrarea continuă cu un istoric al descoperirilor — pînă la o vreme întîmplătoare, apoi rezultate din cercetările şi săpăturile sistematice întreprinse în peşterile de la Khirbet Qumran, Khirbet Mird, Wadi Murabba'at şi Ain Feshkha. Capitolul următor cuprinde indicaţii generale asupra caracterului pergamentelor scoase la iveală (în unele cazuri e vorba de papyri) şi analiza rapidă a textelor mai bine conservate sau de o mai mare întindere: „Statutul comunităţii", textul zis „al celor două coloane", „Documentul de la Damasc", „Războiul fiilor luminii împotriva fiilor întunericului", „Imnurile", apocriful „Cărţii Genezei", „Cartea tainelor" etc.; de asemenea, consideraţii asupra limbii documentelor (pînă acum cpt limbi şi dialecte vorbite în regiunea siro-palestiniană, inclusiv greaca veche) şi a datei lor (sec. III î.e.n.—II e.n). Cum era de aşteptat, un interes deosebit trezesc lucrările oglindind istoria şi ideologia comunităţii de la Qumran, care ne dau putinţa să reconstituim pînă în amănunte nu numai concepţiile religioase dar pînă şi îndeletnicirile şi modul de viaţă al „singuraticilor ce populau" deşertul Iudeii, cu multă probabilitate identificaţi cu essenienii menţionaţi întîmplător de Filon, Flavius Iosephus şi de Pliniu cel Bătrîn, într-un pasaj al *Istorici naturale* (V 17).

Organizarea şi viaţa internă a comunităţii de la Qumran formează obiectul cap. III, în care se examinează, în lumina textelor păstrate şi în special a „Statutului", viaţa economică şi relaţiile patrimoniale în zisa comunitate, raporturile dintre „fraţi" şi cele dintre „fraţi" şi dregătorii lor, concepţiile ideologice (cu specială luare aminte la dualismul lor funciar), aşteptarea mesianică etc. În cap. IV se confruntă informaţiile transmise de autorii antici asupra

esenienilor cu datele scoase din textele nou descoperite şi din cercetările arheologice în aşezările de la Khirbet Qumran şi Ain Feshkha, punîndu-se în lumină asemănările incontestabile şi unele deosebiri ce ţin probabil de orientarea diferită a curentelor existente în sînul mişcării esseniene. Din acest punct de vedere, unii cercetători moderni identifică pe oamenii de la Qumran cu ebioniţii (sectă iudeo-creştină cunoscută din unele documente anterioare), alţii cu zeloşii animatori ai rezistenţei împotriva romanilor în timpul marei răscoale din 66 — 73. Firește, cel mai viu interes l-au stîrnit posibilele legături dintre comunitatea de la Qumran şi creştinismul incipient, şi această problemă formează obiectul ultimului capitol din cartea lui Amusin : *Manuscrisele de la Qumran şi creştinismul primitiv.* Cu o largă informaţie şi cu o metodă ireproşabilă, autorul pune aci în lumină, pe de o parte, incontestabilele trăsături comune dintre creştinism şi ideologia comunităţii de la Qumran (principii sociale colectiviste, mergînd pînă la disprețul bogăţiei şi ura împotriva exploatatorilor ; rituri fundamentale, ca botezul ; agapele comune ; credinţa în sfîrşitul apropiat al lumii şi aşteptarea mesianică), pe de alta, deosebirile tot atît de incontestabile : la unii, speranţa că mesia va să vie, la alţii credinţa că a şi venit ; într-un caz, comunitate închisă, exclusivă, în celălalt — cel puţin după desprinderea creştinismului de iudaism—năzuinţa spre constituirea unei religii universale ; în sfîrşit, prescripţii diferite şi în afara cultului, asupra cărora nu e cazul să mă opresc.

În aceste condiţii, a crede că problema originilor creştinismului e oarecum rezolvată, ar fi fără îndoială o greşeală împotriva căreia autorul ţine să ne pună în gardă, atunci cînd scrie : „nici trebuie să dăm dovadă de multă prudenţă şi să nu ne lăsăm antrenaţi pe panta exagerării asemănărilor, să nu încercăm a deduce întreg creştinismul primitiv direct din comunitatea de la Qumran". Tot el adaugă însă, şi aceasta constituie oarecum concluzia lungilor şi minuţioaselor analize despre care am încercat să dau o idee în paginile precedente : „de pe acum se poate afirma ... că obştea de la Qumran a exercitat asupra comunităţilor creştine primitive o influenţă dacă nu directă şi nemijlocită, în orice caz una indirectă. Ca ipoteză de lucru, putem presupune că pîrghiile de transmisie au fost comunităţile iudeo-creştine de tipul ebioniţilor cu care, după cum ştim, unii oameni de ştiinţă identifică şi comunitatea de la Qumran. Nu este exclusă posibilitatea ca ebioniţii să fi fost una din sectele iudeo-creştine care au suferit influenţa nemijlocită a doctrinei qumraniene, şi poate că ea era chiar genetic legată de obştea de la Qumran.

În ceea ce priveşte serioasele deosebiri dintre manuscrisele de la Qumran şi literatura Noului Testament, ele se explică uşor prin evoluţia firească a creştinismului, care se desprindea tot mai mult de iudaismul rabinic şi, răspîndindu-se într-o altă sferă socială şi etnică, se îmbogăţea cu noi elemente ideologice, preluate în special din filozofia iudeo-elenistică a lui Filon şi din gîndirea filozofică greco-romană. În secolul al II-lea e. n., în procesul transformării sale într-o religie mondială, creştinismul a săvîrşit un salt calitativ. Ideologia comunităţii de la Qumran, deşi îşi are rădăcinile adînc înfipte în iudaismul proorocilor, fiind fertilizată şi hrănită de ideile apocaliptice şi mesianice din sec. II-I î.e.n., nu mai coincide cu iudaismul rabinic oficial, dar nici cu creştinismul, în forma în care ni se înfăţişează în sec. al II-lea e. n. Totodată, este evident că secta de la Qumran reprezintă unul din elementele importante din care s-a plămădit creştinismul secolului I e. n. Numai publicarea integrală a tuturor manuscriselor descoperite la Qumran, studierea lor filologică amănunţită, extragerea tuturor datelor şi informaţiilor cuprinse în texte şi folosirea întregului material comparativ accesibil vor permite să se abordeze în întreaga lor amploare problemele raporturilor dintre ideologia şi practica comunităţii de la Qumran şi creştinismul primitiv, şi vor duce, nădăjduim, la rezolvarea multora din problemele ridicate".

D. M. Pippidi

E. J. BICKERMAN, *La cronologia nel mondo antico* (Collana „Paideia", 7), Firenze, „La Nuova Italia", 1963. 105 p. in 16°.

Cartea pe care o semnalez şi a cărei apariţie e menită să umple un gol de mult simţit în literatura de specialitate (se ştie că, dintre ştiinţele ajutătoare ale istoriei, cronologia nu e nici cea mai uşoară, nici cea mai bine cunoscută) reprezintă traducerea revăzută şi îmbunătăţită a unui text redactat în limba germană, tipărit în 1933 în cunoscuta *Einleitung in die Altertumswissenschaft*, îngrijită de Alfred Gercke şi Eduard Norden. La data aceea autorul — astăzi profesor la Universitatea Columbia — era un tînăr doctor în istorie veche, pe care studiile anterioare nu-l pregătiseră în chip special pentru o asemenea sarcină. Cum singur mărturiseşte, spiritual, în cuvîntul înainte al ediţiei italiene : „quando mi accinsi all'opera ero molto giovane e non avevo chiara l'idea di quanto fosse difficile l'impressa : il sapere è necessario per preparare un libro, ma solo l'ignoranza dà l'audacia di scriverlo". În ciuda acestei mărturisiri de modestie, trebuie spus că lucrarea s-a bucurat din capul locului de o primire bună şi că — aproape imediat epuizată — n-a fost înlocuită fie şi în parte de nici o contribuţie de acest fel publicată în ultimii treizeci de ani.

În raport cu ediţia germană, versiunea italiană, îngrijită de Paola Moroni, se înfăţişează cum am notat-o, simţitor ameliorată : mai mult în profunzime decît în extensiune, dacă mă pot exprima astfel, în sensul că fără să adauge lucrării capitole noi, autorul a căutat să dea demonstraţiilor sale o fundamentare nouă, folosind literatura uriaşă apărută după ultimul război în cele mai variate domenii ale ştiinţei antichităţii şi expunînd în toate complicatele probleme de care se ocupă stadiul actual al cunoştinţelor şi rezultatele cele mai recente [1].

Ca plan, cartea comportă două mari împărţiri, corespunzînd principalelor întrebări cărora autorul şi-a propus să le răspundă : 1° ce e un calendar şi în cîte feluri s-au priceput cei vechi să măsoare timpul ? 2° ce e cronografia şi pe ce căi s-a încercat dintotdeauna să se stabilească intervalele dintre evenimente, sau dintre un eveniment trecut şi o epocă mai nouă ?

Paginilor care tratează aceste probleme li se adaugă, la urmă, un al III-lea capitol : *Cronologia applicata*, în care — ca o încununare a cunoştinţelor teoretice împărtăşite înainte — se explică principiile pe baza cărora datele formulate în termeni antici pot fi transpuse în propriul nostru mod de a socoti timpul, dîndu-se şi sfaturi practice pentru un calcul al lor cît mai precis. Această parte a cărţii nu va fi desigur cea mai puţin utilă, dacă se ţine seamă de numărul şi de complexitatea sistemelor antice de fixare în timp a evenimentelor : de la cel babilonian ori egiptean, trecînd prin variatele ere greceşti şi elenistice, pînă la cronografia romană şi bizantină.

În ansamblu, o contribuţie extrem de utilă pentru specialist ca şi pentru profan, remarcabilă prin precizie şi claritate, fără îndoială menită unei primiri tot atît de bune ca aceea făcută primei ediţii a cărţii.

D. M. Pippidi

[1] În această privinţă, poate singura observaţie ce se cuvine făcută e că autorul n-a închinat o menţiune fie şi fugară calendarului comunităţii de la Qumran, caracterizat prin unele trăsături deosebitoare faţă de calendarul iudaic oficial al epocii elenistice. Pentru anahoreţii din deşertul lui Iuda anul nou începea întotdeauna într-o miercuri şi toate sărbătorile cădeau la aceeaşi dată şi în aceeaşi zi a săptămînii. Diferenţa dintre anul calendaristic (364 zile) şi anul solar ($365\frac{1}{4}$ zile) se recupera la intervale de 49 ani, cînd la anul calendaristic se adăugau cele 61 de zile lipsă. De altă parte, pentru oamenii de la Qumran ziua începea dimineaţa, ca pentru greci şi romani, în timp ce pentru toţi ceilalţi locuitori ai Iudeii ea începea seara, după apusul soarelui.

KERAMEIKOS. *Ergebnisse der Ausgrabungen.* VI. Bd. 1. Teil: Karl Kübler, *Die Nekropole des späten 8. bis frühen 6. Jahrhunderts.* Berlin, W. de Gruyter, 1959. Textband in 4° 198 p. + 101 fig.; Tafelband in 4° 69 pl. + 45 planuri.

Prestigiul de săpători al arheologilor germani ne-a făcut să aşteptăm cu interes şi chiar cu nerăbdare apariţia rapoartelor complete de săpături din cimitirele ateniene de la Kerameikos, cu atît mai mult cu cît cele mai multe dintre investigaţiile în pămîntul Greciei erau şi sînt încă deficitare — adesea grav şi iremediabil — sub raportul metodei de săpătură. Ca şi alte obiective arheologice din Grecia, cimitirele, masiv exploatate de secole, au constituit de cele mai multe ori simple cariere de extragere a obiectelor funerare de valoare artistică, menite să îmbogăţească colecţiile muzeelor sau destinate unor studii de istorie a artei. Concepţia modernă a arheologiei, potrivit căreia obiectivele săpate trebuie considerate înainte de toate izvoare de informaţie istorică, şi implicaţiile metodologice ale acestui punct de vedere (privind, de pildă, observaţia stratigrafică, analiza ritualurilor funerare, a sistemelor de construcţie a mormintelor, a inventarelor funerare lipsite de valoare artistică dar semnificative sub raport istoric) nu a pătruns atît de repede, cum era de aşteptat, nici în săpăturile efectuate în necropolele din Grecia, unde fascinaţia numeroaselor monumente de înaltă artă apărute aproape la tot pasul continuă să distragă atenţia săpătorilor. Din acest punct de vedere, publicarea cercetărilor de la Kerameikos, anunţată prin rapoartele preliminare apărute înainte de război în AA, era aşteptată de mult.

Trebuie însă să spun din capul locului că volumele apărute pînă acum nu satisfac întru totul aşteptările noastre. În rîndurile care urmează mă voi referi numai la volumul VI 1. Deşi în publicaţie se recunoaşte efortul de a executa o săpătură cît mai precisă, lipseşte din text nu numai un plan al săpăturii, dar chiar şi o explicare a metodei de cercetare care a fost utilizată. Aceasta era cu atît mai necesară cu cît, din suita bogată de ilustraţii, planul de lucru nu apare clar şi nici nu poate fi înţeles. Tehnica modernă de cercetare a oricăror obiective arheologice, aplicată la cele mai complexe situaţii, a ajuns la canonizarea unor practici în esenţă simple şi uşor de urmărit. Din raportul de la Kerameikos se observă efortul de a diferenţia poziţia pe verticală şi în plan a complexelor, dar nu apare nicăieri planul după care cercetarea a fost condusă. Este însă un lucru destul de cunoscut că succesul unei asemenea săpături depinde nu numai de exactitatea observaţiei, dar şi de felul în care săpătura este „tăiată" şi în care e concepută desfăşurarea ei. Tocmai aceasta lipseşte — pare-se — ca preocupare, colectivului şantierului de la Kerameikos.

O altă obiecţie pe care o poate formula cititorul acestui raport este aceea privitoare la maniera de publicare. Manevrarea volumului este foarte greoaie. Pentru utilizarea textului şi planşelor cititorul este obligat să depună un efort îndelungat şi nu întotdeauna încununat de succes. De exemplu, pentru examinarea fiecăreia dintre complexele descrise, el este obligat să recurgă la 5 categorii de ilustraţii: 1. figuri în text (*Abbildungen*) în care se reconstituie înfăţişarea *à vol d'oiseau* a mormintelor; 2. planşe (*Tafeln*), unde se dă fotografia situaţiei din teren, îndeosebi profile, pe care şpaclul a trasat deja conturul depunerilor, altfel ce e drept — neidentificabile şi confuze; 3. explicaţii la planşe (*Erläuterungen zu den Tafeln*), unde pe schiţe de mînă se redesenează conturul straturilor care apar în fotografiile din planşe, 4. anexe (*Beilagen*), unde se dau profilele pe verticală într-o reconstituire ideală; 5. fotografia inventarelor. Abia după o laborioasă muncă de strîngere la un loc şi de confruntare a tuturor ilustraţiilor, cititorul constată că îi lipseşte elementul principal al documentării, şi anume desenul inteligibil al situaţiei de teren constatate, aşa cum a apărut ea înainte de intervenţia

și de interpretarea arheologului. Această masă de ilustrații se dovedește a fi astfel cel puțin insuficientă, dacă nu chiar inutilă, în cea mai mare parte, de vreme ce ea nu ajută pe cititor să verifice el însuși observațiile și interpretările săpătorilor. De asemenea, ideea unor reconstituiri ideale a aspectului inițial, antic, al complexelor, atît în plan cît și în profil, dacă este necesară, — trebuie să-i lase libertatea oricui de a le accepta sau nu.

Înainte de a trece la expunerea principalelor rezultate obținute, trebuie să observăm în sfîrșit — fiind vorba de una dintre cele mai importante săpături efectuate în ultimul timp în Grecia — că în economia lucrării se acordă un loc prea mic observațiilor privind ansamblul funerar ca : stratigrafia și sistemul de construcție al tumulilor, ritualurile funerare (regretăm absența totală a unor descrieri amănunțite și adecvat ilustrate a mormintelor de incinerație, a ofrandelor și a locurilor de ofrandă etc.). Capitolele de sinteză privind diversele elemente ale complexelor funerare (cu excepția celui consacrat ceramicii, amplu și substanțial) sînt stîngaci tratate, observațiile nu sînt valorificate și situate în problematica atît de vastă și încă atît de puțin elucidată a ritualurilor funerare din Grecia arhaică (cf. în acest sens obiecțiile pătrunzătoare ale lui R. Hachmann, Göttingische Gelehrte Anzeigen 215, 1963, p. 47—67, privind volumul V 1 al seriei). Evident, publicația rezultatelor de la Kerameikos reprezintă un însemnat progres în raport cu alte săpături practicate în Grecia. Credem însă că pentru prestigiul școlii arheologice germane aceasta nu e de ajuns !

Volumul VI al seriei cuprinde rezultatele săpăturilor din necropola arhaică (sfîrșitul sec. VIII — începutul sec. VI î.e.n.).

În cadrul istoriei cimitirului atenian, această etapă se detașează în raport cu celelalte prin faptul că ea corespunde unui interval în care la Atena se dezvoltă și apoi se pierde obiceiul de construire a movilelor funerare. E vorba deci de perioada tumulară a necropolei cercetate.

Observațiile principale obținute la Kerameikos privind ansamblul construcției și ritualului funerar sînt următoarele :

Tumulii. Apariția obiceiului de ridicare a tumulilor se situează către sfîrșitul sec. VIII î.e.n., cînd încep să se ridice, peste mormintele pînă atunci plane, mici movile cu diametrul maxim de 4—5 m, avînd mantaua întărită cu calcar. Lipsa de spațiu pentru desfășurarea în suprafață a tumulilor face, pe de o parte, ca aceștia să nu atingă niciodată dimensiuni prea mari, iar pe de altă parte, ca unii să se așeze peste ceilalți, ajungîndu-se astfel la o complicată stratificație a complexelor funerare. Tumuli de dimensiuni mari apar la Kerameikos în special începînd cu mijlocul sec. VI î.e.n. (autorul anunță o serie de asemenea tumuli aparținînd sec. V—IV, care vor fi publicați în volumele următoare ale seriei). Moda tumulilor însă, ca formă obișnită de înmormîntare la Atena, dispare către sfîrșitul sec. VII și începutul sec. VI î.e.n.

Amenajarea suprafeței funerare. Pămîntul din jurul mormintelor era adesea acoperit cu un fel de tencuială de calcar albicios, verzui sau roșcat, amestecată uneori cu pietriș, care constituia o suprafață întărită.

Rituri și ritualuri : 1. *Inhumația* reapare la Kerameikos la sfîrșitul sec. VIII și se menține de-a lungul sec. VII, fiind totuși mai puțin frecventă decît incinerația. La trecerea către sec. VI ea se întîlnește mai des, fără însă a depăși în importanță incinerația. Abia la mijlocul sec. VI ea devine ritul principal de la Kerameikos. Gropile de inhumație au două trepte ; pe fundul unei gropi mai mari se adîncește una mai mică, unde se află sicriul. 2. *Incinerația* apare la Kerameikos încă din sec. XI (pentru tipologia mormintelor protogeometrice și geometrice, cf. R. Hachmann, *art. cit.*, p. 51 și urm.). La sfîrșitul sec. VIII apare arderea pe locul înmormîntării, constituind un nou și caracteristic tip de mormînt care domină întregul sec. VII și sec. VI timpuriu. Tipul canonic al acestui mormînt se caracterizează printr-o groapă dreptunghiulară, adesea destul de adîncă (în cimitirul atenian recent descoperit în piața Concordiei — Πλατεῖα

τοῦ Συντάγματος — ea variază între 1 şi 2 m adîncime ; cf. S. Charitonides, AE, 1959 (1961) p. 130 şi urm.), pe fundul căreia se găsesc 2 şanţuri de tiraj longitudinale şi unul transversal. Pe fundul gropii se găseşte un strat destul de gros (atingînd pînă la 25 cm grosime) de reziduuri de ardere intacte, nederanjate, astfel că poziţia lemnelor rugului poate fi stabilită. Printre resturile arse apar şi oase de animale mici de ofrandă. Uneori resturile rugului sînt răvăşite ritual. Fundul şi pereţii gropii sînt puternic arşi. Ca inventar, atît la incineraţie cît şi la inhumaţie, nu apar nici arme şi nici podoabe de metal. Numai rareori vasele de ofrandă erau incinerate pe rug împreună cu cadavrul. De obicei acestea erau arse alături, pe locul destinat ofrandei funerare. Acest tip de mormînt cu ardere pe loc, frecvent la Kerameikos, era caracteristic întregii Atice (cimitirul de la Vari, Vurva, Velanidezza, Phaleron). Lipsa unui studiu comparativ asupra riturilor funerare din întreaga Grecie ne face să nu putem identifica cu precizie întreaga sa arie de răspîndire. În acest sens sînt destul de izbitoare analogiile de ritual cu cimitirele din Rodos, unde mormintele de incineraţie pe loc, în gropi, erau frecvente încă din sec. VIII (cf. Kinch, *Vrouglia*, Berlin, 1914, p. 54; ASAtene VI/VII; Clara Rhodos III, IV, VI/VII; AA 1936, col. 168 urm.); de asemenea, în alte regiuni ale Greciei, de pildă la Olint unde gropile nu depăşeau 1 m adîncime (*Olynth XI Necrolynthia*, Baltimore, 1942, p. 153 urm.). Din punct de vedere cronologic, trebuie observat că la Kerameikos tipul canonic al acestui mormînt degenerează prin abandonarea sistemului de tiraj prin şanţurile din fundul gropii, devenind mai puţin frecvent la începutul sec. VI.

Şanţurile de ofrandă. La sfîrşitul sec. VIII apare obiceiul de a depune ofrandele, atît la mormintele de incineraţie cît şi la cele de inhumaţie, pentru a fi arse, de-a lungul unui şanţ, puţin adînc, dar adesea destul de lung (atingînd uneori chiar 12 m), cu traseu linear, situat în preajma mormîntului, dar ieşind de cele mai multe ori de sub mantaua movilei. Acest obicei este consecvent practicat de-a lungul sec. VII. Abia la începutul veacului următor el devin mai rare, ofrandele fiind arse pe vetre funerare obişnuite sau aşezate direct pe rug. Şanţurile de ofrandă constituie una din caracteristicile ritualului de incineraţie din cimitirele Aticei. *Vetre de ofrandă după construirea tumulului* apar destul de frecvent fie direct pe movilă, fie în preajma acesteia.

În încheierea acestei dări de seamă, aş vrea să discut una dintre problemele istorice pe care le pun cercetările de la Kerameikos, deosebit de importantă şi pentru arheologia necropolelor oraşelor pontice. Ea se referă la obiceiul acoperirii mormîntului cu tumul şi la originea lui în lumea egeică. Se ştie că raritatea movilelor funerare în cele mai multe regiuni ale Greciei a făcut pe mulţi învăţaţi să considere acest tip de mormînt ca rezultat al unei influenţe străine asupra lumii greceşti în perioada eroică. Cît timp nu se cercetaseră cimitirele tumulare din Atica, a predominat opinia lui H. Dragendorf exprimată în *Theräische Gräber* (*Thera II*, Berlin, 1903), p. 102: „Ob der Tumulus im letzten Grunde eigentlich eine griechische Grabform ist, weiss ich nicht. Jedenfalls ist er keine für die mykenische Zeit irgendwie charakteristische Form, und die nach Kleinasien hinübergewanderten Griechen haben ihn schwerlich mitgenommen". Referindu-se în special la tumulii oraşelor greceşti de pe coastele Asiei Minore, Fritz Schachermeyr, AM 1916 (1926), p. 375 urm., consideră că apariţia acestora în Egeea se produce după „migraţia egeică" din 1200 î.e.n. şi ca o consecinţă a acesteia. Frigienii, populaţie de origine tracică pătrunsă atunci în Anatolia, ar fi adus cu ei acest obicei funerar, constituind cele mai vechi necropole tumulare, imitate apoi de greci. Înmulţirea descoperirilor de movile funerare micenience în Peloponezul de vest, lîngă Pylos — morminte acoperite cu *tholos* — a pus în ultimii ani pe o bază nouă originea acestui tip de tumul, mult mai vechi decît se credea. Pentru problema apariţiei tumulilor fără construcţie funerară, cercetările întreprinse la Kerameikos şi publicate în volumul pe care-l discutăm schimbă fundamental datele vechi ale discuţiei. Aşa cum am

arătat mai sus, la Atena mormintele cu tumuli încep să fie larg utilizate încă de la sfîrşitul sec. VIII î.e.n. În felul acesta ideea anteriorităţii necropolelor frigiene pierde teren, de vreme ce acestea, cercetate sistematic în ultima vreme la Gordion, încep către aceeaşi vreme. Pe de altă parte, în ultima vreme, se sapă activ necropole tumulare în Macedonia, care încep încă din sec. IX—VIII î.e.n. (Man. Andronikos, Balkan Studies, 2, 1961, p. 85 urm.). În felul acesta, problema originii tumulilor fără construcţie de piatră în Egeea nu mai poate fi pusă în legătură cu venirea frigienilor în Anatolia. Apariţia tumulilor fără construcţie de piatră într-o regiune întinsă (care cuprinde întreaga Peninsulă Balcanică, ţinuturile nord-dunărene, precum şi stepele nord-pontice) şi într-o perioadă relativ restrînsă (sec. VIII—VII î.e.n.) ne sugerează ideea unei deprinderi comune, a unei κοινή în care o serie de populaţii (traci, frigieni, iliri, sciţi), avînd o structură social-economică asemănătoare, adoptă acelaşi obicei funerar. Mormîntul tumular trebuie deci înţeles ca o expresie a unui anumit stadiu de evoluţie social-economică. Prezenţa atît de numeroasă a movilelor în cimitirul Atenei de la sfîrşitul sec. VIII pînă la începutul sec. VI î.e.n., trebuie explicată de asemenea ca o integrare în această întinsă κοινή. Oricum ar sta lucrurile, trebuie remarcat că în mijlocul vîrstei fierului se creează în această parte a Europei condiţii istorice care favorizează dezvoltarea unui obicei funerar căzut în desuetudine din eneolitic.

Petre Alexandrescu

JEAN DELORME, *Gymnasion. Étude sur les monuments consacrés à l'éducation en Grèce (des origines à l'Empire romain)*. Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 196. Paris, Ed. de Boccard, 1950, 536 p. + XLI pl.

Cercetările asupra educaţiei în antichitate au cunoscut în ultima vreme o atenţie deosebită din partea istoricilor. După lucrarea lui Henri-Irénée Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, Paris, 4-ème ed. 1958, recenzată în paginile revistei noastre (vol. IV, p. 402—405) şi cea a lui M. P. Nilsson, *Die hellenistische Schule*, München, 1955, pentru a cita numai pe cele mai importante — apare acum una nouă, dedicată în special *monumentelor* consacrate educaţiei în lumea greacă. Lucrările abia citate înfăţişau aspecte generale sau particulare din istoria educaţiei, bazîndu-şi expunerea pe surse literare şi epigrafice. Cartea prezentă îşi propune să studieze monumentele arheologice legate de problema educaţiei şi, dintre ele, pe cel mai important: gimnaziul. Acesta a constituit la greci elementul esenţial al educaţiei, devenind simbolul culturii elene. Pentru grecii din metropolă ca şi pentru cei din *diaspora*, el constituia mijlocul de educaţie şi de legătură cel mai eficace.

Autorul îşi propune să studieze natura gimnaziului şi să-i fixeze etapele de dezvoltare, integrîndu-le în contextul fenomenelor istorice. Înainte de a ataca subiectul, el îi fixează limitele: de la origini, pînă la începutul imperiului roman. Sursele folosite sînt, în afară de edificiile propriu-zise, informaţiile literare şi cele epigrafice.

În legătură cu informaţiile literare şi epigrafice, Delorme precizează că nu a utilizat decît indicaţiile referitoare la gimnaziu, palestră sau la elemente caracteristice ale acestor edificii, lăsînd la o parte aluziile privitoare la magistraţii care îşi exercitau acolo funcţiunile fie cu prilejul concursurilor, fie în cadrul asociaţiilor, cu sediul în acelaşi loc (p. 5). Aceasta pentru că el socoate

că, în afară de cazuri excepționale, asociațiile, concursurile, magistrații, oricare ar fi fost raportul lor cu monumentele în discuție, nu demonstrează în chip peremptoriu existența gimnaziului sau a palestrei. Pentru exemplificare aduce în discuție cazul gymnasiarchului, care-și putea duce activitatea și în afara gimnaziului. Documentele citate nu justifică însă concluziile trase și socotim că prin metoda adoptată au fost omise multe indicații asupra existenței gimnaziului în diferite locuri. Lăsăm analiza acestui aspect al problemei pe seama lui L. Robert, care a anunțat o dare de seamă asupra lucrării de față (cf. Bull. Ép. 1962, p. 135, nr. 55, și p. 159, nr. 145).

Un capitol introductiv tratează despre originile gimnaziului. Gimnaziul fiind în primul rînd locul unde se practica gimnastica, apariția lui este determinată de apariția gimnasticii și de constituirea ei în sistem educativ. Unde și cînd s-a produs în istorie acest lucru? Civilizațiile orientale și preelenice n-au cunoscut fenomenul. Constituirea gimnasticii în sistem educativ a avut loc numai în cadrul civilizației elenice, în perioada prearhaică. Ea e legată de nașterea cetății și de progresele artei militare, în special prin adoptarea armamentului și a tacticii falangei hoplitilor. Eficacitatea masei care forma falanga depindea în primul rînd de coeziunea hoplitilor, de agilitatea cu care întregul ansamblu executa mișcările la momentul oportun. Cetățenii trebuiau să se supună unui antrenament colectiv, care să le permită să-și păstreze locul în linia de bătaie. În numeroase state ei n-aveau posibilitatea să-și consacre timpul exercițiilor de luptă și era necesară o școală pe care ei s-o poată frecventa în chip individual, deși scopul era colectiv. Acest loc a fost găsit în gimnaziu. Momentul cînd s-a produs transformarea gimnasticii în sistem educativ este considerat a fi fost sfîrșitul sec. VII î.e.n. Pînă la apariția gimnaziului însă va fi trecut un oarecare timp, fiindcă trebuie admis că nu s-a putut găsi o soluție imediată pentru problema antrenamentului tehnic al hoplitului, mai ales că aceasta avea și implicații sociale.

Prima mențiune despre exercitarea gimnasticii ca practică curentă, în societatea greacă, este de la mijlocul sec. VI î.e.n. — un fragment din Theognis din Megara —, iar monumentele legate de educația fizică apar aproape simultan. Cele mai vechi monumente ne sînt cunoscute din Atena ; este însă probabil că au existat mai înainte în orașele din Asia Mică, ca rezultat al vieții social-economice și politice mai dezvoltate. După acest capitol introductiv, autorul trece la urmărirea etapelor de dezvoltare ale gimnaziului în funcție de condițiile istorice. Lucrarea este împărțită în trei părți.

Partea I, *Les monuments*, divizată în 6 capitole, cuprinde o trecere în revistă a monumentelor în ordine cronologică și geografică. În epoca arhaică (cap. II), apar primele mențiuni despre cele trei gimnazii celebre de la Atena, Academia, Liceul și Kynosarges ; ea se încheie la războaiele medice, cînd începe epoca clasică. Epoca clasică (cap. III) se sfîrșește la lupta de la Cheroneea (338), mai precis la cuceririle lui Alexandru cel Mare, care au avut importante consecințe în istoria gimnaziului. În această vreme gimnaziul cunoaște cea mai mare difuziune. Etapa deschisă de Alexandru cel Mare (cap. IV) se întinde și de-a lungul sec. III, pînă la luptele de la Kynoscefale și Magnezia. Ea e marcată de pătrunderea puterii romane în lumea greacă, care a avut urmări numai pe plan material : micșorarea ritmului de construcții, ca urmare a impunerii de contribuții de război statelor elenistice și a secătuirii finanțelor. Tot în această vreme se constată o orientare a culturii grecești spre Occident : curentul de civilizație cunoscut pe vremea lui Alexandru, și îndreptat spre Orient, își schimbă acum direcția spre apus. Urmările acestei schimbări nu se vor constata din plin decît în sec. II, care constituie o nouă etapă (cap. V). Limita între cele două secole nu este însă netă, la fel ca și cea dintre sec. II—I. În această etapă activitatea edilitară, în general, și construcția de gimnazii, în particular, se desfășoară într-un ritm încetinit, ca urmare a evenimentelor istorice tulburi. Secolul

II poate fi considerat totuşi ultima perioadă creatoare a epocii elenistice. În sfîrşit, etapa finală pentru gimnaziul de tip grec este sec. I î.e.n. Criza profundă cauzată de luptele externe şi interne, insecuritatea, administraţia proastă a provinciilor duce la încetinirea, dacă nu la întreruperea totală a construcţiilor arhitectonice importante. O redresare şi o înviorare a activităţii constructive nu se întîlneşte decît în epoca imperială romană, o dată cu instaurarea păcii romane. Dar în această vreme intervin realităţi noi, gusturi şi moravuri deosebite, care şi pe plan constructiv dau naştere la forme noi. Vechiului gimnaziu de tip grec îi iau locul termele romane. Nu au încetat să se construiască edificii desemnate chiar cu acelaşi nume (predomină cuvîntul βαλανεῖον), dar concepţia care stă la bază este alta. Gimnaziile greceşti sînt adaptate noilor gusturi prin adăugarea instalaţiilor hidroterapeutice şi termice. Autorul arată cum s-a produs, în funcţie de noile condiţii, evoluţia semantică a cuvîntului γυμνάσιον, care ajunge să se confunde cu accepţia nouă luată de cuvîntul βαλανεῖον, amîndouă neînsemnînd decît terme de tip roman. Decadenţa uneia din formele cele mai originale ale civilizaţiei greceşti, care a adus declinul construcţiilor arhitecturale corespunzătoare, face pe autor să-şi oprească cercetarea la domnia lui Augustus.

Un capitol (VII) tratează despre monumentele a căror dată este nesigură.

Partea I, bazată pe studiul cronologic şi geografic al monumentelor, oferă o imagine asupra ariei de răspîndire a gimnaziului în lumea greacă. Autorul recunoaşte că datele alese pentru fixarea etapelor sînt într-o oarecare măsură arbitrare, dar ele marchează, ca şi în istoria generală, momente-cheie de care trebuie să se ţină seama.

Schiţarea situaţiei din oraşele de pe ţărmul de vest al Pontului Euxin este, în general, făcută pe baza unei bune cunoaşteri a documentelor. Totuşi, în ultimii ani au apărut inscripţii noi, care completează sau modifică cadrul schiţat de autor. De la Histria avem un decret din sec. III î.e.n. (cf. SCIV, VII, 3- 4, 1965, p. 346- 347) [1], care documentează existenţa gimnaziului încă din acea vreme, precum şi a conferinţelor, ἀκροάσεις, ţinute de invitaţi străini. Un alt decret din sec. II î.e.n. ne arată pe *epheboi* şi *neoi*, care cinstesc pe Hermes în cadrul sărbătorilor Hermaia, iar pe gymnasiarchul lor, ἐπὶ τοῦ γλωκισμοῦ [2]. Pentru Tomis consideraţii recente asupra documentelor a făcut Iorgu Stoian, *Tomitana, contribuţii epigrafice la istoria cetăţii Tomis*, Bucureşti, 1962, p. 171, 173—176. În legătură cu Callatis, autorul este de părere că inscripţia publicată de V. Pârvan, *Gerusia din Callatis*, Bucureşti, 1920, este din timpul lui Augustus, susţinînd că oraşele au cunoscut atunci o mare înflorire, iar o dovadă, în acest sens, ar constitui-o chiar documentul citat, în care se vorbeşte, după părerea sa, de lărgirea gimnaziului mai vechi.

În partea a II-a, *Questions architecturales*, autorul studiază elementele constitutive ale gimnaziului, le determină semnificaţia, scopul fiecăruia, urmăreşte evoluţia lor pe plan istoric, observînd incidentele arhitecturale care au răspuns diverselor exigenţe: pentru exerciţiile fizice (*konisterion, sphairisterion, dromos* ... etc., precum şi instalaţiile speciale anexe: *apodyterion, elaiothesion, pyrialerion* etc.), pentru pregătirea intelectuală (*acroaterion, exedra*, biblioteci etc.) sau pentru manifestările civice şi religioase.

Ultimele trei capitole, XIII, XIV, XV, se ocupă de decoraţie, compoziţia planului (plasarea în ansamblu a diferitelor elemente constitutive), precum şi de evoluţia planului (etapele în evoluţia arhitecturală pînă la fixarea principiilor generale).

Partea a III-a şi ultima, *Gymnase et hellénisme*, tratează despre determinarea ariei de răspîndire a gimnaziului în diferitele epoci şi de cercetarea cauzelor acestei difuziuni (cap. XVI),

[1] În articolul citat am admis cu dată prima jumătate a sec.II î.e.n.; acum înclinăm a-l data în sec. III î.e.n.

[2] cf. J. et L. Robert, Bull. Ép. 1958, p. 280—282, n. 336.

de poziţia ocupată de el în cadrul oraşelor (topografică, juridică etc.) (cap. XVII); în sfîrşit ultimul capitol (XVIII) este consacrat raporturilor gimnaziului cu civilizaţia greacă, cît şi estimării importanţei lui în cadrul aceleiaşi civilizaţii.

Doi *appendices* completează lucrarea : în primul se dă o listă a monumentelor considerate în chip greşit sau dubios ca gimnazii, iar în al doilea se analizează pasajul din Vitruvius, *De architectura* V, 11, care a constituit singura informaţie completă, la îndemîna cercetătorilor moderni, asupra gimnaziului şi se propune o interpretare nouă în lumina cercetărilor recente.

Lucrarea mai cuprinde o bibliografie selectivă şi un suplement : *addenda et corrigenda*, în care se aduce la zi informaţia întreruptă în 1954, cînd autorul a terminat redactarea. Numeroşi *indices* facilitează folosirea operei. La volumul, şi aşa destul de mare, se adaugă XLI planşe cu hărţi şi planuri, care arată atît repartizarea geografică în lumea greacă, cît şi diferitele tipuri de gimnaziu întîlnite.

Em. Popescu

Exploration archéologique de Délos faite par l'École française d'Athènes, fasc. XXV, Les Palestres par J. Delorme, relevés et dessins de J. Dubuisson et Y. Fomine, architectes, et de l'auteur. Ed. de Boccard, Paris, 1961, 183 p. + XXIX pl.

Pe linia preocupărilor pentru monumentele consacrate educaţiei în lumea greacă, se înscrie şi noua lucrare a lui Jean Delorme cu privire la palestrele din Delos. Ea reprezintă rodul cercetărilor făcute de autor în insulă, cu sprijinul Şcolii franceze din Atena, care i-au permis să se ocupe de cele două palestre aflate în partea de nord a Lacului Sacru : Palestra de Granit şi Palestra Lacului.

Săpăturile arheologice mai vechi făcute de G. Fougères, Ch. Avezou, Ch. Picard, A. Plassart şi de alţii, rămase într-un stadiu incipient, trebuiau continuate pentru dezvelirea completă a celor două edificii. De asemenea se aştepta valorificarea rezultatelor acestor săpături, despre care apăruseră doar rapoarte sumare. Sarcina aceasta a luat-o asupra sa J. Delorme, care (împreună cu J. Tréheux) între anii 1946—1949 reuşeşte să dezvelească complet cele două edificii. Cu concursul arhitecţilor J. Dubuisson şi Y. Fomine, J. Delorme studiază problemele arhitecturale şi tehnice ale celor două edificii, astfel că azi ne prezintă o lucrare amplă, în care documentarea este ilustrată de excelente planuri, relevee şi desene.

Cartea cuprinde două părţi : I. Palestra de Granit, II. Palestra Lacului.

Palestra de Granit a fost numită aşa după coloanele de granit care cu secole în urmă se puteau vedea la suprafaţă şi au atras atenţia călătorilor. Săpăturile au început tîrziu (1911), după cele de la Palestra Lacului (1910). Autorul ne prezintă rezultatele cercetărilor sale grupate pe probleme : caracterele generale ale edificiului (planul, materialul şi sistemul de construcţie), descrierea monumentului aşa cum se păstrează azi (încăperile, porticele, curtea), a părţii superioare, o reconstituire posibilă şi etapele cronologice. Palestra nu este mai veche decît a doua jumătate a sec. II î.e.n. (între anii 150—125) şi durează pînă în anul 66 î.e.n., cînd este distrusă de piraţii lui Athenodoros.

Palestra Lacului, astfel numită din cauza apropierii de Lacul Sacru, este studiată după acelaşi plan ca şi palestra precedentă. Începuturile ei nu pot fi sesizate arheologic, totuşi unele

inscripţii ne spun că ea exista înainte de primul sfert al sec. III î.e.n. După această vreme, mai precis, începînd cu al doilea sfert al sec. III (284—274) documentele sînt mai numeroase şi se păstrează chiar ruine. Autorul stabileşte trei faze : I. pînă în anul 284 ; II. pînă la mijlocul sec. II, şi III. de la mijlocul sec. II pînă la anul 66 î.e.n. Sfîrşitul ei este datorat aceloraşi cauze ca la Palestra de Granit.

Săpăturile întreprinse la cele două palestre au avut ca rezultat dobîndirea unor preciziuni pentru cunoaşterea topografiei istorice a insulei Delos. Totuşi marea lor importanţă constă în faptul că palestrele scoase la iveală constituie jaloane importante în evoluţia acestui gen de monumente. Prin planul său complet, Palestra de Granit este un bun exemplu al tipului ajuns la deplina sa dezvoltare. Palestra Lacului, care a cunoscut trei etape constructive, ne oferă trei stadii succesive ale unei instituţii cu aceeaşi destinaţie. Cu ajutorul textelor şi al ruinelor s-a putut fixa care erau trăsăturile caracteristice ale unei palestre : curtea cu mai multe portice, încăperi (camere) cu destinaţie diferită : baie, sală pentru ungerea cu ulei, ring pentru box, săli de aşteptare sau pentru reuniuni (în care exedra avea cel mai important rol) etc. Aceste date sînt importante pentru stabilirea raportului între palestră şi gimnaziu, aşa de disputat.

La sfîrşitul lucrării se adaugă 4 apendici : A. textele epigrafice referitoare la παλαίστρα din Delos ; B. relatările călătorilor despre Palestra de Granit ; C. decoraţia murală la Palestra Lacului ; D. observaţii suplimentare cu privire la identificarea celor două palestre (în care autorul răspunde obiecţiilor lui J. Tréheux). Cele 29 planşe, cu fotografii şi planuri, ajută la urmărirea descrierii clare şi sistematice.

Em. Popescu

EKREM AKURGAL, *Die Kunst Anatoliens von Homer bis Alexander*, Berlin, W. de Gruyter, 1961, 350 p. in 4°, VII pl. + 264 ilustraţii în text + 28 fig.

Cartea lui E. Akurgal este prima încercare de sinteză asupra artei Asiei Mici, într-una dintre cele mai intens cercetate perioade ale istoriei sale. E vorba de răstimpul dintre „migraţia egeică" şi cucerirea lui Alexandru cel Mare, în care se produce aici un lent dar decisiv *volte-face*. Anatolia, orientată din cele mai vechi timpuri către răsărit, spre focarele de înaltă civilizaţie ale Orientului mesopotamian, îşi întoarce acum faţa spre apus, unde se naşte şi străluceşte Grecia. Fenomenul istoric pe care această schimbare îl reprezintă se reflectă în civilizaţiile succesive care au înflorit în Anatolia după 1200 î. e. n., asupra cărora se poate surprinde jocul creşterii şi descreşterii diverselor curente de influenţă orientală sau grecească.

În tratarea materiei, E. Akurgal a pornit de la cercetarea separată a diverselor culturi care s-au succedat aici, insistînd mai ales asupra acelora care aparţin exclusiv pămîntului anatolian. El a încercat să lumineze fundalurile pe care acestea s-au conturat, — hittit, asirian, sirian, fenician, precum şi pe cel grec. În această latură a lucrării se recunoaşte predilecţia autorului pentru contribuţia grecească la formarea celor mai vechi civilizaţii, mai ales a celei frigiene. Studiul stilistic al monumentelor este făcut în raport cu cunoştinţele despre arta Greciei geometrice şi orientalizate. Rafinamentul cercetărilor de stilistică şi de cronologie a artei elene timpurii reprezintă un punct ferm de reper — poate şi o tentaţie — pentru cunoaşterea din acest unghi a unor arte vecine. Această tendinţă a autorului este în dauna căutării unor apro-

pieri mai strînse cu civilizațiile orientale, ale căror raporturi cu Anatolia au continuat să rămînă asidue în prima jumătate a mileniului I î. e. n. E vorba aici mai mult de o atitudine a sa, provenind din familiaritatea cu problemele artei grecești, pe care nu avem dreptul să i-o reproșăm, de vreme ce lucrarea este construită echilibrat și solid.

Cartea lui E. Akurgal începe cu o serie de capitole introductive privind „migrația egeică", istoria timpurie a orașelor helene de pe coasta vestică a Asiei Mici, cît și acel „dark Age" dintre 1200 - 800, răstimp din care nu s-au identificat încă nici un fel de urme arheologice în Anatolia continentală. Primul capitol substanțial este cel închinat artei Urartu, care a înflorit între 900 – 600 î. e. n. în nord-estul și estul regiunii (centrul regatului Urartu se găsea lîngă lacul Van). Cercetările recente au dovedit că aici era unul din principalele focare de propagare a civilizației orientale asupra Greciei (știut fiind că în a doua jumătate a sec. VIII î.e.n. acest regat cuprinsese și regiunile litorale ale Siriei de nord, recent colonizate de greci). Locuitorii din Urartu au fost meșteri pricepuți în arta prelucrării metalelor, vasele lor și tipurile pe care le-au creat fiind răspîndite în toată Mediterana, pînă și în mormintele etrusce. Civilizația frigiană, pentru a cărei situare în timp lipseau suficiente indicii, a fost metodic cercetată de E. Akurgal într-o serie de studii speciale (cel mai cuprinzător fiind *Phrygische Kunst*, Ankara, 1955), în care a propus o periodizare, raportată la arta greacă, actualmente general acceptată de lumea științifică. Autorul a dovedit că cele mai vechi monumente de artă frigiană nu urcă în timp mai sus de jumătatea sec. VIII. Din nefericire, arheologic nu s-a putut încă surprinde perioada de gestație a acestei civilizații, care cuprinde etapa de la penetrația frigienilor din sud-estul Peninsulei Balcanice în Anatolia, o dată cu migrația egeică, și pînă la constituirea regatului frigian cu formație politică, în timpul legendarului Midas. Originea tracică a acestei populații, exprimată de izvoarele literare, nu poate fi deocamdată ilustrată arheologic, deoarece frigienii intră în istorie cu o civilizație de caracter orientalizant. E. Akurgal trece în revistă diversele monumente de artă frigiană, de la ceramică și pînă la cunoscutele mormite rupestre care împodobesc aproape peste tot peisajul anatolian. Influența greacă, vie mai ales în etapele tîrzii ale acestei arte, este identificată de autor cu mai puține dovezi și pentru perioadele mai vechi, geometrice.

Capitolul următor cercetează, într-o succintă prezentare, arta lyciană. Deși prezența unei culturi lyciene pare să fie tot atît de veche ca și elementul indo-european constatat în scriere, toponimie și onomastică, din punct de vedere material, această cultură nu poate fi sesizată înainte de sec. VI î. e. n. Datarea celor mai vechi monumente din Xanthos în a doua jumătate a acestui secol, datare obținută pe criterii arheologice (comparații și grupări stilistice), este coroborată de informațiile literare (Herodot I, 176), care menționează distrugerea capitalei Lyciei către anul 545, în urma luptelor cu comandantul de oști persan Harpagos. Autorul constată că, cel puțin pînă la data actuală a cercetărilor, arta lyciană se limitează la reliefuri, mai ales la cele de natură funerară. Făcînd o scurtă dar documentată prezentare a monumentelor funerare lyciene, E. Akurgal subliniază importanța factorului grecesc în crearea și dezvoltarea „stilului lycian", arătînd că anumite analogii cu forme arhitecturale din Grecia continentală ar putea vădi legături existente între ambele regiuni încă din sec. VII î.e.n. În epoca elenistică influența grecească asupra artei lyciene este atît de puternică încît această artă ajunge să aibă un caracter compozit. Capitolul despre arta lyciană se încheie cu o scurtă analiză a aspectului ei în sec. IV î.e.n., la care se adaugă exemplificările necesare dovedirii descentralizării stilului respectiv și împărțirea acestuia în mici „grupe provinciale", care își duc viața pînă în pragul epocii romane.

Capitolul despre arta lydiană este conceput pe aceleași criterii, adăugîndu-se însă o mai amplă expunere a evenimentelor istorice care au contribuit la formarea statului lydian, începînd cu

sec. VIII î.e.n. Ca şi pentru Lycia, dovezile materiale pentru reconstituirea, în această regiune, a tabloului istoric între anii 1200 - 700 î.e.n., aşteaptă să fie scoase la lumină (între problemele nerezolvate se numără şi aceea a aportului elementului hittit). Pentru perioada istorică, materialul arheologic lydian cel mai reprezentativ îl constituie ceramica, spre deosebire de regiunea învecinată a Lyciei, unde accentul se punea pe arhitectură şi pe plastica monumentală. Instructivă apare încercarea de discriminare între ceea ce reprezintă ceramica lydiană propriu-zisă (în sens autohton) şi ceramica lydiană cu influenţă frigiană şi grecească. Prezenţa anumitor categorii considerate „lydiene" în unele centre din Asia Mică şi, totodată, în unele colonii de la periferia lumii greceşti (ex. bolurile „lydiene" de la Smyrna : J. Cook, *Old Smyrna*, B.S.A., 53 — 54, 1958 — 1959, p. 29 şi pl. 4 şi exemplare asemănătoare descoperite în stratul arhaic de la Histria) se explică prin antrenarea în marele curent cl circulaţiei ceramicii greceşti orientale a celor cîteva specii „lydiene". Prezentarea toreuticii lydiene, cu elemente orientale, preluerate în spirit grecesc şi topite în „specificul lydian', precum şi a cîtorva exemple de arhitectură plastică, încheie tabloul artei lydiene din sec. VII — VI î.e.n., ale cărei principii şi-au perpetuat ecoul pînă în arta imperială romană din sec. II e.n.

Informaţiile reduse despre viaţa şi arta Cariei fac ca acest capitol să fie schiţat în cîteva pagini. Din materialul arheologic (resturi arhitecturale, vase, plastică). ceramica arată mai lămurit un *facies* grecesc-oriental al stilului geometric, cu oarecare influenţe frigiene. Tumulii carieni prezintă aceleaşi elemente ca şi cei lydieni (cameră mortuară cu *dromos* şi *crepis*). Influenţa lyciană se poate de asemenea urmări în sistemul de construcţie al mormintelor în stîncă. Toate aceste componente, plus componenta grecească, au reuşit să creeze stilul hybrid şi complex cariau, în care, totuşi, se desprind uneori exemplare de valoare (statuia lui Mausolos nu trebuie însă considerată ca o operă cariană, ci ca una grecească, din sec. IV î.e.n.).

Întrucît Anatolia, după cucerirea de către Kyros în anul 546 î.e.n., pînă la campania lui Alexandru cel Mare, din anul 334, a fost sub dominaţie persană, E. Akurgal, într-un scurt capitol, subliniază rolul pe care această regiune l-a avut în planul de organizare generală a imperiului ahemenid, slujind ca element de legătură între Asia şi Europa. Acţiunea dizolvantă pe care stăpînirea persană, desăvîrşită din punct de vedere administrativ, a exercitat-o asupra artei greceşti orientale, este de asemenea remarcată. În exemplele arătate de autor se constată clar aportul Persiei în crearea unor forme artistice noi, în care elementul grecesc nu mai joacă rolul principal (ex. relieful din Daskyleion, fig. 116). Din aceste scurte exemplificări se poate deduce că „barajul persan" nu mai trebuie considerat în chip simbolic, ci ca o realitate concretă.

Rolul pe care elementul grecesc l-a avut în crearea şi dezvoltarea condiţiilor culturale în complexul anatolian este — aşa cum se şi cuvenea, de altfel - amplu înfăţişat de autor, ocupînd aproape jumătate din volum. E. Akurgal porneşte de la premisa că izolarea lumii greceşti orientale de continentul european, încă din sec. VIII î.e.n., izolare care s-a continuat şi pe o bună parte din sec. VII, a dus la crearea unor concepţii culturale şi artistice independente. Deşi prea generale, consideraţiile par valabile, dar dacă autorul ar fi analizat mai minuţios structura intimă a acestor cauze, tezele sale ar fi mai convingătoare (pentru această problemă studiul lui R. M. Cook, *Ionia and Greece in the eigth and seventh century*, JHS, 66, 1946, p. 67 — 98, ne este de mai mult folos).

Pentru partea ceramică, evoluţia stilurilor subgeometric şi orientalizant, cu exemplificări, este schiţată pe scurt. Demonstraţia nu este suficientă pentru cine se ocupă mai îndeaproape de problema componentelor acestor stiluri, cu o sintaxă evident neunitară. Mai multe informaţii ar fi necesare şi pentru cei ce sînt interesaţi de activitatea diferitelor centre de producţie (pentru această din urmă problemă autorul trimite la volumul lui W. Schiering, *Werkstätten orientaliesierender Keramik auf Rhodos*, Berlin, 1957, ale cărui puncte de vedere

sînt însă susceptibile de discuţii (v. recenzia lui R. M. Cook, Gnomon, 30, 1958, p. 71 — 72). Fără să insiste asupra motivelor politice şi economice care au permis crearea şi dezvoltarea în Asia Mică a artei arhaice greceşti (realizată în arhitectură, plastică şi ceramică), începînd cu a doua jumătate a sec. VII î.e.n., autorul trece în revistă descoperirile de la Smyrna (Bayrakly), importante atît pe plan monumental (zidul de incintă, sanctuarul), cît şi pe planul mai modest al reconstituirii vieţii de toate zilele (case, mobilier, podoabe, toreutică, microplastică), expune apoi rezultatele cercetărilor de la Efes şi din alte centre greceşti din Asia Mică. Comparaţia cu operele de artă contemporane (prima jumătate a sec. VI î.e.n.) susţine demonstraţia că arta grecească-orientală arhaică începe să fie legată de concepţiile lumii greceşti din insulele Mării Egee (vezi raportul dintre figurina de fildeş de la Efes, înfăţişînd o preoteasă : fig. 167 — 168, şi reprezentările asemănătoare din Naxos şi Samos), care transmite la rîndul ei, spre Răsărit, ecourile lumii greceşti din continentul european. La acestea se adaugă şi unele elemente străine de vederile artistice ale Asiei Mici, elemente egiptene, hittite, mesopotamiene şi scitice, elemente uneori asimilabile, alteori rămase izolate în simple piese de import (plăcile de fildeş de la Efes, fig. 184).

Îmbogăţindu-se astfel, arta grecească orientală şi-a găsit posibilităţi de exprimare deplină în creaţiile de plastică monumentală (statuile Branchizilor de la Didyma : fig. 187 — 192 şi reprezentările de lei din acelaşi loc precum şi din alte centre microasiatice : fig. 242 — 246), analizate de autor pentru a arăta încă o dată modul de prelucrare al elementelor orientale în spiritul artei greceşti. Şi alte creaţii importante sînt menţionate (tînărul de la Cayul Phoneas : fig. 193 — 194 ; tînărul de la Pitane : fig. 195), care dovedesc apropierea din ce în ce mai strînsă de canoanele artei arhaice greceşti, dar păstrînd totodată specificul local în ceea ce priveşte ţinuta, îmbrăcămintea, portul părului, trăsăturile feţei (exemplificări în fig. 212 — 226). În felul acesta fixarea poziţiei diferitelor ateliere (Rodos, Samos), în cadrul stilului pare să devină posibilă, pe de altă parte discriminarea între „anatolian" (în general) şi „ionian" (în particular) se conturează mai precis.

Analizînd evoluţia artei greceşti orientale, pînă în pragul sec. V î.e.n., E. Akurgal leagă, cu drept cuvînt, cauza decadenţei acestei arte de distrugerea Miletului, din anul 494 î.e.n. În urma acestei catastrofe, nemaifiind legate de nici un fir conducător, centrele mărunte de producţie rămîn la nivelul unor simple activităţi de pietrari. Autorul remarcă totuşi excepţia pe care o prezintă, în cadrul dezagregării generale, calitatea a două stele funerare de la Sinope (fig. 237, 238), datate spre mijlocul sec. V î.e.n. şi considerate ca precursoare ale stelelor funerare atice.

Tabloul general al artei arhaice greceşti, conceput mai mult în manieră expozitivă decît critică, se încheie cu o dare de seamă asupra ceramicii pictate şi a arhitecturii. În cîteva rînduri, autorul schiţează procesul de altoire al tehnicii greceşti europene pe vechiul fond ceramic grecesc oriental, proces care duce la crearea noilor stiluri ceramice cunoscute sub numele de stil Chios, Fikellura, Clazomenian şi grupe ca cel cu figuri negre „ionian", „Northampton" sau cel al hydriilor „caeretane". Problema influenţelor este însă departe de a fi exhaustiv lămurită, chiar în studiile mai ample, şi noua interpretare acordată cupelor cunoscute pînă acum ca „ioniene" arată că ultimul cuvînt în acest domeniu este departe de a fi spus (v. punctul de vedere exprimat de T. J. Dunbabin în *Perachora* II, Oxford, 1962, p. 376 — 377 : atice). Un pas mai sigur în cunoaşterea legăturilor dintre Asia Mică şi Grecia continentală, la data atît de îndepărtată a sec. VI î.e.n., pare că s-a făcut în domeniul arhitecturii. E. Akurgal precizează importanţa pe care ordinul „ionic" o are în dezvoltarea formelor arhitecturale din secolele următoare, recunoscînd totuşi supravieţuirea unor forme local-asiatice (ex. capitelurile „eoliene", fig. 253 — 256, sau capitelurile „ioniene" deviate de la canon, fig. 257) şi difuzarea acestora pe spaţii largi, pînă în Etruria şi sudul Italiei.

După încheierea care repetă, în rezumat, ideile arătate în prezenta dare de seamă, volumul prezintă cîteva planşe cu desene : modele de locuinţe, schiţe după reprezentări zoomorfe, podoabe, reliefuri, sarcofagii şi inscripţii, atît din unele centre greceşti ca Smirna, Didyma, Milet, Efes, cît şi din Urartu, imperiul hittit, Asiria şi Frigia. Bibliografia pe capitole este cît se poate de instructivă. De asemenea materialul ilustrativ, bogat şi impecabil prezentat, indexul pe nume şi materii şi o hartă a Anatoliei cu toate centrele care au adus un aport la arta acestei regiuni, fac ca acest volum să constituie un îndreptar preţios pentru aceia care sînt preocupaţi de problemele legăturilor culturale dintre Asia şi Europa, în perioada 1200 — 300 î.e.n.

S. Dimitriu şi *Petre Alexandrescu*

MAX KASER, *Das römische Privatrecht*, II, *Die nachklassischen Entwicklungen* (Rechtsgeschichte des Altertums im Rahmen des Handbuchs der Altertumswissenschaft, întemeiat de Iwan von Müller şi Walter Otto, editat de Hermann Bengtson. Dritter Teil, dritter Band, zweiter Abschnitt, München, 1959, C.G. Beckische Verlagsbuchhandlung, XXIV+ 478 p.).

Primul volum al acestei vaste sinteze a dreptului roman privat a apărut în 1955, cuprinzînd vechiul drept roman şi dreptul preclasic şi clasic (XXVI + 652 pp.).

Volumul al II-lea, consacrat perioadei postclasice şi lustiniene (393 — 565) a dat naştere, prin obiectul său, la confruntări de concepţie şi de poziţie, chiar mai vii decît cel precedent, bucurîndu-se de o egală preţuire [1].

În cele peste 1100 pag., autorul a condensat materia unui tratat care se adresează în primul rînd specialiştilor, deşi poate fi folosit şi de studenţi pentru adîncirea formaţiei lor istorico-juridice.

Expunerea materiei este făcută în cadrul celor 3 mari perioade mai sus indicate, metodă eminamente istorică.

În cadrul fiecărei perioade, prof. M. Kaser introduce, bineînţeles, perspectiva instituţională, fără de care nu există un drept istoriceşte cristalizat.

Este pentru prima oară cînd se realizează o amplă sinteză independentă a dezvoltări dreptului în sec. IV — VI, proiectată pe un fundal clasic. Însuşi autorul atrage atenţia că, dacă pentru dreptul lui Iustinian există un material pregătitor şi sinteze preţioase, pentru sec. IV — V, noua sinteză s-a sprijinit îndeosebi pe importantele lucrări recente despre dreptul vulgar apusean ale prof. Ernst Levy, căruia îi este dedicat volumul.

Expunerea este clară, precisă, elegantă. Lucrarea îmbrăţişează întreaga problematică a disciplinei. Poziţiile proprii se sprijină totdeauna pe aprecierea critică a întregii literaturi existente. Volumul considerabil al documentării condensată în note (1/3 — 1/2 din fiecare pagină) şi larga folosire a surselor măresc valoarea lucrării, al cărei indice de izvoare, pentru ambele

[1] V. pentru vol. I, recenzia lui R. Taubenschlag, Journal of juristic Papyrology, Varşovia, 1956, p. 333 şi pentru vol. II, recenzia lui H. Kupiszewski, *ibid.*, 1962, p. 219 — 220 : „un adevărat eveniment pentru ştiinţa dreptului roman... experimentatul profesor şi marele savant, care prin numeroasele sale monografii a aruncat o lumină nouă în diferite probleme, ne dă o sinteză ce corespunde în totul exigenţelor ştiinţei moderne".

volume, cuprinde 63 de pag. (415 — 478) pe trei coloane : surse preiustiniene (p. 415 — 430), *Corpus Iuris Ciuilis* (p. 430 — 470), inscripţii, papirusuri etc. (p. 470 — 473) şi surse nejuridice (literare, gramatice, teologice), p. 473 — 478. Un bun indice alfabetic uşurează consultarea lucrării. Prin perioada tratată, autorul se găsea confruntat cu nevralgica problemă a interpolaţiunilor. Fără a subestima valoarea metodei, prof. M. Kaser adoptă o poziţie moderată, la a cărei generalizare a contribuit mult şi care este neîndoios cea mai justă. În deceniile 3 —4, se conturaseră în romanistica apuseană două *şcoli* sau concepţii generale, cea conservatoare a lui S. Riccobono (dezvoltare unitară, continuă, din propriul fond roman, a dreptului clasic pînă la Iustinian şi inclusiv în *Corpus Iuris Ciuilis*) şi cea radicală, legată de numele lui E. Albertario (cezură inovatoare între dreptul clasic şi cel postclasic, cristalizat în legislaţia lui Iustinian). Prof. M. Kaser respinge implicit continuitatea riccoboniană, ca factor unic de dezvoltare, dar concepe, într-un mod diferit de Albertario, transformările postclasice (*Nachklassische Entwicklungen*). „Cercetarea ştiinţifică cea mai recentă — se spune în prefaţă (p. VIII) — a recunoscut în *vulgarism* şi *clasicism* factorii care au condus în mod deosebit dreptul privat roman tîrziu pe o cale specifică. Alţi factori au activat în mod unitar pe lîngă aceştia asupra dezvoltării dreptului în această perioadă. Printre ei se numără evoluţia rezultată din premisele puse de perioada clasică şi înainte de toate noile forţe : creştinismul, înnoirea pe planul dreptului constituţional, completa cristalizare a procedurii civile, în parte şi prefacerile economice şi sociale ; în sfîrşit, influenţa elenistică, aceasta însă menţinîndu-se şi în Răsărit în limite mai modeste decît s-a admis adesea pînă în prezent".

Recenzia de faţă nu permite să intrăm în amănuntele aplicării în Manual a acestei concepţii generale şi îndeosebi în discutarea noţiunilor de vulgarism (drept popular, dar şi caracter vulgar al formelor juridice) şi clasicism (drept savant, elaborare legată de formele perioadei clasice), care vor întîmpina desigur, cum rezultă chiar din recenziile de pînă acum, unele obiecţii. Toţi factorii enumeraţi de autor corespund unei realităţi istorice, unor adînci transformări sociale, şi în analiza lor, Manualul aduce contribuţii erudite şi preţioase. Sînt însă factori de natură diferită. Unii din ei — deşi acţionează neîndoios asupra dreptului privat — nu sînt decît efectul altor factori fundamentali. Locul rezervat prefacerilor social-economice nu poate fi socotit corespunzător realităţii istorice. Mai ales în această perioadă de dezagregare a întregului sistem sclavagist şi de cristalizare a premiselor unor noi structuri social-economice. Acestea îmbină acum preluarea creatoare a achiziţiilor istorice[2] (în materie de drept) ale lumii sclavagiste, cu efortul de constituire a unei lumi noi feudale (căreia începe să-i aparţină într-un anumit fel, dacă nu pe deplin, *Corpus Iuris Ciuilis*), esenţial fiind faptul că sarcina aceasta revine vastei lumi gentilico-tribale cu organizaţie de obşte agrară, atît în rîndurile popoarelor migratoare, cît şi în provinciile (şi pe ruinele) imperiului unde obştiile şi alte comunităţi locale fuseseră chemate social-economic la un ciclu de dezvoltare.

Aceasta ni se pare nouă a fi baza istorică reală a vastului şi adîncului proces care se traduce, între altele, şi prin opoziţia *Klassizismus* — *Vulgarismus*, prin dualitatea drept imperial clasicizant, savant şi „drept" popular (în acelaşi timp *Vulgar-* şi *Vulgärrecht*), fără a omite dualitatea drept imperial — drept local (care se interferează cu cele precedente). Procesul este deja evident în sec. V — VI, dar el caracterizează întreaga lume medievală (cutumă — drept receptat, căruia în general i se alătura dreptul *regal*, statal), ultimele unde de acţiune ale lui nefiind lichidate decît prin consolidarea dreptului din sec. XIX, în perioada dintre codul civil francez şi B.G.B.

---

[2] V. acad. Em. Condurachi, *Unele probleme ale sfîrşitului orînduirii sclavagiste în istoriografia contemporană*, SCIV., 1961, 1, p. 34 — 49.

Chiar în afara interpretării pe care o schiţăm aici [3], problema dreptului vulgar a dat naştere la dezbateri aprinse [4] şi a ridicat cele mai diverse obiecţii, pe care le vom reîntîlni mai jos în legătură cu studiul critic al prof. Jean Gaudemet. Amintim de asemenea că, evocată la congresul de bizantinologie de la München (1958), problema a format una din temele principale ale celui următor de la Ochrida (1961). Pe de altă parte, istoricii drepturilor din sud-estul european regăsesc în cadrul fiecărui drept naţional aceeaşi problemă, pînă în sec. al XIX-lea, în termeni pe care Apusul îi depăşise la acea dată. Prin aceasta, sinteza prof. Max Kaser vine să solicite atenţia istoricilor dreptului şi în afara limitelor stricte ale dreptului roman, — pe lîngă faptul că manualul va deveni o lucrare de bază pentru cercetările oricărui istoric al dreptului bizantin.

Valentin Al. Georgescu

PAUL OURLIAC şi JEAN DE MALAFOSSE, *Droit romain et ancien droit*, II, *Les biens*, Les Presses Universitaires de France, Paris, 1961 (433 pag., în colecţia „Thémis", Manuale juridice, economice şi politice).

Manualul cunoscuţilor profesori [1] de la Facultatea de drept din Toulouse este adaptat noului program de învăţămînt din 1960, care a căutat să corecteze unele excese sociologico-istoriciste ale reformei din 1954 şi să repună accentul pe caracterul tehnico-juridic al disciplinelor, uşurînd sarcinile de învăţămînt ale studenţilor. În noul program, dreptul privat roman, contopit cu istoria dreptului privat francez, se predă în anii III (obligaţiile şi bunurile) şi IV (succesiunile, dreptul familiei), cînd studenţii cunosc sau studiază în acelaşi timp materia corespunzătoare din dreptul civil actual.

Din vol. II al manualului de care ne ocupăm, consacrat importantei materii a proprietăţii în sens larg, ne va reţine îndeosebi partea privitoare la dreptul roman sclavagist.

În „avant-propos", autorii, referindu-se implicit la direcţia sociologizantă a reformei din 1954 (taxată de *empirism*, de către juriştii tehnicişti), atrag atenţia că şi-au propus să ţină seama de „evoluţia ideilor şi de fapte", dar „fără a sacrifica tehnica indispensabilă oricărei înţelegeri adînci a dreptului". Cum, după 1954, dezbaterea raporturilor dintre drept şi istorie făcuse necesară chiar publicarea unui număr din *Archives de philosophie du droit* (1959), consacrat acestei probleme, autorii manualului neagă separarea „sfîşietoare" dintre istorie şi drept şi refuză să vadă în istoria dreptului „un studiu de lux". Cu referire implicită la concepţiile istoricilor occidentali, care merg pe linia impresionismului sceptic al lui Toynbee, autorii declară

[3] Comp. şi B. Paradisi, "Tijdschrift voor Rechtsgeschiedenis", 1959, p. 75—98, care în legătură cu „o temă celebră", dreptul vulgar în lumina operei lui E. Levy, conchide: „... formarea dreptului sec. VI, esenţial obişnuelnică, se explică prin evoluţia socială şi politică a lumii romane în cadrul imperiului de Răsărit".

[4] Vezi îndeosebi ancheta iniţiată de revista *Labeo* şi publicată în t. VI—VII (1960—1961) şi urm.

[1] Istoricilor vechiului drept românesc le semnalăm lucrările lui Paul Ourliac despre retractul familial în sud-vestul Franţei şi despre criza drepturilor locale, şi cercetările lui J. de Malafosse despre Nomos Georgikos şi dreptul agrar bizantin.

că nu consideră istoria dreptului „o şcoală de scepticism", deoarece, „oricît de conjecturală ar fi ea, numai istoria poate da studiului unui drept oarecare acea adîncire care să nu fie scepticism, ci conştiinţa unei evoluţii necesare". Citînd pe Alain („geometria empirică este suficientă zidarilor"), autorii conchid că empirismul nu ajunge juristului şi istoria rămîne pentru el „cette nécessaire pluie d'expériences dont il a besoin pour nourrir sa recherche".

Puterea de sinteză a autorilor, formulările pregnante, expunerea precisă şi clară, legătura constantă cu dreptul civil actual şi cu dezvoltarea intermediară în vechiul drept francez, precum şi bogatele indicaţii de texte şi de bibliografie, alături de densele pagini intitulate „Etat des questions" după fiecare capitol, fac din paginile acestui manual şcolar o lectură fructuoasă.

Poziţia autorilor este critică şi novatoare faţă de multe teze şi interpretări ale romanisticii tradiţionale, păstrînd esenţa ideologiei istoriceşte dominantă, nu numai pentru studenţi dar şi pentru specialişti.

Despre clasificările juridice ale lucrurilor, autorii arată că „ele dezvăluie totdeauna o concepţie filozofică sau o stare socială şi economică". Diviziunea în *res mancipi* şi *res nec mancipi* este explicată printr-un criteriu social care dă întîietate factorilor economici şi politici (p. 10). În deosebirea mobilelor de imobile, se precizează că juriştii romani depăşesc criteriul material (fizic) care stă la baza ei, deoarece „motive economice îi determină să lărgească aplicările distincţiunii". Dar în cadrul restrîns al Manualului, astfel de formulări, care constituie un vădit progres, nu-şi pot găsi aplicare destul de demonstrativă. Autorii nu resping ideea de tip istoric de societate, cînd vorbesc de o societate familială, de una tribală şi de una statală. Acestora însă nu-i mai aplică aceeaşi metodă de cercetare. Proprietatea privată modernă este semnalată ca fiind un drept socializat sau deznembrat, prin efectul legislaţiei privitoare la arendaşi şi la fondul de comerţ, sau prin acela al regulamentelor urbanistice. Socializarea şi aplicarea teoriei moderne a abuzului de drept sînt regăsite de autori în dreptul postclasic şi, parţial, chiar în cel clasic.

În ceea ce priveşte evoluţia proprietăţii, cu o rapidă aluzie negativă la motivele care determină pe „socialişti" şi pe „tradiţionalişti" să admită „postulatul comunismului primitiv", autorii conchid, eclectic : „Istoria proprietăţii la Roma, ca şi în vechiul drept, nu dovedeşte o evoluţie aşa de bine ritmată. Dacă a existat o proprietate romană cu caracter fie colectiv, fie individual, faptul cel mai marcant al evoluţiei rămîne diversitatea constantă a tipurilor de proprietate. Dacă se poate degaja un concept preeminent de proprietate, el n-a fost niciodată unic la orice epocă ne-am aşeza" (p. 58 — 59). Existenţa unui feudalism bizantin (p. 105 — 106) este socotită o soluţie „ispititoare", dar respinsă, cu referire la poziţia negativă a lui P. Lemerle ; originalitatea de evoluţie a instituţiilor bizantine ar face din feudalism o cale izolată de dezvoltare numai a Occidentului.

Caracterul sclavagist al structurii economice şi sociale, în lumea romană [2], şi, deci, al dreptului roman, nu este pus în lumina cuvenită. Observaţii juste, ca aceasta (fiind subînţeles că posedanţii nu reprezentau majoritatea membrilor societăţii romane) : „Se înţelege că într-o societate de posedanţi, juriştii nu ţin să afirme într-un text un drept care aduce atingere principiului proprietăţii private", rămîn izolate. Definirea perioadei clasice ca una de „căutare a echilibrului" (p. 85) duce la învederarea posibilităţii unei evoluţii inevitabile, dar multiple, fără o direcţie determinantă : „Epoca clasică marchează apogeul proprietăţii individuale, ... totul se petrece ca şi cînd ... proprietatea romană prezenta deja semnele evoluţiei

[2] Comp. D. M. Pippidi, *Problema sclavajului greco-roman la cel de-al X-lea Congres internaţional de ştiinţe istorice*, în SCIV, 1, 1961, p. 75—83; S. L. Utcenko şi E. M. Staerman, *Pe pre unele probleme ale istoriei sclaviei*, în Probleme de Istorie, 1961, 4, p. 168—173.

ulterioare ... Dirijismul bizantin se găseşte în germene în anumite intervenţii ale legiuitorului după cum este implicit în conjunctura economică, politică şi socială. Să nu ne înşelăm însă, caracteristica acestei perioade nu este de a anunţa cutare sau cutare evoluţie. Din punct de vedere al tehnicii juridice, toate evoluţiile sînt posibile, luînd ca punct de plecare *datele* epocii clasice" (p. 85 — 86). Proprietatea individuală romană nu este pentru autori acea „dominaţie nelimitată şi exclusivă a unei persoane asupra unui lucru", pe care o va defini Bartolus, ca o reacţie semnificativă împotriva limitărilor şi condiţionărilor proprietăţii feudale. Într-o expunere sugestivă care ar necesita ample discuţii (p. 89) se ajunge să se vorbească de „legenda proprietăţii romane absolute", constatîndu-se că tradiţia bartolistă se regăseşte totuşi la originea Codului civil francez din 1804.

În legătură cu evoluţia proprietăţii, cu problema feudalismului bizantin, a rolului obştilor agrare (în trecerea spre feudalism) şi a importanţei dreptului roman în U.R.S.S., autorii au meritul de a se referi (p. 113) la lucrări sovietice şi la unele cercetări ale istoricilor poloni, unguri şi bulgari, precum şi la studiul lui B. Câmpina despre *Problema apariţiei statelor feudale romîne*. Este un interes care nu se întîlneşte în multe lucrări similare. Peste accentul uşor polemic al comentariului şi rezervele autorilor, dialogul între concepţiile istoriografice confruntate rămîne necesar şi se va dovedi rodnic, pe baza unei cît mai bune cunoaşteri a datelor faptice.

Prin structura sa originală, prin tezele şi sugestiile noi ce conţine, manualul acesta nu poate lăsa indiferent pe nici un istoric al dreptului. Problematica istorică şi juridică este legată de cele mai actuale preocupări, deşi metoda folosită va ridica obiecţii. Se dovedeşte încă o dată că istoria dreptului roman a fost şi n-a încetat să fie un sector viu al istoriografiei juridice. Chiar criticile adresate ştiinţei socialiste pun în lumină—din punct de vedere obiectiv — necesitatea unei reciproce lămuriri cu privire la numeroase probleme şi momente istorice. Ele invederează nevoia unei continue şi mai accentuate dezvoltări a studiilor de drept roman şi de drept bizantin în ţările socialiste. Dezvoltarea aceasta ar corespunde atît importanţei intrinseci a celor două discipline, cît şi exigenţelor de confruntare pozitivă — prin multilaterale realizări temeinice — care se face simţită pe plan internaţional.

Valentin Al. Georgescu

JEAN GAUDEMET, *La transmission des constitutions relatives au droit successoral au Bas-Empire et dans les Royaumes barbares*, „Revue internationale des droits de l'Antiquité", VII, 1960, Bruxelles, p. 399 — 435; *A propos du „furtum" à l'époque classique*, extras din *Studi in memoria di Siro Solazzi*, Jovene, Napoli, 1961, p. 141 — 153; *La loi et la coutume, manifestations d'autorité et sources d'enseignement à Rome*, raport la al VI-lea Congres internaţional de drept comparat, Hamburg, 1962, *Travaux et Recherches de l'Institut de droit comparé de l'Université de Paris*, XXIII, „Etudes de droits contemporains", Serie nouă, Paris, 1962, p. 35—57; *Les transformations de la vie familiale au Bas-Empire et l'influence du christianisme*, extras din „Romanitas", IV, nr. 5, Rio de Janeiro, 1962, p. 52 — 85; *A propos du „droit vulgaire"*, extras din *Studi in onore di Biondo Biondi*, I, Giuffrè, Milano, 1963, p. 271 — 300.

În aceste studii şi în două mari lucrări mai vechi [1], autorul, profesor la Facultatea de drept din Paris, a tratat probleme de cel mai viu interes, privind îndeosebi dezvoltarea dreptului postclasic şi justinianeu : formarea dreptului canonic în sec. IV — V ; rolul bisericii creştine şi al dreptului canonic în transformările postclasice ale dreptului roman ; tehnica şi semnificaţia acestor transformări, îndeosebi problema cutumei, a dreptului popular şi a raportului dintre doctrina juridică (dreptul savant) şi dreptul efectiv aplicat în societatea romană sclavagistă.

Această ultimă problemă — care se pune în mod corespunzător şi în vechiul drept românesc — autorul o ridică chiar pentru perioada clasică şi se întreabă cum arăta realitatea de fiecare zi în faţa subtilelor doctrine ale acestor jurişti profesionişti, cărora lichidarea hipercriticismului interpolaţionistic [2] le-a redat multe soluţii de care fuseseră expropriaţi. Cercetînd noţiunea de „furtum", autorul conchide că exista o unitate doctrinală între tratate şi rescripte, şi constată că speţele mai simple, reale se găsesc în acestea din urmă. În Digeste ar trebui separate cazurile de şcoală de cele reale, adesea amestecate. Constituţiile din Codul lui Iustinian, ca texte emanînd de la jurişti celebri, prezintă un interes tot aşa de viu ca şi fragmentele Digestelor. Analiză binevenită, care se cere mai mult ancorată în obiectivele social-politice urmărite şi în poziţia socială a juriştilor. Aceeaşi metodă, realistă, este aplicată şi în importantul studiu despre *transmiterea constituţiilor*, deşi aici obiectivul principal se leagă de începuturile vastului proces al receptării.

Studiind concret istoric (vezi p. 60 — 61) aportul creştin cu privire la noţiunea de familie, autorul conchide că efectul creştinismului asupra legislaţiei imperiale a fost limitat [3], pînă cînd avîntul religios al evului mediu şi instaurarea legislaţiei şi jurisdicţiei canonice în materie de familie vor face ca principiile creştine „să pătrundă în adîncul celulei familiale". În contextul studiului, autorul nu pune problema poziţiei social-politice a creştinismului, în diferitele ei faze, şi nu explică legătura între avîntul creştinismului şi structurile fundamentale ale societăţii medievale (feudale).

Studiile despre *Lege şi obicei* şi *Dreptul popular* privesc o problemă, în fond, unitară. Roma n-ar fi atribuit o importanţă extremă teoriei legii şi cutumei. Obiceiul a decăzut, iar legea a devenit preponderentă, o dată cu progresul puterii politice, istoria surselor dreptului fiind expresia organizaţiei statului (p. 57). Numai obiceiurile locale ar fi dat cutumei o nouă formă mai largă de expresie (comp. M. Kaser, „R.I.D.A.", 1960, p. 539), oglindită în texte tîrzii sau remaniate, uneori chiar pe cel *contra legem*, ca o victorie mai mult doctrinală. Cît priveşte noţiunea de drept vulgar, J. Gaudemet o supune unui examen critic arătînd, ca şi Th. Mayer-Maly (*Labeo*, 1960, p. 7 — 29), că manifestări de „vulgarism" au existat şi în perioada clasică [4]. Înmulţirea soluţiilor diferite de cele savante clasice s-ar datora : a) dispariţiei

---

[1] *L'Eglise dans l'Empire romain (IV-V-e siècles)*, 1959 ; *La formation du droit séculier et du droit de l'Eglise aux IV-e et V-e siècles*, 1957 ; ambele utile istoricului vechiului drept român pentru studiul originilor sistemului canonic în societatea feudală română.

[2] V. o judicioasă apreciere a metodei interpolaţiilor la I.S.Pereterski, *Digestele lui Justinian*, Moscova, 1956 şi trad. rom. de Yolanda Eminescu, Ed. S., Bucureşti, 1958, p. 96 — 116 ; *adde* recenzia lui A. A. Rubanov şi M. M. Boguslavski, Византийский Временник, 1958, p. 286 — 290 ; v. Gh. Cronţ, „Studii", 1959, nr. 2, p. 257 — 259.

[3] La bogata literatură privind influenţa creştină asupra dreptului roman (v. şi A. Berger, *Encycl. Dict. of Roman Law*, Philadelphia, 1953, p. 796 ; M. Kaser, *Röm. P. R.*, II, p. 8 — 9 şi Borys Łapicki, *Etyczna Kultura starozytnego Rzymu a wczesne chrzescijanstwo* (Cultura morală în Roma antică şi în primele timpuri ale creştinismului), Łódź, Ossolinski, 1958, rez. fr., p. 307 — 314).

[4] *Sic :* M. Kaser, „R.I.D.A.", 1960, p. 539, care le consideră „înăbuşite" de dreptul clasic oficial. Nu este vorba de acelaşi drept vulgar, în conţinutul lui, iar funcţiunea lui istorică a variat după perioada la care îl privim. — M. Kaser vorbeşte just de „transformările în timp şi spaţiu ale dreptului vulgar".

marilor jurisconsulți; b) incoerenței legislative, nedestoinicici birocratice depărtată de realități; c) extinderii cetățeniei la provinciali și romanizării provincialilor. Vulgarismul a adus și soluții pozitive, simplificatoare, preocupări utilitare și o mai justă apreciere psihologică (*humanitas*). În forme adesea identice, el a existat și în Orient și în Occident, aici mai puternic pînă la renașterea boloneză (sec. XII). Autorul arată dificultățile legate de impreciziunea noțiunii și a criteriilor folosite [5], amintind unele critici formulate în bogata literatură (v. p. 271, n. 1 — 4) a problemei. G. Pugliese vede în dreptul vulgar și cel doctrinal aspectele aceleiași realități. A. Guarino vorbește de „un vero mito" al dreptului popular (Pentru poziția lui B. Paradisi, v. mai sus rec. asupra Manualului lui M. Kaser).

Credem că analiza trebuie legată de problema cutumei și a rolului istoric pe care aceasta (după un relativ declin în statul-cetate și în statul roman mondial) l-a jucat încă din perioada de criză a sclavagismului (v. textele cunoscute din Dig., C. I. Nou., și § 10 al const. *Deo Auctore*, analizat recent de A. Boyé) și mai ales în societatea feudală (v. rec. cit). Reconsiderarea elementelor cutumiare și populare în viața juridică romană, și analiza pluralismului juridic sclavagist și feudal, cu concepția generală despre drept pe care se întemeiază și cu formele lor cunoscute de relativă autonomie juridică, lasă loc — la niveluri diferite — unui puternic și general contrast lege — cutumă, drept imperial — drept local [6], drept popular — drept savant. Acestea îndeplinesc funcțiuni uneori diferite și exprimă contradicții sociale care trebuie definite, în lumina unei necesare convergențe a tuturor acestor sisteme. Pînă la urmă, nu devine eficient decît „dreptul popular" impus direct sau indirect prin constrîngerea socială organizată sau prin lupta socială a maselor populare (care în acest scop pot recurge în mod accesoriu la anumite forme de drept, la cele „populare" mai mult decît la cele oficiale). Deși formarea dreptului popular conține un apreciabil element de spontaneitate, el nu este în mod determinant opera „poporului" [7] și nu servește în mod esențial interesele acestuia.

Valoarea unui element vulgar se definește prin locul lui în ansamblul de instituții și norme fundamentale ale societății considerate. Definirea ca *vulgar* a unui proces juridic poate fi numai relativ relevantă; transformarea vînzării și donației în acte translative de proprietate sau consacrarea forței obligatorii a înscrisului unei datorii n-au prin ele însăși nimic vulgar, și ulterior ele se încadrează organic în sistemo de drept savant, ca și noua noțiune „vulgară" de posesie (în realitate noțiune feudală, nu vulgară), care sub forma de proprietate divizată, va deveni o instituție de drept savant. Dezbaterea, deci, este necesar să continue, exemplul fiind dat de însuși prof. E. Levy care continuă seria sa de studii speciale de adîncire și interpretare a problemelor dreptului vulgar (v. de pildă, „Z.S.S.,R.A", 1959).

Valentin Al. Georgescu

---

[5] Dreptul inferior al nejuriștilor, rezultat al decadenței dreptului clasic (E. Levy, Fr. Wieacker, M. Kaser), proces de vulgarizare, întoarcere la forme primitive de gîndire juridică; b) dreptul care avea altă sursă — populară — decît cel imperial al statului (E. Levy); c) dreptul format din practica zilnică a tribunalelor și obiceiului privat (E. Levy); d) dreptul postclasic în măsura în care se deosebește de soluțiile clasice pentru a răspunde mai bine nevoilor practicii juridice (E. Levy); e) nu este întregul drept postclasic. Influența creștină, elenică și germanică n-ar avea caracter vulgar. *Kein geschlossenes System aber... ein Rechtsschicht*, deci nu sistem închis, dar o categorie juridică (M. Kaser).

[6] I. S. Pereterski, *op. cit.*, p. 31—36 (Reflectarea instituțiilor juridice locale în dreptul roman) și A. B. Ranovici, *Восточные провинции Римской империи в. I — III вв.*, 1949, p. 21.

[7] Pentru legătura dreptului vulgar cu concepțiile (juridice) *răspîndite* în masa poporului, v. M. Kaser, „R.I.D.A.", 1960, p. 598.

KADMOS. *Zeitschrift für vor- und frühgriechische Epigraphik.* In Verbindung mit — Bennett — Brice — Dikaios — Ktistopoulos — Masson — Meriggi — Schachermeyr — Sundwall, hgn. von Ernst Grumach, Band II, Heft 1, Berlin, Walter de Gruyter & Co. 1963, 78 pagini.

Revista *Kadmos*, de care am vorbit în numărul precedent din *Studii Clasice* (V, 1963, pp. 437 — 8), este în pragul de a intra în al treilea an al existenţei sale. Aci vom discuta mai cu seamă volumul II, fascicula 1 din 1963, care conţine contribuţii preţioase mai cu seamă în domeniul scrierii hieroglifice şi al linearului A.

Din cele opt articole ale acestui caiet, două, semnate de Victor E. G. Kenna şi de Ernst Grumach se ocupă de descrieri de sigilii marcate cu caractere hieroglifice cretane. Stylianos Alexiou şi Jacques Raison cercetează unele inscripţii în linear A, iar William C. Brice face în studiul său o comparaţie între tabletele cu socoteli din Suza în scriere proto-elamită şi texte similare din Hagia Triada în linear A. Observaţiile pe care le prezintă pentru a conclude la caracterul în cea mai mare parte ideografic al acestor texte în linear A ni se par interesante şi sugestive, dar totuşi credem că nu sînt cu totul concludente împotriva unei scrieri fonetice în silabar A.

Ultimele trei articole privesc domeniul cipriot. Porphyrios Dikaios se ocupă de „contextul" arheologic-stratigrafic al unor tablete din Enkomi, aparţinînd celui de-al doilea mileniu î.e.n. (cam între 1600 şi 1200). Günter Neumann aduce lecturi noi ale textului tabletei lui Bulwer (aprox. sec. V. î.e.n.) şi face — după R. Meister, T. B. Mitford şi O. Masson — unele completări preţioase. În fine S. Luria se ocupă de forma myceniană *kakeu* (χαλκεύς), care apare în această grafie şi în cipriotă.

Cinci scurte comunicări de Meriggi, Masson, Heubeck, Chadwick şi Grumach încheie fascicula 1 a volumului II din revista *Kadmos*.

Cu această ocazie, în încheiere, vom face cîteva observaţii de principiu. Aproape totalitatea studiilor şi comunicărilor din această fasciculă se referă la scrierea cretană hieroglifică şi la linearul A. Studiul scrierilor cretane anterioare linearului B este de o importanţă covîrşitoare, din cauza trecerii de la formele hieroglifice la scrierea lineară A şi apoi la linearul B, existînd o continuitate de evoluţie la formele acestor scrieri. Repetăm ceea ce am spus într-un articol din revista *Dacia*, N. S., IV, 1960, p. 469 sq.: studiul formelor limbii scrise în linearul B este ameninţat cu epuizarea, din cauza caracterului foarte limitat al textelor care ne-au parvenit, aparţinînd unor categorii care se repetă necontenit: liste de nume de persoane, masculine şi feminine de diverse meserii, liste de distribuţii de alimente, inventare de mobile, de care, de roţi, de vase, texte de contabilitate de tot soiul şi aşa mai departe. Numai descoperirea unor texte cu un caracter deosebit, de poezie epică sau lirică, sau de proză: anale istorice, povestiri, ritualuri etc., ar putea înviora studiul limbii linearului B. Cum acest deziderat nu pare că se va realiza curînd, mai rămîne o cale de îmbogăţire a studiului linearului B: cercetarea scrierilor anterioare din care acesta derivă şi fixarea raportului evolutiv cu linearul A şi pentru acesta din urmă cu scrierea hieroglifică. Orice progres în aceste din urmă domenii va fi de folos şi pentru adîncirea cunoaşterii scrierii lineare B. De aceea salutăm cu căldură apariţia revistei *Kadmos*, care credem că va aduce reale servicii epigrafiei preelenice şi epigrafiei arhaice greceşti.

Aram M. Frenkian

A. A. DERIUGHIN, I. I. STEPANOV, *Классическая филология*, Saratov, 1961, 109 p.

Volumul cuprinde o culegere de articole elaborate de doi membri ai catedrei de limbi clasice a Facultății de filologie din Saratov.

În studiul introductiv, redactat de A. Deriughin, este înfățișat un istoric al studiilor de filologie clasică la Universitatea N. G. Cernîșevski din Saratov, începînd din 1917.

Același autor mai prezintă în volumul de care ne ocupăm articolul *Despre elaborarea normei ortoepice a latinei literare* (pe materialul fragmentelor lui Q. Ennius), care reprezintă un capitol al disertației sale, intitulată *Limba lui Q. Ennius și locul ei în istoria limbii latine literare.*

În perioada în care a trăit Ennius, arată autorul, limba latină trecea prin numeroase schimbări fonetice, care se reflectă asupra normei ortoepice în formare : unele tendințe se fixează ca normă, altele slăbesc și dispar, multe fluctuații de pronunțare sînt înlăturate, o mică parte a dubletelor se păstrează și devin treptat un mijloc de diferențiere stilistică.

În hexametru, poetul latin trebuia să țină seama cu strictețe de cantitatea silabei ; de aceea, după cum subliniază A. A. Deriughin, fragmentele hexametrilor lui Ennius pot oferi un tablou mai clar și mai real al pronunțării latine decît materialul mult mai bogat al comediografilor din aceeași epocă.

Autorul a urmărit particularitățile fonetice ale limbii lui Ennius, comparate cu cele ale altor scriitori și cu limba vorbită a epocii pe baza analizei cîtorva aspecte mai importante, și anume : scurtarea iambică, sinalefa, pronunțarea consoanelor finale duble, situația lui *s* final, tratamentul silabelor cu vocală scurtă urmată de grupul *muta* + *liquida*, pronunțarea cuvintelor grecești.

Cercetarea amănunțită a operei lui Ennius i-a permis autorului să ajungă la o serie de constatări noi și importante. Astfel, în legătură cu procesul scurtării iambice, el evidențiază următoarele : poetul admite în hexametru cuvinte cu forma scurtată, care circulau astfel în limba vorbită (*bĕnĕ*, *mălĕ* etc.), ca și adverbele, pronumele, uneltele gramaticale la care scurtarea era facultativă (*ūbī* și *ubī*, *mihī* și *mihĭ* etc.) ; substantivele, adjectivele și verbele bisilabice aflate în aceeași situație au rareori forma scurtă în *Anale*. Se mai observă la Ennius o diferență marcantă între hexametrii *Analelor* și cei din *Hedyphagetica* : în *Anale*, scurtarea iambică apare în proporție de 0,33%, iar în *Hedyphagetica* de 20%. De la Ennius se impune norma după care scurtarea iambică nu e admisă în poezia solemnă. Totodată poetul latin a evitat în mod intenționat în *Anale* sinalefa, pe care, asemeni lui Plaut și Terențiu, o admite în opera dramatică.

În opera epică a lui Ennius se întîlnesc exemple de arhaisme fonetice folosite în scopuri stilistice (de ex. genitive în *āī*, pronunțarea *duellum* în trei silabe etc.). Dar după părerea lui A. A. Deriughin, din punct de vedere fonetic, limba *Analelor* este, în ansamblu, mai apropiată de limba vorbită a epocii decît limba comediei. Astfel, în comparație cu Plaut, Ennius scurtează mai frecvent vocala înainte de *-r*, *-l*, *-t* și nu admite la finala cuvîntului consoane duble. În ceea ce privește slaba pronunțare a lui *-s*, ea e legată de necesități metrice, fiind în mod deosebit reprezentată în piciorul al cincilea al hexametrului ; ca regulă generală, dar nu absolută, se poate afirma că *-s* se păstrează întotdeauna la cuvintele aflate în arsis și de obicei nu e luat în considerare la cuvintele aflate în thesis.

În hexametrii lui Ennius se întîlnesc, pentru prima oară, cazuri de lungire a vocalelor urmate de grupul *muta cum liquida*. Cauza apariției acestui fenomen nu e prea clară, întrucît marea masă a materialelor manuscrise cu spațiere pe silabe aparține unei epoci mai tîrzii,

A. A. Deriughin e înclinat să admită explicaţia lui L. Havet, după care e vorba de o imitare formală a limbii homerice, tezâ confirmată de faptul că, la Roma, o asemenea pronunţare era admisă numai în hexametru.

Ennius a avut o atitudine diferenţiată faţă de transcrierea cuvintelor greceşti împrumutate în latină: el a redat împrumuturile recente şi livreşti într-o formă cît mai apropiată de original, iar pe cele vechi şi populare le reproduce în forma pe care o aveau în limba vorbită (de ex. cuvinte cu anaptixă *drachuma, Aesculapius* etc.); în aceeaşi categorie a împrumuturilor vechi greceşti adaptate pronunţării latine include A. A. Deriughin şi cuvintele greceşti în care unei oclusive surde îi corespunde în latină sonora (de ex. κυβερνᾶν — *gubernare*, πύξος — *buxus*). În realitate, după cum a arătat în mod convingător R. Fohalle (À propos de κυβερνᾶν *gubernare*, în Mélanges Vendryes p. 157 — 178) nu e vorba aici de împrumuturi greceşti în latină ci de cuvinte împrumutate atît de latină cît şi de greacă dintr-o limbă mediteraneană.

Analiza atentă a unui material bogat l-a dus pe A. A. Deriughin la concluzia că Ennius a avut o contribuţie însemnată la fixarea normei ortoepice a limbii latine literare.

Şi articolele publicate de N. I. Stepanov în volumul de care ne ocupăm reprezintă fragmente din disertaţia sa intitulată: *Categoria trecutului la verbul grecesc din perioada elenistică.*

Articolul *Despre rezultatele analizei structurale a sistemului temporal, pe material din limba greacă veche* cuprinde un istoric succint al felului în care au fost interpretate categoriile de *aspect* şi *timp* din greaca veche.

În gramatica antică cele două categorii nu sînt diferenţiate. Zenon stoicul deosebea timpuri determinate şi nedeterminate (χρόνοι ὡρισμένοι καὶ ἀόριστοι); în funcţie de caracterul desfăşurării acţiunii, primele se împart în durative (παρατατικοί) şi perfective (συντελικοί). Gramatica stoică a dat definiţia noţiunii de timp, în sensul ei gramatical, ca expresie a raportului acţiunii verbale cu „momentul vorbirii". Analiza începută de stoici a fost continuată de gramaticii alexandrini. În *Sintaxa* lui Apollonios Dyskolos verbele greceşti, împărţite după criteriul exprimării timpului în παρατατικοί şi συντελικοί formează o opoziţie de serii, esenţială în sistem. Verbul e considerat durativ la prezent, imperfect şi viitor, şi perfectiv la aorist, perfect şi mai mult ca perfect. Rezultatele obţinute de gramaticii antici în problema timpului gramatical se reduc la determinarea formelor verbale care exprimă timpul şi la introducerea în analiză a noţiunii de „moment al vorbirii".

Analiza ştiinţifică a verbului grecesc a început o dată cu lucrările lui G. Curtius, care a delimitat noţiunile de aspect şi timp (Zeitart şi Zeitstufe). Prin cercetările lui Curtius şi ale elevilor săi s-a formulat „teoria lineară" a verbului grecesc. Potrivit acestei teorii, greaca veche a păstrat reprezentarea primară a verbului din indo-europeana comună, în care acţiunea e privită ca o mişcare, iar timpul realizării ei e imaginat în formă spaţială. N. I. Stepanov subliniază că adepţii teoriei lineare, apărînd reprezentarea spaţială a timpului, au recunoscut caracterul obiectiv al categoriei filozofice corespunzătoare.

În a doua jumătate a secolului al XIX-lea, studiul comparativ-istoric al limbii vechi greceşti a scos în evidenţă caracterul arhaic al sistemului ei verbal. După K. Brugmann, această trăsătură se manifestă în faptul că în greaca veche, ca şi în indo-europeana comună, nu exista nici o formă verbală care să exprime timpul relativ. Totodată diverşi cercetători au ajuns la concluzia că timpul este o categorie verbală mai recentă decît aspectul şi s-a dezvoltat în greacă pe terenul diferenţelor aspectuale.

În secolul nostru cercetările au urmărit în primul rînd să precizeze conţinutul noţiunilor de *aspect* şi *timp* în greaca veche; dar şi astăzi interpretările sînt variate, deoarece nici pe planul lingvisticii generale nu s-a ajuns la o soluţie unanim admisă. S-au adus numeroase obiecţii „teoriei lineare" pentru caracterul ei oarecum simplist, dar unii autori (de ex. G.

Guillaume) introduc în argumentare şi elemente idealiste, negînd existenţa categoriei obiective a timpului. N. I. Stepanov atrage atenţia asupra faptului că, în lingvistica actuală, teorii orientate diferit din punct de vedere filozofic folosesc termeni identici şi de aceea e necesar ca, în fiecare caz, să se descopere conţinutul gnoseologic al tezelor formulate.

Mai multe contribuţii originale aduce autorul în celelalte două articole. În studiul *Despre pierderea formelor unei categorii gramaticale* (Din istoria perfectului cu reduplicare în greaca veche), N. I. Stepanov arată că în evoluţia verbului grecesc de la un sistem de sensuri concrete, proprii unor rădăcini verbale diferite, la un sistem cu sensuri mai abstracte, în care se fixează opoziţia strict aspectuală dintre temele de prezent şi aorist, proces care se încheie în greaca modernă, un moment important a fost pierderea vechiului perfect cu reduplicare.

Procesul pierderii formelor reduplicate reprezintă o ilustrare a tezei privitoare la rolul hotărîtor al factorului lexical în schimbările gramaticale. Autorul analizează evoluţia formelor temporale la un număr de verbe (αἰσθάνομαι, κτάομαι, θεάομαι, πλύνω, σώζω, γράφω, ἐγείρω) la care perfectul mediu, ajungînd o formă neproductivă sub aspect derivativ, s-a izolat lexical în paradigmă, a intrat în concurenţă cu sinonime mai expresive şi, devenind un membru de prisos al seriei, a fost înlăturat din uz şi înlocuit gramatical de aoristul pasiv în -θην.

Felul în care modificările semantice influenţează evoluţia unor forme gramaticale se observă şi în evoluţia perfectelor rezultative în -κα. Autorul urmăreşte soarta acestor perfecte la verbele ὁράω, εὑρίσκω, δείδω pe textele din comedia nouă, în care se surprinde procesul transformării lor. Reducerea în această perioadă a formelor de perfect e determinată de neproductivitatea lor lexicală.

Volumul se încheie cu articolul *Raportul dintre perfect şi aorist în sistemul verbului grecesc din secolele IV - III î.e.n.* (Despre dezvoltarea sinonimiei gramaticale).

O trăsătură caracteristică a verbului grecesc în perioada elenistică este procesul asimilării funcţionale şi formale a perfectului cu aoristul. N. I. Stepanov urmăreşte felul în care se reflectă acest proces la verbele γίγνομαι, ἀνοίγνυμι, ἔρχομαι, ἀκούω, δίδωμι, ἀπόλλυμι, τυγχάνω pe textele comediei noi. El arată că sinonimia între perfect şi aorist a fost condiţionată de schimbarea sensului perfectului. În koiné perfectul îşi schimbă sensul lexical şi ajunge echivalent cu un prezent, cînd accentul e pus pe evidenţierea rezultatului acţiunii sau cu un aorist, cînd se accentuează săvîrşirea acţiunii în trecut.

Bazate pe analiza minuţioasă a unui material încă insuficient valorificat, articolele lui N. I. Stepanov evidenţiază străduinţa autorului de a descoperi cauza reală a unor transformări nerelevate sau greşit interpretate în manuale şi gramatici.

Lucia Wald

ACTA ANTIQUA PHILIPPOPOLITANA. STUDIA HISTORICA ET PHILOLOGICA
Serdicae, in aedibus typographicis Academiae Scientiarum Bulgaricae, 1963. 326 p. in 16°.

Despre cea de-a VI-a Conferinţă intersocialistă de Studii clasice, întrunită la Plovdiv între 24—29 aprilie 1962, s-a vorbit în volumul precedent al revistei noastre (V, 1963, p. 335—336), arătîndu-se, între altele, că *Actele* acestei interesante reuniuni internaţionale urmau să fie publicate în trei volume, consacrate, respectiv, comunicărilor de lingvistică, de istorie-filologie

şi de arheologie. Sarcina asumată de Comitetul de organizare, prezidat de prof. Vladimir Georgiev, vice-preşedinte al Academiei Bulgare de Ştiinţe, e pe cale de a fi îndeplinită cu succes: pînă în momentul cînd scriu, au şi fost tipărite primele două volume din serie, cel de-al III-lea — mai anevoie de imprimat din pricina planşelor şi a ilustraţiilor — urmînd să apară şi el la o dată apropiată.

În volumul pe care-l semnalez sînt grupate nu mai puţin de 33 de texte, dintre care unele — ca acele ale lui A. Bodor, E. Cizek şi K. Horedt — n-au putut fi citite la Plovdiv, dar se tipăresc acum integral. Prima secţiune — *Studia historica* — cuprinde 20 de comunicări referitoare la unele din temele majore ale Conferinţei: Sclavia în antichitate, Etnogeneza popoarelor balcanice, Cultura materială în provinciile dunărene —, începînd cu interesanta contribuţie „Die Analyse von Herrschafts- und Knechtschaftsformen durch Aristoteles", de Elisabeth-Charlotte Welskopf. Alte comunicări referitoare la aceeaşi problemă sînt acele semnate: P. Oliva (despre unele forme de dependenţă în Grecia), Wolfgang Müller (despre sclavii din atelierele textile ale Egiptului ptolemaic), V. Velkov (despre sclavia în Bulgaria de nord sub Imperiu), A. Bodor (sclavii şi liberţii daci în Imperiul roman), H.-J. Diesner (sclavi romani şi sclavi vandali), W. Seyfarth (ştiinţa juridică şi dezvoltarea clasei sclavilor sub Imperiul tîrziu), N. I. Barbu (sclavii în operele lui Iuvenal şi Marţial), Zoe Petre (Sofiştii şi problema sclavajului).

A doua grupă de studii istorice oglindesc, cum am amintit, preocupări legate de istoria veche a popoarelor balcanice (Chr. Danov: *Altthrakien in den mythographischen Büchern Diodors;* D. M. Pippidi: *A propos du 'Basileus' Rhemaxos*), fie de soarta provinciilor dunărene sub stăpînirea romană: A. Fol (informaţiile lui Suetonius despre Tracia antică), A. R. Birley (statutul Moesiei Superior sub domnia lui Marcus Aurelius), G. Mihailov (Septimius Severus în Moesia şi Tracia), B. Gerov (invazia goţilor sub Decius, în lumina descoperirilor de tezaure monetare), R. Vulpe (numărul coloniilor şi municipiilor din Moesia Inferioară), K. Horedt (Transilvania în primul secol după părăsirea Daciei), V. Tăpkova-Zaimova (drumurile romane din ţinuturile bulgăreşti în epoca medievală). O comunicare mai puţin direct legată de temele Conferinţei e aceea a juristului M. Andréev: *Les notions 'familia' et 'pecunia' dans les textes des XII Tables.*

O varietate încă şi mai mare de subiecte se întîlneşte la contribuţiile filologice, mergînd de la ideea de egalitate la vechii greci (B. Borecky) pînă la concepţia aristotelică despre *catharsis* (A. Nicev), ori epigrama lui Palladas despre Hypatia (Johannes Irmscher). Alături de acestea, se cuvin încă amintite: L. Richter, *Zeugnisse zur praktischen Musiklehre der Griechen in vorplatonischer Zeit*, L. Stoianovici, *Contributions à l'étude des influences balkaniques sur la mythologie grecque classique*, I. Trencsényi-Waldapfel, *Griechische Vorbilder u. römische Wirklichkeit bei Terenz*, B. Doer, *Cicero u. seine Korrespondenzpartner*, K. Kumaniecki, *Zur Überlieferungsgeschichte der ciceronischen Schrift „De oratore"*, Gerh. Perl, *Die Stellung der 'Latini rhetores' innerhalb der römischen Rhetorik*, R. Gandeva, *Der Bauer in der sozialen, ethischen u. ästhetischen Auffassung von Horaz*, E. Cizek, *L'Apocoloquintose, pamphlet de l'aristocratie latine*, L. Varel, *Die soziale Grundlage der Literatur bei den Satirikern des 2. Jh. u.Z.*, W. Wiefel, *Der Wandel der Formen in der frühchristlichen Literatur als soziologisches Problem.*

Se înţelege că, într-o scurtă prezentare ca aceasta, nu poate fi vorba să intru în analiza fiecărei comunicări în parte, nici să stărui asupra contribuţiilor mai semnificative pentru un motiv sau altul. Subliniind importanţa *Actelor* în ansamblu, mă mulţumesc să exprim redactorilor responsabili — B. Gerov, B. V. Velkov şi V. Tăpkova-Zaimova — mulţumirile şi felicitările participanţilor romîni la Conferinţă, pentru sîrguinţa cu care au ştiut să asigure apariţia la vreme şi în condiţii grafice impecabile a celui de-al II-lea volum de comunicări.

D. M. Pippidi

Renaissance und Humanismus in Mittel- und Osteuropa. Eine Sammlung von Materialen, besorgt von Johannes Irmscher, vol. I—II, Berlin, Akademie-Verlag, 1962, IX + 395 p. IX +395; VII + 327 (Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin).

Istoriografia europeană se străduieşte de multă vreme să stabilească raportul între cultura clasică greco-romană şi fenomenul cultural cunoscut în istoria europeană sub numele de Renaştere. Filologiei clasice, pe lîngă rostul ei esenţial de a studia lumea antică, îi revine menirea de a explora şi domeniul mult mai puţin cercetat al culturii Evului Mediu şi al Renaşterii. O însemnată contribuţie în această direcţie o aduc materialele prezentate la conferinţa internaţională ţinută la Wittenberg în vara anului 1959 cu tema *Renaştere şi Umanism în Europa Centrală şi Răsăriteană*, care au fost publicate în 1962 în cele două volume mai sus menţionate. În rîndurile ce urmează ne propunem să prezentăm sumar principalele rezultate ale acestei sesiuni.

Unele articole se adresează arheologilor şi specialiştilor în istoria artelor. Două comunicări ale lui Mihovil Abramić se găsesc în rezumat în volumele pe care le prezentăm. În prima *Griechische Funde der Adriatischen Ostküste in Jugoslavien*, vol. I ,p. 374, trece în revistă cele mai vechi tradiţii elenice cu privire la coasta dalmată; apoi îşi axează discuţia asupra coloniei Issa cu factoriile ei Tragurion, Salona şi Epiction. Atrage atenţia asupra a două importante inscripţii greceşti descoperite, prima la Korkyra Melaina, o colonie a oraşului Issa, inscripţie ce menţionează întemeierea oraşului şi reglementarea împărţirii pămîntului între colonişti; a doua descoperită la Salona menţionează o ambasadă a locuitorilor din Issa la Aquilea către Iulius Caesar. În încheiere, autorul se ocupă de obiectele mărunte descoperite în localităţile amintite.

În a doua comunicare intitulată *Der Palast des Kaisers Diocletian in Split (Spalato)*, vol. I, p. 375, autorul face un istoric al palatului construit între anii 285—305 era noastră la Aspalathos de împăratul Diocleţian. Locuit rînd pe rînd, după moartea împăratului, de mari demnitari romani exilaţi, de locuitori din Salona după distrugerea acesteia etc., palatul a devenit astăzi un muzeu. În încheiere, autorul prezintă operele de artă care sînt păstrate în muzeu.

Un valoros studiu cu privire la tehnica picturii în antichitate este cel al Wilhelminei Lepik-Kopaczyńska, *Das antike Inkarnat in der Überlieferung der mittelalterlichen Humanisten*, vol. I, p. 77—83, în care autoarea îşi propune un dublu scop: de a expune cunoştinţele antice asupra incarnatului şi de a arăta cum au fost ele preluate şi tratate de scriitorii medievali şi de primii umanişti. Urmărind diferite culori şi nuanţe folosite pentru a reda culoarea pielii, în diferitele etape de evoluţie ale picturii greceşti, cercetătoarea stabileşte influenţa teoriei lui Hipocrate (cu privire la cele patru tipuri fizico-psihice de oameni deosebite între ele prin culoarea diferită a pielii) asupra coloristicii greceşti. Cele patru culori ale picturii oligochr[illegible] corespund şi teoriei celor patru elemente.

În Evul Mediu se disting două curente: unul reprezentat de bizantinul Theophilos din secolul XI—XII, care reface teoria celor patru culori numai pe baza izvoarelor antice, altul reprezentat de Giotto şi Cennio Cennini, care, deşi bazaţi şi ei pe cunoştinţele antice, prelucrează datele transmise şi le adaugă rezultatele aduse de pictura italiană.

Un alt grup de studii se referă la dezbaterea diferitelor probleme cu privire la antichitatea în timpul Evului Mediu şi Renaştere. Cercetătorul german Heinrich Alexander Stoll face o serie de consideraţii istorice în articolul *Erasmisches und reuchlinisches Griechisch*, vol. I, p. 89—97, cu privire la controversa itacism sau etacism. Pornind de la constatarea că cei ce predau limba greacă în timpul Renaşterii erau grecii bizantini, autorul, în urma unei atente analize a operei celor doi umanişti Erasmus din Rotterdamm şi Reuchlin, ajunge la concluzia că amîndoi pro-

nunțau grecește la fel și anume reuchlinian. În acel moment nici măcar nu se punea problema unei altfel de pronunțări. Ipoteza unei alte pronunțări a fost formulată încă înaintea lui Erasmus de o serie de învățați printre care citâm pe Hieronymus Aleander, Aldus Manutius, Antonio de Lebrixa. Erasmus și Reuchlin au fost desemnați ca întemeietorii celor două curente numai datorită autorității lor științifice.

Literatura medievală și renascentistă cu privire la Alexandru cel Mare, felul în care au fost folosite izvoarele antice de către învățații acestor perioade și în sfîrșit legendele care s-au fixat în jurul figurii cuceritorului macedonean în acest timp, sînt dezvoltate pe larg de studiul lui Friedrich Pfister, intitulat *Die Entdeckung Alexanders des Grossen durch die Humanisten*, vol. I, p. 57—76. Autorul arată că izvoarele grecești privitoare la Alexandru se trifurcă în sfere geografice care se deosebesc și din punctul de vedere al dogmei creștine și al dezvoltării culturale, și anume: 1) Europa occidentală, Boemia, Ungaria, Polonia; 2) Slavii de sud și de vest și Romînia; 3) Orientul. Literatura occidentală pînă la Petrarca folosește numai datele legendare, fără să facă apel la istoricii antici. Poetul italian este primul care folosește izvoare la care face trimiteri exacte și le privește critic. Demn de remarcat este faptul că italianul Rafael Maffei de Volterra publică la începutul articolului cu privire la Alexandru, din Enciclopedia sa, o bibliografie a izvoarelor grecești și latine.

În literatura polonează apar legende privitoare la relațiile dintre Alexandru și poloni. Astfel Stanislaus Orzechowski în prefața cronicii sale afirmă că strămoșii slavi ai polonezilor au venit sub conducerea a trei generali macedoneni. În sprijinul acestei teorii, el menționează un privilegiu dat de Alexandru polonilor și păstrat în arhivele Boemiei. Legenda acestui *privilegium slauicum* cîștigă repede teren, ajungîndu-se pînă acolo că Stanislaus Sarnicki caută să-l depisteze în operele autorilor antici. Principalul impediment în calea descoperirii originii acestei tradiții este faptul că manuscrisele boeme nu au fost încă editate. Autorul însă socotește că nu este anterioară secolului XVI.

Una din problemele majore dezbătute de conferință este aceea a influenței culturii clasice asupra creației literare în limba latină și națională a popoarelor din Europa Centrală și Răsăriteană. Academicianul Tudor Vianu analizează în comunicarea *Die Rezepzion der Antike in der Rumänischen Litteratur*, vol. I, p. 329—334, cauzele lipsei de continuitate pe teritoriul romîn a culturii antice. Faptul se explică prin formarea primei culturi romînești în sfera de influență slavo-bizantină și prin caracterul ei religios. Abia în secolul XVII, datorită venirii în principate a unor eruditi greci, a trimiterii unor tineri boieri la studiu în universitățile polone (Grigore Ureche, Miron Costin etc.) și chiar în cele apusene (Constantin Cantacuzino) asistăm la o „renaștere". Renașterea se manifestă în literatura istorică (Miron Costin, Nicolae Costin, Dimitrie Cantemir etc.) și prin crearea în Moldova a unor școli latine. Autorul explică lipsa unei mișcări științifice și filozofice prin puternicele relații feudale existente. Lipsa acestei mișcări explică printre altele caracterul preponderent popular al operei scriitorilor romîni de mai tîrziu.

Influența culturii clasice asupra celei bulgare este analizată sistematic de Ivan Dujčev în *Klassisches Altertum im Mittelalterlichen Bulgarien*, vol. I, p. 343—356. Încă din antichitate locuitorii Bulgariei, tracii, și-au asimilat cultura clasică. Slavii și protobulgarii iau contact cu ea la venirea lor în Balcani prin monumente antice și tradiții locale. Influențele se reflectă în arhitectură iar contactul cu inscripțiile grecești este considerat de autor drept cauza principală a apariției mai timpurii a scrisului la slavii din sud în raport cu celelalte grupuri de slavi.

O dată cu trecerea la creștinism în 865 a bulgarilor, cultura clasică este preluată prin prismă bizantină. O serie de învățați bulgari (Ioan Exarhul, Țarul Simion, Kyril, Hrabor etc.) studiază la Bizanț, însă antichitatea clasică nu reprezintă la ei, de altminteri ca și la bizantini, decît un element de erudiție. Există aceeași tendință ca și la Bizanț, de a împăca dogma creștină cu antichitatea clasică. După căderea Bizanțului, cultura este preluată de biserica

ortodoxă care nu mai permite o dezvoltare în sens umanist. Abia prin intermediul curentului catolic din sec. XVI—XVII se restabileşte în Bulgaria contactul cu cultura umanistă.

În încheiere, autorul se ocupă de influenţa antichităţii asupra artelor plastice. Pictura bisericească pînă în sec. XVII inclusiv îi prezintă pe filozofii şi poeţii Greciei antice (Homer, Solon etc.) drept sfinţi sau propovăduitori ai creştinismului. La mănăstirea din Backovo sec. XVII, o parte din personajele reprezentate sînt necunoscute : Asiklos, Kleomian etc.

Christo Gandev în *Die Antike Kultur in der Zeit der bulgarischen nationalen Wiedergeburt (1780—1877)*, vol. I. p. 363—371, urmăreşte elementele de cultură clasică care pătrund în primul rînd datorită contactului cu grecii a culturii bulgare în sec. XVIII—XIX iar Veselin Besevliev în *Fragmente aus der Korrespondenz eines bulgarischen Humanisten im 9-ten und 10-ten Jahrhundert*, vol. I, p. 335—343, arată locul ocupat de Ţarul Simion în cultura bulgară, formaţia sa de umanist (care trebuie înţeleasă în sensul de erudit). În încheiere autorul dovedeşte peremptoriu, pe baza criticii filologice, paternitatea Ţarului asupra unor fragmente din corespondenţele patriarhului Nikolaos Mysticos şi a împăratului Romanos, pe care le reproduce în cuprinsul articolului.

Cercetătorii polonezi şi-au axat preocupările asupra problemelor umanismului şi ale Renaşterii în Polonia. Kazimierz Kumaniecki în *Die lateinische Dichtung in Polen in der Zeit der Renaissance (1460—1620)*, vol. II, p. 107—120, analizează etapele de dezvoltare ale versificaţiei polone de limbă latină între anii amintiţi. Prima etapă, între anii 1460—1500, îşi are centrul la Cracovia şi aparţine oamenilor de cultură străini emigraţi în Polonia. Principalul reprezentant al perioadei este italianul Filippo Callimacho-Buonacorsi care încetăţeneşte poezia latină umanistă pe teritoriul polon.

A doua etapă (1500—1543) se caracterizează prin originea polonă a creaţiei, înmulţirea centrelor de cultură şi prin lărgirea tematicii poetice care ajunge să cuprindă aproape toate aspectele vieţii sociale, politice şi religioase.

În a treia perioadă, a doua jumătate a sec. XVI — creaţia poetică de limbă latină nu se mai situează decît pe al doilea plan, datorită înfloririi poeziei de limbă polonă, nivelul artistic rămînînd acelaşi, iar perioada a patra (1584—1620) se caracterizează prin apariţia de noi genuri, cum ar fi de pildă cel dramatic. În concluzie autorul subliniază însemnătatea pe care a avut-o pentru dezvoltarea literaturii de limbă polonă, poezia polonă de limbă latină.

Maria Bohonos-Lewánska, *Un aperçu de la métrique des poètes polono-latins du XVI-ème au XVII-ème siècle*, vol. I, p. 121—130, urmăreşte evoluţia metricii poeziei polone de limbă latină. La sfîrşitul secolului XV, poeţii abandonează versificaţia medievală şi revin la metrica antică. Metrica poeziei se îmbogăţeşte mereu cu diferite măsuri, mai ales sub influenţa strofelor lirice ale lui Horaţiu, în ciuda dificultăţilor pe care cantitatea silabelor o constituia pentru poeţii umanişti. Tehnica versificaţiei îşi atinge apogeul cu poeţii Kohanowski, Sabiewski, Szymonowicz, rămînînd apoi neschimbată pînă în secolul XIX.

O serie de articole se referă la poeţii poloni de limbă latină : Antonina Jelicz, *Die Dichtung des Andreas Cricius*, vol. II, p. 131—139 ; Lidia Winniczuk, *Die lateinische Dichtung des Simon Simonides (1558—1629)*, ibidem, p. 139—149 ; Stanislaw Skimina, *De Mathiae Cazimiri Sarbiewski, Horatii Sarmatici, Artis Poeticae Praeceptis*, ibidem, p. 149—153.

Dintre lucrările privitoare la aspecte ale umanismului şi ale renaşterii în Cehoslovacia, menţionăm studiul lui Hrabak Joseph, *Die Bedeutung des lateinischen Humanismus für die Tschechische Literatur und seine Beziehung zur Tschechischen Wirklichkeit*, vol. II, p. 251—257. În ciuda valorii ei literare şi a interesului din punct de vedere istoric, literatura latină umanistă din Cehoslovacia este puţin cunoscută din cauza numărului mic de texte editate. Autorul atrage atenţia asupra faptului că unele tendinţe de dezvoltare socială ale Cehoslovaciei sînt mai bine oglindite în operele scrise în limba latină decît în cele ceh. În încheiere arată necesitatea

studierii acestei literaturi atît pentru interesul istoric pe care îl prezintă cît şi pentru înţelegerea dezvoltării limbii şi literaturii cehe din secolele următoare.

Problematica actuală a Umanismului şi a Renaşterii formează obiectul unui alt grup de studii. Alois Gerlo în articolul *Klassische Philologie und Neolatinität*, vol. I, p. 84—86 arată că filologia clasică trebuie să ia o nouă orientare, care să fie canalizată în patru direcţii şi să includă: 1) Neolatinitate, 2) Neoelenism, 3) Moştenirea în lumea medievală şi modernă a antichităţii, 4) „Sectoarele naţionale" de filologie clasică. Principala sarcină a celor ce vor studia neolatinitatea va fi cea de a edita: textele ştiinţifice ale umaniştilor, literatura reformatorilor, scrierile social-politice. În încheiere autorul propune înlocuirea termenului de filologie clasică cu cel de filologie latină şi filologie greacă.

Otto Tacke în *Der Latein-und Griechisch-Unterricht in der DDR vor neuen Möglichkeiten und Aufgaben*, vol. II, p. 323—325, arată modul în care trebuie organizat învăţămîntul clasic în RDG în împrejurările actuale, cînd se creează premisele pentru un umanism socialist universal.

Hans Drexler în articolul intitulat *Zur Idee des Neueren Humanismus. Versuch einer positiven Kritik*, vol. II, p. 309—316 şi Hartmut von Hentig în articolul *Humanismus als Methode*, ibidem, p. 316—323, discută probleme legate de educaţia umanistă actuală iar academicianul Tudor Vianu trage concluziile pe marginea celor două comunicări în *Epilogue critique. Quelques problèmes de l'humanisme moderne*, vol. II, p. 326—327.

Specialiştii în filologie clasică care îşi extind preocupările şi asupra culturii Evului Mediu şi Renaşterii europene vor găsi în articolele foarte sumar prezentate în rîndurile de mai sus însemnate materiale documentare şi puncte de vedere noi pentru cercetările lor.

Gh. Ceauşescu

SOCIETATEA DE STUDII CLASICE DIN R.P.R.

DĂRI DE SEAMĂ ALE ŞEDINŢELOR

XLIV

ŞEDINŢA DIN 6 DECEMBRIE 1962

Prezidează Prof. R. VULPE.

Şedinţa se deschide la ora 18^{15}.

Membri prezenţi: I. Acsan, P. Alexandrescu, N. I. Barbu, M. Bilţiu, G. Bordenache, E. Bujor, L. Buzdugan, Gh. Cantacuzino, I. Casan-Franga, M. Coja, Tr. Costa, D. Crăciun, Em. Doruţiu-Boila, H. Dumitrescu, Vl. Dumitrescu, V. Eftimie, I. Fischer, Fl. B. Florescu, Fl. Fugariu, N. Hamparţumian, M. Iliescu, Vl. Iliescu, Margareta Nasta, M. Nasta, S. Nicolau, Z. Petre, D. M. Pippidi, C. Preda, Em. Popescu, V. Popescu, Al. Suceveanu, R. Vulpe.

Invitaţi: I. Andreescu, V. Barbu, I. Barnea, A. Boila, A. Calangiu, Gh. Ceauşescu, I. Crevedia, M. Guţu, R. Holzmann, A. Kassargian, L. Lupaş, M. A. Musicescu, A. Pîrvulescu, E. Poghirc, G. Popescu, Fl. Preda, E. Raicu, A. Ştefan, N. Ş. Tanaşoca, Al. Vulpe, Ec. Vulpe.

Alegeri de noi membri. Sînt aleşi membri ai Societăţii: LIANA LUPAŞ (recomandată de prof. D. M. PIPPIDI şi I. FISCHER), ELISABETA POGHIRC (recomandată de I. FISCHER şi TR. COSTA) şi prof. COSTICĂ URSU (recomandat de C. POGHIRC şi prof. N. I. BARBU).

Prezentări de lucrări recente. I. FISCHER: N. I. Barbu, *Istoria literaturii latine de la 69 — 476 e. n.*, Bucureşti, 1962; J. Vilan-Unguru, *Antologie latină pentru Facultatea de filologie*, Bucureşti, 1962; M. Iliescu, L. Macarie, *Limba latină* (extr. din *Crestomaţie romanică*. Vol. I), Bucureşti, 1962; *Proză istorică latină* (în romîneşte de R. Albala, studiu introductiv şi note de M. Nichita), Bucureşti, 1962. FL. B. FLORESCU: A. Frova, *L'arte di Roma e del mondo romano*, Torino, 1961.

Comunicare. Prof. D. M. PIPPIDI, *Histria şi Rhemaxos. Observaţii asupra decretului în cinstea lui Agathocles.* (Vezi *Studii clasice*, V, 1963, p. 137—163.)

Discuţii. Pun întrebări şi iau parte la discuţii tovarăşii: R. VULPE, P. ALEXANDRESCU şi VL. DUMITRESCU.

P. ALEXANDRESCU se întreabă dacă „piraţii" pomeniţi în inscripţie n-ar putea fi de origine scită.

VL. DUMITRESCU atrage atenţia asupra naturii relaţiilor dintre Rhemaxos şi cetatea pe care o proteja: aceasta cerea, pe căi ocolite, sprijin de cîte ori îi era necesar, fără să se poată bucura de o protecţie permanentă.

Prof. R. VULPE schiţează, în încheiere, un istoric al descoperirii inscripţiei în cinstea lui Agathocles.

Şedinţa se ridică la ora 20^{15}.

XLV

ŞEDINŢA DIN 17 IANUARIE 1963

Prezidează acad. AL. GRAUR, preşedinte.

Şedinţa se deschide la ora 18^{15}.

Membri prezenţi: R. Albala, N. I. Barbu, Vl. Bănăţeanu, N. Creţu, Fl. Demetrescu, H. Dumitrescu, Vl. Dumitrescu, I. Fischer, Val. Al. Georgescu, Al. Graur, I. Ionescu, L. Lupaş, M. Marinescu-Himu, H. Mihăescu, Margareta Nasta, M. Nasta, S. Nicolau, N. I. Niculiţă, A. Piatkowski, D. M. Pippidi, C. Poghirc, E. Poghirc, D. Popescu, M. Spiridon, Iorgu Stoian, N. I. Ştefănescu, A. Tuzu, R. Vulpe.

Invitaţi: A. Calangiu, M. Calangiu, Gh. Ceauşescu, R. Tanaşoca, N. Ş. Tanaşoca, M. Vulcu.

Prezentări de lucrări recente. H. MIHĂESCU: R. J. H. Jenkins (ed.), *Constantine Porphyrogenitus, De administrando imperio, vol. II, Commentary*, Londra, 1962. C. POGHIRC: Sophocles, Ἰχνευταί, ed. V. Steffen, Varşovia, 1960; Aristoteles, *Epistularum fragmenta et testamenta*, ed. M. Plezia, Varşovia, 1961; Cn. Naeuius, *Belli Punici carminis quae supersunt*, ed. Wł. Strzelecki, Wrocław, 1959; Turpilii comici *fragmenta*, ed. L. Rychlewska, Wrocław, 1962; M. Cytowska, *De Dionis Chrysostomi rhythmo oratorio*, Varşovia, 1962; A. Grużewski, *De XVI Iuuenalis codicibus qui in Polonia asseruantur*, Varşovia, 1956; I. Kazik-Zawadska, *De Sapphicae Alcaicaeque elocutionis colore epico*, Wrocław, 1958; J. Kolendo, *Kolonat w Afryce rzymskiej w I — II wieku i jego geneza*, Varşovia, 1962. I. FISCHER: I. Schneider, *Lateinische Formenlehre*, Halle, 1961. D. M. PIPPIDI: *Phoenix*, XII—XVI, Toronto, 1958—1962.

Comunicare. Prof. M. MARINESCU-HIMU, *În jurul primei traduceri româneşti din Herodot*. (Vezi mai sus, p. 309.)

Discuţii. Pun întrebări şi iau parte la discuţii tovarăşii: I. FISCHER, N. I. BARBU, R. VULPE, R. ALBALA, I. IONESCU, D. M. PIPPIDI, C. POGHIRC, H. MIHĂESCU, VAL. GEORGESCU, M. NASTA.

R. VULPE înclină să considere modernizarea numelor geografice drept opera traducătorului român, care ar putea fi un boier cultivat şi nu un călugăr, cum crede autoarea; rămîne totuşi de explicat de ce pentru Constantinopol se foloseşte denumirea *Vizandia* şi nu *Ţarigrad*. Socoteşte de asemenea că arhaismul limbii nu poate fi atribuit stilului eclesiastic cu care va fi fost familiarizat traducătorul, ci poate fi considerat ca un argument în favoarea menţinerii secolului al XVII-lea ca dată a traducerii.

I. IONESCU atrage atenţia asupra faptului că Miron Costin e singurul scriitor contemporan care îl citează pe Herodot şi asupra altor coincidenţe de detaliu între cronicar şi traducerea în discuţie.

D. M. PIPPIDI atribuie reflecţiile personale din text traducătorului român şi nu le consideră antiotomane, ci îndreptate împotriva domnului fanariot şi a administraţiei sale.

H. MIHĂESCU recomandă o mai adîncită analiză internă, în special lingvistică, a textului, care ar rezolva măcar problema datării; nu crede că traducerea, de o valoare literară incontestabilă, e din sec. al XVIII-lea.

VAL. GEORGESCU atrage atenţia asupra problemei stabilirii străinilor în ţările romîneşti: documentele o atestă mult înaintea epocii fanariote. Pentru rezolvarea atribuirii acestei traduceri lui Evstratie Logofătul e necesară compararea textului cu operele certe ale acestuia. În ceea ce priveşte circulaţia manuscriselor greceşti, semnalează că unele manuscrise (prelucrarea lui Farinacius, de ex.) au fost aduse direct din Italia în ţările romîneşti, au fost folosite aici şi s-au pierdut apoi, fără ca să fie necesară admiterea ipotezei că au circulat în Grecia propriu-zisă sau la Constantinopole.

Diverse. Prof. D. M. PIPPIDI anunţă constituirea filialei clujene a Societăţii, care funcţionează sub conducerea următorului birou: N. LASCU, preşedinte, A. BODOR, vicepreşedinte, I. I. RUSSU, secretar, VIRGINIA MACREA, secretar adjunct, G. TOPLICEANU, casier.

Şedinţa se ridică la ora 20^{30}.

XLVI

ŞEDINŢA DIN 7 FEBRUARIE 1963

Prezidează acad. AL. GRAUR, preşedinte.

Şedinţa se deschide la ora 18^{15}.

Membri prezenţi: Vl. Bănăţeanu, G. Bordenache, E. Bujor, L. Buzdugan, Gh. Cantacuzino, E. Cizek, M. Coja, D. Crăciun, M. Crişan, Fl. Demetrescu, H. Dumitrescu, Vl. Dumitrescu, I. Fischer, Fl. B. Florescu, Al. Graur, Gh. Guţu, N. Hamparţumian, M. Iliescu, M. Jacotă, L. Lupaş, L. Macarie, M. Marinescu-Himu, H. Mihăescu, M. Nichita, S. Nicolau, R. Ocheşanu, Z. Petre, D. M. Pippidi, C. Poghirc, E. Poghirc, D. Popescu, V. Popescu, C. Săndulescu, E. Slave, I. Stoianovici, Al. Suceveanu, N. I. Ştefănescu, A. Teodorescu, A. Vasiliu, R. Vulpe, L. Wald.

Invitaţi: M. Gramatopol, R. Holtzmann, Al. Horhoianu, M. A. Musicescu, V. Nicolae, N. Ş. Tanaşoca.

Alegeri de noi membri. Tov. M. GRAMATOPOL (recomandat de prof. A. FRENKIAN şi I. FISCHER) este ales membru al Societăţii.

Prezentări de lucrări recente. Z. PETRE: R. Goossens, *Euripide et Athènes*, Bruxelles, 1962. C. POGHIRC: J. Legowicz, *Filozofia okresu Cesarstwa Rzymskiego*, Varşovia, 1962; Vl. Georgiev, J. Irmscher (ed.), *Minoica und Homer*, Berlin, 1961; Synesios von Kyrene, *Dion Chrysostomos oder vom Leben nach seinem Vorbild*, griechisch und deutsch von K. Treu, Berlin, 1959; E. Utitz, *Bemerkungen zur altgriechischen Kunsttheorie*, Berlin, 1959. I. FISCHER: V. Väänänen, *Graffiti di Pompei e di Roma*, Roma, 1962. D. M. PIPPIDI: Apuleius, *Metamorphoseis, IV, 28 — VI, 24*, ed. P. Grimal, Paris, 1963; R. Etienne, *Bordeaux antique*, Bordeaux, 1962.

Comunicare. G. BORDENACHE, *Un nou portret al împărătesei Faustina*. Este vorba de un portret de marmură, inedit, al Faustinei cea Tînără, provenind de la Durostorum: este cel mai vechi portret imperial din Moesia Inferior, care permite importante observaţii istorice şi artistice asupra artei oficiale a acestei provincii. (Textul integral a fost publicat în *Dacia*, VI, 1962, p. 489–495).

Discuţii. Iau parte la discuţii tovarăşii : Vl. Dumitrescu, D. M. Pippidi, R. Vulpe.

R. Vulpe presupune că portretul provine dintr-un atelier din Asia Mică şi că a ajuns la Durostorum prin Tomis.

Comunicare. Acad. Al. Graur, *Verbele latine în* -itare. (Vezi *Studii clasice*, V, 1963, p. 7—11).

Discuţii. Pun întrebări şi iau parte la discuţii tovarăşii : Vl. Bănăţeanu, H. Mihăescu, I. Fischer.

Diverse. Acad. Al. Graur anunţă că la Editura Academiei R. S. Cehoslovace sînt încă disponibile exemplare din primul volum al revistei „Eirene".

Şedinţa se ridică la ora 19^{40}.

XLVII

ŞEDINŢA DIN 7 MARTIE 1963

Prezidează acad. Al. Graur, preşedinte.

Şedinţa se deschide la ora 18^{15}.

Membri prezenţi: P. Alexandrescu, R. Alexandrescu, N. I. Barbu, Vl. Bănăţeanu, L. Buzdugan, E. Cizek, Tr. Costa, D. Crăciun, M. Crişan, S. Dimitriu, E. Doruţiu-Boila, H. Dumitrescu, Vl. Dumitrescu, V. Eftimie, I. Fischer, Fl. B. Florescu, R. Florescu, Al. Graur, G. Guţu, Vl. Iliescu, I. Ionescu, D. Marmeliuc, H. Mihăescu, Margareta Nasta, M. Nasta, S. Nicolau, A. Piatkowski, D. M. Pippidi, C. Poghirc, E. Poghirc, A. Popa, E. Popescu, Iorgu Stoian, N. I. Ştefănescu, A. Tuzu, R. Vulpe.

Invitaţi: M. Alexandrescu, I. Andreescu, A. Calangiu, M. Calangiu, I. Crevedia, N. Florei, N. Florei, A. Horhoianu, A. Pîrvulescu, A. Vulpe, Ec. Vulpe.

Prezentări de lucrări recente. H. Mihăescu : Procopius, *Opera omnia*, I, ed. J. Haury, G. Wirth, Leipzig, 1962. Vl. Dumitrescu : T. B. L. Webster, *From Mycenae to Homer*, Londra, 1958. C. Poghirc : G. Reiter, *Die griechischen Bezeichnungen der Farben Weiss, Grau und Braun*, Innsbruck, 1962. M. Nasta : Menander, *Dyscolos*, ed. H. Lloyd-Jones, Oxford, 1960; A. Terry White, *Les grandes découvertes de l'archéologie*, Paris, 1962. I. Fischer : R. Ocheşanu, L. Macarie, S. Stati, N. Ştefănescu, *Dicţionar latin-romîn*, Bucureşti, 1962.

Comunicare. Prof. R. Vulpe, *Cassius Dio şi campania lui Traian în Moesia*. (Vezi mai sus, p. 205).

Discuţii. Pun întrebări şi iau parte la discuţii tovarăşii : Vl. Dumitrescu, Em. Popescu, I. Ionescu, R. Florescu, C. Poghirc, A. Piatkowski.

Vl. Dumitrescu se întreabă dacă, neexistînd şi alte confuzii de aceeaşi gravitate în excerptele lui Xiphilinos, i-o putem atribui pe aceasta.

R. Florescu, acceptînd în ansamblu explicaţia conferenţiarului, emite ipoteza unei confuzii paleografice între *Tapae* şi *Tropaeum*, ceea ce ar duce la o soluţie mai conformă cu maniera de rezumare a lui Xiphilinos. Îşi exprimă apoi îndoiala că sculpturile columnei lui Traian ar urma fidel textul memoriilor acestuia.

C. Poghirc, deşi consideră că scenele de pe columnă ar putea reproduce în ansamblu naraţiunea din *De bello Dacico*, crede totuşi că mărturia lor nu poate servi la corectarea unui text literar.

Comunicare. Prof. D. Crăciun, *Elemente de opoziţie în lirica properţiană.* Poet al realismului aluziv, Properţiu combate legile principatului augustan, ajungînd pînă la afirmaţii directe ca cea din convorbirea cu Cynthia (II, 7):

Nullus de nostro sanguine miles erit.

Starea de spirit opoziţionistă, deşi trecătoare, redată doar prin aluzii, străbate elegiile poetului şi culminează cu acea „regină a elegiilor" (IV, 11), în care zugrăveşte o pildă de demnitate conjugală, în opoziţie cu imoralitatea de la curtea princiară.

Discuţii. Iau cuvîntul tovarăşii: N. I. Barbu, D. M. Pippidi, I. Ionescu, Tr. Costa, Al. Graur.

Prof. D. M. Pippidi socoteşte că Properţiu nu poate fi considerat ca opozant, din moment ce făcea parte din cercul lui Maecenas; dacă în concepţiile poetului va fi existat vreo evoluţie, aceasta trebuia scoasă în evidenţă. Opoziţia împotriva regimului venea din rîndurile aristocraţiei senatoriale, nu din ale plebei.

I. Ionescu: dacă opoziţia poetului se mărginea la legile lui August cu privire la căsătorie, e vorba numai de un interes personal limitat, nu de o atitudine de principiu împotriva regimului.

Al. Graur: prin apartenenţa lui Properţiu la cercul lui Maecenas, lirica poetului se încadrează în activitatea propagandistică, abilă şi discretă, a principatului; nemulţumirile, minore şi de ordin personal, pe care le putea exprima Properţiu, nu constituie un act de opoziţie şi nu lezau interesele regimului.

Şedinţa se ridică la ora 20^{50}.

XLVIII

ŞEDINŢA DIN 4 APRILIE 1963

Prezidează acad. Al. Graur, preşedinte.

Şedinţa se deschide la ora 18^{15}.

Membri prezenţi: I. Acsan, P. Alexandrescu, N. I. Barbu, Vl. Bănăţeanu, G. Bordenache, Gh. Cantacuzino, Tr. Costa, D. Crăciun, P. Creţia, M. Crişan, Fl. Demetrescu, S. Dimitriu, E. Doruţiu-Boilă, H. Dumitrescu, Vl. Dumitrescu, I. Fischer, Fl. B. Florescu, Fl. Fugariu, M. Gramatopol, Al. Graur, Vl. Iliescu, L. Lupaş, M. Marinescu-Himu, Margareta Nasta, M. Nasta, Z. Petre, A. Piatkowski, D. M. Pippidi, C. Poghirc, E. Poghirc, D. Popescu, Em. Popescu, C. Săndulescu, N. I. Ştefănescu, Gh. Tohăneanu, T. Vianu, R. Vulpe.

Invitaţi: M. Alexandrescu, I. Andreescu, A. Boilă, G. Brătescu, Gh. Ceauşescu, A. C. Florescu, M. Guţu, R. Iordache, V. Nicolae, A. Pîrvulescu, N. Ş. Tanaşoca, O. Tudorică, Ec. Vulpe, M. Vulpe.

Înainte de a intra în ordinea de zi, acad. Al. Graur salută, în numele membrilor Societăţii, alegerea tovarăşului prof. D. M. Pippidi ca membru corespondent al Academiei R. P. R.

Prezentări de lucrări recente. M. NASTA : *Philologus*, 103, 3 — 4 (Festheft Kurt Latte); Cato, *De agri cultura*, ed. A. Mazzarino, Leipzig, 1962. I. FISCHER : *Analele ştiinţifice ale Universităţii „Al. I. Cuza" din Iaşi*, VI, 1960, 2 (Lucrările sesiunii ştiinţifice jubiliare, ţinută cu ocazia centenarului Universităţii); Homer, *Odiseea* (traducere de E. Lovinescu, text revăzut şi note de Tr. Costa, studiu introductiv şi indice de M. Nasta). D. M. PIPPIDI : *Hésiode et son influence* (Fondation Hardt, Entretiens, VII), Vandoeuvre, 1962. AL. GRAUR : Propertius, *Elegiarum liber secundus*, ed. P. J. Enk, Leida, 1962.

Comunicare. Acad. T. VIANU, *Imaginea Greciei în* Memento mori *de Eminescu*. (Textul integral al comunicării a fost publicat în volumul *Studii de literatură universală şi comparată*, Bucureşti, 1963, p. 579 — 588.

Discuţii. Pun întrebări şi iau parte la discuţii tovarăşii : N. I. BARBU, M. CRIŞAN, D. M. PIPPIDI, C. SĂNDULESCU, C. POGHIRC, TR. COSTA, M. NASTA.

Prof. D. M. PIPPIDI : imaginea Greciei în *Memento mori* nu e unitar sumbră : începutul fragmentului reflectă mai degrabă viziunea schillerianã, senină, a Eladei.

N. I. BARBU atrage atenţia că încă din Antichitate Grecia clasică era văzută în mod diferit de diverşii scriitori latini.

C. SĂNDULESCU socoteşte că în *Memento mori* nu se poate vorbi de o concepţie pesimistă consecventă asupra lumii.

Şedinţa se ridică la ora 20.

XLIX

ŞEDINŢA EXTRAORDINARĂ DIN 20 APRILIE 1963

Prezidează acad. AL. GRAUR, preşedinte.

Şedinţa se deschide la ora 18^{15}.

Membri prezenţi : Vl. Bănăţeanu, G. Bordenache, Gh. Cantacuzino, M. Coja, S. Dimitriu, H. Dumitrescu, Vl. Dumitrescu, I. Fischer, Fl. B. Florescu, M. Gramatopol, Al. Graur, N. Hamparţumian, Vl. Iliescu, L. Lupaş, M. Marinescu-Himu, H. Mihăescu, S. Nicolau, Z. Petre, A. Piatkowski, D. M. Pippidi, C. Poghirc, E. Poghirc, A. Popa, Em. Popescu, C. Preda, C. Săndulescu, Gh. Ştefan, R. Vulpe.

Invitaţi : I. Barnea, M. Bădescu, N. Bănescu, M. Berza, L. Boia, C. Callomiris, N. Camariano, Fl. Condurachi, V. Fodor, R. Holtzmann, R. Iordache, V. Lipatti, Fl. Litzica, V. Nicolae, Val. Papahagi, I. Pippidi, Ec. Vulpe.

Acad. AL. GRAUR salută prezenţa profesorului AP. DASCALAKIS, de la Universitatea din Atena.

Conferinţă. Prof. AP. DASCALAKIS, *Date et historicité du décret de Thémistocle découvert à Trézène*.

Analizînd decretul atic referitor la măsurile de apărare ale atenienilor la începutul invaziei lui Xerxes, descoperit la Troizen şi atribuit lui Themistocles (*Hesperia*, XXIX, 1960, p. 198 urm.), autorul relevă totala lui incompatibilitate cu naraţiunea lui Herodot asupra aceloraşi evenimente, potrivit căreia nu se poate vorbi de o evacuare a Atenei înainte de Thermopyle şi de Artemision. Dacă o asemenea măsură ar fi fost plănuită, dacă un document cu acest cuprins ar fi existat, Herodot ar fi trebuit să-l cunoască şi nu l-ar fi putut trece sub tăcere.

Pretinsul decret al lui Themistocles e deci o plăsmuire tardivă a atenienilor, cum rezultă din unele anacronisme pe care le cuprinde şi din împrejurarea că timp de un veac şi mai bine nici un izvor antic nu-l pomeneşte. Prima aluzie la existenţa lui se citeşte în Demosth., *De falsa leg.*, XIX 303, dar, departe de a constitui o garanţie de autenticitate, această referinţă datează falsul în epoca de pregătire a „războiului comun" împotriva perşilor, plănuit de Filip şi înfăptuit de Alexandru. Interesul documentului stă deci în lumina pe care o aruncă asupra stării de spirit a atenienilor în pragul celei de-a doua jumătăţi a sec. al IV-lea. Pentru istoricul celui de-al doilea război medic valoarea lui e nulă.

Şedinţa se ridică la ora 19^{15}.

I.

ŞEDINŢA DIN 9 MAI 1963

Prezidează prof. D. M. PIPPIDI, secretar.

Şedinţa se deschide la ora 18^{15}.

Membri prezenţi: R. Albala, N. I. Barbu, Gh. Cantacuzino, E. Cizek, Tr. Costa, D. Crăciun, N. Creţu, M. Crişan, A. Enculescu, I. Fischer, Fl. B. Florescu, Val. Georgescu, M. Gramatopol, I. Ionescu, Tr. Lăzărescu, L. Lupaş, M. Marinescu-Himu, D. Marmeliuc, M. Nasta, N. I. Niculiţă, A. Piatkowski, D. Pippidi, C. Poghirc, E. Poghirc, A. Popa, D. Popescu, V. Popescu, C. Săndulescu, Iorgu Stoian, R. Vulpe, L. Wald.

Invitaţi: A. Barnea, E. Morogan, V. Nicolae, G. Vanghele.

Alegeri de noi membri. Tovarăşa ELENA MOROGAN (recomandată de tovarăşii TR. COSTA şi I. FISCHER) este aleasă membră a Societăţii.

Prezentări de lucrări recente. C. POGHIRC: A. I. Nemirovskij, *Исторця раннего Рима и Италии*, Voronej, 1962. I. FISCHER: *Istituto Orientale di Napoli, Annali (AION), sezione linguistica*, IV, 1962.

Comunicare. Prof. N. I. BARBU, *Atitudinea lui Cicero în faţa curţilor de judecată.* Cicero se ocupă în mai multe locuri, în tratatele de retorică, de atitudinea pe care trebuie s-o păstreze oratorul în faţa auditoriului, în general, şi în faţa curţilor de judecată, în special. Totuşi Cicero n-a tratat felul în care trebuia oratorul să se adreseze curţilor de judecată, deşi în realitate el a folosit mai multe modalităţi de adresare. Cercetînd discursurile judiciare, se poate constata că autorul a folosit următoarele formule:

1) Simplul vocativ al cuvintelor *iudices, recuperatores, C. Caesar*, pentru a atrage atenţia asupra celor spuse în legătură cu procesul, fără ca judecătorii să fie implicaţi în cele afirmate.

2) Vocativul acoloraşi cuvinte în propoziţii în care se afirmă ceva despre judecători, care, în acest fel, sînt făcuţi, în mod adesea implicit, adesea direct, răspunzători de echitatea sentinţei.

3) Vocativul în condiţionale, prin care, sub o formă indirectă, Cicero avertizează pe judecători asupra urmărilor unei sentinţe nedrepte.

4) Vocativul în întrebări retorice, care au acelaşi rol ca şi condiţionalele.

5) Vocativul în finale, prin care oratorul se arată gata să ajute pe judecători în lămurirea problemei.

6) Vocativul în imperative sau propoziţii prin care oratorul exprimă o rugăminte.

Aceste formule variază de la discurs la discurs, în funcție de componența completului de judecată, de situația politică, de gravitatea faptului în discuție, de natura procesului etc.

Discuții. Pun întrebări și iau parte la discuții tovarășii D. M. PIPPIDI, VAL. GEORGESCU, I. IONESCU, D. CRĂCIUN, R. ALBALA, C. SĂNDULESCU, M. CRIȘAN.

Ședința se ridică la ora 19^{30}.

LI

ȘEDINȚA EXTRAORDINARĂ DIN 23 MAI 1963

Prezidează acad. AL. GRAUR, președinte.

Ședința se deschide la ora 17^{15}.

Membri prezenți: Vl. Bănățeanu, G. Bordenache, L. Buzdugan, E. Cizek, Tr. Costa, G. Creția, P. Creția, Fl. Demetrescu, A. Enculescu, I. Fischer, Fl. B. Florescu, A. Frenkian, C. Georgescu, Val. Georgescu, M. Gramatopol, Al. Graur, Gh. Guțu, M. Jacotă, L. Lupaș, H. Mihăescu, M. Nichita, N. I. Niculiță, R. Ocheșanu, Z. Petre, A. Piatkowski, D. M. Pippidi, C. Poghirc, E. Poghirc, A. Popa, C. Săndulescu, E. Slave, Gh. Ștefan, N. I. Ștefănescu, J. Vilan-Unguru, R. Vulpe, L. Wald.

Invitați: Gl. Bănățeanu, A. Calangiu, M. Calangiu, Gh. Ceaușescu, E. Cosmopol, I. Crevedia, Gh. Ivănescu, R. Iordache, Ș. Mironescu, V. Nicolae, A. Pîrvulescu, C. Popescu, D. Slușanschi, N. Ș. Tanașoca, I. Vintilă, L. Vlad-Arsenie.

Acad. AL. GRAUR salută prezența profesorului G. DEVOTO, de la Universitatea din Florența.

Comunicare. Prof. G. DEVOTO, *La crisi del latino nel V e IV secolo a.C.* (Vezi mai sus, p. 17—24).

Discuții. Au fost formulate cîteva întrebări de către tovarășii H. MIHĂESCU și R. VULPE.

La o sugestie a tov. H. MIHĂESCU, prof. G. DEVOTO face o succintă prezentare a lucrării sale recente, *Le origini indoeuropee.*

Ședința se ridică la ora 18^{25}.

LII

ȘEDINȚA DIN 6 IUNIE 1963

Prezidează Acad. AL. GRAUR, președinte.

Ședința se deschide la ora 18^{15}.

Membri prezenți: I. Acsan, R. Alexandrescu, L. Buzdugan, V. Constantinescu, Tr. Costa, M. Crișan, I. Fischer, Fl. B. Florescu, Val. Georgescu, M. Gramatopol, Al. Graur, Gh. Guțu, I. Ionescu, M. Jacotă, L. Lupaș, M. Marinescu-Himu, H. Mihăescu, Margareta Nasta, M. Nasta, S. Nicolau, C. Poghirc, E. Poghirc, V. Popescu, C. Săndulescu, Iorgu Stoian, L. Stoianovici, N. I. Ștefănescu.

Invitați: R. Holtzmann, V. Nicolae, C. St. Tomulescu.

Alegeri de noi membri. Tovarășul prof. C. ST. TOMULESCU (recomandat de tov. VAL. GEORGESCU și C. POGHIRC) este ales membru al Societății.

Prezentări de lucrări recente. L. BUZDUGAN: R. Pörtner, *Mit Fahrstuhl in die Römerzeit*, Berlin, 1961. H. MIHĂESCU: M. J. Sjuzjumov (ed.), *Византийская Книга Эпарха*, Moscova, 1962; G. Lindholm, *Studien zum Mittellateinischen Prosarhythmus*, Stockholm, 1963. VAL. GEORGESCU: *Проблемы гражданского и административного права*, Leningrad, 1962; H. Kupiszewski, *Der Verlöbnis im Altrömischen Recht*, Weimar, 1960 (extr. din ZRG, 90, p. 125 — 159).

Comunicare. Prof. M. JACOTĂ, *Aplicarea legilor peregrine în Imperiul roman.* Aplicarea legilor peregrine în imperiul roman (pînă la constituția lui Caracalla din 212) este o problemă de multe ori discutată în literatura de specialitate. Toate cetățile peregrine libere, aliate sau supuse se foloseau de propriile lor legi. Relațiile dintre persoane trăind sub legi diferite puneau problema legii aplicabile sau problema conflictelor de legi. Autorul studiază modul cum se pune și se rezolvă această problemă la Roma, în fața instanței romane din provincie și în fața instanței peregrine. Utilizînd îndeosebi texte din Cicero (*In Verrem* II, 13), autorul ajunge la concluzia că romanii, ca și cei vechi în general, nu cunoșteau regulile de soluționare a conflictelor de legi. În principiu, fiecare instanță aplica legea sa proprie. Din cauza aceasta, problema conflictelor era deplasată de pe terenul conflictelor de legi pe acel al conflictelor de competență jurisdicțională. Cînd un proces era de competența instanțelor peregrine, de exemplu procesul între doi peregrini din aceeași cetate, el se judeca cu aplicarea dreptului peregrin (*domi suis legibus*).

Discuții. Pun întrebări și iau parte la discuții tovarășii TR. COSTA, C. TOMULESCU, VAL. GEORGESCU, I. IONESCU.

Prof. VAL. GEORGESCU, declarîndu-se de acord cu critica pe care autorul a făcut-o teoriilor predecesorilor săi, consideră că realitatea trebuia să fi fost încă și mai complexă decît apare în comunicare.

Ședința se ridică la ora 20.

LIII

ȘEDINȚA DIN 19 OCTOMBRIE 1963

Adunarea generală anuală

Prezidează acad. AL. GRAUR, președinte.

Ședința se deschide la ora 18^{25}.

Membri prezenți: P. Alexandrescu, R. Alexandrescu, N. I. Barbu, Vl. Bănățeanu, I. Casan-Franga, E. Cizek, Tr. Costa, D. Crăciun, P. Creția, E. Doruțiu-Boilă, H. Dumitrescu, Vl. Dumitrescu, I. Fischer, M. Gramatopol, Al. Graur, Gh. Guțu, M. Iliescu, Vl. Iliescu, L. Lupaș, L. Macarie, M. Marinescu-Himu, H. Mihăescu, Margareta Nasta, S. Nicolau, N. I. Niculiță, A. Piatkowski, D. M. Pippidi, C. Poghirc, E. Poghirc, A. Popa, Em. Popescu, C. Săndulescu, M. Spiridon, Iorgu Stoian, L. Stoianovici, N. I. Ștefănescu, C. S. Tomulescu, A. Tuzu, C. Ursu, J. Vilan-Unguru, R. Vulpe.

Neputînd participa la ședință din motive de forță majoră, următorii membri ai Societății au trimis delegații scrise, prin care se asociază hotărîrilor majorității: I. Bitay, A. Bodor, G. Bordenache, E. Bujor, E. Chirilă, M. Coja, Em. Condurachi, G. Creția, I. Crișan,

H. Daicoviciu, M. Demeter, S. Dimitriu, F. Edelstein, V. Eftimie, Şt. Ferenczi, M. Kovács, N. Lascu, M. Macrea, V. Macrea, E. M. Morogan, M. Nichita, M. Pătruţ, D. Protase, I. I. Russu, M. Stanciu, G. Topliceanu, E. Toth, T. Weiss, I. Winkler.

Înainte de a se intra în ordinea de zi, acad. Al. Graur dă cîteva informaţii asupra celui de-al IV-lea Congres internaţional de studii clasice care va avea loc la Philadelphia între 24 şi 29 august 1964. De asemenea, d-sa aduce la cunoştinţa membrilor Societăţii crearea Facultăţii de limbi romanice şi clasice, al cărei prodecan este colegul nostru, tov. C. Poghirc; catedra de filologie clasică funcţionează în cadrul noii Facultăţi şi este condusă de prof. N. I. Barbu. În sfîrşit, comunică unele date privind învăţămîntul limbii latine în şcoala medie: un memoriu cu privire la această problemă, alcătuit de prof. N. I. Barbu, va fi înaintat Ministerului.

Se trece apoi la ordinea de zi a Adunării generale.

Raportul de activitate al biroului pe anul 1962 1963, prezentat de prof. D. M. Pippidi:

„Tovarăşe şi tovarăşi,

Raportul prezentat în precedenta noastră Adunare generală urmărea îndoitul scop de a evoca activitatea Comitetului în 1961/1962 şi de a pune în lumină progresele realizate de Societatea de Studii Clasice din R.P.R. în primii cinci ani de la întemeiere. Pentru aceste temeiuri, textul avea o oarecare amploare şi — lucru poate şi mai grav — o oarecare emfază, pe care aţi avut mărinimia s-o înţelegeţi şi s-o iertaţi, cu gîndul la caracterul festiv al întîlnirii.

De data aceasta situaţia e diferită. Exerciţiul încheiat e ca toate celelalte, realizările de care am să vorbesc nu se ridică nici ele peste ceea ce ne-am deprins să înfăţişăm cu regularitate, începînd din 1958. Veţi înţelege, în aceste condiţii, pentru ce prezenta dare de seamă e scurtă, şi nu-mi veţi lua în nume de rău dacă — pentru a răscumpăra solemnitatea raportului precedent — mă voi strădui să mă exprim astăzi cu mai multă sobrietate.

Ca de obicei, îmi propun să vă întreţin pe scurt despre trei aspecte ale vieţii Societăţii în anul expirat: şedinţele de comunicări, publicaţia, manifestările noastre pe plan internaţional.

În privinţa şedinţelor lunare, nu e o noutate pentru nimeni că ele s-au desfăşurat cu o mare regularitate şi în modul cel mai mulţumitor: cu o ordine de zi întotdeauna interesantă şi în faţa unei asistenţe în continuă creştere. Ca în anii precedenţi, meritul bunei lor organizări revine secretarului nostru adjunct, tov. I. Fischer, căruia i se cuvin o dată mai mult mulţumirile noastre.

În aceeaşi ordine de idei, amintesc cu satisfacţie împrejurarea că şi în anul încheiat Societatea a primit vizita unor oaspeţi străini — profesorii Apostolos Dascalakis, de la Atena, şi Giacomo Devoto, de la Florenţa. Prezenţa lor în mijlocul nostru — pe lîngă desfătarea unor comunicări interesante, pe care ne propunem să le şi publicăm — ne-a oferit prilejul întăririi legăturilor cu reprezentanţii a două ţări de veche şi autentică tradiţie umanistă.

În domeniul publicaţiilor, avem de înregistrat apariţia unui nou volum din *Studii Clasice* — al V-lea la număr. Sumarul vă e desigur cunoscut, tot aşa şi silinţa Comitetului de redacţie de a îmbunătăţi aspectul exterior al culegerii. În ultima privinţă, trebuie să ne exprimăm gratitudinea faţă de Editura Academiei, care nu-şi precupeţeşte sacrificiile pentru a face din *Studii Clasice* o revistă pe măsura celor mai frumoase din cîte se tipăresc în R.P.R. Cînd e vorba de conţinut — evident — e loc şi pentru mai bine. Poate că nu greşesc totuşi afirmînd că şi în această direcţie s-au obţinut rezultate bune şi că varietatea studiilor din prima parte a fiecărui volum, ca şi numărul în continuă creştere al cronicilor şi al recenziilor contribuie să facă din *Studii Clasice* o publicaţie totodată instructivă şi plăcută, într-un cuvînt o publicaţie *vie*. Nu pot să încheiu această parte a raportului meu fără să atrag atenţia asupra

indicelui general care încheie volumul abia apărut, opera tovarăşilor Cicerone şi Elisabeta Poghirc, cărora sînt bucuros să le exprim — în numele Comitetului şi al Dvs. al tuturor — mulţumirile noastre recunoscătoare.

Cîteva vorbe şi despre legăturile Societăţii cu organizaţii similare din străinătate. Potrivit unei hotărîri mai vechi, viitoarea Conferinţă patronată de Comitetul EIRENE se va ţine în 1965, la Budapesta. Anul 1964 e rezervat pentru Congresul internaţional organizat de FIEC la Philadelphia, şi în vederea acestei importante manifestări urmează să ne pregătim şi noi, alături de celelalte ţări vecine şi prietene. Ceea ce ne propunem să realizăm, în această direcţie, e, în primul rînd, un nou volum din *Studii Clasice*, corespunzător din toate punctele de vedere; în al doilea rînd, participarea la lucrările Congresului a unei delegaţii romîneşti reprezentative.

În amîndouă privinţele, se poate spune că primii paşi au fost făcuţi. Volumul al VI-lea al revistei va fi încredinţat Editurii pînă la sfîrşitul lunii, iar cît priveşte delegaţia unele demersuri au şi fost întreprinse pe lîngă Ministerul Învăţămîntului şi Academie. Comitetul pe care-l veţi alege astăzi va trebui să urmărească de aproape aducerea la îndeplinire a acestor proiecte, în legătură cu care mai e desigur timp să se discute în şedinţele noastre viitoare.

Tot în legătură cu afirmarea pe plan internaţional a ştiinţei romîneşti a antichităţii, menţionez participarea la Congresul al VIII-lea de Arheologie Clasică, întrunit în luna trecută la Paris, a unei delegaţii formate din tov. acad. Condurachi, tov. Petre Alexandrescu şi cel ce vă vorbeşte. În timpul celor cîteva zile petrecute în capitala Franţei, Secretarul Dvs. a reprezentat Societatea la o Adunare generală extraordinară a Federaţiei Internaţionale a Asociaţiilor de Studii Clasice, consacrată în cea mai mare parte organizării Congresului din 1964. De asemeni, la invitaţia organizatorilor, a luat parte ca reprezentant al epigrafiştilor romîni la un colocviu de epigrafie latină, întrunit sub auspiciile Centrului francez de Cercetare Ştiinţifică, cu scopul de a întemeia o asociaţie internaţională de epigrafie latină.

Tovarăşe şi tovarăşi,

cam acestea socot că aveau a fi spuse în legătură cu activitatea Societăţii noastre din octombrie 1962 pînă în octombrie 1963. Completări din parte-mi, oricîte observaţii din partea Dvs., vor putea fi aduse în discuţia ce stă să înceapă, la deschiderea cărcia, depunîndu-şi mandatul şi mulţumindu-vă pentru încrederea arătată, Comitetul vă roagă să-i acordaţi cuvenita descărcare".

Prof. D. M. PIPPIDI dă apoi citire **raportului Filialei din Cluj a Societăţii**, întocmit de prof. N. LASCU şi I. I. RUSSU:

„Primind asentimentul şi aprobarea conducerii Societăţii de Studii clasice din Bucureşti, un colectiv de iniţiativă, în dec. 1962, a trecut la organizarea Filialei Cluj a Societăţii. În şedinţa de constituire ţinută în 27 dec. 1962, la Institutul de Istorie, Cluj, a fost ales un comitet de conducere, format din cinci membri: preşedinte prof. N. Lascu, vicepreşedinte conf. univ. A. Bodor, secretar I. I. Russu, secretar-adj. V. Macrea, casier G. Topliceanu. În aceeaşi şedinţă s-a trasat un plan de activitate pentru anul 1963, hotărîndu-se să se ţină comunicări din domeniul studiilor clasice la un interval de 2 — 3 luni. S-a accentuat că aceste comunicări pot fi ţinute în strînsă colaborare cu Institutul de Istorie, Sectorul de Istorie veche.

Conform planului, pînă în prezent au fost ţinute trei comunicări şi anume:

— prof. N. Lascu, *Semnificaţia numelor* Geta *şi* Daos *purtate de sclavii din Grecia şi Roma*;

— I. I. Russu, *Despre Monumentul de la Adamclisi (în legătură cu monografia* F. B. Florescu, Monumentul de la Adamclissi, 1961*)*;

— Mihail Kovács, prof. secundar, *Situația învățământului limbii latine în regiunea și orașul Cluj.*

În general comunicările au avut un nivel științific și ideologic ridicat, fiind urmărite cu mult interes și urmate de discuții animate. La discuții au luat parte cadrele de la Institutul de Istorie, de la Universitate și din învățământul mediu, în frunte cu rectorul Universității acad. C. Daicoviciu, vicepreședinte al Societății de studii clasice, dînd un ajutor prețios în unele probleme de istorie antică și filologie latină. Despre comunicările ținute s-a întocmit proces-verbal, înaintat în copie conducerii Societății din București.

Filiala din Cluj are în prezent 28 de membri confirmați și doi care au înaintat cererea de aderiune în ultimul timp; în total 30 de membri.

Membrii Filialei Cluj și-au achitat cu regularitate cotizațiile.

În general sîntem de părere că Filiala Societății de Studii clasice din Cluj este un organ important și util pentru promovarea studiilor clasice în orașul și în regiunea noastră.

Pentru o mai strînsă colaborare în viitor între Societatea de Studii clasice București și Filiala Cluj, propunem ca membrii Filialei să aibă posibilitatea de a participa la ședințele Societății din București și eventual să țină comunicări aici. De asemenea, propunem ca în revista Societății *Studii clasice* să se rezerve un loc potrivit pentru lucrările unor cadre din învățământul mediu. De altă parte, considerăm ca bine venite și chiar necesare participarea la ședințele Filialei Cluj a unor tovarăși membri ai Societății de Studii clasice de la București.

Cluj, 9 oct. 1963".

Raportul asupra gestiunii financiare, prezentat de Tr. Costa:

„La începutul anului școlar 1962 — 1963, Societatea de studii clasice avea, reportată din anul precedent, suma de 1 705,20 lei (una mie șapte sute cinci lei și douăzeci de bani). În anul școlar 1962 — 1963 s-au încasat din cotizații 720 (șapte sute douăzeci) lei. S-au cheltuit cu acte justificative (materiale, corespondență) 256,20 (două sute cinzeci și șase lei și douăzeci de bani) lei. Au rămas deci 2 169 (două mii una sută șaizeci și nouă) lei.

Din subvenția de 12 000 (douăsprezece mii) lei acordată de Ministerul Învățământului, s-a plătit salariul pe 8 luni al tovarășei secretare și impozitul pentru Asigurările sociale: 600 + 50,40 lunar, totalizînd suma de 5 203,20 lei (cinci mii două sute trei lei, 20 bani). Rămîn deci 6 796,80 lei (șase mii șapte sute nouăzeci și șase lei, 80 bani). La acestea se adaugă 30,72 lei, dobîndă CEC, soldul general fiind de 6 833,52 lei (șase mii opt sute treizeci și trei lei, 52 bani)".

Raportul comisiei de cenzori, prezentat de prof. N. I. Barbu:

„Comisia de cenzori, verificînd gestiunea Societății de studii clasice, pe perioada octombrie 1962 — octombrie 1963, a constatat că atît fondul realizat din cotizații, cît și subvenția acordată de Ministerul Învățământului au fost utilizate în felul în care se arată în raport. Pentru fiecare sumă cheltuită există acte justificative.

Pe baza celor expuse mai sus, Comisia de cenzori recomandă cuvenita descărcare".

Discuții. Pe marginea rapoartelor au luat cuvîntul tovarășii: H. Mihăescu, N. I. Barbu, C. Poghirc, E. Cizek, Al. Graur, M. Spiridon, I. Fischer, D. Crăciun, D. M. Pippidi.

Prof. N. I. Barbu atrage atenția asupra rolului care revine Societății în consolidarea învățământului clasic în școala medie și în asigurarea nivelului științific al acestui învățămînt; în acest scop, Societatea trebuie să informeze Ministerul asupra importanței și problematicii predării limbii latine și să stabilească legături cu cercurile pedagogice ale cadrelor didactice.

C. Poghirc subliniază necesitatea unor acțiuni de popularizare a studiilor antice: organizarea de conferințe (eventual în legătură cu CRSC) și publicarea unei reviste.

E. Cizek consideră necesară sporirea tirajului revistei *Studii clasice*.

Acad. Al. Graur dă cîteva informaţii asupra ecoului pe care *Studiile clasice* l-au avut în străinătate.

M. Spiridon subliniază utilitatea şedinţelor Societăţii pentru profesorii din învăţămîntul mediu şi propune ca Societatea să stabilească legături cu cercurile ştiinţifice ale cadrelor didactice.

I. Fischer repetă apelul în vederea semnalării de către autori a lucrărilor publicate în afara revistelor de specialitate, în străinătate şi a volumelor izolate.

Se supune apoi Adunării **deseărcarea de gestiune.** Aceasta este acordată de unanimitatea membrilor prezenţi.

Alegerea biroului pentru anul 1963 — 1964. Pentru conducerea lucrărilor se alege un prezidiu, compus din prof. R. Vulpe, preşedinte, prof. N. I. Niculiţă şi Iorgu Stoian, membri.

S-au făcut următoarele propuneri:

Pentru funcţia de preşedinte: acad. Al. Graur (propus de M. Marinescu-Himu).

Pentru funcţia de vicepreşedinte: acad. C. Daicoviciu (propus de prof. D. M. Pippidi), prof. N. I. Barbu (propus de prof. Gh. Guţu), prof. Gh. Guţu (propus de I. Fischer), acad. Em. Condurachi (propus de prof. Gh. Guţu).

Pentru funcţia de secretar: prof. D. M. Pippidi (propus de acad. Al. Graur).

Pentru funcţia de secretar adjunct: I. Fischer (propus de prof. D. M. Pippidi).

Pentru funcţia de casier: Tr. Costa (propus de prof. N. I. Barbu).

Au fost aleşi:

Preşedinte: acad. Al. Graur (cu unanimitate de voturi).

Vicepreşedinţi: acad. C. Daicoviciu (cu unanimitate de voturi), prof. N. I. Barbu (cu unanimitate de voturi), prof. Gh. Guţu (cu majoritate de voturi).

Secretar: prof. D. M. Pippidi (cu unanimitate de voturi).

Secretar adjunct: I. Fischer (cu unanimitate de voturi).

Casier: Tr. Costa (cu unanimitate de voturi).

Alegerea comisiei de cenzori. S-au făcut următoarele propuneri:

Ca membri titulari: C. Poghirc şi prof. H. Mihăescu (propuşi de I. Fischer).

Ca membri supleanţi: prof. N. I. Niculiţă (propus de C. Poghirc), prof. D. Crăciun (propus de prof. D. M. Pippidi).

Au fost aleşi:

Cenzori: C. Poghirc (cu unanimitate de voturi) şi prof. H. Mihăescu (cu unanimitate de voturi).

Cenzori supleanţi: prof. N. I. Niculiţă (cu unanimitate de voturi) şi prof. D. Crăciun (cu unanimitate de voturi).

În numele biroului nou ales, acad. Al. Graur mulţumeşte pentru încrederea acordată atît celor reveleşi, cît şi noilor membri.

Diverse. Prof. D. M. Pippidi anunţă apariţia iminentă a volumului al II-lea al revistei *Eirene*; articolele pentru volumul al III-lea trebuie predate redacţiei romîne (acad. Al. Graur şi prof. D. M. Pippidi) pînă în luna decembrie 1963. D-sa anunţă de asemenea apariţia celui de-al doilea volum al *Actelor* conferinţei de la Plovdiv.

Se supune apoi dezbaterilor fixarea zilei de şedinţe a Societăţii pentru anul în curs. Se hotărăşte ca şedinţele să aibă loc în prima joi a fiecărei luni.

Şedinţa se ridică la ora 19[45].

VLAD BĂNĂŢEANU

La 15 noiembrie 1963 s-a stins din viaţă, în plină activitate şi vigoare, profesorul Vlad Bănăţeanu. Vestea dureroasă şi atît de neaşteptată a morţii lui i-a uluit pe toţi cei care îl cunoscuseră. Imaginea morţii nu se putea de loc suprapune în mintea noastră peste figura atît de vie a celui pe care abia cu o zi înainte îl întîlnisem pe stradă, pe scările facultăţii sau în sălile de bibliotecă.

Născut la 22 august 1900 la Timişoara, ca fiu al unui funcţionar cu şapte copii, şi-a făcut studiile universitare în drept şi litere în ţară, studii pe care le-a încununat cu susţinerea doctoratului în drept (1923) şi a celui în filologie comparată (1931) cu o teză *Sur les désinences de l'indicatif parfait en latin* publicată în „Mélanges de l'École Roumaine en France", V, 2, (Paris, 1927, 139 p.). În 1925, la propunerea lui N. Iorga, pe atunci director al Şcolii române din Franţa, este trimis să-şi continue studiile la Paris, unde are ca profesori pe cei mai celebri lingvişti ai vremii. Aici studiază latina cu A. Ernout, celtica cu J. Vendryes, sanscrita cu J. Bloch, L. Finot şi M-me Willmann-Grabowska, limbile iranice cu E. Benveniste, albaneza cu Mario Rocques şi gramatica comparată indo-europeană cu marele A. Meillet, care îi recomandă să adîncească studiile de armeană clasică, lucru pe care îl face pe lîngă Fr. Macler şi L. Mariès. Studiile făcute în Franţa i-au adus titlul de diplomat al celebrelor École des Hautes Études şi École des langues orientales din Paris.

În 1928 publică lucrarea *L'emploi de la préposition* am *dans la langue des Mabinogion* (Codrul Cosminului, IV, 2, 1928, 92 p.), realizată sub îndrumarea lui J. Vendryes, la sfatul căruia pleacă pentru un an la Dublin şi Londra pentru a-şi desăvîrşi cunoştinţele de veche irlandeză. Rezultatul acestor studii este publicarea a două texte irlandeze: *Die Legende des Königs Dathi*, în Zeitschrift für celtische Philologie, XVIII, 2, 1929, p. 160 — 188 şi *Betha Molaga in drei irischen Handschriften*, 1936; o a treia lucrare, un text din ciclul mitologic

Tuatha de Danann, care urma să apară în celebra colecţie *Irish Texts*, n-a mai putut fi terminată din cauza întoarcerii pretimpurii în ţară.

O serie de lucrări ale sale au fost dedicate vocabularului grec, mai ales cel de origine egeo-asianică, domeniu către care îl atrăsese E. Benveniste: *Cîteva numiri greceşti pentru noţiunea de „şef"* (Codrul Cosminului, VIII, 1933 — 1934, 64 p.), *Termes de culture grecs d'origine égéo-asianique* (REIE, I, 1938, p. 107 — 138), *Noten zur griechischen Terminologie des Wagens* (REIE, I, 1943, p. 132 — 150), *Noms grecs d'origine égéo-asianique formés au suffixe* -ano-. I. *L'origine de l'agriculture grecque. Les noms de plantes en* - ανο - (REIE, IV, 1947, p. 89 — 128), *A propos d'un terme grec obscur*: ἥρως (ibid., p. 283 — 288).

O vizită făcută în Albania pentru adîncirea cunoştinţelor de limbă albaneză îi dau prilejul publicării unei lucrări: *Aspecte din Albania* (1934, 225 p.).

O bună parte a lucrărilor lui Vlad Bănăţeanu este dedicată problemelor de indianistică, limbă şi literatură veche ca şi modernă: *Contribuţii noi privitoare la problema limbii proto-indice din Asia Anterioară* (SCL, XIV (1963), p.391—408; o variantă germană a lucrării a apărut în Die Sprache, 1963); *The first indianists of Rumania in the XIX-th Century* (Indo-Asian Culture, 1958); *Indian Studies in Rumania* (Vivabharati Quarterly, Santiniketan, 1961 — 1962. XXII, 2 — 3, p. 239 — 259); *Literatura modernă a Indiei* (Tînărul scriitor, 1957, nr. 8, p. 92 — 95); *Romanul în literatura modernă a Indiei* (Iaşul literar, 1962, nr. 2, p. 62 — 69); o serie de articole asupra operei şi vieţii lui Rabindranath Tagore (Tînărul scriitor, 1956, nr. 11, p. 63 — 64; Scrisul bănăţean, 1957, nr. 10, p. 74 — 80 şi iunie, 1961, p. 55 — 61; Iaşul literar, 1959, nr. 3, p. 95 — 105 şi 1961, nr. 6, p. 75 — 79; Studia et acta orientalia, II, 1959, p. 29 - 60; Steaua, mai 1961, p. 61 — 72; Рабиндранат Тагор, Сборник статей, Moscova, 1961, p. 201 — 209) ş. a.

Cea mai mare parte a lucrărilor lui Vlad Bănăţeanu este dedicată problemelor limbii şi culturii armene, probleme care l-au preocupat de-a lungul întregii sale activităţi. Citäm doar cîteva dintre cele mai importante: *La traduction arménienne des tours participiaux grecs* (Bucureşti, 1937, 153 p.; cf. şi Bahag, ianuarie, 1937); *Armenii în istoria şi viaţa românească* (Bucureşti, 1937, 57 p.); *Elementul -r mediopasiv în armeana clasică* (Materialele ses. şt. a Inst. ped. Bucureşti, I, 1957, p. 7 — 23); *Les Arméniens dans les inscriptions de Behistun* (Studia et acta orientalia, I, 1957, p. 68 — 81); *Armenii în toponimia românească şi toponimice româneşti de origine armeană* (SCL, XI (1960), p. 201 — 217); *Terminologia arborilor în limba armeană* (SCL, XI (1960), p. 359 — 375); *Callabouga, un toponyme arméno-tatare* (Studia et acta orientalia, III, 1961, p. 191 — 196); *Observaţii în legătură cu termenii pentru arbuşti în limba armeană* (SCL, XII (1961), p. 637 — 662); *Probleme ale etnogenezei armene* (SCL, XII (1961), p. 375 — 397 şi Patma-banasirakan Handes, 1961, 2, p. 91 — 123); Эргативный строй в армянском языке (Patma-banasirakan Handes, 1963, nr. 4) ş. a. O contribuţie importantă a adus Vlad Bănăţeanu în problema atît de complicată a influenţei limbii urartu asupra celei armene: *Sufixe urartice în armeana clasică* (SCL, XI (1960), p. 73 — 101); *Beiträge zum Studium der urartischen Ortsnamen in armenischen Toponymie* (Handes Amsorya, Wien, 1961, nr. 10 - 12, p. 1051 — 1078); *Problema lexicului urartic în limba armeană* (SCL, XIII (1962), p. 257 — 279); *Urme ale morfologiei şi sintaxei urartice în armeana clasică* (SCL, XIV (1963), p. 219 - 231); Влияние урартского субстрата на структуру армянского языка (Patma-banasirakan Handes, 1964, nr. 1).

Opera ştiinţifică şi publicistică a lui Vlad Bănăţeanu se ridică la aproape 200 de titluri. Activitatea lui însă nu se reduce la atît. El a fost un neobosit animator şi un neîntrecut organizator. A editat şi uneori a tipărit cu propria lui mînă în condiţiile grele ale războiului cunoscuta „Revue des études indo-européennes" (1938 - 1947), la care a ştiut să atragă colabo-

rarea celor mai renumiți savanți din diferite țări. A fost unul dintre fondatorii Societății române de orientalistică și primul ei președinte, primul redactor-șef al revistei Studia et acta orientalia, membru în colegiul de redacție al revistei Patma-banasirakan Handes (R. S. S. Armeană) și de asemenea membru fondator al Societății de studii clasice.

Ca profesor la Universitatea din Cernăuți, la Școala de limbi slave și orientale de pe lîngă Institutul de istorie, la Institutul pedagogic și la Facultatea de filologie a Universității din București, unde a predat cursuri de gramatică comparată indo-europeană și diferite limbi vechi indo-europene (osco-umbriană, persană veche, sanscrită, armeană clasică ș.a.) el a format numeroase serii de studenți, care îi vor continua, desigur, opera.

Moartea l-a surprins în plină activitate, cu cîteva zile înainte de a pleca pentru a doua oară în Armenia Sovietică, la invitația Academiei Armene de Științe, care aprecia prin aceasta nu numai activitatea lui de om de știință, ci și calitatea lui de vechi și sincer prieten al poporului armean, de om care a luptat chiar în vremuri grele pentru ideea prieteniei dintre popoare.

Cei care l-au cunoscut vor păstra veșnic vie amintirea savantului pasionat, a profesorului apropiat de studenți, a omului de o bunătate deosebită, totdeauna atent cu cei din jur, care a fost Vlad Bănățeanu. Opera lui științifică, rod al unei munci neobosite de aproape patruzeci de ani, va supraviețui, desigur, și după ce amintirea omului se va șterge o dată cu cei care l-au cunoscut.

C. Poghirc

ARAM FRENKIAN

La 10 noiembrie 1961 s-a stins din viață în chip neașteptat și în plină activitate creatoare Aram Frenkian, profesor la Facultatea de limbi romanice și clasice a Universității din București, șef de sector la Centrul de studii logice al Academiei R.P.R.

Născut în Constanța la 19 martie 1898, dispărutul făcuse studii la Universitatea din Cernăuți, înainte de a le continua — între 1926 și 1928 - la Paris, ca elev al lui Emile Bréhier, cunoscutul elenist și istoric al filozofiei grecești, editorul lui Plotin și autor al mai multor studii despre stoicism, printre care o importantă monografie închinată lui Chrysipp. Din contactul cu Bréhier va fi dobîndit Frenkian interesul pentru personalitatea și opera întemeietorului neoplatonismului, care nu l-a părăsit niciînd și i-a fost îndemn pentru numeroase contribuții de valoare la cunoașterea idealismului grec, de la *Parmenide, precursor al teologiei negative* (1939) pînă la *Les numérotations marginales intermittentes dans les mss de Plotin* (1963). Dar pasiunea lui pentru gîndirea celor vechi era prea mare și curiozitatea-i științifică prea multilaterală, pentru a se restrînge la un singur aspect al culturii antice. Și astfel, cariera-i de cercetător avea să ofere un frumos exemplu de necontenită lărgire a cîmpului de preocupări și, totodată, de adîncire a unor teme predilecte, periodic reluate, niciodată părăsite.

După întoarcerea de la Paris, Frenkian a funcționat un timp ca asistent la Universitatea din Cernăuți, iar mai tîrziu ca asistent, conferențiar și profesor la Universitatea din București. În ultimul timp fusese numit șef al sectorului de logică antică de la Centrul de studii logice al Academiei R.P.R., de curînd înființat, unde își propunea să continue - într-un cadru nou și cu posibilități de lucru mai bune — cercetări care nu încetaseră să-l pasioneze din tinerețe.

Cu Societatea de studii clasice din R.P.R., legăturile lui Aram Frenkian erau strînse și cordiale. Venit în mijlocul nostru din primul ceas — membru fondator al Societății și în două

38. *Sextus Empiricus and Indian Logic*, în The Philos. Quarterly, 1957
39. *Der griechische Skeptizismus und die griechische Philosophie*, în BCO, III, 1958
40. *Notă cu privire la descifrarea scrierii lineare B*, în „Omagiu Iordan", 1958
41. *Inscripțiile proto-grecești în scrierea lineară B*, în St. Clasice, I, 1959
42. *Remarques sur le déchiffrement du linéaire B*, în Dacia, II, 1958
43. *Die Historia des Pythagoras*, în „Maia", XI, 1959
44. *Ideogramele și determinativele în linearul B*, în St. Clasice, II, 1960
45. *L'épopée de Gilgamesh et les poèmes homériques*, în SAO, II, 1959/60
46. *Înțelesul suferinței umane la Sofocle*, în St. Lit. Univ., II, 1960
47. *Les travaux de P. Henry et H.-R. Schwyzer sur Plotin*, în „Maia", XII, 1960
48. *Le déchiffrement du linéaire B. Sa validité et ses limites*, în Dacia, IV, 1960
49. *„Wherever there is smoke, there is fire"*, în Acta Logica, IV, 1961
50. *Analecta Laertiana*, în St. Clasice, III, 1961
51. *L'Ennéade IV 7 de Plotin et l'édition d'Eustochius*, în „Maia", XIII, 1961
52. *Langue et philosophie. La notion d'ἀρετή et l'éthique d'Aristote*, în Helikon, I, 1961
53. *La lacune du ms plotinien V 226*, în „Maia", XIV, 1962
54. *Observations sur l'origine et la composition de l'épopée de Gilgamesh*, în SAO, XV, 1963
55. *Le λόγος d'Héraclite et l'interprétation de A. Joja*, în La Parola del Passato, 1963
56. *Les numérotations marginales intermittentes dans les mss de Plotin*, în „Maia", XV, 1963
57. *Theophrast, De sensu 19*, în Philologus, CVII, 1963.

LUCRĂRI APĂRUTE
ÎN EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII POPULARE ROMÎNE

HERODIAN, **Istoria Imperiului Roman după moartea lui Marcu Aureliu,** traducere, introducere şi note de Radu Alexandrescu, 172 p., 6,90 lei.

AMBROSIUS MACROBIUS THEODOSIUS, **Saturnalia**, traducere, introducere şi note de Gh. Tohăneanu, 380 p., 12 lei.

OVIDIU, **Metamorfoze**, traducere în metru original de Ion Florescu, revizuirea traducerii, prefaţă, note, anexe de Petru Creţia, 448 p., 28,10 lei.

DIOGENES LAERTIOS, **Despre vieţile şi doctrinele filozofilor**, traducere de C. I. Balmuş, studiu introductiv şi comentarii de Aram M. Frenkian, 856 p. + 1 pl., 42 lei.

E R A T Ă

Pagina	rîndul	în loc de:	se va citi:
34	7 de jos	Franos	Eranos
35	13 „	ὄμβρος	ὄμβρος
108	18 şi 20 de jos	ναυκλήροι	ναύκληροι
112	1 de jos	ὥπερ	ὅπερ
141	21 „	*felicissime*	*felicissime*
141	21 „	*sumum*	*summum*
142	9 „	*Saluti*	*Salutis*
144	8 de sus	*pracundo*	*praeeundo*
192	7 de jos	Mihăilescu	Mihăescu
196	11 „	Quinquenium	Quinquennium
196	5 de sus	Ahaia	Achaia